

UNIV. OF ARIZONA


PQ648 .E8 1922

mn

Etienne, Servais/Le genre romanesque en



3 9001 03903 7380



Digitized by the Internet Archive
in 2025



ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

Classe des Lettres et des Sciences morales et Politiques

Mémoires. — Collection in-8°, Deuxième série. — T. XVII, fasc. 1

LE
GENRE ROMANESQUE
EN FRANCE

DEPUIS

L'APPARITION DE LA "NOUVELLE HÉLOÏSE",

JUSQU'AUX

APPROCHES DE LA RÉVOLUTION

PAR

SERVAIS ÉTIENNE



BRUXELLES

MAURICE LAMERTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

58-62, Rue Coudenberg, 58-62

1922

LISTE DES PUBLICATIONS RÉCENTES DE L'ACADÉMIE

En vente chez MAURICE LAMERTIN, Éditeur, rue Coudenberg, 58-62, Bruxelles

N. B. — La Table des *Mémoires* (avec *Supplément*) 1772-1914, 2 volumes in-8° (260 + 33 pages) contient la liste des *Mémoires*, nos 1 à 1226. PRIX : 2 francs.

Nos		Prix.
1227.	BEAUPAIN, J., Sur les cas d'intégrabilité de l'équation $\frac{\partial^n y}{\partial x^n} = x^p y$ (45 p. in-4°, 1919)	3 00
1228.	BEAUPAIN, J., Sur les fonctions de Bessel d'ordre supérieur (31 p. in-4°, 1919)	2 50
1229.	DE LA VALLÉE POUSSIN, L., <i>Bouddhisme. Études et matériaux. Cosmologie : Le monde des êtres et le monde-réceptacle. — Vasubandhu et Yaçomitra. Troisième chapitre de l'Abhidharmakoça : Kārikā, Bhāṣya et Vyākhyā. Avec une analyse de la Lokaprajñāpti et de la Kāraṇaprajñāpti de Maudgalyāyana</i> (xix-27-369 p. in-4°, 1919)	25 00
1230.	HUBERT, E., Le comte de Mercy-Argenteau et Blumendorf. Dépêches inédites tirées des Archives impériales de Vienne. 5 janvier-23 septembre 1792 (219 p. in-4°, 1919)	7 50
1231.	RUTOT, A., Un essai de reconstitution plastique des races humaines primitives (172 p. in-4°, 241 grav. et 32 pl., 1919)	25 00
1232.	CESÀRO, G., Sur quelques relations numériques pouvant être utiles dans l'interprétation des analyses des beurres falsifiés (63 p. in-8°, 2 fig., 1920)	2 50
1233.	BISCHOFF, H., Nikolaus Lenaus Lyrik, ihre Geschichte, Chronologie und Textkritik (xvi-813 p. in-8°, 1920)	25 00
1234.	BUTTGEBACH, H., Contribution à l'étude des Calcites belges (50 p. in-8°, 24 fig., 1920)	2 00
1235.	MARCHAL, E., Recherches sur les variations numériques des chromosomes dans la série végétale (108 p. in-8°, 4 pl., 1920)	5 00
1236.	RUTOT, A., Pourrait-on retrouver les ruines de la capitale des Atlantes (35 p. in-8°, 3 fig., 1920)	4 50
1237.	DE DORLODOT, L., Observations au sujet du tracé de la carte géologique de la région sud-ouest du massif de Stavelot (15 p. in-4°, 8 fig., 1920)	1 50
1238.	VERLAINE, L., Note sur la Spermiogenèse et la double Spermatogenèse des Lépidoptères (28 p. in-8°, 2 pl., 1920)	3 00
1239.	BERLIÈRE, U., Les Fraternités monastiques et leur rôle juridique (26 p. in-8°, 1920)	1 50
1240.	CARTON DE WIART, H., La vie et les voyages d'un ouvrier foulon du Pays de Verviers au XVIII ^e siècle, d'après un manuscrit inédit (59 p. in-8°, 1920)	3 50
1241.	CESÀRO, G., Contribution à l'étude des minéraux du Vésuve et du Monte-Somma (182 p. in-8°, 35 fig., 1920)	5 00
1242.	HUBERT, E., Notes et documents sur l'histoire du protestantisme dans le duché de Luxembourg au XVIII ^e siècle (111 p. in-4°, 1920)	5 00

(Voir la suite à la troisième page de cette couverture.)

LE GENRE ROMANESQUE

PQ —
648
E8
1922

EN FRANCE

DEPUIS

L'APPARITION DE LA "NOUVELLE HÉLOÏSE,,

JUSQU'AUX

APPROCHES DE LA RÉVOLUTION

PAR

S. ÉTIENNE

Mémoire couronné par la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques
dans sa séance du 6 février 1922.

TOME XVII. — LETTRES, ETC.

AVANT-PROPOS

Avant tout, je me fais un plaisir et un devoir de remercier MM. les bibliothécaires de Liège, de Bruxelles et de Paris; je n'ai eu qu'à me louer de leur complaisance et j'en ai peut-être abusé.

Au cours d'un travail aussi ingrat que celui dont je présente le résultat, les documents n'importent pas seuls. La patience que j'ai mise à les rechercher, et dont je me flatte qu'on me tiendra compte, ne se serait peut-être pas soutenue jusqu'au bout sans les témoignages d'intérêt constant et attentif, sans les encouragements affectueux de mon maître M. M. Wilmotte et de mon ami M. G. Charlier. Si la véritable récompense des laborieux se trouve dans l'opinion d'un petit nombre d'honnêtes gens, je me déclare d'avance payé de mes peines et bien au delà de mon mérite.

Ce travail, je le répète à dessein, n'est qu'affaire de patience. Ma façon de faire a été trop simple pour qu'elle usurpe le docte nom de méthode : j'ai lu les romans que j'ai pu trouver, et j'en ai extrait ce qui m'a paru intéressant; voilà tout mon secret.

Pour commencer, j'ai dû m'informer des livres que j'avais à dépouiller; il m'a suffi d'en transcrire les titres

de la *Correspondance littéraire* de Grimm, de l'*Année littéraire* de Fréron et de compléter la liste au moyen de la *France littéraire* de Quérard. Cela fait, je me suis mis à la recherche des livres eux-mêmes : plusieurs qui promettaient d'être parmi les plus intéressants me sont restés inaccessibles. Partout, et même à la Bibliothèque Nationale de Paris, que de fois mes bulletins de demande me sont revenus avec la décevante mention *manque* ou *manque en place* ! Si le temps n'était si court, j'aurais pu tout voir ou presque tout ; je n'avais qu'à m'obstiner. Je l'ai fait pour quelques auteurs que j'ai poursuivis et pour ainsi dire persécutés. Par exemple, Loaisel de Tréogate : j'ai trouvé son *Dolbreuse* dans la bibliothèque d'un ami ; j'ai lu à l'Université de Liège : *Ainsi finissent les grandes passions* ; j'ai profité d'un séjour trop court à Paris pour voir ceux de ses ouvrages que possède la Bibliothèque Nationale. Je n'étais pas encore au bout : c'est à l'Arsenal que j'ai pu enfin atteindre les *Soirées de la Mélancolie*. Voilà pour un auteur ; on sent que je n'ai pu recommencer semblable chasse pour chacun de ceux qui me glissaient dans les mains.

Quoique mon souci ait été de forcer dans leur retraite les œuvres originales, je n'ai pas ignoré tout à fait les historiens de la littérature et je les ai cités. Mais ici encore que de mécomptes ! L'érudition française a étudié l'histoire du théâtre avec un soin et un goût parfaits ; mais, à mon grand dommage, le genre romanesque n'a pas été aussi heureux. D'où vient ce dédain ? Serait-ce qu'à lire un drame de quarante pages avec beaucoup de blancs, on n'éprouve pas la même lassitude qu'au bout d'un roman de mille pages de texte compact ?

Il fallait d'abord me garder de faire une suite de monographies : il n'est guère de romancier au XVIII^e siècle qui soit intéressant par lui-même. J'ai donc étudié le mouvement général sans trop me soucier de mettre un nom sur chaque livre. C'est un chapitre d'histoire littéraire que j'ai voulu écrire; je me suis proposé l'étude du genre romanesque en me confinant à l'intérieur même du genre; je n'ai pas dû me préoccuper des romans qui ont déterminé dans le développement général de la littérature une transformation qui s'est propagée à d'autres genres et sur les époques ultérieures.

On ne cherchera donc pas dans mon livre une nouvelle interprétation de Diderot, ni même de Bernardin de Saint-Pierre. Si j'ai écarté ces deux grands noms, ce n'est pas par dédain, on me croira sans peine. Mais, sauf les *Bijoux indiscrets*, dont l'intérêt ne réside pas dans le romanesque, et les deux *Contes*, dont j'ai parlé à leur place, les romans de Diderot ont été publiés après la Révolution; ils fourniront toujours à l'historien de Diderot les précieux éléments d'une enquête dont je n'aurais pu insérer ici les résultats sans nuire à l'unité de mon sujet. Ma pensée n'est pas de les supprimer de l'histoire du XVIII^e siècle et je me hâte d'inscrire ici cette réserve.

Je n'ai consacré que quelques lignes à l'auteur de *Paul et Virginie*, qui ne parut qu'en 1787; la date même m'interdisait d'étudier son influence; d'autre part, l'originalité de Bernardin de Saint-Pierre n'est pas préparée par l'évolution antérieure du genre romanesque : il doit le goût du pittoresque à son expérience d'explorateur, peut-être à des lectures de récits de voyages, et, à coup sûr, beaucoup plus encore à son propre tempérament. Il me restait donc

à considérer son romanesque ; or, ici décidément il n'apporte rien, et même il recule jusqu'à Gessner.

Il m'a paru plus logique de faire une place privilégiée à des romanciers qui sont avant tout des romanciers. La seule de mes constatations peut-être que je voudrais qu'on retînt, c'est l'importance de l'abbé Prévost, l'inventeur du roman et jusqu'à un certain point du romantisme. Je n'ai pourtant parlé de lui que dans les limites que m'imposait le sujet. Pour d'autres raisons j'ai agi de même à l'égard de Crébillon fils, aussi connu que lui, mais méconnu.

Je sais qu'on mettra en doute plus d'une de mes opinions, entre autres celle que j'exprime au sujet des romans anglais ; ils n'ont exercé au XVIII^e siècle qu'une influence regrettable : ils ont détourné l'attention du roman psychologique et n'ont réussi à encourager que le roman mélodramatique. J'ai cependant en ma faveur une sorte de présomption ; ceux qui ont étudié Shakespeare, Goethe, Sterne en France, ont constaté que leur action ne devint vraiment féconde qu'au XIX^e siècle. C'est ce que je pense aussi de l'influence de Richardson pour le roman et de l'influence de Rousseau pour la poésie lyrique.

J'ai accordé une grande attention aux œuvres de second et de dernier ordre : il n'y a guère que cela dans le roman de l'époque. Or, tout livre médiocre devient très tôt une rareté ; c'est pourquoi j'ai cru bon de citer et de résumer.

Mon dessein a été d'ajouter quelques documents à une enquête si intelligemment commencée par de plus habiles ; on voudra bien ne pas chercher dans mon livre ce que je n'ai pas prétendu y mettre.

PRÉFACE

La “ philosophie „ et la “ sensibilité „.

« Une fiction en prose donnée comme fiction par l'auteur, acceptée comme telle par le lecteur, et néanmoins composée presque toujours avec des prétentions à la vraisemblance, ayant généralement pour but d'exposer des faits imaginaires, mais naturels, de peindre des mœurs et des situations appartenant à la vie privée, où les événements de l'histoire ne figurent qu'accessoirement et où les personnages publics agissent surtout en tant que personnes privées (1) » : telle est la définition que donne du roman Louis de Loménie et c'est la meilleure sans doute.

Pourtant je ne sais si Huet n'a pas mieux marqué l'attrait et la mission du genre lorsqu'il l'a qualifié d'« agréable amusement des honnêtes paresseux » et qu'il y a vu surtout « des fictions d'aventures amoureuses (2) ». C'est là du moins son caractère le plus constant au XVIII^e siècle et c'est de ce point de vue que nous l'envisageons. Mais la littérature tout entière est dominée à cette époque par des thèses morales qui s'expriment dans le roman avec une telle insistance qu'elles nous obligent à les exposer dès le seuil de notre livre.

* * *

(1) LOUIS DE LOMÉNIE, *La littérature romanesque*. (REVUE DES DEUX-MONDES, 1^{er} décembre 1857, p. 601.)

(2) *Lettre de M. Huet, évêque d'Avranches, à M. de Segrais sur l'origine des romans*.

L'orientation du XVIII^e siècle tout entier est fixée dès le règne de Louis XIV en marge de la littérature classique; l'orientation seulement, car du début à la fin du siècle, toutes les nuances se marquent de la sincérité au cynisme, de la modération à l'excès scandaleux, de l'honnête homme, hélas! au pornographe. Mais le grand tournant est là.

Attachons-nous aux deux faits véritablement caractéristiques de l'époque qui s'ouvre : l'un est l'expression réelle d'un état des esprits et va usurper le nom de « philosophie »; l'autre, la « sensibilité », d'abord indépendant du premier, va se joindre à lui et comme se concerter avec lui pour établir une nouvelle morale. Il ne faut pas dire [or, c'est à cela que tend M. Seillère (1)] que la morale romanesque, par sa force propre, a supplanté la morale ascétique; elle n'avait pas cet effort à faire; la dureté pour soi-même n'est pas l'idéal du XVIII^e siècle, cela n'est que trop vrai; mais fut-elle jamais pratiquée aux autres époques? Le roman français pourrait-il exister si dans la vie on avait toujours observé certaines lois morales acceptées de tous, et particulièrement celles qui sont promulguées en termes si nets par deux des commandements de Dieu? Dans le siècle, même aux époques de foi, la conduite ordinaire des amants en implique-t-elle le moindre souci? De tous temps, il y a eu défaut d'effort contre les tentations de l'amour et le roman n'a jamais eu besoin de persuader les cœurs faibles parce qu'ils étaient vaincus d'avance.

Le monde a toujours réservé son indulgence pour une sorte de péché à l'exclusion des autres. Le véritable héros de l'*Astrée*, est-on bien sûr que c'est Céladon? Ne serait-ce pas plutôt Hylas qui s'est plu « à la blonde, à la noire et à la claire brune »? Le libertin est de bonne compagnie;

(1) *Les origines romanesques de la Morale et de la Politique romantiques*, 1920.

c'est qu'« il faut avouer que son humeur est la plus agréable que l'on puisse rencontrer ». Il ne faut pas être un parangon de vertu pour être admis dans un cercle d'honnêtes gens. Il reste donc que si, dès le XII^e siècle (1), dans la vie plus que dans le roman, il y eut des pécheurs, leurs défaillances concordent beaucoup mieux avec les maximes du roman qu'avec les rigueurs du catéchisme, mais c'est tout ce qu'on peut en dire.

L'histoire de la littérature n'est qu'une partie de l'histoire de la société : les œuvres qui en jalonnent le cours ne sont que des manifestations imparfaites d'un très petit nombre d'esprits et même, à y regarder de plus près, dans plus d'un domaine la littérature française, loin de représenter la France, ne nous informe que du goût des lettrés parisiens et de la tolérance plus ou moins mesurée des pouvoirs publics.

Il y eut, dit-on, un premier assaut de la nature contre l'austérité, et les écrivains de la Renaissance en sont les témoins; mais, si elle est plus visible dans les lettres à ce moment déterminé, la tendance a dû être constante, et si sa continuité n'apparaît pas autant qu'il conviendrait à nos yeux d'archivistes, c'est qu'elle s'est traduite par des actes, non par des écrits. Eh! pourquoi écrirait-il, celui qui n'a à rendre compte que de la satisfaction de ses sens? Il écrira pourtant, au XVIII^e siècle; il étalera devant le public les erreurs que, la veille encore, il ne confiait même pas sans honte à un prêtre et dans l'ombre muette et solennelle du confessionnal, quoiqu'il les vît tolérées par l'indulgence de la bonne compagnie.

Le relâchement de la morale ou plutôt l'expression littéraire de ce relâchement n'indique pas un affaissement des mœurs, mais marque la fin du prestige de l'enseigne-

(1) On comprendra pourquoi je n'insiste pas sur les antécédents d'une convention généreuse pour le vice aimable. Dans les beaux travaux de G. Paris et de ses disciples on trouvera l'essentiel sur ce sujet difficile.

ment religieux. L'homme ne changea pas dans son fond de misère et de grandeur; seulement il expliqua par des motifs nouveaux des actes éternellement semblables. N'ayant jamais subi réellement le joug de la morale religieuse, il fit l'aveu de son affranchissement; il y eut pour les meilleurs un effort vers la sincérité: rien ne parut plus indiqué que de chercher les règles de la morale dans les penchants; c'est ce qu'on fit, et la morale rejoignit la vie mondaine: l'esprit fut d'accord avec la chair puisqu'il la prit pour guide. Nous pourrions étendre, à la société qui lut l'*Astrée*, ce que M. Lanson a si bien établi pour le siècle de Louis XIV : l'homme du monde, que dégoûtaient également le grand effort et la scandaleuse licence, se fit un art de jouir, fondé sur l'usage modéré des plaisirs. Mais on propose à ce moment comme modèle ce qu'on se bornait à constater avec indulgence du temps de D'Urfé. Le plaisir n'est-il pas naturel? Ne vient-il pas de Dieu (1)? Cela étant, l'abstinence des plaisirs ne serait-elle pas un péché (2)? Trouvez bon, s'il vous plaît, « que les délicats nomment plaisir ce que les gens rudes et grossiers ont nommé vice »; car il est bien passé le temps « où c'était assez d'être sévère pour être cru vertueux, puisque la politesse, la galanterie, la science des voluptés font une partie du mérite présent (3) ».

Mieux encore : sur quoi donc repose notre civilisation si ce n'est pas sur les sept péchés capitaux (4)? Ainsi, à condition d'accepter comme des avantages les progrès de la civilisation et de voir dans les passions des instruments de bonheur et d'action, on en revient au point de départ

(1) Baudot de Juilly, cité par LANSON, *Les transformations des idées morales et la naissance des morales rationnelles de 1680 à 1715*. (REVUE DU MOIS, 1910, I, p. 14.)

(2) Opinion prêtée par Saint-Evremond à Bernier, citée par LANSON, *Origines et premières manifestations de l'esprit philosophique dans la littérature française de 1675 à 1748*. (REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES, 1907-1908, II, p. 417.)

(3) *Ibid.*, II, p. 482 : Saint-Evremond, 1706.

(4) *Ibid.*, II, p. 824 : Idées de Bayle reprises par l'Anglais Mandeville.

et le cercle se referme: l'idée se précise que la nature est bonne et que, par conséquent, « la morale n'a pas pour objet de la détruire, mais de la perfectionner (1) ».

La thèse est acceptable, dès qu'elle exprime l'opinion sincère d'hommes de bonne foi, estimés de tous et décidés à borner les conséquences de leur théorie dans de raisonnables limites. Elle est encouragée d'ailleurs et pour ainsi dire commandée aux lettrés par leur curiosité et leur information qui s'étendent de plus en plus du côté de l'histoire des peuples étrangers: il y a des hommes vertueux en Chine et qui n'ont pourtant pas la première notion de nos croyances; la vertu ne tiendrait donc pas au dogme? Les sages de l'antiquité n'étaient pas chrétiens; il y a donc de la sagesse en dehors de l'Eglise?

Mais lettrés ou non, c'est la vie mondaine, avant tout, qui dut leur imposer ses maximes: l'honnête homme le plus farouche, le plus indiscret, le plus ombrageux du théâtre de Molière, Alceste, qui est la droiture même, n'invoque comme règle morale que l'honneur mondain et malgré tout, son rigorisme absolument affranchi de la religion paraît exagéré à son meilleur ami, ridicule et insupportable au commun des gens de bonne compagnie qui forment la société du temps de Louis XIV. Et le grand roi lui-même? « Pauvre maître de vertu », on a eu raison de le dire (Le Breton), et celui qui l'a dit n'est assurément pas un détracteur du « grand » siècle!

Nous ne notons ici — et pour n'en plus reparler — que les origines des préoccupations les plus durables du XVIII^e siècle, de celles surtout qui seront communes à des groupes entiers d'esprits. Or, scrutez l'avenir; cherchez le vrai lien entre Diderot, d'Alembert, Helvétius, le point de contact des sectaires de la « coterie holbachique »: c'est qu'ils sont antireligieux. A la fin du XVII^e siècle, leur attitude agressive eût paru choquante et n'eût d'ail-

(1) M^{me} de Lambert, citée par LANSON, *Revue du Mois*, p. 23.

leurs pas été tolérée; mais dans le principe (seul point qui nous intéresse pour le moment) la « philosophie » ne fera autre chose que s'acharner sur un blessé, que lui porter les mêmes coups aux mêmes endroits déjà meurtris dès le commencement de la bataille.

Le principe n'est nullement abstrait; les quiétistes diraient même qu'il manque par trop de désintéressement. Dans sa plus lointaine origine, il est le même pour tous les hommes, aussi bien pour Pascal et Bossuet, que pour Helvétius. La brute, le libertin, l'honnête homme, le docteur, tous s'accordent, sauf quelques mystiques, à assigner comme fin à l'activité humaine, le bonheur. De tout temps, la chair fut faible, et peu d'hommes dans le siècle se sont résolus à l'effort de l'abstinence persistante des jouissances terrestres en vue des joies célestes. Même aux époques de grande foi, peu ont vécu de la vie du parfait chrétien, et l'Eglise, en accordant à ses saints des honneurs uniques, a confirmé le caractère exceptionnel de ces réussites. Cependant, la religion était un guide, pour le plus grand nombre un frein, et son enseignement, s'il n'était pas toujours écouté, reprenait toute sa force de persuasion aux heures décisives du remords et du repentir. Le combat de la vertu contre le péché n'était peut-être pas d'une pratique courante, mais sa dignité n'était méconnue de personne.

On déclara l'ancien idéal inaccessible; la nouveauté fut non de le nier, mais de le remplacer. Par quoi? Le bonheur est « exilé » dans le ciel? Ramenons-le sur la terre. Or, tous les faits, dans ces années, engagent l'homme à se préoccuper de sa condition terrestre.

La faillite du despotisme n'appelle pas seulement après elle une réaction politique d'ailleurs diverse (une de ses branches retournant vers la féodalité); sa conséquence la plus grave fut de révéler l'excès du mal, non aux administrateurs (qui y furent attentifs les premiers), mais à tout le monde. La pressante nécessité de sauver les

misérables d'une trop grande détresse, l'échec des pouvoirs (Colbert) amenèrent sans intention « philosophique », encore moins révolutionnaire, toute âme « sensible » à désirer le remède que les doctes cherchaient en vain. Car, à moins de supposer l'homme du XVII^e siècle autrement constitué que nous et d'en faire un monstre, il y eut des âmes sensibles avant que le terme n'envahît la littérature et ne se surchargeât de l'accent de fausseté qui nous le rend si déplaisant.

Ainsi surgirent concurremment, pour s'équilibrer l'un l'autre, les deux principes de la morale du XVIII^e siècle. On trouva naturel de rechercher son propre bonheur dans cette vie, et il parut nécessaire également de sauver autrui du malheur.

Car c'est à cela surtout que se délectera l'« âme sensible » : le plaisir de voir le monde organisé logiquement pour le bien-être de tous ne lui fournit qu'une jouissance intellectuelle; le touchant pour lui, la rare volupté sera bientôt de secourir des malheureux, de visiter leurs taudis, d'arracher à la prostitution ou d'en préserver de jeunes filles indigentes : mais pour cela il faut avant tout que la misère existe, il le faut pour lui permettre d'exercer sa mission d'humanité comme on joue un rôle, le visage baigné de larmes, en s'assurant par un regard furtif que le public admire et qu'on n'a pas manqué son effet.

Les simulateurs ne vinrent que plus tard; avant leur mimique odieuse, la doctrine sonnait franc; la voix bien timbrée ne cherchait pas à s'étouffer dans un sanglot théâtral.

On ne put légitimer le plaisir qu'en affirmant la bonté naturelle de l'homme et en réhabilitant les passions : c'est que pour se satisfaire, elles doivent être actives (Fontenelle); quand elles sont fortes, elles marquent la grandeur de l'âme (La Rochefoucauld); médiocres et dépourvues de beauté, elles sont du moins utiles à la marche d'un Etat civilisé.

Appliquée sincèrement, la théorie est à la base des meilleures réformes sociales que l'on doit au XVIII^e siècle; mensongèrement, elle expliquera jusqu'aux sottises les plus ineptes du marquis de Sade. Notre bonheur n'étant jamais indépendant de celui d'autrui, l'égoïste lui-même, par pure sensualité, se convaincra de l'excellence des sentiments d'humanité (1): en faisant appel à ces sentiments, les « philosophes » obtiendront la suppression de la torture, celle de l'esclavage des nègres; leur homme sera Turgot.

En revanche, la morale du bonheur est toute prête à s'incliner vers le droit au plaisir, et celui-ci est entraîné, comme par son propre poids, jusqu'au droit à la débauche et au crime. Voulez-vous, dès 1710, toute la *Philosophie dans le boudoir* en quelques lignes? « Comment! Paillarder, tuer, voler, blasphémer, ne sont pas des crimes par lesquels on offense la Majesté du Très-Puissant? Nullement... car premièrement si la paillardise était un péché, Dieu en serait lui-même l'auteur... (2) ».

Si ce n'est là qu'une boutade, elle est du moins très significative; elle prend tout son sens pour nous dès que nous la rapprochons des sophismes que les adversaires de Spinoza prêtent à l'auteur de l'*Ethique* : Il n'existe aucun péché ni contre la raison, ni contre Dieu. « Il n'y a ni crimes, ni scélérats, parce que chacun n'est que ce que Dieu le fait être (3) ».

La même idée est d'ailleurs bonne à toute fin; elle sert au P. Patouillet, ennemi des Jansénistes, comme au P. Lami réfutant Spinoza. Usant d'une dialectique empruntée à Fénelon, et que devait reprendre Voltaire (*Pour et Contre*), on signale en ces termes la conséquence dangereuse de l'erreur janséniste : « Il faut nécessairement abandonner vos principes, ou bien ouvrir tous les cachots... posé une

(1) Cp. Pope.

(2) *Voyages et Aventures de Jacques Massé.*

(3) L'ANSON, *Revue des Cours et Conférences*, 1907-1908, II, p. 243.

fois vos principes, je ne vois plus au monde scélérat si déclaré, qui n'ait en main de quoi justifier tous ses désordres... s'il (Cartouche) a succombé, c'est son malheur et nullement son crime, et par une suite nécessaire, c'est à l'auteur même de la grâce, et non point à Cartouche, qu'il faut s'en prendre de tous les vols et de tous les larcins qu'il a commis (1) ».

Et c'est bien à cela sans doute qu'aboutit la négation de la liberté; elle implique celle de la responsabilité et, par conséquent, la ruine de la morale. Sans mettre en cause les Jansénistes, « protecteurs de la morale outrée », nous sommes ici aux prises avec les conséquences de la théorie déterministe. A l'adresse des Jansénistes, l'argument est une injure gratuite; et c'est pourtant lui qui va servir d'excuse à tout libertinage; c'est dans cette direction que Helvétius, plus logique que ses devanciers, va entraîner l'enseignement de Locke et de Condillac.

Ce n'est pas pour m'amuser à un paradoxe facile et très déplaisant que je mets face à face les Jansénistes et Helvétius; personne ne croira aussi aisément que le P. Patouillet à l'identité de leurs principes. Mais pourquoi? C'est que les uns affirment l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, tandis que l'autre traite cette croyance d'absurdité. Telles seront, pendant la première moitié du XVIII^e siècle et jusqu'à Rousseau, les deux attitudes qui distingueront le plus nettement deux classes d'esprits et, encore une fois, nous voilà ramenés par un nouveau détour à notre point de départ : à savoir s'il faut poursuivre le plaisir ou le salut.

Le moment est venu, en effet, où les termes et l'idée de *foi* et de *croyance* sont remplacés dans les écrits des premiers « philosophes » par celui de *crédulité*. Bayle comme Fontenelle sont des incrédules ; leur œuvre de

(*) Le P. Patouillet, *Apologie de Cartouche*, 1731. Cité par CHEREL, *Fénélon au XVIII^e siècle en France*, Paris, 1917, p. 234.

construction, c'est-à-dire leur souci des faits, entraîne des conséquences destructives; leur scepticisme est bien ce que nous appelons aujourd'hui l'esprit scientifique, parce qu'il est basé sur le contrôle incessant; mais à quoi tend-il surtout? Le résultat le plus apparent, le plus aisément assimilable pour le commun des lecteurs, est justement le plus tendancieux de leur critique: Fontenelle s'attachant à convaincre de fourberie les fondateurs de religions, ruinant avec Bayle les dogmes et argumentant contre l'âme et la Providence.

Qu'ils l'aient voulu ou non, — et je crois qu'ils l'ont voulu, — ce sont des professeurs d'*irrespect*; leur esprit est fermé à la notion d'autorité. Le succès immense de Bayle pendant tout le XVIII^e siècle, celui de Saint-Evremond jusque 1750 (1), ne préparent pas seulement le public de l'*Encyclopédie* et de Voltaire; au point de vue antireligieux, pour la première moitié du siècle, ils sont proprement et l'*Encyclopédie* et Voltaire. Le dogme est absurde, disent-ils; il est même factieux; la théologie s'est montrée incapable de ramener à l'unité les opinions divergentes; pis que cela, elle a paru tellement obscure que c'est elle qu'on accuse de faire les athées. Avouons donc que la métaphysique est hors de la portée de l'esprit humain et réservons à celui-ci le connaissable.

Or, se borner au connaissable en matière de religion, supprimer « ce qui choque la raison », c'est ne retenir que le fond commun à toutes les religions; c'est aller au déisme.

Et qu'ont de commun tous les cultes? La morale.

On voit comment le cercle se referme sans cesse sur lui-même et que tout concourt, habitudes de la vie mondaine et raisonnements des lettrés, à ne laisser intacts que quelques grands principes applicables aux relations

(1) LANSON, *Revue des Cours et Conférences*, 1907-1908, II, p. 493.

des hommes vivant en société bien mieux qu'au redressement des consciences individuelles.

Si nous comparons le XVIII^e siècle à ceux qui l'ont précédé, il nous apparaît donc incliné selon diverses tendances dont la plus générale est d'éprouver pour l'homme, dans sa vie au ras de terre, plus d'indulgence: voilà le recul; d'autre part, c'est d'accorder à la vie une valeur, de lui attacher du prix et de consacrer par là la dignité de la personne humaine: voilà l'avenir.

Ainsi, *vertu* ne sera plus synonyme d'effort sur soi-même, mais de *complaisance*. Complaître à soi-même d'abord; ce n'est pas tout : pour atteindre une parfaite jouissance il faut complaire aux autres, car les sentiments humanitaires sont un besoin pour les âmes sensibles : « Les bons cœurs sentent l'obligation de faire du bien plus qu'ils ne sentent les autres besoins de la vie (1) ». Est-ce dire autre chose qu'Helvétius? « L'homme humain est celui pour qui la vue du malheur d'autrui est une vue insupportable, et qui pour s'arracher à ce spectacle, est, pour ainsi dire forcé de secourir le malheureux (2) ».

Cela n'est pas héroïque, et n'a plus rien de commun avec l'oubli de soi. Mais vous qui cherchez le désintéressement, êtes-vous sûrs d'être dans la bonne voie? Et n'est-il pas plus tentant pour une âme médiocre (elles sont si nombreuses!) de lui proposer une morale où le devoir se confondra avec le plaisir, où le plaisir ne sera pas seulement la sanction de la vertu, mais sera lui-même une vertu? Or, telle est la morale de la sensibilité.

Il n'est pas besoin de dire qu'elle ne se dévoila pas d'abord avec ce cynisme. Il y a au fond de toutes les erreurs durables une âme de vérité: lorsque M^{me} de Lambert prétend aider à la justesse des raisonnements par les intuitions du cœur et par la chaleur de l'imagination,

(1) LANSON, *Revue du Mois*, p. 26 : M^{me} de Lambert.

(2) COUSIN, *Philosophie du XVIII^e siècle*, pp. 139-140.

c'est le bon sens même qui s'exprime par sa bouche; la conduite de l'homme n'est pas réglée par une sèche mathématique, les affections ont sur nous plus de pouvoir que les notions, et pour parler le langage des philosophes modernes, l'inconscient est la grande richesse et la grande force de l'âme, il est l'âme même, tandis que le conscient n'est qu'un intrus. Ce fut donc un progrès de ne plus condamner la sensibilité; notre temps accepte la formule de M^{me} de Lambert; il ne veut plus de celle de Bossuet, de Descartes et de Corneille.

Mais le XVIII^e siècle ne s'en tint pas à accorder aux sentiments la part qui leur revient dans la vie, il les laissa empiéter sur le domaine de la raison et l'envahir. On refusa aux démarches de l'esprit pour l'accorder aux états sentimentaux une attention qui nous paraît légitime, mais qu'ils n'étaient pas seuls à mériter. Ceux qui, comme M^{me} Deshoulières, auront abandonné Dieu sans se faire une autre religion, se replieront sur eux-mêmes, ils s'attendriront et s'attristeront sur leur misère: qui se sent dépourvu d'un idéal ne peut vivre que dans la détresse et la lassitude, ou, s'il est une brute, que se précipiter aux jouissances de la bête. Mais un raffiné, s'il a le malheur de se demander : à quoi bon ? sent la fatigue de vivre sans but; de toutes parts l'horizon est fermé : *la mélancolie*, un état sentimental de renoncement sans grandeur comme sans révolte, est l'expression la plus exacte de son pessimisme.

C'est une chose réellement nouvelle qu'une mélancolie de cette sorte ; elle ne peut se confondre avec celle d'*Amadis*, par exemple; elle est sur la frontière du romanesque et du romantique. Élément éminemment romanesque puisque dans le roman la destinée sentimentale du héros seule importe, qu'il est à lui-même sa propre fin, et ne recherche que son bonheur immédiat; romantique, ou du moins rousseauiste, parce qu'il n'existe que dans

les moments de faiblesse où l'âme, à force de repousser les entraves qui l'enserrent, reconnaît que ces liens étaient des soutiens aussi, et à force de vouloir se libérer, s'aperçoit qu'elle s'est isolée et comme désolée. Au moment précis où il vient de découronner l'univers, l'homme considère et contemple la nature. Il l'anime, mais par ses sentiments à lui; il la sait indifférente, mais il la fait touchante parce qu'il veut être touché à tout prix; il l'appelle pour qu'elle le console d'être seul, pour jouir de lui-même, pour projeter son âme de plus en plus bornée hors du cercle étroit où il l'a enfermée. Le sentiment de la nature, si souvent uni à la mélancolie, ne sera que le mensonge ou l'illusion d'une sensibilité qui ne sait plus où trouver de prise; il sera le signe du suprême égoïsme.

Par là, il rejoint le goût des larmes. En effet, la prétention des âmes sensibles est de se proclamer elles-mêmes exceptionnelles et leurs douleurs plus dignes d'intérêt que le reste du vaste univers. Fontenelle qui blâme leur penchant les connaissait bien : « On a pour les violentes douleurs, dit-il, je ne sais quelle complaisance qui s'oppose aux remèdes et repousse la consolation. Le consolateur le plus tendre paraît un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possède; et n'en être pas pleins comme nous, c'est nous faire une espèce d'offense... Enfin, quoiqu'il soit fort étrange de l'avancer, il est vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, et que dans quelques caractères il est invincible... (1) ».

L'âme se fait passive; même pour juger de la beauté, elle commence à rejeter les éléments rationnels d'ordre et de proportion, elle ne désire plus exercer ses facultés d'analyse et de jugement: elle cède, elle se laisse toucher. « Ce n'est rien que la beauté si elle ne touche. Avouons que le jour ne vous eût jamais jeté dans une rêverie aussi

(1) LANSON, *Revue des Cours et Conférences*, 1908-1909, II, p. 796.

douce que celle où je vous ai vu près de tomber tout à l'heure à la vue de cette belle nuit ⁽¹⁾ ». Ainsi la beauté et la bonté sont perçues par l'émotion qu'elles excitent. La cause de l'émotion n'intéresse plus; on n'est attentif qu'à l'état sentimental.

Double conséquence: l'analyse psychologique n'a même plus l'occasion d'intervenir, et voilà une perte; mais en revanche, c'est bien fini de la galanterie; avec les *Lettres d'une religieuse portugaise* (1669) « on a le pur mouvement du cœur essayant de se verser sur le papier ⁽²⁾ » et c'est un gain incontestable.

L'élan est donné et le mouvement se précipite. La source était fraîche comme une eau vive; à mesure qu'il s'en éloigne, le courant se trouble et l'on prévoit qu'il charriera plus tard toutes les immondices.

Qu'est devenu l'amour? Dans l'*Astrée*, il était la première vertu et le premier devoir; il n'entreprenait jamais « une belle âme sans la remplir de mille desseins généreux ⁽³⁾ »; il avait « cette puissance d'ajouter à la perfection de nos âmes ⁽⁴⁾ »; aimer était « faire la propre action de l'âme ⁽⁵⁾ »; « plusieurs jugent n'y avoir rien qui éveille plus la jeunesse, ni qui la porte à de plus nobles desseins que l'amour; faisant en cela l'office du fusil qui fait étinceler un rocher de son naturel froid et sans clarté ⁽⁶⁾ ». — Pour aimer d'ailleurs il fallait en être digne : Ce berger est-il amoureux? — « Il n'en faut point douter, estant si honnête homme ⁽⁷⁾ ».

Cette conception persiste en apparence. Ainsi dans le

⁽¹⁾ LANSON, *Revue des Cours et Conférences*, 1908-1909, I, p. 124. Fontenelle.

⁽²⁾ LANSON, *ibid.*, 1909-1910, I, p. 27 Nous n'avons pu atteindre l'ouvrage de von Waldberg, *Der empfindsame Roman in Frankreich*, 1906. Nous le connaissons par le compte rendu de M. Baldensperger, *R. H. L.*, 1906, pp. 351-353.

⁽³⁾ *Astrée*, I, p. 69. Cp. Molière, *Princesse d'Elide*, 1664.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, II, p. 15.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, III : *L'auteur à la Rivière du Lignon*.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, IV, p. 471.

⁽⁷⁾ *Ibid.*, I, p. 76.

pays des Sévarambes (1677) « on méprise ceux qu'on ne voit pas touchés d'amour, on les regarde comme des gens de méchant naturel (1) »; de même l'Homme de qualité de 1728 est « persuadé que la grandeur de l'âme suppose de grandes passions; l'importance, dit-il, est de les tourner à la vertu (2) ».

Ne nous laissons pas tromper par le rapprochement de ces formules, identiques seulement par le dehors; ouvrons ce beau fruit pour y chercher le ver qui le ronge. L'*Astrée* vantait l'amour-virtu, mais le fondait sur le principe peut-être le plus étranger à la nouvelle morale : l'oubli de soi. L'oubli de soi? Vit-on jamais alliance de mots plus contre nature! Je dirai même que l'amour importe peu à ces amoureux ; il importe certes moins que le cœur qui l'éprouve, ou mieux qui se découvre capable de l'éprouver. « La présidente Ferrand ne dit pas à son amant : « Vous ne m'aimez point », mais : « Etes-vous aussi tendre et aussi sensible que moi? » ou encore : « Votre cœur est bien inférieur à la sensibilité du mien (3) ». Ce qui achevait la perfection des anciens héros de romans, c'était un grand amour qui venait les surprendre d'abord, ensuite leur verser la force par la grâce de sa vertu ennoblissante; mais la présidente Ferrand est parfaite d'avance, étant « née avec le cœur le plus sensible et le plus tendre ».

La morale confuse de la sensibilité telle qu'elle apparaît à la fin du premier tiers du XVIII^e siècle a été excellemment analysée par plus fin et plus savant que nous (4). Toute émotion est morale, voilà le nouveau dogme; mais elle est voluptueuse, par surcroît; plus elle est intense, c'est-à-dire plus le sentiment procure de plaisir, et plus

(1) *Histoire des Sévarambes*, nouvelle édition, Amsterdam, sans date (1715), p. 208.

(2) *Œuvres choisies de PRÉVOST*, I, p. 331.

(3) LANSON, *Revue des Cours et Conférences*, 1909-1910, I, p. 29.

(4) IDEM, *Nivelle de La Chaussée et la comédie larmoyante*, Paris, 1887, chap. VI.

elle marque de bonté dans celui qui l'éprouve. Le plaisir est la sanction et la mesure de la vertu, il est lui-même une vertu, donc un devoir ! Déjà un jeune homme sensible, Télémaque, « devenait parfait parce qu'il éprouvait à être bon des sensations de plus en plus délicieuses ⁽¹⁾ ».

Viennent maintenant les simulateurs : pour faire croire à leur vertu, il leur suffira d'affecter l'émotion ; voilà le danger. A quoi reconnaître le sentiment sincère quand le pire des débauchés n'aura qu'à s'attendrir pour obtenir un brevet de moralité ? Les âmes sensibles confondent « l'amour sensuel et l'amour du bien dans un même enthousiasme oratoire et expansif » ; elles ont « des larmes toujours abondantes et prêtes » ; elles étalent leurs émotions, vous invitent à les noter soigneusement, s'échauffent pour vous persuader de leur intensité ⁽²⁾. Le fond de cette bouffonnerie ? « Employer la sympathie à rassasier l'égoïsme », « jouir de la sensibilité à l'occasion d'autrui, soit par l'amour, soit par l'amitié, soit par la pitié, soit par la bienfaisance ⁽³⁾ ».

A ce moment la philosophie anglaise sensualiste se propageait en France ; Boulainvilliers avait fait pressentir Locke et Shaftesbury : les voici connus eux-mêmes. S'ajoutant à celle de nos déistes, leur action se développe à l'aise sur un terrain préparé ; sa répercussion est plus lointaine, son mouvement plus ample, du fait qu'en Angleterre la philosophie n'a pas eu à se dissimuler, à se contraindre, tandis qu'ici, elle était forcée de se déguiser. Pendant tout le siècle, on va appeler « philosophie anglaise » une doctrine qui réunit en un système des principes qui lui préexistaient en France.

Or, le sensualisme, anglais ou français, est intimement lié à la morale de la sensibilité ; Locke ou Condillac (les

⁽¹⁾ LANSON, *Nivelle de La Chaussée et la comédie larmoyante*, Paris, 1887, p. 227.

⁽²⁾ IDEM, *ibid.*, p. 226.

⁽³⁾ IDEM, *ibid.*, pp. 228-229.

réticences de ce dernier ne sont que formelles) unissent et même confondent la vertu et le bonheur. L'homme est placé dans l'univers avec la seule faculté d'enregistrer des sensations : il est en réalité leur jouet. L'activité qui lui est communiquée du dehors vient s'inscrire dans ses organes comme sur le rouleau d'une machine. Aussi la réaction est mécanique, non psychologique, et rien n'est plus simple : « l'être sensible », bientôt le modèle de tant d'« élèves de la nature », poussera des soupirs, versera des larmes de plaisir ou bien de douleur, selon l'objet qui l'affectera. Cette douleur et ce plaisir correspondront au mal et au bien, et c'est ainsi que, selon Condillac, « les mots de bonté et de beauté expriment les qualités par où les choses contribuent à nos plaisirs... Ce qui flatte les passions est bon ⁽¹⁾ ». Lorsque au milieu du siècle (1758), Helvétius fait des passions « le fond et la source de l'activité » et réduit tout motif d'action à l'intérêt, il n'est qu'un disciple plus logique que ses maîtres. S'il est plus téméraire que ceux-ci, c'est qu'il a senti qu'autour de lui tout le monde acceptait les dernières conséquences d'un système devant lesquelles eussent protesté ses auteurs eux-mêmes, Locke et Condillac. Helvétius, selon le mot de M^{me} du Deffand, « c'est un homme qui a dit le secret de tout le monde ».

De tout le monde, sauf Rousseau, peut-être, dont nous parlerons le moment venu.

⁽¹⁾ *Traité des sensations*, cité par COUSIN, *Philosophie du XVIII^e siècle*, p. 118.

CHAPITRE PREMIER

Amoindrissement du héros de roman.

La descendance de la *Princesse de Clèves* : CRÉBILLON, *Lettres de la marquise de M*** au comte de R**** (1732). — Avènement de « l'homme sensible ». L'abbé PRÉVOST; son originalité; les thèmes qu'il fournit aux plagiaires; ce qu'il a de commun avec Rousseau et ce qui le sépare de lui.

La « philosophie » et les tendances humanitaires qui en découlent n'apparaissent qu'assez tard dans le roman; il les propagera surtout après 1770, au moment du grand succès de l'*Histoire philosophique des Indes*, sous le règne de Louis XVI. En revanche, la morale de la sensibilité s'imposa tout de suite, et dès 1730, elle domina la littérature d'imagination.

On se sent encore près du grand siècle; plus d'une héroïne pensant l'imiter, contrefait la princesse de Clèves en la réduisant à la taille des âmes communes. M^{me} de Lafayette avait introduit dans la tradition romanesque une idée très juste et très dramatique qui devint tout de suite un thème et se figea aux mains de ses imitateurs : il fut convenu qu'une femme est maîtresse de ses actions si elle ne l'est pas de ses sentiments. Dans un des meilleurs romans, trop peu connu, de Crébillon ⁽¹⁾, la formule subsiste, mais elle subsiste seule et apparaît vide de tout sens. Notre amour ne dépend pas de nous, mais bien notre vertu : telles sont les paroles de la marquise de M*** se reprochant la

(1) *Lettres de la marquise de M*** au comte de R****, 1732.

complaisance de son cœur pour le tendre sentiment qui la jettera bientôt dans les bras du comte de R***. « Si je n'ai pas été maîtresse de mes sentiments, dit une héroïne de M^{me} de Tencin ⁽¹⁾, je l'ai du moins été de ma conduite. »

Tout cela est honorable et serait même héroïque si l'intérêt ne s'était déplacé. La princesse de Clèves résistait et souffrait, elle ne se révoltait pas. La résignation va paraître intolérable à des femmes de moindre vertu. Le devoir paraît trop faible « pour un si grand effort »; on commence à se dire qu'on n'est « point obligé d'entreprendre une chose au delà de ses forces ⁽²⁾; et que « c'est une cruelle chose, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination ⁽³⁾ ».

Ce n'est rien encore, car il est bien permis, à un héros de roman surtout, de regretter un bonheur qu'il a conçu comme le plus grand de tous. Mais à quoi descendons-nous avec Marianne? A plus de naturel, disent les uns; à la vulgarité, répliquent les autres. « Les grandes actions sont difficiles; quelque plaisir qu'on y prenne, on se passerait bien de les faire, assure Marianne... En général, il faut se redresser pour être grand : il n'y a qu'à rester comme on est pour être petit ⁽⁴⁾ ». Et quelles sont donc ces « grandes actions » qu'elle trouve si « difficiles »? Rendre du linge que vient d'acheter pour elle un vieil amoureux.

Qu'il s'agisse de l'amour ou de la satisfaction de quelque désir moins autorisé par les habitudes du roman, la chute est rude comme on voit. On fait parfois l'effort, mais on en garde du dépit. Et cet effort lui-même n'a bientôt plus que la durée qu'exigent les convenances. La marquise

⁽¹⁾ *Mémoires du comte de Comminges*, 1735. (Edition de la BIBLIOTHÈQUE DE CAMPAGNE, t. XIII, Genève, 1761, p. 445.)

⁽²⁾ CATHERINE BERNARD, *Eléonor d'Yvrée*, 1687. (BIBLIOTHÈQUE DE CAMPAGNE, t. XIII, Genève, 1761, p. 297.)

⁽³⁾ M^{me} DE TENCIN, *Mémoires du comte de Comminges*, p. 439.

⁽⁴⁾ MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, 3^e p., 1735.

de M*** se plaît à parler de son amour; voici dans quels termes elle dévoile à son amant la sensibilité de son cœur ou de sa chair : « Toujours occupé de vous, il ne conçoit rien, ne sent rien qui ne soit vous. Fermé à toute autre idée que la vôtre, quel plaisir ne ressent-il pas à vous exprimer sa tendresse, à se tromper même sur la vôtre... » (lettre 43). C'est un cœur sensible; entendez : une femme sensuelle. « Oh! je n'ai que trop de sensibilité! » dit-elle; et pour que nul ne s'y trompe, elle ajoute : « Mais l'amour n'est-il que *cela*? Ne peut-on jamais s'y livrer sans offenser la vertu? » (id.). C'est assez pour nous éclairer : voilà la grande amoureuse « offensant la vertu qu'elle aime » et nous descendons la pente qui incline la *Princesse de Clèves* vers la *Nouvelle Héloïse*.

Le devoir est encore apprécié, mais on ne l'écoute plus; hier la vertu commandait, maintenant c'est l'amour qui devient un maître impérieux que l'on ose encore combattre mais en rougissant de cette audace ! « Vainement des réflexions tristes, mais salutaires, voudraient me ramener à mon devoir. En proie aux remords, je sens tout le poids de mon égarement. Entraînée par mon amour, je rougis d'avoir osé le combattre... Je sais que rendue à moi-même, je n'aurais plus rien à me reprocher; mais je ne jouirais plus du bonheur de vous aimer, et il n'est rien dans le monde qui pût me dédommager de ce que je perdrais en le perdant. » (Id. lettre 43.)

Signe des temps, le roman de Crébillon fut apprécié ⁽¹⁾ et imité du temps de Rousseau, quelques années avant ⁽²⁾ et quelques années après ⁽³⁾ la publication de la *Nouvelle Héloïse*. Il est la souche d'une lignée de romanciers qui se rattachent tous par lui à la *Princesse de Clèves*.

⁽¹⁾ *Année littéraire*, 1757, t. VI, p. 52 : « ... Vous savez avec quel art il y développe les plus secrets replis du cœur. On y reconnaît l'amour à chaque trait, mais toujours sous des formes différentes... »

⁽²⁾ M^{me} RICCOBONI, *Lettres de Fanni Butlerd*, 1757.

⁽³⁾ M^{me} D'ARCONVILLE, *L'amour éprouvé par la mort*, 1763.

Si vous pressez M^{me} de Lafayette, elle avouera les raisons dernières de la résistance de son héroïne; elles sont toutes terrestres : « Vous cesseriez de m'aimer le jour où je vous appartiendrais. Les obstacles ont fait votre constance. Un bonheur calme vous lasserait vite. Il me faudrait souffrir encore, et je ne m'en sens plus la force... (1) ». Plus imprudentes, moins constamment attentives aux conseils de la raison, les héroïnes de Crébillon et de ses imitateurs finissent par céder et c'est le drame émouvant de la femme qui aime et sent son amant lui échapper; les remords l'assaillent ou plutôt ce sont des regrets et des pressentiments fâcheux; elle prévoit la perte de son bonheur et comprend trop tard qu'elle a sacrifié inutilement sa réputation; les nouvelles princesses de Clèves qui ont voulu être heureuses malgré le monde, s'aperçoivent combien dans la vie la femme a été mal partagée et expriment ingénument l'idée dont M^{me} de Staël, à l'autre bout du siècle, saura tirer un tout autre parti. « Vous vous offensez de mes remords, dit la marquise à son ami devenu son amant; puis-je quelquefois n'en être pas déchirée? Tout, depuis que je vous aime, a été contre mon devoir. Je n'ai point fait un pas, je n'ai pas écrit un mot, je n'ai pas conçu une pensée que je ne doive me reprocher. Vous ne connaissez point ce cruel devoir, vous n'y êtes pas assujetti, vous n'offensez rien; en vous consacrant à moi, vous pouvez me donner toutes vos pensées et vous livrer tout entier au désordre de vos sens. Mais puis-je être tranquille, moi qui vous ai tout sacrifié, moi qui ne vis que pour vous, lorsque le moindre soupir qui peut m'échapper, est un crime pour moi; lorsque par les effets de ma fatale passion, je me trouve sans cesse prête à perdre le seul objet qui puisse me consoler de ma faiblesse. » (Id. lettre 43.)

La première précaution à prendre pour un romancier est de présenter des héros dignes d'estime et, par consé-

(1) LE BRETON, *Le roman au XVII^e siècle*, p. 308.

quent, de justifier leurs faiblesses, à tout le moins de les expliquer. Or, la conduite d'une femme mariée qui prend un amant répond mal à cette exigence; il faudra chercher un expédient : on le trouve dans la condition de la femme, mal mariée. Mais voilà, c'est le mari et le mariage qui vont en pâtir. Crébillon ici encore est un précurseur; il aide à introduire dans la littérature un des clichés les plus souvent reproduits dans la suite. Nous sommes dans le monde, il est entendu qu'un mari n'est pas fait pour être aimé; les amis eux-mêmes encouragent la jeune femme à le tromper et lui-même lui confie impudemment ses amours; c'est le modèle des ménages XVIII^e siècle.

Pour retenir la sympathie du lecteur sur les héros, rien de plus simple : on s'arrange pour qu'ils fassent figure d'heureuse exception au milieu d'un entourage méprisable, dans une société où l'on évite avant tout la modestie, où la mode est de se montrer affecté, présomptueux, de ne craindre jamais d'être ridicule en l'étant sans cesse, où la vertu et la pédanterie sont également condamnées (1).

Sans qu'il y paraisse d'abord, le mépris qu'exprime l'auteur pour ce monde factice conduit droit à Rousseau. Sans doute Crébillon ne vante pas formellement l'innocence, mais il conçoit nettement la laideur de la corruption. Il se sépare sur ce point de l'opinion du XVII^e siècle finissant et annonce le dogme de Jean-Jacques sur l'identité ou, pour ne pas dire trop, la simultanéité des lumières et de la corruption. « Ce qu'on appelle l'usage du monde, dit-il, ne nous rend plus éclairés que parce qu'il nous a plus corrompus (2) ».

Les préoccupations de Crébillon, de son faible imitateur Duclos, et du larmoyant La Chaussée sont les mêmes à l'origine, bien que leurs procédés soient difficilement conci-

(1) « Comme rien n'est plus ignoble à une femme que d'être vertueuse, rien n'est plus indécent à un homme du bon ton que de passer pour savant. » CRÉBILLON, *Les Égaréments du cœur et de l'esprit* (1736), p. 300.

(2) IDEM, *ibid.*, p. 354.

liables. Ceux qui ont inventé le mari complaisant, intelligent, averti, vil selon les uns, sage selon d'autres, sont les mêmes que ceux qui déchainent la mode de la vertu. Voyez dans un même roman de Duclos les idées de Vergi, type du mari XVIII^e siècle, et tout à côté les prévisions de l'auteur lui-même, vous saisirez sur le vif comme Crébillon et La Chaussée sont proches l'un de l'autre, vous sentirez combien les *Contes moraux* de Marmontel ont dû plaire quelques années après (1).

Je ne veux pas me demander si, dans la réalité, les époux du XVIII^e siècle étaient moins respectueux de leurs engagements que ceux d'une autre époque. Ce qui m'intéresse seul ici c'est de voir la question du mariage à peine posée devenir le sujet d'une littérature à tendance moralisante; le thème très commun et plus ou moins touchant de la mal mariée n'est plus traité seulement du point de vue individuel de la femme qui souffre; on ne se contente pas de lui conseiller l'affranchissement ou la résignation; du fait : l'infortune domestique, on remonte à la cause : l'institution du mariage. Pour les femmes les plus honnêtes, il apparaît comme une surcharge de précautions non pas gênantes mais superflues : la chaste Madame de Selve sait fort bien que le mariage n'assure pas le bonheur et elle ne veut pas d'une fidélité protégée par des garants aussi précaires : « Ce ne serait pas les serments, dit-elle à celui qu'elle aime et qui demande sa main, ce ne serait pas les serments ni les lois qui pourraient me répondre de votre fidélité. Ma félicité ne dépendrait pas de vous être attachée par des nœuds qui ne sont indissolubles que parce

(1) DUCLOS, *Mémoires sur les mœurs de ce siècle* (1751), p. 361 : « Il n'y a rien qui soit aujourd'hui si décrié que l'amour conjugal: ce procédé est trop violent, il ne peut pas durer... On n'entendra peut-être parler que d'époux unis; le bon air s'en mêlera, et il pourrait arriver telle circonstance qui mettrait la vertu à la mode. » C'est un emprunt à LA CHAUSSEE; mais le siècle a déjà avancé dans ce sens, car DUCLOS ajoute : « J'en ai déjà vu quelques exemples, et cela pourrait bien gagner. »

qu'ils sont forcés; ce n'est que votre cœur qui peut me satisfaire (1). »

Dans ses conséquences, le mariage est donc une vaine cérémonie? Oui; et dans son principe, il est une cérémonie aussi vaine : l'abbé Prévost le dit tout franc (2).

La thèse est bien séduisante; avec un degré de mauvaise foi de plus, le libertin qui saura en faire un judicieux usage, y pourra trouver la justification de toutes ses erreurs. Car, dira-t-il, l'amour est fort; ce lieu commun étant des mieux établis (3), il s'empressera de l'adopter pour son excuse. L'amour est fort; plus fort que Dieu lui-même : témoin l'Héloïse de Pope, témoin l'Homme de qualité qui pendant une année entière ne prononce son nom que pour l'accuser d'injustice (4), ou l'amante de Comminges qui blasphème contre lui (5). Tous ne se livrent pas à de tels écarts, mais si pour les plus ardents Dieu s'efface et cède devant l'amour, que pèseront les préjugés sociaux pour de plus timorés? « L'amour, disent-ils, doit détruire tous les préjugés (6) ». Tenez-vous le pour dit, et n'allez pas blâmer M. de La Bédoyère qui, ayant épousé une fille de théâtre, soutient un procès contre sa propre famille, supporte l'indigence la plus « affreuse » et est sur le point d'« embrasser les états les plus vils », tout cela,

(1) DUCLOS, *Les confessions du comte **** (1742), p. 292.

(2) *Cleveland*, I, p. 346.

(3) *L'Astrée*, I, p. 81 : « Rien qui touche plus vivement qu'opposer l'honneur à l'amour, car toutes les raisons d'amour demeurent vaincues et l'amour toutefois demeure toujours en la volonté le plus fort. » Cp. Prévost, *Homme de qualité*, II, p. 165 : « Le cœur ne rend guère compte des raisons qu'il a d'aimer. »

(4) PRÉVOST, *Homme de qualité*, I, p. 262 : « Je perdis non seulement tout amour pour la vie, mais la raison même et tous les sentiments de religion. »

(5) M^{me} DE TENCIN, *op. cit.*, p. 457. Adélaïde retrouve Comminges à la Trappe : « Loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte, je blasphémai contre lui de me l'avoir ôté. »

(6) DUCLOS, *Confessions du comte de ****, p. 260. Il est vrai que c'est une Anglaise qui se montre péremptoire à ce point, et qu'elle ajoute : « Mon projet est au-dessus du caractère de vos Françaises. »

pour rester fidèle à son amour. « L'amour est au-dessus des lois », vous dit-on (1).

J'admire les esprits froids assez osés pour s'ériger en juges des âmes sensibles! Il faut qu'ils aient perdu le sentiment de leur humilité, il faut qu'ils aient oublié qu'au-dessus du niveau vulgaire s'élèvent quelques âmes d'exception, l'élite exquise des héros de la sensibilité et de la vertu. « Peu de personnes ont éprouvé le pouvoir de l'amour; parce qu'il est très peu de cœurs vertueux, et que les cœurs vertueux sont toujours plus sensibles, et, par conséquent, plus ouverts aux impressions, aux transports de cette passion, d'autant plus redoutable chez eux qu'elle s'y appuie de l'honneur et de la probité (2) ». « Combien de gens ai-je entendu blâmer le rôle du chevalier des Grieux dans *Manon Lescaut*, et pourquoi cette critique (3)? » Oui pourquoi? Et d'abord s'adresse-t-on à ces infirmes? Pour qui écrit-on? « Les cœurs sensibles, les esprits raisonnables, tous ceux, en un mot, qui sans suivre une philosophie trop sévère, ont du goût pour la vertu, la sagesse et la vérité, pourront trouver quelque plaisir dans la lecture de cet ouvrage, dit l'auteur de l'*Homme de qualité*. C'est pour eux seulement que j'écris (4) ».

Ces cœurs sensibles et ces esprits raisonnables se multiplèrent dès que l'abbé Prévost commença à leur fournir une pâture à leur gré. Les neuf premiers livres de son *Homme de qualité*, parus en 1728, reçurent un accueil très favorable, et nous savons à quoi attribuer ce succès; c'est beaucoup moins « aux traits d'honneur et de vertu » que l'auteur a eu soin d'y répandre qu'à « quelques descriptions trop tendres et d'une certaine licence de sentiments

(1) BACULARD D'ARNAUD, *Les époux malheureux* (1745), édition de 1761, La Haye, I, *ibid.*, p. 148.

(2) IDEM, II, p. 7.

(3) IDEM, *ibid.*, I, p. 8.

(4) PRÉVOST, *Homme de qualité*, I, p. 330.

et d'expressions » propres à « attendre le lecteur (1) ». Au moins Prévost ne voulait pas en imposer : « tel a toujours été mon caractère, avoue-t-il : ami de la sévère vertu, mais faible et lent quelquefois à la pratiquer (2) ». Contemporain de La Chaussée, il a plus qu'un autre plaidé pour l'homme sensible, sans toujours se dissimuler qu'il se faisait l'avocat d'une bien mauvaise cause.

Nous savons qu'avant 1700 déjà, le goût des larmes commença à se répandre (3). On pleurait « avec violence et, pour ainsi dire avec fureur (4) ». Fontenelle blâmait ce penchant; l'abbé Prévost trouve à s'y abandonner une « douceur infinie (5) ». Aussi faut-il flatter la tristesse de l'homme sensible, car c'est la seule morale qu'il écoute (6). On veut « vivre dans la tristesse (7) ». Les tourments sont précieux et l'on consentirait « moins à les perdre qu'à les voir augmenter (8) ». On « entretient sa douleur », on en est « idolâtre (9) », on se fait une gloire d'avoir des nerfs

(1) PRÉVOST, *Homme de qualité*, II, pp. 231-232, en tête du livre X.

(2) IDEM, *ibid.*, p. 232.

(3) Pour CATHERINE BERNARD, *Eléonor d'Yvrée* (1687), « la mélancolie ne laisse pas d'avoir sa douceur », p. 254. L'héroïne ne peut retenir ses larmes : « elle les laissa couler en abondance et il n'était plus possible qu'elle goûtât aucun autre plaisir ».

(4) IDEM, *ibid.*, p. 284.

(5) *Homme de qualité*, I, p. 264 : « Si les pleurs et les soupirs ne peuvent porter le nom de plaisirs, il est vrai néanmoins qu'ils ont une douceur infinie pour une personne mortellement affligée. Tous les moments que je donnais à ma douleur m'étaient si chers que pour les prolonger, je ne prenais aucun sommeil ».

(6) *Ibid.*, II, p. 85 : « Cette manière de le consoler, en entrant dans ses peines et en flattant sa tristesse, me sembla le meilleur de tous les remèdes. Il me réussit mieux que n'aurait fait une morale étudiée et des remontrances sévères qu'il n'était point en état de goûter. »

(7) *Ibid.*, II, p. 96 : « Je vivrai puisque le Ciel me l'ordonne ; mais je veux vivre dans la tristesse ; j'y trouve de la douceur et tous les plaisirs du monde en auraient moins pour moi que les larmes que vous me voyez répandre. »

(8) *Ibid.*, II, p. 161.

(9) *Cleveland*, préface. Cp. TENCIN, *Commingses* au début, puis *idem*, p. 435 : « Je fis dessein d'aller dans quelque lieu où je pusse être en proie à toute ma douleur. J'imaginai presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étais » ; à la fin, *Commingses* n'a « d'autre occupation que celle de pleurer ce qu'il a perdu. » CRÉBILLON, *Égaréments*, p. 80 : « Quelque cruelle que fût ma mélancolie, elle m'était chère et je craignais tout ce qui pouvait y faire diversion. »

de femme : « les cœurs durs et cruels ne sentent point de douceur à pleurer. Des larmes répandues avec bienséance et avec modération sont la preuve d'un caractère sensible et généreux; elles ne déshonorent jamais (1) ». Le suprême plaisir est devenu de « se prouver à soi-même sa propre sensibilité (2) ». La tristesse d'ailleurs dispose à l'amour ou bien en est le signe (3). Tous se laissent gagner : remarquez que dans la XI^e partie de *Marianne* (1741), Marivaux qui n'avait pas jusque-là prononcé les mots « sensible » et « sensibilité » les prend dans leur acception spéciale.

Jean-Jacques a lu les romans de cette époque; ils ont dû lui prêter plus d'une idée — comme on prête aux riches. Rien n'est plus différent de l'art qu'un roman de Duclos, par exemple; il devance par ses défauts les productions les plus informes d'un Baculard et même d'un marquis de Sade. En revanche, il s'est trouvé d'accord avec Rousseau sur plusieurs points : la lucidité de la conscience dans les occasions qui laissent la raison indécise (4) et la partie romanesque du caractère de Julie. « Plusieurs femmes, dit-il, n'auraient jamais eu de faiblesse si elles n'avaient pas eu l'âme tendre, qualité qui naît encore de la vertu (5) ».

L'amante de Saint-Preux (non l'épouse de Wolmar) a eu de nombreux modèles; on explique et l'on excuse sa faiblesse comme celle de Des Grieux, par exemple, qui lui

(1) *Homme de qualité*, II, p. 414.

(2) TENCIN, *Commingses*, p. 398 : « Mes larmes coulaient et j'y trouvais une espèce de douceur; quand le cœur est véritablement touché, il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité. »

(3) CRÉBILLON, *Egarements*, p. 216 : « Cette tristesse... n'était plus que cette voluptueuse mélancolie où se plonge un cœur tout occupé de son objet. » *Cleveland*, II, p. 92 : « Le fond de son humeur était une mélancolie douce qui l'abandonnait rarement, même dans la condition la plus heureuse... Ce caractère... dispose toujours un cœur à la tendresse et à la fidélité. »

(4) DUCLOS, *Confessions du comte de ****, p. 296 : « Il faut qu'il y ait en nous-mêmes un sentiment plus pénétrant que l'esprit même, et qui nous absout ou nous condamne avec l'équité la plus éclairée. Il y a, si j'ose dire, une sagacité du cœur... »

(5) IDEM, *ibid.*, p. 309.

aussi offrait « un mélange de vertus et de vices, un contraste perpétuel de bons sentiments et d'actions mauvaises (1) ». Comme elle, il aime la vertu, il n'y a que la violence de ses passions qui l'en écarte (2). La bonne Madame de Miran, protectrice de Marianne, le plaindrait sans trouver la force de le blâmer (3). Or, si *Manon Lescaut* est l'œuvre de Prévost qu'on imite le moins (et il y a pour cela de bonnes raisons), c'est elle qu'on distingue (4) surtout au moment où Jean-Jacques prépare la *Nouvelle Héloïse*; parmi les épisodes des *Mémoires d'un homme de qualité*, c'est celui-là qu'on choisit en 1761 pour le réimprimer dans la *Bibliothèque de campagne*; on en donne une suite en 1762 (5); en 1764 *Manon Lescaut* est citée comme modèle au même titre que la *Phèdre* de Racine (6)! L'opinion du siècle est fidèlement traduite en 1784, lors de la publication des *Œuvres choisies* de Prévost : « Ce qui est le plus remarquable dans ce roman, dit l'*Année littéraire*, ce qui ferait excuser mille autres défauts, ce qui manque à tant de romans, c'est l'intérêt que ce roman inspire d'un bout à l'autre. On condamne les écarts du chevalier Des Grieux, mais on le plaint davantage... *Manon Lescaut* même est intéressante. Elle a beau tromper vingt fois son amant, n'importe : elle est infidèle sans être

(1) *Manon Lescaut*. Avis de l'auteur des *Mémoires d'un homme de qualité*.

(2) *Ibid.* : « La vertu, que je sais que vous aimez, et dont il n'y a que la violence de vos passions qui vous écarte. »

(3) MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, 4^e partie (1736) : « Elle aimait mieux qu'on manquât de sagesse que de loyauté, qu'on eût le cœur faible que l'esprit impertinent et corrompu. »

(4) L'abbé JAQUIN, *Entretiens sur les romans*, 1755, la cite dès la page 25, et *Cleveland* seulement à partir de la page 337. DEMACHY, *Nouveaux dialogues des morts*, 1755, fait de *Manon Lescaut* un des personnages de son dialogue IX (pp. 75-82) : « La fameuse maîtresse du chevalier Des Grieux » soutient contre Marcella, femme de Martial, « que la coquetterie est nécessaire aux femmes », que s'attacher son mari par « une complaisance sans bassesse » est véritablement une vertu « quand la félicité de deux cœurs en est le but. »

(5) Attribuée à de Courcelles, et, par une erreur inexplicable, vu la date, à Choderlos de Laclos, réimprimée encore en 1777.

(6) *Année littéraire*, 1764, I, p. 71.

perfide; elle aime toujours son chevalier; en faveur de cet amour, on lui pardonne tout le reste (1). »

On ne peut surfaire l'influence de l'abbé Prévost sur les romanciers de son siècle et même sur ceux du début du siècle suivant. Je ne parle pas pour le moment de la formule qu'il légua à ses nombreux imitateurs d'un roman mélodramatique, très vulgaire et d'équivoque aloi; je sais qu'il touche parfois au grotesque (2), que l'on peut découper plus d'un de ses ouvrages en morceaux disparates : ici une turquerie, là un roman historique, ailleurs un conte moral; le douloureux et l'attendrissant y voisinent avec l'anecdote; par-dessus tout, ses longueurs sont irritantes. Mais l'abbé Prévost, dans chacun de ses romans, reste par quelque côté l'homme qui a été capable d'écrire un jour *Manon Lescaut*, et on l'oublie parfois. Tout le monde pourra copier ses parties faibles; je crois que tout le monde aussi a goûté la part de son œuvre où il est inimitable.

Cette part qui lui est propre, est un des apports les plus originaux qu'auteur ait jamais fait au roman français. J'y vois la naissance de ce qu'on a appelé le roman personnel. Si ce dernier est l'œuvre d'un écrivain qui suit les démarches de son propre cœur avec l'intention d'en noter la succession plutôt que d'en rechercher la cause, de saisir le côté passif de l'âme, de décrire les sentiments complexes et indéfinissables qui s'insinuent en nous malgré nous, mais non à notre insu, si le roman autobiographique est cela, Prévost en est l'inventeur.

Ses contemporains multiplient les portraits, les « caractères », les tableaux de mœurs; après lui bientôt et avec Rousseau surtout, le lyrisme l'emporte sur l'analyse. Prévost est à part : il n'a pas le moindre souci du pitto-

(1) *Année littéraire*, 1784, I, 107 sq.

(2) *Homme de qualité*, livre IX : par sensibilité, le jeune marquis a acheté les derniers vêtements portés par Diane et jusqu'à son linge; il les fait accommoder et les porte à son tour.

resque (1); il lui manque aussi l'espèce de vanité indispensable pour tourner en effusions poétiques des états sentimentaux : il les observe, il ne les chante pas.

Comme tous les inventeurs, un Rousseau, un Chateaubriand, un Baudelaire, il a le rare don d'être si constamment attentif à une catégorie bien particulière de faits sentimentaux et à une seule, qu'il est forcé, par son genre propre, de revenir à eux, de leur chercher une expression, et par là de leur faire dans la littérature une place un peu plus grande, certes, que celle qui leur est réservée dans la vie ordinaire, mais égale à celle qu'ils occupent dans sa propre existence. Le caractère moderne de l'abbé Prévost me paraît avoir été méconnu (et j'en dirai autant de son contemporain Crébillon). L'auteur des *Mémoires d'un homme de qualité* ou du *Doyen de Killerine* est invinciblement attiré vers l'étude des sentiments ambigus, de ceux qui s'ébauchent, qui s'essaient, ou qu'une imperfection entache, touchants tantôt par leur indécision même, tantôt par l'inquiétude de ceux qui les éprouvent. C'est en lui-même que Prévost a trouvé la source de ce sentimentalisme trouble : jusqu'à lui on l'ignorait ou bien on le tenait caché par peur du ridicule. Il réussit, sans le savoir, je pense, de véritables gageures : l'amour d'une vieille femme pour un tout jeune homme est plus propre à faire le sujet d'un fabliau que celui d'un épisode « intéressant » ; eh bien ! cette passion sénile qui prêtait si facilement à la risée émeut le héros ; il souffre les caresses et accepte les sacrifices de sa tardive amoureuse (2). — Voici, dans le

(1) *Homme de qualité*, I, p. 330 : « Je laisse aux géographes et à ceux qui ne voyagent que par curiosité le soin de donner au public la description des pays qu'ils ont parcourus. L'histoire que j'écris n'est composée que d'action et de sentiments. J'entreprends de rapporter ce que j'ai fait et non ce que j'ai vu. » Veut-il faire le portrait d'une belle fille, il note son oeil vif et doux, son humeur enjouée, son sourire fin et plein de charmes : tous mots abstraits, comme on voit. Si vous demandez plus, il ajoute bonnement : « Le reste de la figure tel qu'on l'attribue aux grâces et aux amours. » (*Ibid.*, I, p. 396.)

(2) *Ibid.*, livre IV.

même roman, un vieillard qui, devant le danger d'aimer à son âge, s'arrête à mi-chemin. Que ressent-il ? « Ce n'était pas de l'amour, la seule pensée m'eût fait horreur ; mais c'était autre chose que de la simple compassion. Ce que je sentais ne peut être défini... (1) » Celle qui le trouble ainsi, s'étant éloignée, « j'avoue, dit-il, que son départ me laissa un chagrin secret dans le cœur (2) ». Elle lui écrit, il lit sa lettre, il évoque sa figure charmante et se met à rêver. « De quoi nos faibles cœurs ne sont-ils pas capables, pour peu que nous cessions de les tenir dans la contrainte par une exacte et continuelle vigilance ! A soixante ans, on peut être faible ; j'ai honte de le dire, mais je l'ai éprouvé. La lecture de la lettre de Miladi R... fit sur moi une impression surprenante. Il me semblait que mon cœur se fût serré tout d'un coup, et qu'il s'y passât des choses dont j'avais quelque effroi. Je m'appuyai sur ma table, et je tombai dans une rêverie profonde. Je voyais cette charmante ladi devant mes yeux. Je la voyais ; mon imagination me représentait tous ses charmes : mais quoique je sentisse de la douceur à la voir, sa présence et les témoignages que je m'imaginai recevoir de sa reconnaissance, ne me rendaient ni content ni tranquille. Je la regardais avec langueur et sans pouvoir lui sourire ; enfin, je me trouvai, en sortant de cette espèce de songe, les yeux humides de larmes et le cœur inondé d'amertume (3). »

Ce passage suffirait à lui seul à classer l'abbé Prévost parmi les inventeurs. Rappelons encore cependant, mais sans nous y attarder, Cleveland se complaisant dans la description précise et délicate des bizarreries de son amour naissant pour Fanny, tel autre personnage qui porte partout « un fond d'inquiétude et d'ennui (4) » et Patrice, le frère du doyen de Killerine, à la poursuite d'« un bien

(1) *Homme de qualité*, liv. X, t. II, p. 264

(2) *Ibid.*, t. II, p. 266.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 203

(4) *Ibid.*, t. II, p. 216

inconnu », vague objet de ses vœux. Pour distinguer ainsi parmi les âmes sensibles et discerner leurs mouvements secrets, il faut avoir « le cœur formé d'une certaine façon (1) ».

Les imitateurs auraient dû recevoir en don la même curiosité et la même lucidité avant de s'engager dans la voie tracée par l'abbé Prévost; c'est ce qui leur manqua le plus. Plagiaires sans vergogne, ils copièrent comme ils purent, leurs mains maladroites maniant au hasard un outil grossier.

Un type leur était pour ainsi dire désigné par Prévost lui-même tant il met de constance à le reproduire : c'est celui de l'homme prédestiné au malheur. Il exprime sans grande variété la fatalité exceptionnelle qui s'acharne contre lui : « Il était arrêté que je serais un jour le plus infortuné de tous les hommes (2). » « Je ne suis pas née pour être heureuse. Mon cœur est accoutumé à souffrir; et peu importe que ses tourments changent, et qu'il soit la victime de l'amour après l'avoir été de la douleur (3). » « Mon nom était écrit dans la page la plus noire et la plus funeste du livre des destinées; il y était accompagné d'une multitude d'arrêts terribles que j'étais condamné à subir successivement (4). » C'est Cleveland qui parle ainsi; son frère Bridge n'est pas plus favorisé : il a « plus d'une preuve sans réplique de la réalité de quelque puissance maligne qui s'est comme emparée de son sort et qui change le cours même de la nature pour assurer sa perte (5) ». Vous rappelez-vous ce qui séduisit le chevalier Des Grieux à la vue de Manon Lescaut? « La douceur de ses regards »? « La douceur de ses regards... ou plutôt l'ascendant de la destinée qui m'entraînait à ma perte », dit-il, car le pauvre

(1) *Homme de qualité*, I, pp. 1-2.

(2) *Ibid.*, I, p. 36.

(3) *Ibid.*, I, p. 428.

(4) *Cleveland*, I, p. 228.

(5) *Ibid.*, I, p. 440.

chevalier, lui aussi, est « né pour les courtes joies et les longues douleurs ».

Prévost, comme on le voit, est monotone, mais il l'est de bonne foi; il ne s'intéresse qu'à une sorte de héros et même il vous persuaderait à la fin qu'il n'existe qu'eux comme il en est convaincu lui-même. Cette réserve faite, rien de plus vrai que son raisonnement. Il part de deux faits : le premier c'est qu'il se trouve des hommes exceptionnellement sensibles; le second, que l'expérience est insuffisante à préserver du malheur, exposant ainsi une conception tragique de la vie commune dont on fera plus tard honneur à Richardson. « On parle, dit-il, de l'expérience du passé comme d'un flambeau qui doit éclairer les démarches futures, et qui aide à conjecturer les événements; mais qu'un tel secours paraît faible, quand on considère la variété infinie des motifs qui font agir les êtres libres, et l'obscurité des ressorts qui déterminent les causes nécessaires! J'ai soixante ans d'usage et de connaissance du monde, et le fruit que j'en recueille à l'égard de l'avenir, c'est d'avoir reconnu chaque jour de plus en plus que toutes les règles de la prudence sont ordinairement fausses et toujours absolument incertaines (1). »

Cela est vrai surtout, dans la pensée de Prévost, des victimes désignées aux peines de l'amour; on est prédestiné au malheur dans la mesure où l'on est capable d'aimer. C'est que, comme dans *Zayde* et dans la *Princesse de Clèves*, Prévost conçoit qu'« il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent, les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous (2) ». Dès les premières pages de ses mémoires, l'Homme de qualité nous entretient de ses origines; il a de qui tenir; son père, lui aussi, était marqué

(1) *Homme de qualité*, III, p. 23.

(2) M^{me} DE LAFAYETTE, *Zayde*. (*Œuvres*, Paris, 1825, t. I, pp. 164-165.)

par le sort : « Se sentant tout d'un coup si excessivement touché, il en avait frémi, comme par un pressentiment secret des peines que l'amour allait lui causer ⁽¹⁾ ». Après le père, le fils; à peine voit-il Sélima : « Je sentis que mon heure était venue et qu'il fallait suivre les traces de mon père ⁽²⁾ ». Passe encore quand se recontrent des cœurs « formés les uns pour les autres » et qu'« une force secrète entraîne à s'aimer ⁽³⁾ »; mais on voit des attirances mystérieuses récompensées seulement par d'invincibles répugnances. « Il y a, enseigne un précepteur à son élève, il y a une espèce de folie qui vient du cœur et qui est causée par la violence des passions. — Mais pourquoi m'aime-t-elle, ... moi qui ne lui ai jamais dit un mot? — Oh! répond le précepteur, vous me parlez d'une des plus grandes bizarreries du cœur humain. » Le penchant d'un sexe pour un autre « est quelquefois déterminé par des causes qui sont inconnues à ceux-mêmes qui en ressentent l'effet », et ces premiers mouvements « préviennent ordinairement la raison ». A quoi mène cet amour illicite? « Aux renversements de fortune, à la perte des biens, de l'honneur et du repos ⁽⁴⁾ ». Jusqu'à quelles erreurs extrêmes s'égareront donc les caractères qui joignent à la sensibilité la faiblesse, hélas trop commune, si Cleveland lui-même, ami de la sagesse ⁽⁵⁾, est incessamment aux prises avec la mauvaise fortune.

Aussi n'y a-t-il d'autre ressource pour se préserver de l'amour et de ses peines que la solitude ⁽⁶⁾. Par là,

⁽¹⁾ *Homme de qualité*, I, p. 7.

⁽²⁾ *Ibid.*, I, p. 176.

⁽³⁾ *Ibid.*, I, p. 183.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, I, pp. 339-341.

⁽⁵⁾ *Cleveland*, II, pp. 36, 44.

⁽⁶⁾ *Homme de qualité*, III, p. 137 : « O chère solitude !... doux asile d'un cœur agité trop longtemps par les caprices du monde et par les passions, me serez-vous bientôt rendue ! » Rappelons-nous que le père de l'Homme de qualité s'est fait chariteux. Cp. dans les *Mémoires de Comminges*, p. 432, le religieux « homme d'esprit, qui avait été longtemps dans le monde, et que divers accidents avaient conduit dans le cloître »; Comminges lui-même termine sa vie dans un ermitage.

Prévost et ses contemporains retrouvent un des personnages traditionnels du roman : l'ermite qui s'est retiré du monde après une jeunesse orageuse; il recule ici jusqu'à l'*Astrée* et même jusqu'aux *Amadis* (1). Mais c'est le propre des grandes œuvres humaines de se rattacher aux conventions de la veille et de s'en dégager pourtant en présageant les nouveautés du lendemain. Prévost doit beaucoup et même trop à la tradition romanesque de ses prédécesseurs, c'est elle qui fait le fatras de tant de milliers de pages compactes où son cœur n'eut aucune part. Il nous lasse à vanter la force et la vertu de l'amour; il est trop de son temps quand il déteste la fainéantise des moines (2) et qu'il nous prévient contre la rancune sacerdotale (3); on sent trop l'homme qui a lu Saint-Evremond et Fontenelle (4). Il lui manquait donc plus d'une qualité pour écrire la *Nouvelle Héloïse*, mais il lui aurait fallu aussi un défaut : le goût de trancher, de soutenir sur le ton dogmatique une thèse morale puis de la combattre et enfin de conclure. Son roman s'ordonne sans artifice, les digressions éparses se rencontrent sous sa plume sans qu'il les cherche et comme par accident; on n'en voit pas le but, et sans doute elles n'en ont aucun. Il s'élève contre le duel (5), il affirme plus d'une fois que la religion ne fait que sanctifier les liens du mariage, que l'amour seul les

(1) Le « vieil druide » de l'*Astrée*, qui recueille Damon dans sa grotte, est en réalité un ermite comme Nascian dans *Amadis*, chargé de l'éducation d'Esplandian, et comme le religieux de la Roche Pauvre recevant auprès de lui le Beau Ténébreux: « Ce bon vieillard en ses jeunes ans avait comme les autres suivi les folles apparences du monde, mais ayant éprouvé combien les promesses en étaient menteuses, il s'était retiré de la fréquentation des hommes. » (*Astrée*, III, liv. VI, p. 413.)

(2) *Homme de qualité*, II, p. 388.

(3) *Cleveland*, I, p. 362 : « Vous ne savez pas ce que c'est que la haine d'un homme d'Eglise. »

(4) Il les cite, *Homme de qualité*, I, p. 412, II, p. 357. Quoi qu'en dise M. LE BRETON (*Le Roman au XVIII^e siècle*, p. 138), il est loin d'être le premier à déclarer qu'« il n'y a point de science dont un homme de bon sens ne puisse trouver les principes en soi-même avec un peu de réflexion »; la préparation de la Constitution de 1791 et du *Contrat social* s'ébauche bien avant lui.

(5) *Homme de qualité*, I, p. 107.

rend indissolubles (1), que « l'autorité sacerdotale n'ajoute rien d'essentiel à celle d'un père (2) », que bien des fautes sont « honorables (3) »; bref, le fond de son œuvre n'a rien à envier à la première partie de la *Nouvelle Héloïse*. Elle a, en outre, un point commun avec les dernières parties, à savoir le désir de supprimer l'équivoque que son siècle a attachée au mot de vertu (4).

Mais cela est intermittent, et rien n'est plus différent de la *Nouvelle Héloïse* qu'un roman de l'abbé Prévost. Rousseau et Prévost ont une conception tout opposée de la vraisemblance. Le monde de Prévost est celui des aventuriers; il s'y passe même des choses surnaturelles; des enfants de douze ans assistent à des scènes de meurtre et y jouent un rôle; la vie est une suite d'actions violentes. Rousseau rejette presque tout le romanesque des faits; mais Prévost l'emporte sur lui pour la vraisemblance des sentiments. J'en donnerai une preuve applicable à la *Nouvelle Héloïse*. Saint-Preux en tiers dans le ménage Wolmar est-il moralement possible? L'effort du mari qui accueille l'ancien amant de sa femme est-il concevable? Il y a dans la confiance de Wolmar une outrance invraisemblable et, les rapports passés de Julie et de Saint-Preux lui étant connus, la promiscuité qu'il permet entre eux nous répugne. Or, Rousseau reprend un beau sujet et il le gâte; car le sujet existait avant lui, mais noble et tragique (5). L'abbé Prévost, qui le traita aussi, a su ménager

(1) *Homme de qualité*, I, p. 234.

(2) *Cleveland*, II, p. 85.

(3) *Homme de qualité*, I, p. 333.

(4) *Ibid.*, I, pp. 405-406 : « Quelque prévenu qu'on soit aujourd'hui contre les romans héroïques, tels que *Cassandre*, *Cléopâtre*, le *Grand Cyrus*, *Polexandre*, etc., j'aurais moins de peine à les mettre entre les mains des jeunes gens que cette multitude d'histoires amoureuses et de nouvelles galantes qu'on est dans le goût d'écrire depuis trente ou quarante ans. En voulant peindre les hommes au naturel, on y fait des portraits trop charmants de leurs défauts... au lieu que dans les romans héroïques, rien n'est appelé vertu que ce qui en mérite le nom. »

(5) MARSAN, *La Pastorale dramatique*, pp. 139-140 : « Jean Bouchet conte dans ses *Mémoires* (1527) une histoire d'amour grave et touchante. Agé

la décence et le naturel où Rousseau atteindra le ridicule suprême et la dernière inconvenance (1).

Voici ce que raconte Prévost à la fin du livre IX des *Mémoires d'un homme de qualité* : Un homme a aimé une jeune fille sans pour cela prétendre lui faire « offenser la vertu » à la façon de Julie; on la marie à un autre. Le mari, très vieux, très pieux, se tourne à la dévotion; ayant renoncé à toute pensée terrestre, il se sépare de sa femme et celle-ci se retire dans un couvent. C'est alors seulement qu'il laisse les deux amants libres de s'aimer et de se voir. Encore la jeune femme entend-elle que leur commerce se borne à un échange de lettres. Le mari se déciderait à prononcer ses vœux, mais un ecclésiastique parvient à réunir les deux époux. Que fait le mari? C'est un autre Wolmar, dira-t-on; mais combien plus discret : « une supériorité d'âme, qui ne peut venir que du Ciel, lui fit même souhaiter que le comte devînt de ses amis... il lui fit une visite, sans la participation de sa femme ». L'amant « sentit l'excès de cette bonté, et se dispensa civilement d'y répondre. Mais il fit valoir ce sacrifice à M^{me} de C. qui se crut obligée, pour l'en récompenser, de recommencer à lui écrire (2) ». C'est tout.

Ainsi Prévost traite les thèmes que développera Rousseau, il a les mêmes préoccupations que lui, il propose parfois les mêmes solutions, il prêche les Abaquis

de dix-neuf ans, le jeune duc de La Trémouille a été pris d'une passion violente pour la femme d'un de ses amis; à son tour il en est aimé et tous deux, âmes naïves et pures, incapables de guérir de leur mal, comme de céder à leur envie, ils luttent... Le hasard d'une lettre surprise met le mari au courant de l'aventure. Par un effort de volonté généreuse, il s'élève au-dessus des mouvements vulgaires de la jalousie : par la confiance, seule, il veut détourner le péril. Loin de chasser son ami, d'enfermer sa femme sous triple verrou, il laissera à tous deux liberté, mais aussi responsabilité entières. Il leur abandonne le soin de son honneur, et, vaincu par cette générosité simple, triomphant du plus beau triomphe, La Trémouille s'éloigne pour ne plus revenir. »

(1) LE BRETON, *Le Roman au XVIII^e siècle*, p. 257 : « Prévost avait esquissé le plan de la *Nouvelle Héloïse*, à sa manière qui pourrait bien être la bonne. »

(2) *Homme de qualité*, II, p. 230.

comme un Vicaire Savoyard; il sait surtout de quoi est capable un cœur passionné, il a un sentiment profond de la puissance de l'instinct, et que l'homme est une pauvre chose, digne de pitié. Il n'a pas l'envolée lyrique de Rousseau, son accent plaintif n'est pas le cri de révolte de Saint-Preux, ses désirs et ses regrets ne se déforment pas en tirades verbeuses du genre de celles que Rousseau prêterait à Milord Edouard. L'essentiel de leur doctrine est identique : en marge de chacune des pages de la *Nouvelle Héloïse*, vous pouvez inscrire une glose extraite des livres de l'abbé Prévost.

Et pourtant, j'y insiste, rien n'est plus différent que les deux œuvres. En voici la raison : malgré son art (et il est grand), malgré l'habileté mêlée de candeur avec laquelle l'abbé Prévost nous intéresse à ses personnages, malgré le don de vie, on n'oublie jamais que ses héros sont des aventuriers. Il est trop de la lignée Courtilz de Sandras-Dumas père; il n'est pour lui que « faits singuliers » et « rencontres imprévues ». Mais dans la *Nouvelle Héloïse*, il s'agit de tout autre chose que de se mettre à la recherche d'une amante à travers les mers et les continents, de la retrouver vêtue de feuilles et de l'épouser à la mode et dans le pays des sauvages; il s'agit d'une jeune fille mal gardée, de celles que vous pouvez rencontrer tous les jours, appartenant à une famille de gens honorables et d'une espèce commune à qui on ne connaît nulle aventure.

Ainsi par son réalisme même, ou du moins par ce qu'il place Julie et Saint-Preux dans les conditions ordinaires de la vie, Rousseau, comme Richardson aussi, rend invraisemblable la partie romanesque qu'on admettait dans Prévost. L'œuvre paraît plus hardie et l'est en effet. Prêcher la religion du Vicaire Savoyard à un peuple sauvage de l'Amérique, donner la notion de Dieu à des adorateurs du Soleil, il n'y a rien là qui nuise au culte orthodoxe, au contraire : Cleveland instruit les Abaquis dans la religion

chrétienne autant qu'ils peuvent l'être. Permis, d'autre part, à deux amants perdus dans une île déserte ou au beau milieu d'un vaste continent, de se passer des ministres de l'Eglise; ils y sont bien obligés. Mais une fille du canton de Vaud, qui n'a jamais quitté la maison de ses père et mère?

CHAPITRE II

Peinture de la vie commune.

La *Nouvelle Héloïse* n'est pas un roman d'aventures. Le roman antiromanesque de MARIVAUX et de CRÉBILLON. Succès de RICHARDSON en France.

Il y a plus de différence entre l'œuvre de Rousseau et l'œuvre de Prévost qu'entre les deux hommes. Ils sont de deux écoles littéraires opposées. Les romans de l'abbé Prévost s'adressent à un public pour qui la littérature est une distraction; pour les lecteurs de Rousseau, elle est une instruction; s'il échappe à Cleveland ou à l'Homme de qualité une opinion hasardée, elle leur reste personnelle, ils ne cherchent nullement à l'imposer; ils n'ont ni l'insistance, ni le ton de Saint-Preux; où trouver un moment pour argumenter alors qu'on vous laisse à peine le temps de respirer entre deux catastrophes?

A ne considérer que le plan très général, on pourrait faire de *Cleveland* une sorte de *Nouvelle Héloïse*, en ce sens qu'il nous montre un « philosophe » ramené par la vie aux règles de la morale commune; il n'est pas tout à fait, comme la *Nouvelle Héloïse*, « un rêve de volupté redressé en instruction morale ⁽¹⁾ » car d'abord, l'amour de Cleveland et de Fanny est aussi chaste et réservé que l'amour de Saint-Preux et de Julie est sensuel; mais surtout la thèse est à peine indiquée dans l'un et elle s'affiche dans l'autre. Les préoccupations qui sont communes à Prévost et à Rousseau n'intéressent pas également leur

(¹) LANSON, *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, VIII, pp. 17-18.

passion. Le premier ne s'enthousiasme jamais que pour l'amour et même l'amour malheureux; il garde le ton d'un raisonneur lorsqu'il aborde les problèmes qui échaufferont la verve du second. Dès qu'il cesse d'être élégiaque, le discours de Cleveland est uni; traite-t-il une question morale, vous entendez une voix de vieillard qui ronronne. L'accent s'est donc déplacé : ce qui n'est chez l'un que murmure est un cri chez l'autre. Ils auront proposé tous deux les mêmes arguments, et en fin de compte, l'effet porte avec une force différente à des endroits différents; on a plaint Cleveland, et l'abbé Prévost n'en demandait pas plus; mais si nous ne nous indignons, si nous ne nous irritons avec Saint-Preux, c'est que nous n'aurons pas compris la *Nouvelle Héloïse* comme les contemporains, c'est que nous n'y aurons pas fait le choix auquel ils se sont complu, un peu malgré Rousseau.

On a, dès son époque, reproché à ce dernier plus d'une contradiction. Peu importe ici que l'accusation se justifie; mais il faudrait expliquer comment on a pu la porter. Il y a dans l'œuvre de Jean-Jacques de la réalité et du roman, de la théorie et un bon sens très ferme, des vues utopiques et des intuitions de génie. On voudrait qu'il eût désigné formellement par une marque convenable et très visible, les deux parties de son œuvre; mais n'eût-ce pas été faire injure au lecteur? Qui ne sent que « l'homme qui ne médite pas » est prêt à entrer dans un roman de Prévost à côté des Abaquis? Faut-il un si grand effort de raison pour s'apercevoir que le *Contrat social* s'applique plus aisément à une imaginaire colonie rochellose de Sainte-Hélène qu'à tout Etat européen réellement existant, la Pologne par exemple? Rousseau nous a d'ailleurs avertis (*Lettre à d'Alembert*) : la rêverie qui doit donner à penser n'est pas la pratique qui veut être immédiatement appliquée. N'a-t-il pas plaint un jeune homme d'avoir été élevé selon les préceptes de l'*Emile*?

La *Nouvelle Héloïse* contredit plus d'un de ses autres livres? Je le crois bien, et c'est même là ce qui lui donne un sens. On vous dirait : ce qui est bon pour un homme de la nature, dont le premier caractère est d'être inexistant, ce qui est bon pour un être abstrait, est mauvais et même impossible pour des hommes vivant dans une société déjà réglée; on vous dirait cela et vous applaudiriez. Or, Rousseau n'a pas dit autre chose. Si une distinction aussi simple n'a pas été faite par de faux imitateurs, et par bon nombre de ses contemporains, est-ce sa faute? Dans la *Nouvelle Héloïse*, son procédé est de la plus exacte probité. Il n'était question alors que des droits de la passion; Rousseau a voulu éprouver leur légitimité et, comme il avait compris que la vie est la pierre de touche des théories, il a transporté le problème dans les conditions de l'existence domestique. Il s'est d'abord fait le défenseur — et même le défenseur trop persuasif — de l'opinion romanesque et libertine : la première partie du roman réunit toutes les séductions propres à la servir. Il a mis en échec, dans les autres parties, ce qu'il avait commencé par établir si éloquemment. Ce n'est pas une contradiction, c'est le livre même; les heurts de la vie, les sentiments qu'ils éveillent et mettent en action transforment Julie et conduisent logiquement à la conclusion; celle-ci ne prête à aucune équivoque : l'amour a des droits, mais il n'est pas le seul sentiment « vertueux ».

Deux caractères étrangers aux romans de Prévost donnent toute sa portée à la *Nouvelle Héloïse* : elle est un roman de la vie réelle et elle est morale d'intention. Rousseau doit cela à Richardson; on le dit et j'aime autant le croire; peut-être l'a-t-il cru lui-même s'il s'est jamais posé cette bizarre question. J'ai peine à m'imaginer pourtant qu'un auteur de l'originalité de Rousseau en imite réellement un autre; des idées, des notions, des arguments, tout s'emprunte, j'y consens; tout, excepté ce qui est propre-

ment littéraire. Je fais effort pour me retenir d'exprimer ce que je pense au fond : qu'on ne réussit à imiter d'un auteur que ses défauts. De cette façon, j'admets que Jean-Jacques a copié Richardson et je le regrette un peu.

Mais, ils ont eu des préoccupations identiques, dira-t-on. Connaissiez-vous deux hommes qui comptent dans une même époque et qui aient des préoccupations différentes?

Ils ont, du moins, l'un et l'autre, observé, se sont efforcés de ne pas inventer, ils ont parlé de choses qui tombent sous le sens. Oui, mais ces qualités sont celles d'une classe d'esprits et non de deux hommes exceptionnels. Avant eux, et sous certains rapports au-dessus d'eux, se placent Marivaux et Crébillon. Ils complètent l'effort de D'Urfé, de M^{me} de Lafayette et de La Bruyère, et à leur suite ils sont les créateurs du roman moderne.

Ce n'est pas le tableau satirique des mœurs comme l'a conçu Le Sage, il a comme ce dernier bien des lacunes ⁽¹⁾, il n'est pas antiromanesque non plus, mais il accorde une attention toute nouvelle à la notation des menus faits de la vie courante, tout en continuant à s'intéresser aux mouvements du cœur, à ses calculs, et jusqu'à ses « petites dissimulations ». Marivaux et Crébillon ont de commun avec Prévost le goût de suivre d'un œil curieux, avec patience et lucidité, la marche des passions; mais tandis que l'auteur de *Cleveland* court le monde et ne prétend connaître de la vie que les sentiments douloureux et les

(1) LE BRETON, *Le Roman au XVIII^e siècle*, p. 85 : Crébillon, comme Marivaux, « peint les mondains du XVIII^e siècle; mais dans la petite humanité de cour ou de salon, si raffinée et si factice, que ressuscite pour nous la *Vie de Marianne*, il n'a étudié que les vicieux et les vicieuses : il est le Marivaux des petites maisons Louis XV. » M. Le Breton, d'ordinaire si avisé, me semble méconnaître une partie importante de l'œuvre de Crébillon, quand il ajoute : « L'originalité de ses amoureux ou de ses amoureuses consiste précisément en ceci qu'ils n'aiment point... ils sont des blasés qui s'ennuient. » Il est vrai pourtant que parfois, mais pas toujours, « dans leur vie sans horizon, sans contact avec la nature, sans relations avec la grande foule humaine, vide de tous les devoirs qui font l'intérêt et la beauté de la vie, leur cœur s'est desséché. Ils ne sont même plus très sensuels. »

malheurs extraordinaires, ses deux émules restent tranquillement à Paris, regardant et écoutant.

Or, coïncidence fortuite sans doute, dès son premier roman, Crébillon indique une situation très connue de la *Nouvelle Héloïse* : celle de Saint-Preux chez les filles de joie. Le comte de R... aime la marquise de M... Eloigné d'elle, il a conduit des filles d'Opéra à la campagne; on sait ce que cela veut dire. Il ne lui déplaît pas d'en informer la marquise. L'épisode tient en trois pages; cela est bien dit, nullement moralisant, bref ce n'est pas du Rousseau. Pourtant Julie pense comme la marquise : « Je rougirais dans cette occasion d'être jalouse!.. S'il vous arrive une aventure pareille à celle d'hier, je vous dirai que ces sortes de fantaisies avilissent un galant homme. » Elles souhaitent toutes deux que cette « fantaisie » ne se renouvelle pas : « Dieu veuille que j'en sois quitte pour celle-là, dit la marquise, et vous pour le repentir de vous l'être permise. ⁽¹⁾ » Rousseau ajoute beaucoup d'autres choses, parce qu'il s'agit d'éclairer le caractère de Saint-Preux; celui-ci a cherché des excuses que le comte de R... n'a eu garde de produire. Il y a d'un côté un jeune homme naïf, niais peut-être, et honteux; de l'autre, un homme du monde qui sait fort bien ce qui est toléré.

Je ne veux pas trop conclure de ce rapprochement : je m'en tiens à son enseignement le plus général; à mon sens, il prouve que les regards sont attirés vers la vie commune, vers la réalité vulgaire et qu'il y a place maintenant, dans le roman, pour les faits qui ne sont ni de la tradition picaresque, ni de la tradition romanesque.

La tendance est formellement exprimée par Crébillon dans la préface des *Egarements du cœur et de l'esprit* ⁽²⁾;

⁽¹⁾ CRÉBILLON, *Lettres de la marquise de M*** au comte de R**** (1732). Lettre 33.

⁽²⁾ CRÉBILLON, *Œuvres complètes*, édit. de 1772, t. I, pp. V-VI : « Le Roman, si méprisé des personnes sensées, et souvent avec justice, serait peut-être celui de tous les genres qu'on pourrait rendre le plus utile, s'il était bien manié, si, au lieu de le remplir de situations ténébreuses

nous allons avoir affaire à des héros de vertu moyenne, sujets à tomber sans proclamer que leurs chutes sont des « fautes honorables », décidés, au contraire, à nous convaincre que la pure vertu n'est pas de ce monde. Relisez la VII^e partie de la *Vie de Marianne* (1737) : c'en est la note la plus caractéristique et elle fait de Marivaux un auteur essentiellement moderne. Le pathétique a-t-il disparu pour cela ? Il en est plus pénétrant. Marianne vieillie s'attendrit encore sur son jeune amour pour Valville ; hélas ! elle le juge maintenant, et quoi de plus vrai que le badinage par lequel elle s'efforce de cacher discrètement le regret d'une expérience si cruellement acquise. « Valville n'est point un monstre... Non, c'est un homme ordinaire... C'est qu'au lieu d'une histoire véritable vous avez cru lire un roman... Voilà ce qui fait que Valville vous a tant déplu... Je vous peins, non pas un cœur fait à plaisir, mais le cœur d'un homme, d'un Français qui a réellement existé de nos jours... avec ce qu'il a de bon et de mauvais ; vous l'avez d'abord trouvé charmant, à présent vous le trouvez haïssable, et bientôt vous ne saurez plus comment le trouver... » Et elle ajoute : « Je badine de cela aujourd'hui ; je ne sais pas comment j'y résistai alors ⁽¹⁾. »

Marivaux est l'inventeur du roman des honnêtes gens pour qui la vie quotidienne compte encore et poursuit son train même quand la passion les bouleverse. Les premières parties de son livre sacrifient encore trop à la psychologie

et forcées, de héros dont les caractères et les aventures sont toujours hors du vraisemblable, on le rendait, comme la comédie, le tableau de la vie humaine, et qu'on y censurât les vices et les ridicules. Le lecteur n'y trouverait plus, à la vérité, ces événements extraordinaires et tragiques qui enlèvent l'imagination et déchirent le cœur ; plus de héros qui ne passât les mers que pour y être, à point nommé, pris des Turcs ; plus d'aventures dans le sérail, de sultane soustraite à la vigilance des eunuques, par quelque tour d'adresse surprenant, plus de morts imprévues, et infiniment moins de souterrains : le fait préparé avec art serait rendu avec naturel. On ne pécherait plus contre les convenances et la raison. Le sentiment ne serait point outré ; l'homme, enfin, verrait l'homme tel qu'il est ; on l'éblouirait moins, mais on l'instruirait davantage. »

(1) *La Vie de Marianne*, 8^e partie (1737).

abstraite; il y multiplie les portraits; Marianne n'a qu'un procédé : elle part d'une réflexion qui s'applique d'abord à elle-même pour l'élargir ensuite en une maxime générale. Mais dès sa rencontre avec M. de Climal, le contenu psychologique du récit s'enrichit : elle découvre ses partenaires par leur conversation, leurs gestes, leurs actes; elle-même, comme il convient, se connaît par l'introspection; du moins elle y fait effort et ce n'est pas la plus négligeable de ses découvertes que l'esprit est impuissant à rendre compte de ses propres mouvements : il y a, dit-elle « de ces choses dont on ne peut dire que la moitié de ce qu'elles sont ⁽¹⁾. » Marivaux a la conscience très nette de ce qu'il peut et de ce qu'il veut, et son livre est un roman romanesque (sinon pourquoi le présenter sous cette forme?), mais écrit dans une intention et d'une façon antiromanesques. Il se charge d'une réaction, et il le sait. « Il y a des gens, dit-il, dont la vanité se mêle de tout ce qu'ils font, même de leurs lectures. Donnez-leur l'histoire du cœur humain dans les grandes conditions, ce devient là pour eux un objet important; mais ne leur parlez pas des états médiocres ⁽²⁾. » Marivaux ne néglige pas les états médiocres; de là, non seulement Marianne, mais aussi le langage peuple de M^{me} Dutour ⁽³⁾, la scène avec le cocher de fiacre ⁽⁴⁾, et bien des détails qui paraissaient inutiles à d'autres. « Tous ces détails sont ennuyeux, avoue-t-il, mais on ne saurait s'en passer; c'est par eux qu'on va aux faits principaux ⁽⁵⁾. »

C'est par eux aussi que l'on retient le lecteur, c'est par leur force d'illusion; les événements ont beau être romanesques et même mélodramatiques ⁽⁶⁾, il y a pour les soutenir une trame solide sur laquelle court leur dessin fan-

⁽¹⁾ *La Vie de Marianne*, 2^e partie (1734).

⁽²⁾ *Ibid.*

⁽³⁾ *Ibid.*, 3^e partie (1735).

⁽⁴⁾ *Ibid.*, 2^e partie (1734).

⁽⁵⁾ *Ibid.*, 5^e partie (1736).

⁽⁶⁾ *Ibid.*, 9^e partie (1741) : Histoire de la religieuse.

tasque. Le ton, les scènes sont de la vie courante, les sentiments sont communs, nullement vulgaires ni faciles à démêler. Il ne s'agit pas des grands mouvements dramatiques à la Prévost et à la Richardson, de « ces chagrins violents où l'on s'agite, où l'on s'emporte, où l'on a la force de se désespérer » ; mais plus subtiles et comme impalpables de « ces tristesses retirées dans le fond de l'âme, qui la flétrissent et la laissent comme morte ⁽¹⁾. » Ces sentiments seraient-ils moins douloureux parce qu'ils sont moins violents ? La longueur de l'ennui, la fadeur d'une existence vide, sont pires que les détresses imprévues ; celles-ci du moins ont leur saveur. « Il y a telle personne qui dans le monde aurait pu soutenir les plus grands malheurs et qui ne trouve en elle de quoi soutenir les devoirs d'une religieuse, tout simples qu'ils vous paraissent ⁽²⁾. »

Marivaux interroge donc l'homme même, et non l'aventurier. Il garde de l'aventure juste ce qu'en admettait Sarcy : acceptez la situation initiale, quelque romanesque qu'elle soit, puisqu'il en faut une, mais n'acceptez que celle-là. Se souvient-on d'ailleurs beaucoup de la donnée romanesque lorsque, par exemple, Climal définit Marianne ⁽³⁾, ou lorsque celle-ci va dénoncer le dévot au bon religieux, incrédule d'abord, puis scandalisé, enfin déconcerté ⁽⁴⁾, ou lorsqu'elle se dit accablée en même temps de honte, d'inquiétude et de plaisir ⁽⁵⁾ ? Y a-t-il rien de mieux vu, et rendu avec plus de finesse, que le revirement de Marianne, inquiétante au contact de personnages équivoques, et franchement coquette d'abord, aventurière au milieu d'aventuriers, puis vertueuse avec les bonnes gens et toute candide dès qu'elle trouve une maman ?

Crébillon est le digne émule de Marivaux et on lui fait

⁽¹⁾ *La Vie de Marianne*, 9^e partie (1741) : Histoire de la religieuse.

⁽²⁾ *Ibid.*

⁽³⁾ *Ibid.*, 3^e partie (1735) : « Vous êtes une petite malicieuse qui vous divertissez, et qui feignez de ne pas m'entendre... »

⁽⁴⁾ *Ibid.*

⁽⁵⁾ *Ibid.*, 4^e partie.

tort en l'appelant toujours l'auteur du *Sopha*. Le réalisme à sa manière ne s'apparente que de très loin avec celui de Richardson. Pour mesurer d'un coup la ressemblance et la différence de leur art, il n'y a qu'à citer cette seule phrase des *Égarements* : « L'amour, dans un cœur vertueux, se masque longtemps... sa première impression se fait même sans qu'on s'en aperçoive; il ne paraît d'abord qu'un goût simple, et qu'on peut se justifier aisément; ce goût s'accroît-il, nous trouvons des raisons pour excuser ses progrès; quand enfin nous en connaissons le désordre, ou il n'est plus temps de le combattre, ou nous ne le voulons pas ⁽¹⁾. » Voilà une phrase, une seule, et c'est exactement le résumé de toute la partie psychologique du premier volume de *Grandisson*! Les pages de Crébillon sont pleines, il n'a de lenteur que celle où l'oblige la vérité, et la vérité dans une œuvre littéraire est rarement toute la vérité avec ses bavures et ses surcharges. Crébillon, il faut l'avouer d'ailleurs, est incapable de reproduire les vastes ensembles que Richardson saura contenir dans sa grosse main puissante; il lui faut, pour bien voir, rétrécir le champ de sa vision. Voici un sujet scabreux et banal, celui de la dame expérimentée qui ne détesterait pas d'initier un tout jeune homme. Ce ne sera chez Duclos et bien d'autres qu'une anecdote propre à émoustiller la clientèle éternellement semblable des pornographes. Crébillon fait de ce conte un roman très lisible : c'est que le jeune homme a réellement ses dix-huit ans, avec son platonisme, son embarras, et aussi ses désirs; et que la femme appartient à un monde parfaitement déterminé; elle aussi, elle porte son âge, dans ce qu'elle est, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.

* * *

Est-ce par impuissance que Marivaux et Crébillon n'ont jamais pu terminer leurs meilleurs romans? Mais comment

(1) CRÉBILLON, *Les Égarements du cœur et de l'esprit* (1736), pp. 86-87.

y auraient-ils réussi? Est-il naturel, est-il possible même d'achever un roman psychologique? A tout instant il recommence; comme dans la vie qu'il s'efforce de représenter, un chapitre ne conclut pas seulement, il en amorce encore un autre. Les romans de Marivaux et de Crébillon ne sont pas des contes moraux ni des drames bourgeois, ils sont tout l'opposé; le rideau ne tombe pas après l'apothéose des bons et la punition des méchants, parce que ces issues simplistes sont le contraire de la vérité d'abord; ensuite, parce que nos deux auteurs ne se préoccupent du bien et du mal qu'en leur qualité d'honnêtes gens, sans s'attribuer la mission de prêchant.

Au contraire, rien que par son intention de moraliser, Richardson est obligé de donner à chacun de ses romans une conclusion arrêtée d'avance dans son esprit, dont il ne démord pas, et à laquelle il pense toujours. Il entraîne hors de sa véritable voie le roman antiromanesque qu'il a pourtant conçu si hardiment. Car c'est un formidable bâtisseur. Les romanciers français qui l'ont devancé, quand il leur arrive de composer, ne sont souvent que des peintres de genre, mais fins, amusants, pénétrants aussi; plus souvent encore, ils ne font que la miniature : le travail a un fini, une délicatesse qui enchantent les connaisseurs. Richardson est fait pour déplacer des blocs entiers, des poutres énormes, lentement, avec force et assurance; sa grandeur nous étonne, mais veut-il nous charmer, il ne fera rien avec grâce. Or, ses énormes constructions solides sont importées en France sous Louis XV; on devine ce qui se passe et quelle foule de badauds s'ameute, se récriant, admirant, s'exclamant; il n'est bruit que du Titan, on en est féru.

On en est féru, mais on ne s'y fait pas. Rien de plus aisément explicable. Paméla « l'épouse anglaise, ménagère et sédentaire, studieuse et obéissante, aimante et pieuse⁽¹⁾ », cela est curieux; entendez : cela est étrange.

(1) TAINÉ, *Histoire de la littérature anglaise*, 1863, in-8, III, p. 268.

N'est-elle pas un peu ridicule même « cette petite paysanne anglaise, toute tremblante de la peur du démon, toute hantée par l'idée du jour du Jugement ⁽¹⁾ » ? Et Clarisse ? Elle est une victime, elle est pathétique ; rien de mieux. Elle fuit la maison paternelle ; à la bonne heure. Mais comme elle est pratique et raisonnable ! Comme elle est au fait des convenances ! Et puis, voilà une héroïne de roman pour qui la religion est chose importante ; cela se peut-il concevoir ?

Lovelace est mieux compris, tout de suite adopté. Pourquoi ? C'est qu'on le connaît depuis longtemps, au moins depuis le *Don Juan* de Molière ; il est le propre fils de l'inconstant et séduisant Hylas de l'*Astrée*, il renchérit seulement sur ses perfidies, il s'en fait un système, une règle de vie, comme le Versac des *Egarements* ⁽²⁾. Il est accueilli à la condition pourtant de s'accommoder au ton de Paris, d'être un élégant débauché et rien de plus. Or, Richardson en avait fait un épouvantail ; il devait servir comme un exemple de « la fatalité qui impose le mal à qui a commencé par le mal » ; il était mis là pour vous convaincre de « la radicale impossibilité du bonheur pour qui en a tari en lui les sources vives ⁽³⁾ ». Cette leçon est bien grave ; et cela fait que les Lovelace français n'ont emprunté que son nom au Lovelace anglais ; lorsque nous écoutons Valmont et Danceny des *Liaisons dangereuses*, Korassof et Julien Sorel, Desgenais et Octave, Vautrin et Rastignac ⁽⁴⁾, c'est le comte de Versac des *Égarements du cœur et de l'esprit*, ce n'est pas Lovelace que nous croyons entendre.

Qu'on ne se trompe pas sur notre pensée : Richardson a obtenu en France un immense succès ; on a parfaitement

⁽¹⁾ TEXTE, *J.-J. Rousseau et les Origines du Cosmopolitisme littéraire*, Paris, 1895, in-8°, p. 230.

⁽²⁾ LE BRETON, *Le Roman au XVIII^e siècle*, p. 86 : « Versac n'est pas seulement un débauché qui se pique de former des élèves ; il est une volonté consciente d'elle-même. »

⁽³⁾ TEXTE, *op. cit.*, p. 226.

⁽⁴⁾ LE BRETON, *op. cit.*, p. 86.

saisi sa nouveauté et l'on ne s'est pas mépris sur ce qui fait la puissance de ses « trois grands drames », pour parler comme Diderot. Mais on n'était pas Anglais, — je m'excuse de risquer cette naïveté. Les Français de ce temps-là ont admiré à bon escient, et n'ont imité que selon les dispositions de la race. On a adapté, arrangé, contrefait; on a respiré la liqueur dont l'arome prononcé surprenait et attirait; mais on la laisse s'éventer, elle perd sa saveur.

Enfin, puisqu'il faut le dire, nous voulons bien ouvrir notre salon; nous l'avons même disposé à l'effet de vous plaire; nous y recevons une société aimable (puisse-t-elle vous agréer!). Vous souperez avec ces gens d'esprit, vous jouerez, nous arrangerons une partie, nous irons à ma terre de...; nous vous donnerons notre loge à l'Opéra. Mais non, vous ne voulez que des choses sérieuses, dites-vous, des choses de poids. C'est entendu; ma femme vous sera utile auprès du ministre. Ce n'est pas encore cela?

Non, ce n'est pas cela; l'indiscret prétend pénétrer jusque dans le foyer d'une famille française. A ces paroles étranges, on se regarde interdit, on se reprend vite parce qu'on est poli, on détourne habilement la conversation d'un sujet aussi bizarre, aussi saugrenu; et quand on se retrouve entre soi, on est encore dans l'admiration de cet étranger si original, qui vient d'un pays où l'on ne distingue pas entre ce qui se fait et ce qui ne se fait pas.

C'est cela exactement qui s'est passé en France avec les romans de Richardson. On a trouvé là « des mœurs très différentes des nôtres, une humanité nouvelle dont on prenait plaisir à faire la découverte »; on a consenti à connaître « la vie anglaise et le caractère anglais », « la famille aristocratique, avec ses volontés trop fortes, ses énergies natives, vite tournées en dureté, en opiniâtreté (1) ». Oui, « le voici, ce drame bourgeois auquel aspiraient » les contemporains de Diderot; « voici l'œuvre ample et compré-

(1) LE BRETON, *Le Roman au XVIII^e siècle*, p. 192.

hensive, où toutes les classes sociales sont représentées, où la réalité se reflète sous ses plus divers aspects ⁽¹⁾ » ; oui, Richardson « ouvre au romancier une carrière immense en lui révélant que dans la réalité et jusque dans les bas-fonds de la vie sociale, tout peut être objet d'étude et source d'émotion. Par là, son influence a été salubre et féconde ⁽²⁾ ».

Influence salubre et féconde, je le veux bien, mais sur qui ? Au XVIII^e siècle, sur la partie de la *Nouvelle Héloïse* qu'on a reçue froidement, ensuite sur un énergumène, un paysan pervers et pervers d'avance, Restif de la Bretonne, enfin sur un roman de Diderot resté trente ans inédit, qui n'est donc entré que très tard dans le courant romanesque français et appartient, par la date de sa publication, à la littérature d'après la Révolution. Il faut attendre Balzac pour trouver une œuvre de la lignée de Richardson ; et encore, son action est à ce moment mêlée à tant d'autres qu'elle n'apparaît que confusément dans la conception générale du réalisme balzacien.

⁽¹⁾ LE BRETON, *Le Roman au XVIII^e siècle*, p. 193.

⁽²⁾ IDEM, *ibid.*, pp. 195-196.

CHAPITRE III

Les dix années qui précèdent la publication de la “ Nouvelle Héloïse „ (1750-1760)

I. Les clichés romanesques. La descendance de Prévost : quelques romanciers secondaires. DE LA PLACE : constitution du type de *Faust*. M^{lle} FAUQUE : la “ philosophie ” dans le roman. M^{lle} BROHON : l’amour s’identifie avec la raison. L’ABBÉ DE MÉHÉGAN : l’opinion du siècle sur le repentir de la femme adultère. THIBOUVILLE : l’amour égare mais ne corrompt pas. Le type du médiocre : BASTIDE. La prostituée devenue vertueuse : YON.

Nous n’avons jusqu’ici regardé que les sommets; les œuvres qui émergent de la foule grouillante des romans français forment une chaîne admirable; si l’on voulait en décrire tous les aspects, on ne finirait pas. Nous nous sommes tenu à l’un d’eux qui est essentiel : le roman français a pour but, explicite ou non, l’étude d’un problème moral incessamment repris, dont la donnée première est la puissance invincible de l’amour. Les œuvres qui ont compté, celles qui comptent encore n’ont que ce caractère de commun.

Celles qui sont oubliées ont toujours mérité de l’être, et il est curieux de constater l’accord des contemporains et de la postérité sur la hiérarchie des romanciers du XVIII^e siècle. D’autres, dont on se souvient, n’ont pas eu la moindre action parce qu’elles ne répondaient pas à cet idéal du roman : Le Sage, malgré toutes ses qualités, n’a pas marqué même d’un trait d’ongle l’évolution du roman français; le courant passe à côté de lui, l’ignore. Le Sage a peint l’humanité, mais justement celle dont le roman

n'a que faire : « l'humanité, moins ce qu'il y a de poésie et de beauté dans toute vie humaine, si humble qu'elle soit, par les passions et la souffrance (1) ».

Les oubliés et les dédaignés, par centaines, sont en apparence plus proches de la conception fondamentale du roman, en ce sens qu'ils font de l'amour le ressort unique des actions de leurs héros; s'ils nous ennuiant, c'est parce que le problème moral ne les intéresse pas; ils ne voient de l'amour que ses conséquences extraordinaires, sanglantes ou bizarres; au lieu de représenter un conflit, une douleur, un idéal de vie, ils recherchent l'extravagant, l'aventure, ils portent l'intérêt dans la fantaisie, ils inventent. Et, j'en conviens, le lecteur français, tout lecteur, ne se lasse jamais du romanesque; il reste dans chacun de nous une curiosité enfantine, toujours prête à s'amuser de l'imprévu; mais nous sommes encore bien plus avides de cas de conscience; il nous plaît de voir la vertu récompensée, du moins dans les livres, et nous nous demandons pour cela au cours de notre lecture : où est la vertu? Où est le devoir? Voilà pourquoi nous ne relisons jamais les romans qui ne se sont pas posé la même question. Je consens que le roman-cinéma vous plaise, et je ne suis pas plus difficile que M^{me} de Sévigné; encore faudrait-il un peu de variété; mais si dès l'antiquité, dans les *Clémentines*, je trouve déjà entassés tous les épisodes du roman d'aventure (2), voulez-vous que je m'y plaise encore le jour où je les retrouverai dans Baculard d'Arnaud? Ils se sont dépouillés de tout l'intérêt que mon goût pour le surprenant y attacherait.

Au contraire, répétez-moi indéfiniment que l'amour est

(1) LE BRETON, *Le Roman au XVIII^e siècle*, p. 57.

(2) *Les Clémentines* : « Ce sont des épisodes d'amour, des récits de voyages, des naufrages qui réduisent à la misère des personnes opulentes et les livrent aux mains des pirates, enfin des reconnaissances entre parents séparés par une longue suite d'aventures extraordinaires. » (CHASSANG, *Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine*. Paris, 1862, p. 273.)

« un sentiment fatal, envoyé par les dieux, auquel il est impie de résister, et qui est au-dessus de toutes les considérations de mariage et de fidélité conjugale ⁽¹⁾ », je dirai comme vous, ou bien je vous contredirai, jamais je ne vous écouterai avec indifférence; je citerai des exemples pour illustrer votre thèse ou la mienne, je justifierai tel cas, je condamnerai tel autre. Je suis et je reste un lecteur de contes moraux, depuis l'*Histoire Eubéenne* de Dion Chrysostome jusqu'à ceux de Marmontel et j'ai été longtemps, par-dessus le marché, et depuis les *Babyloniennes*, un amateur de métaphysique amoureuse.

D'ailleurs, les romanciers ont beau se torturer l'esprit, ils sont vite à court d'invention ⁽²⁾. Les uns veulent nous faire frémir à des histoires d'inceste, par exemple; mais si nous ignorons Saint-Grégoire, la *Manekine*, les *Sept Sages*, si nous avons oublié Bandello, si personne n'a connu *Floriane, son amour, sa pénitence et sa mort* [1601] ⁽³⁾, si l'on ne connaît plus l'*Aminta* du Tasse, la *Filli di Sciro*, telle pastorale comme la *Folie de Silène*, l'*Amaranthe* de Gombauld ou tel opéra de Quinault ⁽⁴⁾, nous nous souvenons du moins d'OEdipe et nous ne frémissons pas du tout; d'autant plus qu'au XVIII^e siècle, sans compter Campistron dont le *Tiridate* est de 1691, la *Sémiramis* de Crébillon n'est certes pas inconnue. J'en dirais autant des viols et je renonce à les compter. Parmi les « victimes de l'amour » vais-je dénombrer toutes les filles déguisées en garçons et tous les garçons déguisés en filles depuis l'*Astrée* jusqu'à *Faublas*; vais-je mettre en garde contre tant de ressemblances extraordinaires, sources de je ne sais combien de quiproquos; nommerai-je par leur nom tous les

⁽¹⁾ CHASSANG, pp. 279-280.

⁽²⁾ Nous en avons donné un exemple, *Revue de France*, nov.-déc. 1921.

⁽³⁾ « *Floriane...* est l'histoire d'une fille violée par son père, puis devenant volontairement sa maîtresse, menant ensuite dans son palais de Naples l'existence luxueuse des grandes courtisanes, gagnée enfin par le repentir et après une dure pénitence, mourant saintement. » (G. REYNIER, *Le Roman sentimental avant l'« Astrée »*, p. 354, note 1.)

⁽⁴⁾ Ces diverses œuvres sont analysées par MARSAN, *op. cit.*, *passim*.

ermites, toutes les filles qui consentent à épouser un homme qu'elles n'aiment pas, depuis *Girard de Roussillon* jusqu'à la *Nouvelle Héloïse*, et toutes celles qui s'y refusent à l'exemple d'Oriane des *Amadis*; celles qui se retirent dans des monastères, comme Ismène dans *Thèbes*; les femmes que leur mari séquestre (*Yonec*); les « losengiers » du moyen âge et les traîtres qui leur ont succédé? Je néglige ces situations et ces personnages justement parce qu'ils sont trop communs et parce qu'on ne les invente pas nécessairement; ils ont pu exister et se rencontrer plus d'une fois dans la réalité.

Mais il est des épisodes essentiellement romanesques, vraisemblables sans doute, mais peu ordinaires. Par exemple celui de l'amant qui se place en service chez son amante, ou de la femme repoussée qui se déguise en écuyer et va servir son cruel mari (*Floire et Jeanne*); je le retrouve indignement contrefait dans un conte de Baculard où c'est la propre mère du héros qui demande à vivre près de lui comme sa servante. Il y a un monument tendu de noir tout à fait digne de Prévost dès le XVI^e siècle (*Les Amours d'Arnalte et de Lucinda*, trad. en 1539); la femme infidèle murée vivante avec le cadavre de son amant, avant d'être dans un recueil de *Contes moraux* de 1763, se trouve dans Bandello. Les exemples de dévouement ne sont pas plus variés : sous le règne de Henri IV, comme sous celui de Louis XVI ou sous le gouvernement du Premier Consul, c'est une obligation pour un amant de s'enfermer avec son amante atteinte de la petite vérole et de s'exposer par amour à la contagion du terrible mal.

Je ne parle pas des lettres contrefaites, des cloisons au travers desquelles on surprend les secrets les plus importants : D'Urfé, Richardson, Walter Scott même, n'ont pu s'en passer.

* * *

Il faut pourtant que je m'arrête à des romans de tout ordre et de tout genre, si je veux donner une idée de l'ori-

ginalité de Rousseau comme romancier. Pour y réussir parfaitement, je devrais demander à mon lecteur un effort auquel il aura bien raison de se dérober : celui de se faire l'âme d'un homme de 1750 et de lire les nombreux romans qui paraissaient alors. Je n'insiste pas : le lecteur trop bienveillant qui s'y essaierait ne pourrait qu'y perdre, mais, je l'affirme, Rousseau y gagnerait d'autant.

Il n'est pas inutile du moins d'examiner d'un peu près les romans parus dans les dix années qui précèdent immédiatement la publication de la *Nouvelle Héloïse*. Je commencerai par les médiocres et les détestables; je passerai ensuite en revue les plus actifs et les plus lus : Duclos, Richardson (*Grandisson*, 1755-1758), Prévost (*Le Monde moral*, 1760), Crébillon (*Les Heureux Orphelins*, 1754), Marmontel (*Contes moraux*, 1755 sq.), M^{me} Riccoboni.

* * *

Descendons tout de suite au plus bas étage avec Chevrier; c'est un admirateur de Crébillon, mais non certes son imitateur. Jugez-en si vous avez beaucoup de temps à perdre par l'*Histoire de Cécile* (1), informe et invraisemblable fait-divers qui détonne dans un livre de mélanges indignes, par leur platitude, du moraliste le plus banal. Que dire des *Mémoires d'une honnête femme* (1753) du même Chevrier? Que nous sommes donc loin des beaux rêves de Jean-Jacques, surtout de son idée aimable de la

(1) CHEVRIER, *Les Ridicules du siècle* (*Œuvres complètes*, 1774, t. III). Cécile, à peine sortie du couvent, est perdue par l'entremise d'une coiffeuse dont elle a fait sa confidente; fille d'un procureur au Parlement de Metz, elle est courtisée par un marquis et lui cède dès la page 2; enceinte, elle consent à se laisser enlever; mais c'est le valet du marquis et non le maître qui la reçoit dans une chaise de poste. Le marquis les rattrape; arrivés à Paris, il l'abandonne, elle accouche d'un enfant mort-né. La sage-femme à qui elle doit de l'argent lui propose de se prostituer; elle accepte et son premier client n'est autre que le marquis! Indignée, elle s'enfuit; la sage-femme la met en chambre garnie, puis dans une maison de tolérance d'où elle se sauve, non par vertu, mais parce qu'on l'y exploite. Elle retrouve son père qui lui pardonne et elle prononce ses vœux au couvent de ***.

famille unie et heureuse⁽¹⁾! L'honnête femme tombe amoureuse à tout propos et à tout hasard; à part cela, toujours innocente, et pourtant toujours soupçonnée par un vilain mari. Chevrier n'arrive même pas à copier la partie mélodramatique de Prévost, quoiqu'il s'y efforce⁽²⁾. Pourtant de-ci de-là, une note date le livre; plus d'une fois il rencontre une idée que va vivifier Rousseau; son pauvre organe énonce sèchement ce qu'une voix éclatante va bientôt chanter⁽³⁾. Il sait que « les préjugés sont les tyrans de l'homme ⁽⁴⁾ », et qu'il faut s'y soumettre. Mais que de clichés⁽⁵⁾, que de lieux communs! Les *Mémoires d'une*

⁽¹⁾ *Œuvres complètes*, II, p. 248 : « C'était un de ces repas de famille, où l'ennui monté sur le ton de la bienséance gagne tous ceux qui en sont, et répand même un froid domestique sur les étrangers qui n'y sont admis que pour partager la confiance et la tristesse. »

⁽²⁾ *Ibid.*, t. II, pp. 487-488 : « Est-ce assez, grand Dieu !... Livrée depuis l'aurore de mes jours à toutes les disgrâces que l'amour et la jalousie peuvent causer, mes mœurs ne m'ont point sauvée des malheurs du siècle; vertueuse, j'ai essuyé tous les maux; aurais-je été plus infortunée si j'avais été criminelle? Sanville, mon époux, Opton et Pervaux, tout lâches qu'ils fussent, se présentaient sanglants à mes yeux, et semblaient, par des regards où la rage était peinte, me redemander leur sang que j'avais fait répandre; mon innocence ne m'évita aucun de ces remords cruels qui déchirent les coupables. »

⁽³⁾ *Ibid.*, II, p. 262. « L'avantage de la vertu est de rentrer aisément dans un cœur où les remords la rappellent toujours. » Les femmes vertueuses, selon Chevrier, n'ont rien à envier à Julie : « Il en est de fort vertueuses, dit-il, qui peuvent avoir une faiblesse : mais rentrées dans leur devoir, au moment même qu'elles ont pris la résolution d'en sortir, elles ne sont que plus estimables. » (*Ibid.*, II, p. 302.)

⁽⁴⁾ *Ibid.*, II, p. 325, *L'amour-propre sacrifié au plaisir de la vengeance* (1754) nous présente également un gentilhomme qui, sachant « penser », renonce aux « préjugés » et se fait négociant; ce beau début promettait, mais nous sommes bientôt déçus : les quatre volumes de ce pitoyable roman sont consacrés aux aventures de la fille de ce gentilhomme, et l'on n'entend plus parler de lui.

⁽⁵⁾ Parmi les lieux communs, notons celui du mariage XVIII^e siècle : « Nous trouvâmes son mari (celui d'une coquette) les larmes aux yeux; ce spectacle m'étonna, et j'étais prête à l'interroger sur la cause de ses pleurs, quand cet époux singulier et malheureux m'apprit qu'il aimait sa femme. » L'honnête femme le console en lui disant : « Aimer sa femme n'est point encore un ridicule établi... Vous avez tort de vous croire humilié par la passion que vous ressentez pour elle. » (*Ibid.*, II, pp. 348-349.) Signalons le cas épouvantable du frère qui épouse sa sœur sans la connaître; et enfin ce « caractère anglais » : Miss Otway ne trouvant plus à inventer de plaisirs nouveaux, s'empoisonne en lisant Pope; Courmont, qu'elle a averti, accourt chez elle, s'empoisonne aussi et meurt avec elle sous les yeux de sa femme.

honnête femme sont un ramassis d'emprunts et de sottises entassés sans le moindre souci de la composition.

Il y a encore bien du mauvais goût ⁽¹⁾ dans la *Laideur aimable* (1752, par De La Place); mais il s'y rencontre du moins un caractère, celui de Dorigny, prétendant de quarante-cinq ans et qui n'a rien d'un héros de roman : franc, complaisant, ayant le bon sens de se taire et de ne parler qu'à propos. Du même auteur, les *Erreurs de l'amour-propre* (1754) présente un singulier mélange de choses rebattues et de traits nouveaux. Lydia peut être regardée « comme une de ces princesses infortunées qui dans la plupart des romans sont forcées par la fatalité de leur étoile à errer inconnues dans l'univers ⁽²⁾ ». A côté d'elle, voici le jeune homme qu'une veuve initie : on passe doucement des *Egarements* ⁽³⁾ à *Faublas* ⁽⁴⁾. Le romanesque est dans

⁽¹⁾ Pour éprouver deux amants, le père du héros feint de vouloir épouser l'héroïne; ils consentent tous deux à ce mariage.

⁽²⁾ Les *Erreurs de l'amour-propre* ou *Mémoires de Milord D...*, réédité sous le titre de *Lydia...* (1772), I, p. 42.

⁽³⁾ « (L'usage du monde) m'aurait fait sentir vivement combien il est honteux d'être fidèle. Je n'aurais pas, à la vérité, été saisi par le sentiment, il m'aurait paru ridicule dans M^{me} de Lursay (dont il est l'amant, alors que c'est une jeune fille, Hortense, qu'il aime)... Loin même que l'idée d'Hortense eût été bannie un moment de ma mémoire, j'aurais trouvé du plaisir à m'en occuper. Au milieu même du trouble où M^{me} de Lursay m'aurait plongé, j'aurais gémi de l'usage qui ne nous permet pas de résister à une femme à qui nous plaisons, j'aurais sauvé mon cœur du désordre de mes sens, et par ces distinctions délicates que l'on pourrait appeler le quiétisme de l'amour, je me serais livré à tous les charmes de l'occasion, sans pouvoir courir le risque d'être infidèle. Cette commode métaphysique m'était inconnue, et ce fut avec un extrême regret que je vis à quel point je m'étais trompé... Soit que je m'ennuyasse de me trouver coupable... ou que dans l'ivresse où j'étais encore, le sentiment n'agit que faiblement sur moi, je me révoltai contre une idée qui me devenait insupportable. Dérobé aux plaisirs par les remords, arraché aux remords par les plaisirs, je ne pouvais pas être sûr un moment de moi-même. Je l'avouerai même à ma honte, quelquefois je me justifiais mon procédé, et je ne concevais point comment j'avais pu manquer à Hortense, puisqu'elle ne m'aimait pas, que je ne lui avais rien promis... Je persuadais assez facilement à mon esprit que ce raisonnement était juste, mais je ne pouvais pas de même tromper mon cœur. Accablé des reproches qu'il me faisait et ne pouvant en triompher, j'essayai de m'en distraire et de perdre dans de nouveaux égarements un souvenir importun qui m'occupait malgré moi. Ce fut en vain que je le tentai, et chaque instant me rendait plus criminel, sans que je m'en trouvasse plus tranquille. » (*Egarements*, pp. 354-355.)

⁽⁴⁾ Remplacez M^{me} de Lursay par lady Rivers et Hortense par Lydia, et la situation est la même que celle des *Egarements*; seulement, le

les faits plus que dans les caractères et dans les passions, et l'on sait fort bien appeler par son nom « une vertu théâtrale » ; on lui préfère la conduite ordinaire de la moyenne et même de la médiocre vertu. Cette œuvre de second ordre représente assez bien un des types du roman d'alors, celui qui s'est dégagé des invraisemblances de comédie à la manière de *Gil Blas* ⁽¹⁾ et des exagérations de tragédie à la manière de *Cleveland*. La deuxième partie étudie le cas d'une courtisane amoureuse qui fait penser un peu à la Lauretta de la *Nouvelle Héloïse* et des *Amours de Milord Edouard Bomston*, sans compter *Marion Delorme*. Miss Wilmore, une jeune fille dépourvue de préjugés et fort effrontée, ne s'est jusque-là rien refusé. Elle s'éprend du héros et son amour lui refait une virginité. « Dans les bras d'une femme perdue, j'imaginais jouir de la tendre timidité d'une amante à sa première passion. Le souvenir amer de ses égarements passés, le vide affreux qui les accompagnait toujours, les remords qui lui en restaient, le regret douloureux de n'avoir pas connu plus tôt les plaisirs qu'elle éprouvait, celui d'en avoir enfin rencontré l'objet, le bonheur de le posséder, la crainte de le perdre, la douleur de le mériter si peu ; cette confusion d'idées si nouvelles pour milady, et qui peignait en mots entrecoupés le désordre d'une âme tantôt élancée hors d'elle-même, tantôt accablée de ses propres efforts, présentait cependant distinctement chacun de ces tableaux, avec cet ordre et

jeune libertin raisonne tout différemment. « Il était, dit-il, assez plaisant que plus ma passion pour Lydia était sincère et vertueuse, et moins je me croyais coupable envers elle, en ce que je ne confondais pas les sentiments qu'elle m'avait inspirés avec ceux qui faisaient le fondement de mon commerce avec lady Rivers. Cette dernière n'était exactement à mes yeux qu'une femme ; au lieu que Lydia était un être infiniment supérieur, et dont le culte, à mon avis, eût été profané par des idées tant soit peu grossières. C'est contre ce raisonnement qu'expirèrent tous mes remords. Et c'est en se convainquant de plus en plus de sa solidité que mon cœur se disposait à devenir insensiblement le plastron du sexe entier. » (*Lydia*, I, p. 130.)

⁽¹⁾ Le personnage de l'escroc qui trompe un jeune provincial avec de belles paroles disparaît, ou plutôt c'est le personnage du jeune provincial trop naïf qui se voit rejeté comme invraisemblable.

cette touchante énergie que la chaleur et la vérité de l'âme peuvent seules donner et saisir... (1) » Le jeune homme devient indifférent, elle ne se plaint pas : « Je lui dois trop, dit-elle, et j'en fais gloire; il m'a fait connaître l'amour, et c'est à l'amour seul que je dois le bonheur d'avoir gémi sur mes égarements et connu la vertu (2) ». Elle se retire du monde.

Je n'insiste pas plus qu'il ne faut sur une réimpression de *Abdeker* (3), roman entremêlé de recettes de médecine (Mahomet a parmi les femmes de son sérail la belle Fatmé; on découvre qu'ils sont frère et sœur, elle ne sera pas à lui, il en « frémit de rage »), ni sur le *Palais du silence, conte philosophique* (1754) où le héros transporté devant un miroir magique (4) y contemple son père et sa mère qui le pleurent, son amante qui le trahit et tout ce que vous pouvez imaginer de banal. Je note en courant une plate imitation (5) de ce qui est imitable dans *Marianne* ou dans *Paméla*. J'admire, puisque Fréron m'y force, « la pureté du style, la délicatesse des sentiments » de M^{me} de Puisieux, mais je ne vois dans *ses Mémoires de la Comtesse de Zurlac* que choses bien rebattues (6).

Je lis plus attentivement *Abbasai* (7) que la *Bibliothèque de campagne* a jugé digne d'une nouvelle édition; c'est un roman historique, du moins il a pour source le troi-

(1) *Lydia*, II, pp. 35-37.

(2) *Ibid.*, II, p. 55.

(3) *Abdeker* ou *L'art de conserver la beauté*, par LE CAMUS; éditions de 1748, 1754, 1756, 1790 et 1791. Cf. *Année littéraire*, 1754, t. I, p. 173 sq.

(4) Un miroir magique joue à peu près le même rôle dans le *Miroir des princesses orientales* (1755), par M^{lle} Fagnan. FRÉRON (1755, t. II, p. 312) en rapproche le *Miroir magique*, opéra-comique de LE SAGE.

(5) M^{me} de Villeneuve, *La Jardinière de Vincennes* (1754).

(6) L'héroïne aime avec ardeur et sans espérances un chevalier de Malte, mais il est volage; sa légèreté aide l'héroïne à épouser le comte de Zurlac, vieux et riche; devenue veuve, elle aime un marquis de dix-sept ans. (*Année littéraire*, 1754, t. III, p. 25.) Du même auteur, *Zamor et Almanzine* (1755) présente, entre beaucoup d'autres personnages, un frère amoureux de sa sœur.

(7) M^{lle} FAUQUE, *Abbasai, Histoire orientale* (1754), réimprimée dans le SUPPLÉMENT A LA BIBLIOTHÈQUE DE CAMPAGNE, Genève, 1761. Cf. *Année littéraire*, 1754, t. III, p. 15.

sième volume de l'*Histoire des Arabes* de l'abbé de Marigny (1750, 4 in-12). Hélas! l'auteur, M^{lle} Fauque semble avoir profité beaucoup plus des leçons de Prévost et des philosophes sensualistes. Dès les premières pages, elle nous présente un « élève de la nature »; souvenir de l'homme-machine de Condillac ou de Cleveland dans la caverne de Rumneyhole? Il est difficile de le dire. Zesbet jusqu'à seize ans est élevée dans un souterrain; on la ramène à la lumière, elle jette autour d'elle des regards tout neufs et la voilà instruite du coup : « la simple nature » parle en elle et ce qu'elle lui dicte est « bien au-dessus d'une orgueilleuse et vaine éloquence ». Elle va tout de suite au déisme, vous vous y attendez bien. « Tout ce que je vois, dit-elle, tout ce que je sens, me persuade plus que tous vos discours de l'existence d'un Etre Créateur (p. 16). » Du reste, on ne la presse pas de pratiquer une religion plutôt qu'une autre; elles ne font toutes que des fanatiques et « le fanatisme s'appuie toujours sur le mensonge (p. 28) »; et chacun sait qu'il n'est rien pour acquérir une réputation de sainteté comme d'user d'odieux artifices.

Les Arabes de ce temps ont lu Locke et sont prêts à lire Helvétius. Pourquoi l'amour est-il la passion qui, de toutes, « nous affranchit le plus promptement des remords »? — « Parce qu'elle est dépendante des sens, qui ont seuls un vrai pouvoir sur l'âme (102). » Les passions sont utiles (1), elles sont la marque d'une grande âme (2) et elles justifient tout (3). Ces serviteurs d'Allah ont également lu Montesquieu, ils sont au courant de la théorie des climats (4).

(1) M^{lle} FAUQUE, *Abbassâi, Histoire orientale* (1754), p. 165 : « Les actions les plus admirées ont presque toujours été produites par l'excès des passions déréglées, par des motifs contraires à l'honneur ou à l'humanité. »

(2) *Ibid.*, p. 210 : « La modération est la vertu des génies bornés, elle est nécessitée en eux, on ne se livre aux passions qu'avec l'esprit qu'il faut pour en justifier les excès. »

(3) *Ibid.*, p. 257 : « L'excès de la passion qui vous agite justifie de tout. »

(4) *Ibid.*, p. 198 : Un philosophe explique à son élève « les raisons qu'avaient eues les législateurs dans les différences de leurs principes et de leur morale »; il lui fait sentir « combien ces différences sont nécessaires aux génies et aux passions que donnent les divers climats. »

Et enfin ils savent Prévost par cœur. A la page 100, vous en êtes au second inceste, l'un parfaitement accompli, l'autre resté platonique, au grand chagrin du Kalife Haroun Al Raschid amoureux de sa sœur, tentant de la violer, et vertueux malgré tout ⁽¹⁾. Eh! quoi? l'amour serait-il un crime? l'amour incestueux ne s'accorde-t-il pas comme de soi avec l'innocence? Non, Haroun ne renoncera pas à son amour. « Non, je ne bannirai point de mon cœur une passion qui sera soumise à l'innocence, à la vertu. L'amour sous leurs lois, ne fut jamais criminel (p. 131). » C'est donc du Prévost, mais qui tourne à la frénésie. Il patauge aussi dans le ridicule ⁽²⁾ et la grossière impudeur ⁽³⁾.

Serons-nous plus heureux avec *Thomas Kenbrook* ⁽⁴⁾ qui se dit traduit de l'anglais et veut passer pour un second

⁽¹⁾ M^{lle} FAUQUE, *Abbassaï, Histoire orientale* (1754), p. 124 : « La tendresse d'un fils, la fureur d'un amant, les remords d'un cœur vertueux, la honte d'un amour criminel, que de sentiments rassemblés pour déchirer un cœur! »

⁽²⁾ Zulima reconnaît « dans un difforme et misérable eunuque » son « cher et adorable Seif ». Il est eunuque; qu'à cela ne tienne : leur amour en sera plus pur!

⁽³⁾ L'histoire de Zulima est déjà bien scabreuse en elle-même; je cherche quelle épithète lui convient, du moment où c'est la mère elle-même qui retrace ses aventures à sa propre fille. ... M^{lle} Fauque a encore écrit *Les Préjugés trop bravés et trop suivis ou les Mémoires de M^{lle} d'Oran* (1755). M^{lle} d'Oran réunit le goût et les inclinations des deux sexes; très vertueuse, elle aurait été une Lucrèce et un Amadis; elle aime le comte de Cerneil, sans vouloir le lui avouer. De son côté, il la veut pour maîtresse avant de l'avoir pour femme. Une jeune paysanne qui appartient à l'héroïne lui propose de se mettre dans son lit et d'y recevoir Cerneil à sa place! Elle y consent; mais voilà Cerneil amoureux de la paysanne. Il finit pourtant par revenir à M^{lle} d'Oran. A l'instant même où l'on ne craint plus pour personne, Cerneil est tué par erreur de la main de son propre père.

Ce roman, comme on voit, est plein de « situations touchantes »; elles ont, du moins, touché FRÉRON (1755, t. IV, p. 27 sq.).

N'oublions pas un épisode digne de Dumas père : la naissance d'un enfant dont le père et la mère ne se sont jamais vus. — Autre épisode à la Dumas dans les *Mémoires de M. de M**** (1755) : le héros est mis à la Bastille et « c'est une chose extrêmement curieuse à lire que les moyens dont il se sert pour établir une correspondance avec les tristes compagnons de son infortune ». On s'intéresse à ces prisonniers autant qu'à « Robinson dans son île ». (*Année littéraire*, 1755, t. IV, p. 335.)

⁽⁴⁾ *Thomas Kenbrook, Histoire anglaise*, trad. par M. D. L. P. (1754).

Tom Jones? C'est l'histoire d'un amant qui, déguisé en fille, accompagne son amante comme femme de chambre; ils sont attaqués par un corsaire. Ici, épisode d'Isidore, enlevée, abandonnée, restée pure, puis entretenue et malgré cela toujours immaculée. Le voyage reprend : arrivée à la Jamaïque, mariage. C'est nous mener loin pour une conclusion qui ne nous surprend guère.

Passons à un autre, le *Roman du Jour* ⁽¹⁾ : des amants se prennent, se congédient au bout d'un jour, d'un mois; le héros fréquente le monde des filles entretenues; l'auteur déclame contre les Jésuites. Ce roman prétend « servir à l'histoire du siècle ». « Ainsi, dit Fréron ⁽²⁾, ceux qui, dans la postérité, seront curieux de connaître les mœurs de notre âge, apprendront dans ce livre, s'il parvient jusqu'à eux, que les femmes de ce temps-ci se livraient avec une facilité surprenante aux premières avances d'un amant; que le plus fat et le plus impertinent avait le plus de droits à leurs bonnes grâces, et que, comme on les obtenait sans peine, on y renonçait sans cérémonie. On saura encore que rien n'était plus commun dans le XVIII^e siècle que de voir des hommes âgés de dix-huit à vingt ans, avoir des torts considérables vis-à-vis de leurs maîtresses, dans le moment le plus heureux de leurs aventures. »

M. de Mailhol, dans la *Nouvelle du Jour* ⁽³⁾, s'attarde à de plates allégories, dit son mot sur l'opéra, la musique italienne et française; dans le *Cabriolet* ⁽⁴⁾ du même auteur (1755), une tante prostituée sa nièce orpheline. Un autre, sous prétexte de raconter la *Vie de Mahomet* ⁽⁵⁾, nous met au courant des aventures amoureuses supposées de la jeunesse du prophète, et imite en passant Cyrano et Gulliver.

⁽¹⁾ *Le Roman du jour, pour servir à l'histoire du siècle* (1754).

⁽²⁾ FRÉRON, *Année littéraire*, 1754, t. III, p. 325.

⁽³⁾ *La Nouvelle du jour ou Les Feuilles de la Chine* (1754).

⁽⁴⁾ Une tante joue encore le rôle d'entremetteuse dans *L'Etre pensant*, par le chevalier de Bastide (1755).

⁽⁵⁾ *Histoire secrète du prophète des Turcs*, trad. de l'arabe (1754).

Carmantière (1), fils d'un chanoine et d'une servante, se fait moine et a des amours de moine (2).

Voici pourtant un épisode du *Juge prévenu* (1754), de M^{me} de Villeneuve, qui mérite de retenir un instant l'attention de l'historien de Rousseau : Dubois, médecin fort riche, mais fils d'apothicaire, tout ce qu'il y a de plus roturier par conséquent, guérit une fille de la noblesse, M^{lle} de Ciare. Celle-ci s'éprend de lui; on veut la marier à un autre; *plus romanesque que ne sera Julie*, elle n'y consent pas. Son petit bourgeois lui sauve une seconde fois la vie. L'histoire se complique ensuite : Dubois est faussement accusé et il est jugé par son propre père, car voilà qu'il n'est plus fils d'apothicaire. Un triple mariage termine le roman (3).

Transportons-nous en Turquie : deux esclaves du sérail, pour s'évader et délivrer leurs maîtresses, songent à bouleverser tout l'Etat; un musulman se convertit pour épouser une chrétienne, comme dans les romans du XVII^e siècle; on nous fait assister à des combats de générosité qui tournent toujours, cela va de soi, à l'avantage du plus généreux (4).

Monotonie et clichés dans l'*Etourdie* [1754] (5) : elle est quatre fois sur le point de perdre l'honneur et les quatre attentats sont déjoués. Victime des apparences, elle perd son amant, qui en épouse une autre; elle se marie aussi et les voilà bien malheureux; mais les époux gêneurs ne les font pas languir trop longtemps, ils meurent et les deux veufs s'épousent, comme dans M^{me} Riccoboni. Les scélérats ne sont pas plus inventifs que l'auteur : pour

(1) Carmantière où *Les Engagements rompus par l'amour* (1754).

(2) Du même genre : *Le Frère quêteur, Histoire galante* (1756).

(3) M^{me} de Villeneuve a encore publié en 1755 : *Anecdotes de la Cour d'Alphonse, XI^e du nom, roi de Castille* : Mathilde d'Aguilar, élève de la Laure de Pétrarque, veut des amants qui aiment sans espérance, mais finit par renoncer au pétrarquisme et au platonisme en faveur du vainqueur des Maures. (*Ann. litt.*, 1755, t. VII, p. 204.)

(4) *La Vengeance naturelle* (1754).

(5) Trad. de l'anglais de Mrs. Heywood par de Fleuriau, 1754.

nuire, ils n'ont qu'un seul et même moyen, vraiment trop souvent vu : la lettre anonyme.

Les parents de Léonille ⁽¹⁾ et de son futur mari ont l'idée singulière d'échanger leurs enfants. L'auteur a lu *Cleveland* et c'est pourquoi, après la tempête obligée et les corsaires prévus, il expédie son héros chez les sauvages de l'Hudson où vous pensez bien qu'il devient roi. Puis, on trouve le temps de nous conter longuement l'histoire de la reine d'Angleterre, avec force évanouissements et la conception de la « gloire » d'un illustre cœur empruntée aux grands romans du XVII^e siècle.

Mais la raison va triompher : M^{lle} Brohon nous le promet, elle va triompher chez des amants philosophes ⁽²⁾. A la page 20, un amour incestueux, mais puisqu'il en faut un, passons. A la page 26, un amour assez décent, qui pourtant a été bien près de nous scandaliser : un jeune homme, Mérindor, aime d'amour un certain Déricourt; où nous égarons-nous? mais Déricourt n'est pas Déricourt du tout; il s'appelle Victoire et c'est une jeune fille, qu'on avait habillée en garçon; il était temps qu'elle se découvrit pour ce qu'elle était, car Mérindor était à bout de forces. Il peut avouer son amour : « Oui, je l'aime, je l'adore; je ne crains plus de le dire, que j'étais aveugle. Uranie (c'est un des personnages) j'é voulais que ma raison triomphât d'un sentiment dont elle-même est le principe (p. 26) » car, bien entendu, l'amour est le principe de la raison; à moins que ce ne soit l'inverse ⁽³⁾, et au fond, c'est tout

⁽¹⁾ 1755, p. M^{lle} de Lubert.

⁽²⁾ M^{lle} BROHON, *Les Amants philosophes* ou *Le Triomphe de la raison*, 1755.

⁽³⁾ IDEM, *ibid.*, pp. 58-59 : « Je tiens de la nature des dispositions si tendres que l'amour seul pouvait assurer mon bonheur, dit Mérindor; je n'ai jamais essayé de détruire cet heureux penchant, ma raison n'y était point contraire. Est-il rien de plus noble que l'amour, est-il rien de si doux, rien même de plus utile à la société? Lui seul corrige nos mœurs, les rend pures et délicates; l'homme lui doit ce qu'il a d'estimable... Mais quel est cet amour? C'est celui qui, puisant sa source dans la raison même, fut toujours soutenu de l'aimable vertu. »

un : la sensibilité est le bien suprême (1), voilà ce que veulent dire ces bonnes gens, si toutefois ils veulent dire quelque chose. C'est un monde plein d'indulgence pour soi-même (2), tout heureux de pouvoir s'admirer à peu de frais, qui sait que la mélancolie est le signe de l'amour (p. 70) et que « les couvents destinés à être l'asile de la vertu sont quelquefois les entrepôts du crime (p. 135) ». Récitez ces trouvailles merveilleuses sur le même ton niais et vous avez assuré pour toujours le triomphe de la raison.

L'Infortuné Provençal (3)! Il faut savoir qu'étant cadet on l'a fait chevalier de Malte; or, le voilà épris de Justine, fille d'un marchand d'Aix. Que faire dans ces conditions-là? C'est tout indiqué : il vole son père, enlève sa maîtresse et la conduit en Angleterre. Un méchant Anglais la lui enlève. Il émigre en Guinée, puis je ne sais où, pour rencontrer une femme plus tendre encore que Justine et qui dédaignée tente de l'empoisonner. Il est accusé de meurtre, se fait soldat, retrouve Justine, tue ses rivaux; en Espagne, son amour pour une religieuse lui vaut cinq longues années de captivité dans les cachots de l'Inquisition. Il se marie à Metz; avec qui? Ce ne peut être qu'avec sa sœur, vous l'avez deviné. Celle-ci meurt, rongée de désespoir; il se fait ermite dans la forêt d'Ardenne, ce qui ne l'empêche pas d'épouser à la fin celle qu'il n'a pas cessé d'aimer.

Je n'ose donner l'idée de la *Baguette mystérieuse* (1755); elle joue un rôle trop scabreux dans un roman de M. Guis, bien écrit, plein d'esprit et de finesse, selon Fréron (4).

Mais voici du Prévost tout pur, et nous pourrions citer

(1) M^{lle} BROHON, *Les Amants philosophes* ou *Le Triomphe de la raison*, 1755, p. 119. « Loin de rougir de sa sensibilité, il y trouvait sa gloire. »

(2) IDEM, *ibid.*, p. 88 : « Damon n'avait succombé qu'aux effets d'une première faiblesse; ah! qui peut se flatter d'en être exempt? »

(3) *L'Infortuné Provençal* ou *Mémoires du Chevalier Bêlicourt, écrits par lui-même* (1755).

(4) *Ann. litt.*, 1755, t. III, p. 81.

sans indiscretion (1). Dans le Nord de l'Angleterre vit en ermite le comte de Baneston; celui qui veut le trouver traverse d'abord « plusieurs cours où règne un silence effroyable; il arrive enfin auprès d'un pavillon dont les pierres sont teintes de noir; un cimetière est à droite, à gauche un petit bois planté de pins, de sycomores et de cyprès; il avance et découvre une lampe qui ne jette qu'une sombre clarté; il voit un homme couché sur une natte de junc, couvert d'une mauvaise robe, les cheveux épars, et portant une longue barbe ». Dans le bois, « on n'entendait que le croassement affreux d'oiseaux sinistres et carnassiers ». Au milieu de ce bois, quelques marches : elles vous mènent à un « caveau souterrain »; c'est « l'endroit que le comte de Baneston habitait le plus souvent. On y voyait deux cercueils... Le comte après les avoir baisés et considérés quelque temps » raconte l'histoire de Sophie qui, mariée contre son gré, se tue d'un coup de poignard. C'est là, selon Fréron, la partie faible de l'ouvrage; mais l'auteur s'élève bientôt « au-dessus des romanciers vulgaires » par son talent de peindre en sombre des « tableaux de la méchanceté et de la faiblesse humaines ». Baneston avait épousé une femme qui le rendait heureux; or, une horrible mégère nourrit le noir projet de se faire aimer de lui et elle y réussit. « Il devient infidèle à une femme adorable à qui il doit tout pour la plus indigne créature que l'Enfer ait formée de ses feux les plus noirs mêlés avec la fange la plus impure de la terre. » M^{me} de Baneston dévore son chagrin mais elle en meurt : de là les deux cercueils, le sien et celui de son fils, lamentables victimes du monstre. « Ce caractère abominable est de génie » dit Fréron, et « l'auteur qui est très jeune promet beaucoup (2) ». Réjouissons-nous, il n'a pas tenu ses promesses.

(1) *Mémoires du Comte de Baneston, écrits par le Chevalier de Forceville*, par M. D. L. C. (1755).

(2) D'après l'*Ann. litt.*, 1755, t. III, p. 217.

Vous allez trouver dans les *Erreurs de l'amour* (1), « roman qui n'est pas mal écrit », « des portraits et des détails de mœurs qui supposent beaucoup d'usage du monde et une grande connaissance du cœur humain (2) ». Or, c'est encore l'histoire d'un ménage XVIII^e siècle. L'héroïne épouse jeune un mari déjà usé mais qu'elle aime de bonne foi; indifférent, il lui permet un amant comme il a une maîtresse. Elle s'indigne et se chagrine, mais tout le monde autour d'elle la pousse à suivre l'exemple du mari; elle résiste, puis elle cède. On a reconnu le sujet des *Lettres de la marquise de M*** au comte de R**** de Crébillon (3).

J'ouvre les *Mémoires de deux amis* et me voici tout aise.

(1) *Les Erreurs de l'amour et de la vanité* (1755), par LIÉBAUT.

(2) *Ann. litt.*, 1755, t. IV, p. 47.

(3) Les motifs du roman s'introduisent où ils n'ont vraiment que faire; voici celui du mariage XVIII^e siècle (DE LA DIXMERIE, *L'Ile Taciturne et l'Ile enjouée*, 1759, p. 101) : Un laquais vint demander si madame était visible? Sur l'affirmative, un homme de bonne mine entra. Il salua toute l'assemblée de l'air le plus cordial et le plus poli, tint à la Frivolite quelque propos légers et galants, la trouva belle à ravir, lui promit les plus brillantes conquêtes; en fut à son tour caressé, loué, et sortit pour se rendre chez *la petite* : il appelait ainsi une jeune danseuse qu'il entretenait. ... Je le trouve charmant, disait la comtesse... Je n'ai pas au monde un meilleur ami; la nouvelle maîtresse qu'il vient de faire lui inspire une gaieté que je partage sincèrement. — Oserai-je, Madame, lui dit le génie, vous demander le nom de ce mortel privilégié? — Eh! Monsieur, lui répondit-elle, cela s'entend : c'est mon mari. » [Ed. des *Voyages imaginaires*, XXVII, 1788]; voici celui de l'homme qui ose braver le préjugé et épouser celle qu'il aime (*ibid.*, pp. 124-125). Ces lieux communs viennent interrompre des moralités devenues banales depuis les *Lettres persanes*; elles voisinent avec un portrait assez juste du Rousseau des *Discours* (*ibid.*, pp. 92-93). Car on se sert du cadre du roman pour critiquer Jean-Jacques. Le même LA DIXMERIE, dans le *Livre d'airain* (1759), parlant des nobles : « Leur occupation la plus ordinaire, dit-il, était de tuer des animaux et de battre des hommes. Tam-zy leur interdit ce dernier genre d'amusement. Il fit plus; il voulut que tous les hommes qu'il gouvernait fussent à l'avenir égaux et libres. Deux jours après ce règlement, il apprit qu'un grand nombre de châteaux venaient d'être réduits en cendres... que les nobles avaient été brûlés avec leurs châteaux, et que les incendiaires étaient ceux qui avaient longtemps été battus par les nobles », pp. 37-38. Un chef de brigands a retenu des ouvrages de quelques philosophes modernes, l'axiome suivant qu'il répète tous les jours : « Le premier qui, ayant planté une borne, dit : ce champ m'appartient, et trouva des gens assez sots pour le croire, fut l'instituteur du droit de propriété »; il n'est pas du nombre de ces gens crédules.

« Il faut dire le vrai... A quoi bon peindre des vices et des vertus imaginaires; il y a trop longtemps qu'on dit aux hommes comme ils doivent être, il est temps de les montrer tels qu'ils sont. » Je le tiens donc le roman réaliste, vécu, documenté, un de ces « monuments par lesquels notre postérité connaîtra nos mœurs ». (Préface, t. I, pp. x-xi.) Si vous êtes curieux de connaître les mœurs du XVIII^e siècle vers l'an 1754, je vais vous en donner un exemple, tiré de la vie commune : le chevalier de Borille s'empare d'une petite fille de quinze mois, la séquestre et l'élève dans le but on ne peut plus « naturel » d'en faire sa maîtresse au moment convenable. Ne voilà-t-il pas montrer les hommes « tels qu'ils sont (1) » ?

Les *Faux pas*, par Pierre Rousseau de Toulouse (1755) : voilà du moins un titre bien trouvé, qui d'ailleurs, « pourrait convenir à la plupart de nos romans (2) ». L'héroïne est au couvent, on l'enlève la prenant pour une autre, et malgré l'erreur elle tient à ses prérogatives de fille enlevée. Je n'expliquerai pas comment il se fait qu'elle accouche d'un petit Persan, à Dantzic; comment la voilà sur la route de Russie prise par des voleurs, puis par des husards; comment elle retrouvera son père, un prince allemand, s'il vous plaît, et je n'ai pas besoin de dire qu'au bout de sept ans elle épouse enfin son séducteur.

Oh ! la sombre histoire que celle de la comtesse de Montglas (3). C'est une femme parfaite mariée à un homme odieux qui entretient à la campagne une jeune Italienne pour qui il exige de sa femme les plus grands égards. Il va jusqu'à reléguer la malheureuse dans « une chambre obscure » tout à fait comme feront plus tard les héros de

(1) DELASOLLE, *Mémoires de deux amis* ou *Les Aventures de MM. Barnival et Rinville*, 1754. (C'est la source du *Liebmann* de BACULARD.)

(2) *Ann. litt.*, 1755, t. V, p. 346.

(3) DE CARNÉ, *Histoire de la comtesse de Montglas* ou *Consolation pour les religieuses qui le sont malgré elles*, 1755.

M^{me} Radcliffe (1) et des romans noirs. L'Italienne s'avise d'empoisonner M^{mo} de Montglas; le mari trouve qu'elle exagère et la chasse. M^{mo} de Montglas n'en est pas plus heureuse et son père veut la soustraire aux mauvais traitements de son mari; les deux hommes se battent, le père est tué, le mari meurt de ses blessures ou du moins on le dit. M^{me} de Montglas se croit veuve et est demandée par Sombreval. Celui-ci a aimé la mère d'une certaine Julie, puis Julie elle-même; or, Julie est la proie de son propre frère qui brûle pour elle d'une flamme criminelle; elle l'égorge de sa main, elle meurt; sa mère se perce le sein. A l'église, au moment où M^{mo} de Montglas va épouser Sombreval, paraît Montglas qui n'est pas mort; il reprend sa femme; Sombreval et un certain nombre d'autres personnages sont tués. Enfin, un valet de chambre de Sombreval réussit à tuer Montglas après avoir attendu trois ans l'occasion de venger le meurtre de son maître.

Nine (2) jalousée par sa sœur quitte la maison, est rencontrée par un jeune homme qui allait se faire Jésuite, et qui en oublie du coup sa vocation. Ils se rendent à Paris, sont menés au Châtelet, puis comme tant d'autres à cette époque et sans doute à l'exemple de Clarisse, Nine se trouve dans une maison de débauche; elle y défend sa vertu et pour cela tue un homme; de son côté, le Jésuite manqué tue un rival; il finira par épouser Nine devenue veuve d'un fermier général et voilà une excellente imitation de Richardson, n'est-il pas vrai?

Je tourne les *Ecueils du sentiment*, ce sentiment étant mêlé à une bonne dose de luxure; je fuis les *Spectacles nocturnes* (1756), ayant assez vu de génies, de fées, de talismans, excédé que je suis d'amours, de sophas, d'alcôves et de tromperies, et craignant par-dessus tout les disser-

(1) Dans les *Femmes de mérite*, par YON, 1759, l'esquisse d'un autre personnage de Radcliffe, le moine renégat italien Ubaldo, complice de toutes les infamies.

(2) *Nine*, par DESBIEZ, DESBIEF ou DESBIEFS, 1756.

tations sur les modes, les usages et les abus. Je n'accorde aux *Fabliaux et Contes* de Barbazan, pas plus d'attention que les contemporains : « leur heureuse simplicité ⁽¹⁾ » me change pour un instant de tant d'homicides suivis d'un si grand nombre de mariages.

Cet instant de repos est court, et je reviens à mes homicides et à mes mariages; j'y reviens même tout de suite avec l'*Histoire de la marquise de Terville* par l'abbé de Méhégan (1756). Terville aime et est aimé; son père consentirait à son mariage, mais son oncle s'y oppose. Voici bientôt le héros seul pour tenir tête au terrible oncle à héritage, car le père vient d'être tué dans une forêt par des voleurs. La jeune fille qu'il aime perd sa mère et se dispose à prendre le voile. Terville assiste à la cérémonie : désespoir, cris affreux, évanouissements. Mais on se revoit, on se marie. Je passe sur une foule d'aventures. Enfin, la marquise de Terville se laisse séduire, et rien n'est plus banal, dites-vous; mais voici qui nous intéresse : « A peine elle aura consommé le crime, qu'elle se livrera à ses remords; elle ne voudra plus revoir son jeune séducteur; elle se renfermera dans son appartement, ne parlera à personne, voudra mourir de douleur » et en mourra en effet.

Pauvre femme, faible et vertueuse, très voisine par là de Julie; savez-vous ce que les contemporains lui reprochent? Sa faiblesse peut-être? Non, sa vertu! « Quelle apparence qu'une femme meure de douleur pour une simple infidélité! Ce trait est-il dans nos mœurs ⁽²⁾? »

Et Fréron, qui pose cette question, a raison ou bien il

(1) *Ann. litt.*, 1756, t. II, p. 313. Pourtant de plusieurs côtés s'éveille la curiosité pour le moyen âge; il cesse d'être un domaine réservé aux érudits de l'Académie des Inscriptions; on tente, timidement encore, de le révéler au grand public. En 1759, FRÉRON signale que l'éditeur des *Extraits de quelques poésies des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles* (à Lausanne), les a publiés « pour pressentir le goût du public ». « J'ose lui répondre du succès », affirme-t-il. (*Ann. litt.*, 1759, t. II, p. 155.)

(2) *Ann. litt.*, 1756, t. VI, p. 166.

a tort; je n'éclaircirai pas ce point : je me sers seulement de son commentaire et je le retiens pour expliquer Rousseau, ou plutôt pour le justifier. Nous allons bientôt voir que l'on va faire un crime à Julie non pas d'avoir cédé à Saint-Preux, mais d'avoir renoncé à lui par la suite; la faiblesse de Julie, comme celle de la marquise de Terville, est une des choses qui se pardonnaient; le mariage de Julie (un mariage de raison!) ne se supportait pas dans un roman français aux environs de 1760, et le but de la *Nouvelle Héloïse* va nous apparaître très clairement : Rousseau ne transige pas avec la passion; malgré ses droits qu'il proclame dans la première partie de son roman, le dessein du livre entier est nettement de la condamner. *Rousseau réagit contre son siècle*, ici comme ailleurs; et ceux qui voient en lui le chantre de l'amour ont raison littérairement parlant, mais ils se trompent sur l'intention et la portée morales de la *Nouvelle Héloïse*. Il faut dire, au contraire, qu'au XVIII^e siècle, il n'y a guère eu que lui, parmi les écrivains qui comptent, pour prendre la défense de la vertu. Ici, comme ailleurs, il est la victime de ses contemporains et de ses imitateurs qui, *malgré lui*, n'ont voulu connaître que la première et la moins importante des deux parties de son livre. Nous y reviendrons.

En attendant, puisque nous n'en sommes encore qu'à l'année 1756, il nous faut patienter en l'ennuyeuse compagnie des « esprits du dernier ordre qui s'adonnent aujourd'hui à la composition des romans (1) » et nous entretenir d'abord de l'*Amant Salamandre* (2). Le titre est amusant et c'est bien quelque chose. Le roman est court et se laisserait lire si nous ne le connaissions d'avance. Voici d'abord le couvent où l'on voit brillante compagnie et où les belles recluses sont toutes, vous

(1) *Ann. litt.*, 1756, t. VI, p. 278.

(2) Nous citons d'après la réimpression de 1788, t. XXXIV des *Voyages imaginaires* dont l'éditeur attribue ce roman à COINTREAU.

entendez bien, toutes « victimes de l'avarice de leurs parents qui les ont sacrifiées pour soutenir leur nom, en procurant plus d'opulence à leurs héritiers » (p. 329). Le vocabulaire est celui de Prévost, avec un rien de vulgarité de plus. Le cadre, réel, jure avec l'intrigue, par trop invraisemblable. On n'y parle vraiment que d'amour, « l'impérieux tyran », la seule raison de vivre, la seule raison de mourir. Vous savez « par expérience jusqu'où peuvent aller les emportements d'une passion violente : on n'écoute qu'elle, et les avis les plus salutaires ne sont jamais suivis ; c'est un furieux que l'on ne saurait dompter ; c'est un torrent qui force toutes les digues qu'on lui oppose » (467). Puisque vous le savez, attendez-vous à un enlèvement, à un duel entre ravisseur et défenseur, aux machinations, aux complots d'une jalouse qui se sert proprement de vitriol, ne recule pas devant un meurtre et qui, démasquée, s'empoisonne pour couronner le tout.

Oroonoko, imité de l'anglais de M^{me} Behn, par De La Place, réimprimé en 1736, traite le sujet du nègre révolté et généreux à qui échoira une si belle fortune sous le règne de Louis XVI et plus tard jusqu'au *Bug-Jargal* de Victor Hugo (1). Le *Siège de Mahon* entremêle les amours d'un Français et de l'Anglaise Paméla avec un combat naval et des épisodes guerriers ; il se termine par un empoisonnement, un meurtre et une tentative de suicide. L'histoire contemporaine est donc mise en roman, et par un juste retour, le roman envahit l'histoire, la géographie et l'épopée. Sortent-elles de l'imagination d'un romancier ou bien sont-elles authentiquées par les annales péruviennes, les Vierges du Soleil, toutes d'une rare beauté, au dire de l'*Histoire générale des Voyages* (t. XIII, 1757), et toutes fort amoureuses ; et Zama, la jeune sauvage vêtue seulement de sa pudeur, qui s'éprend de Colomb et meurt

(1) Nous étudions ailleurs le thème du nègre généreux.

chrétienne entre ses bras, est-elle bien un personnage historique (1)?

Tournons-nous d'un autre côté ; faisons bon accueil à Thibouville : c'est un ami de Voltaire, nous allons rire et nous instruire. Oui, mais rire aux dépens de l'auteur et nous instruire de choses bien vulgaires; on nous moralise, sans le moindre à-propos, longuement et platement (sur le jeu, par exemple); on nous ressasse la théorie de Prévost sur les effets violents de l'amour. S'il n'y avait que des lieux communs! Mais tout l'esprit du livre (2) nous dégoûte: il s'agit d'un fils qui raconte la vie de sa mère furieuse de jalousie et de son père furieux d'amour pour une jeune fille. L'indélicatesse n'est pas celle d'un Nerciati, je ne sais trop si elle vaut mieux. Notez que Fréron admire Thibouville; il ne voit dans son roman qu'« âmes magnanimes et sensibles »; il plaint l'époux infidèle, prédestiné au malheur, il ne saurait le blâmer parce que, dit-il, « une âme infiniment sensible et une imagination trop vive pour être réglée ont été la source des grandes fautes qu'il a faites et des malheurs qui l'ont perdu », et parce que, tout au long de cette lecture, « on a le plaisir d'éprouver sans cesse ces émotions, ces serremments de cœur que produisent les grandes passions et les grandes infortunes (3) » : De même, il trouve dans un autre roman (4) de Thibouville

(1) C'est un personnage de la *Colombiade*, poème par M^{me} DU BOCAGE, 1757; FRÉRON (1757, t. III, pp. 145-171) note soigneusement les plagats de l'auteur et ils sont nombreux. Relevons entre autres l'étonnement de Zama se voyant pour la première fois dans un miroir; l'épisode est déjà dans les *Lettres péruviennes* de M^{me} de Graffigny (1747) et se retrouvera encore dans les *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, d'EDGARD POË. En 1759, le *Nouvel Essai des grands événements par les petites causes* choisit dans l'histoire des événements romanesques plus ou moins authentiques : l'histoire de Gygès, celle du cardinal de Retz, etc. On lit cet ouvrage « avec autant et même plus de plaisir et d'intérêt que la plupart des romans du jour », dit FRÉRON (*Ann. litt.*, 1759, t. II, p. 25); le critique signale, peut-être de bonne foi, que c'est là l'esprit de Voltaire dans son *Histoire universelle*.

(2) *L'Ecole de l'amitié* (1757).

(3) *Ann. litt.*, 1757, t. III, p. 172 sq.

(4) *Le Danger des Passions* (1758).

des « détails admirables pour le pathétique ». Disons, à la décharge de Fréron, qu'il ne prétend pas du moins nous faire croire à la nouveauté de ces élucubrations. Et comme il a raison ! Thibouville veut montrer que, de tout temps, les hommes ont été gouvernés par leurs passions ; « que le sort ne persécute jamais à demi les malheureux » (I, 53) et que « les seuls malheurs vrais et irréparables sont ceux du cœur » (II, 26) ; depuis Prévost, il n'y a plus rien là de très piquant. — Cela se passe en Syrie et en Egypte du temps d'Antiochus. L'auteur a le souci de la couleur locale ; ainsi le ministre s'appelle Lagoras ; il est parvenu au pouvoir comme cela se fait généralement dans les pays orientaux : « il avait plu, par hasard, dans sa jeunesse à une femme à la mode ; elle l'avait mis dans le monde ; et comme il avait de la naissance, il était demeuré sur le ton d'être reçu partout » (I, 7). La favorite d'Antiochus s'appelle Sélenne ; elle a épousé « un grand seigneur déjà avancé en âge qui avait fait ce mariage uniquement par ambition ; ils s'étaient trouvés d'accord par leurs divers intérêts à vivre éloignés l'un de l'autre » et le mari « s'embarrasse peu de la conduite de sa femme ». Le ménage XVIII^e siècle n'est pas un travers français, je ne vous le fais pas croire. Dans un « bal masqué (1) », Sélenne s'éprend d'Agathocle, fils de Lysimaque, général des troupes de Thrace, qui désire garder « l'incognito » ; et « l'amour dans une âme comme la sienne ne pouvait pas manquer de changer bientôt sa vivacité en violence ». Elle lui donne rendez-vous « dans le pavillon de Flore, au bout de la grande allée du parc ». La douce, modeste et généreuse Hermiade, à la vue d'Agathocle, a senti des mouvements inconnus ; elle a pris un « goût étonnant pour la solitude (2) » et elle ne peut cacher longtemps que « cette langueur qui l'accable n'est que le fruit empoisonné d'une pas-

(1) Cp. I, p. 68 : « Il y avait ce soir-là appartement. »

(2) Cp. I, p. 107 : « Le sentiment qui remplissait mon âme y versait un charme qui se répandait sur tout ce qui m'environnait : le silence de

sion funeste qui la dévore» (I, 43). Elle voit tous les jours son amant en aimer une autre, et elle se noie dans ses pleurs « où elle trouve une douceur fatale qui l'enflamme encore » (I, 47). Elle se réjouit du moins d'avoir sauvé « sa gloire » (I, 85). Elle détonne un peu, la gloire d'Hermiade, si près de la *Nouvelle Héloïse*. La modeste jeune fille ne sait-elle donc pas qu'il ne faut pas confondre « les femmes sans mœurs et sans principes » avec « celles qui n'ont eu des torts dans leur conduite que par la sensibilité, ou (si l'on veut) par la faiblesse de leur cœur » ? « C'est un malheur plutôt qu'un vice, et je les vois plus à plaindre qu'à condamner (I, 74). » Dans un monde vertueux et sensible, on va de l'avant : « les âmes de ce caractère ne sont jamais déterminées par l'austérité » (I, 136). « L'amour est un feu qu'on ne peut prévoir ni détruire » ; on aime « avant d'avoir pu consulter son devoir » (I, 128). La passion peut « égarer » un cœur, mais sûrement elle ne le corrompt pas (I, 158). Témoin l'histoire d'Alamir : il passe toutes les nuits avec une dame qui veut lui rester inconnue ; il réussit malgré elle à voir son visage et elle renonce à ses visites ; vous vous dites : voilà la situation d'Alcippe au deuxième livre de la première partie de l'*Astrée*. Pas tout à fait, car pour se mettre à l'abri des poursuites d'Alamir elle avoue tout à son mari. C'est donc la *Princesse de Clèves* ? Vous n'y êtes pas : elle dit tout à son mari parce qu'elle connaît la « vertu » du pauvre homme. « Je connais sa vertu, dit-elle, je suis certaine que loin d'ajouter à mon malheur, il me plaindra lui-même » (II, 107). Ni d'Urfé, ni M^{me} de Lafayette, ni même Prévost n'auraient trouvé cela, convenez-en ; c'est du Thibouville tout pur et qui ne doit rien à personne, malgré les apparences. Fréron n'a pas relevé ce trait de vertu sublime, mais il a été frappé par une autre face du talent si varié de Thibouville. Sachez,

la nuit me fit connaître un genre de bonheur dont je n'avais point encore eu l'idée ; j'appris en un moment que pour les cœurs vraiment touchés, la solitude est cent fois préférable au tumulte du monde. »

en effet, que Timagène, neveu du gouverneur d'Alep, a vu Lysandra, donc il l'aime, donc il en est rebuté; rien de plus correct. Mais le voilà s'introduisant dans la chambre de cette fière beauté, égorgeant une esclave, se précipitant sur Lysandra. Au moment où il va accomplir son forfait, Agathocle entre à son tour, enfonce son épée dans le corps de Timagène et, au même instant, celui-ci poignarde Lysandra. « Voilà, dit Fréron, voilà certainement peindre en grand de grands objets (1). » Mais je vois bien que vous ne frémissiez pas comme il faut; aussi j'approuve fort le soin de ces infortunés à vous désigner le bon endroit; c'est à la page 169 du tome II qu'il faut blêmir et geindre et maudire le Ciel : « Je succombe sous le poids des malheurs, des tourments que le sort déchaîné rassemble sur ma tête. *En vois-tu bien toute l'horreur? En as-tu senti toute l'étendue?* »

Notre voyage en Syrie à la suite de Thibouville ne nous a pas assez dépayés, dispensons-nous dorénavant d'expéditions lointaines et rentrons respirer l'air de Paris.

Les idées de La Chaussée ont gagné jusqu'aux petits-mâîtres; l'un d'eux (2) écrit dans son journal: « Oh! le trait est trop fort! je le pardonnerais à un Hottentot. Mais un Français aimer sa femme à la rage, avoir la même maison, le même domestique, la même table, le même lit!... Oui, le même lit! » Il ajoute d'un air de dépit : « Tout considéré, ces gens-là pourraient bien être heureux. » Et c'est bien une « anecdote morale plus vraie et plus voisine de notre temps qu'on ne le soupçonnera peut-être (3) ». Toujours avec la même intention morale, le même auteur reprend le thème suranné du ménage XVIII^e siècle. Zéline

(1) *Ann. litt.*, 1757, t. VII, p. 314.

(2) *Cléon ou Le Petit-Maitre esprit-fort, anecdote morale*, par THOREL DE CAMPIGNEULLES. Cette anecdote eut un certain succès : imprimée à la fin de 1756, imitée en Angleterre, s'il faut en croire l'auteur, elle fut réimprimée en Hollande, puis à Lyon en 1757; je la retrouve encore reproduite dans les *Anecdotes morales* de CAMPIGNEULLES (1760) et dans les *Contes moraux* recueillis par M^{lle} UNCY en 1763, t. I, pp. 427-446.

(3) *Ann. litt.*, 1757, t. III, 289 sq.

mariée prend des amants : son mari ne l'ignore pas, mais il les lui pardonne en mourant, ne voulant pas lui reprocher d'avoir si bien suivi les fâcheuses leçons qu'il lui a données tout le premier ⁽¹⁾.

La parenté de La Chaussée et de Crébillon, comme on le voit, devient de plus en plus évidente à mesure que les imitateurs du second, incapables d'analyser, développent la conclusion moralisante que Crébillon, plus discret, laissait au lecteur le soin de tirer lui-même. Nous sommes bien dans le même monde des petits-maîtres; mais c'est du plagiat : vous avez vu un joli meuble élégamment et précieusement chantourné et vous en retrouvez une copie difforme aux gros ais à peine équarris.

En face du parti des « mœurs » qui depuis La Chaussée prépare un public pour la *Nouvelle Héloïse*, se dresse le parti de la « nature », qui depuis Bayle, avec ou sans l'aide de Diderot, devance dans plus d'un écrit le *Supplément au voyage de Bougainville*. Mais, en dernière analyse, tout cela tourne à la condamnation de la licence. On sent que les droits de l'amour sont incompatibles avec la société telle qu'on la connaît; on est obligé de supposer des peuples habitant une imaginaire Terre australe, sans roi et sans religion; là seulement la morale du plaisir des sens est possible; là seulement le mariage est déclaré inutile ⁽²⁾. Sauf qu'elles ajoutent le piment du libertinage et la mauvaise foi, ces fictions ridicules sont de la lignée de *Cleveland* : dans les contrées où la société n'existe pas, certaines cérémonies doivent paraître vaines. C'est un truisme; l'ineptie est de vouloir appliquer aux Européens l'amoralité qui ne convient qu'à des êtres inventés à plaisir, constructions de l'esprit abstraites des conditions ordinaires de l'existence de l'homme civilisé.

⁽¹⁾ THOREL DE CAMPIGNEULLES, *Anecdotes morales sur la fatuité*, 1760, pp. 7-71 (Zéline).

⁽²⁾ *Histoire d'un peuple nouveau ou Découverte d'une île à 48°14' de latitude méridionale par David Tompson, tr. de l'anglais* (1758).

On comprendra que j'aime mieux *Mademoiselle Javotte, ouvrage moral* (1); au moins, si elle dit de vilaines choses, elle les dit franchement. Mademoiselle Javotte est la fille d'un portefaix et d'une revendeuse; elle est apprentie coiffeuse, elle parle argot et on lui fait de la morale. « Dis-moi un peu, lui dit-on, quelle comparaison y a-t-il à avoir en idée cet honneur chimérique, et ne pouvoir se revêtir que d'un méchant casaquin de siamoise, ou se défaire d'un préjugé pour se décorer des plus beaux ajustements. » Elle admet qu'il n'y a pas de comparaison; elle n'a pas le moindre penchant pour les amours romanesques. « Oh! Dieu, dit-elle, s't'amour-là est un catéchisse. » Bref, elle aime le plaisir, ne déteste pas l'argent mais ne se dit point vertueuse. Est-ce du réalisme? Non, les portraits sont des caricatures; un geste (2) de temps en temps est saisi sur le vif, mais c'est comme par hasard.

Cela nous éloigne trop de Rousseau et de Colardeau, dont la *Lettre d'Héloïse à Abélard* (1758) vient de déchaîner la mode des héroïdes. Revenons donc au sentiment avec Blondel (3) : il a lu Montaigne et Charron, il admire Henri IV et dit son mot sur les *Discours* de Rousseau (4). Le bonheur ne consiste pas dans les satisfactions des sens, mais dans « la tendresse du cœur »; elle est « l'âme des vrais plaisirs et quelquefois des vertus ». Deux époux qui s'aiment, voilà l'illustration la plus touchante du bonheur

(1) Par PAUL BARET [ou BARRETT], 1758.

(2) « Il vint me demander si j'étais toujours fâchée. Je lui répondis par un de ces gestes du coude que je conservais encore de mon premier état. »

(3) *Des hommes tels qu'ils sont et doivent être. Ouvrage de sentiment.* (1758).

(4) *Eloge du sentiment, critique des deux Discours* de ROUSSEAU, encore dans le *Voyage d'Alcimédon ou Naufrage qui conduit au port* (1758); c'est un fatras où se mêlent les clichés à la Prévost. [« Avec cette douleur profonde qui vous attendrit, et qui peut-être vous épouvante, dit un veuf inconsolable, je suis, après ceux qui jouissent encore des objets de leur passion, le plus heureux des hommes, et mille fois moins à plaindre que ceux qui ne peuvent les obtenir. J'aime mes peines, elles me sont précieuses, et ce serait me ravir tout ce

et du sentiment. « Ces larmes de repentir lorsqu'on s'est légèrement offensé, ces soupirs si séduisants lorsqu'on s'est demandé pardon, ces larmes de tendresse lorsqu'on s'est embrassé, cette sérénité de l'âme lorsqu'on a oublié sa faute, cette voix tremblante et affectueuse, ces mains l'une dans l'autre, ces deux têtes penchées l'une vers l'autre, ces regards si tendres et si éloquents, cette langue si attrayante, ce doux sourire, ce serrement de cœur qui ne s'exprime point », telle est l'histoire d'un couple heureux ⁽¹⁾. Le sentiment n'éclaire pas seulement le cœur, il est aussi le flambeau de la politique : le paysan que présente Blondel ⁽²⁾ n'est pas celui de l'âge d'or, il dérive de celui de La Bruyère et sert à critiquer les oisifs et parmi eux « tous ces descendants d'hommes illustres, qui ne veulent ressembler à leurs ancêtres que par le nom; tous ces fainéants de grande maison qui se contentent de la gloire de leurs aïeux » (p. 465).

Voici reparaitre un personnage sentimental de la façon de Destouches : c'est le vertueux valet de chambre qui, au moment où une jeune fille va perdre l'honneur, offre son argent et son secours ⁽³⁾; le mélodrame du Boulevard ne trouvera jamais situation plus touchante.

Il y a au moins trois éditions des *Aventures de Victoire*

que j'ai de plus cher que de m'en guérir si elles avaient un remède. »] aux nouveautés à la Helvétius [les prostituées qui se dévouent « aux plaisirs des sens des jeunes gens que leur âge prive encore de ceux du sentiment » sont regardées comme « des citoyennes utiles »; elles s'immolent au bien et au repos de l'Etat]; peuple sans prêtres, vous vous y attendez; cela ne se passe nulle part, et l'on peut dire de tous les personnages ce qu'Alcimédon dit d'Alcioné : « Je ne sais si elle est blonde ou brune, grande ou petite; je sais seulement que j'ai été ébloui. »

⁽¹⁾ Chapitre III : *Beau paradoxe*.

⁽²⁾ Chapitre XIII : *Le Laboureur* : « O mon ami ! lui dit-on, heureux ceux qui, comme vous, n'ont pour ainsi dire d'autre sentiment que celui de l'instinct naturel. »

⁽³⁾ *La Champenoise ou Mémoires de M^{me} la marquise de **** (1758). Ce roman reproduit des situations de *l'Etourdi*. Dans le *Magasin des Adolescents* (1766) de M^{me} LÉPRINCE DE BEAUMONT, II, p. 24, « une vieille domestique demande l'aumône pour ses maîtres ruinés.

Ponty par le chevalier de Bastide ⁽¹⁾; mais le tirage d'un livre ne prouve pas toujours son succès et n'est presque jamais la mesure de son mérite. Vraiment, celui-ci en manque par trop; on ne sait par où le prendre pour y louer quelque petite trouvaille. C'est le type du roman insipide où le héros porte sa vertu avec une ostentation déplaisante que l'auteur croit pourtant sublime. On y enseigne et l'on y prêche tout le temps; c'est une imitation d'imitation; les souvenirs de Duclos y font bon ménage avec les tirades d'Helvétius sagement rectifiées. Cela ne se passe nulle part et cela est plus faux que ne sera le genre troubadour lui-même. L'héroïne est tellement supérieure qu'on ne sait s'il peut exister jeune fille — ou auteur — plus ridicule. Notons cependant deux situations : nous connaissons déjà la première et nous la reverrons dans les romans de M^{me} Riccoboni ⁽²⁾; l'autre fait songer à un petit épisode de la *Nouvelle Héloïse* ⁽³⁾. L'auteur, cela va sans dire, ne sait pas en tirer parti; ses caractères et comme ses signes particuliers sont l'impuissance ⁽⁴⁾ et le ridicule ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ La première est de 1758; la deuxième est au tome III du *Supplément à la Bibliothèque de campagne*, Genève, 1761; la troisième dans la *Bibliothèque des romans*.

⁽²⁾ Victoire aime Montlouison, qui est marié; la femme meurt à propos et les deux amants s'épousent.

⁽³⁾ Montlouison, « homme de bon sens, connaissant le monde, ayant remonté au principe des préceptes et condamnant les dévots, se contentait d'être vertueux ». Il a épousé une femme qu'il n'aime pas, mais la vertu, affirme-t-il, lui tiendra lieu d'amour. Pour employer tout de suite cette vertu, il se fait le précepteur de la jeune Ponty; elle l'aime sans le savoir; l'homme vertueux lui ouvre les yeux et l'engage à « éteindre des feux coupables et honteux ». Obligée de s'éloigner, elle se trouve sans argent, comme Saint-Preux. Montlouison lui en fait glisser dans un sac à ouvrage; elle accepte l'argent avec moins de scrupule encore que Saint-Preux celui de Julie.

⁽⁴⁾ Il ne peut même rapporter une conversation et s'en tire par des formules vraiment significatives : « Pour se rappeler ce qu'elle dit, il faudrait aimer autant qu'elle aimait. » « Ce qu'il répondit parut si estimable à la marquise qu'elle ne trouva pas d'expression pour remercier. » « Elle ne raconta pas, elle peignit; elle donna de l'action à toutes ses paroles », etc.

⁽⁵⁾ Victoire, mariée à Montlouison, se fait un « système » de philosophie sublime autant que vague, devient bas-bleu et femme savante, et ses

Peut-on être plus sot? C'est difficile, mais on le peut. Il n'y a qu'à fréquenter les *Femmes de mérite*, comme le chevalier Yon ⁽¹⁾. Il faut comprendre d'abord que « le vice n'est jamais estimable; mais il cesse d'être odieux quand il n'a point étouffé les qualités de l'âme ». Cela étant bien entendu, nous vous présentons Rosalie qui est « galante » mais « avec une sorte de décence ». « Ses mœurs étaient déréglées, mais elle savait louer et admirer la vertu. » Elle a de la franchise et de la modestie; vous ne le croyez pas, mais c'est ainsi. « Solitaire, laborieuse, sobre, elle eût fait les délices d'un mari si une première faiblesse ne l'eût en quelque façon fixée à un état dont elle ne pouvait parler sans rougir. » « Affable, compatissante, généreuse », pourquoi ne quitte-t-elle pas cet état dont elle rougit? Elle ne demande pas mieux, seulement « elle voulait être vertueuse à son aise; elle ambitionnait deux cent mille francs, et par degrés elle était parvenue à les avoir ». Voilà une femme ménagère, ou je ne m'y connais pas. Or, sur le palier de son appartement s'ouvre la misérable chambre de Terlieu, un gentilhomme très fier, qui a servi, vient d'être réformé et a refusé avec indignation « un emploi dans les plus basses fonctions de la Finance ». Il se nourrit de pain sec. Comment lui « être secourable avec le respect qu'on doit aux malheureux »? Rosalie, « une belle âme », se le demande; elle ne pense plus qu'à cela et sa sensibilité la persuade de plus en plus qu'elle était « née pour la vertu ». Terlieu est conquis par ce « cœur noble », par cette « âme pure »; il est « pénétré d'admiration, et peut-être d'un sentiment encore plus intéressant ». Juste Ciel! Songerait-il à l'épouser? Il y songe; il l'épouse. « Rosalie, en avouant ses égarements, a la force d'y renoncer, et les épure par le repentir, par la bienfaisance... Leur maison

amis vont « se nourrir de ses maximes ». Cela ne l'empêche pas de toucher du clavecin et de chanter, de jouer de la guitare : « C'était là surtout qu'elle était inimitable. »

⁽¹⁾ *Les Femmes de mérite. Histoires françaises* (1759).

est le séjour des vertus. Ils en sont les modèles »; et voilà comme quoi on peut être plus stupide encore que le chevalier de Bastide.

L'année 1760, celle qui précède immédiatement la publication de la *Nouvelle Héloïse*, offre comme les autres plus d'un exemple des survivances, des remous et des présages d'avenir dont l'étude constitue proprement le fond de l'histoire littéraire. Tandis que l'auteur d'*Henriette* (1760) s'attarde à imiter *Marianne* et surtout l'*Orpheline anglaise*, l'auteur des *Mémoires de Miladi B.* (1760) plagie *Cleveland* et achève à l'anglaise, c'est-à-dire d'un coup de pistolet dans la tête, des personnages ébauchés par le bon La Chaussée. L'auteur des *Céramiques* (1760) se fatigue en vain à mettre *Daphnis et Chloé*, Prévost et les *Lettres persanes* dans le style de *Télémaque* (car on ne recule devant aucune promiscuité); des « rimeurs subalternes » (dont le jeune La Harpe) commentent Voltaire et sèment leurs héroïdes d'imprécations contre les prêtres.

Tandis qu'un passé déjà mort se défend ainsi de mourir et que les nouveautés de la veille tournent au lieu commun, les hommes sont attirés par de nouvelles préoccupations et satisfont ailleurs l'insatiable curiosité et la mobilité inlassable de leur esprit. Il est entendu que le « célèbre Shakespeare⁽¹⁾ » est le plus grand poète dramatique anglais⁽²⁾; si la connaissance de la langue allemande, pourtant « absolument nécessaire à nos officiers⁽³⁾ », ne se répand pas encore, on lit du moins les traductions et, par exemple, Gessner (la *Mort d'Abel*, 1760); le *Journal Etranger* (septembre 1760) donne la traduction d'un premier fragment d'*Ossian*, et Malet publie son *Histoire de Danemarck*, non encore oubliée à l'époque des romantiques et utilisée par plus d'un d'entre eux. Ces signes d'une nouvelle orientation sont pourtant trompeurs. De même que

(¹) *Ann. litt.*, 1759, t. VIII, p. 121.

(²) M^{me} LEPRINCE DE BEAUMONT. *Magasin des Adolescents*, II, p. 24.

(³) *Ann. litt.*, 1759, t. VII, p. 353.

pour Richardson, pour Shakespeare et plus tard pour *Werther*, l'accoutumance sera extrêmement lente et laborieuse; pendant plus d'un demi-siècle, ces nourritures étrangères seront attirantes seulement parce qu'elles sont insolites; elles resteront recherchées un peu comme les fruits exotiques, justement parce que personne n'a encore réussi à les acclimater.

* * *

Bastide, Thibouville, M^{lle} Fauque, M^{me} de Villeneuve n'ont mérité ni obtenu un succès durable. Ils n'ont pour nous que l'intérêt de nous informer des thèmes romanesques qui persistaient et des idées morales qui étaient communes dans le roman au moment où Rousseau préparait la *Nouvelle Héloïse*. Leur exemple nous apprend que le maître incontesté du roman français est l'abbé Prévost; avant La Chaussée, et avec une autorité incomparablement plus grande que celle de l'auteur de la *Gouvernante*, l'auteur de *Cleveland* a mis à la mode la sensibilité et le goût de la vertu; sa conception mélodramatique du roman, je me hâte de le dire, a été adoptée et appliquée avec plus de zèle encore et encore moins de discernement. Pour une imitation de Marivaux, il y en a cent de Prévost; les copistes de Crébillon lui empruntent des situations, mais ne font plus que nommer les sentiments que leur maître analysait; je ne puis dire qu'ils déplacent l'intérêt, car la plupart en sont décidément dépourvus : ils ont simplement une prédilection marquée pour les commentaires moraux. C'est le signe du siècle : le roman se plaisait, depuis les *Lettres Persanes* surtout, à accueillir la critique sociale; il sert maintenant à répandre les doctrines sensualistes et surtout le dogme de la légitimité et des droits de la passion.

CHAPITRE IV

Les dix années qui précèdent la publication de la “ Nouvelle Héloïse „ (suite).

II. Les auteurs à la mode. BACULARD D'ARNAUD, les *Epoux malheureux* : la victime des préjugés ; préparation de la partie licencieuse de la *Nouvelle Héloïse*. M^{me} DE GRAFFIGNY, les *Lettres d'une Péruvienne* : tout instinct est vertu. CRÉBILLON, les *Heureux Orphelins* : sous l'influence du roman anglais le roman se détourne de l'observation et s'oriente de plus en plus vers le romanesque. M^{me} RICCOBONI : ce qu'elle doit à Crébillon ; elle marque la fin du prestige de la *Princesse de Clèves*. RICHARDSON, *Grandisson* ; dignité de la personne humaine ; le romanesque ; la “ politique ” de la bonté ; prédilection pour les situations équivoques. PRÉVOST l'a adapté au goût français ; son influence sur son traducteur lui-même n'est pas appréciable. MARMONTEL, les *Contes moraux* : langage et sentiments du futur mélodrame et du roman de Pigault-Lebrun ; le libertinage se déguise et usurpe le nom de “ nature ”.

Nous avons réservé, pour les étudier à part, un second groupe de romanciers de la même époque ; ils ne se bornent pas, ceux-ci, à enregistrer les idées ambiantes ; de par leur vogue et leur talent relatif, ils propagent la contagion.

Le plus célèbre de tous, Prévost lui-même, aurait pu cesser d'écrire : on retrouve sa main partout.

C'est sa faute si « les infortunés goûtent une espèce de plaisir à répandre leur douleur ⁽¹⁾ » ; et c'est à son exemple qu'ils se drapent dans une mélancolie toute proche du romantisme. Un héros de Baculard d'Arnaud, La Bédoyère, nous confie l'état de son âme : « les divertissements, dit-il, ne remplissaient pas le vide de mon cœur... Je cherchais à perdre une liberté qui ne répandait chez moi que l'ennui,

(¹) BACULARD D'ARNAUD, *Les Epoux malheureux*, 1745, réimpr. en 1761

le dégoût, la langueur; je désirais un plaisir qui tînt plus de l'occupation que de l'amusement, et c'est là le sort attaché aux âmes sensibles (1) ».

C'est le *mal du siècle*, caractérisé par l'impuissance à trouver dans une discipline acceptée un motif de vivre; à ce mal s'ajoute logiquement le pessimisme de l'homme qui revise de son point de vue exclusif les principes d'une société dont il tente vainement de se désolidariser; il ne fait rien pour aider les autres à corriger les abus, et pour lui tout usage est abus; ce n'est pas pour le bien de l'humanité qu'il déteste les préjugés, c'est parce qu'ils l'empêchent de satisfaire ses passions et parce que le monde, dont il n'a pas voulu respecter certaines conventions, refuse de le laisser profiter à son aise des autres conventions qui lui seraient utiles. Il croit à l'hostilité de la société contre lui personnellement; il lui attribue des projets de vengeance vis-à-vis desquels il est désarmé. Son grand dépit est d'être clairvoyant par intermittence, et forcé d'avouer que lui non plus ne s'est pas départi des préjugés qu'il reproche aux autres. Se sentant petit et inutile, il ne se résigne pas : il se fait gloire de sa faiblesse. C'est l'homme qui a renoncé à tout, sauf à lui-même; grand poète lyrique si son génie le veut ainsi; au fond, un égoïste et très à plaindre. Les autres ont une règle, devoirs religieux ou devoirs sociaux; lui n'a que des droits, et c'est son malheur.

Il faut pourtant combler le vide d'une telle existence, et voilà la mission de l'amour. La Bédoyère voit Agathe : « C'est alors que ce vide affreux fut comblé (I, 7). » « Aimer et être aimé : il n'est que ce plaisir-là qui puisse remplir le vide du cœur, tous les autres sont bien faibles pour une âme sensible, et les âmes sensibles sont toujours les plus difficiles à satisfaire (II, 11). »

L'homme sensible est donc condamné, par sa sensibilité

(1) BACULARD D'ARNAUD, *Les Epoux malheureux*, 1761, t. I, p. 6.

même à poursuivre sans cesse le plaisir; il le paie cher, mais cela ne lui ouvre pas les yeux. S'il est assailli de partout par les infortunes, n'est-ce pas une fatalité? N'est-ce pas « qu'il est des hommes qui sont des espèces de victimes du sort, et sur lesquels il épuise ses traits (I, 138) »? Ils sont des victimes, rien de plus juste; mais ils prennent l'effet pour la cause, ils croient que les malheureux seuls sont faits pour l'amour⁽¹⁾ : ils veulent ignorer que ceux qui sont faits pour l'amour ne représentent de l'homme que son animalité et par conséquent sont inaptes au bonheur proprement humain.

Ils en font l'aveu pourtant, mais sans mesurer sa portée. « Que c'est un fatal présent du Ciel qu'une âme sensible! » se lamente Saint-Preux. « Hélas! qu'on est malheureux d'avoir un cœur sensible! » s'écriait La Bédoyère. C'est la pensée de tous, elle s'impose à eux, et il leur faut s'échauffer à froid, arranger des tirades, aligner des termes de contenu vague, pour se donner du cœur. Séparés par la volonté d'un père, Agathe pleure, La Bédoyère la console; que faut-il conclure de là? D'abord, il faut « sentir » et cela n'est pas donné à tout le monde. « Il faut aimer avec autant de force que j'aime pour sentir de pareilles situations », affirme La Bédoyère (I, 28). Une fois que vous avez « senti », il vous est permis de vous exclamer : « Il est des voluptés de tout genre, des douleurs qui ont leurs charmes, leurs transports, leurs délices. Qu'il est de plaisirs pour les âmes sensibles! (*Idem*) »

Ainsi, avant d'être illustré par Saint-Preux dans la première partie de la *Nouvelle Héloïse*, le mensonge se propage. La sensibilité de Julie est tout autre, nous le verrons; Rousseau a fait ce qu'il faut pour donner d'elle l'idée d'une fille sensuelle, il explique sa chute cyniquement peut-être, mais sans la moindre équivoque; il n'est pas chaste

⁽¹⁾ BACULARD D'ARNAUD, *Les Epoux malheureux*, 1761, t. I, p. 127. « On peut dire qu'il n'y a que les malheureux qui sont faits pour l'amour; leur cœur est toujours livré à la mélancolie, et la mélancolie entraîne à la tendresse, la nourrit dans l'âme et lui donne un pouvoir qui est toujours partagé et par conséquent affaibli dans le cœur des heureux. »

(et pourquoi le serait-il dans un tel sujet?), mais il est naturel et vrai. Aussi Julie se relèvera, donnera le change à sa sensualité, acceptera des restrictions à ses plaisirs : elle sera vertueuse comme vous et moi.

L'homme sensible, au contraire, va droit à la jouissance; il classe les hommes selon leur attitude envers lui : « les véritables honnêtes gens » sont ceux qui l'approuvent, tandis que « le commun des hommes » le blâme (I, 16). Tout ce qui lui fait obstacle est préjugé, un de ces « vils préjugés, les tyrans des âmes vulgaires (I, 23) ». Parlez-lui de famille et de société, il vous répond : moi. « Eh! il faut donc que je m'assassine moi-même pour respecter une prétendue loi, l'ouvrage de l'aveuglement, de l'imbécillité et du mauvais cœur! Que sont tous les hommes auprès d'Agathe? Y a-t-il pour moi un univers, une société, des usages, des amis? Je ne vois, je ne connais qu'Agathe, je ne puis vivre que par elle, elle seule m'intéresse, me touché, tout le reste m'est indifférent, étranger (I, 64). » Au fond, tout le monde est coupable, sauf lui; lui seul a su rester un homme, tandis qu'autour de lui « le préjugé arrache l'homme à lui-même ». Le préjugé! « Tyran des esprits! C'est toi seul qui fais toutes mes infortunes! C'est toi qui endureis des cœurs si sensibles, si tendres; me fermes le sein où j'ai puisé la vie; tu révoltes contre moi mon propre sang, les entrailles d'un père (I, 64). »

L'homme sensible ne sait que parler; il n'est pas, comme Julie, capable d'action; la seule chose qui lui soit naturelle c'est « tomber dans les abîmes les plus profonds; recevoir à la fois mille coups de poignard, être écrasé de la foudre (I, 140) ». De naissance, il a l'œil hagard et la démarche titubante. « Je marchais dans les rues comme un homme égaré. » — Où va-t-il? « Je traversai la Halle. Que j'enviai le bonheur de tous ces humains que ce barbare préjugé avilit encore à nos yeux! Hélas! me disais-je, ils sont heureux, ces hommes que l'orgueil méprise si injustement; ils aiment, sans doute, on ne les empêche point de s'unir à

ce qu'ils aiment, ils peuvent disposer de leur cœur, et je ne suis point maître du mien. O dieux ! que j'eusse préféré leur misère, leur bassesse à toutes les grandeurs du monde ! (I, 65-66). » Vous l'avez entendu ; il s'est aperçu qu'on l'écoutait et il continue de plus belle : « J'avais des moments de désespoir où j'aurais embrassé les états les plus vils, les professions qui paraissent les plus honteuses, et qui cependant n'ont rien de bas et d'abject à la vue du sage ; l'amour chez moi fortifiait la raison ; et, en effet, comment la bizarrerie, l'injustice et l'ignorance ont-elles pu attacher une espèce de déshonneur à des états qui souvent sont plus utiles à la société qu'à ceux mêmes qui y sont employés ? (II, 25) » Comme il ment, le pauvre homme ! Il aurait embrassé « les états les plus vils » ? Que ne les embrasse-t-il sans le dire ? Mais voilà, le préjugé est plus tenace que le révolté n'est persévérant. « Devons-nous donc nous étonner que les hommes lui soient si soumis, puisque les passions même plus fortes sans doute, plus touchantes que la raison, peuvent à peine en triompher (I, 25). »

Il ne manque donc qu'une chose à l'homme sensible, et c'est d'être un homme.

Le succès ⁽¹⁾ qu'obtint au XVIII^e siècle le premier roman

(1) D'après l'*Avertissement* de l'édition de 1783, on compterait 60 éditions des *Epoux malheureux* ! « Leur succès s'est toujours soutenu dans les provinces, dans les pays étrangers, ainsi que dans la capitale ; ils ont été traduits dans toutes les langues... » Le même *Avertissement* reproduit l'extrait suivant des *Lettres de M^{me} la comtesse de *** sur quelques écrits modernes* (Lettre 11, décembre 1745), qui concerne la première édition : « Je connais peu de livres où le sentiment soit exprimé avec autant d'énergie et de vérité que dans celui-ci. Les commencements de l'amour, ses progrès insensibles et rapides, les inquiétudes, les agitations, la force et la faiblesse qu'il inspire, les égarements de la raison, les déchirements du cœur, les transports de la jalousie, la crainte et l'espérance, les tendres émotions, les doux frémissements, l'oubli de soi-même et de toute la nature, l'inexprimable volupté qu'on goûte à voir l'objet aimé, l'empire de ses regards, le pouvoir de ses larmes, en un mot tout ce qui caractérise une grande passion est peint dans cet ouvrage avec les plus vives couleurs... Outre les tendres dialogues dont cette *Histoire* est semée, elle offre de temps en temps des traits hardis qui partent d'un esprit ferme et dégagé des erreurs populaires : telles sont ses réflexions sur le misérable préjugé qui flétrit à nos yeux la profession de comédien, source de nos plaisirs, de la politesse de nos mœurs, et peut-être de nos vertus. »

de Baculard d'Arnaud comporte plus d'un enseignement. Il est évident, d'abord, que pour goûter une telle œuvre, on a dû renoncer beaucoup plus nettement qu'avec Prévost à un idéal de la vertu fondé sur l'effort et sur le renoncement. L'honnête homme, à qui la religion ou l'humanité imposent des devoirs, devient une exception. Dieu ne sera bientôt plus que la Providence, ne gardera de ses attributs que la bonté; on est en train d'en faire un « philosophe sans le savoir », élément, toujours prêt à remettre toute faute comme un père sensible qui, ne consultant que son cœur, pardonne à ses enfants. D'autre part, les sentiments humanitaires s'exprimeront, mais seulement par des paroles, bruyants et vains, comme une roue qui tourne à vide.

Par là s'explique en partie le succès de Rousseau; il ne rompt pas brutalement avec son époque, car il est, comme elle, sensible et égoïste; il accueille donc les faibles et il leur dit : Vous avez raison, la passion est un don de Dieu, elle est donc au-dessus de tout; vous n'êtes pas faits pour la Providence, elle est faite pour vous. Aussi, il est très bon que l'homme s'adore lui-même, et, pour moi, je ne fais pas autrement. Seulement, ajoute-t-il, après vous être satisfaits, faites un retour sur vous-mêmes; écoutez votre conscience car, elle aussi, est un don de Dieu; elle ne vous trompera pas, ne pourra pas vous tromper, et elle vous indiquera un devoir.

Ainsi parle Rousseau, et je le crois sincère. On l'écoute : le fruit de la leçon n'est ni meilleur ni pire que celui de tant d'autres; après quelque hésitation, le faible retourne à sa faiblesse, mais lui donne une teinte de sensiblerie, un faux vernis de vertu, et au bout du compte, il se trouve que Rousseau a, malgré lui, renforcé de toute la puissance de son génie l'action dissolvante du romantisme d'un Baculard d'Arnaud; seuls ceux qui auraient pu profiter de l'exemple de Julie ramenée à la vertu, n'en avaient

nul besoin, l'erreur du siècle étant de prêcher la vertu aux faibles alors qu'on sait fort bien que les sermons ne redressent que les scrupuleux.

* * *

Toute vertu est instinct, disait Prévost. Tout instinct est vertu, dit M^{me} de Graffigny (1).

Zilia aime d'amour son frère Aza et même elle va l'épouser comme cela se pratique au Pérou. Mais ils sont les victimes (déjà banales à ce moment) des perfides Espagnols et de leur soif de l'or; on les sépare. Un Français ramène avec lui Zilia; un prêtre tente de faire entendre à la Péruvienne qu'elle ne peut aimer Aza sans crime. « Paroles insensées ! » s'écrie-t-elle; et, en effet, la « nature » n'enseigne pas cela; or, la « nature » est infail-
lible et la raison n'est bonne qu'autant qu'elle s'en rapproche (2). « Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour mobile, et la vertu pour principe! (lettre 30). » Ce qui subsiste d'excellent dans les hommes civilisés, dans les Français, par exemple, c'est leur disposition à la sensibilité et par conséquent, à la vertu; si ce penchant reste stérile, la faute en est à l'usage, au préjugé. « Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu [de Français] qui écoutât sans attendrissement l'histoire que l'on m'oblige souvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentiments et de la simplicité de nos mœurs. S'ils vivaient parmi nous, ils deviendraient vertueux : l'exemple et la coutume sont les tyrans de leur usage. » Une de ces « coutumes » est la religion chrétienne. Mon Dieu! si l'on y tient, Zilia admet d'en être instruite, car elle est tolérante; pourvu qu'on n'emploie à la persuader que « des raisonnements, des

(1) *Lettres d'une Péruvienne* (1747).

(2) *Ibid.*, lettre 19 : « Un fils du Soleil s'honorerait de vos sentiments; votre raison est presque celle de la nature. »

preuves solides (lettre 40) ». On ne la persuadera donc pas.

Et comment le pourrait-on ? Elle n'a des yeux que pour voir la réalité sensible, elle n'a de raison que pour rapporter tout à elle-même ; romantique donc et prête, si le talent ne lui manquait (1), à écrire la *Tristesse d'Olympio*, philosophant sur « le mépris que la nature semble faire de notre être (lettre 4) » : « Aucun dérangement ne s'aperçoit dans la nature ; et moi du suprême bonheur, je suis tombée dans l'horreur du désespoir (lettre 1). » Elle aime à se livrer à la rêverie qu'inspirent « les beautés naturelles (lettre 32) » ; elle ne regarde pas en elle-même, elle n'y trouverait qu'un objet passif, non une âme active ; n'ayant pas la première idée du drame passionnant de la vie personnelle, absente d'elle, elle « contemple », elle ne cherche pas à comprendre. L'univers pour elle n'est plus une énigme, ni une sublime leçon, il est un spectacle. « A la fin d'un beau jour, dit-elle, le ciel n'offre pas un spectacle moins admirable que celui de la terre ; des nuées transparentes, assemblées autour du soleil, teintes des plus vives couleurs, nous présentent de toutes parts des montagnes d'ombre et de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes [lettre 12] (2). » Elle a du sentiment de la nature la partie qui se confond avec le plaisir des yeux ; par contre, chose

(1) Voici un échantillon de son écriture : « Je touchais au moment où l'étincelle du feu divin, dont le Soleil anime notre être, allait s'éteindre : la Nature laborieuse se préparait déjà à donner une autre forme à la portion de matière qui lui appartient en moi : je mourais. » (Lettre 3.)

(2) Cp. encore dans la même lettre : « Que les bois sont délicieux, mon cher Aza ! Si les beautés du ciel et de la terre nous emportent loin de nous par des ravissements involontaires, celles des forêts nous y ramènent par un attrait intérieur, incompréhensible, dont la seule nature a le secret. En entrant dans ces beaux lieux, un charme universel se répand sur tous les sens et confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre et semblent frapper le sentiment aussitôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même, sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe. »

invraisemblable, ce qu'elle préfère dans Paris, c'est l'opéra, parce qu'il « imite la nature et fait honneur au bon sens », et que, chants et danses, tout y est « conforme à la nature et à l'humanité (lettre 17) ». Ajoutons enfin que des souvenirs de M^{me} de Tencin, une diatribe contre le point d'honneur et le duel (lettre 31), des imprécations contre l'« usage barbare » de mettre les filles au couvent pour ménager les intérêts du fils aîné (lettre 49) et enfin une théorie de l'amitié amoureuse rapprochent M^{me} de Graffigny des auteurs de son temps.

* * *

Passes encore pour une Péruvienne de vanter la sûreté de l'instinct et de l'identifier avec la vertu ; mais les femmes de Crébillon s'en mêlent à leur tour ! La vertu est chose d'instinct et « de combien sa lumière est plus sûre que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge et de l'expérience ⁽¹⁾ ». Si votre nature est d'aimer, ne vous en privez pas ; le public vous refusera son estime, mais ne gardez-vous pas la vôtre ? « Qu'avez-vous à vous reprocher ? Serait-ce d'être trop sensible et trop tendre ? Cette disposition de votre âme aurait sans doute fait votre bonheur, si vous aviez trouvé un cœur digne de remplir le vôtre. Vous avez donc été malheureuse, mais vous n'avez pas été criminelle ⁽²⁾. »

On nous a gâté Crébillon et c'est dommage. Les soixante-dix premières pages de ses *Heureux orphelins* (1754) portent sa marque ; elles forment une étude intelligente, minutieuse et vraie. Il faut passer sur quelques traits qui ternissent le tableau : un jardin anglais avec sa « grotte rustique », le caractère non moins anglais du chevalier Rutland « par conséquent plus sérieux et plus philosophe qu'il ne semblait devoir l'être à son âge (p. 8) ». Mais enfin

⁽¹⁾ CRÉBILLON, *Les Heureux Orphelins* (1754), édit. de 1772, p. 77.

⁽²⁾ *IDEM, ibid.*, p. 228.

nous sommes dans le monde des gens bien élevés dont l'élégance suprême est la mesure : « la nature, dit Rutland, ne veut être ni trop parée, ni trop nue. L'ignorant dégoûte; le savant ennue (p. 18) ».

Rutland a trouvé deux orphelins et s'est attaché à eux; acceptons la donnée. L'un des deux enfants est une fille; elle grandit et quand son bienfaiteur la revoit, vous vous doutez bien qu'elle est parfaite : de la beauté, de la grâce, « ce je ne sais quoi enfin qui se sent si bien et se définit si mal » achève de rendre Lucie « la personne du monde la plus séduisante (23) ». Rutland devient sombre, c'est qu'il aime Lucie. Ici, je m'arrête et je donne ce sujet à traiter à l'abbé Prévost ou à Baculard : ils en feront quelque chose de très romanesque et de très moral peut-être, mais qui sera à coup sûr criard et faux. Crébillon observe; admettons même qu'il calcule et qu'il combine; je le loue alors de son invention, car elle est proprement la vérité artistique et il n'est pas d'un talent commun d'inventer la vérité. Rutland donc aimant Lucie, la renvoie à son pensionnat; il ne peut l'épouser pour mille bonnes raisons, ni la séduire pour mille raisons meilleures. Voulant l'oublier, il se mêle au monde; le « spleen » l'y suit car il est Anglais. Il résoud d'occuper son esprit, il s'y essaie, rien n'y fait, il ne pense qu'à Lucie. Rentré chez lui, il retrouve l'appartement de la jeune fille, les objets qu'elle a touchés (1); il souffre mais il reste ferme. Qu'arrivera-t-il quand il se retrouvera en sa présence? L'amour n'attend que cette occasion. Pendant l'absence de Lucie, la « cristallisation » (pour parler comme Stendhal) a fait son œuvre : Rutland n'avait connu jusque-là que l'amour-goût, il est en proie à l'amour-passion; il renonce à combattre : premier progrès. Pourtant il n'est pas aveuglé; il ne veut pas devoir à la

(1) CRÉBILLON esquisse ici un épisode de la *Nouvelle Héloïse* : « Il passait sans cesse de son appartement dans celui que Lucie avait occupé. Là, tout ce qui avait servi à cette jeune personne, tout ce qu'elle avait touché, lui était précieux et devenait le sujet de ses regrets ou l'objet de ses plus tendres caresses. » (P. 35.)

reconnaissance le cœur de la jeune fille; il se fera aimer, il attendra; l'amour attirera l'amour. Hélas, elle a trop de respect pour lui, elle ne voit en lui que son bienfaiteur; il la voudrait familière et ne sait comment l'apprivoiser. Surtout il ne se déclare pas, il risquerait de perdre « le seul bien dont il jouît depuis longtemps, l'espérance d'être aimé ». Il entretient cette espérance et laisse ainsi s'achever la cristallisation : sa passion devient insurmontable; lui, si lucide d'abord, ne voit plus tant d'excellentes raisons qui s'opposaient à leur mariage; lui, si habile et si ferme, il se laisse entraîner à la dernière des maladresses : l'aveu. Elle le reçoit froidement, montrant de la bonne volonté quand il demande de l'amour. Tout cela est finement déduit, d'une couleur moderne, d'une saveur très franche.

Quand brusquement le ton change : la passion de Rutland passe par des crises de fureur; au cours de l'une d'elles, il tente de violer la jeune fille; elle le supplie, menace de se tuer, s'enfuit et nous voilà au beau milieu d'un roman anglais, *Paméla* ou *l'Orpheline anglaise* (1).

Il est regrettable, je ne le répéterai jamais assez, qu'on ait connu en France le roman anglais dès le XVIII^e siècle : on l'a apprécié à sa juste valeur, soit; mais on n'en a emprunté que le gros œuvre. Son influence a été néfaste, car en imitant les Anglais, on néglige un point : à savoir qu'on est Français, et c'est la mort du roman d'analyse. On moralisera, on logera des jeunes filles dans des maisons de tolérance, on leur préparera des morts affreuses et l'on aura cru faire un « grand drame » à la manière de Richardson.

Crébillon, lui aussi, maintenant, veut enseigner les hommes; il prétend que le roman psychologique apprend à les connaître : « une histoire, dit-il, qui ne contient que les minuties de leurs erreurs, est plus utile pour cela que

(1) Les pages 70-115 ne sont qu'une copie de *l'Orpheline anglaise*.

toute autre (291) ». Décrire l'amour et dénoncer les perfidies des roués, c'est faire œuvre « utile » (288-294). Il tourne aussi à l'homme sensible, il a tout comme un autre le goût des larmes (1); pour un peu, le roman d'analyse déchoirait au niveau du drame larmoyant, car il en vient à adopter les pires expédients de La Chaussée et de Diderot (2); il croit aux vertueux prédestinés (3).

Par bonheur, il lui arrive de se lasser de son rôle de copiste, et nous le retrouvons interprétant les « mines (4) », définissant le charme inquiet, le trouble, la confusion, l'extrême douceur d'une langueur mêlée de plaisir où il trouve autant de symptômes de l'amour; décrivant ses effets, la fatale ardeur qui le révèle; curieux de l'issue douloureuse et toujours semblable : la femme qui se sent dégradée, qui voudrait ne perdre que sa réputation, et que son bonheur du moins lui restât; consciente enfin de sa détresse, gémissante de l'abandon du monde et de la trahison de l'amour. L'analyse reste possible, parce que si Crébillon admet, comme tous les autres, la puissance de l'amour (5), il conserve, contrairement à eux, l'idée que la vertu est un effort, qu'elle se soutient par un certain orgueil; ses héroïnes luttent parce qu'elles trouvent « une secrète douceur » à se découvrir capables de renoncement; elles ne sont pas vaincues d'avance.

* * *

(1) *Les Heureux Orphelins*, p. 176 : « Que cet état tout douloureux qu'il était avait des charmes pour mon cœur!... Ah! qu'il est vrai, pour les cœurs sensibles, qu'il y a une volupté bien supérieure à toutes celles qu'ils [les sens] peuvent faire éprouver. »

(2) *Ibid.*, p. 178 : « De temps en temps il prononçait de ces mots interrompus qui semblent prouver d'autant plus de passion qu'ils prouvent plus l'impuissance où l'on est de l'exprimer. »

(3) M^{me} de Suffolk a « de funestes dispositions à l'amour » (p. 22) : « Je n'étais née, dit-elle, que pour l'amour ou pour la vertu. » (P. 125.)

(4) *Ibid.*, p. 420. Il dit très justement : « Il faut être femme, assurément, pour mettre tant de choses dans une seule mine; et il fallait, je crois, être vous ou moi, pour les démêler toutes avec tant de promptitude et de finesse. »

(5) *Ibid.*, p. 67 : « Ne nous fions pas, dit-il, à ce que peut la vertu sur un cœur rempli de la passion la plus violente. »

Ce n'est pas la peine de parler de Duclos après Crébillon (1); M^{me} Riccoboni nous retiendra davantage, ayant pour elle de la simplicité, une sorte de bonne foi qui fait que ses romans comptent parmi les moins vieillis du XVIII^e siècle. Sans doute, ils datent par quelques traits plus ou moins malheureux. Elle emprunte aux romans anglais le cliché du prétendant rebuté, toujours complaisant et toujours importun; elle cite Pope, elle invoque Shakespeare; elle se révolte contre la thèse stérilisante qu'Helvétius va bientôt vulgariser (2); elle reproduit sans y regarder de près le lieu commun de l'amour qui engendre la mélancolie; elle se dit heureuse d'avoir une « âme sensible (3) » et son style en pâtit (4).

Mais enfin si elle s'inspire trop souvent de plus d'un devancier, elle le fait de façon originale quand son modèle est Crébillon; elle achève ce qu'il avait commencé. La *Princesse de Clèves*, que l'on n'oubliait pas, même en renonçant à se hausser à sa taille, paraît décidément hors de nature; la *Religieuse portugaise* a pris le pas sur elle. De la femme qui maltraite l'amant pour l'enchaîner, on a d'abord passé à celle qui lui résiste, puis à celle qui cède à regret; Fanny Butlerd fait un pas de plus : elle se donne parce que la mission de la femme étant d'aimer, elle est donc aussi de se donner. La femme est la servante de l'homme, elle demande au Ciel le bonheur de son amant

(1) Ses *Mémoires sur les mœurs de ce siècle* (1751), roman antiromanesque à l'imitation de Crébillon, marquent un recul sur le maître; les souvenirs de M^{me} de Lafayette et de M^{me} de Tencin, transportés dans le milieu dépeint par Crébillon, forment un mélange assez piquant, peut-être, la finesse n'est pas toujours absente, mais en somme c'est une copie. Vous retrouvez dans la bouche de la marquise de Retel les réflexions et la théorie que Versac expose dans les *Egarements*.

(2) *Lettres de Fanny Butlerd...* (1757), lettre 16 : « On ne me persuadera jamais que la vanité soit le motif de nos bonnes actions et la source de nos vertus. »

(3) *Ibid.*, lettre 58 (lettre 67 de l'édition de 1818)

(4) *Ibid.*, lettre 19 : « Les mouvements de la nature honorent celui qui se fait un devoir de s'y abandonner. » Lettre 32 : « Votre cœur est l'autel sacré qui reçoit mes serments. »

« sans examiner, dit-elle, si c'est moi qui dois toujours le faire, si je m'expose à vous rendre ingrat, si je suis condamnée à pleurer un jour la perte de votre cœur. Je suis sûre, bien sûre, de former alors pour vous les mêmes souhaits que je forme dans cet instant (lettre 6) ». Son amour est un penchant qui « change son cœur, qui n'y laisse plus de place pour ceux qui doivent lui être chers (lettre 24, lettre 28 de l'édition de 1818) ». « Moi, dit-elle, je ne sais que dire : je vous aime, il faut me le pardonner, c'est qu'en vérité, je ne pense que cela (lettre 40 de l'édition de 1818) (1). » L'expérience se charge de l'éclairer; il ne lui faut pas longtemps pour voir que l'amour ainsi conçu est une victoire pour l'homme et une déchéance pour la femme (2), et que par conséquent l'homme et la femme sont des ennemis. Désabusée enfin, elle le juge à sa valeur, elle se méprise de l'aimer, se détache dans un sursaut de fierté tardive; elle n'a adoré qu'une vaine idole, une erreur qu'elle regrette d'ailleurs encore (3).

Mais est-il possible de se confier à celui qui doit vous décevoir? N'y a-t-il pas en lui une fausseté qu'il ne peut cacher malgré toute sa prudence et toute son adresse? Non; car tandis que le rôle de la femme est d'aimer, la loi de

(1) De là quelques détails neufs qui n'appartiennent qu'à M^{me} Riccoboni, tel le suivant : « J'ai mis tout mon visage sur ce papier qui a été dans vos mains. » (Lettre 59.)

(2) *Ibid.*, lettre 15 : « Trahi, quitté, haï de ce qu'il aime, un homme peut toujours se rappeler avec plaisir le temps où il se trouvait heureux, temps marqué par ses triomphes, par une victoire dont le souvenir est toujours flatteur pour sa vanité. Mais nous, qui nous croyons méprisées dès que nous cessons de nous croire aimées; nous qui joignons au regret de perdre notre bonheur, la honte de l'avoir goûté; nous dont le front se couvre de rougeur, quand nous nous rappelons les moments les plus doux de notre vie, pouvons-nous sans frémir écouter un sentiment aimable, séduisant, il est vrai, mais dont les suites peuvent être si cruelles ? »

(3) Même idée dans l'*Histoire du marquis de Cressy* : « Il fallait mépriser celui qu'elle adorait encore. Ce n'est pas toujours son amant qu'on regrette le plus, quand on est forcée à lui retirer son cœur; c'est le sentiment dont on était touchée, c'est le prestige aimable qui s'évanouit, c'est le plaisir d'aimer. »

l'homme est d'ambitionner. Le marquis de Cressy ⁽¹⁾ est un de ces ambitieux; séduisant, orné de qualités brillantes, nullement perfide au fond. Mais voilà : il raisonne; il sent que l'homme doit calculer, « s'avancer, effacer les autres et parvenir ». Il a, par vanité d'abord, entretenu le goût que ressentait pour lui une jeune fille; puis il s'est laissé gagner à la contagion de cet amour; un moment, il est « tenté de sacrifier tous ses projets de grandeur et de fortune à l'attrait du bonheur véritable qu'il pouvait trouver dans la possession d'une fille charmante dont il était adoré ». S'il s'écoulait! Car il sent « au fond de son cœur ce mouvement juste et vrai que la nature y imprime... mouvement qui nous conduirait peut-être plus sûrement que les principes d'une raison étudiée, si nous avions la force de l'écouter et de le suivre ». Mais l'ambition l'emporte; il rompt. La jeune fille reste éprise de lui malgré tout et peu à peu se persuade qu'il est moins condamnable qu'elle l'avait pensé d'abord : Qu'il vive sa vie d'homme; quant à elle, sa vie de femme est finie; elle prend le voile. On est tenté de lire ce roman à mi-voix : il n'y a pas là l'ombre d'une théorie ou d'un système; on en garde l'impression d'une vérité discrète, à la française. Richardson n'a pas passé par là.

M^{me} Riccoboni n'a jamais su qu'une histoire qu'elle ne se lasse pas de récrire et où l'on est tenté de reconnaître la sienne. Pour ne pas recommencer chaque fois le même roman, il lui faut donc choisir et amener une catastrophe différente; ici l'habileté lui manque : dès qu'elle invente, elle est vulgaire ⁽²⁾. C'est encore le cas pour l'aventure de M. d'Ossery qui commande les situations des *Lettres de*

⁽¹⁾ *Histoire de M. le marquis de Cressy* (1758).

⁽²⁾ Dans l'*Histoire du marquis de Cressy*, on ne s'explique vraiment pas pourquoi le marquis devient l'amant de sa pupille retirée chez lui, si ce n'est pour préparer la catastrophe; de même on ne s'explique pas autrement une lettre de la jeune fille religieuse, l'incident qui fait entrer M^{me} de Cressy dans la maison où son mari a des rendez-vous avec sa pupille, enfin le rôle tout entier de M^{me} d'Elmont.

Milady Catesby : il y a dans toute œuvre de M^{me} Riccoboni un mauvais roman romanesque (1) et un très joli roman sentimental.

A la manière de Crébillon, Juliette Catesby décrit les commencements de l'amour : l'attrait inexplicable dont elle ne démêle les fondements que lorsqu'une occasion l'y entraîne; l'adresse de l'amour à se dissimuler sous d'autres noms, les incertitudes, les inquiétudes, un certain chagrin secret; puis l'aveu qui fait qu'on se livre à la passion; la joie d'être « sensible (2) ». Revenue à elle-même, elle juge l'illusion de l'amour avec l'acuité du regard d'un Stendhal, sans l'entortillé et le précieux qui font si souvent de lui un pédant. « Notre prévention, dit-elle, fait tout le mérite de l'objet que nous préférons; elle pare l'idole de notre cœur, elle lui donne chaque jour un nouvel ornement. Peu à peu, l'éclat dont nous l'avons revêtue nous éblouit nous-mêmes, nous en impose, nous séduit, et nous adorons follement l'ouvrage de notre imagination. » Pour reconnaître ainsi dans l'amour l'œuvre trompeuse d'une « cristallisation », il faut être bien lucide et bien déçu.

L'héroïne de M^{me} Riccoboni est presque toujours une femme très sensible, très fine aussi, et que son intelligence détrompe. Son malheur n'est pas exceptionnel, ses chagrins, comme elle dit, n'ont d'extraordinaire que la façon dont elle les sent (3); Juliette Catesby n'en connaît

(1) Milord d'Ossery et Juliette Catesby s'aiment. Le hasard veut qu'il se trouve chez Montfort avec d'anciens amis de l'université; il s'enivre, rencontre dans l'obscurité la sœur de Montfort. « J'osai tout, confesse-t-il, j'abusai cruellement du désordre et de la simplicité d'une jeune imprudente dont l'innocence causa la défaite. » La jeune fille lui écrit bientôt qu'elle est enceinte; il l'épouse sans dire à Juliette Catesby, qu'il aime toujours, ce qui l'oblige à ce mariage.

(2) M^{me} RICCOBONI, *Lettres de Milady Catesby* (fin 1758) : « Aimable sensibilité! Présent cher et flatteur! Non, ce n'est pas vous qui nous rendez malheureux; notre inquiétude naturelle, nos caprices empoisonnent les dons du Ciel, et nous font prodiguer, sans en jouir, les biens précieux qu'il nous accorde. »

(3) IDEM, *ibid.* : « Ce n'est pas l'espèce du mal, mais la sensibilité du malade qui doit exciter notre compassion. »

qu'un ⁽¹⁾ : celui d'être forcée de mépriser l'homme qu'elle aime sans pouvoir pourtant cesser de l'aimer ⁽²⁾. L'amour est la seule chose sérieuse de la vie d'une femme; une éternelle plainte résume toute la pensée de M^{me} Riccoboni : « Qu'il est dur d'être abandonnée ! » Entendez : « Qu'il est dur d'être femme ! » Car tel est leur sort. A l'homme tout est permis; depuis l'*Astrée* ⁽³⁾, les hommes ont prétendu que leur cœur et leurs sens peuvent agir séparément ⁽⁴⁾, ils ont su établir des principes dont ils sont décidés à tirer avantage. Le repentir, disent-ils, efface toutes les fautes; soyez donc sûr qu'ils se procureront des occasions de se repentir (lettre 7).

Quel est le partage de la femme? On ne s'accorde même pas sur la notion de sa vertu; on ne veut plus voir en elle qu'un orgueil et un égoïsme : « la vanité bien entendue, dit-on, et tournée vers le grand, fait des femmes vertueuses ». Ainsi, « voilà une femme très respectable, très respectée : pourquoi? Parce qu'elle a eu l'avantage de

⁽¹⁾ M^{me} RICCOBONI : *Lettres de Milady Catesby* (fin 1758) : Celui qui n'a pas senti la douleur d'être trahi de ce qu'il aime avec passion n'a qu'une faible idée des peines qu'on peut éprouver dans la vie. »

⁽²⁾ IDEM, *ibid.* : « Je vous aime peut-être encore, mais je ne vous estime plus; j'en renonce à vous; la constance de mes sentiments n'est point une preuve que je vous croie digne de mon attachement. Elle est dans mon caractère; des traits ineffaçables ont gravé dans mon âme une faiblesse qui me fut chère; j'en aime encore le souvenir. Il ne tient point à vous, mais aux impressions vives que j'ai reçues. Semblable à une personne qui se regarde avec complaisance et jouit du plaisir de se voir sans songer à la glace qui le lui procure, je me plais à me rappeler mon amour sans me plaire à penser à vous. »

⁽³⁾ Première partie, livre IV : Lycidas, frère de Céladon, aime en même temps Phyllis d'honnête amitié et Olympe très sensuellement.

⁽⁴⁾ *Lettres de Milady Catesby* : Leur cœur et leurs sens peuvent agir séparément; ils le prétendent du moins; et « par ces distinctions qu'ils prennent pour excuse, ils se réservent la faculté d'être excités par l'amour, séduits par la volupté, ou entraînés par l'instinct. Comment pouvons-nous démêler la véritable impression qui les détermine? Les effets sont si semblables et la cause si cachée! Mais cette excuse qu'ils prennent, il ne la reçoivent pas, remarquez cela : ce qu'ils séparent en eux, ils le réunissent en nous. C'est nous accorder une grande supériorité dans notre façon de sentir, mais faire naître en nous une terrible incertitude sur l'espèce des mouvements qui les portent à désirer de nous posséder. »

s'aimer assez pour ne point en aimer un autre. » La thèse est dangereuse; elle tend à dire que « la classe des femmes faibles » est « celle des bons cœurs ». Tous ces raisonnements sont spécieux. Sont-ils efficaces? Car enfin, il faut vivre, et j'aime mieux vivre vertueuse que de savoir pourquoi je le suis. « Je hais à chercher des raisons qui affaiblissent l'idée que j'ai de la bonté; les moralistes qui s'établissent scrutateurs et juges de l'âme, pour l'avilir, dégrader ses opérations les plus nobles, ne me persuaderont jamais que contre eux-mêmes... Nous ôter le mérite de devoir à nos efforts une partie de nos vertus, c'est nous décourager. Attribuer toutes nos bonnes actions à la vanité, à l'amour de nous-même, c'est rebuter notre cœur (lettre 15). »

Puisqu'il s'agit de vivre, le moment est donc venu pour tant d'héroïnes oisives d'envier la ménagère « qui ne lit point », conduit sa maison, gouverne ses fermiers; Jean-Jacques n'est pas le seul, ni même le premier à rêver de M^{me} de Wolmar, de son existence active dans un plantureux domaine. « Il serait singulier que cette ménagère eût plus de mérite que nous; il est du moins bien sûr qu'elle a plus de bonheur (lettre 4) (1). » Le public qui va lire la *Nouvelle Héloïse* commence à mépriser la vie factice des villes et « cette fausseté qui, sous le nom de politesse, nous arrache des égards, nous force à nous contraindre (lettre 8) ». Si le grand plaisir est encore de converser entre gens bien élevés, dans des appartements coquets, on s'isole quand ce ne serait que pour écrire ses lettres et alors on ouvre la fenêtre, on jette un coup d'œil moins distrait sur « des bois, des eaux, des prés, un paysage admirable (lettre 3) ».

* * *

(1) A côté de M^{me} de Wolmar, voici son mari : celui qui « vit au milieu de ses vassaux, comme un père tendre environné d'enfants qui le chérissent... c'est un homme, ma chère, c'est le seul qui soit ici. » (*Ibid.*, lettre 7.)

Vers le milieu du siècle, on hésite donc entre deux voies : celle qu'a tracée Marivaux et celle que Prévost continue à frayer. Dans quelle direction Richardson va-t-il pousser le roman français ? Il est le successeur de Marivaux par son intention de noter obstinément les « détails ennuyeux » par lesquels « on va aux faits principaux » comme le voulait Marianne ; il n'est pourtant pas son imitateur : il fait un tout autre choix que lui dans les menus faits qu'il juge dignes d'être reproduits, ou plutôt il se passe de choisir. Quand l'un multiplie les touches légères, utiles pour fixer et interpréter une physionomie, l'autre accumule à tout propos des traits qui durent paraître superflus. L'un analyse, dispose autour de la figure étudiée les éléments qui suffisent à la faire ressortir, se contente de l'éclairer d'un jour discret, et se tournant vers le lecteur : maintenant je n'explique plus rien, a-t-il l'air de dire ; regardez ; est-ce bien cela ? S'il ne se retenait, il ajouterait : Suis-je assez fin ? L'autre observe de minute en minute ; il y a longtemps que vous avez compris, il continue, il répète, il recommence ; il ne se soucie pas qu'il vient d'écrire « deux cents pages pour nous informer de ce que nous savions déjà ⁽¹⁾ ». Il le sait, il pourrait s'appliquer le mot d'un de ses personnages : « mes préambules sont plus longs que ma matière ⁽²⁾ ». Ainsi, son réalisme est dans un sens le contraire de celui de Marivaux. Et d'abord il est incohérent à nos yeux ; l'effet est inégal.

Il nous suffira de le montrer pour *Grandisson*, celui de ses trois romans qui par la date ⁽³⁾ est le plus rapproché de la publication de la *Nouvelle Héloïse*.

Parents et amis ont demandé à Miss Byron, à son départ pour Londres, d'écrire souvent (et elle n'y manque pas!),

⁽¹⁾ LE BRETON, *Le Roman au XVIII^e siècle*, p. 189.

⁽²⁾ *Grandisson*, IV, p. 303.

⁽³⁾ PRÉVOST en publia la traduction en deux fois : à la fin de l'année 1755 et au début de 1758.

de nommer dans ses lettres les personnes avec qui elle se trouvera, et de faire « la peinture de leurs caractères (lettre 5) »; rien de mieux. Mais elle tient aussi à vous « apprendre, jusque dans l'origine, tous les soins, toutes les flatteries et jusqu'aux témoignages muets de distinction » qui pourront lui être adressés; cela intéresse sa famille, mais nous touche moins. Les portraits sont parfaits : pas de banalité, pas d'abstraction, parfois un humour caricatural que le Français retrouvera plus tard avec plaisir dans Dickens; des paroles, des gestes, — plus de gestes que de psychologie; — nous ne sommes pas dans une région imprécise ou imaginaire, mais en présence de gens d'un certain pays et d'un certain temps. Il est évident que Richardson aime les scènes « où la représentation des paroles et des mouvements forme un tableau vif et naturel (1) ». « Mon goût, fait-il dire à l'un de ses héros, est de représenter ce qui se passe sous mes yeux... Il n'y a que cette manière pour donner de la chaleur au style (2). » D'un mot jeté çà et là, il prépare un épisode longtemps avant de le raconter. Lorsqu'il en est temps, il le met sous nos yeux, mais d'un bout à l'autre, sans nous faire grâce d'une répétition. Il a à nous montrer un père égoïste, par exemple; il ne choisit pas quelques traits caractéristiques comme l'eût fait un auteur français et c'est ce que peu de lecteurs purent admettre; il se garde, par contre, de définir le caractère à l'aide de mots abstraits, comme c'était l'habitude de nos écrivains, et sans doute il a raison. Son procédé est celui du sténographe : il écoute une scène qui vient de s'engager entre le père et ses deux filles, il la transcrit exactement au long de trente pages in-8°, et il arrive que l'effet soit très grand. A coup sûr, la manière est nouvelle. Elle n'est pas artistique, je n'ai pas besoin de le dire; il est pourtant curieux de noter qu'un

(1) *Grandisson*, II, p. 9.

(2) *Ibid.*, III, p. 376.

esprit du dernier ordre, un chevalier de Mouhy, simplement parce qu'il regarde, trouve avant Richardson les mêmes mots pour dessiner les mêmes gestes ⁽¹⁾.

Ce qui appartient à Richardson et ce qui fait l'efficacité de son réalisme, c'est l'idée qu'il a du monde et cela revient à dire que son originalité fut d'être Anglais. Le monde qu'il connaît n'a vraiment rien de commun avec celui des romans français; ici, les qualités de l'héroïne, il faut bien le dire, étaient trop souvent une belle voix, une taille avantageuse, un air de langueur. Au contraire, il ne s'agit jamais pour les honnêtes gens d'Angleterre de faire leur cour à la femme qu'ils aiment. Miss Byron a droit aux éloges les moins romanesques : c'est « réellement la fille du monde qui entend le mieux l'économie domestique... Son administration est accompagnée de tant de dignité et de douceur, qu'elle est adorée de toute la maison. Cependant j'ai peine à comprendre où elle trouve du temps pour cette multitude de soins; car nous ne nous apercevons jamais qu'elle nous manque. Mais avec peu d'amour pour le lit, beaucoup d'ordre, et de l'aisance sans précipitation, rien n'est difficile ⁽²⁾ ».

L'idéal est donc celui des deux parties de la *Nouvelle Héloïse*. L'impression dominante est que l'amour étant un sentiment profond qui peut décider du malheur de toute une vie, il faut laisser maître de lui-même tout être humain; celui-ci se sentira obligé par là de bien employer sa liberté. La passion — jamais oublieuse des convenances de toutes sortes — une fois fixée sur son objet, l'intérêt se déplace; « le devoir conjugal et maternel » devient pour la femme « le premier des devoirs ⁽³⁾ ». Pas un mot sensuel,

⁽¹⁾ Cp. MOUHY, *Mémoires de M. le marquis de Fieux*, 1736, 3^e partie, p. 119 : « Il nous apprend en tenant la porte du parloir d'une main, et ayant un de ses pieds dehors, etc. », et *Grandisson*, II, p. 315 : « En tenant la porte d'une main et passant seulement la tête pour me voir, etc. »

⁽²⁾ *Grandisson*, III, p. 229.

⁽³⁾ *Ibid.*, IV, p. 286.

car l'état d'époux est un véritable sacerdoce; mais la même complaisance que M^{me} de Wolmar pour la vie large et facile, la même notion du bonheur domestique, aucun plaisir ne se trouvant en dehors de la famille et du cercle d'amis qui la complète. Le prix et la dignité de la personne humaine font l'unité des romans de Richardson, et c'est par là aussi qu'ils sont « trois grands drames » réalistes.

Mais j'ai dit que ce réalisme péchait par l'incohérence; celle-ci provient d'un tour d'esprit inconnu à la littérature française, d'un défaut de mesure qui fait que Richardson accorde à un manque de décence autant d'importance qu'à un crime; « chétif et naïf moraliste (1) » donc que Richardson; mais nous n'allons pas nous montrer difficile sur ce point. Mesurons plutôt de combien il s'éloigne par là du goût français. Faudra-t-il ou non retenir le chevalier à coucher? Grave question, que l'on discute minutieusement; on plaide pour et contre; et pendant ce temps-là, que devient l'analyse? — Comment fixer la date d'un mariage? Cela vous paraît tout simple et dans tous les cas fort étranger aux préoccupations ordinaires d'un romancier. Non, il faut que cela se raisonne tout au long; tous les personnages disent leur mot : les formalités sont leur délicatesse. Enfin, passons, c'est acceptable à la rigueur. Mais encore faudrait-il ne pas mêler ces formalités où elles n'ont que faire et où même elles sont repoussantes : Clémentine se réconcilie avec ses parents, c'est très honorable; mais pour cela les deux parties signent un traité écrit, et cela nous gâte le reste (2).

Ajoutez à cet excès l'impuissance de Richardson à inventer une intrigue vraisemblable et vous allez saisir sa

(1) LE BRETON, *op. cit.*, p. 200.

(2) PRÉVOST a gardé ce trait dans sa traduction; il en a supprimé un autre du même genre : « Clémentine a employé quelque temps à écrire sur deux colonnes les raisons pour et contre son engagement dans l'état du mariage. » (IV, p. 423.)

grande faiblesse. Dans une société si strictement réglée, dont on nous décrit les visites et les thés, où l'on enseigne la bienséance et la civilité puérile et honnête, il n'y a rien de plus ordinaire que les enlèvements et les duels! Miss Byron arrive à peine à Londres que la voilà enlevée à la sortie d'un bal paré; nous sortons d'une bonne maison anglaise pour tomber en plein dans un complot où « tout paraît d'une infernale obscurité (lettre 17) ». Le roman de la vie domestique tourne au roman d'aventures et au roman policier : la nuit, dans une campagne déserte, une chaise à porteurs entourée de cavaliers emporte une femme évanouie. Est-ce du Mouhy? C'est du Richardson. Suivez-le, il va vous indiquer la piste à suivre pour retrouver Miss Byron; mais non, ce n'est pas encore la bonne; il faudra bien nous résoudre à mettre neuf hommes en campagne et à les lancer sur les routes du comté ⁽¹⁾. Zèle bien superflu : vous savez bien que c'est Grandisson, l'invincible et l'invulnérable, qui doit sauver Miss Byron d'abord et je ne sais combien d'autres dans la suite ⁽²⁾; car

⁽¹⁾ Autres situations romanesques : celle de l'innocent que des perfides font mettre « chargé de chaînes au fond d'un cachot », II, p. 160; celle de la tante entremetteuse; celle d'« une pauvre orpheline qui a besoin de protection : contre qui ? contre une mère. Situation terrible », II, p. 194. La pauvre orpheline, quoiqu'elle achève à peine de sortir de l'enfance, sait déjà qu'il faut craindre « les artifices des hommes pour faire tomber les riches héritières dans leurs pièges », II, p. 209. Une sœur de Grandisson, comme une vulgaire héroïne de roman français, s'est laissée aller à donner une promesse de mariage écrite à un homme qu'elle découvre trop tard méprisable; « cette étrange aventure » exige pour sa seule conclusion une lettre de quatorze pages. Une femme dédaignée par un jeune homme épouse le père de l'ingrat dans l'unique but de se venger de lui. Prévost supprime l'épisode d'Olivia, Italienne amoureuse de Grandisson, qui vient le réclamer jusqu'en Angleterre et tente de le poignarder. Un autre entreprend de se défaire d'un rival « par une voie trop ordinaire en Italie » : il loue des assassins. L'amour violent, on le sait, est une passion italienne : Daurana se suicide, Clémentine devient folle.

⁽²⁾ Il sauve la vie d'un de ses amis attaqué « par des assassins qui n'étaient que les émissaires de son frère », II, p. 61; il sauve un innocent, II, p. 160; il sauve, dans « une de ces rencontres qu'on nomme vulgairement d'heureux hasards », un ancien ami qui l'avait insulté et avec qui il s'était brouillé, II, p. 287; un autre encore « doit son existence » à Grandisson, III, p. 114.

Grandisson, c'est d'Artagnan, un d'Artagnan toujours bien nourri et toujours pompeux. Il a un art à lui « de se faire des amis zélés de ses plus mortels ennemis (IV, 19) ». Il n'arrache pas seulement les victimes à leurs persécuteurs; sa mission est aussi de jeter dans l'âme des jeunes libertins « les fondements d'une solide conversion (III, 320) (1) ». Notez que dans tous ses duels, par un privilège qu'il partage avec les héros de romans populaires, s'il n'est jamais tué, il ne tue jamais non plus, par grandeur d'âme et par scrupule. Il désarme son adversaire en liant son épée d'abord, bonne précaution; et ensuite en lui faisant de la morale. Le duel, dit-il, est une « monstrueuse manie »; il porte le deuil dans les familles, il fait de l'honnête homme un meurtrier; vous risquez de tuer ou d'être tué, or, votre vie n'est pas à vous (I, 275, 277-280); enfin, vous êtes membre d'un Etat policé, vous ne pouvez donc vous faire justice vous-même. Bref, l'homme qui mérite ce nom ne reconnaît que les lois de Dieu et celles de son pays, non celles du faux honneur. Ces idées sont louables; elles s'accordent d'ailleurs avec la règle dont Grandisson ne dévie jamais : « Je ne vis pas pour le monde, dit-il, c'est pour moi que je vis, pour le censeur que je porte en moi-même (I, 274) » et voilà qui l'apparente encore à Rousseau.

Grandisson serait, au fond, très supportable, s'il ne se mêlait pas d'être sublime ou du moins s'il se modérait dans sa perfection. Mais non, jugez-en : il ne coupe pas la queue à ses chevaux; ainsi ils peuvent écarter les mouches; voilà une grandeur qui n'est pas donnée à tout le monde et « l'humanité, dans un exemple de cette nature, marque ce qu'on peut attendre du même cœur dans les grandes occasions (I, 237-238) ». Aussi, contemplez-le : « une douce majesté reluit sur son visage (II, 71) »; il prend,

(1) Cp. II, p. 291 : On assassine le frère de Clémentine; Grandisson se trouve à point nommé pour lui sauver la vie; mais ce n'est pas tout : il a été « le restaurateur de sa raison et de ses mœurs ».

comme sans le savoir, et comme si ce n'était rien du tout, « l'air d'un homme habitué aux grandes actions ». Il est « toujours bon, toujours généreux, juste, intrépide. Son caractère ne varie point dans les moindres circonstances (III, 55) ». — Le modèle d'une « noble action » pour lui-même et son entourage, c'est, par exemple, de ne pas lire une lettre qui ne vous est pas adressée (IV, 63); mais ce qui passe tout, c'est de prêter ses domestiques à des voisins dans l'embarras (1). Dans ce monde, où pourtant on s'apostrophe d'« âmes supérieures (II, 176) » long comme le bras, le croiriez-vous? « il est impossible de vivre dans le torrent de gloire qui rayonne autour de cet admirable mortel » qui se nomme le chevalier Grandisson (II, 46). Miss Byron veut plaisanter, mais elle a vu juste pendant un instant trop court et je dis comme elle : « Quelle supériorité ! Je la trouve insupportable. Cet étrange homme ne fera-t-il rien mal à propos? » Quoi! Pas même des « intervalles de faiblesse (II, 261) »!

Hélas! Il en a et plus qu'il ne croit, plus que ne croit Richardson. La notion de l'effort manque trop à ces gens soi-disant vertueux; à leurs yeux, la grandeur a pour mesure la faculté de s'attendrir: « les plus braves et les plus grands hommes sont les plus tendres et les plus sensibles à la pitié... C'est ce qui doit paraître assez prouvé par cette lettre où le caractère héroïque de sir Charles éclate si glorieusement par sa douceur et sa bonté (I, 251) ». Aussi n'a-t-on point de sévérité « pour les faiblesses du cœur (II, 93) », nous verrons même qu'on en a tout juste autant que Restif de la Bretonne. Et ce n'est pas seulement parce que « nos passions produisent quelquefois d'excellents fruits (*Idem*) », c'est aussi pour excuser les « grandes »

(1) *Grandisson*, IV, p. 200 : « On me dit que vous avez emprunté une servante de chacune de nos deux sœurs et une de M^{me} Reves, que vous joignez à deux des vôtres pour le service de cette maison. Dans chaque occasion, sur chaque point, vous me ravissez par votre bonté et votre grandeur d'âme. »

fautes, car « avec de grandes qualités, on ne tombe pas ordinairement dans de petites fautes (I, 129) ».

Grandisson est, par excellence, l'homme sensible; « le Ciel m'a donné, dit-il, un cœur plus sensible qu'il ne convient à mon repos (III, 144) ». Il tient à ce qu'on le sache, et son exemple va encourager une des modes les plus déplaisantes, les plus indécentes de tout le siècle : celle d'étaler ses sentiments les plus intimes devant une assemblée ⁽¹⁾. Rien n'arrête son indiscretion : il s'est décidé à ne pas épouser la première des deux femmes qui l'aiment et il choisit la seconde, avec l'obscur regret de ne pouvoir les épouser toutes les deux; ce n'est déjà pas si mal. Mais si l'on ne connaît que très vaguement la situation dont il vient de se dépêtrer, on ne jugera pas comme il convient la nouvelle situation où il s'engage. Or, il faut que tout le monde soit averti dans le détail de son caractère obstinément sublime, sublime quand il refuse une femme ou qu'il l'accepte, autant que dans les grands moments d'héroïsme où il renonce à couper la queue à ses chevaux. Aussi, sous prétexte de ne pas paraître dissimulé, met-il Miss Byron qu'il épouse au courant de tout ce qui s'est passé entre lui et Clémentine qu'il rebute. Je ne sais si les deux femmes apprécient le procédé comme elles le devraient; si elles éprouvent du dépit, elles feront bien de le cacher, car Grandisson, qui a le cœur sensible ⁽²⁾, n'a pu vouloir que leur bien. Et d'ailleurs pourquoi du dépit? Il est si simple de s'arranger à trois ou même à

(1) Grandisson fait construire dans son parc un Temple à l'Amitié, l'orne des portraits de ses amis « répétés dans plusieurs groupes » et, dans une cérémonie solennelle, déclare que la simplicité de « ce lieu champêtre » « convient à celle de son caractère et de ses sentiments. » Il consacre « ces murs naissants » à l'Amitié qui aura le jeune page Édouard « pour ministre, avec des appointements dignes du culte ». IV, pp. 392-395.

(2) II, p. 458 : « Un cœur sensible est un bien qui coûte cher à ceux qui le possèdent, mais qu'ils ne voudraient pas changer-pour tout autre bien. C'est en même temps une preuve morale d'innocence, puisque le cœur qui est capable de partager la douleur d'autrui ne saurait l'être d'en causer volontairement à personne. »

quatre, à la condition d'être sensible et sublime. « Mon Henriette Byron, dit Grandisson à Clémentine, est une autre Clémentine. Vous êtes une autre Henriette : je vous ai nommées cent fois des sœurs en perfections et en vertus... Vous la connaîtrez et je suis sûr pour elle de votre affection. Les vœux que vous avez faits pour me voir à elle l'ont déterminée à me rendre heureux. Elle sait toute notre histoire, elle est préparée à vous recevoir comme la plus chère des sœurs (IV, 160-161). » Oui, ce sont des sœurs, et cela explique comment les épanchements de Grandisson ne vont pas toujours à leur adresse; il adore les situations équivoques et il ne lui déplaît pas d'informer sa femme des « tendres émotions » qu'il goûte en présence de son ancienne amie ⁽¹⁾. Et comme sa femme le comprend! Elle se dit raisonnable et elle l'est : tout heureuse de tolérer dans sa maison la jeune Emilie, troisième amoureuse de Grandisson, elle reçoit les confidences de sa petite rivale (lettres 108-109), elle l'écoute raconter par quels détours l'amour s'est insinué, elle se laisse poser cette innocente question : « Puis-je me permettre d'aimer un homme marié, et marié à mon amie (IV, 141)? » C'est là pure vertu (lettre 109), assure Richardson. La vertu, en effet, ne consiste pas à résister, mais à céder aux sentiments de pitié, de charité, de générosité qui ne demandent aucun effort et contentent la partie passive de l'âme. Vous trouverez un exemple parfait de cette vertu romanesque dans la lettre 60 du tome III : d'un côté une générosité qui ne coûte rien, tout de suite récompensée; de l'autre les effusions d'une basse reconnaissance. L'auteur s'arrange toujours pour mettre les héros qu'il

⁽¹⁾ Il raconte ainsi dans une lettre à sa femme une visite à Clémentine : « Je me levai, et reprenant ses deux mains, je penchai la tête dessus. Les pleurs sortirent encore plus abondamment de ses yeux et nous fûmes tous deux quelques moments sans parler. Il serait injurieux pour une âme aussi grande, aussi noble que celle de Clémentine, que je voulusse excuser ces tendres émotions de deux cœurs, l'un aussi pur que celui de mon Henriette et l'autre entièrement à elle. » (IV, pp. 161-162.)

veut rendre sympathiques dans une situation telle que, travaillant au bonheur des autres, ils sont trop bien et trop vite payés par l'orgueil de se sentir généreux, à si bon marché pourtant. Il s'agit d'éprouver du plaisir; ce plaisir on l'appelle vertu, et la morale est satisfaite. « La vraie politique est d'être bon (III, 226) », disent-ils : ils avouent donc que c'est une politique.

* * *

Nous rejoignons ainsi par le dernier roman du prédicant Richardson, adapté par Prévost, la morale que nous avons vue s'esquisser à la fin du XVII^e siècle. Cet idéal a sa grandeur et sera fécond : la personne humaine est sacrée, tout attentat à sa liberté est un crime; ainsi, dans le roman, les parents d'une jeune fille, qu'elle s'appelle Julie ou Clarisse, n'ont pas le droit de lui imposer un mari qu'elle n'aime pas. Mais il a sa faiblesse : il accorde trop à la pitié, il déclare le crime odieux et le criminel excusable (1). Cette distinction équivoque est justement celle de Jean-Jacques se défendant d'être un père dénaturé, quoiqu'il ait abandonné ses enfants. On retrouve beaucoup de Richardson dans Rousseau, on y retrouve tout ce qui ne sonne pas franc.

Le romanesque de la *Nouvelle Héloïse* est peu de chose comparé à celui de *Grandisson*. La situation, inacceptable pour nous, de Saint-Preux précepteur d'une jeune fille répète exactement celle de Grandisson précepteur de Clémentine. « N'est-il pas étrange, se demande Miss Byron, qu'un père, une mère, des frères aussi jaloux qu'on nous représente les Italiens, aussi fiers qu'on doit supposer une famille de leur rang, aient pu donner un accès si libre au plus aimable de tous les hommes, auprès de leur fille, dont il paraît que l'âge ne dépasse pas dix-

(1) « Je vous ai toujours dit que vous devez mettre de la distinction entre le crime et celle qui s'en est noircie. L'un mérite votre horreur, l'autre a droit à votre pitié. » (II, p. 228.)

huit ou dix-neuf ans (II, 344).¹ » De même, l'accueil que Wolmar fait à Saint-Preux est bien proche de la condescendance de Miss Byron, mariée à Grandisson, recevant les confidences de son mari et même celles d'une jeune fille amoureuse de lui.

Encore si Richardson s'en tenait là, mais non : les mélodrames larmoyants et les aventures de grands chemins font au héros une existence de chevalier errant : il est tour à tour Amadis et d'Artagnan, sans l'ingénuité de l'un et sans l'entrain de l'autre. Voilà pourquoi Grandisson, ou je me trompe fort, a surtout servi à maintenir dans la tradition romanesque française le type de l'aventurier tel que l'avait conçu Prévost et tel qu'il se retrouvera, à des milliers d'exemplaires, dans la belle époque de Baculard d'Arnaud; à eux comme à lui conviennent les plaintes de Grandisson sur l'excès d'embarras où sa mauvaise fortune le plonge : « Apprenez-moi, dit-il, comment les téméraires vivent si tranquilles, lorsqu'avec tant de précautions pour éviter l'embarras, et tant d'éloignement pour toute sorte d'affaire, à peine suis-je parvenu à me dégager d'une difficulté, que je retombe dans une autre (III, 237). »

On me dira : Mais Richardson est essentiellement un réaliste; ce n'est pas sa faute, vraiment, si Prévost sous prétexte de le traduire, l'a défiguré. J'en conviens; mais ce point me touche peu. Je veux ignorer ses romans tels que Richardson les a écrits en anglais, parce que le XVIII^e siècle n'en a connu que l'adaptation française; je tâche de me confondre avec le public parisien de 1758 et je sais que ce n'est pas par inadvertance qu'il nommait Prévost « l'auteur de *Clarisse* et de *Cleveland* (1) ».

(1) *Année littéraire*, 1759, III, 49 sq. : A propos de *Jumonville*, poème de THOMAS. On ne peut douter qu'il s'agit de Prévost : « Un coloris sombre qui attache, cette horreur qui plaît à l'âme en l'agitant avec violence, caractérise tout ce troisième chant, et voilà comme aurait pu écrire l'auteur de *Cleveland* et de *Clarisse*.. »

Prévost savait mieux que nous son XVIII^e siècle. L'opinion commune ne tolérait pas les longueurs et les inutilités « qui chargent d'ordinaire les compositions anglaises (1) ». Il est des traducteurs qui se font un mérite de rendre fidèlement le texte, « comme s'il n'était pas plus difficile et plus glorieux d'accommoder un ouvrage anglais à la française, ce qui consiste à lui donner de l'ordre et du goût, que de le laisser avec tous les vices de sa naissance. Rien n'est plus aisé qu'une fidélité scrupuleuse; rien ne l'est moins que le bel art d'embellir et de perfectionner ». Perfectionner, ici, je le veux bien, c'est dénaturer; on trouve bon de corriger les défauts des Anglais, même si ces défauts sont justement leur originalité : « Un *défaut* ordinaire aux romanciers anglais, c'est qu'ils ne savent pas se renfermer dans leurs sujets, qu'ils veulent tout peindre, qu'ils se promènent dans toutes les différentes conditions de la vie (2) ».

Dans cet esprit, et aussi un peu à sa fantaisie, Prévost accommoda les romans de Richardson autant qu'il le fallait. L'introduction de *Grandisson* (pp. vi-vii) explique « le retranchement des excursions languissantes, des peintures surchargées, des conversations inutiles et des réflexions déplacées ». La tâche à laquelle le traducteur s'applique est de supprimer ou de réduire « aux usages communs de l'Europe, ce que ceux de l'Angleterre peuvent avoir de choquant pour les autres nations (p. vii) ». Il gâte l'épisode de Clémentine et son infidélité irrite Grimm ou Diderot (3), « têtes allemandes »; mais tout le monde lit son adaptation et personne, la traduction littérale de Gabriel-Joël Monod (1756). Il se trouve « des détails d'une excessive longueur (II, 322) » : rien de plus naturel que de les passer, puisqu'on sauterait ces pages-là au cours de la

(1) *Année littéraire*, 1756, VI, p. 243.

(2) *Ibid.*, 1760, V, 112 sq.

(3) *Corresp. litt.*, 1^{er} août 1758.

lecture. On escamote des lettres entières; pourquoi pas? « La suppression qu'on en fait n'est à regretter que pour ceux qui aiment les petits détails domestiques (III, 122) », et personne en France n'en a le goût. Prétendriez-vous m'imposer le tracas du ménage de la sœur de Grandisson et me faire lire toutes ses lettres à Miss Byron « qui contiennent le récit de ses querelles avec son mari et d'autres incidents domestiques (III, 181) »? Prévost sur ce point est toujours prêt à transiger. Et Dieu merci! il connaît son monde et sait que « mille plaisanteries », si originales qu'elles fussent, « ne paraîtraient pas d'aussi bon goût en France qu'en Angleterre (III, 324) ». Certes, la minutie est le fondement du réalisme, mais ne trouvez-vous pas que Richardson s'obstine un peu dans sa lenteur? Convenez-en, « l'inépuisable auteur oublie souvent que la vraisemblance même, dont il ne s'écarte jamais dans cette multitude d'incidents, ne suffit pas pour soutenir l'intérêt (III, 173) ». Le mariage de Miss Byron avec Grandisson au château de Selby est un événement important; mais, je l'avoue, ce n'est pas le spectacle qui m'intéresserait ici; je voudrais autre chose que « les descriptions de fêtes, de parures et de cérémonies, les compliments, les détails de plaisirs et de joie ». Or, « l'attention de l'auteur va jusqu'à rapporter le nombre et le rang des carrosses, avec les noms et l'ordre des personnes qui étaient dedans (IV, 91) ». Me voyez-vous arrêté sur le passage de tant de carrosses, à ouvrir de grands yeux, et à ne savoir plus comment exprimer mon admiration? Je ne me sens pas non plus le courage de regretter « les dissertations tendres et morales » au cours desquelles « plusieurs jeunes filles et quelques matrones » disent leur sentiment sur un sujet qui ne me paraît plus assez neuf, à savoir « s'il vaut mieux se marier par amour que par raison (IV, 248) ». Je ne veux pourtant pas excuser Prévost à tout prix; je lui reprocherais même, et très durement, d'avoir rendu méconnaissable le dénouement de *Grandisson*, si cela avait la moindre importance

pour l'étude du roman français; mais je lui saurai toujours gré, pour le lecteur du XVIII^e siècle et pour moi, de nous avoir épargné telle aventure « bizarre » où la vie de Grandisson et celle d'un de ses amis « étant menacées par des voleurs nocturnes, il avait employé heureusement la prudence et la valeur (II, 263) ».

* * *

Si les romans de Richardson ont été adaptés de la sorte par l'abbé Prévost, une chose est certaine, et une autre est à craindre. La chose certaine d'abord, c'est que le XVIII^e siècle n'a pas connu dans leur intégrité les romans anglais, et qu'il n'a pu les imiter que dans la mesure où le traducteur l'a bien voulu. La chose à craindre, c'est de voir les imitateurs réduire encore le premier choix que Prévost avait fait.

Le premier de ces imitateurs, comme il est naturel, fut Prévost lui-même. On dit qu'après avoir lu *Clarisse et Paméla*, il se détourna de sa première manière et que, par exemple, les *Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu* (1762) « ne sont qu'une longue imitation de Richardson (1) ». Ces *Mémoires* sont ceux d'un jeune homme ruiné qui va refaire sa fortune aux Antilles et revient tout exprès en France pour éprouver le cœur de ses cousins : millionnaire, il mendie chez l'un et chez l'autre, se voit rebuté de ses mauvais parents qui sont riches, et secouru d'une compatissante cousine, veuve et pauvre. Ce roman manque de naturel, selon la *Correspondance littéraire* (1^{er} juin 1762), mais la fable est assez bien imaginée. J'en conclus que si Prévost a imité Richardson, et puisqu'il ne lui doit pas sa fable, des contemporains peu suspects, Grimm ou Diderot, ont trouvé qu'imiter Richardson n'était pas naturel. Un autre fait confirme ma conclusion : le roman de Prévost a été mis à la scène par Mercier dans

(1) TEXTE, *op. cit.*, p. 186, note 3.

l'Habitant de la Guadeloupe, et cela revient à dire qu'au bout du compte l'enseignement de Richardson, défiguré déjà par Prévost, continua de dévier après lui et finit par se réduire à l'intention platement moralisante qui est d'ailleurs à sa base et selon laquelle la méchanceté doit être punie et la vertu récompensée.

Avant d'écrire ce roman, Prévost en avait d'ailleurs publié un autre, exactement contemporain de la *Nouvelle Héloïse*, la première partie étant de 1760 et la suite de 1764 : c'est le *Monde moral* ⁽¹⁾. Peut-être y discernerons-nous, sinon l'influence, du moins quelque souvenir des romans anglais dont il vient à peine de terminer la traduction. *L'Avertissement* ne nous déçoit pas; rien n'est plus simple, dit-il, que son plan : « c'est de faire envisager du côté moral tous les événements dont il se propose le récit. Il entend par le côté moral certaines faces qui répondent aux ressorts intérieurs des actions, et qui peuvent conduire, par cette porte, à la connaissance des motifs et des sentiments ». Il sait donc parfaitement en quoi consiste le roman psychologique et, comme celui-ci n'est possible que s'il est minutieux, c'est bien le moment de reprendre les procédés de Marivaux ou de Richardson. Aussi y songe-t-il; il préparera les événements, il captivera les esprits « dans les rets imperceptibles de la vraisemblance », parce que c'est là le seul moyen de donner « aux ouvrages d'imagination des charmes qu'ils ne peuvent avoir sans cet heureux coloris (p. 3) ».

Voilà ses promesses. Les tient-il? Il ne s'en soucie même pas; le *Monde moral* est un récit enchevêtré, une suite de nouvelles fort bizarres, d'anecdotes et de faits divers : des parents dénaturés mutilent leur enfant comme dans *l'Homme qui rit* et le montrent pour de l'argent; la faim réduit un ménage de mendiants, père et mère, à manger leur enfant; des visions, des filles déguisées en garçons,

⁽¹⁾ *Le Monde moral* ou *Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain*.

des corsaires, des meurtres, des enlèvements, des viols, des ermites énigmatiques, une petite fille dont on résout d'« approfondir la naissance et le mystère de sa situation (p. 312) », le thème de l'« innocence reconnue », et même la figure d'une gouvernante de curé qui, je ne risque rien à l'affirmer, vient plutôt de *Gil Blas* que de *Clarisse*.

Il y a des longueurs; faut-il croire ici à l'influence de Richardson et la déclarer regrettable du même coup? L'auteur se souvient-il vaguement des deux ou trois femmes amoureuses de Grandisson et de leur situation équivoque, quand il soutient que l'amour « peut s'exercer pour deux objets lorsqu'il est tranquille (p. 41) », mais que toutefois « le cœur n'est pas capable de deux amours, du moins au même degré »? Que Prévost et Richardson aient tous deux la même conception de la bonté fructueuse, productive de plaisir (1), il n'en faut pas douter, mais elle ne leur est pas propre, on le sait. Un geste (2), de temps en temps, me fait hésiter, me demander s'il est de Richardson, du chevalier de Mouhy, ou même tout bonnement de Prévost, car je ne vois pas bien la sorte de génie qu'il a fallu pour l'observer et le reproduire.

J'ai bien peur que Prévost ne doive plus à ses contemporains français et qu'il ne s'imite lui-même à la fin d'une si longue carrière. Je retrouve le « cœur droit mais faible (p. 595) » qui est un de ses clichés, l'abbé qui prend pour une jeune fille des sentiments « dont il n'a jamais bien connu la nature »; le mépris de l'austérité commun en France depuis la fin du XVII^e siècle (3). S'il cite Pope, c'est sans à-propos; il a, par contre, très bien compris Helvétius :

(1) *Le Monde moral* ou *Mémoires pour servir à l'histoire du cœur humain*, p. 54 : « Le plaisir de la tendresse et de la bonté n'est-il pas le plus doux de tous les sentiments ? »

(2) J'en note deux : celui d'une jeune fille (« Revenant vers moi et me regardant d'un air enfantin, le cou un peu allongé, avec un mélange de tendresse et de supplication dans les yeux, elle me demanda... etc. », p. 153), et celui d'un rustre (« Le bailli, qu'on avait placé près de moi, me pressa le pied du sien », p. 174).

(3) Parlant des trappistes : « Je cherchais, dit-il, d'où pouvait venir à ces solitaires la résolution de renoncer si parfaitement à toutes les

« Tous les goûts naturels, affirme-t-il, sans en excepter celui de l'honneur, sont moins des vertus que des passions, lorsqu'ils ne sont pas réglés et fortifiés par les grands principes du devoir moral et de la religion. Une simple passion, je nomme ainsi tous les mouvements naturels du cœur, de quelque force qu'on puisse les supposer, tiendra peu contre une passion plus forte, la victoire dépend du degré; et cet ascendant de force, qui rend la décision infaillible, vient presque toujours des circonstances présentes, dont l'action remplit l'âme, impose à la passion rivale et lui ôte le pouvoir de se faire entendre (pp. 154-155) (1). » « Etrange empire des sens » comme on voit, et « qui doit donner une extrême défiance de ses forces à la vertu comme à la raison (p. 315) ».

L'œuvre nous renvoie donc le reflet de l'époque ; n'a-t-elle gardé, au milieu de ses faiblesses, aucune des qualités de l'auteur de *Manon Lescaut*? Ce serait bien malheureux ; mais justement c'est par là seulement que quelques pages sont lisibles et même agréables, c'est par le naturel qui vient interrompre trop rarement ce fatras et qui appartient à Prévost. Quand il regarde les gens qu'il connaît, et particulièrement la noblesse pauvre de France, il se retrouve lui-même; il peint le noble dur aux paysans quand il le peut encore (p. 84 sq), ou misérable et réduit à habiter une chaumière, avili par le séjour au village et le malheur de n'avoir reçu aucune éducation,

douceurs de la vie, lorsqu'elles ne sont pas condamnées par l'Evangile, qui n'en défend que l'excès; et sur quels principes ils se promettaient une récompense pour des mortifications qui ne sont pas ordonnées »; p. 63. Il n'y a, selon lui, que les grands criminels repentis pour qui soit faite la rude pénitence des trappistes. (Fin du livre II.)

(2) Cp. HELVETIUS, *De l'Esprit, Œuvres complètes*, Londres, 1776, t. I, pp. 66-67 : « Un homme a, par exemple, vingt degrés de passion pour la vertu, mais il aime; il a trente degrés d'amour pour une femme, et cette femme en veut faire un assassin; dans cette hypothèse, il est certain que cet homme est plus près du forfait que celui qui, n'ayant que dix degrés de passion pour la vertu, n'aura que cinq degrés d'amour pour cette méchante femme. D'où je conclus que, de deux hommes, le plus honnête dans ses actions est quelquefois le moins passionné pour la vertu. »

indiscret, grossier, ou bien emprunté, contraint et mal-adroit (livre III). De là son opinion sur les mésalliances ⁽¹⁾, opinion qu'il partage avec la société de son temps et de tous les temps, et qui n'a rien de commun avec celle de Rousseau.

* * *

La façon dont Prévost a arrangé Richardson et le peu d'action que les romans anglais ont exercé sur leur traducteur lui-même nous obligent à poser une question : Comment expliquer que le public qui s'enthousiasma pour *Paméla*, *Clarisse* et *Grandisson*, « trois grands drames » réalistes, ait été exactement le même qui fit aux *Contes moraux* de Marmontel un égal accueil et leur procura un immense et durable succès ? Car, c'est un fait : avec les romans de Richardson et la *Nouvelle Héloïse*, les *Contes moraux* sont la lecture favorite de la seconde moitié du XVIII^e siècle. L'explication la meilleure est sans doute la plus simple : c'est qu'on trouvait dans Marmontel, mais ridiculement réduit, le modèle dont Richardson avait fait admirer la gigantesque stature.

L'intention de Marmontel est affichée dans le titre : ses contes seront moraux ; son objet a été de « rendre la vertu aimable ». En outre, sa prétention est de faire vrai. « En général, dit-il, la plus naïve imitation de la nature dans les mœurs et dans le langage est ce que j'ai recherché dans ces contes ; s'ils n'ont pas ce mérite, ils n'en ont aucun (*Préface*). » La fin et les moyens sont donc essentiellement contradictoires, et Marmontel va devoir choisir entre la prédication et le réalisme.

Le voilà bien embarrassé ! Pas tant que cela : car sa

(1) PRÉVOST, *Le Monde moral*, p. 191 : « Les deux premiers avantages de la vie humaine étant l'opulence et la noblesse du sang, ils doivent chercher naturellement à s'unir ; et je n'entends pas ce qu'on nomme disproportion dans un mariage, lorsque d'une part on y met un nom illustre qui l'élève, et de l'autre une grosse fortune qui sert à le soutenir. »

vérité à lui n'est pas la vôtre, c'est celle de Pigault-Lebrun et de Pixérécourt. De même sa morale, vous vous y attendez, n'emprunte rien à Bossuet. Et d'abord, il lui faut du sentiment (*Tout ou rien*), non pas seulement l'amour, l'amour sérieux, bien entendu, car « rien n'est plus méprisable que l'amour frivole »; mais les sentiments de la nature. « La vertu simple et modeste » se laisse toucher, fond en larmes, ne peut entendre « sans tressaillir les tendres noms de père et de mère ». « Le pathétique de la nature me pénètre, dit Belzors; l'amour même le plus touchant m'intéresse, m'émeut beaucoup moins. » (*La bonne Mère.*) Que c'est un fatal présent du Ciel qu'un cœur sensible! ⁽¹⁾ — « Ah! le beau présent que nous fait le Ciel lorsqu'il nous donne un cœur sensible! C'est le principe de toutes les vertus (*Les Mariages sammites*). »

Où s'exercent ces vertus? Dans le sein de la famille, dans le cercle des amis, jamais dans la société des villes (*Le bon Mari*). Si nous voulons être vertueux, c'est bien simple : allons habiter la campagne; nous y ferons plus d'une découverte, et, pour commencer, « l'honnêteté villageoise qui nous rappelle l'âge d'or (*La Bergère des Alpes*) », et son « ingénuité (*Annette et Lubin*) »; nous aurons pour voisins de vrais philosophes; je ne parle pas seulement du seigneur du lieu qui est riche mais qui n'est pas fier et qui sera « notre père à tous (*Idem*) », mais bien des laboureurs « plus instruits que tous nos savants » parce qu'« ils ont en sentiments ce que nous avons en esprit (*Le Scrupule*) »; nous verrons quelquefois le pasteur du village et nous lui enseignerons la morale (*Idem*).

Mais nous l'aurons d'abord apprise, la morale, en épiant Annette et Lubin. Quand Annette et Lubin « comparaient leur sort à celui des citoyens les plus opulents », ils se trouvaient « plus heureux et plus sages ». Je le crois bien : c'est qu'ils sont jeunes; ils ont l'âge innocent et les inno-

⁽¹⁾ « Ah! mon cher maître, s'écrie Alcibiade revenant à lui-même (et s'adressant à Socrate), qu'on est malheureux d'être sensible! » (*Alcibiade.*)

centes curiosités de Daphnis et de Chloé; ils ont des principes, remarquez-le. « C'est un crime, ils le savent, que d'ôter la vie à quelqu'un, mais ce n'en est pas un que de la donner. » Oter la vie à quelqu'un! Quelle bizarre idée. La donner, je ne dis pas. Comme c'est la chose la plus simple du monde, c'en est aussi la plus « naturelle » et si nous voulons détromper Lubin, le voilà « confondu d'avoir offensé le Ciel sans le savoir. Car enfin, disait-il toujours, nous n'avons fait de mal à personne. » La morale se réduit en une maxime complaisante, à savoir qu'« il y a des fautes graves selon les lois, qui ne sont point telles aux yeux de la nature ». La nature, vous savez ce que c'est (1), passons.

Les contes de Marmontel sont donc moraux. Ils sont au même degré réalistes. Nous ne demanderons pas à un récit d'une trentaine de pages de nous offrir des tableaux minutieux, des conversations sténographiées, des études de caractères selon la lente technique de Richardson. Mais le goût de Marmontel y répugnerait, même s'il avait le loisir d'y songer; le terme abstrait a gardé sur lui toute sa puissance de séduction. Voici une phrase que Richardson aurait développée en un chapitre; comptez-y les mots qui s'adressent à l'esprit et ceux qui désignent une réalité sensible : « Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux et si tendre, de voir cette mère qu'il avait laissée au sein du luxe et de l'opulence, de la voir dans un lit entourée de lambeaux, et dont l'image soulèverait le cœur, s'il m'était permis de la rendre (*La mauvaise Mère*). » Marmontel est l'homme que vous ne forcerez jamais à dire : voici de l'argent que je te donne; malgré lui, il prononcera : « Voilà des gages de ma reconnaissance (*Lausus et Lydie*). »

A quoi se réduit donc la « naïve imitation » qu'il nous

(1) « C'est noire père à tous : pour lui un berger est un homme, et j'ai ouï dire dans le village qu'il aime qu'on fasse des enfants. » (*Annette et Lubin*.) — « Mes amis, dit Téléphon, nous avons là de braves enfants : avec quel zèle ils en vont faire d'autres! » (*Les Mariages samnites*.)

a promise, « de la nature dans les mœurs et dans le langage » ? — Aux mœurs et au langage du futur mélodrame. Un homme sensible doit lever les yeux au Ciel en poussant un profond soupir (*Tout ou Rien*); la bonne façon pour une jeune femme de montrer à son mari un repentir définitif, c'est de se faire peindre échevelée et en pleurs et de lui présenter cette image touchante (*L'heureux Divorce*); l'attendrissement et le respect se marquent par un prosternement et par un baiser sur le barreau de la grille où la main d'une fille angélique a touché (*Ecole des Pères*); si vous voulez me persuader de la bonté de quelqu'un, ne me parlez jamais de lui que les larmes aux yeux (*La Bergère des Alpes*). La perfection est atteinte lorsqu'on réussit à assembler dans un espace étroit deux ou plusieurs âmes sensibles. Quand elles sont deux, c'est tout indiqué : elles perdent toutes deux en même temps l'usage des sens (*Lausus et Lydie*), preuve sans réplique qu'elles sont également sensibles. Mais si elles sont plus de deux, c'est une véritable bonne fortune; voilà le moment d'être pathétique et Marmontel ne s'en prive pas : le jeune Fonrose, que les sanglots étouffent, se précipite dans un coin de la cabane pour leur donner libre cours; le père attendri vole au secours de son enfant; M^{me} de Fonrose qui est auprès d'Adélaïde la presse dans ses bras en la baignant de ses larmes (*La Bergère des Alpes*).

Ce langage et ces gestes conviennent aux caractères. Ceux-ci, qu'ils soient odieux ou sublimes, sont outrés. Une mauvaise mère maltraite le bon petit enfant qui a toutes les qualités, elle caresse le méchant qui n'a que des vices. On prévoit la fin : c'est le *Roi Lear* mis en anecdote par un génie plus proche de Berquin que de Shakespeare. La psychologie de Marmontel, restant tout abstraite, est bien près d'être nulle; il s'en tient aux indications les plus générales, sans les interpréter, sans donner au lecteur le moyen de les préciser; il croit avoir fait beaucoup pour avoir affirmé que tel personnage a « des regards troublés et

confus, où l'amour et la haine, l'indignation et la pitié se combattent et se succèdent (*Lausus et Lydie*) ».

L'extrême indulgence de M. Lenel ⁽¹⁾ pour son auteur est donc difficilement concevable. Selon lui, Marmontel peindrait « l'humanité dans ce qu'elle a d'ordinaire et non d'excessif, dans le bien ni dans le mal ». Le romanesque lui répugnerait « absolument ». « Voulant faire vrai, il tombe rarement dans le dramatique... Il ne force pas les traits, il ne fait pas grimacer ses figures, il ne les hausse pas non plus sur un piédestal; elles y perdent en relief, en couleur, en intensité de vie, elles y gagnent en ressemblance. » Il est vrai, Marmontel a commencé ainsi; sa première intention fut de « peindre les ridicules »; il conseilla d'abord de chercher le bonheur dans une juste médiocrité. Il y avait donc en lui un moraliste, très banal sans doute, mais enfin un moraliste; il répétait dans son style uni la leçon que de bons maîtres lui avaient soufflée. Mais à mesure qu'il prend confiance et qu'il révèle sa regrettable originalité, de moral il devient moralisant, et c'est une différence.

Jugeons-en par la comparaison de ses premiers contes avec ceux qu'il ajouta dans l'édition de 1763. A première vue, les sujets sont réalistes. *La Femme comme il y en a peu* mariée à un dissipateur tâche de réduire les créances que son mari a signées à des usuriers : c'est du Balzac. Mais que de détails choquants par leur fausseté! L'honnête femme reçoit en pleine figure les compliments d'une prostituée, et d'une prostituée qui n'admire que la vertu, qui ne regrette qu'elle : « Ah! Madame, dit-elle, que sous vos traits la vertu est aimable et touchante! Si j'ai le bonheur de revenir à elle, mon cœur vous devra ce retour. » A côté des courtisanes qui expriment platoniquement leur goût pour la vertu, voici les dissipateurs qui se font « agricoles », les « bons villageois pleins de sens », le mari et la

(1) LENEL, *Un homme de lettres au XVIII^e siècle : Marmontel*, 1902.

femme qui vont s'établir à la campagne et, « plaisirs si touchants », font eux-mêmes l'éducation de leurs fils.

Le libertinage et la charité se mélangent agréablement dans *Laurette*. Laurette est la fille fort niaise d'un père remarquable, prototype de ceux de Pixérécourt. C'est un vieux soldat « qui a servi vingt ans sa patrie, qui s'est retiré couvert de blessures, et qui depuis n'a cessé de travailler sans relâche ». Malgré cela, il est resté pauvre et vous le voyez désespéré parce qu'il doit « tendre la main ». Il a des principes d'honneur. Sa fille a été trompée par un vil séducteur qu'elle a suivi à Paris; le père devine à peu près ce qui s'est passé : « C'est quelque ravisseur qui l'aura séduite et qui l'aura perdue. Ah! Si je puis le découvrir, ou son sang ou le mien lavera mon injure. » Sa fille retrouvée, il lui fait honte, et achève ainsi sa tirade, face au public : « Ah! qu'il vienne! Qu'il ose me chasser d'ici; je suis seul, sans armes, affaibli par l'âge, mais on me verra étendu sur le seuil de ta porte, demander vengeance à Dieu et aux hommes. Ton amant lui-même, pour aller à toi, sera obligé de marcher sur mon corps, et les passants diront avec horreur : voilà son père qu'elle désavoue et que son amant foule aux pieds. » Oui, qu'il vienne, le criminel! et nous lui dirons son fait : « On vous dit noble, et vous croyez l'être »; avez-vous jamais songé que l'honneur est plus précieux que l'argent? « Voyez, poursuit-il, en découvrant son sein et en lui montrant ses cicatrices, voyez quel homme vous avez déshonoré! J'ai versé pour l'Etat plus de sang que vous n'en avez dans les veines, et vous, homme inutile, quels sont vos exploits? De désoler un père, de débaucher sa fille. » La romance sentimentale, de nos jours encore, a conservé ce thème et ces expressions.

En marge du mélodrame, il n'est que juste de signaler quelques traits de vérité : Laurette se trouve très bien de sa faute et pleure son amant; c'est pour elle « une peine incroyable de reprendre l'habitude de l'indigence et du travail ». En outre, comme nous sommes en 1763, rien

d'étonnant à retrouver dans un conte moral l'idée centrale de la *Nouvelle Héloïse*, publiée quatre ans auparavant (1).

Mais dans Marmontel, le Rousseau est beaucoup plus rare que le Pixérécourt et le Pigault-Lebrun. « Hélas ! dit une jeune Indienne amoureuse, j'ai du courage contre le malheur, mais en est-il contre l'amour ? Et quelle vertu voulez-vous que je lui oppose ? Elles sont toutes d'accord avec lui (*L'Amitié à l'épreuve*). » Comme une héroïne de M^{me} de Tencin, elle demande : « Est-ce de moi qu'il dépend d'aimer ? » Mais qu'on ne s'y trompe pas, la sensibilité ici est plus colorée, elle acquiert une teinte plus veloutée de son alliance avec la sensualité. Une jeune fille pour Marmontel — c'est plus fort que lui — est intéressante surtout par les divers usages de son sexe : « Coraly est faite pour embellir le monde » : voilà Tencin ou même d'Urfé ; « et pour enrichir la nature des fruits de sa fécondité » : voilà Marmontel.

* * *

Si l'on veut bien négliger pour un moment les différences qui proviennent de la diversité des tempéraments, la littérature romanesque, à la veille de la publication de la *Nouvelle Héloïse*, apparaît dominée par un souci que nous mettrions volontiers à la base du romantisme : depuis la fin du XVII^e siècle, la personne humaine compte pour elle-même.

Aux environs de 1760, la société française présente deux nouveaux types de l'homme à côté de l'ancien. Ce dernier est le plus rare ; il continue dans le silence ou du moins dans l'obscurité, l'existence austère du chrétien. Son adversaire, le « philosophe », n'a pas déserté la religion ; il s'en est seulement fait une autre, mais plus humaine :

(1) « Quand l'innocence et l'honneur sont perdus, il reste encore un bien inestimable, c'est la vertu qui ne périt jamais, qu'on ne perd jamais sans retour. On n'a qu'à le vouloir, elle renaît dans l'âme, et lorsqu'on la croit étouffée, un seul remords la reproduit. » (*Laurette*.)

c'est lui qui s'élèvera bientôt contre l'esclavage des nègres, la torture, la corvée, la barbarie des lois criminelles, des lois sur les protestants, sur les délits de contrebande et de chasse; il est l'initiateur de l'idée de progrès, l'inventeur de la Révolution française et, par conséquent, de la société moderne; dans quelques années, il sera un « saint laïque », s'appellera Turgot ou Condorcet.

Reste le troisième, le héros romantique, le contempteur du préjugé, non pour l'avantage de l'humanité, mais pour la liberté de ses passions, à lui; l'homme qui se contemple lui-même, qui a pour lui-même toutes les indulgences, et qui renonçant à tous les devoirs a par là renoncé à toutes les joies; le fou qui se persécute lui-même. Au seul mot d'amitié, vous le faites pleurer de tendresse, mais il n'a pas un ami; au seul mot d'amour, il s'exalte, mais il n'a jamais aimé que lui-même. Il est, mais de naissance, le solitaire, le veuf, l'inconsolé, et ses fredaines sont ses seuls exploits.

Vint un homme étrange dont l'âme et les sens avides se montrèrent capables de contenir ces trois hommes : le croyant, le « philosophe », le sensuel; de les fondre en une unité bizarrement attirante, de les transformer l'un par l'autre mais en les amoindrissant chacun peut-être; de rêver de la réforme et du bonheur de l'humanité en même temps que de la réforme et du bonheur de l'individu. Ce fut Jean-Jacques Rousseau.

Par l'ardeur excessive de sa sensualité et de sa sensibilité, tout ce qu'il touche, les erreurs et les vérités, prend corps, s'incarne en chair vivante aux agitations passionnées. Sa pensée, malgré lui, vole d'un extrême à l'autre; excitée au moindre appel, tout lui est aiguillon, tout lui est piqure. Elle parcourt, ainsi débridée, tout le champ de la morale et enfin s'apaise lentement. Refrénée, elle retrouve un maître et lui obéit : l'enseignement qu'elle rapporte encore toute haletante, est l'éternelle leçon, mais renouvelée, retrouvée, ramenée palpitante de vie : la *Nouvelle Héloïse*, l'*Emile*, le *Contrat* sont des sermons sur la vertu,

et la *Nouvelle Héloïse* plus que les autres, sur la vertu gagnée à la sueur du front.

Elle est l'aveu d'un homme qui confesse sa faute et qui découvre les voies du salut. Elle expose en paroles brûlantes les séductions du relâchement; puis le ton devient grave : à mesure que le bonheur paraissait facile, il paraît méprisables aussi; les sens ont eu leur part, la part de la folie; la sagesse est ailleurs, la paix dans un idéal plus hautain.

Ainsi Rousseau alla contre son siècle; on l'écouta avec ravissement, on ne le suivit pas.

CHAPITRE V.

Jean-Jacques Rousseau.

I. Son caractère romanesque. — II. Place de la *Nouvelle Héloïse* dans son existence. — III. La sensualité. — IV. Julie se relève. — V. Succès de la *Nouvelle Héloïse*. — VI. La *Nouvelle Héloïse* est une réaction.

I. Son caractère romanesque.

Il est impossible de ne pas prendre parti pour ou contre J.-J. Rousseau : il vous attire ou bien il vous répugne; lui-même n'eût pas souffert la neutralité. Son œuvre de logicien passionné est encore vivante; elle amène à elle l'homme moderne, tantôt pour le gagner et l'embaucher dans une secte : c'est un recruteur; d'autres fois, l'auteur et ses livres dégoûtent, indignent, exaspèrent, font horreur : c'est la bête d'aversion, c'est le maudit. Pour ne pas citer les vivants, rappelons que cette rhétorique un peu fanée a dressé le parti Villemain contre le parti Nisard ⁽¹⁾. Nous nous inclinons donc devant la fatalité qui veut qu'on cesse d'être impartial en présence de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, que les passions se surexcitent et que les passionnés s'invectivent en son nom. Le cœur de J.-J. Rousseau n'est pas encore tombé en poussière; ses battements sont toujours assez forts pour que (après un siècle et demi!) d'autres poitrines rythment sur eux leurs palpitations; un siècle et demi n'a pas suffi à refroidir sa pensée, sa flamme a gagné d'autres flambeaux, elle brûle, il faut s'en garder, oui, s'en garder comme du feu ⁽²⁾!

⁽¹⁾ VILLEMAIN : *Tableau de la Littérature au XVIII^e siècle* : 23^e, 24^e et 25^e leçons. — NISARD, *Histoire de la Littérature française*, livre quatrième, chapitre XI.

⁽²⁾ Voyez les articles publiés à l'occasion du bi-centenaire de la naissance de Rousseau par les revues et les journaux de l'année 1912.

Ces haines et ces enthousiasmes contribuent-ils à la connaissance de l'œuvre de J.-J. Rousseau ? Ne sont-ils pas des documents plus utiles à l'histoire du XIX^e et du XX^e siècle qu'à celle du XVIII^e ? Ils nous renseignent certes beaucoup mieux sur les commentateurs de Jean-Jacques que sur Jean-Jacques lui-même ; ce sont leurs *Confessions* à eux. Les uns en dénonçant les travers — ou même les crimes — du citoyen de Genève, les autres en lui élevant des statues, ont préparé, involontairement peut-être, un jeu de « fiches » que recueillera l'historien de leur temps pour interpréter les idées de ce temps et non celles de Rousseau.

Notre ambition est de n'écrire ni plaidoyer ni réquisitoire : sans compter que notre verdict dans l'« affaire » J.-J. Rousseau n'intéresserait personne, il ne nous sied pas de nous faire — comme tant d'autres — juge et partie. Nous nous réservons le rôle modeste d'un greffier qui n'a que du zèle, l'esprit commun et quelque routine. Il classe les actes d'un procès et il est là pour orienter les juges parmi les papiers.

Quels papiers ? Pas d'alternative qui puisse nous embarrasser. Etudiant le genre romanesque en France depuis l'apparition de la *Nouvelle Héloïse* jusqu'aux approches de la Révolution, le choix se fait de lui-même : nous ne pouvons utiliser que les textes antérieurs à l'année 1789. Prétendre accroître la connaissance de Rousseau et de son œuvre, c'est, pour nous, le replacer à la suite de ses précurseurs et au milieu de ses contemporains. Nous nous condamnons ainsi à une prudence qui n'ira pas sans sécheresse. Sans renoncer à expliquer, notre méthode sera avant tout de décrire et d'exposer ; quand il nous arrivera de commenter, la manière ne sera pas moins monotone, car nous n'aurons que des textes, toujours des textes, et jamais notre opinion, pour nourrir notre glose. Timoré dans l'idée, nous le resterons à dessein dans l'emploi des mots (et ils sont quelques-uns) sur le sens desquels on ne s'accorde pas, ou du moins si nous ne pouvons faire autrement que

de prononcer l'un de ces mots (*romantisme*, par exemple), ce ne sera qu'après en avoir mesuré, pesé le contenu, et fixé les limites qui pour nous le définissent.

Telle est du moins notre prétention, l'effort que nous nous imposons. Réussirons-nous, toutes ces précautions prises, à parler de Rousseau sans injustice ou sans indulgence? Sans doute, nous n'irons pas blâmer chez lui ce que nous eussions loué dans Pascal; de même nous ne prônerons pas, le rencontrant dans son œuvre, un principe dont nous déplorerions les effets sur notre siècle. Mais cela suffit-il? Une certaine tendresse de cœur ne nous aveuglerait-elle pas, qui entraîna de plus subtils que nous. Si nous faisons, sans le bien discerner nous-même, « l'apothéose de ce *vil*, de cet *infâme Rousseau* », on sera bien venu de nous le reprocher. Mais à notre tour, nous prendrons le droit de nous approprier la réplique de Villemain :

« Ce n'est pas ma faute si sa parole puissante comme le glaive et comme le feu agitait les âmes de ses contemporains. Je ne suis pas un homme de son siècle; je ne suis pas M. de Malesherbes; je n'ai pas dans mon enthousiasme corrigé secrètement les épreuves de l'*Emile*; je n'étais pas M. de Luxembourg, ou le prince de Conti; je n'ai pas, malgré les préjugés du rang et les scrupules de la croyance, accueilli dans mon château J.-J. Rousseau, philosophe démocrate et libre-penseur; je n'ai point consolé ses revers, idolâtré sa gloire présente et factieuse, dit-on... (1) »

Un siècle et demi après la mort de J.-J. Rousseau, nous nous bornons à rappeler l'action qu'il exerça sur les hommes de son temps, sur les meilleurs et sur les pires, qui valurent ceux du nôtre, — ni plus ni moins.

La *Nouvelle Héloïse* imprimée à l'étranger, mais officieusement autorisée, fut mise en vente à Paris au mois de février 1761, dix ans après le milieu du siècle. On sait

(1) VILLEMMAIN, *op. cit.*, 26^e leçon

ce que fut l'époque. Depuis 1730 déjà, l'impiété, l'incrédulité fait des progrès énormes à la Cour et dans le beau monde⁽¹⁾; au moment des premiers écrits de Rousseau, c'est bien pis : le mal atteint des couches plus profondes : « La haine de l'Eglise et de la religion se répandait dans la foule. D'Argenson (chef du parti dévot) disait : la perte de la religion ne doit pas être attribuée à la philosophie anglaise, qui n'a gagné à Paris qu'une centaine de philosophes, mais à la haine contre les prêtres, qui va au dernier excès... Il notait en 1753 : On n'ose plus parler pour le clergé, dans les bonnes compagnies... (2). »

L'irrespect, voilà un des traits du XVIII^e siècle, l'inégalité poussée jusqu'à l'extrême et affichée sans vergogne à Paris, voilà un second caractère : « En 1726 a commencé la grande fortune de ces fermiers, qui ne fera que grandir au détriment de l'Etat, et *en contraste avec sa misère* (3). »

La réaction (que tenta Rousseau) en faveur de la religion, sinon en faveur de l'Eglise, — la lutte (à laquelle Rousseau participa) en faveur d'une répartition plus équitable des droits de certains hommes sur leurs semblables, — l'appel (que Rousseau réussit à faire entendre) en faveur d'un idéal de vie moins factice — à coup sûr, tout ce mouvement peut être objet de blâme ou de louange, thème à des méditations, mais avant tout il est sage de le considérer comme un *moment* historique, conditionné, déterminé, non par quelques hommes, mais par des faits extrêmement nombreux puisqu'ils accumulent leurs effets depuis la dernière partie du règne de Louis XIV.

C'est d'un fol orgueil de comparer — dans le bien et dans le mal — un homme à son siècle pour lui attribuer le rôle du nautonier guidant une barque sur un fleuve docile : une misérable paille à la dérive d'un torrent, voilà l'homme. Et le siècle, une eau furieuse qui ne sait quelles

(1) LAVISSE, *Histoire de France*, VIII, 2^e vol., p. 116.

(2) IDEM, *ibid.*, p. 232.

(3) IDEM, *ibid.*, pp. 41 et 96.

forces la mènent vers un rivage ignoré; à chaque tournant, elle bute contre la muraille compacte qui l'enserre, elle lutte en des remous où se mêlent les vagues : chacune a son destin et sa mission, chacune pèse sur ses voisines, elles se poussent, elles se pressent, mais aucune n'entraîne les autres : quelques-unes vont en tête, mais ne montrent pas un chemin qu'elles n'ont pu choisir.

D'autres diront : mais l'homme n'est pas une goutte d'eau, il n'est pas une paille; comment serait-il le jouet de la vie, lui qui est la vie? Il a sur toutes choses le privilège d'émettre des jugements et de se gouverner d'après eux. Ceux qui parlent ainsi conviennent donc que si Rousseau fut responsable d'une révolution dans les mœurs et dans les idées, il ne le fut pas dans une autre mesure que ses lecteurs : libres comme lui, et comme lui responsables, les hommes du XVIII^e siècle, privilégiés et gens de roture, ont eu la faculté de choisir sans contrainte entre les idées nouvelles et les « préjugés » et s'ils ont suivi Rousseau c'est en connaissance de cause et de leur plein gré. Ainsi, partisans du déterminisme et avocats du libre arbitre s'accorderont sur un point : Rousseau eut exactement sur son siècle l'influence que ce siècle lui permit d'exercer.

La génération qui lut la *Nouvelle Héloïse* dans sa fraîcheur était donc prête à se mettre à la remorque de Rousseau. Elle céda au plus romanesque des hommes. Or, elle ne dut pas être plus accommodante qu'une autre; le charme de son séducteur fut donc bien puissant; puissant, mais surtout de toute la faiblesse du passé : ne s'opposant qu'à des adversaires vidés de leur sang, il vainquit sans péril; il lui suffit de paraître.

Nous ne montrerons pas le chevalier armé de toutes pièces. J.-J. Rousseau fut dans toute son œuvre un romancier, il entretint avec prédilection, dans sa vie comme dans ses livres, un esprit romanesque très particulier, très précis, que nous tenterons d'analyser; ce n'est pas seulement l'« esprit d'utopie » que Nisard a judicieusement démêlé

au fond de son caractère, car l'utopiste part à la découverte d'un monde que sa raison raisonnante arrange pour la commodité de tous et non de lui seul. Jean-Jacques, au contraire, construit le monde pour Jean-Jacques, pour le plaisir de Jean-Jacques, à la mesure de son tempérament, et comme le champ idéal où il déploiera sans gloire le faisceau de ses étranges vertus.

La *Nouvelle Héloïse* suffira, nous le pensons, à fixer les traits de J.-J. Rousseau non pas seulement parce que son œuvre est une ⁽¹⁾, mais parce que la *Nouvelle Héloïse* est plus aisément et plus directement applicable à la société de 1761 que le reste de ses écrits : « une jeune fille offensant la vertu », comme Julie, est plus proche de nous, hélas ! que le précepteur d'Emile et que l'homme qui, ne méditant pas, n'est pas dépravé ; le *Contrat social* ne semblait pas près alors de devenir un nouvel Evangile. En revanche, la *Nouvelle Héloïse* fut un Evangile et même un catéchisme, tant on avait perdu l'habitude de croire au véritable Evangile et tant le catéchisme était délaissé.

« Plus de cinquante éditions et contrefaçons avant 1800..., alors qu'aucun roman de 1760 à la Révolution ne semble avoir dépassé trois ou quatre éditions avouées ⁽²⁾ » ; voilà une raison suffisante pour nous — à l'occasion du sujet général que nous traitons — de reconnaître sur le visage tourmenté de Saint-Preux, dans le cœur (partagé) de Julie les traits et le caractère de J.-J. Rousseau, tels que les hommes du XVIII^e siècle se les sont imaginés.

Oserons-nous rappeler — mais il le faut bien pourtant — que la *Nouvelle Héloïse* est un *roman*, qu'elle a été présentée par son auteur comme un *roman* et non comme une « tranche de vie » ?

Dans l'isolement inquiet, presque farouche déjà, de

⁽¹⁾ LANSON, *Histoire de la Littérature française*, 14^e éd., pp. 780-786 ; le même, *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. VIII : *L'unité de la pensée de J.-J. Rousseau*.

⁽²⁾ D. MORNET, *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. V : *Le texte de la Nouvelle Héloïse et les éditions du XVIII^e siècle*.

l'Ermitage, puis de Montmorency, il vit côte à côte avec une ancienne servante d'auberge (« cette pauvre fille », *OEuvres* ⁽¹⁾, X, 324) et la mère de cette servante; il a quarante-cinq ans. Quel roman eût-il écrit s'il s'était soucié de reproduire la vie telle qu'il la connaissait? De quelles couleurs eût-il peint ses héros s'il avait pris pour modèles ses anciennes fréquentations, son entourage immédiat et ses amis prêts à le quitter? Pour l'amitié, il n'y eût eu autour du protagoniste que « noirs complots » dirigés par la main sournoise de Grimm, abandon « affreux » de tous ceux qu'il aimait et surtout du plus cher, Diderot; pour l'amour, une aventurière qui eût « protégé » ses domestiques l'un après l'autre, un couple adultère dont l'attachement, il est vrai, est « une vertu » (*OEuvres*, X, 175); pour le bonheur domestique, les soins d'une gouvernante parmi quelques meubles, dans une maisonnette isolée, le souci du pain à gagner chaque jour, les soupçons et toutes les menues contrariétés qui blessent au vif un épiderme susceptible comme l'était le sien.

Au lieu de ces *Confessions* que n'eût pas parées le charme émouvant du souvenir ⁽²⁾, loin de la vulgarité de cette chronique lamentable sans autre joie que celle des promenades solitaires, la *Nouvelle Héloïse* nous met de compagnie dans « un commerce de bonnes gens » qui ne se quittent jamais — car s'ils se quittent en apparence un moment, c'est pour se rapprocher plus encore, s'écrivant de longues lettres, ne cessant de s'occuper du bonheur, du plaisir, des aises l'un de l'autre. A y regarder de près, pas un malheureux — et surtout pas un perfide!

C'est ce monde exactement opposé au monde réel qu'il plut à Rousseau de regarder vivre tout au long des six parties de la *Nouvelle Héloïse*. « En achevant de relire ce recueil, dit-il, je crois voir pourquoi l'intérêt, tout faible

⁽¹⁾ Nous citons d'après l'édition Hachette.

⁽²⁾ Voyez par exemple comme il transforme son séjour aux Charmettes, dans les *Confessions*.

qu'il est, m'en est si agréable, et le sera, je pense, à tout lecteur d'un bon naturel : c'est qu'au moins ce faible intérêt est pur et sans mélange de peine; qu'il n'est point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. Je ne saurais concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer et composer le personnage scélérat, à se mettre à sa place tandis qu'on le représente, à lui prêter l'éclat le plus imposant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, lesquels passent leur vie à faire agir et parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devrait gémir d'être condamné à un travail si cruel : ceux qui s'en font un amusement doivent être bien dévorés du zèle de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talents et leurs beaux génies; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés⁽¹⁾. »

Non, Dieu ne lui donna pas ces talents, mais un cœur sensuel, obstiné à imaginer le bonheur, jamais prêt à le préparer, toujours ardent à le convoiter. Ce qu'il a voulu, c'est s'enfuir, « se sauver de lui-même », et surtout de l'existence mesquine qui lui était échue; refaire par son imagination un autre Jean-Jacques, s'entourer de « belles âmes » de sa façon, comme lui peu vertueuses, mais bonnes comme lui, c'est-à-dire ayant « le goût de la vertu »; s'ébattre, jouer, car c'est un jeu; respirer largement dans une atmosphère de confiance, outrer cette confiance (parce que dans le train ordinaire de la vie, c'est ce qui lui manque le plus) au point que le mari invitât l'ancien amant de sa femme dans sa propre maison et lui confiât l'éducation de ses enfants; s'arracher à la médiocrité du présent et du réel pour aller vivre, au milieu d'un paysage aimé, une existence facile où pas un des personnages qu'il a accompagnés sur les routes de Suisse et de France, qu'il a couvoyés dans les salons et dans le parterre des théâtres de

(¹) Note finale de la *Nouvelle Héloïse*.

Paris, ne jouât son rôle naturel; — aimer, s'admirer, se repentir — jouir enfin. Jouir, parce que, tantôt mêlé au tracas de la ville, tantôt solitaire et rêvassant, J.-J. Rousseau a « beaucoup aimé et peu joui ».

Quand on écoute ses confidences, on est surpris, osons le dire, de la grandeur et de la fécondité que personne ne peut refuser à son œuvre.

Il était fait pour inventer les fictions les plus bizarres, les plus stériles; il eût recommencé — à part le « sombre coloris » — les pires romans de l'abbé Prévost. Il apprit à lire dans les romans et acquit par là dès son enfance « une intelligence unique à son âge sur les passions ». « Je n'avais aucune idée des choses, dit-il, que tous les sentiments m'étaient déjà connus. Je n'avais rien conçu, j'avais tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup, n'altéraient point la raison que je n'avais pas encore; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir (1). »

Qu'est-ce à dire, sinon que l'enfant n'a pu retirer de ces lectures qu'un illusoire profit : le souvenir d'une trame grossière et la connaissance du son — non du sens — de certains mots, comme *vertu* et *amour*? Danger plus grand, l'esprit de l'innocent a dû marier dans un alliage romanesque ces deux mots de *vertu* et d'*amour* qui voisinent dans le roman français depuis le XII^e siècle et s'ajustent ensemble comme si l'un était le complément naturel de l'autre — bien plus! comme si l'un était le générateur de l'autre.

Les *émotions* du trop jeune lecteur durent être confuses, à moins d'une précocité invraisemblable; mais ses *notions* le furent plus encore s'il est possible. N'est-ce pas de ce moment qu'il faut dater chez J.-J. Rousseau la déplorable

(1) *Confessions*, 1^{re} partie, livre premier (1712-1719)

faculté (commune d'ailleurs à tant de ses contemporains dont l'enfance fut mieux gardée) et l'habitude de s'émouvoir au son de certains mots, parce qu'à leur appel, comme si elles étaient enveloppées dans leur résonance spéciale, surgissent et ressuscitent les émotions romanesques qui chez lui leur sont liées depuis l'enfance dans les ténèbres actives de l'inconscient?

L'amour rend l'homme capable des plus hautes vertus; la vertu seule peut concevoir un bel amour; telle est la leçon du roman français. Pourquoi l'amour ne serait-il pas la vertu? Liseur de romans, voilà le premier « système » que dut construire Jean-Jacques à son insu sans doute. Son héros à lui, c'est avant tout celui qui attend les blessures et qui les désire, une de ces « victimes de l'amour » qui peuplent le « royaume de Romancie », plus tendres à leur défaite que fières de leurs combats.

Il n'a eu qu'à regarder en lui-même pour apprécier (mais trop tard) la nature de cette dangereuse illusion. Ses réflexions concernant l'influence du théâtre sur le public peuvent s'appliquer aussi justement à l'action des romans sur lui-même : « Si les héros de quelques pièces soumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur faiblesse; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu, mais qui l'ose exposer à ces combats mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même, prend son masque pour la surprendre, il se pare de son enthousiasme, il usurpe sa force, il affecte son langage; et quand on s'aperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir! (1) »

Il ne trouvera dans la vie ni cette vertu — un mot — ni cet amour — un autre mot — et pourtant il y croira; il les cherchera vainement et ne pourra les reconnaître que dans les romans où les aventuriers sont mis à leur précieuse

(1) *Lettre à D'Alembert, Œuvres, t. I, p. 258*

géhénne. Aventurier lui-même lorsque à vingt ans il lit *Gil Blas*, qui l'aurait assagi ? Il n'est « pas mûr encore pour ces sortes de lectures », nous l'en croyons sans peine ; il lui faut toujours à cet âge « des romans à grands sentiments (1) ». Dès l'adolescence, son imagination sensuelle et inquiète l'aiguillonne, le harcèle ; comment la calmer sinon en la satisfaisant ? Ce n'est plus le roman des autres qui suffira à apaiser son vice : il lui faut être, lui-même, l'aventurier, l'amoureux, le héros. Mon imagination, dit-il, prit le parti de « se nourrir des situations qui m'avaient intéressé dans mes lectures, de les rappeler, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginai, que je me visse toujours dans les positions les plus agréables selon mon goût, enfin que l'état fictif où je venais à bout de me mettre me fit oublier mon état réel (2) ». La ténacité de ces goûts et de ces visions romanesques est implacable ; ce sont des maîtres impérieux, les seuls que Rousseau servit avec constance. Lorsque, par intervalles, il échappe à leur emprise, ne croyez pas à une victoire de son bon sens sur la chimère, c'est au contraire la marque d'une atonie extrême : « Je ne puis m'occuper à rien : *les romans même finissent par m'ennuyer* (3). » Ce n'est pas là un aveu qu'on lui arrache, une faiblesse qu'il s'ingénie à cacher, c'est la confession ingénue d'une habitude invincible, et qu'il juge innocente. Innocente du moins pour les autres, car pour lui, il contemple parfois avec dégoût les stigmates indélébiles dont cette maladie l'a marqué ; il déplore la difformité qui le signale à la risée du passant. S'en étant imposé à lui-même par le son des mots, il sera la victime du premier intrigant qui l'éblouira sans peine par « un certain jargon dont il a toujours été la dupe (4) ». Simulateur, mais

(1) *Confessions*, 1^{re} partie, livre IV (1732).

(2) *Ibid.* (1723-1728).

(3) *Correspondance*, 20 juillet 1760.

(4) *Ibid.*, 12 janvier 1762.

resté naïf, il se laissera prendre aux belles paroles de compères plus rusés ou plus perfides que lui.

Indiscipliné d'abord, puis indépendant (comme il luttait pour l'être dans la seconde partie de sa vie), que ne durent pas lui coûter ses efforts! Quelle détresse que cette vie solitaire pour lui si jaloux de l'estime, sinon de l'amitié des autres! Entre les deux classes des hommes qui subissent la vie, ceux qui poursuivent le bonheur dans la peine, conçoivent la vertu dans le renoncement et ne lésinent jamais, — et ceux qui obéissent à la loi naturelle de paresse, son choix était fait : sa vocation était de muser; l'école buissonnière, voilà sa prédilection. Quelles sont ces « positions les plus agréables » qu'il a cherchées vainement, mais sans trêve? Celle d'un héros qui combat sa concupiscence? Il eût condamné cet orgueil comme étant contre nature, du moins dans ses quarante premières années, celles de vagabondage. Avant cette péripétie (1732 environ), il a toujours été, en rêve, le jeune homme de vingt ans qui montrait la musique aux filles de Chambéri. Commis au cadastre, lui! Comme ce sort lui convenait! Mais quitter son emploi, et se voir jeté parmi le beau monde, « admis, recherché dans les meilleures maisons », quelle fortune! « Partout un accueil gracieux, caressant, un air de fête : d'aimables demoiselles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empressement, je ne vois que des objets charmants, je ne sens que la rose et la fleur d'orange; on chante, on cause, on rit, on s'amuse; je ne sors de là que pour aller ailleurs en faire autant. On comprendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avait pas à balancer dans le choix. Aussi me trouvai-je si bien du mien qu'il ne m'est arrivé jamais de m'en repentir; et je ne m'en repens pas même en ce moment, où je pèse au poids de la raison les actions de ma vie, et où je suis délivré des motifs peu sensés qui m'ont entraîné (1). »

(1) *Confessions*, 1^{re} partie, livre V (1732-1736).

Il avait le goût, le penchant et comme le don de se faire le précepteur amoureux d'une fille ardente, riche et bien nourrie. A cinquante ans (car il n'a pas renoncé à cette idylle sensuelle) il aimera cette écolière, et ce sera Julie; pour que leur bonheur soit complet et leur péché aimable, pour que l'intimité de l'oaristys ne soit pas troublée, il disposera autour des amants le calme paysage vaudois dont le souvenir « l'affecte et l'attendrit ».

Car cet attrait qu'exerce sur lui « l'aspect du lac de Genève et de ses admirables côtes » ne tient pas seulement « à la beauté du spectacle » et Rousseau, sur ce point, n'est pas un de ces verbeux « amants de la nature » qui affa dirent le siècle. Ce qui le charme — comme dans ses autres souvenirs de jeunesse — c'est le repli sur lui-même, le retour vers les lentes journées de paresse sensuelle génératrices de rêve. « Toutes les fois que j'approche du pays de Vaud, j'éprouve une impression composée du souvenir de M^{me} de Warens qui y est née, de mon père qui y vivait, de M^{lle} de Vulson qui y eut les prémices de mon cœur, de plusieurs voyages de plaisir que j'y fis dans mon enfance, et, ce me semble, de quelque autre cause encore plus secrète et plus forte que tout cela. Quand l'ardent désir de cette vie heureuse et douce qui me fuit et pour laquelle j'étais né vient enflammer mon imagination, c'est toujours au pays de Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes qu'elle se fixe (1). »

Son rêve a épousé ce paysage; mais la nature y serait déserte comme ailleurs s'il ne l'avait peuplée de ses chimères. « Allez à Vevey, visitez le pays, examinez les sites, promenez-vous sur le lac, et dites si la nature n'a pas fait ce beau pays pour une Julie, pour une Claire, et pour un Saint-Preux; mais ne les y cherchez pas (2). »

Ces rivages et ces montagnes, seront-ils autre chose qu'un cadre? Saint-Preux se nourrirait-il volontiers,

(1) *Confessions*, 1^{re} partie, livre IV (1732).

(2) *Ibid.*

comme Céladon, d'une touffe de cresson dans « l'ancre » où le désespoir l'aura chassé? Il se trouvera bien mieux d'être le commensal de châtelains aisés, partageant leur existence réglée et paisible, adorant cette simplicité qui le décharge de toute obligation : « l'intime amitié m'est chère parce qu'il n'y a plus de devoir pour elle; on suit son cœur, et tout est fait (1) ».

Quelle sorte de vertu demander à un homme d'une nature aussi sensuelle et d'une destinée sociale aussi médiocre? « Impatient de joug et de servitude » à l'égal d'un de ces héros de Plutarque qu'il relit « sans cesse » — mais tendre, ou plutôt « sensible » comme s'il s'était échappé vivant d'un roman de l'abbé Prévost — lequel de ces deux modèles se proposera-t-il? Qui lui montrera le chemin? Car ils lui conviennent l'un et l'autre comme guide et parangon. Concilier l'action et la passion, l'effort et le relâchement, la contrainte et la licence, voilà une gageure qui pourrait embarrasser un autre, mais que Jean-Jacques réussit à tenir sans grands frais : il n'y faut que de la subtilité et une disposition à l'outrance. Il adoptera dans sa conduite la lâcheté fille de son tempérament, et comme idéal inaccessible, la vertu. S'il a porté son troisième enfant aux « Enfants Trouvés », gardez-vous de voir en lui un père dénaturé. Dans le fait, votre explication serait juste, mais qu'importe le fait? Que vaut une pauvre réalité, perdue, noyée dans les flots de l'illusion? Et comptez-vous pour rien l'enthousiasme pour la vertu, bien plus fécond en extases que la pure et sèche vertu! Ah! si Rousseau avait été « de ces hommes mal nés, sourds à la douce voix de la nature, au dedans desquels aucun vrai sentiment de justice et d'humanité ne germa jamais »; s'il avait été un « méchant », « cet endurcissement serait tout simple »! Mais...

« Mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive,

(1) *Correspondance*, 4 janvier 1762.

cette facilité à former des attachements, cette force avec laquelle ils me subjuguent, ces déchirements cruels quand il faut rompre, cette bienveillance innée pour mes semblables, cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste, cette horreur du mal en tout genre, cette impossibilité de haïr, de nuire, et même de le vouloir, cet attendrissement, cette vive et douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable : tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même âme avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule, le plus doux des devoirs ? (1) »

Sans scrupule, vous entendez bien. C'est le nœud du problème. Soyons misérables, mais ne soyons pas corrompus ! Entretenons nos vices et même choyons-les, mais appelons-les par leur nom hideux ! Ce n'est pas l'erreur, la faute, le péché, qui font la perversion des hommes, et ce ne sont pas les vertus qui font la vertu : le mal, croyez-le, s'identifie avec le goût du mal et la vertu avec le goût de la vertu. J.-J. Rousseau a le goût de la vertu ; allez-vous exiger de lui qu'il soit vertueux par surcroît ?

« Vous me parlez de fautes, de faiblesses, d'un ton de reproche. Je suis faible, il est vrai ; ma vie est pleine de fautes, car je suis homme. Mais voici qui me distingue des hommes que je connais : c'est qu'au milieu de mes fautes je me les suis toujours reprochées ; c'est qu'elles ne m'ont jamais fait mépriser mon devoir, ni fouler aux pieds la vertu ; c'est qu'enfin j'ai combattu et vaincu pour elle, dans les moments où tous les autres l'oublient. Puissiez-vous ne trouver jamais que des hommes aussi criminels ! (2) »

Et voilà pourquoi personne n'osa dire : « Je fus meilleur que cet homme-là. » C'est que — en effet — le remords, condition du progrès moral des hommes, ne se justifie que par là. La contradiction qu'on reprend chez Rousseau n'est-elle pas dans toutes les âmes ? Et qui d'entre nous

(1) *Confessions*, 2^e partie, livre VIII (1750-1752).

(2) *Correspondance*, 25 mars 1758, p. 186.

peut se vanter de n'avoir jamais été « vicieux dans la pratique et vertueux dans la spéculation (1) » ?

Seulement (et Rousseau a le tort de n'y pas penser toujours), ici du moins, il est des degrés du médiocre au pire. Et surtout le remords est souffrance pour le commun des hommes, souffrance et regret; ce tourment s'accompagne d'un ferme propos de ne pas retomber. Rousseau, au contraire, n'est pas homme à se déchirer la poitrine, à se couvrir de cendres; expier est un mot qui n'a pas de signification; il consentira à s'humilier parfois, mais toute l'austérité qu'il conçoit n'est que l'abstinence; il a pour esquiver le châtiment des trouvailles qui désarment : il est méprisable, il l'avoue, n'est-ce pas assez ? Va-t-on confondre dans un même anathème le pécheur d'hier et le repentí d'aujourd'hui ? Ce pécheur, il n'a jamais rien eu de commun avec lui, il le renie : « J'ouvre en frémissant les yeux sur moi, et je me vois tout aussi méprisable que je le suis devenu. Devenu ! non ; l'homme qui porta cinquante ans le cœur que je sens renaître en moi n'est point celui qui peut s'oublier au point que je viens de le faire : ... je ne prends aucun intérêt à celui qui vient d'usurper et de déshonorer mon nom. Je l'abandonne à votre juste indignation, mais il est mort pour ne plus renaître : daignez rendre votre estime à celui qui vous écrit maintenant (2). » La logique dans une telle argumentation peut se trouver choquée; mais, J.-J. Rousseau étant l'inventeur du pragmatisme, considérons les bénéfices que l'homme (à condition de le vouloir) pourra retirer de cette erreur. Les meilleurs bronchent; il n'est besoin d'aucune humilité pour qu'ils l'avouent; ils ont sur les médiocres l'avantage moral de sentir vivement leur souillure et de ne pouvoir la supporter : aussi leur désordre est passager, ce n'est — littéralement — qu'un faux pas; connaissant la bonne voie, ils redressent leur marche un instant égarée; ils ne déses-

(1) *Année littéraire*, 1761, t. II, article sur la *Nouvelle Héloïse*.

(2) *Correspondance*, 23 décembre 1761, t. X, p. 295.

pèrent pas et c'est la condition de leur salut. L'efficacité du repentir, voilà l'idée de Rousseau, la clef de la *Nouvelle Héloïse* — un roman — et le nœud de la vie de Jean-Jacques — un autre roman beaucoup plus romanesque.

L'absolue vertu n'est pas commune; parmi les créatures faillibles que sont les hommes, peu y atteindront; mais c'est le fruit merveilleux désigné aux efforts du coupable d'un jour, qui se reprochant une faute réelle, a gardé le *goût de la vertu*. Une faute réelle : le crime, mais non pas l'infamie. Et quelle erreur le XVIII^e siècle, semblable en cela à bien d'autres époques — quel péché le siècle de Jean-Jacques était-il toujours prêt à remettre, sinon celui de Julie? A-t-elle violé les lois de la nature? Ne leur a-t-elle pas plutôt cédé avec un excès d'empressement? Il n'y a pas grand mal à cela; on l'a pensé de son temps. Et même quelqu'un l'a dit tout franc, parlant non de Julie, mais de Rousseau, et c'est tout un :

« A propos de chaleur, je dirai ce que je pense de celle de Jean-Jacques Rousseau; c'est là selon l'opinion commune le caractère distinctif de ses ouvrages, c'est là ce qui en fait le succès, c'est là ce qui le fait préférer par bien des lecteurs à tous nos écrivains, sans en excepter aucun... Mais je dirai que la chaleur de J.-J. Rousseau me paraît tenir plus aux sens qu'à l'âme... La nature de ce feu qui embrase J.-J. Rousseau se remarque surtout dans ce qu'il dit des femmes; on sent qu'il les a aimées et les aime encore à la fureur, et les détails de convoitise sont, à mon gré, ceux où il réussit le mieux. C'est de tous les philosophes, passez-moi cette expression, le plus *concupiscent*. Il n'y a pas grand mal à cela... (1) »

* * *

(1) D'ALEMBERT, *Jugement sur « Emile »*, Œuvres, Paris, 1822, t. IV, 1^{re} partie, pp. 463-467.

II. Place de la *Nouvelle Héloïse* dans son existence.

Quelle place tint la *Nouvelle Héloïse* dans l'existence de Rousseau? Arrivé au seuil de la vieillesse, il s'attendrit sur lui-même, sur sa jeunesse perdue pour l'amitié et pour l'amour; c'est alors que, sans y songer, il commença son roman; bientôt il vécut ses plus beaux jours dans la compagnie idéale de Julie et de Claire.

« Comment se pouvait-il qu'avec une âme naturellement expansive, pour qui vivre c'était aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami, moi qui me sentais si bien fait pour l'être? Comment se pouvait-il qu'avec des sens si combustibles, avec un cœur tout pétri d'amour, je n'eusse pas du moins une fois brûlé de sa flamme pour un objet déterminé? Dévoré du besoin d'aimer, sans jamais l'avoir pu bien satisfaire, je me voyais atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu... A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquises, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi? Le sentiment de mon prix interne, en me donnant celui de cette injustice, m'en dédommageait en quelque sorte, et me faisait verser des larmes que j'aimais à laisser couler (1). »

La mélancolie naturelle au déclin de toute vie s'accroît chez Rousseau de l'illusion, féconde à son gré, qui ne laisse émerger du passé équivoque que les puissances inutilisées de vertu et de bonheur. Un immense et poignant regret le mord au cœur, et par ce déchirement, par cette blessure pénètre en lui le sens de l'irréparable que tant d'années ont accumulé. Nulle rancune pourtant, mais nulle résignation à coup sûr; la fuite des espérances pour lui n'est pas désenchantement. Il persévère, l'incomparable artisan de rêve, à méconnaître le mauvais ouvrier, le gâcheur de vie qu'il fut.

(1) *Confessions*, 2^e partie, livre IX (1756).

Nulle borne pour contenir ses caprices et ses écarts : « une demeure isolée, dans une solitude charmante... dans la plus belle saison de l'année, au mois de juin, sous des bocages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux ».

« Tout concourut, dit-il, à me replonger dans cette mollesse trop séduisante, pour laquelle j'étais né. » Son sang s'allume et pétille, la tête lui tourne, à rappeler à lui les jeunes femmes, les jeunes filles, la grâce et l'innocence, les visages souriants, les robes légères, le soleil de ses vingt ans. « Ivresse prompte et folle » mais « si durable et si forte » que peut-être il ne s'en est jamais guéri.

Ses cheveux sont « déjà grisonnants ». Aimera-t-il à cet âge ? Il s'agit bien d'aimer ! On vous parle de jouir et de s'attendrir « jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, et qui sont désormais si loin des hommes ⁽¹⁾ ». On vous parle de rêver. Quel désappointement si ces chimères sortaient de leur néant, si ces vapeurs prenaient corps ! Devenues matière elles circonscriraient un horizon dès lors trop restreint. « Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalités, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée, et dont pourtant je sentais le besoin. Eh bien... cela même était une jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très vif, et d'une tristesse attirante, que je n'aurais pas voulu ne pas avoir ⁽²⁾. » Retenons cet aveu : il reste secret chez le plus grand nombre des hommes ; confessé, il est une des expressions du romantisme, la première que nous rencontrons sous la plume de Rousseau.

« Perdant le souvenir de toute autre chose », Jean-

⁽¹⁾ *Correspondance*, 26 janvier 1762.

⁽²⁾ *Ibid.*

Jacques se jette « dans le pays des chimères ». « Ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos, et ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases, je m'enivrais à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée, au milieu des objets charmants dont je m'étais entouré, que j'y passais les heures, les jours sans compter ⁽¹⁾. »

Il tente pourtant de rester sur la terre, mais avec un choix exquis de « tout ce qui pouvait s'y trouver d'aimable en tout genre » : Julie et Claire. Ni l'une ni l'autre parfaites, car rien n'est doux comme l'indécis, le négligé, l'ambigu; le flottement et l'hésitation touchent un cœur qu'aurait laissé froid la netteté de lignes trop pures. La raideur dépare à ses yeux une amitié mâle; c'est de délices plus troubles qu'il est affamé. Le visage de l'amour même, oui, l'amour a des arêtes trop précises, il n'a pas de masque, il lui manque l'attrait de l'équivoque. « J'oserai le dire, qui ne sent que l'amour ne sent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connais un autre sentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois est joint à l'amour, et qui souvent en est séparé. Ce sentiment n'est pas non plus l'amitié seule; il est plus voluptueux, plus tendre : je n'imagine pas qu'il puisse agir pour quelqu'un du même sexe; du moins je fus ami si jamais homme le fut, et je ne l'éprouvai jamais près d'aucun de mes amis ⁽²⁾. » Aussi lorsqu'il se figurera

⁽¹⁾ *Confessions*, 2^e partie, livre IX (1756).

⁽²⁾ *Ibid.*, 1^{re} partie, livre III (1731-1732).

« l'amour, l'amitié, les deux idoles de son cœur », ce sera « sous les plus ravissantes images », des images sensuelles, il osera presque dire : sexuelles. Il les orne, en effet, « de tous les charmes du sexe » qu'il a toujours adoré.

« J'imaginai deux amies plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différents; de deux figures non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animaient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre faible; mais d'une si touchante faiblesse, que la vertu semblait y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, et même quelque chose de plus; mais je n'admis ni rivalité, ni querelle, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, et que je ne voulais ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Epris de mes deux charmants modèles, je m'identifiais avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'était possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais (1). »

Une imagination plus virile ou plus vulgaire a peine à se figurer Jean-Jacques caché parmi ses « bosquets » et se gorgeant (sans se rassasier) de cette viande creuse. Il se nourrit ainsi de soupirs et surtout de désirs tant que la saison fut propice; moins accueillante enfin, elle le renferma au logis. « Je voulus reprendre mes occupations casanières, dit-il; il ne me fut pas possible. Je ne voyais partout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitaient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étais plus un moment à moi-même, le délire ne me quittait plus. Après beaucoup d'efforts inutiles pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin tout à fait séduit par

(1) *Confessions*, 2^e partie, livre IX (1756).

elles (1). » Et c'est au coin du feu, aux côtés d'une femme appliquée mais sordide, qu'il met « quelque ordre et quelque suite » à ces délires « pour en faire une espèce de roman », la *Nouvelle Héloïse*.

« Je me jette à plein collier dans mes rêveries, et à force de les tourner et de les retourner dans ma tête, j'en forme enfin l'espèce de plan dont on a vu l'exécution. C'était assurément le meilleur parti qui se pût tirer de mes folies : l'amour du bien qui n'est jamais sorti de mon cœur, les tourna vers des objets utiles, et dont la morale eût pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux auraient perdu toutes leurs grâces, si le doux coloris de l'innocence y eût manqué. Une fille faible est un objet de pitié, que l'amour peut rendre intéressant, et qui souvent n'est pas moins aimable : mais qui peut supporter sans indignation le spectacle des mœurs à la mode ? et qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidèle, qui, foulant ouvertement aux pieds tous ses devoirs, prétend que son mari soit pénétré de reconnaissance de la grâce qu'elle lui accorde de vouloir bien ne pas se laisser prendre sur le fait ? Les êtres parfaits ne sont pas dans la nature, et leurs leçons ne sont pas assez près de nous. Mais qu'une jeune personne, née avec un cœur aussi tendre qu'honnête, se laisse vaincre à l'amour étant fille, et retrouve, étant femme, des forces pour le vaincre à son tour et redevenir vertueuse, quiconque vous dira que ce tableau dans sa totalité est scandaleux et n'est pas utile, est un menteur et un hypocrite ; ne l'écoutez pas (2). »

Pesez ces mots et dites si, une dizaine d'années auparavant, Rousseau eût songé à écrire les dernières parties de la *Nouvelle Héloïse*. « Redevenir vertueux », dans la conduite au moins, tout le mérite de Jean-Jacques est dans ce propos, et ce mérite est grand. On a beau ne pas croire à

(1) *Confessions*, 2^e partie, livre IX (1757)

(2) *Ibid.*

tout ce qu'il affirme de lui-même, il faut bien qu'on regarde les faits, contre quoi rien ne prévaut; or, pour les réduire à un schéma grossier, les faits dans la vie de Rousseau se groupent en deux masses de contenu disparate, distinctes par leur aspect, incomparables dans leurs conséquences; ce partage, déjà établi vers 1752, est manifesté formellement par la conception du personnage de Julie : si la vie de l'héroïne n'est pas d'un seul jet, c'est parce que l'auteur a vécu lui aussi successivement deux existences. Il s'est attaché à Julie, car il veut retrouver en elle autant que dans Saint-Preux sa propre image.

Il s'applique, non pas en bel esprit, mais avec un entrain puéril qui le touchait lui-même : « Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan, je revins aux situations de détail que j'avais tracées; et de l'arrangement que je leur donnai résultèrent les deux premières parties de la *Julie*, que je fis et mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur et d'argent pour sécher l'écriture, de la nonpareille bleue pour coudre mes cahiers, enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour les charmantes filles dont je raffolais comme un autre Pygmalion. Tous les soirs, au coin de mon feu, je lisais et relisais ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglotait avec moi d'attendrissement... (1) ». *Si vis me flere...*

C'est par là que s'explique l'action puissante de l'œuvre sur les contemporains; c'est par la sympathie de Rousseau pour Julie, par l'accord avoué de ses créations avec lui-même, par la sincérité pour tout dire. Erotique, la *Nouvelle Héloïse*! Oui, parce que Rousseau est un « concupiscent »; vertueuse pourtant, parce que Rousseau aspire à la vertu; plutarquienne parfois, toujours par ressemblance avec

(1) *Confessions*, 2^e partie, livre IX (1757).

Rousseau — enfin inoubliable, parce que Rousseau l'a vécue avant de l'écrire.

Ce fut pendant deux ans (juin 1756-novembre 1757) une douce obsession, impérieuse comme un jeune amour : « Le retour du printemps avait redoublé mon tendre délire, et dans mes érotiques transports, j'avais composé pour les dernières parties de la *Julie* plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entre autres celles de l'Elysée et de la promenade sur le lac, qui, si je m'en souviens bien, sont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir et fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fermer le livre : il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment ⁽¹⁾. »

La *Nouvelle Héloïse* reste tenacement emmêlée à sa vie, il en est comme étreint, elle surexcite son âme et ses sens déjà trop actifs et turbulents et ce fut Julie qui le jeta en proie à M^{me} d'Houdetot. « Pour cette fois ce fut de l'amour... il fut le premier et l'unique en toute ma vie... Elle vint; je la vis; j'étais ivre d'amour sans objet; cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle : je vis ma Julie en M^{me} d'Houdetot, mais revêtue de toutes les perfections dont je venais d'orner l'idole de mon cœur ⁽²⁾. »

* * *

III. La sensualité. La pudeur du XVIII^e siècle : *Julie* et l'*Accordée de village*. Cleveland et Saint-Preux. L'*Héloïse* de Pope.

Il n'est donc pas difficile de tirer de la *Nouvelle Héloïse* un portrait de Jean-Jacques Rousseau; lui-même nous y invite. Nous ne le ferons pas pour de bonnes raisons : d'abord cela a été fait; ensuite, nous étudions le roman

⁽¹⁾ *Confessions*, 2^e partie, livre IX (1757).

⁽²⁾ *Ibid.*

français et non un romancier : l'auteur — dans un essai du genre de celui-ci — n'a d'intérêt que parce qu'il a informé le roman et lui a versé la vie; il y a pour l'historien de Rousseau plaisir et enseignement à pousser ces recherches et ces comparaisons jusque dans le détail, mais de notre point de vue ce serait une erreur : les contemporains de la *Nouvelle Héloïse* n'ont pu la lire avec nos préoccupations; ils ont cédé à un attrait tout différent du nôtre; ils ont pu voir dans certaines lettres le dessein de la *Profession de foi du Vicaire Savoyard*, mais avant la publication des œuvres posthumes ils n'ont pu y reconnaître un premier crayon des *Confessions*, et comme un médaillon où les traits affinés de Rousseau auraient été complaisamment stylisés.

Pour les lecteurs de la *Nouvelle Héloïse* encore dans toute sa fraîcheur, Jean-Jacques n'est pas le précepteur capable de séduire la fille qu'on lui confia imprudemment. C'est un auteur et un honnête homme : « un homme célèbre, aussi estimable par ses *mœurs* que par ses talents (1) »; c'est « un écrivain moins estimable encore par l'étendue de son esprit que par la *candeur de ses mœurs* (2) »; c'est « l'illustre citoyen de Genève » enfin, dont tout le monde « admire les écrits et respecte les *mœurs* (3) ». Les premiers admirateurs de Rousseau ne l'identifient pas avec Saint-Preux, et moins encore le dessin de sa vie avec la courbe de celle de Julie. C'est pour ces raisons que nous allons nous efforcer d'oublier Rousseau et de nous remettre en face de son œuvre avec le cœur indulgent et romanesque qu'il faut si nous voulons (entreprise décevante!) « brûler du même feu » que les lettres des deux amants allumèrent dans toutes les âmes de leur temps.

* * *

(1) *Journal encyclopédique*, 1^{er} juin 1761, p. 102.

(2) *Lettre de M. L*** à M. D****, 1762, p. 4.

(3) CHEVRIER, *Le Colporteur*, 1762, éd. de 1774, t. I, note des pp. 165-166.

La *Nouvelle Héloïse*, roman du XVIII^e siècle, voilà le « document » à examiner. Il fut écrit pour la société d'alors; ce n'est pas à nous qu'il s'adresse, mais aux admirateurs de Richardson et surtout de l'abbé Prévost (qui vient de terminer la traduction de *Grandisson*, 1758), aux sectateurs de Helvétius (*L'Esprit*, même année), aux contemporains de Greuze (*L'Accordée de village*, salon de 1761), aux lecteurs du *Mercury* pendant les années où Marmontel y publie ses *Contes moraux* (à partir de 1755). Le nouveau romancier le plus apprécié des gens d'esprit est à ce moment M^{me} Riccoboni, connue par ses trois premiers romans.

Jamais public aussi nombreux (puisqu'il faut y comprendre les habitués des cabinets de lecture de province), jamais, quel que fut l'art de l'écrivain, public aussi « sensible » n'eût lu les six parties de la *Nouvelle Héloïse* si cette lecture lui avait demandé un effort, s'il avait dû, comme certains d'entre nous, s'y orienter, faire le tri du bon grain parmi les salissures; et jamais thèse morale, même irréprochable, ne se fût imposée avec cette puissance si l'âme n'eût été gagnée par les jeunes héros, entraînée à leur suite, tentée, séduite — et peut-être pervertie; — si, en un mot, Julie et Saint-Preux n'eussent fait frémir la marquise et la « demi-vierge ⁽¹⁾ » comme au contact brusque de leurs mains vivantes et tièdes. La critique du temps a beau reprendre exactement ce que la nôtre s'obstinera plus tard à blâmer, Julie et Saint-Preux vivent : c'est la seule explication possible des adorations dont une foule enthousiaste les entoura.

Ce sont deux jeunes gens, « presque des enfants »; héros de roman, ils ne diffèrent pas en apparence de leurs émules du roman contemporain. Mais regardez-y de plus près, voici qui les distingue tout de suite de ces figures conventionnelles : leur âge n'est pas seulement indiqué (avec

⁽¹⁾ D. MORNET, *Revue du Mois*, 1909, pp. 535-554.

l'albâtre et les roses qui conviennent), il est un déterminant; c'est lui qui persuade le lecteur : à dix-huit ans, l'instruction de Julie, bonne ou mauvaise, a pu être assez étendue; mais son caractère est encore informe; il est prêt à prendre un contour sous le poids de circonstances que l'on ignore, qu'elle ignore elle-même et que nous attendons. Le sang dont il se nourrira bouillonne, brûlant, impétueux. Ardent au mal ou au bien? Première originalité du roman : le caractère de Julie est un édifice qui se construit : les matériaux sont là, marbre fin, ou boue séchée, on ne sait; on ne sait pas plus à quel monument ils serviront ni quel architecte va les disposer.

De ces fondements d'une vie, le premier qui se discerne chez les deux personnages principaux, une jeune fille de dix-huit ans et un jeune homme de vingt, — c'est la sensualité. Julie, dès la première ligne, est une de ces filles « qui n'ont plus rien à risquer ». « Jamais fille chaste n'a lu de romans, et j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page est une fille perdue. » (*Préface.*) Que dire de celle qui n'a pas seulement lu ces lettres, mais qui en a écrit la plupart? Si la *Nouvelle Héloïse* porte le coup de grâce aux filles qui la lisent, parce qu'elles « n'ont plus rien à risquer », qu'avait-elle donc à perdre encore, celle qui se préparait à la vivre!

Car ce n'est ni le malheur, ni l'imprudence de ses parents, ni je ne sais quelle fatalité extérieure qui poussa Julie à « offenser la vertu »; son amie Claire n'est pas plus qu'elle une fille bien gardée. Qui les a élevées toutes deux? L'exemple de leurs parents, si elles l'ont compris, a pu leur donner l'idée de la vertu; l'éducation religieuse de leur enfance leur en a pu donner le goût, mais, soyez-en sûrs, des enseignements plus familiers encore n'ont pas été perdus; ils ont été écoutés plus curieusement, et je ne sais s'ils ne remplacèrent pas très efficacement la lecture de romans assez gaillards : « Conviens, dit Julie à Claire

en lui rappelant leur « gouvernante », conviens que la bonne femme était peu prudente avec nous, qu'elle nous faisait sans nécessité les confidences les plus indiscretes; qu'elle nous entretenait sans cesse des maximes de la galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manège des amants; et que, pour nous garantir des pièges des hommes, si elle ne nous apprenait pas à leur en tendre, elle nous instruisait au moins de mille choses que de jeunes filles se passeraient bien de savoir... A l'âge où nous sommes, ses leçons commençaient à devenir dangereuses (I, 6). » Claire elle-même reconnaît que leur cœur fut « éclairé de bonne heure sur toutes les passions ». « Nous connaissons assez bien leurs signes et leurs effets... si nous en savons trop pour notre âge, au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs (I, 7). » Voilà deux filles bien informées.

Et c'est pourquoi, avant toute démarche équivoque de Saint-Preux, Julie redoute en lui le « vil séducteur »; avant d'être soumise à la tentation, c'est sa chute qu'elle prévoit et non sa résistance : « Entraînée par degrés dans les pièges d'un vil séducteur, je vois, sans pouvoir m'arrêter, l'horrible précipice où je cours... Ah! malheureux, je t'estimais et tu me déshonores (I, 4). » Pourtant elle n'avait point dans l'âme « des inclinations vicieuses ». Aussi n'est-ce pas de vice qu'il s'agit, mais de sensualité. Claire n'est ni plus ni moins corrompue que son amie, elle n'est ni plus ni moins faible; sa réserve n'est pas chasteté, mais défaut d'ardeur, sa force n'est pas une vertu, mais une infirmité : elle résistera à l'amour parce qu'elle est incapable d'en être troublée. Claire connaît son amie comme elle se connaît elle-même, et cette fille sage indique à Julie le seul « pré-servatif » (comme elle dit) qui puisse la défendre non contre Saint-Preux, mais contre l'amour : « Deux mots à ta mère et tout est fini (I, 7). » On ne peut mieux parler et mettre le doigt sur la plaie. Car tout est là. Julie s'obligeant elle-même à renoncer à l'amour, voilà une héroïne, ou, pour ne pas trop dire, voilà une jeune fille dont l'honnêteté nous

toucherait; mais si c'est là un idéal, ce n'est pas celui de Rousseau, on ne le sait que trop. Et Claire, consciente de sa propre infériorité, approuve l'amoureuse, ou du moins la comprend : « Je te comprends, tu ne veux point d'un expédient qui finit tout. »

C'est à dessein que Rousseau a opposé ces deux jeunes filles d'éducation identique et de destinée si différente. Il n'a pas voulu imposer au lecteur l'idée de l'amour vainqueur et maître de toutes les âmes, mais seulement des âmes prédestinées. Ce sont celles-ci qu'il aveugle, non pour les aveugler seulement, mais pour leur faire recouvrer, par un singulier retour, une vue plus perçante, d'une portée plus sûre, après une cruelle cécité.

Julie, blessée d'un trait funeste, n'est pas prête encore à rouvrir les yeux. Elle continue à errer, ses pas incertains trébuchent; elle, si avertie l'instant d'avant, ne voit plus que l'illusion flatteuse qu'elle enferme en elle-même. Que sont devenues ses inquiétudes? Saint-Preux, un vil séducteur? L'amour, un précipice béant qui attire invinciblement ses victimes prises de vertige? Calomnies! Vaines alarmes! Et que ses parents furent malavisés à lui conseiller la retenue! « J'ai été élevée dans des maximes si sévères, que l'amour le plus pur me paraissait le comble du déshonneur. Tout m'apprenait ou me faisait croire qu'une fille sensible était perdue au premier mot tendre échappé de sa bouche; mon imagination troublée confondait le crime avec l'aveu de la passion; et j'avais une si affreuse idée de ce premier pas, qu'à peine voyais-je au delà nul intervalle jusqu'au dernier (I, 9). »

Sur le chemin fleuri de l'amour, il y a, elle le sait maintenant, plus d'un « intervalle » et plus d'une halte qu'il faut mettre à profit; il y a plus d'un tournant où dans une lassitude charmante on s'arrête un peu émue, avec l'appréhension et pourtant le désir de le dépasser, dans l'attente anxieuse et joyeuse du paysage imprévu qu'il cache encore pour un instant. Julie — c'est une justice à lui rendre —

s'entend à remplir ces « intervalles ». Son « petit bourgeois » n'aura pas l'audace de dérober une faveur à « la fille du baron d'Etange »; elle la lui accordera spontanément : elle le conduira au bosquet de Clarens pour lui donner ce « baiser mortel » qui embrasa leur sang.

« Qu'as-tu fait, ah! qu'as-tu fait? (I, 14) »

Ce qu'elle a fait? Mon Dieu, elle l'a encouragé; elle n'a fait que souffler sur la flamme. Mais il faut le dire, c'est d'une fille experte que de rappeler aussi franchement à l'amant de son âme l'enveloppe terrestre qu'il a paru dédaigner jusque-là. Hélas! il ne demande qu'à oser! Quel scrupule le retiendrait, lorsque celle qui l'a conjuré « à genoux » de soutenir sa faiblesse, de protéger sa personne contre son propre cœur (I, 4), lorsque l'innocente Julie se fait elle-même la tentatrice et lui ménage les avenues?

Vous doutez malgré tout de l'information singulière de Julie, fille mineure d'un baron du pays de Vaud, vers l'an 1760? C'est que vous voulez ignorer ce qu'il est permis de lui écrire sans l'effaroucher. La fameuse lettre XXIII de la première partie n'est pas tant, à mes yeux du moins, la première expression du « sentiment romantique en face de la nature alpestre (A. François) »; je ne sais si les contemporains (je parle des délicats) ne furent pas choqués⁽¹⁾ de l'esprit utilitaire de Saint-Preux découvrant dans l'air pur de ces altitudes des ressources de thérapeutique empirique bien plus que des paysages complices de sa passion; je ne sais que dire de cet étrange amalgame d'éléments si disparates, ou du moins je ne puis répondre que d'une chose, c'est du changement des convenances entre 1761 et l'époque de Lamartine et de Victor Hugo. Je ne me décide pas à jeter le mouchoir de Tartufe sur ce sein que je ne puis voir. Je vais, par exception, citer de cette lettre un passage qui heurte nos préjugés et qui, s'il a donné à penser à Julie, ne l'a nullement fâchée; j'ai pour raisons

⁽¹⁾ G. CHARLIER, *Le Sentiment de la nature chez les romantiques français*, 1912, p. 64 sq.

que ces lignes existent dans la *Nouvelle Héloïse*, et que les sauter ce serait dénaturer l'œuvre.

Du temps de Saint-Preux, les Valaisanes, comme on sait, étaient toutes de « jeunes beautés timides qu'un mot faisait rougir et ne rendait que plus agréables »; elles n'avaient qu'un défaut, « l'énorme ampleur de leur gorge », du reste éblouissante. Je me doute que Julie se souciait peu de l'apprendre; aussi n'est-ce pas cela que Saint-Preux veut lui dire : cette blancheur n'est qu'un des avantages du modèle qu'il ose lui comparer : « Modèle unique et voilé, dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célèbre à qui le plus beau sein du monde servit de moule. Ne soyez pas surprise de me trouver si savant sur des mystères que vous cachez si bien : je le suis en dépit de vous; un sens en peut quelquefois instruire un autre : malgré la plus jalouse vigilance, il échappe à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices par lesquels la vue opère l'effet du toucher. L'œil avide et téméraire s'insinue impunément sous les fleurs d'un bouquet; il erre sous la chenille et la gaze et fait sentir à la main la résistance élastique qu'elle n'oserait éprouver. »

Voilà ce qu'on peut écrire à Julie d'Etange, je le répète, sans l'affaroucher; elle rit même à cette occasion de la ruse avec laquelle il s'est « mis à l'abri du Tasse (I, 25) ».

Il y a de cela même dans l'*Astrée*, dira-t-on (1). Sans doute, mais combien différent : l'indiscret ne compte pas du tout sur la complicité de la jeune fille, il redoute son courroux; les convenances observées par lui ne sont peut-être ni pires ni meilleures que celles de notre temps, mais s'en rapprochent, certes, plus que des licences du XVIII^e siècle.

(1) *Astrée*, 1^{re} partie, 4^e livre : Céladon, nouveau Pâris, mais déguisé en fille, juge de la beauté des trois plus belles bergères nues et donne la pomme à Astrée. Au livre V de la même partie, une autre fille est surprise, et ses « appas » décrits avec complaisance. Encore III, 10, p. 755; III, 11, p. 822, et IV, p. 51. Cf. encore l'*Ariane* de DESMARETS DE SAINT-SORLIN, 1632.

Car c'est une licence que je me ferais scrupule d'attribuer au seul Jean-Jacques et à la seule Julie. Ce n'est pas sans dessein que j'ai rappelé Greuze, un autre « favori du public ⁽¹⁾ », et l'*Accordée de village* (1761). L'*Accordée*! En a-t-on assez vanté la rusticité concertée, la naïveté apprêtée; quelle onctueuse emphase pour nous inviter à y reconnaître « un traité complet de morale domestique ⁽²⁾ »! Traité de morale, soit, mais qui souffre l'équivoque. Et qu'enseigne-t-elle sinon que l'austérité serait le péché le plus répréhensible, que rien ne serait vraiment décent si d'abord il n'était relevé d'une pointe libertine. Ce n'est pas un critique obscur et de réputation fâcheuse, c'est l'unanimité des bonnes gens de ce temps qui, s'arrêtant devant la figure centrale du tableau (la fiancée), se récrie sur « les souplesses gracieuses d'une jolie taille, qui sort des mains de la nature, et qu'aucun artifice n'a formée ni soutenue ⁽³⁾ ».

Ainsi à dix-huit ans Julie d'Etange a pu recevoir les compliments de Saint-Preux sans que beaucoup de ses contemporains y trouvassent à redire; elle aussi, elle est prête à entrer toute vivante dans un « traité de morale », et c'est bien ainsi que l'a voulu Rousseau, complice, mais nullement guide de son siècle.

Tâche ardue, sans doute, qui le serait du moins aujourd'hui, et dont le projet eût paru saugrenu au XVII^e siècle. Seulement, en 1761, Julie et Saint-Preux, que nous jugeons libertins ou indécents, devaient-ils paraître fort différents des héros de l'abbé Prévost dont la mémoire vivait dans tous les cœurs « sensibles »? Un mot condamne les convenances : ce sont autant de *préjugés*, autant de

⁽¹⁾ *Journal encyclopédique*, 15 octobre 1761, p. 53.

⁽²⁾ *Mercur de France*, 2^e vol. d'octobre 1761, pp. 92 à 130.

⁽³⁾ *Ibid.* Comparez *Journal encyclopédique*, 15 octobre 1761, p. 53 : « Son sein qui, palpitant et élevé, n'a cependant d'autre appui que la nature. » Voyez encore DIDEROT, *Salons* : « Une gorge faite au tour, qu'on ne voit point du tout; mais je gage qu'il n'y a rien là qui la relève, et que cela se soutient tout seul. »

masques taillés dans une pâte uniforme, appliqués sans art, mais non sans artifices sur les visages vrais. Arrachons ces traits empruntés, et que l'on voie courir sous la peau nue la passion toute chaude, charriée par un sang généreux ! Julie et Saint-Preux ont-ils fait autre chose que tant de héros de roman en sacrifiant de mesquines convenances pour « suivre la plus pure loi de la nature ». Or, il y a longtemps que la nature a promulgué cette loi ; Rousseau ne l'édicte pas, il ne fait que l'enregistrer.

On sait qu'il eut plus d'un maître :

« *Télémaque* et *Séthos* me donnent leur leçon,

Ou bien dans *Cleveland* j'observe la nature ⁽¹⁾. »

Télémaque, mais surtout, je suppose, le livre VII : les amours d'Eucharis et la passion de Calypso, qui déjà en 1717 passait pour « le plus beau de tout l'ouvrage ⁽²⁾ » ; et *Télémaque* peut-être dans l'édition de 1734 où l'estampe du livre IV met en scène le tendre fils d'Ulysse conduit à Chypre dans un temple de Vénus et se laissant « surprendre aux traits du culte voluptueux de cette déesse ⁽³⁾ ». Parmi les « directions » de l'illustre pasteur, c'est à celles-là que Jean-Jacques dut céder le plus volontiers et ce sont « les tableaux galants » du *Télémaque* qui l'instruisirent dans la piété. C'est bien une instruction : Fénelon lui « donne sa leçon », il lui montre un idéal. Mais un autre précepteur, l'auteur de *Cleveland*, lui dévoile la réalité, le vrai du vrai ; il propose à ses efforts non pas un sommet inaccessible et glacé, mais une douce et riante prairie à mi-côte et que l'on joint par d'agréables sentiers commodes !

Je sais qu'on fait de notre temps la distinction entre l'indulgence de l'abbé Prévost pour la passion, et la proclamation de ses droits par Rousseau. Mais sans vouloir identifier les deux conceptions, je crois qu'on apporte à les

⁽¹⁾ *Le Verger des Charmettes*, Œuvres, VI, p. 6.

⁽²⁾ CHEREL, *Fénelon au XVIII^e siècle en France*, Paris, 1917, in-8, p. 288.

⁽³⁾ IDEM, *ibid.*, p. 312.

disjoindre une subtilité excessive. « Prévost, dit-on, met en scène l'amour-passion, en montre les dérèglements, les folies, la tyrannie, la fatalité, la toute-puissance, en quoi il annonce J.-J. Rousseau, mais l'excuse et ne le magnifie pas, en quoi il se distingue de Saint-Preux (1). » Pourtant, avec la même tendance à la vertu, ils ont des préoccupations identiques, il y a chez l'un comme chez l'autre des alliances de mots communes et qui surprennent par leur ressemblance. Cleveland avance-t-il une définition plus austère de l'amour quand il en fait un « mouvement simple de la nature » ? Or : « les mouvements simples de la nature, quand elle n'a point été corrompue par l'habitude du vice, n'ont jamais rien de contraire à l'innocence. Ils ne demandent point d'être réprimés, mais seulement d'être réglés par la raison (2) ». Il avoue que c'est une « passion dangereuse », mais Julie ne la redoute-t-elle pas comme lui ? Ne prévoit-elle pas que son cœur, même pur « d'inclinations vicieuses » en sera la dupe ? Et pour traduire dans un langage plus abstrait sa propre destinée, eût-elle pu mieux faire que de reprendre ces paroles de Cleveland : « On dit que c'est une passion dangereuse qui a besoin d'un frein continuel; que si elle manque d'être ainsi retenue, elle endort la vertu peu à peu, lors même qu'elle est en bonne intelligence avec elle, et qu'elle la trahit et la ruine à la fin (3) ».

Il n'y a nulle exagération, je pense, à rapprocher (je ne dis pas identifier) la situation initiale de Saint-Preux précepteur de Julie de celle de Cleveland, un bâtard, qui donne à Fanny, fille de lord Axminster, « quelque teinture des sciences qui peuvent convenir à son sexe » : Et si Saint-Preux, avant sa première lettre à Julie, a dû s'examiner, se reprocher peut-être son amour, il est certain que

(1) H. POTEZ, *Compte rendu du livre de SCHROEDER sur l'abbé Prévost*, R. H. L., 1901, pp. 337-338.

(2) *Cleveland*, I, p. 137, dans l'édition des *Œuvres choisies*.

(3) *Ibid.*, I, p. 138.

la raison qu'il s'est donnée est celle qui désespère aussi Cleveland : la disproportion de son sort et du rang de son écolière. Ayant le goût de la vertu, à lui comme à Cleveland son amour a dû paraître, un moment, « contraire à l'ordre, et par conséquent au devoir et à la vertu ». Mais l'amour fut le plus fort : l'un et l'autre ont cru « pouvoir souffrir *leur* passion sans une criminelle indulgence ». Et « après un sincère examen » la même illusion les a séduits. Elle leur a enseigné que « les droits de la nature étant les premiers de tous les droits, rien n'était assez fort pour prescrire contre eux : que l'amour en était un des plus sacrés, puisqu'il est comme l'âme de tout ce qui subsiste et qu'ainsi tout ce que la raison ou l'ordre établi parmi les hommes pouvaient faire contre lui, était d'en interdire certains effets sans pouvoir jamais le condamner dans sa source (1) ». Ils se sont résolus tous deux à « ne point combattre *leur* inclination » et « à tirer de *leur* tendresse tout ce qu'ils *pouvaient* en espérer pour leur bonheur (2) ». Ils jurent de tenir leur amour secret. Pauvres serments ! Vaincus à l'amour sont-ils maîtres d'eux-mêmes ? Devant Fanny, le bâtard de Cromwell et d'une courtisane fait vœu de « l'adorer religieusement toute *sa* vie », et Fanny l'assure « modestement » qu'ils vont être « deux exemples d'une passion parfaite (3) ». Je me demande si l'aventurier suisse en a dit plus à Julie et si celle-ci lui a répondu plus hardiment.

Cleveland malgré tout n'est pas la *Nouvelle Héloïse*; j'aurais même scrupule à insister sur des analogies de détail qui pourraient tromper : on ne peut sans démesure comparer à la *Nouvelle Héloïse* quelques pages perdues dans la masse des quatre volumes de *Cleveland*. Mais si ces pages caractéristiques n'étaient pas noyées parmi le

(1) *Cleveland*, I, p. 145.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, I, p. 225.

flot des aventures où l'abbé Prévost aime à précipiter ses victimes? Si au contraire, oubliant les souterrains, les enlèvements, les naufrages, les mares de sang et en général tous les agréments d'une bonne et brave intrigue à la Prévost, si, dis-je, les contemporains en avaient signalé les pages scandaleuses?

Or, c'est ce qui s'est passé. Rien de surprenant à entendre les censeurs tonner contre les romans en général, et leur reprocher leur art perfide qui ne tend pas seulement à nous rendre vicieux — ce qui n'est rien — « mais encore à l'être avec effronterie (1) »; c'est la leçon obligée. L'intéressant pour nous est de les voir appuyer leur blâme par des preuves tirées de *Cleveland*. Avant la *Nouvelle Héloïse*, les romans ont appris à « mépriser les pratiques les mieux établies de la religion et les règles les plus respectables de la société »; les romans, mais quel roman? Celui surtout qui a insinué que « l'essence du mariage ne consiste pas dans une vaine cérémonie, mais dans le don du cœur et dans les sentiments qui l'accompagnent (2) ». On sait quel coupable est visé; c'est le sensible abbé Prévost : six couples d'amants que l'on veut contrarier dans leur passion conviennent de s'unir par des « mariages secrets »; rien de plus banal direz-vous; oui, mais continuez à lire : cette formule innocente dissimule à peine une réalité très risquée; pour ces amants, se marier secrètement, c'est (ils l'avouent) se faire accorder par leurs maîtresses « tout les droits de l'hymen ». « Que manquera-t-il, dit l'un d'eux, à notre union pour la rendre sainte et légitime. Vous savez en quoi l'essence du mariage consiste : ce n'est point dans une vaine cérémonie... (3). » Est-ce perfidie de libertin, ruse d'un vil séducteur? Au contraire : cette union « sainte et légitime » entraîne après

(1) Abbé JAQUIN, *Entretiens sur les romans, ouvrage moral et critique*, Paris, 1755, p. 333.

(2) IDEM, *ibid.*, p. 337.

(3) *Cleveland*, I, p. 346.

elle des devoirs qui ne lient pas seulement les amants mais la société tout entière. Quelles lois civiles et religieuses oseraient séparer ceux qu'ont unis les lois de la *nature* « qui est la plus sacrée et la plus inviolable de toutes les religions (1) » ?

Rousseau « dans *Cleveland* observa la nature » ; il ne nous l'eût pas appris lui-même et nous le saurions pourtant : « N'as-tu pas suivi, dit Saint-Preux à Julie, après leur « mariage secret », n'as-tu pas suivi la plus pure loi de la nature ? N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagements ? Qu'as-tu fait que les lois divines et humaines ne puissent et ne doivent autoriser ? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique ? Veuille être à moi, tu n'es plus coupable... Ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur (2). » Pas un mot de ce passage qui n'ait son pendant au premier tome de *Cleveland* : les arguments que Rousseau prête à Saint-Preux n'ont rien d'original : ils sont une copie, une reproduction, une banalité.

Et même une banalité dont les contemporains ne se contentaient plus ; une banalité qu'on reprocha au romancier non comme une audace mais comme un excès de timidité ! Si Julie expose sa vie pour épouser son amant, elle n'est qu'une passionnée : nous la plaindrons mais nous ne la proposerons pas pour modèle ; en revanche, « on l'admirerait, dit Fréron, si elle en faisait autant pour ne pas épouser Wolmar (3) ». Julie n'a été qu'à demi romanesque, c'est cela qui est intolérable. La ramener à la vertu, le fade sermon ! Il fallait montrer « Julie inébranlable jusque dans ses derniers moments, Julie expirante avec l'image de son amant dans le cœur et son nom sur les

(1) *Cleveland*, t. I, p. 468.

(2) *Nouvelle Héloïse*, t. I, lettre 31.

(3) *Année littéraire*, 1761, t. II, p. 295.

lèvres⁽¹⁾ ». Mieux encore; ne serait-il pas plus simple et plus touchant d'accorder ses devoirs de fille et d'amante? L'union de deux « âmes vertueuses » ne doit-elle pas « vaincre à la fin tous les obstacles et surtout un préjugé barbare »? Mais le père de Julie! « Les vertus des deux amants l'auraient désarmé — et Julie dans sa faiblesse, Julie dans ses traverses, Julie dans son bonheur eût également intéressé tout lecteur capable de sentir⁽²⁾ ».

C'eût été plus simple, plus touchant — et, voici l'important : cet expédient eût été protégé par une tradition. Car, je vous prie, quels pères de l'ancien roman auraient approuvé le baron d'Etange contraignant Julie à épouser Wolmar? Pas même ceux de l'*Astrée* : ils sont plus sages et ne veulent point forcer la volonté de leurs filles, car « toujours on s'efforce contre les choses défendues⁽³⁾ ». Plus près de Rousseau, l'auteur de *Marianne* ne pense même pas à voir une mésalliance dans le mariage d'une fille trouvée et d'un jeune homme de qualité; la naissance ne tient guère de place dans la société qu'il peint, et même pour la question d'argent le préjugé n'existe pas : le fils d'une riche négociante s'éprend de la fille d'un petit artisan; qu'est-ce que sa mère déplore? A nul moment l'offense à un préjugé; elle s'est opposée au mariage de son fils pour un motif que nous trouvons encore fondé : la fiancée a une sœur qui vit en pécheresse et c'est cette tache déshonorante, non son obscure extraction, qui flétrit à ses yeux la famille où son fils a pris femme. « Si mon fils, dit-elle, s'était marié, je ne dis pas à une fille de condition, mais du moins de bonne famille, ou simplement de famille honnête quoique pauvre, en vérité, je me serais rendue; je n'aurais pas regardé au bien...⁽⁴⁾. » Notez

⁽¹⁾ Lettre de M. L*** à M. D*** sur la Nouvelle Héloïse, Genève, 1762, p. 11.

⁽²⁾ *Ibid.*, pp. 11 à 13.

⁽³⁾ *Astrée*, tome I (livre II), p. 57.

⁽⁴⁾ MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, 10^e partie (1741)

d'ailleurs que les mères sont souvent de l'avis des amoureux, quelle que soit la cause qui les sépare; témoin la mère de Julie et la mère de Comminges. Par là, l'entêtement des pères est présenté comme un ridicule ou une tyrannie; nous cessons d'y voir, comme ils le voudraient, un attachement pour leurs principes, attachement honorable seulement à condition de ne pouvoir douter jamais de sa sincérité. Mais enfin, deux jeunes gens peuvent se convenir parfaitement, être de même rang, de fortune égale, et leurs pères farouchement ennemis. Que feront les amants? « Laissons nos pères se haïr puisqu'ils le veulent, dit Comminges à Adélaïde, et allons dans quelque coin du monde jouir de notre tendresse, et nous en faire un devoir (1). »

Richardson lui-même, le grand maître de morale et de bienséance, s'il eût pensé qu'on dût se marier par soumission pour ses parents, eût-il écrit une seule ligne de *Clarisse Harlowe*? Eût-il pu songer à rendre Clémentine « folle par amour »? Pas un lecteur n'a reproché à Clarisse, à la plus pure des filles, son refus d'épouser le vil Solmès malgré le vœu de sa famille; peu ont songé à blâmer Clémentine de sa passion pour Grandisson bien que la différence de religion interdise leur mariage.

Il est donc sûr que le roman français et les grands romans anglais traduits à l'époque de Rousseau ont entre-tenu dans le public une tradition que Rousseau s'est borné à reprendre; implicite dans la plupart des romans, elle s'exprime en termes précis dès 1732, date des premières

(1) M^{me} DE TENCIN, *Mémoires du comte de Comminges* (BIBLIOTHÈQUE DE CAMPAGNE, p. 397), cp. en 1752 : *La Laideur aimable*, 1^{re} partie : Les pères n'ont pas le droit barbare de marier les enfants contre leur gré; en 1754, le *Juge prévenu*, par M^{me} DE VILLENEUVE : « M^{lle} de Ciare gémissait sur sa naissance qui ne lui permettait pas d'épouser son cher Dubois. » (*Ann. litt.*, 1754, IV, p. 299); en 1759, *Julie, fille d'Auguste, à Ovide*, héroïde par DORAT; cette autre Julie, amante aussi passionnée que le sera celle de Saint-Preux, « se déchaîne contre son père qui a exilé son amant. » (*Ann. litt.*, 1759, IV, p. 340.)

parties de *Cleveland*. Elle correspond d'ailleurs à l'idée qui fait la grandeur des romans de Richardson : la dignité et l'indépendance de la personne humaine, et ses droits, plus respectables que les conventions.

* * *

Jean-Jacques Rousseau n'est donc pas, ici du moins, un révolté; il est, j'oserai le dire, un réactionnaire, et ce qui éclaire dès l'abord son roman sous ce jour, c'est son titre même : il invite à comparer la « Nouvelle » Héloïse avec la véritable. Mettons-les donc front à front.

Supposez que les théories licencieuses du début de la *Nouvelle Héloïse* aient emporté le reste, et imaginez Julie faisant honte à son père de vouloir livrer à un mari une fille chaude encore des baisers d'un amant; la scène n'est pas invraisemblable, et le rôle ignominieux ne serait peut-être pas celui de Julie seule; songez que ce père a des principes d'honneur à côté de son préjugé de la naissance; touché du malheur de sa fille et des raisons de simple honnêteté, n'était-il pas libre, si Rousseau l'avait voulu, de marier Julie à Saint-Preux? Tout le monde eût été heureux, et les lois de la nature accordées avec les conventions de la société; la « Nouvelle » Héloïse eût été ravie de cet arrangement, et voilà le roman fini.

Que cela est donc commun! Mépriser l'amour jusqu'à le soumettre à des chaînes qu'il n'a pas formées! La première Héloïse, la vraie (dont on vient encore de traduire les lettres par trois fois dans la seule année 1758), l'Héloïse de Pope se serait offensée d'un pareil sacrilège :

« Tu remplissais alors toute mon âme; je m'oubliais et ne pensais qu'à mon amant. Combien de fois te l'ai-je prouvé, lorsque tu me parlais de consacrer nos feux par les nœuds du mariage! Méprisons, te disais-je, méprisons toutes les lois que l'amour n'a pas dictées; libre comme l'air, il dédaigne les chaînes qu'il n'a pas formées; à leur

aspect, il déploie ses ailes légères et s'envole aussitôt. Que les richesses, la réputation, que ce qu'on nomme honneur soient le partage des femmes; que ces prétendus avantages dorent les liens de leur servitude, et qu'elles soient respectées! Tous ces objets s'évanouissent aux yeux des amants bien épris. Richesses, honneur, réputation qu'êtes-vous auprès de l'amour? Ah! c'est ce dieu jaloux qui pour venger ses feux profanés livre les mortels aux passions inquiètes dont vous êtes la source, et les fait gémir sous votre joug. C'est ainsi qu'il punit ceux qui cherchent, en aimant, d'autres biens que l'amour même. Trône brillant des Césars, je vous mépriserais dans les bras de l'amant que j'adore. Le monde entier tomberait à mes pieds, son souverain m'offrirait à partager sa puissance, je refuserais sa main, son pouvoir immense ne pourrait me séduire : je ne veux qu'être la maîtresse d'Abélard. Que n'est-il un nom plus tendre encore, et un état plus libre, je le désirerais pour lui.

» O sort digne d'envie! Quand deux amants s'abandonnent sans réserve à leurs transports; que leurs âmes se confondent l'une dans l'autre, et que la nature est leur unique loi (1)! »

* * *

(1) C'est ainsi que M^{me} d'Arconville traduit l'*Épître d'Héloïse à Abélard*, de POË (Mélanges de littérature, de morale et de physique, Amsterdam, 1775, tome VII, pp. 51 à 84); on sait le succès de l'héroïde de COLARDEAU sur le même sujet (cf. *Ann. litt.*, 1758, *passim*); nous n'en citerons que deux vers :

*L'Amour n'est point un crime, il est une vertu...
Crois-moi, l'hymen est fait pour les âmes communes.*

Nous ne dirons rien des imitateurs : Saurin, Dorat, Feutry, Mercier, Cailleau, Guys. Rapprochons plutôt de ce thème celui de la *Brunette anglaise*, poème de l'Anglais PRIOR, plusieurs fois traduit : il rappelle un des plus fougueux passages de la *Franciade* de RONSARD, dont voici quelques vers (Clymène parle à Francus) :

*Tu es mon roi; de toi seul je dépens!...
Je ne crains pas, comme les dames font,
De m'appeler femme d'un vagabond,*

IV. Julie se relève.

Les deux premières parties de la *Nouvelle Héloïse*, on se l'explique aisément, n'ont pu choquer les contemporains même les plus austères : ils étaient blasés; ils n'y ont vu que le développement d'un lieu commun. Il y a « des cœurs formés les uns pour les autres, et qui n'aimeraient jamais rien s'ils n'étaient assez heureux pour se rencontrer... une force secrète les entraîne à s'aimer; ils se reconnaissent, pour ainsi dire, aux premières approches (1) ». Les empêcher de se joindre et de communier c'est forcer le destin et mutiler deux existences harmonieusement appariées depuis l'éternité. Pour les lecteurs de l'abbé Prévost, — on sait s'ils furent nombreux! — Saint-Preux a raison de réclamer sa part de bonheur, car le bonheur ne se rencontre qu'une fois, puis il s'échappe sans retour : « Un éternel arrêt nous destina l'un à l'autre; c'est la première loi qu'il faut écouter... » (*Nouvelle Héloïse*, lettre 26.)

On n'eut pas plus de peine à se monter au ton de Saint-Preux qu'à absoudre Julie. Depuis si longtemps déjà le malheur accable les prédestinés. « La naissance et les grands biens ne sont pas toujours des moyens d'être heureux. On peut mener avec l'un et l'autre une vie très malheureuse, quand on a le cœur formé d'une certaine façon. Je n'expliquerai point aisément ce que j'entends par cette certaine façon dont on peut avoir le cœur formé;

*Pauvre exilé qui n'a maison ni joie!...
Labeurs présents et futurs je reçois,
Pourvu, Troyen, que je puisse être à toi.
Je ne craindrai tes périlleux voyages,
Terres, ni mers, tempêtes ni naufrages,
Pourvu qu'il plaise à ton cœur de m'aimer,
Soit que tu veuille épouse m'appeler,
Soit ton esclave!...*

(Cité par J. DUCHESNE, *Histoire des poèmes épiques français au XVII^e siècle*, Paris, 1870, pp. 35-36.)

(1) PRÉVOST, *Mémoires d'un homme de qualité*, livre IV, t. I, p. 183.

mais on le comprendra sans peine, en lisant les tristes accidents de ma vie (1). » Par ces paroles l'*homme de qualité* nous avertit (1728) qu'il n'est pas poursuivi par une fatalité extérieure mais que son propre caractère le jette en victime au sort. Depuis longtemps l'âme romanesque de Jean-Jacques et de Saint-Preux a été décrite par l'auteur du *Doyen de Killerine* : « Il ne trouvait rien qui fût capable de le satisfaire, et de lui faire goûter un véritable sentiment de plaisir. Les plus fortes occupations n'étaient pour lui qu'un amusement qui laissait toujours du vide à remplir au fond de son cœur... Sous un visage enjoué et tranquille, il portait un fond secret de mélancolie et d'inquiétude, qui ne se faisait sentir qu'à lui, et qui l'excitait sans cesse à désirer quelque chose qui lui manquait. Ce besoin dévorant, cette absence d'un bien inconnu, l'empêchaient d'être heureux (2). » Jean-Jacques avait « le cœur formé d'une certaine façon » ; il dut se reconnaître dans le portrait de Patrice ; et comme il dut l'aimer de le voir partager avec lui le « fatal présent du Ciel » !

« O Julie ! Que c'est un fatal présent du Ciel qu'une âme sensible !... Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine et douleur sur la terre... Il cherchera la félicité suprême sans se souvenir qu'il est homme : son cœur et sa raison seront incessamment en guerre, et des désirs sans bornes lui prépareront d'éternelles privations. » (*Nouvelle Héloïse*, lettre 26.)

Il faut donc refuser à Jean-Jacques l'invention de ses personnages, déparés à nos yeux par leurs défauts réels et leurs vertus apparentes. Au commencement de la *Nouvelle Héloïse*, Julie et Saint-Preux sont les héros d'un roman du XVIII^e siècle plus éloquent que les autres, mais ils ne sont que cela. La nouveauté ne fut pas de montrer « un jeune

(1) PRÉVOST : *Mémoires d'un homme de qualité*, I, pp. 1 et 2.

(2) IDEM : *Le Doyen de Killerine*, Paris, Leblanc, 1810, I, pp. 16-17.

homme honnête et sensible, plein de faiblesses et de beaux discours », encore moins « une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime », mais de ramener celle-ci au devoir « par l'horreur d'un plus grand crime. » (N. H., 2^{me} préface.)

* * *

Pour flétrir sans injustice la *Nouvelle Héloïse* du nom de roman érotique, il faudrait oublier qu'elle ne se compose pas seulement des deux premières parties, franchement licencieuses celles-là, et que Rousseau n'a pas omis d'écrire et de publier le reste.

Mais, dira-t-on, « ce sont deux livres différents que les mêmes personnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raisonnables, pourquoi les prendre avant qu'ils le soient devenus ? Les jeux d'enfants qui précèdent les leçons de la sagesse empêchent de les attendre ; le mal scandalise avant que le bien puisse édifier. » (N. H., 2^{me} préface.)

Il est vrai, le mal scandalisera d'abord, et c'est ce que Jean-Jacques a voulu, et c'est en quoi le roman lui paraît moral. Car, comme toutes les leçons de morale, il s'adresse ainsi au commun des lecteurs, à des êtres faillibles, à de « belles âmes », peut-être ; à des âmes « sublimes », non. Quels modèles l'homme médiocre peut-il chercher à imiter ? Ne l'oubliez pas, c'est pour le faible et non pour le fort que les médecins de l'âme, comme ceux du corps, exercent leur mission. « A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a pas souillée ? Eh ! parlez-nous de celle qu'on peut recouvrer ; peut-être au moins quelqu'un pourra vous entendre. » (N. H., 2^{me} préface.)

La faute ouvre deux chemins entre lesquels il faut choisir : les lâches s'endurcissent dans leur péché, les vertueux le détestent et recouvrent leur première pureté. C'est de cette façon que Julie est vertueuse et même plus

vertueuse après avoir succombé, incomparablement plus vertueuse que d'autres qui ne failliront pas.

Julie est une prédestinée, mais non pas dans le sens où l'entend l'abbé Prévost. Comme les héros de ce dernier, elle se consume d'un feu inextinguible; à leur rencontre, il arrive un moment où elle s'efforce de l'étouffer; allumée par « le coup de foudre » de l'amour, la flamme brûle, intense et folle, mais elle s'apaise enfin et couve sous la cendre grise et triste d'un mariage de raison.

Julie n'a pas encore combattu contre la vie quand elle se consacre à l'amour et qu'elle dit à Saint-Preux : « Je vois, mon ami, par la trempe de nos âmes et par le tour commun de nos goûts que l'amour sera la grande affaire de notre vie ». (Lettre 35.). Oui, l'amour est la grande affaire de sa vie, elle semble condamnée à s'y vouer, à saigner par lui et à en mourir; elle semble proclamer les droits de la passion; elle se complairait peut-être à la contemplation mélancolique de sa destinée amoindrie et sa sensibilité lui serait une preuve de vertu. Elle serait, je le veux bien, mais à condition de supprimer les dernières parties de son histoire, elle serait une héroïne de Prévost.

Telle a été Julie avant de vivre, avant de s'apercevoir que le monde extérieur existe, que l'amour n'est pas le seul sentiment et qu'il est d'autres devoirs que de se courber au joug du plaisir. C'est son amie Claire qui la juge le mieux au lendemain de sa chute, elle qui la lui avait prédite sans être écoutée : « Pourquoi tant de pleurs, chère et douce amie? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute, et ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité? Une faiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices? Et le danger même dont tu sors n'est-il pas une preuve de ta vertu? Tu ne penses qu'à ta défaite, et oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui résistent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles? Si rien ne peut te justifier, songe au moins à ce

qui t'excuse. Je connais à peu près ce qu'on appelle amour; je saurai toujours résister aux transports qu'il inspire, mais j'aurais fait moins de résistance à un amour pareil au tien; et, sans avoir été vaincue, je suis moins chaste que toi... Il reste en toi mille adorables qualités que l'estime de toi-même peut seule conserver... Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiasme de l'honnête et du beau, qui t'éleva toujours au-dessus de toi-même. » (*N. H.*, lettre 30.)

Claire donne ainsi leur juste prix aux larmes que le repentir arrache à Julie; elle l'encourage à féconder ses remords qui, s'exhalant en plaintes, risquent de rester stériles. Et comment la rappeler mieux à ses devoirs envers elle-même et envers ses parents? Comment ramener avec plus d'adresse aux vieux bergers indolents la brebis égarée?

Jean-Jacques ici encore est plus proche du sens commun que de son siècle. Pour excuser le libertinage, plus d'un trouvera les pires expédients : tout fier de se trouver « sensible » ou plutôt « bienfaisant », le débauché se croira quitte envers lui-même pour avoir marié et doté deux jeunes gens pauvres; un seul geste charitable effacera mille souillures; et d'avoir senti un moment ses paupières rongées se mouiller de pitié, un roué, muni de ce certificat de bonté comme d'un viatique, poursuivra sa course effrénée, imprimant chacun de ses pas dans la fange et dans le sang.

S'il y a des taches sur les pages hélas! vieillies de la *Nouvelle Héloïse*, elles ne sont ni de fange ni de sang. Ce grand livre reste illuminé par une idée où le sens commun et le sens chrétien s'accordent : utiliser le remords et par lui prévenir la rechute et l'endurcissement.

Julie ne se redressera pas sans peine, ni en un jour. Mais aussi, je le demande, quelle vérité, quelle vraisemblance à voir subitement guéri un cœur malade d'amour?

Une éperdue, une forcenée ne retrouve pas ainsi la raison : il faut pour cela les heurts de la vie dont les meurtrissures l'avertissent, — et le temps, grand guérisseur.

Julie est prête à se familiariser avec sa faute; sinon serait-ce une faiblesse, et serait-ce un danger? Julie est une « fille perdue », elle le sait et elle l'avoue. « Les doux mouvements de la nature ne sont pas tout à fait éteints dans son cœur » (lettre 35), elle s'en flatte, du moins; mais que ses père et mère s'éloignent et laissent leur fille en proie à Saint-Preux, quelle ivresse! « Ils sont partis ce matin, ce tendre père et cette mère incomparable, en accablant des plus tendres caresses une fille chérie et trop indigne de leurs bontés. Pour moi, je les embrassais avec un léger serrement de cœur, tandis qu'au dedans de lui-même, ce cœur ingrat et dénaturé pétillait d'une odieuse joie. » (*Ibidem.*)

Oui, Julie est une fille perdue — à moins pourtant qu'on ne la marie à Saint-Preux et que la *Nouvelle Héloïse* ne finisse comme les autres romans. Car, sincère comme nous la connaissons, éperdue d'amour mais non perdue de vice, quelle autre ressource que le mariage avec Saint-Preux si nous la voulons innocente? Elle n'aspire elle-même qu'à cette fin très seyante : « Dieu! quel état cruel de ne pouvoir ni supporter son crime ni s'en repentir; d'être assiégé par mille frayeurs, abusé par mille espérances vaines... Ce n'est plus ni de force ni de vertu qu'il est question, mais de fortune et de prudence; et il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. » (Lettre 49.)

L'ambition de Julie est de s'en tenir à une faute; comme milord Edouard le lui dit : elle a trop aimé, il faut rendre « l'état de son cœur » légitime. En Angleterre (tout lecteur de roman sait cela), une fille nubile n'a besoin du consentement de personne pour se marier; pourquoi Saint-Preux

n'irait-il pas vivre avec son amante, devenue son épouse, sur la terre que le généreux Anglais leur offre dans le duché d'York?

Et justement voilà le tournant, le pivot du livre. Julie n'est pas une aventurière, elle ne part pas. Résolue, en défendant ses droits elle admet cependant ceux de son père, les droits qu'un père reçoit de la nature. Elle ne craint pas de heurter l'autorité paternelle, mais son amour filial la ramène au devoir, ou du moins lui montre à côté du grand et facile devoir de l'amour, le devoir austère mais respecté de la piété envers ses parents. Qu'elle parte, elle déshonore son père, elle le réduit au désespoir. Qu'elle renonce à Saint-Preux, elle pèche contre elle-même et contre l'amour. Ainsi, des deux côtés parlent les sentiments de la *nature*. Claire le lui dit: « Quelque parti que tu prennes la nature l'autorise et le condamne. »

Et voilà pourquoi — peut-être encore de nos jours, mais à coup sûr au XVIII^e siècle — Julie est vivante. Que les raisonnements de Saint-Preux et de milord Edouard sonnent creux! Le préjugé de naissance! Les droits de la passion! Disputes d'écoles; métaphysique glacée et sots discours! quand il s'agit d'une jeune fille blonde que son tempérament a trahie. Milord Edouard s'élève avec violence contre le préjugé de la noblesse; il excite ainsi Julie et Saint-Preux et pourrait les rendre obstinés; mais quel autre résultat? Il déclame, il admire Saint-Preux: « Un amour pareil au sien n'est pas tant une faiblesse qu'une force mal employée. » (*N. H.*, partie II, lettre 2.) Il force Julie et Saint-Preux à se complaire à leur propre grandeur: « La sublime raison, dit-il, ne se soutient que par la même vigueur de l'âme qui fait les grandes passions, et l'on ne sert dignement la philosophie qu'avec le même feu qu'on sent pour une maîtresse. » (*Ibidem.*) Il attise ce feu pour que l'incendie soit une chose plus belle à voir: « Il s'est joint à votre amour une émulation de vertu qui vous élève,

et vous vaudriez moins l'un et l'autre si vous ne vous étiez point aimés. » (Partie I, lettre 60.)

A quoi bon ces formules équivoques? Peut-être le baron d'Etange admire-t-il autant qu'eux un bel amour, mais mieux adressé; l'obstacle n'est pas non plus dans l'opinion des autres; il est dans l'affection de Julie pour son père, et milord Edouard a tort (mais Rousseau l'a voulu ainsi) de blâmer « la vanité d'un père barbare ».

« Que signifie, s'écrie-t-il, ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion? » (Partie II, lettre 2.) Ce qu'il signifie? Rien, puisqu'il n'existe pas et que ce n'est pas du tout là que gît l'obstacle. L'opinion? Julie ne s'en est guère souciée, mais de ses devoirs et de ses fautes : « Mon faible cœur, dit-elle, n'a plus que le choix de ses fautes. » Voilà ce que Rousseau a voulu.

Il a voulu accabler Julie de toutes les excuses, de toutes les raisons, de toutes les justifications qui légitimeraient sa révolte — et que pourtant elle se soumit. Assiégée par des ennemis puissants : ses sens, son amour, sans compter les traîtres qui sont dans la place prêts à en livrer les portes : les déclamations de milord Edouard, Saint-Preux furieux comme une femmelette, et qui pleure et divague hors de sens; poussée par sa propre faiblesse et la complicité des autres, pourquoi ne tombe-t-elle pas? « Si l'amour règne, la nature a déjà choisi », on ne cesse de le lui répéter; « telle est la loi sacrée de la nature, qu'il n'est pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, et que la considération des états et des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs et des crimes ». Mais elle sait tout cela et n'a pas consulté père et mère avant de livrer sa personne à un amant. Seulement, que Saint-Preux dise au baron d'Etange : Mes droits d'amant sont plus sacrés que vos droits de père. (Partie III, lettre 11.) Julie dit non.

« Je me suis souvent trouvée en faute, dit Julie, pour mes raisonnements, jamais sur les mouvements secrets qui me les inspirent, et cela fait que j'ai plus de confiance à mon instinct qu'à ma raison. » (II, lettre 18.) Elle agit selon cette règle. Débauchée par son aventurier « philosophe », leurs leçons mutuelles ont-elles changé le fond de Julie ? Qu'a gagné Saint-Preux et jusqu'où a-t-il pénétré son âme ? Il ne l'a même pas approchée : « Quoique nous soyons toutes deux plus jeunes que vous, lui dit Claire, et même vos disciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penser, vous avez appris de nous à être sensible, et quoi qu'en dise votre philosophe anglais, cette éducation vaut bien l'autre : si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit. » (III, lettre 7.) Cette morale du sentiment est celle qui refait Julie et plus tard redressera le tortueux Saint-Preux. Ce n'est pas pour obéir aux « convenances de l'opinion » que Julie épousera Wolmar, et ce n'est pas pour servir « une chimérique vertu » qu'elle retirera son cœur à Saint-Preux. Julie, mariée à un époux qu'on lui impose, était émancipée, selon les mœurs du temps : en puissance de mari, on lui eût passé une « liaison » même déclarée, on eût admiré en elle, ou toléré, non pas une Nouvelle Héloïse mais une seconde, une millième Houdetot.

Elle ne le veut pas, Jean-Jacques ne le veut pas, parce que l'un et l'autre n'ont pas affaire aux mœurs du temps ni à l'opinion ; ni l'un ni l'autre ne vivent de préjugés, sans doute, mais ils répugnent autant au raisonnement exclusivement rationnel. Voit-on le baron d'Etange vaincre la résistance de sa fille dans une joute oratoire ? Julie céderait-elle à des arguments ? Cela serait ridicule. Mais la folle jeune fille craint pour sa mère, une mère — on l'aura remarqué — aussi indulgente aux jeunes amours que celle de *Marianne* et celle du *Comte de Comminges* ⁽¹⁾. Saint-

⁽¹⁾ « Cette tendre mère, que vos lettres avaient déjà puissamment émue, commence à connaître par tout ce qu'elle voit, combien vos deux cœurs

Preux n'est pas assez proche de la bonne et saine vie, ses nuages lui cachent la bonne et saine terre : il lui manque tout ce que Julie a de français, le don d'ouvrir les yeux et de s'imprégner de la réalité; il n'a jamais l'initiative du geste, le plus moral de tous, qui consiste à écarter franchement les visions agréables — mais des visions; il ne plante pas ses yeux dans les yeux de l'adversaire; il se détourne et pousse des cris : « Ah! qu'est-ce que la vie d'une mère, la mienne, la vôtre, la sienne même, qu'est-ce que l'existence du monde entier auprès du sentiment délicieux qui nous unissait! » (III, lettre 3.)

La réponse de Julie est courte; malgré le ton déclamatoire (péché de Rousseau) elle marque d'un trait ferme la frontière de lui à elle. « Qu'est-ce que la vie d'une mère? » criait Saint-Preux grossier et ridicule. Cette mère morte : « C'en est fait, dit Julie, l'empire de l'amour est éteint dans une âme livrée au désespoir. » (III, lettre 5.) Hé! je le sais bien qu'elle se flatte et que l'amour ainsi renié la mène encore et la traîne. Mais c'est un premier coup qui fêle l'idole.

Wolmar lui est annoncé, elle trouve l'audace de résister à son père : « Je lui protestai nettement que jamais M. de Wolmar ne me serait rien, que j'étais déterminée à mourir fille, qu'il était maître de ma vie, mais non pas de mon cœur, et que rien ne me ferait changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de sa colère ni des traitements que j'eus à souffrir. Je fus inébranlable : ma timidité surmontée m'avait portée à l'autre extrémité; et, si j'avais le ton moins impérieux que mon père, je l'avais tout aussi résolu. Il vit que j'avais pris mon parti, et qu'il ne gagnerait rien sur moi par l'autorité. » (III, lettre 18.)

Ni l'opinion (car elle eût voulu expier sa faute, même

sont hors de la règle commune, et combien votre amour porte un caractère naturel de sympathie, que le temps ni les efforts humains ne sauraient effacer. » (Partie III, lettre 4.)

aux dépens de sa réputation [même lettre]), ni l'autorité d'un père ne prévaudront contre l'amour. Mais un autre amour : seconde fêlure qui prolonge l'autre, nouveau craquement. Le sentiment est attaqué par le sentiment, l'amour par la piété. Le baron d'Etange, rudoyant, ordonnant, Julie le peut regarder sans que son œil se trouble, sans que son cœur bronche. « Mais que devins-je, dit-elle, quand tout à coup je vis à mes pieds le plus sévère des pères attendri et fondant en larmes ? Sans me permettre de me lever, il me serrait les genoux, et, fixant ses yeux mouillés sur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entends encore au dedans de moi : Ma fille, respecte les cheveux blancs de ton malheureux père ; ne le fais pas descendre avec douleur au tombeau, comme celle qui te porta dans son sein : Ah ! veux-tu donner la mort à toute ta famille ? »

Ainsi par le simple et naturel déroulement d'une intrigue banale (une fille qu'on veut marier à l'homme qu'elle n'aime pas) Jean-Jacques apprend à Julie à penser qu'elle n'est pas seule au monde, et bientôt même que le monde n'est rien devant Dieu. Le moment n'est pas encore venu : elle se marie, et sur le seuil même de l'église, elle jure dans son cœur adultère un amour éternel à Saint-Preux. Car elle a pu se résigner, renoncer à sa folle et délicieuse frénésie, promettre sa personne à quelque usurpateur ; l'heure sonne, pourtant, de briser tout ce cher passé, et alors elle le sent envahir son être par tout son sang, remonter en elle par flots, jusqu'à l'angoisse. « Et je fus menée au temple comme une victime impure. »

C'est alors seulement qu'elle est touchée de la grâce. La chair encore grondante et l'esprit révolté, elle est l'épave humaine qu'une mer aveugle a roulée, puis rompue, et enfin rejetée, brisée, la tête sonnante, les yeux fous, les membres et le cerveau recrus, sur le récif fatal. — Non ; la vague puissante et rude ne la rejette pas, elle la pose ; c'est

le salut, un réveil, la chair apaisée, le regard calme, le pouls régulier, sûr et tenace.

Un coup d'œil en arrière, un adieu aux illusions et à leur charme. Que pensait-elle hier encore? « L'aveugle amour, me disais-je, avait raison; nous étions faits l'un pour l'autre; je serais à lui si l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature; et, s'il était permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être ensemble. » Qu'étais-je hier encore? « Pas tout à fait sans religion », mais n'en sachant « rien tirer pour la pratique de la vie ». « Je me sentais bien née et me livrais à mes penchants; j'aimais à réfléchir, et me fiais à ma raison; ne pouvant accorder l'esprit de l'Evangile avec celui du monde, ni la foi avec les œuvres, j'avais pris un milieu qui contentait ma vaine sagesse; j'avais des maximes pour croire et d'autres pour agir; j'oubliais dans un lieu ce que j'avais pensé dans l'autre; j'étais dévote à l'église et philosophe au logis. Hélas! je n'étais rien nulle part; mes prières n'étaient que des mots, mes raisonnements des sophismes, et je suivais pour toute lumière la fausse lueur des feux errants qui me guidaient pour me perdre. » Qu'est-ce qui m'éclaira? L'occasion fut l'amour, un amour sensuel d'abord, mais qui durera pourtant « jusqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné »; une belle passion née de mon penchant à la vertu, car, souvenez-vous en, « un heureux instinct me porte au bien : une violente passion s'élève; elle a sa racine dans le même instinct ». Et pour cela justement il faut la détruire, l'immoler à cette même vertu qui sans cela ne serait qu'un mot. « Tel est, mon ami, dit-elle à Saint-Preux, le sacrifice héroïque auquel nous sommes tous deux appelés. L'amour qui nous unissait eût fait le charme de notre vie. Il survéquit à l'espérance; il brava le temps et l'éloignement, il supporta toutes les épreuves. Un sentiment si parfait ne devait point périr de lui-même; il était digne de n'être immolé qu'à la vertu. »

La péripétie est décisive. « Comment s'est fait cet heureux changement ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je l'ai vivement désiré. Dieu seul a fait le reste. »

* * *

La personnalité de Julie remplit le roman, ses deux vies en font le sujet. Les autres sont des comparses, souvent ridicules, parfois odieux, toujours romanesques. Saint-Preux lui-même est-il autre chose qu'un Homme de qualité plus exaspéré, un héros de l'abbé Prévost admirant son infortune ? Il s'aime à travers tout, ses vices, ses tristesses, sa bassesse. Il tourne tout en thème lyrique. Dans sa grande douleur, qu'on ne lui refuse point, à lui, infortuné, la plus douce consolation, celle de Cleveland, « la liberté de se plaindre et de paraître affligé ». « Le cœur d'un malheureux est idolâtre de sa tristesse, autant qu'un cœur heureux et satisfait l'est de ses plaisirs. Si le silence et la solitude sont agréables dans l'affliction, c'est qu'on s'y recueille en quelque sorte au milieu de ses peines, et qu'on y a la douceur de gémir sans être interrompu ⁽¹⁾. » Saint-Preux comme Cleveland et sa nombreuse lignée est affligé mais il veut aussi le paraître, et que nul n'ignore cette chère et délicieuse tristesse dont il se pare. Julie est perdue pour lui : « Enfin le voile est déchiré, gémit-il; cette longue illusion s'est évanouie; cet espoir si doux est éteint : il ne me reste pour aliment d'une flamme éternelle, qu'un souvenir amer et délicieux qui soutient ma vie et nourrit mes tourments du vain sentiment d'un bonheur qui n'est plus. » (III, lettre 6.) Il faut agir, dit Julie, voltairienne à son insu; non, il faut stagner; être utile, dit Julie; non, se dévorer en vain. « Elle passera ses jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets et de vains désirs, sans pouvoir jamais contenter ni l'amour, ni la vertu. » (*Ibidem.*) Oui, si elle l'écoutait; mais elle est virile, et c'est

(¹) *Cleveland*, I, p. 3.

lui la femme, j'entends la femme impure, ignorante et larmoyante.

Le voilà aventurier tout de bon, à Paris, puis autour du monde avec l'amiral Anson, pour former sa jeunesse. Julie va au plus court : « Elle n'étudie plus, elle ne lit plus, elle agit. » (V, lettre 2.) Parfaite? Non, restée près de terre, « sensuelle et gourmande dans ses repas » (IV, lettre 10), avec une tache de sensiblerie, un rien de maniéré qui lui vient de son siècle et pour une bonne part de Richardson⁽¹⁾. Surtout point austère, jouissant d'une « abondance sans profusion » (IV, lettre 10); point cupide non plus, bonne et simple dame, un peu alourdie peut-être, ne désirant pas accroître son bien par de nouvelles acquisitions, mais sachant l'art de s'enrichir en possédant mieux, par « la règle sans tristesse » dans « une paix sans esclavage ». Bref, « on trouve dans sa maison le luxe de plaisir et de sensualité sans raffinement ni mollesse ». (V, lettre 1.)

La fin est donc de rechercher le bonheur; la morale et la conclusion voulue, c'est qu'on le trouve sûrement en dehors de la passion.

Quel revirement! Est-il vraisemblable? Mais non, il n'est qu'apparent. Rien ne vainc la passion, Julie jusqu'au bout reste la femme de Saint-Preux, leur mariage spirituel, clandestin jusque-là, elle le confesse sur son lit de mort.

Que faut-il donc croire? Quelle règle, quelles précautions pour vivre heureux? Une seule : ne pas vivre; l'homme est libre d'éviter les tentations, non de réprimer la passion qu'il a imprudemment accueillie. Ne cherchez pas de baume aux morsures de sa dent tenace; tuer la bête quand elle vous tient, c'est trop tard.

Pour un passionné, donc pour tout le monde, qu'est-ce

(1) Paméla se faisait scrupule de pêcher à la ligne; Julie ordonne qu'on rejette à l'eau les poissons qu'on vient de prendre. « Ce sont, dit-elle, des animaux qui souffrent, délivrons-les; jouissons du plaisir qu'ils auront d'être échappés au péril. » (IV, lettre 17.)

que la vertu? « Un état de guerre » où l'on a « toujours quelque combat à rendre contre soi ». (VI, lettre 7.)

Combat de Julie contre elle-même, mais sans bruit, sans éclat, poignant. Echanger le bonheur facile, plein, naturel, qui consiste pour une passionnée à être toute à l'amour, contre l'ombre du bonheur : les satisfactions domestiques, très mélangées, incohérentes, le front serein de son père d'abord, mais aussi les repas réguliers, les serviteurs contents et dévoués, l'aumône aux pauvres, une maison solide — tel est l'enjeu. Duperie, si Julie aime Saint-Preux. Or, elle l'aime. Serait-elle à ce point trompée? A-t-elle sacrifié les jouissances très sensuelles de l'amour aux jouissances sensuelles mais mesurées de la gourmandise et d'une oisiveté plantureuse?

Pour le monde, aux yeux de Wolmar, sans doute, telle est la victoire risible et dérisoirement répétée à la fin de chaque journée de combat. Julie n'a pu revenir à une vertu si grossière, à laquelle elle ne croit pas. Elle n'a pu s'élever qu'en regardant plus haut que cet horizon agréable, doux et plat. Un fer chaud l'avait pénétrée; il faut qu'une autre pointe de feu la traverse, et c'est le sentiment religieux. Il est son soutien. « J'aimai la vertu dès mon enfance, dit-elle, et cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment et des lumières, j'ai voulu me gouverner, et je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi [la religion], donnez m'en quelque autre sur lequel je puisse compter... Je crois valoir autant qu'une autre, et mille autres ont vécu plus sagement que moi : elles avaient donc des ressources que je n'avais pas. Pourquoi, me sentant bien née, ai-je eu besoin de cacher ma vie? Pourquoi haïssais-je le mal que j'ai fait malgré moi? Je ne connaissais que ma force, elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite, et toutefois j'ai succombé. Comment font celles qui résistent? Elles ont un meilleur appui. » (VI, lettre 8.)

La religion la délivre aussi d'elle-même; elle justifie le

sacrifice qu'elle fait d'elle-même; car elle se donne aux autres : sa mère morte et son père, d'abord; le reste suit. Les seuls biens qui lui restent au monde? Sa peine et sa pitié. « Il n'y avait pas jusqu'à ses chagrins et ses peines qu'elle ne comptât pour des avantages, en ce qu'ils avaient empêché son cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas, disait-elle, quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux et sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'âme un certain contentement de soi-même indépendant de la fortune et des événements. Que j'ai gémi! Que j'ai versé de larmes! Eh bien! s'il fallait renaître aux mêmes conditions, le mal que j'ai commis serait le seul que je voudrais retrancher; celui que j'ai souffert me serait agréable encore. » (VI, lettre 11.) Le seul bien qui lui reste au monde? C'est d'avoir quelquefois pleuré.

Non pas pleuré comme Saint-Preux qui se réfugie à l'Elysée, « lieu solitaire où le doux aspect de la seule nature devait chasser de son esprit tout cet ordre social et factice qui l'a rendu si malheureux ». (IV, lettre 11.) La solitude est la retraite des égoïstes, elle efface les bornes que « l'ordre social » a fixées aux errements de la passion; elle trompe donc, puisque l'ordre social, factice ou non, existe.

Saint-Preux a renoncé à Julie, mais par contrainte; il se sent frustré et, comme il n'est attentif qu'à lui-même, il contient mal une sourde rancune; de là les sautes de son humeur : il ne désarme qu'à demi, n'est qu'à demi fier, ou n'a honte qu'à demi, et le voilà tel que Claire nous le dépeint : « toujours achevant quelque folie et toujours commençant d'être sage ».

Ainsi Saint-Preux est l'image de Jean-Jacques pendant ses longues heures de défaillance, ses retours vers le vagabondage, son indiscipline; et Julie, c'est Jean-Jacques encore, mais viril. Julie, si complaisante à moraliser sur des riens, est muette sur le grand combat; elle sait ce

qu'elle veut, renonce à ce qu'elle ne peut, connaît les raisons; sa vie n'est pas complète, mais elle fait sa vie, tandis que Saint-Preux subit la sienne.

Or, pour Jean-Jacques, c'est Julie soumise, ce n'est pas Saint-Preux révolté qui apprécie et pratique la vertu. C'est donc que Jean-Jacques, — jamais las de l'école buissonnière, mais conscient de sa petitesse, jamais las de ses péchés de solitaire, mais dégoûté, — c'est donc qu'il a enfin compris et vu, c'est qu'il tient à exprimer son retour au vrai. L'ordre social est mauvais, mais l'homme est forcé de s'y adapter; ce monde, indifférent à nos plaintes haineuses, impitoyable à notre égoïsme, il faut s'y ajuster par une résignation active et demander l'humilité avec le secours du Ciel. Personne, parti de si bas, ne s'éleva plus haut; tenez compte de la fragilité de cet homme : personne ne fut meilleur que lui. Il l'a dit; indiscretion, faute de goût peut-être, mais non forfanterie.

* * *

V. Succès de la *Nouvelle Héloïse*.

Je ne rappellerai pas (après tant d'autres!) le bien que poursuivit Rousseau dans les dissertations de la *Nouvelle Héloïse*. De ces longues excursions, peu tiennent au roman, peu étaient neuves, peu furent efficaces. Il ne réussit certes pas à rapprocher les croyants et les athées comme il le rêvait; la société en France ne fut ni moins factice, ni plus pures les relations du couple éternel; s'il parle sérieusement du mariage et de l'adultère, il ne fut pas le premier. La pensée, les pensées dont déborde son livre sont éloquentement développées, mais qu'y a-t-il de plus ordinaire dans la littérature française avant lui sinon de son temps?

Ce qui le fait grand, ce qui lui vaut mieux qu'à nul autre un titre de « découvreur d'horizons » littéraires, c'est sa faiblesse d'homme, son lyrisme. Il est le solitaire, le décou-

ragé, l'infirme, le relâché, amoureux de l'humanité sans faire un pas pour elle, liant la nature à sa propre existence, attendant de la végétation, des fleurs des haies, des « bosquets », des îles perdues, des caresses de l'air, une consolation balbutiée pour des maux imprécis. Il est le restaurateur de l'élégie; non de toute l'élégie, mais du repli sensuel et mélancolique, de la déception propre à l'homme qui n'a pas ce qu'il veut, ayant ce qu'il mérite. Elle est absente? Une élégie. Je te désire : un poème. Le regret, les choses enfuies, le souvenir, pour tout cela il trouve les mots et surtout le ton, l'accent inoubliables. Dès qu'il s'agit de lui et par conséquent de vous-même, son lecteur, son frère, il touche, il amollit. Nul au XVIII^e siècle ne pourra l'imiter, quelques-uns s'élèveront à peine jusqu'à le copier en gros traits frustes, et le défigureront.

Pourtant le livre pénétra partout, fut le grand livre du siècle pour le cœur de la foule. C'est qu'il eut le feu, la fougue, la sincérité; il attacha par un intérêt romanesque beaucoup plus puissant que toute vaine et ridicule intrigue. Les aventuriers de l'abbé Prévost, le grandiose Grandisson et son visage reluisant de majesté, Clarisse fugitive et violée, des lettres interceptées, des ennemis généreux, est-ce la vie? Mais une jeune fille imprudente, non sans défauts mais sans ruse, forcée au mariage de raison et qui ne lave pas dans l'adultère les stigmates déshonorants du mariage, est-ce si rare? Est-ce un conte, une histoire extraordinaire, ou bien cela pouvait-il exister au XVIII^e siècle?

En vérité, l'emprise de la *Nouvelle Héloïse*, sa véritable force romanesque, lui vint de ce qu'elle s'est dé faite du romanesque banal dont la France était rassasiée depuis le XII^e siècle. Je ne sais si les contemporains l'ont dit, je consens qu'ils ne l'aient pas démêlé, mais le charme est là; ils ont parlé de Julie comme d'une personne vivante : preuve qu'elle vivait.

C'est donc « l'intérêt de la passion » qui a enchaîné

comme dans un envoûtement, ensorcelé comme un enchantement; les dissertations ne furent que des haltes ménagées çà et là pour le repos des lecteurs; délassés, ils repartent plus pressés, plus impatients, conquis. Mais pour se passionner, il faut croire; ils ont dû croire à la « vérité » de la *Nouvelle Héloïse*; en même temps, ils ont senti qu'elle les transportait si loin au-dessus de la vie commune qu'ils lui ont assigné une mission privilégiée, celle d'éclairer, de justifier et de consoler non pas tous les cœurs, mais ceux qui savent aimer. C'est le roman d'une prédestinée adressé à d'autres prédestinés, la vie d'une âme d'exception traduite en paroles brûlantes pour ses sœurs plus humbles, persuadées elles aussi d'être exceptionnelles. Des incendies couvaient, un coup de vent forcené s'élève, anime et affole toutes ces flammes obscures encore il n'y a qu'un instant.

Ce n'est pas moi qui le dis, chroniqueur séquestré de toutes parts d'un monde qui n'a guère d'harmonie avec le mien, témoin très récusable, parlant par ouï-dire. C'est d'Alembert, par exemple, honnête amoureux de M^{lle} de Lespinasse :

« S'il est vrai, dit d'Alembert, que le meilleur livre est celui dont il y a le plus à retenir, cet ouvrage (la *Nouvelle Héloïse*) peut avec justice être placé au nombre des bons : il m'a paru bien supérieur à tout ce que je connaissais jusqu'ici de l'auteur...; dans celui-ci, ce n'est plus, comme dans les autres livres de J.-J. Rousseau, une nature gigantesque et imaginaire, c'est la nature telle qu'elle est, à la vérité, dans des âmes tout à la fois tendres et élevées, fortes et sensibles, en un mot d'une trempe peu commune. Mais je crois que le mérite de ce roman ne peut être bien senti que par des personnes qui aient aimé avec autant de passion que de tendresse, peut-être même que par des personnes dont le cœur soit actuellement pénétré d'une passion profonde... J'entends dire que toutes les lettres sont du même ton, et que c'est toujours l'auteur qui parle et

non pas les personnages : je n'ai point senti ce défaut; les lettres de l'amant sont pleines de chaleur et de force, celles de Julie, de tendresse et de raison... Les épisodes, les accessoires, les détails sur l'économie domestique, sur les plaisirs de la campagne, sur l'éducation, etc., que l'auteur a semés dans son ouvrage, me plaisent beaucoup en eux-mêmes, mais me paraissent refroidir un peu l'intérêt... Cependant l'intérêt, c'est-à-dire l'intérêt de la passion, m'a paru si vif dans le livre de J.-J. Rousseau, que peut-être l'aurait-il été jusqu'à me faire plus de mal que de plaisir, s'il était soutenu et sans interruption; et je le remerciais volontiers d'avoir ménagé de temps en temps quelque repos à mon âme, que les impressions vives affectent trop profondément et trop tristement... En vérité, c'est la réflexion qui m'a fait trouver quelque chose à désirer à la manière dont j'ai été affecté : car j'étais tellement occupé que je ne m'apercevais pas qu'il manquait un point de gradation et de variété à mon plaisir pour être parfait (1). »

Le jugement de d'Alembert, resté inconnu au XVIII^e siècle, publié tard (2), n'avertit pas les contemporains et l'accord fut secret entre le géomètre et le romancier. Eh bien, tous ceux qui proclamèrent leur admiration ne la justifèrent pas autrement que lui. Il en est qui, par profession, par caractère, ont regardé d'un œil dédaigneux toutes ces frivoles productions de tant de romanciers venus avant Rousseau. Aujourd'hui, ils cèdent à l'attrait puissant, nouveau, vrai.

Tel le *Journal des Savants*. Le tableau de la paix et du bonheur de Clarens, la raison jetée au beau milieu de trans-

(1) *Œuvres de D'ALEMBERT*, Paris, Belin, 1822, t. IV, pp. 461-463 : *Jugement sur la Nouvelle Héloïse*.

(2) *Le Jugement sur la Nouvelle Héloïse* a été publié dans les *Œuvres posthumes de D'ALEMBERT*, éditées par Ch. Pougens. Paris, an VII-1799, t. I, pp. 121-126. Pougens déclare publier des manuscrits qui lui ont été remis par M^{lle} de Condorcet; elle les avait reçus en legs de d'Alembert lui-même.

ports frénétiques, cela eût pu lui plaire, on le penserait. Il nous détrompe d'un mot sec : cela est « d'une longueur un peu froide ». Au contraire, parlez-lui des « torrents de pathétique » ; il partage avec vous, il « goûte », le gourmet, « le plaisir de pleurer » à cette foule de « traits si naïfs, si pénétrants ». La *Nouvelle Héloïse* ! « Monument bizarre, mais mémorable de l'éloquence des passions, des charmes de la vertu, et de la force de l'imagination ! » Hé ! personne ne nie les défauts de goût, de style (« le style incorrect et inégal ») ; les sentiments sont outrés, les paradoxes insoutenables, certaines notes bouffonnes et déplacées. Mais est-ce cela qui importe ? « Quel cœur pourrait ne pas s'attendrir sur Julie, sur ses périls, sur ses malheurs, sur ses faiblesses, sur ses vertus ? »

C'est que Rousseau a eu « le talent de tout vivifier ». Que manque-t-il aux romanciers de métier ? Justement ce qui déborde dans la *Nouvelle Héloïse* : la vie, le « réel ». « Un auteur ordinaire se serait contenté de faire une fois pour toutes un beau portrait de Julie, où il nous eût exposé dans un point de vue général l'accomplissement de tous ses devoirs et l'expansion de tous ses sentiments... Il ne nous dit point ce que fait sa Julie, il le lui fait faire devant nous, et par là, il rend sensible et réel ce qui n'étant mis qu'en récit serait pris pour une hyperbole romanesque et incroyable... Presque partout on trouve le ton propre de la chose combiné avec le ton propre du personnage, ce qui rend l'illusion complète. » Illusion complète, trop complète peut-être : car à vous et à moi elle parle un langage romanesque, une langue étrange et même étrangère ; c'est que ni vous ni moi nous ne sommes favorisés du sort ; le Ciel nous refusa son « fatal présent ». Vous ne vous y reconnaissez pas et pourtant « l'âme humaine y est vue dans tous ses sens et pénétrée dans toute sa profondeur ; de sorte que tout cœur sensible est comme sûr d'y trouver son histoire (1) ».

(1) *Journal des Savants*, juin 1761.

Fréron, si fin, ne s'y trompe pas non plus : « Tous les caractères sont défectueux, dit-il, hors de la nature, mal soutenus » ; le style est « emphatique, incorrect, énigmatique, obscur, précieux, ignoble ». Mais que voilà de misérables vétilles comparées aux « plus grandes beautés », celles qui bouleversent l'homme, le retournent, l'étreignent, l'exaltent : « l'éloquence du cœur, le ton du sentiment, cette douce mélancolie qui n'est connue que dans la retraite, un goût exquis de la nature physique et morale, un génie mâle et flexible qui sait la contempler dans sa grandeur et la saisir dans ses détails, un pinceau souvent aimable et voluptueux ». « La tranquillité philosophique de Saint-Preux et de Julie dans le château de Clarens », les détails domestiques, cela est inanimé, le souffle y manque ; ne vous y arrêtez pas, parcourez d'un œil distrait. Mais malheur à vous, si vous ne sanglotez longuement, si vous ne mouillez de vos larmes la dernière lettre du quatrième volume, « la plus belle peut-être de tout le recueil » (on le dit encore maintenant) : Julie mariée et son ancien amant dans une barque sur le lac de Genève, au bruit égal et mesuré des rames, songeurs, muets, et tristes infiniment, si proches et qui pourtant se sentent perdus à jamais l'un pour l'autre. (« O Julie, éternel charme de mon cœur... Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étais né... ») « C'est à ce déchirement des cœurs que je reconnais l'amour ! » s'écrie Fréron. Qu'on en fasse l'épreuve, qu'on lise cette lettre, et « malheur à ceux qui n'éprouvent pas en la lisant la plus tendre et la plus forte émotion ! Prométhée a oublié de les animer ».

La *Nouvelle Héloïse*, pour tout le monde, sauf un envieux ou peut-être deux, alourdie d'une partie philosophique et morale (qui « mérite toute notre estime » mais rien de plus), défigurée sous un tissu grossier, sans art, sans vraisemblance, rempli d'inutilités et de contradictions, se soulève sous ces voiles pesants, écarte ces plis roides, et surgit, admirable de passion, de chaleur et de vérité.

Des jaloux l'accusent de copier Richardson ! On hausse les épaules. Mais il lui ressemble du moins, et l'auteur de *Clarisse* est son égal ? Comme un bruit insipide ressemble à la musique : « Ses peintures brûlantes, sa touche de feu, ses idées énergiques, ses descriptions pittoresques, les émanations de la sensibilité la plus vive et de l'idolâtrie la plus respectable pour la vertu, rompent toute égalité (1). »

Le plus ridicule, chose invraisemblable, fut Voltaire, à force d'outrer dans le sens exactement opposé aux exagérations de Rousseau. Ne voulant, ne pouvant se taire, on attendait de lui des pages fines et nettes, une juste mesure ; il avait beau jeu pour condamner le libertinage et le cœur efféminé de Saint-Preux ; mais il aurait encore grandi Julie, parce qu'elle répudie la passion pour l'action. Curieux de tout, comme il l'était, je l'imagine répondant point par point, d'une plume rapide, courageuse et ricuse, à ce livre où tout est traité sérieusement, non pas l'amour seulement, mais le mariage et l'adultère ; furieux, méprisant et parfois grossier, j'y consens, mais retrouvant enfin sa sérénité et s'armant de la seule raison contre tant de raisonneurs.

Au lieu de cela, du dépit et de la mauvaise foi. Il a vu très clairement — et comment ne pas les voir ! — quelques

(1) *Journal encyclopédique*, 15 mars 1763. Cp. *Journal Etranger*, décembre 1761 : *Parallèle entre la « Clarisse » de Richardson et la « Nouvelle Héloïse » de M. Rousseau*. « Rousseau dédaigne les moyens ordinaires de plan, d'incidents, d'intrigue ; et il produit tous ses effets par la seule force du génie et par la variété du coloris... Le plus grand éloge de Richardson est d'avoir été pris pour modèle par un écrivain du mérite de Rousseau, et d'être resté inimitable dans l'art de copier la nature, quoiqu'il ait pu être surpassé de beaucoup par la profondeur des réflexions, par les teintes délicates qui distinguent le génie, et surtout par cette magie, qui semble propre à Rousseau, de réunir et de conjurer, pour ainsi dire dans une seule expression, la substance de plusieurs volumes... [Rousseau] est infiniment plus profond, plus animé, plus ingénieux et plus élégant, et Richardson plus naturel, plus varié et plus dramatique... Le premier est quelquefois obscur, le second souvent minutieux. Toutes les circonstances concourent à développer le plan de celui-ci ; celui-là se jette dans des digressions, mais ces écarts sont des excursions du génie. »

traits qui lui gâtent le roman : « Le principal personnage est une espèce de valet suisse qui a un peu étudié et qui enseigne ce qu'il sait à une Julie, fille d'un baron du pays de Vaud... Le petit valet, philosophe suisse, débite à Julie, son écolière, la morale d'Epictète, et lui parle d'amour. Julie, en présence de sa cousine Claire, donne à son maître un baiser très long et très âcre dont il se plaint beaucoup, et le lendemain le maître fait un enfant à l'écolière. Les dames pourraient croire que c'est là la conclusion du roman... Ce roman philosophique dure encore cinq tomes entiers après la conclusion (1). »

Voltaire est désorienté, il ne reconnaît plus rien de l'ancien romanesque. Donnez-lui à créer Julie, il jette un métal décrié dans un moule, le premier venu ; à l'œuvre d'art enfantée dans la douleur et à la sueur du front, il préfère le bronze industriel. Sa Julie à lui eût été « prudente, très réservée dans sa conduite et dans ses paroles, pleine de pudeur, n'osant s'avouer à elle-même son amour ».

Mais voici où le dépit se marque : Julie a écrit à milord Edouard, insulté par Saint-Preux et prêts à se rencontrer avec lui en duel, une lettre « par laquelle elle lui avoua qu'elle était folle du philosophe, et lui fit entendre qu'elle pourrait même, dans quelques mois, accoucher d'un enfant de sa façon. C'était, comme on voit, de quoi désarmer Milord. Il demanda aussitôt pardon au précepteur devant témoins ». L'à-propos du revirement de l'Anglais est certes contestable, pas plus pourtant que celui de Voltaire lui-même qui venait d'exprimer son admiration pour les emportements et les pardons « à l'anglaise ». On sait, en effet, que *Spartacus*, la tragédie de Saurin, fut représentée pour la première fois le 20 février 1760. Or, on a pu rapprocher le trait de la *Nouvelle Héloïse* ridiculisé par

(1) VOLTAIRE, *Lettres sur la Nouvelle Héloïse ou Aloisia de Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève* (1761).

Voltaire d'une péripétie de *Spartacus* ⁽¹⁾. Lorsque, quelques semaines après la représentation, Voltaire écrit à Saurin, est-ce pour se moquer, faire de l'ironie, ou du moins reprendre doucement ? Au contraire, c'est pour admirer. « Cet emportement de Spartacus, et le pardon qu'il demande noblement, sont à l'anglaise, cela est bien de mon goût ! »

Deux conclusions ; d'abord celle de M. Ritter : Rousseau pouvait écrire les épisodes de la *Nouvelle Héloïse* « sans trop faire crier à l'invraisemblance ». Comparée aux romans, aux tragédies, aux drames de l'époque, l'œuvre de Rousseau est même infiniment moins romanesque. L'autre conclusion que me fournit la contradiction flagrante des deux attitudes de Voltaire à quelques mois de distance, c'est l'importance qu'il a attribuée comme tous ses contemporains au roman de Rousseau ; son dépit est provoqué par le succès inouï d'un rival ; les applaudissements, la voix publique à quoi il est si sensible, le grondement d'une foule enthousiaste, il veut le percer de son coup de sifflet rageur.

C'est l'explication aussi de sa mauvaise foi. Il défigure de parti pris l'aventure de Saint-Preux chez les filles de joie, non pas comme Rousseau l'avait défigurée lui-même, mais tout au rebours.

Il est plus juste, donc plus spirituel, quand il fait parler Wolmar : « M. de Wolmar reçut Saint-Preux à bras ouverts : « Monsieur, lui dit-il, comme vous avez été l'amant de ma femme, je me flatte que vous serez toujours son bon ami, et que vous voudrez bien être le mien : nous vivrons tous trois familièrement en bons Suisses, avec nos parents, comme si de rien n'était, et vous pouvez compter que cette petite vie sera le modèle de la philo-

⁽¹⁾ E. RITTER, dans les *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, 1907, t. III, pp. 218-219.

sophie et du bonheur. » Beaucoup ont pensé comme Voltaire.

Mais dans le passage le plus violent — très juste si Rousseau n'avait publié que la première partie de son roman — il s'enfonce loin au-dessous de Fréron. « Toutes ces grandes aventures sont ornées, dit-il, de magnifiques lieux communs sur la vertu. Jamais catin ne prêcha plus, et jamais valet suborneur de filles ne fut plus philosophe. » Remarquez le titre du pamphlet de Voltaire : *Lettre sur la Nouvelle Héloïse ou Aloisia*. C'était un excellent départ; Fréron lui aussi compare certaines pages de *Julie* au fameux livre de Meursius que nos bibliothèques cachent aujourd'hui soigneusement dans leurs enfers. Seulement Voltaire s'arrête au titre, n'en tire rien qu'une présomption infamante à l'égard de Rousseau. Voulant dénigrer et non expliquer, il fait bien; s'il s'était soucié de comprendre, il aurait été conduit à louer dans l'œuvre de son rival heureux un de ces renouvellements qui font les grandes œuvres, il aurait légitimé le succès qu'il veut réprouver.

Cette nouveauté fut de fondre les sens et la passion, la sensualité et la sentimentalité, non par un expédient d'auteur en mal de paradoxe, non par une sèche convention littéraire habillant mal une conception de la philosophie sensualiste, non pour faire pièce au platonisme ou à M^{lle} de Scudéry, la pauvre! mais parce que la nature n'a pas désuni l'âme et le corps.

Jean-Jacques est un des grands romanciers, un des grands moralistes et découvreurs, parce qu'il se tient, non toujours mais souvent, tout proche de la nature. Quand il construit à sa guise l'avenir et qu'il lui donne des règles, je l'abandonne volontiers : il n'est qu'un homme, il ne vit que dans le présent, les faits de demain, même ceux qu'il aide à préparer, doivent lui échapper. Mais dès qu'il ausculte une poitrine, dès qu'il regarde

les yeux troublés d'un homme, d'une femme épuisés d'amour, lorsqu'il s'écoute vivre lui-même, il va droit à la source du mal, en sait les progrès, les sursauts, les sommeils; il conseille aussi sûrement que tous les médecins : en se défiant du remède. Témoin la fin de la *Nouvelle Héloïse* et la suite d'*Emile*, Julie éternellement amoureuse et Sophie adultère. Il sait une chose et la sait bien : dans la médiocrité de tout passant, il devine un drame, la lutte chez les honnêtes d'une âme aux prises avec les exigences des sens. Lui qui n'écrit que par passion (*Confessions*, 1739), il a peint parce qu'il les a connus, les revirements, les assauts, les retraites, les défaites joyeuses et les victoires austères, toute l'âme de l'homme faible (Saint-Preux et lui-même souvent), toute l'âme de l'homme fort (Julie et lui-même encore), et se décrivant ainsi et se jugeant il a été compris également par les forts et par les faibles.

Ce sont les faibles surtout qui ont eu recours à lui, les forts n'en ayant nul besoin. D'ailleurs nous le savons, il s'adresse à vous et à moi mêlés au train vulgaire du monde, sujets « aux faiblesses de l'humanité ». (*J. Encycl.*, 1761.) Ne plaçant pas trop haut la vertu, nulle crainte que la difficulté d'y atteindre ne décourage ceux qui voudraient s'élever jusqu'à elle. (*Ibid.*) Or, pour la morale, tout est là : ramener une fille prodigue — ne fût-ce qu'une seule — quel succès! Et c'est celui qui échoit aux lettres des deux amants : « Celui qui, après avoir lu ces lettres, ne se sentirait pas porté à devenir meilleur donnerait bien mauvaise opinion de son cœur (1). »

Jamais ne se manifesta plus clairement « le pouvoir d'un bon livre sur un bon cœur (2) ». L'auteur de *L'Elève de la Nouvelle Héloïse*, petite nouvelle publiée par le *Mercure* (août 1761, pp. 14-43), rend parfaitement l'opi-

(1) *Journal encyclopédique*, 15 février 1761.

(2) *Mercure de France*, août 1761.

nion des contemporains de Rousseau immédiatement après la lecture de son roman. C'est « l'aveu simple et vrai de l'impression que doit faire cet ouvrage sur une âme tendre et vertueuse ». Selon l'éditeur, « on convient généralement de l'austérité des leçons que l'on rencontre dans le roman de *Julie* ». L'héroïne aime la ville au point qu'elle ne consent pas à vivre avec son mari dans un château qu'ils ont à la campagne. Elle adore le chevalier, mais lui résiste. Elle demande à lire la *Nouvelle Héloïse* sur le bruit qu'on en fait. « Les uns élèvent aux nues le livre nouveau; d'autres, qui n'approuvent rien, en disent beaucoup de mal. Ces messieurs m'avertissent que j'aurai tort de ne pas m'ennuyer de la longueur des dissertations; ensuite, comme moralistes, ils sont fâchés de trouver dans un livre de philosophie des faiblesses trop excusables et trop agréablement décrites. » — Le chevalier va arriver de Malte; elle n'a lu à ce moment que quelques lettres de *Julie* : « dangereux exemple » pour elle et, en effet, la nouvelle de cette arrivée la trouble. — Heureusement, elle achève la lecture du roman. « Ce n'est point seulement un livre de philosophie; ce n'est point l'histoire d'une héroïne de roman; c'est celle du cœur humain, vu sous le plus beau jour, c'est-à-dire au milieu des faiblesses les plus excusables et des vertus les plus réelles... La vérité est sans cesse à côté de l'erreur : l'erreur n'est jamais honteuse; et la vérité est toujours aimable. » Aussi la marquise s'attache-t-elle à Julie; elle trouve « dans cette fille adorable un philosophe et un moraliste que l'on ne peut refuser d'entendre. Ce philosophe nous instruit en même temps par sa folie et par sa raison, par ses vertus et ses faiblesses, par ses réflexions et ses remords... Le bonheur de l'innocence, partout exalté, est toujours en action, pendant que celui qui blesse les lois de la pudeur ne marche que d'un pas tremblant, au milieu de l'incertitude et de la crainte. » Aussi la marquise sait-elle « un

gré infini au philosophe suisse d'avoir su nous montrer les ressorts qui servent à relever une âme bien née. Il a surtout puissamment combattu le découragement des belles âmes, cette source honteuse et constante de la corruption des plus heureux caractères ». — Elle relit les trois derniers tomes, et c'en est fait. Elle va vivre à la campagne avec son mari et ses deux enfants, et elle médite sur la situation de Julie. Elle a entendu blâmer les mœurs de l'amante de Saint-Preux; certains se sont demandé comment elle fut « assez éprise pour manquer à son honneur » et trop peu pour épouser son amant. Mais, réplique la marquise, ce serait faire oublier sa faiblesse par des torts plus graves et plus impardonnables. Elle excuse donc Julie par les mêmes raisons que Rousseau : « son extrême sensibilité, la source première de toutes les vertus » est aussi « l'unique principe de ses erreurs », et elle se rencontre avec Rousseau (et avec J. Lemaître) pour affirmer que « le mariage devient pour une personne comme Julie une barrière invincible contre les restes d'une passion terrible et malheureuse ».

Bernardin de Saint-Pierre ne parlera pas autrement : « J'ai connu, dit-il, des libertins réformés par ses divins écrits. » Faudrait-il croire que la *Nouvelle Héloïse* ne se borna pas à ramener au bien des héros de romans? Sans doute, les témoignages littéraires nous importent seuls, mais pour apprécier leur sincérité relative, il est utile de ne pas négliger tout à fait des conversions plus cachées. « Cinquante lettres sont là, dit M. Mornet qui les a étudiées (1)... Elles nous révèlent d'abord quelle exaltation le roman de Rousseau éveilla dans les âmes des lecteurs. Ces lettres ne sont pas des éloges, ce sont des hymnes et des dithyrambes. » Ce sont aussi des actions de grâces, elles expriment dans « le langage du cœur » une recon-

(1) D. MORNET, *Les Admirateurs inconnus de la Nouvelle Héloïse* (REVUE DU MOIS, 10 mai 1909).

naissance infinie envers l'apôtre : elles nous font croire que « pour les premiers lecteurs, tout ce que Rousseau prétendit enseigner a été compris. La Julie sermonneuse n'a pas ennuyé; elle a raffermi; elle a converti ⁽¹⁾ ». La *Nouvelle Héloïse* fut un instrument de la Providence ⁽²⁾.

* * *

VI. La *Nouvelle Héloïse* est une réaction. Lettre de M. L*** à M. D***.

La *Nouvelle Héloïse* rétablit la morale dans ses droits; elle fut une œuvre salubre, elle retourna les vicieux, ramena les roués, refit une virginité à des malheureuses.

Hélas! « Ce livre enseigne tout à la fois l'athéisme, le déisme, le socinianisme, la séduction, la désobéissance filiale et surtout bien particulièrement le suicide et l'innutilité de la prière ⁽³⁾. » Cela se dit dans les conversations, cela s'imprime. On est « fâché de trouver dans un livre de philosophie des faiblesses trop agréablement décrites », étranges exemples à proposer aux filles, même à celles qui

⁽¹⁾ « A lire toutes ces lettres, dit P.-M. MASSON, on devine le frisson passionné, et, disons le mot, religieux, qui secoua toute la France sentimentale au contact de Julie et de Saint-Preux, et du Vicaire Savoyard. « O toi, par qui je commence de vivre, lui écrit un de ces dévots obscurs, reçois les prémices de ma nouvelle existence ! » C'est le cri d'un converti qui éprouve le besoin de remercier son Dieu. Jeunes gens ou jeunes femmes, ils sont légion ceux qui lui disent le même merci en des lettres inépuisables et délirantes jusqu'au fanatisme. » (*La Religion de Rousseau*, t. III, p. 66.)

⁽²⁾ Voici un passage de la lettre d'un artisan, reproduit dans MASSON, III, pp. 67-68 : « Le premier moyen dont s'est sans doute servie la Providence pour me faire revenir de mes erreurs, c'a été de me faire connaître votre *Nouvelle Héloïse* : quel trouble, quel désordre la lecture de ce livre répétée plusieurs fois n'a-t-elle pas jetés dans mon âme ! Les remords se sont fait sentir. Combien Julie pénitente ne m'a-t-elle point touché ! Il n'est pas possible d'exprimer les tourments, les combats que j'ai eu à essuyer. J'ai voulu faire partager mes bons sentiments à la malheureuse qui partageait mes désordres; et j'ai eu enfin le plaisir de voir qu'elle avait lu votre livre avec fruit... Quel goût pour la vertu, quelle horreur pour le vice et quel mépris pour le monde ne m'avez-vous pas inspirés ! Puisse le Ciel vous récompenser ! »

⁽³⁾ MORNET, article cité.

n'ont plus rien à risquer, aux jeunes femmes prêtes à trébucher ou qui déjà glissent (1).

Les contemporains qui se figurèrent Jean-Jacques cherchant à guérir leur relâchement ont raison; il a le goût de régenter; précepteur d'Emile, il se flattait d'être celui du genre humain.

Mais après tout, le remède ne fut-il pas pire que le mal? Il le fut. Infiniment plus sage d'aspect que l'œuvre d'un Nerciat, d'un marquis de Sade (je choisis les plus répugnants à dessein), *Julie* fit plus de mal parce qu'ils dégoûtent et qu'elle attire; parce qu'elle contient de la vérité et qu'ils sont faux d'un bout à l'autre; parce qu'ils sont plats, traînants, qu'ils prennent tout d'un coup le parti du vice, tandis qu'elle, doucement, sournoisement et, chose remarquable, sans le vouloir, encourage toutes les équivoques.

Le livre est fort et grand, si *Julie*, comme Jean-Jacques, est une âme gagnée à la religion. Il tombe à rien si le lecteur ne croit pas à cette conversion. Et quel lecteur de romans au XVIII^e siècle, quel homme, je le demande, crut à la religion au point de régler ses actions sur elle? Certes, il y eut de ces hommes alors comme dans tous les temps; seulement, j'en ai peur, ceux-là furent peut-être les seuls à ne pas lire la *Nouvelle Héloïse*.

Restent donc les autres, très nombreux, qui vont défigurer l'œuvre de Rousseau, en faire leur propre roman, y choisir sinon y apprendre des arguments; d'un souffle rude, ils découronnent la fleur délicate et contemplent entre leurs doigts une tige ridicule.

Un romancier, un poète de génie soulève le monde, cela est vrai; cela le fut du moins pour J.-J. Rousseau. Il n'appartient à aucun homme de créer des sentiments, mais les faire émerger fut le propre de l'auteur de *Julie*. Des

(1) *Mercure*, août 1761.

eaux profondes ont été remuées, et amenées à la lumière la flore délicate et la faune monstrueuse qui y végétaient ignorées. Rousseau mit au monde, il mit au jour, à la lettre : il édita et commenta le texte inscrit depuis toujours dans le cœur des hommes mais resté jusque-là indéchiffré.

Que retinrent ses élèves, les hommes du XVIII^e siècle et les romantiques, de la leçon qu'il prétendait enseigner ? Chacun d'eux retint le point qu'il savait déjà, mais qu'il n'aurait pas songé sans lui à exprimer ; il ne l'aurait pas osé peut-être, ou même n'en aurait pas eu la puissance ; chacun d'eux fit un choix dans Rousseau, s'empara de son bien propre, et le trésor était si riche que, livré à toutes mains, il fallut un demi-siècle et plus pour l'épuiser. On le dépouilla dans une hâte fiévreuse, on se jeta sur les bijoux dont les feux étonnaient l'œil, sur les étoffes aux couleurs criardes, aux dessins excentriques, et l'on fut même déçu, comme nous allons le voir, de les trouver moins absurdes qu'on ne l'avait espéré d'abord. Les lingots d'or pur dédaignés par deux générations distraites et maladroitement ne furent retrouvés et fondus dans des moules dignes d'eux, par des artisans d'élite, que lorsque le XVIII^e siècle n'était plus qu'un souvenir.

* * *

Quel que soit leur intérêt, nous n'écouterons pas les témoignages tardifs, nous n'accueillerons que ceux qui nous aident à comprendre le XVIII^e siècle. Revenons donc au fait, c'est-à-dire à la *Nouvelle Héloïse*, et demandons-nous quelle fut l'influence de Rousseau sur son temps, quelle fut sur ses contemporains l'action de sa religiosité, de sa sensualité et de la part de « philosophie » qu'il dut à la fréquentation intime de Diderot et de la coterie holbachique. Son époque s'éprit-elle de lui parce qu'il la

contredisait, ou bien, au contraire, ne fit-il qu'accélérer le mouvement qui emportait les hommes de son temps?

La réponse ne peut laisser de doute : la volonté d'un homme est trop faible contre l'élan de toute une génération. Rousseau lui-même est d'ailleurs trop de son siècle : il y a un rationaliste dans le Vicairc Savoyard ⁽¹⁾, un ami des « philosophes » qui malgré son abjuration éclatante ne s'est jamais débarrassé des principes des encyclopédistes auxquels il crut pendant quinze années ⁽²⁾; ce n'est pas pour rien non plus que, depuis la fin du XVII^e siècle, on s'est détourné de la métaphysique pour se préoccuper uniquement de la morale et pour créer une première forme du « pragmatisme ». Muralt ou Pluche seraient même restés inconnus à Julie, qu'elle aurait encore pu, rien qu'à suivre le courant du siècle, exprimer le fond de sa religion : « Voulons-nous, dit-elle (en raisonnant sur Dieu comme M^{me} Riccoboni avant elle raisonnait sur le principe de la vertu), voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphysique, qui n'ont ni fond ni rive, et perdre à disputer sur l'essence divine ce temps si court qui nous est donné pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est; que cela nous suffise... Elle nous a donné ce degré de sensibilité qui l'aperçoit et la touche; plaignons ceux à qui elle ne l'a pas départi... Respectons ses décrets en silence, et faisons notre devoir... ⁽³⁾. »

Le rationaliste qui est au fond de Rousseau se met au service de la sensualité. « L'autorité de la raison » cesse de lui être suspecte « lorsqu'il s'agit de secouer les dogmes que l'on juge intolérables pour un cœur sensible ⁽⁴⁾ ». On l'accusa d'avoir attaqué la doctrine; il ne s'en défend pas,

⁽¹⁾ P.-M. MASSON, *La Religion de J.-J. Rousseau*, 1916, t. I, p. 143; t. II, p. 41.

⁽²⁾ IDEM, *ibid.*, t. II, pp. 33-34.

⁽³⁾ IDEM, *ibid.*, t. II, p. 74.

⁽⁴⁾ IDEM, *ibid.*, t. II, pp. 92-93.

il s'en glorifierait même, car il fait sa religion du point de vue de l'homme et non du point de vue de Dieu. Je défie, dit-il, qu'on me montre « un seul point de doctrine attaqué, que je ne prouve être nuisible aux hommes ou par lui-même ou par ses inévitables effets (1) ». Son principe est de « ne garder comme vérités directrices que celles qui seront consolantes, salutaires, messagères de bonheur (2) ». C'est le principe utilitaire.

Rousseau réunit dans sa religiosité le « philosophe » ami de l'humanité et le « cœur sensible » indulgent à lui-même. L'originalité de sa foi est de compléter l'un par l'autre les deux hommes nouveaux que la première moitié du siècle a vus se former : il est romanesque non seulement à la façon de l'abbé de Saint-Pierre, mais aussi à la façon de Prévost. Comme le premier, il exalte la mission du curé, « officier de morale » renonçant à la théologie et faisant de la « bienfaisance » son seul dogme (3). A l'exemple du second, il restaure le Dieu de la conscience, le culte du cœur; il cherche à atteindre par delà les religions humaines la vraie et la plus ancienne religion, celle de la « nature », celle qu'il a « observée » dans *Cleveland*, « touchante et toujours pure (4) ».

D'accord avec Pluche, Saint-Aubin et Claville (j'ajoute : et avec les romanciers Duclos, M^{me} Riccoboni) Jean-Jacques a senti « l'inutilité et la vanité des systèmes, l'indigence prétentieuse de la raison lorsqu'elle veut dépasser les bornes de l'humble expérience, la suprématie

(1) P.-M. MASSON, *La Religion de J.-J. Rousseau*, t. II, p. 95.

(2) IDEM, *ibid.*, cp. même page : « Cette pensée du bonheur fait l'unité de sa recherche : il s'agit de trouver, parmi les vérités agréables ou utiles, celles que nous pouvons atteindre avec le minimum d'effort intellectuel et qui effaroucheront le moins les susceptibilités de la « raison ».

(3) IDEM, *ibid.*, t. III, p. 103.

(4) IDEM, *ibid.*, t. I, pp. 114-115. Cp. *ibid.*, t. I, p. 100 : « La Providence de Jean-Jacques, c'est le Dieu du cœur et de la nature, de la nature organisée et consolatrice : c'est le recours suprême de l'homme bon contre la méchanceté sociale : c'est la Providence du juste et surtout du juste opprimé. »

du cœur dans les débats décisifs... La première des connaissances est la connaissance de Dieu et de ses devoirs... toute science est vaine qui n'aboutit pas à la pratique, et à la pratique du bien ⁽¹⁾ ». Mais, pour ne pas s'acculer à une contradiction irréductible, il est obligé de soustraire la conscience aux enquêtes indiscretes du parti Locke-Helvétius, « d'en faire une espèce de faculté à part dans l'âme, comme un sens intime dont la sûreté est infaillible ⁽²⁾ » ; et par là il rejoint la morale du sentiment, de ce sentiment qu'on déclare « lumière divine, guide sûr et éclairé ⁽³⁾ ». Il s'accorde avec l'abbé Du Bos ⁽⁴⁾ et avec Toussaint, le célèbre auteur des *Mœurs* ⁽⁵⁾.

L'unité du système de Rousseau, depuis les *Discours* jusqu'à l'*Emile*, est fondée sur l'idée qu'il se fait de l'innocence et de la vertu. La vertu, selon lui, et par conséquent la religion, est un effort nécessaire pour les seuls hommes civilisés, elle se surajoute à leur vie parce qu'ils ont perdu l'innocence; l'homme du XVIII^e siècle a besoin de vertu parce qu'il est dépravé, il est dépravé et tout n'est pas bien en lui parce qu'il ne sort plus directement des mains de l'auteur de la nature.

Rousseau a l'air de transformer des idées qu'il emprunte aux premiers « philosophes » du siècle de Louis XIV. Pour ceux-ci, la religion naturelle était un christianisme réduit à la morale par les exigences de la raison. Rousseau trouva ce christianisme « desséché ». Le sien n'est

⁽¹⁾ P.-M. MASSON, *La Religion de J.-J. Rousseau*, t. I, pp. 107-108.

⁽²⁾ IDEM, *ibid.*, t. I, p. 237.

⁽³⁾ BIBIENA, *Le Triomphe du Sentiment*, roman de 1750, cité par P.-M. MASSON, t. I, p. 238.

⁽⁴⁾ « On ne s'abuse point sur les vérités qui tombent sous le sentiment, comme on se trompe sur les vérités où l'on ne saurait parvenir que par voie de raisonnement... Les hommes naissent convaincus que tout argument qui tend à leur persuader, par voie de raisonnement, le contraire de ce qu'ils sentent, ne saurait être qu'un sophisme. » (Cité par P.-M. MASSON, t. I, pp. 238-239.)

⁽⁵⁾ « N'entassons point preuves sur preuves; les vérités de sentiment n'ont besoin pour convaincre que d'être présentées. » (Cité par P. M. MASSON, t. I, pp. 238-239.)

qu'« épuré »; et il voudrait que l'épithète fit illusion. Les circonstances s'y prêtaient d'ailleurs admirablement : les boutades de Saint-Evremond et de Fontenelle sont en ce moment érigées en doctrine philosophique; le livre d'Helvétius vient de déclencher un scandale; Rousseau, pour faire figure de croyant, n'avait qu'à retourner au déisme; il n'avait qu'à opposer aux formules du matérialisme les formules d'une religion sentimentale, quelque sensuelle qu'elle fût en même temps, quelque proche qu'elle fût, dans ses effets, de la morale de l'amour-propre et de l'utilité.

La profession de foi de Julie mourante et celle du Vicaire Savoyard présentent ce mélange de religiosité, de rationalisme et de sensualité. Toutes les théories sont développées ou indiquées par les divers personnages de la *Nouvelle Héloïse*; Rousseau pourtant n'a ni contradictions, ni hésitations; il se trouve seulement aux prises avec le problème insoluble de sa personnalité, trop riche pour s'enfermer dans un seul système, trop relâchée pour se soumettre au christianisme austère ou à n'importe quelle autre autorité. Il vit par la pensée et par le cœur, et il essaie de les satisfaire tous deux; comme Julie (mais aussi comme M^{me} de Lambert) il raisonne d'abord, et ne se laisse à la fin persuader que par le sentiment; il veut que le sentiment achève ce que la raison avait commencé : « La preuve intérieure ou de sentiment, dit Julie, est celle-là seule qui peut rendre invincibles toutes les autres (1). »

Il rend donc tous ses droits à la conscience, mais qu'il en convienne ou non, cela revient à encourager le seul et véritable dogme du XVIII^e siècle : la complaisance de l'homme pour soi-même. La religion n'assigne plus des bornes immuables à la liberté de l'individu : « conscience »

(1) P.-M. MASSON, *La Religion de J.-J. Rousseau*, t. II, p. 71 sq.

est un mot très vague et que Rousseau s'interdit à dessein de définir, car il serait forcé d'avouer que pour la conscience de l'un ce qui est licence, n'est pour la conscience d'un autre que franchise, inclination naturelle, instinct qui veut être obéi. Tout individu va se faire la religion qui lui conviendra, car la méthode de Jean-Jacques, esprit, but et résultat, est d'affranchir l'homme : « elle l'arrache à la tyrannie de la raison en l'affranchissant par le sentiment, à la tyrannie de l'autorité et aux contraintes du dogme en l'affranchissant par la raison. Et pour finir, c'est bien l'individu seul, dans toute l'intégrité de sa nature et dans toute la liberté de ses sentiments, qui reste l'arbitre de sa foi, c'est-à-dire de ce qui lui est nécessaire pour vivre ⁽¹⁾ ». On a pu le dire : « Dans le paradis de Jean-Jacques, Dieu lui-même s'effacera discrètement pour laisser place à Jean-Jacques ⁽²⁾ ».

Sa religion est toute terrestre. Dieu est un père; Jésus un compagnon charmant, l'éternité un moyen commode de revivre mieux le passé humain. « Le Dieu que je sers, dit Julie, est un Dieu clément, un père; ce qui me touche est sa bonté; elle efface à mes yeux tous ses autres attributs; elle est le seul que je conçois ⁽³⁾. » Jésus, c'est l'homme sensible, un autre Rousseau, un Greuze, un héros de Baculard d'Arnaud. « Je ne puis m'empêcher de dire, écrit Jean-Jacques, qu'une des choses qui me charment dans le caractère de Jésus n'est pas seulement la douceur des mœurs, la simplicité, mais la facilité, la grâce et même l'élégance. Il ne fuyait ni les plaisirs ni les fêtes, il allait aux noces; il voyait les femmes, il jouait avec les enfants, il aimait les parfums, il mangeait chez les financiers; ses disciples ne jeûnaient point, son austérité n'était point fâcheuse. Il était à la fois indulgent et juste, doux aux faibles, et terrible aux méchants. Sa morale avait quelque

⁽¹⁾ P.-M. MASSON, *La Religion de J.-J. Rousseau*, t. II, p. 96.

⁽²⁾ IDEM, *ibid.*, t. II, p. 120.

⁽³⁾ IDEM, *ibid.*, t. II, p. 71.

chose d'attrayant, de caressant, de tendre, il avait le cœur sensible, il était homme de bonne société. Quand il n'eût pas été le plus sage des mortels, il en eût été le plus aimable (1). »

Or, et c'est là que je voulais aboutir, c'est la morale d'un facile Jésus que l'on emprunta à Rousseau. Pour les élèves de Rousseau, le Fils de l'Homme devient « comme le grand maître de l'âge d'or, le roi de toutes ces bonnes âmes qui n'ont qu'à consulter la nature et ses penchants pour faire le bien et retrouver la simplicité du premier âge (2) ». Le christianisme est admirable parce qu'il s'est transformé en « un culte où Dieu est si grand et l'homme si bon (3) ». Le dogme terrible du petit nombre des élus « n'est, pour ainsi dire, à l'égard de l'homme religieux et juste, qu'une vérité étrangère et de pure spéculation. Ce n'est que pour les impies et les dissolus qu'elle est effrayante, parce qu'elle ne regarde qu'eux, et que ce n'est que pour eux qu'il fait partie de l'économie de la religion. Dans le système pratique de la foi, il n'y a plus de peine éternelle (4) ».

L'Eglise, dans ses actes et dans ses paroles, rejoindra bientôt la philanthropie; de militante, elle devient « bien-faisante »; les curés de l'abbé de Saint-Pierre étaient des « officiers de morale » : les voilà maintenant flattés du titre de « bons patriotes et bons citoyens ». Eux-mêmes se savent et se disent confrères du Vicaire Savoyard, mais nous, nous reconnaissons en eux des disciples de Prévost et de l'abbé de Saint-Pierre autant que de Rousseau : leur religion, quoi qu'ils aient pu penser, aurait contenté plus d'un contemporain de Bayle, de Fontenelle, de Saint-Evremond; elle est plus proche d'eux, cela est certain, que du

(1) Cité par P.-M. MASSON, *La Religion de J.-J. Rousseau*, t. II, p. 158.

(2) IDEM, *ibid.*, t. III, p. 204.

(3) IDEM, *ibid.*

(4) L'abbé Lamourette, cité par P.-M. MASSON, t. III, pp. 204-205.

« bon Fénelon » lui-même, dont le XVIII^e siècle avait pourtant fini par faire un « philosophe ».

Les contemporains de Rousseau et Rousseau lui-même se confient à la raison et au sentiment, ou mieux, à leur propre raison et à leur sentiment particulier; la conscience, je le crains, fut haussée sur un piédestal, surtout parce qu'elle détrônait l'autorité et la tradition. Qu'est-ce que la tradition, sinon le « préjugé »? Depuis Bayle jusqu'au marquis de Sade, son trop indigne élève, le siècle tout entier fit-il autre chose qu'une revision de l'échelle des valeurs et parfois « par delà le bien et le mal » comme dira Nietzsche?

Bayle et Nietzsche, deux grands noms, je me hâte de les mettre à part; pourtant je ne les efface pas. Remettre tout en question fut le fond de leur pensée et la portée de leur action; comme les autres moralistes, et à leur suite d'ailleurs, Nietzsche n'a pas enseigné de dogme qui lui fût imposé du dehors. Imaginez son outil manié par des mains débiles qui le déshonorent et vous avez l'homme du XVIII^e siècle répudiant le « préjugé ».

Ici, comme partout, l'ampleur du regard fait la différence du bien au mal, de la beauté à la laideur. Saisir dans leur ensemble toutes choses, c'est les laisser dans leur réalité; il n'appartient qu'à un héros d'en venir aux mains avec la charpente du monde, masse énorme qu'il n'ébranle d'ailleurs pas sans un effort mortel.

Mais de cet amas cohérent des idées reçues, en détacher une, l'abstraire à sa guise, voilà un jeu puéril et c'est à ce jeu que s'amuse les contemporains de Rousseau, surtout les romanciers. Il n'y a guère qu'une règle de morale qui les gêne : celle qui limite les droits de l'amour; c'est donc celle-là seule qu'ils veulent reviser sans songer la plupart du temps que la licence remplaçant la contrainte sur ce point, doit entraîner dans les autres lois de l'éthique un bouleversement fatal. Les plus logiques

(un marquis de Sade par exemple), poussant leur principe jusqu'à ses dernières conséquences, aboutissent à une barbarie si sombre et si dégoûtante qu'ils cessent d'être un danger.

Il n'est pas vain, pour un moraliste, de juger l'intention de Rousseau et de faire le départ du bien et du mal dont certains le disent responsable; mais les exigences de l'histoire, et surtout de l'histoire du roman français au XVIII^e siècle, sont indépendantes de toute préoccupation morale. Ne cherchons donc pas ce qui fut bien, résignons-nous à noter simplement ce qui fut.

Pour nous, hommes du XIX^e et du XX^e siècle, « l'histoire de Julie est l'histoire de la régénération d'une âme par la religion. Le centre de l'action comme du livre, se trouve au temple (1) ». — « La *Nouvelle Héloïse* est sortie d'un rêve de volupté redressé en instruction morale (2). » Rousseau poursuit obstinément la même idée, qui n'est autre que « la grande idée de l'Evangile, celle de la régénération. Il la cherche où elle n'est pas, mais enfin il la cherche, et c'est déjà beaucoup (3) ».

Les ennemis de Rousseau eux-mêmes ont vu qu'il avait voulu Julie « héroïne sous le toit de son vieux mari » après l'avoir voulue « fille coupable sous le toit de sa mère (4) ».

Ils ajoutent à la vérité que « Rousseau s'est fait illusion en croyant que ce qu'il appelle le doux coloris de l'innocence y serait un correctif des tableaux voluptueux... Aujourd'hui, le doux coloris de l'innocence a passé et les tableaux voluptueux restent. » Ce reproche qu'on fait le plus communément à Rousseau est encore exprimé par un de nos contemporains : « Les observations justes, dit-il, se sont transformées en doctrines

(1) P.-M. MASSON, *La Religion de J.-J. Rousseau*, t. II, p. 15.

(2) LANSON, *Annales de la Soc. J.-J. Rousseau*, t. VIII, p. 17.

(3) VINET, *Hist. de la Litt. fr. au XVIII^e siècle*, 1853, t. II, p. 319

(4) D. NISARD, *Hist. de la Litt. fr.*, t. IV, p. 434.

fausses... le goût de la vie rustique a fini d'avoir son effet favorable. Et le principe moral contenu dans le livre continue, au contraire, d'entretenir parmi nous (en 1912!) le désordre des sentiments et des mœurs (1). »

Rien de plus juste que cette constatation. Rien de plus faux également, je l'affirme, dès qu'on en veut faire un grief à Rousseau. On convient, en somme, que son œuvre propose le mal à côté du bien. Or, le mal vient de son siècle, et le bien vient de lui. Si le XVIII^e, le XIX^e et le XX^e siècle n'ont retenu de son livre que les conseils de révolte, est-ce la faute à Rousseau? Je le demande : n'est-ce pas plutôt la faute au XVIII^e, au XIX^e, au XX^e siècle qui firent ce choix malgré Rousseau?

* * *

Le XVIII^e siècle eut plus de franchise que nous, ou si l'on veut plus de cynisme : il avoua délibérément que Julie amante de Saint-Preux était plus grande à ses yeux que Julie épouse de Wolmar; il adopta sans discussion dans la *Nouvelle Héloïse* la part de passion et de licence qui l'apparentait avec l'*Héloïse* de Pope et de Colardeau, avec les *Epoux malheureux* de Baculard. Fréron, je l'ai dit, se moquait de la marquise de Terville que le repentir de sa faute conduisait à la mort. De même ses contemporains ont trouvé répréhensible dans Julie, non sa chute, mais son retour à la vertu.

Pour éclairer ce point, il suffira d'examiner la *Lettre de M. L... à M. D...* que Fréron déclare « le plus intéressant écrit sur la *Nouvelle Héloïse* » et dont il reproduit les passages principaux (2). La *Lettre* indique ce que l'homme

(1) ANDRÉ DU FRESNOIS, *La Revue critique des idées et des livres*, 25 juin 1912, p. 689. Je cite cette revue parce qu'elle représente un parti et que la livraison dont j'extrais ma citation a été soigneusement composée « contre la glorification de Rousseau » par des hommes comme Bourget, Maurras, etc...

(2) *Ann. litt.*, 1762, t. II, p. 98 sq.

moyen, le passant, le médiocre, retint du grand livre de Rousseau et ce qu'il en rejeta. Elle accuse beaucoup plus nettement que Rousseau l'opinion des contempteurs du « préjugé », opinion que nous retrouverons développée nombre de fois dans les romans postérieurs. L'auteur apprécie l'Héloïse de Pope bien plus que la Julie de Rousseau, quoiqu'il ne le dise pas : il n'est nullement romantique, puisqu'il méprise Saint-Preux. Il est un exemple curieux de l'homme ordinaire séduit par un rhéteur de génie, un adepte plus ardent que le maître, un fanatique prêt à dénoncer le grand-prêtre lui-même au moindre soupçon de tiédeur. C'est l'homme qui a lu les deux *Discours* de Rousseau sans songer un instant qu'ils n'étaient qu'un « vain babil de philosophie (1) », s'adressant « au petit nombre » pour « faire penser » et pas du tout pour faire agir. Il ne distingue pas entre la chimère de toute cette rhétorique répudiée par Jean-Jacques et « une vérité de pratique ». Il se refuse à faire une différence entre physique et métaphysique, et peut-être a-t-il raison : à quoi bon, en effet, déduire de beaux principes si ce n'est pas pour les appliquer ? Et pourquoi détester le préjugé lorsqu'on est décidé à s'y soumettre ?

Remarquez d'abord l'épigraphe irrévérencieuse de la *Lettre* : *Desinit in piscem mulier formosa superne*. C'est nous dire tout de suite combien Julie pécheresse parut aimable et condamner sa conversion comme monstrueuse, hors de la nature, extravagante. C'est nous avertir qu'on fut le complice de Jean-Jacques pour la partie licencieuse de son roman et qu'on n'en a lu la partie moralisante qu'avec un certain dépit.

En 1761, le public était préparé à admirer tout ce qu'écrivait Rousseau, fameux depuis dix ans déjà ; c'est une bonne fortune pour tout homme sensible qu'un nou-

(1) *Lettre à d'Alembert*, préface, t. I, p. 180.

veau livre du vertueux citoyen de Genève, et l'on se réjouit longtemps à l'avance du plaisir et du profit qu'on est sûr d'en tirer. « Lorsque la *Nouvelle Héloïse* fut annoncée dans le public, la célébrité de son auteur, la juste idée que j'avais de ses talents me la firent attendre avec impatience; elle parut enfin... Je la lus avec avidité. La première partie remplit parfaitement l'opinion que je m'en étais formée. » (p. 3.) La première partie, c'est-à-dire le baiser du bosquet de Clarens, la nuit d'amour de Julie et de Saint-Preux (Lettre 55 : « O chef-d'œuvre unique de la nature! divine Julie! possession délicieuse à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisent à peine!... »); et à côté de ces pages libertines, où Rousseau se complaît, les déclamations effrénées (« Et nous pourrions être séparés... » Lettre 26), la revendication des droits de la passion (« Un arrêt éternel nous destina l'un à l'autre... », *ibid.*). Voilà ce qu'on aime, voilà ce dont on proclame : « Tout y est sublime » (p. 9).

Mais les cinq autres parties? Le triomphe de Julie chrétienne, son mariage avec Wolmar, sa vie réglée, honnête, bienfaisante à tous? Hélas! « La seconde me parut extrêmement faible; mais quelle fut ma surprise lorsque je passai aux suivantes! Je fus tenté de croire que je lisais la parodie du roman de M. Rousseau » (p. 4).

Ce jugement est plein de sens; il est la condamnation très légitime de la *Nouvelle Héloïse* à condition, naturellement, de ne pas croire à la conversion de Julie. Or, l'auteur de la *Lettre* fait mieux : il réprouve cette conversion, il blâme l'amante infidèle de Saint-Preux, il l'accuse d'inconséquence, de lâcheté, de bassesse. N'a-t-elle pas trahi « la nature » pour « un préjugé barbare »? Oui, Rousseau a fait la parodie de son roman, et dans les cinq dernières parties il s'est menti à lui-même, il n'a pu soutenir jusqu'au bout son rôle admirable d'apôtre de la liberté. « Le moyen, en effet, de se persuader qu'un écri-

vain, moins estimable encore par l'étendue de son esprit que par la candeur de ses mœurs, ait cherché à pervertir celles d'une nation qui l'admire, en s'efforçant d'effacer des principes dictés par la nature même; en confondant toute idée de décence et d'honnêteté; en nous offrant pour modèles des personnages faux dans leurs caractères, vicieux dans leurs maximes, extravagants dans leur conduite; en nous donnant de l'inconséquence pour de l'héroïsme, de la lâcheté pour de la vertu, de la bassesse pour de la philosophie! » (p. 45).

Et pourtant, on s'y laissa tromper, on ne démêla pas toujours l'équivoque, tant fut puissante « la magie de son style ». Rousseau dut en être surpris tout le premier, car « je lui rends trop de justice pour penser que les principes de son ouvrage soient ceux de son cœur; il est noble, généreux, ami de la belle et simple nature, fléau des vils préjugés qui la déshonorent » (pp. 7-8).

Après ce jugement général on s'attend à le voir relever les défauts les plus choquants du livre : le rôle de Julie maîtresse d'un autre et acceptant un mari, la facilité de ce mari trop commode. Ces inconséquences nous font sourire aujourd'hui; c'est que nous ne lisons plus la *Nouvelle Héloïse* que par métier, nous nous bornons à analyser le roman, tandis que les contemporains l'inondaient de leurs larmes. Lorsqu'ils ont à exprimer la même opinion que nous, au lieu de noter sèchement les invraisemblances, ils s'emportent, ils récriminent; puisque Saint-Preux et Julie vivent, ils s'en prennent à eux comme à des personnes vivantes : « C'est au commencement de la troisième partie que M. Rousseau défigure entièrement son ouvrage, en faisant faire à Julie, par une lâcheté si peu digne d'elle, la démarche la plus révoltante; je veux dire son mariage avec Wolmar... Est-il naturel de voir une fille dont l'âme noble et généreuse semblait appuyée sur des principes inébranlables, oublier à la fois ce qu'elle

doit à son amant et ce qu'elle se doit à elle-même? [c'est trahir] en même temps, et l'amant que l'on abandonne, et l'époux que l'on déshonore » (pp. 16-17).

Cet époux ne nous paraît que bizarre : quelle indulgence! L'auteur de la *Lettre* nous la reprocherait durement. « Ame féroce, inhumaine », « monstrueuse insensibilité », voilà les injures dont il accable Wolmar. Julie elle-même pâtit de cette promiscuité infamante qui lui fait perdre le sens délicat des choses du cœur : elle ne cache rien à Saint-Preux, ou presque rien; elle l'instruit de son bonheur conjugal; pour un peu, elle lui ferait la sorte de confidences qui enchantera Restif : « Je m'attendais qu'elle le régalerait... d'un petit détail bien circonstancié de la nuit de ses noces; il ne manquait que ce trait au tableau » (p. 35).

Mais enfin, tous les personnages se rachètent par la philosophie, la morale, plusieurs dissertations honorables? Vanité! « M. Rousseau avait dans son portefeuille une dissertation sur le suicide, et il fallait bien lui trouver place. On prouve comme de raison à Saint-Preux que c'est fort mal fait de se tuer, et comme les grandes passions ne tiennent pas contre des syllogismes concluants, et que dans le fond il n'avait pas grande envie de mourir, il prend son parti de vivre » (p. 40).

On ne veut donc écouter de la *Nouvelle Héloïse* que la leçon d'amour. En voulez-vous une preuve de plus? « Depuis l'indécent mariage de Wolmar, le seul trait qui soit dans l'humanité est celui de la barque : je reconnais l'empreinte des grandes passions aux mouvements terribles qui agitent l'âme de Saint-Preux lorsqu'il est près de précipiter son amante dans les flots et d'y périr avec elle » (p. 44).

Concluons : J.-J. Rousseau a renié la religion qu'il semblait fonder, il a pactisé avec l'ennemi, il a trahi la sainte cause. « Dans ce siècle affreux où le mariage n'est plus

qu'un vil contrat,... il était digne de M. Rousseau de s'opposer au torrent, de soutenir les droits de la nature et de l'amour, et c'est lui-même qui nous enseigne à les fouler aux pieds : c'est le libre et très libre M. Rousseau qui devient l'apôtre du préjugé et de la tyrannie; c'est lui qui nous donne pour le chef-d'œuvre de la vertu une fille assez lâche pour sacrifier un amant estimable et elle-même à la stupide vanité de son père... O nature, nature! Faut-il que tes plus chers favoris s'efforcent d'effacer ces caractères respectables que tu as si sagement et si profondément gravés dans nos cœurs! » (pp. 49-50).

L'auteur de la *Lettre* n'est pas le seul à incliner *Julie* selon la pente du siècle⁽¹⁾. Dans le *Mercure de France* (avril 1761), un M. Leclerc, de Nangis, fait converser M. d'Orbe et M^{me} de Wolmar aux Enfers; je lui passe de mettre Julie « un peu au-dessus de Socrate »; il veut dire par là que sa mort est un trait d'héroïsme qui n'appartient qu'à la religion. Mais par quelle niaise contradiction dicte-t-il à une héroïne chrétienne les seules paroles qu'elle n'eût pu prononcer? Julie païenne dans un Enfer païen, pour lui telle est la conclusion logique de la *Nouvelle Héloïse*. Il fait planer l'ombre de Julie « sous ce ciel pur

(¹) *La Pétrissée* ou *Voyage de sire Pierre en Dunois* (badinage en vers, La Haye, 1763) est à peine digne d'être mentionnée : c'est une informe fantaisie d'un certain de Bullionde, où l'on trouvera pêle-mêle la « nuit d'auberge », classique depuis Scarron, un parallèle de Shakespeare et de Corneille, un mot sur « l'inintelligible Ronsard » (p. 171). Le chant X raconte que Saint-Preux a voulu se tuer sur le cercueil de Julie; sous les flots de son sang, Julie s'éveille de sa léthargie, car elle n'était pas morte. Le chant XI nous entraîne avec Saint-Preux et Julie à la recherche de Wolmar; pour subvenir à leurs besoins, Saint-Preux prend dans un régiment « un engagement mercenaire ». Il déserte; milord Edouard obtient sa grâce et lui annonce que Wolmar est mort chrétien. Julie et Saint-Preux s'unissent. Au fond, telle est la conclusion qui aurait plu à tout le siècle. L'auteur déclare que le livre de Rousseau n'a pas besoin d'apologie, tant son succès est prodigieux; il n'y a que « les vils petits-maîtres » et « des femmes connues par leurs intrigues indécentes » pour s'attaquer à lui. On a reproché basement à Rousseau son état et sa condition; on aurait dû respecter ses talents, « vu que le mérite du génie est heureusement dans ce siècle éclairé, fort au-dessus du hasard de la naissance. » (Note de la page 316.)

où le préjugé n'étend plus ses nuages, libre de tout respect humain, dégagée de cette servitude où la vertu gémit entre deux devoirs contraires ». « Rendue à moi-même, dit Julie, et à l'innocence d'un penchant involontaire, je puis sans honte m'entretenir de mon amant et jouir enfin de mon amour. » Ainsi donc dans le séjour suprême, les âmes n'ont qu'un souci : celui de dépouiller les chaînes pesantes du « préjugé » et du respect humain ! Et c'est pour jouir avec plus de sûreté de ses amours terrestres que Julie les avait un instant sacrifiées. Etait-ce bien la peine de croire à l'immortalité de l'âme pour lui faire jouer ce rôle d'entremetteuse ?

CHAPITRE VI.

Parodies et copies de la “ Nouvelle Héloïse „ ou des romans contemporains ?

THOREL DE CAMPIGNEULES, *Le Nouvel Abaillard* (1763). Anonyme, *Lettres d'un Citoyen de Genève* (1763). DU ROZOY, *Lettres de Cécile à Julie* (1764) et *Clairval philosophe* (1765). BÉLIARD, *Zélaskim* (1765). PIERRE DE LONG-CHAMPS, *Mémoires d'une religieuse* (1766).

Une évidence s'impose : ce n'est certes pas Rousseau qui fit tomber le siècle jusqu'au niveau du marquis de Sade; celui-ci, resté exceptionnel et n'appartenant vraiment plus à la littérature, fut pourtant l'aboutissement logique de l'élan que Locke et Helvétius avaient imprimé à l'époque. Le siècle continua son mouvement et déchet jusqu'à la *Philosophie dans le boudoir*, non à cause de Rousseau, mais malgré lui : ce qu'il faut dire, c'est que, quoi qu'il fit ou voulût faire, Rousseau ne l'arrêta pas sur sa pente lubrique.

* * *

On va voir comment un romancier du temps, Thorel de Campigneules, éclaire sans s'en douter le niveau moral de ces années si troubles. Son *Nouvel Abaillard* ⁽¹⁾, parodie et imitation mêlées de la *Nouvelle Héloïse*, n'est pas entraînant ⁽²⁾. L'auteur ne se donne pas la peine de dissimuler :

⁽¹⁾ *Le Nouvel Abaillard* ou *Lettres d'un singe au docteur Abadols*, deux parties in-12, 1763.

⁽²⁾ GRIMM (*Corr. litt.*, 15 mai 1763), infidèle ce jour-là, comme il l'est souvent, à son métier de courtier en nouvelles littéraires, semble n'en avoir lu que la préface. FRÉRON, toujours plus soigneux et plus spirituel, en parle en termes très ironiques et très justes; son jugement est encore reproduit en février 1778 par la *Bibliothèque des romans*.

on voit tout de suite qu'il est du parti des réformateurs; il parle impôts, agriculture, administration; il a lu Montesquieu, il nomme l'abbé de Saint-Pierre et propose à l'indignation des âmes sensibles un receveur de tailles qui fait vendre de par le Roi les pauvres meubles d'un misérable.

Thérèse s'est livrée à d'Armilli; le commentaire (facétieux ou non) est d'un élève d'Helvétius : l'acte de Thérèse « est une faiblesse criminelle dans ce pays-ci, ce serait une vertu dans un autre ». (I, 131.) Thérèse se laisse enlever par d'Armilli, mais elle n'en a pas moins bon cœur; la « nature » n'a pas perdu ses droits sur elle : elle aime tant son père! Pour elle, la passion est une vertu qui fait bon ménage avec les sentiments de la nature, la piété filiale, par exemple. Ce début rend assez bien l'esprit de la première partie de la *Julie*, ou du moins ce qu'elle partage avec les auteurs de son temps⁽¹⁾. Mais le romancier transporte bientôt les deux amants aux Antilles; se souvenant mal à propos de *Manon Lescaut*, il suscite un rival à d'Armilli qui, d'abord exécration copie de Saint-Preux, se fait copie inepte de Des Grieux. Ce rival est le propre fils du gouverneur de Saint-Domingue, une sorte d'esprit fort qui a abusé « d'une lecture superficielle des Locke et des Bayle ». Thérèse lui résiste et l'on arrête d'Armilli. Par bonheur pour eux, les deux héros ont une amie qui les accompagne partout et qui « rend heureux » (selon le langage du temps) le fils du gouverneur au prix de la liberté de d'Armilli. Ceci n'est plus la caricature de Jean-Jacques, et ce n'est plus du Prévost, même contrefait; voici maintenant du Baculard : Thérèse accouche d'une fille dont on dit avec admiration : « La voix du sang semble déjà parler à ses faibles organes. » Voici encore du Baculard, mais

⁽¹⁾ Le style et le sentiment de la nature? Hélas! jugez-en par ce passage : « La nature expirante, telle que l'imagination peut surfaire le tableau, n'offrirait rien de plus effrayant et de plus triste que cette montagne [il parle du « Mont-Céni »] dépouillée de verdure, entourée de précipices et de torrents qui se brisent contre les rochers. » (I, p. 162.)

plus vulgaire : c'est l'histoire d'une Margot, ravaudeuse, mise là tout exprès pour prouver que la générosité est le privilège des misérables.

Voici pire que tout, car on écrit bien plus bassement que ne fera Baculard dans son effrénée bonté, bien plus ignoblement que Restif et avant lui : d'Armilli inconstant aime la complaisante demoiselle qui les accompagne. C'est une fille « philosophe » qui « pensait » déjà « dans un âge où à peine les autres parlent » ; comme une « suite de l'éducation mâle et philosophique » qu'elle a reçue, elle se fait entretenir « décemment ». Bien qu'elle aime aussi d'Armilli, elle se refuse à lui : c'est par bonté de cœur et pour ne pas tromper Thérèse, leur commune amie. d'Armilli avoue cet amour « criminel » à Thérèse. Que ne le disait-il plus tôt ! Elle lui reproche de ne pas s'être ouvert à elle, car elle aurait permis leur bonheur. Et voilà un ménage à trois qui est bien plus la parodie de Grandisson entre Clémentine et miss Byron que celle de la *Nouvelle Héloïse* !

Le roman contient pourtant la critique de quelques points précis de la *Julie*. Ainsi, « Thérèse expia par une bonne mort les fautes dont elle avait souillé sa vie. Elle ne fit point parer sa chambre, elle n'invita point à dîner pendant sa maladie, parce qu'elle savait qu'on n'a pas beaucoup d'appétit dans la chambre d'un malade. » (II, 94.) On ne peut être plus lourd, direz-vous. L'auteur l'a été cependant ; au point qu'on se demande s'il comprend le sens des mots qu'il aligne. Nous ne relèverons que la plus typique de ses maladresses. Il cite les paroles de Julie : « Par quel rare bonheur ai-je été plus fidèle à l'amour qu'à l'honneur qui me fut si cher ? Comment eussé-je opposé à un autre amant une résistance que le premier avait déjà vaincue et une honte accoutumée aux désirs... Entraînée du déshonneur à l'infamie sans trouver de prise pour m'arrêter, d'une amante abusée je devenais une fille perdue, l'opprobre de mon sexe et le désespoir de ma

famille. » Par je ne sais quel avenglement, il ajoute : « Jamais Thérèse n'a fait ces réflexions humiliantes, elles sont indignes d'elle et elles ne conviennent qu'à une fille déjà corrompue. » (II, 82.) Or, se donnant l'air de critiquer Rousseau, il le plagie : il veut nous amener à convenir qu'après une première faute on peut en éviter de plus grandes et conserver son honneur, mais il ne voit pas que tel était aussi le principe de la *Nouvelle Héloïse*.

Il est sans intérêt de rechercher si le *Nouvel Abaillard* est une parodie ou bien une imitation de la *Julie*. Pour les gens d'esprit, c'est une parodie et même bien mauvaise; les autres y chercheront, s'ils le veulent, des raisonnements capables d'excuser leurs faiblesses. Mais un autre caractère de ce roman si plat, caractère très remarquable et que le lecteur aura aperçu, vaut la peine d'être signalé à part : l'intention formelle de l'auteur a été de critiquer Rousseau; non seulement il y échoue, mais en outre on n'est jamais sûr que ce trait-ci ne s'adresse pas plutôt à Helvétius, et que ce trait-là n'atteint pas Richardson. Cette hésitation est vraiment révélatrice : si, sans le vouloir, par delà Rousseau, on blâme ou on loue plusieurs de ses contemporains d'esprit si différent, c'est que tous les hommes de ce temps se ressemblent par quelque point, à leur insu peut-être.

* * *

Chose curieuse, pas une parodie de la *Nouvelle Héloïse* qui ne contrefasse en même temps un autre roman de l'époque. Témoin encore les *Lettres d'un citoyen de Genève* publiées la même année que le *Nouvel Abaillard*. « Ecartés d'un cerveau malade, dit Fréron; accès d'un froid délire. » Il a raison. Il ajoute : « Misérable parodie de la *Nouvelle Héloïse* »; soit. Mais voyons si c'est à la *Julie* seulement qu'en veut cet autre *citoyen de Genève*, et si plus que Rousseau ce ne serait pas Richardson qui sortirait amoindri du combat.

Nul doute que l'auteur vise Jean-Jacques⁽¹⁾ : le titre n'est pas équivoque, d'abord; ensuite, les prétentions de Saint-Preux sont très nettement condamnées dès le début. « Vous autres philosophes, vous avez des privilèges qui n'appartiennent qu'à vous; tous les crimes vous sont permis, pourvu que vous parliez sans cesse de vertu » (p. 5). Ces paroles sont adressées à Saint-Preux, ou plutôt à sa copie, Clifort, par son brave homme d'oncle qui, dans le roman, est chargé de représenter le sens commun. « O homme! réplique Clifort, empruntant sa réponse à Baculard autant qu'à Saint-Preux, qui êtes-vous pour interroger Clifort? Pour sonder un cœur tel que le mien?... Comptez-vous peser votre neveu au poids des hommes vulgaires? » Il explique : « Je n'ai qu'en dépôt cette tête, et j'en dois compte à l'aveugle univers; telle est l'influence qui me domine : je pense, j'écris et j'écirai » (pp. 8-9).

Et qu'écirait-il, grand Dieu! D'abord « que l'innocence en amour est un fardeau pénible »; comprenne qui pourra. On a déjà de lui les feuilles éparses d'un roman ébauché, dont l'héroïne est une Julie, fille honnête, séduite comme l'autre Julie, mais à qui il a fait « un petit héritier ». Jaloux à tort, il l'abandonne et en épouse une autre. Jusqu'ici donc, rien dans l'intrigue qui soit applicable à la *Nouvelle Héloïse* : les événements sont de la lignée de Prévost.

Le ton est d'un forcené qui doit plus aux *Epoux malheureux* qu'à la *Julie*. « Ne me demandez point compte du reste de ma vie, dit le héros; les facultés de mon âme trop longtemps suspendues sont l'excuse de mes écarts; égaré, furieux, portant au fond de mon cœur une image terrible, je crus l'en effacer en y substituant une idole étrangère : la triste Lucile fut la victime préférée; je la traînai à l'autel; je l'arrachai tremblante des bras de son père; je bravai l'autorité du mien; je dédaignai vos conseils; je

(1) Selon GRIMM, *Corr. litt.*, 15 novembre 1763, « c'est pour se moquer un peu de l'emphase philosophique de Jean-Jacques » qu'un anonyme a écrit ce petit roman.

fus ingrat, dénaturé, parjure, forcené... J'avais perdu Julie; le Ciel me pardonnait sans doute » (pp. 14-15).

De Grandisson entre deux femmes ou de Julie entre deux devoirs, quel est le modèle que Clifort parodie si outrageusement ? « Il faut opter entre Julie et Lucile : je jurerai à l'une qu'elle serait mon épouse; l'autre la fut effectivement. Deux femmes également à plaindre réclament mes serments. Deux enfants infortunés tendent vers moi leurs bras : la nature multiplie ses plaintes, le sang murmure, et l'égalité du devoir se mêle à l'embarras du choix » (p. 19).

Et l'embarras est grand : d'un côté, Lucile qui doucement se plaint : « C'en est donc fait, Clifort, ce prestige flatteur, ce bonheur fantastique que j'avais mis en vous, ma gloire, mes plaisirs, ma joie, mon existence, tout est anéanti pour moi » (p. 21). Pourtant elle se résignera s'il le faut, elle n'est ni « fille de discorde », ni « serpent de vengeance », elle ne prétend pas porter dans la famille de l'homme à deux épouses « le fer et l'incendie ». De l'autre côté, Julie, la mère abandonnée, qui reprend les arguments de Prévost ou de l'*Héloïse* de Pope : « Ne confondons pas, dit-elle, dans notre accablement, l'ordre de la société et l'ordre de la nature. Les hommes ont fait des conventions : elles peuvent être sages; mais notre premier pacte est avec la nature. Telle est la voix qui te rappelle, père de Juliette, reviens aux accents de ta fille, nous la conduirons sous un ciel pur et libre, et levant sur sa tête nos paternelles mains, nous attesterons ce même ciel de notre amour pour elle : je ne veux point d'autres serments; je ne veux point d'autre hymen : l'amour sera notre prêtre, des larmes de tendresse consacreront la cérémonie. » Sous ce ciel pur, « l'homme ne dira pas que des enfants formés de notre sang ne sont point nos enfants. Notre cœur en les adoptant les rendra légitimes ».

L'embarras est grand, je vous le disais bien; les lettres de l'oncle n'y pourront rien, ni ses reproches sur le « carac-

tère d'inconséquence » révoltante que porte tout ce qui tient à Clifort. Que vont donc devenir « les victimes de son frénétique amour » ? Car il les aime toutes deux, un peu comme Grandisson aimait Clémentine et miss Byron. Mais non, décidément c'est Lucile qu'il aime (comme décidément c'est miss Byron que le sublime Grandisson épouse) — et que faire contre l'amour ! que faire, sinon répéter *Cleveland* ? « Il est des âmes assorties par des chaînes secrètes qui ne peuvent se séparer sans un effort mortel » (p. 34).

Que répondre pourtant à un père qui ne se paie pas de ces raisons ? On lui répond par les cris de l'« époux malheureux » de Baculard : dites-lui « que l'épouse de Clifort ne peut cesser de l'être, que l'empire des lois ne s'étend point sur les cœurs. Un nuage obscurcit le soleil, mais il n'interrompt point son cours ; la malédiction d'un père, le cri du préjugé, la nature entière s'élèveraient en vain entre Lucile et moi » (p. 35). Qu'il se rassure, la nature ne s'élèvera pas entre eux ; il sait pourquoi et ne se prive pas de le dire : « Mon amour est trop pur pour ne pas intéresser la nature entière » (p. 36).

Malgré l'intérêt que lui porte la nature, voilà Lucile gravement malade ; le brave oncle va la voir et la réconforter ; elle est au lit, à bout de souffle. « Hélas, monsieur, gémit-elle, vous voyez un flambeau presque éteint... Je puise mon repos dans la destruction de mon être... La nature succombe enfin... Tirez le rideau... Je vous honore assez pour vous épargner... un spectacle... funeste... Je touche au terme de mes peines... — Ilé parbleu, il n'y paraît pas, vous êtes grasse comme un moine. » C'est sa façon de parler à lui, et qu'on oppose à dessein au ton tragique de Clifort et de ses deux femmes.

Avec l'oncle, nous voici revenus sur la terre et Clifort lui-même en arrive à se reprocher d'avoir dédaigné cette base solide. Pourquoi, après tout, ne ferait-il pas comme un autre ? S'il se logeait tout simplement à Paris avec l'une

de ses deux femmes? « Pourquoi n'ai-je pas pensé plus tôt, se reproche-t-il, à rappeler Lucile? Mes nouveaux concitoyens, pour faire cas d'un homme, ne sont pas à un sacrement près » (p. 53). Il avertit donc Lucile, il l'attend, et c'est Julie qui vient le rejoindre! Aura-t-il la cruauté de la congédier? « Ah! que n'ai-je deux cœurs, puisque j'ai deux cultes à rendre!... Julie et Lucile ne furent point choisies, mais créées pour m'inspirer également l'amour impétueux qui me partage entre elles » (p. 70). Lucile, poussée à bout par tant d'infortune, lui écrit un billet : elle est prête à écouter les propositions d'« un homme vil, engraissé des misères publiques » et qui leur fera un sort à elle et à sa fille. Dites-moi après cela, « dites-moi si l'enfer a jamais rassemblé plus d'horreur pour le supplice d'un malheureux... il n'était destiné qu'à moi, dit Clifort, de réduire la vertu à la nécessité du crime » (pp. 71-73). Encore une fois, que faire? Tenter une adroite démarche auprès de Lucile, et se tirer de l'« embarras du choix » en retenant les deux femmes; il parlera à Lucile : « Je suis tenté de lui tout découvrir : une âme aussi grande trouvera des ressources qui ne sont point en moi... Exempte de préjugés, elle secouera le joug d'une loi qui ne permet pas à un homme de faire le bonheur de deux femmes... Sans cette loi bizarre, voyez quelle différence! Sous un ciel ami de l'innocence, je conduirais mon oncle, Lucile, Julie, Juliette et Martian (ses enfants)... Julie et Lucile, unies par leurs vertus, ne formeraient qu'une seule épouse » (pp. 74-75). Il conjure Lucile de passer outre à « cette loi bizarre » faite pour les hommes du commun qui ne peuvent concilier l'infidélité et un amour éternel, qui n'ont nul crime à se reprocher peut-être, mais n'ont certainement aucune des « bizarres vertus » que Clifort s'attribue (p. 77). « Dans ce moment funeste, où ma plume est l'organe de l'infidélité, écrit-il à Lucile, mon cœur te jure qu'il t'adore » (p. 76). Lucile comprendra cela, Lucile « que l'opinion ne séduisit jamais » et qui porta toujours « le regard de l'aigle dans la fange du préjugé » (p. 80).

Mais Lucile n'est qu'à mi-chemin de la folie de Clifort; elle accorde que la chasteté est fille de l'amour, elle va jusque-là. Mais « prendre deux femmes au lieu d'une » lui semble « un excès de chasteté qui n'appartient qu'à Clifort » (p. 98) et qu'elle ne goûte pas. Pauvre Clifort! Il se lamente d'être à ce point incompris. « Avouez qu'il est affreux de s'attirer les noms de méchant, de parjure, d'infâme... Moi infâme! » (p. 102). Nouvelle complication pour achever le malheureux : Julie donne sa fortune à sa rivale, mais demande à épouser leur mari commun. Que fera le pauvre homme? « Ne vous est-il jamais arrivé de penser à l'éternité supposée malheureuse? D'entasser siècles sur siècles, des millions de siècles sur des millions de siècles, d'entasser, entasser encore, et de perdre la raison? » (p. 106). Voilà précisément son état.

Les événements se précipitent : adorant Julie, idolâtrant Lucile, Clifort succombe à son agitation (ou du moins il le dit), il verse « des larmes de tendresse et de rage » (p. 107). Voilà maintenant son père mourant et consentant à son mariage avec Julie; c'est un peu tard : il a été quinze ans le mari de Lucile! Enfin, il se décide à épouser Julie; mais à ce moment Lucile paraît, on ne sait pourquoi, peut-être est-ce pour adresser à Julie ces paroles lapidaires : « Je vous admire, je vous hais, et je pars. » Près d'être ainsi débarrassé de Lucile, il ne se décide pas à la laisser partir sans remplir une dernière fois ses devoirs de mari, et il s'étonne fort, dans cette occasion, de s'entendre appeler « suborneur » par Julie. Lui, suborneur! alors qu'il n'a voulu qu'honorer Lucile! « O faiblesse, se lamente-t-il, que je crus un effort de vertu sublime! » (p. 153). Il épouse Lucile; non, il feint de l'épouser; elle se croit trahie, elle disparaît. Julie, pour la même raison, épouse l'oncle. Et voilà notre homme veuf de ses deux femmes. Mais pour finir, il épouse Lucile pour de bon, et remercie son oncle.

Cette élucubration vraiment stupide ne nous aurait pas arrêté aussi longtemps, si le type de Saint-Preux n'y

était reproduit en termes grossiers ⁽¹⁾ et si nous n'y avons trouvé la propre définition du rousseauisme cent cinquante ans avant celle qu'en a donnée M. Baldensperger : « Je veux jouir, dit Clifort, du privilège de l'homme, celui de réfléchir et de penser sans le secours d'autrui » (p. 92). Une autre constatation intéressante, c'est de voir encore une fois un contempteur de Rousseau, voulant se moquer de la *Nouvelle Héloïse*, y réussissant parfois, beaucoup plus heureux encore quand il parodie Baculard, et enfin gardant ses traits les mieux aiguisés pour les lancer, le maladroît, sur *Grandisson*!

* * *

Ainsi, ceux qui croient s'en prendre à la *Julie*, qu'ils le veuillent ou non, font la critique du roman contemporain; de même ceux que l'on serait tenté de reconnaître à première vue comme des successeurs de Rousseau, n'ont guère pris chez lui que ce qu'ils eussent trouvé chez les autres : Prévost, Pope, Baculard d'Arnaud, pour ne citer que les noms marquants.

Nous allons le voir de nouveau par l'exemple d'un original : du Rozoy, l'auteur des *Lettres de Cécile à Julie ou les Combats de la nature* (1764).

Le roman débute à la manière de tous ceux du XVIII^e siècle, à l'exception toutefois de la *Nouvelle Héloïse* : Cécile, à quinze ans, est rêveuse, curieuse aussi; troublée par l'éveil de sa « sensibilité » (est-ce bien le mot?), elle pleure sans savoir de quoi, et, comme elle est du siècle de Prévost, elle se complaît dans sa mélancolie. Comme chacun sait, et comme le rappelle Fréron, « les âmes mélancoliques n'ont qu'un pas à faire pour arriver à la ten-

(¹) Cf. p. 94 : « Vous me parlez de patrie, de famille, de devoir... à moi dont le devoir est le supplice, la famille le tyran, et la patrie le berceau de mes malheurs ! Je vous demande d'abord ce que c'est qu'une patrie ? ce que c'est qu'une famille ? » Clifort répète ici La Bédoyère (BACULARD D'ARNAUD, *Les Epoux malheureux*) plutôt que Saint-Preux.

dresse (1) ». Cela ne vous étonne donc pas d'apprendre que la jeune fille aime déjà un petit marquis de dix-huit ans; elle le lui cache si peu que son père en homme prudent trouve bon de prendre des arrangements en vue de leur mariage. Paraît à ce moment un nouveau personnage, Derville, officier de trente ans, bientôt assidu auprès de Cécile. Elle s'en plaint, mais ne peut s'empêcher en même temps de le trouver « beau, grand et bien fait »; elle ne pense qu'à son petit marquis, elle n'aime pas Derville, cela va sans dire; « je ne l'aime pas, assure-t-elle, mais si je n'aimais le marquis, je me défierais bien de moi-même ». Cela étant, nous plaignons déjà le fiancé; l'instant d'après, nous perdons tout espoir en voyant Cécile forcée d'appeler à son secours le sentiment du devoir et même du sacrifice; elle se défendra contre Derville, mais hélas! ce sera pour sa propre gloire : « Plus il aura de droits à être aimé, plus j'aurai de mérite à m'en défendre, dit-elle. C'est trop peu d'aimer le marquis, il faut lui faire des sacrifices. » (I, 24.)

Et voilà Cécile entre deux amoureux. Cela lui donne à penser. Etant « sensible », elle sait qu'elle est bonne; son amour ou même ses deux amours sont-ils condamnables? « Non... L'amour n'est point un crime, ou la nature serait criminelle. » (I, 36.) Rien de plus simple, rien de plus traditionnel aussi; si l'on veut, c'est l'opinion de Julie, de Saint-Preux, de milord Edouard dans la première partie de la *Nouvelle Héloïse*; mais c'est aussi l'opinion de *Cleveland*, et dans la polémique, celle de « tant de petits esprits de l'époque, entre autres l'auteur d'« un tissu d'impiétés et d'extravagances », intitulé *Histoire d'un peuple nouveau* (2) où l'on autorise toute licence sauf contre l'amour. Cécile, amoureuse de son marquis et prête à aimer l'officier, s'inquiète pendant une absence de son fiancé qui la laisse sans nouvelles. Bientôt leur mariage est rompu; dans sa

(1) *Ann. litt.*, 1760, t. V, compte rendu des *Mémoires de Miladi B***, roman*.

(2) *Ann. litt.*, 1758, t. I, p. 235.

douleur, elle jure de n'aimer jamais, s'efforce d'oublier le marquis, mais ne tarde pas à rendre justice au mérite de Derville, sans cependant lui donner dans son cœur la place laissée libre par un ingrat. Les soins que lui rend Derville déplaisent aux parents de Cécile; ils leur interdisent de se voir. A-t-elle oublié le marquis? L'aime-t-elle encore? Le hait-elle? Comment, à son âge, voir clair au fond d'elle-même et démêler cette confusion? « Prenez pitié, supplie-t-elle, ma Julie, du tumulte d'un cœur innocent; à quel âge, ma chère, je réfléchis et je pleure! Que sera-ce qu'un jour dont l'aurore s'annonce par tant de nuages? » (I, 54.) Oui, que sera ce jour?

Il faut que des événements romanesques se chargent de créer une nouvelle situation. L'auteur, pour cela, va-t-il emprunter un expédient à la *Nouvelle Héloïse*? Non : tout bon héros de roman, depuis l'*Astrée* jusqu'à W. Scott, sait surprendre à travers une cloison, de derrière un bosquet, par une lettre interceptée ou par quelque autre moyen, le secret qui lui importe le plus et qu'on semblait lui cacher le plus jalousement; ainsi Derville entendra, sans que Cécile le veuille, l'aveu de son amour pour lui. Les deux jeunes gens se revoient, sont surpris, sont séparés. Les parents de Cécile maltraitent la petite rebelle, la mettent au pain sec, l'enferment dans une chambre aux fenêtres grillées, aux volets clos. Mais elle trouve tout de suite en Derville un libérateur : dès le lendemain il vient pour l'enlever, elle y consent, et il l'emmène chez sa mère.

Le lecteur qui se souvient que l'amante de Saint-Preux fut frappée par son père dans une occasion semblable, se demande pourquoi Julie ne fit pas comme Cécile. C'est qu'elle était bien moins romanesque et bien moins révoltée; on pouvait parler raison à Julie et faire appel à son cœur. Cécile, au contraire, tranche tout d'un mot : « Il est des malheurs qui excusent tout. » (I, 63.) Elle menace les mères qui réduisent au désespoir « des cœurs tendres, qui sont rebelles par nécessité et coupables sans être à punir. »

(I, 64.) Tout « cœur tendre », M^{lle} Fauque nous l'a déjà dit, est excusé d'avance; il est impie, répète Cécile après Baculard, de le juger selon la morale des âmes froides « peu capables d'aimer et de haïr avec excès » et qui ne prennent conseil que de leur raison. (I, 71.) C'est par le même principe que, mariée et adultère, elle réclamera plus tard le titre de femme vertueuse : « Vous avez été plus heureuse que moi, écrit-elle à Julie; pourquoi? parce que vous vous êtes trouvée moins souvent aux prises avec la loi. Vous n'avez point été mère avant le mariage; vous n'avez jamais dérobé d'instant à votre époux : avez-vous été plus vertueuse pour cela? Julie, ne le pensez pas. » (II, 77.)

N'est-ce pas ainsi à peu près que Claire expliquait à son amie les raisons qu'elle avait de garder l'estime d'elle-même après s'être livrée à Saint-Preux?

Oui, seulement les héros de du Rozoy, plus logiques que ceux de Jean-Jacques, sont par là même plus insoumis. Il est évident que pour eux « la distance est petite de la vertu au crime ». (I, 71.) Je parle de crime et de coupable. Eh! le puis-je? « Le Ciel punit-il un penchant qu'il a formé dans nous? Qui nous donna l'idée des soupirs, des baisers? Pourquoi nous les défendre?... Oui, la politique a ses droits; mais que fait la politique à l'amour? Le seing d'un notaire, la permission d'un prêtre sont à notre union ce qu'une échelle est à l'entrevue d'un amant qui s'introduit par une fenêtre chez sa maîtresse » (I, 73), et en un mot, « l'homme suivant la loi est toujours inepte suivant la nature ». (I, 199.)

Cécile, sauf l'exagération et le ton du sectaire, nous ramène ainsi à *Cleveland* par delà la *Nouvelle Héloïse*. Elle se livre à Derville comme Julie s'est livrée à Saint-Preux; d'abord (je le suppose du moins), pour les mêmes raisons éternelles : c'est qu'ils sont jeunes tous deux; mais surtout pour pouvoir affirmer ensuite qu'ils sont sans remords, qu'ils n'ont fait qu'user d'un droit sacré, qu'ils

n'ont fait que suivre, comme disait Saint-Preux à Julie, « la plus pure loi de la nature ». « J'ai aimé un homme aimable, qui m'aimait; si c'est là un crime, c'est celui de la loi. Pourquoi défend-elle ce que la nature permet et veut? » (I, 83.) Cécile, comme Julie, est « une infortunée dont tout le crime est d'avoir un cœur tendre ». (I, 84.) N'appelons donc pas crimes des faiblesses, et surtout « les faiblesses d'un cœur né sans vices et toujours occupé à combattre ses défauts ». (I, 198.) S'il est des usages et des devoirs, pensons aussi qu'« il est de ces cœurs malheureux qui ne peuvent sentir que violemment; ce qui n'est à d'autres qu'un désir, est une passion pour eux ». (I, 199.) Quel est le destin de ces « malheureux »? « Quel est mon destin? se demande Cécile. Assez tendre pour être voluptueuse, assez sage pour être décente, mille objets devaient amuser ma vivacité, un seul captiver ma tendresse; enfin l'amour devait être pour moi un plaisir plutôt qu'un engagement, et le devoir plutôt un amusement qu'une chaîne; mon destin a voulu tout le contraire... Ciel! que t'avais-je fait avant que de naître, pour me donner un cœur tel que le mien? Et tu m'en punirais après ma mort! Mais ce cœur n'est-il point ton ouvrage?... S'il est dans les passions des zones différentes, tu me rendis malheureuse en me faisant naître sous la plus brûlante, et tu me punirais de mon malheur! » (I, 219.) Après cela, elle ose dire : « J'adore, je chéris la vertu ». (I, 221.)

Mais à l'exemple de son modèle, va-t-elle tenter de se relever, et du Rozoy adoptera-t-il les cinq dernières parties de la *Nouvelle Héloïse* aussi docilement que les paradoxes de la première?

Hélas! Il ne songe plus à Rousseau au moment où il le faudrait; il retourne au pire Prévost, au Prévost mélodramatique : « Passer d'un malheur à un autre et d'une situation cruelle à quelque autre plus cruelle encore », tel est le sort de ses héros. Laissons pour un court moment Cécile qui, comme dit Fréron, « après avoir perdu son

honneur, s'amuse à faire la philosophe ⁽¹⁾ » et informons-nous de son amant. Derville réussit à blesser sa mère en voulant se défendre contre un agresseur, on lui enlève Cécile et on la ramène à ses parents; ceux-ci n'ont qu'un souci : comme elle va être mère, ils veulent à tout prix « ensevelir sa faute ». On l'enferme dans un couvent, où elle accouche; séquestrée dans une chambre, à peine nourrie, sans feu, près de mourir avec son enfant, de faim et de froid, elle interroge son cœur : « A seize ans, tu as connu deux passions, toutes les deux violentes. » Est-ce une raison pour tant souffrir? Son cœur lui répond en « philosophe » : « Quelle loi cruelle, quelle affreuse politique, lui dit-il, pouvait vous ordonner de ne point vous livrer à un penchant né avec tous les hommes? Le plaisir est à l'homme ce que l'homme est à la nature, sa plus belle richesse... La société a ses lois, mais le cœur a ses droits... Cette société mérite-t-elle de ces sacrifices précieux où le cœur est la victime et le prêtre? » (I, 94-100.) Comme on le voit, ses raisons ne varient guère, et sur ce point-là du moins, Cécile est constante ⁽²⁾.

Mais voici enfin le principe et la fin de tant de philosophie; le lecteur les a devinés, mais l'héroïne avoue maintenant que ce principe et cette fin sont le libertinage.

Prévost, Jean-Jacques, nous ont appris à suivre la nature, sans grand danger après tout, car ils nous croyaient « de belles âmes », constantes comme Cleveland et Fanny, comme Julie et Saint-Preux, non vertueuses, on le sait, mais ayant du moins « le goût de la vertu ». A quels déportements n'eût pas convié la même leçon adressée à des intempérants, à des effrénés, comme le sont

⁽¹⁾ *Ann. litt.*, 1764, III, 315-333.

⁽²⁾ Comparez à *Cleveland* les idées exprimées pp. 142 et 143 : « Nous nous serons mis au-dessus des lois, parce que le sentiment n'admet que les siennes, et nous nous serons ensuite appuyés des lois parce que nous aurons été au delà de la loi sans aller au delà du devoir... Si le mariage est une action sainte... elle l'est moins par la loi que par le sentiment... Je n'ai jamais été coupable. Trois mots d'un prêtre changent-ils les circonstances? »

les héros de du Rozoy! Pour ces derniers, les chaînes de l'hymen sont « des chaînes exécrables » dont « les chaînons aiguisés forment autant de poignards ». (II, 94.) « Les devoirs du mariage!... Hé! quels sont-ils ces devoirs prétendus? Quoi! à seize ans j'aurai juré d'aimer toute ma vie un seul objet! Serment ridicule, promesse absurde! Mais si cet objet ne mérite plus d'être aimé; bien plus, s'il devient haïssable... Mon serment est un mensonge et l'enfreindre n'est que me rétracter... De quel droit le législateur m'ordonne-t-il de ne pas aimer? En suis-je la maîtresse? Quel autre principe de mes actions ai-je que mon cœur? » (I, 183-184.) Non, prendre un amant n'est pas un crime, ce ne serait qu'« une faiblesse heureuse dans d'autres pays et qui serait vertu dans d'autres climats » (1). (II, 126.) Que signifie d'ailleurs ce fameux mot de vertu? « Qu'on me montre donc quels sont les avantages de ce qu'on appelle vertu : qu'on m'apprenne ce que signifie ce beau nom... Des lois différentes dans chaque climat, opposées dans les religions, arbitraires par conséquent, font ce qu'on appelle le bien et le mal. » (II, 55.)

Si Cécile se réclame ainsi des théories d'Helvétius, c'est qu'elle en a bien besoin. Mariée à Derville, elle revoit le marquis, son premier fiancé qu'elle a cru ingrat; il la détrompe : leur rupture a été l'œuvre de la sœur de Derville; la perfide avait supposé la lettre qui a trompé Cécile, et rien n'est plus commun dans le roman français, non pas seulement celui de l'époque, mais déjà celui du temps de Henri IV. (*Astrée*, première partie, livre IV.) Que va faire Cécile? Le marquis ne l'a donc pas abandonnée! Il n'est pas coupable, c'est elle au contraire qui lui fut infidèle. Elle adore le marquis, elle n'aime plus son époux, mais « sa vertu combat pour lui ». Du moins, c'est Fréron qui le dit, car la lutte n'est pas fort longue, à mon gré. Si le mari pouvait disparaître! mais comment? « Je ne m'étonne

(1) Cp. THOREL DE CAMPIGNEULES, *Le Nouvel Abaillard*, t. I, p. 131 (*supra*, p. 225).

plus, dit Cécile, si tant de femmes ont porté le poignard dans le sein de leurs époux, si leurs mains enhardies ont distillé les poisons; ce n'étaient que des victimes expiatoires immolées à la nature. » (II, 18.) Cécile se fait donc du devoir une idée qu'il nous est permis de trouver assez différente de celle de Julie. Mais enfin, elle ne tue pas son mari, comme vous pourriez le craindre; au contraire, c'est lui qui, devenu joueur, voleur, débauché, lui perce le sein, met le feu à son lit, et (si j'ai bien compté) attente par trois fois à la vie de sa digne compagne. Et j'oublie encore bien des événements qui ne le cèdent pas à ceux-ci!

Je ne sais si j'ai donné une idée suffisante du triste mélange où se déploie la verve de du Rozoy et de sa Cécile; mais je ne puis tout reproduire, ni indiquer en marge l'apparement ou l'origine de chacune de leurs idées; qu'il me suffise de transcrire un dernier passage qui achève de ranger du Rozoy parmi les fanatiques d'un des deux grands partis du XVIII^e siècle. Ayant récriminé contre les lois qui bornent les droits du cœur (pour m'exprimer décemment), Cécile doit s'élever aussi contre la société de son temps. Son esprit est « révolté de l'inégalité d'un partage qui fait vingt mille malheureux contre un tyran fortuné ». Elle stigmatise « la fière opulence » qui insulte « à la vertu noble mais pauvre », et elle nous demande : « Que possédait plus que moi en naissant ce personnage altier, fier du nom de ses pères, que le hasard fit d'illustres fous et d'honnêtes fripons? Il avait pour lui leurs folies et leurs rapines; mais j'avais pour moi les droits de la nature. *Qu'il fasse restitution.* Apporté-je en naissant moins de besoins que lui? Et si je suis née avec autant de besoins, pourquoi n'ai-je pas autant de possession... Mes besoins sont multipliés moins par ce que je désire que par ce que je lui envie. *L'égalité, voilà mon besoin.* » (II, 202-203.)

Cécile finit comme l'Héloïse de Pope, une Héloïse devenue femme entretenue, ce qui nous la change un peu :

« Saint-Albin (qui l'entretient), Saint-Albin lui-même, assure Cécile, ne m'engagera pas dans les fers du mariage. La chaîne qui nous unit se romprait peut-être s'il s'y joignait quelque chaînon étranger. »

Fréron veut qu'on regarde ce roman « d'un œil moins sévère que les autres ».

En 1763, du Rozoy publia son second roman : *Clairval philosophe, ou la force des passions; Mémoires d'une femme retirée du monde*, mauvais ouvrage, selon Fréron, auquel il reconnaît pourtant de la chaleur dans le style. M^{me} de Clairval est philosophe « si l'on peut donner ce nom à une femme qui regarde l'honneur, les devoirs les plus sacrés, et les mœurs, comme des chimères ou des préjugés au-dessus desquels elle s'élève (1) ». Rien n'est plus juste.

Voici quelques traits de ce roman, qui manque à la B. N., et que nous empruntons à l'extrait qu'en a donné la *Nouvelle Bibliothèque Universelle des Romans* (2). M^{me} de Clairval affirme qu'on ne doit rien à la paternité, « la dette de la vie n'étant, selon elle, que le résultat d'un caprice ou d'une distraction ». Mariée à quinze ans sans avoir été consultée, elle se croit libre de chercher l'homme selon son cœur; ayant pris un amant, elle se prétend toujours « essentiellement vertueuse »; elle rend même son amant vertueux, c'est-à-dire bienfaisant. Sa vertu n'est que du libertinage; elle ne l'explique que trop bien par le portrait qu'elle fait d'elle et de ses feux, « les feux toujours renaissants de cette substance qui, même dans l'inactivité de mes sens, faisaient jaillir par mes yeux le désir semblable à ces cendres rouges et brûlantes qui dévorent ce qui les approche, autant et plus que les charbons ardents. » Elle répète Cécile et déclame « contre les lois qui, dit-elle, devraient varier comme les tempéraments » et contre « les moralistes, qui, loin de faire cadrer les principes avec nos passions, outragent sans cesse la nature

(1) *Ann. litt.*, 1765, t. VI, p. 27 sq.

(2) *An VII*, tome XIII, pp. 54-119.

qu'ils prétendent réformer et dérogent à ses lois augustes et immuables ». Elle envie le bonheur des sauvages, exclusivement soumis à la nature. Ajoutez à cela des considérations sur le suicide, qu'elle approuve, des réflexions contre les nonnes, leur fainéantise, leur libertinage, l'affirmation digne de Marmontel que les curés ne sont pas aussi vertueux que leurs paroissiens, l'éloge des paysans, « ces nourriciers de l'Etat, qui ont la terre pour lit, une pierre pour oreiller, une prison souvent pour dernier asile », de « ces villageois, ces cultivateurs destinés non au bonheur physique, mais au bonheur moral, et qui jouiraient d'une félicité parfaite s'ils n'avaient ni bailli, ni curé, ni milice », des épisodes du genre de ceux que Baculard aimera à emprunter à Prévost ⁽¹⁾, et vous aurez une idée de ce livre que la *Bibliothèque des Romans* juge avec un peu trop de faveur, lui trouvant du mérite littéraire, « une sensibilité rare, un style brûlant, des peintures délicieuses, et un intérêt assez constamment soutenu »; le même critique en voit bien le sens : « La dissolution ou du moins l'affaiblissement de tous les liens publics ou particuliers, sacrés ou profanes de la société, forment son plan général ».

* * *

Du Rozoy est donc un révolté auprès duquel Jean-Jacques paraît fade et retardataire. Aussi peut-on se demander quelle fut dans ses paradoxes et ses réclama-

⁽¹⁾ Un de ses amants, mort à la guerre, lui a légué son cœur. « Dumont, son valet de chambre, se présente à moi avec une lettre et la boîte d'or qui le renfermait. Ma main tremble et frissonne sous ce poids... Je crus sentir palpiter ce métal insensible... une sueur froide se répand sur tout mon corps... Ma bouche, comme d'elle-même, se fixe sur ce présent terrible... Je le tiens d'une main et, de l'autre, je lis les derniers mots de mon amant expirant... Le papier tombe de ma main, je pousse des cris affreux, je me précipite à genoux... Etrange effet de l'imagination troublée!... Je veux placer mon trésor sur une table, je crois le voir se mouvoir de lui-même... Cette folle idée me saisit et me transporte... Je prends le cœur entre mes mains, je parviens enfin à l'ouvrir, je le vois... C'est lui-même... Je veux y porter la bouche... la nature frémit... Une léthargie stupide succède à mes transports. »

tions, la part de la bravade et celle de la sincérité. On a d'autant plus le droit d'être sceptique qu'une fois la Révolution arrivée, ce révolutionnaire avant la lettre « s'affirmait, de 1789 à 1792 (année où il fut guillotiné), le soutien résolu du vicil édifice monarchique (1) ». Mais je suis peu curieux de du Rozoy, je le suis plus de la répercussion des idées, sincères ou non, qu'il exprime dans ses romans. Or, en 1770, je le vois à la Bastille pour un libelle de l'effet duquel l'autorité a cru devoir s'inquiéter. A cette occasion, l'inspecteur de la librairie d'Hemery note : « Le système que propose ce mauvais sujet ne tend à rien moins qu'à renverser tout. Un homme capable non seulement d'oser penser, mais encore d'écrire et de faire imprimer de pareilles horreurs, n'aurait certainement pas existé longtemps sous le cardinal de Richelieu (2). »

Il faudra attendre vingt ans et plus pour qu'« on renverse tout ». Mais on s'y prépare, et je vois dans les romans de du Rozoy, bien plutôt qu'une imitation de la *Nouvelle Héloïse*, une œuvre qui continue le mouvement dont on a noté l'orientation dès le début du XVIII^e siècle et la triste fin de Louis XIV. Dès cette époque, les bons esprits appelaient sinon un renversement, du moins une revision; le peuple souffre trop et ceux qui l'ont vu souffrir l'ont dit. Mais vers 1760, tout le monde s'en mêle, et Fréron note que la fureur d'arranger l'Etat, de s'ériger en législateur, est devenue une mode (3).

Les préoccupations politiques ne sont pas rares dans les romans; plus d'un s'attaque aux préjugés de toute sorte. Mais, comme il convient au genre, le roman s'attache de préférence à nier la légitimité des lois morales et domestiques qui restreignent la liberté dans l'amour. La sauvage

(1) On peut lire sur du Rozoy un article de M. PAUL D'ESTRÉE, dans la *R. H. L.*, t. XXV, 1918. M. D'Estrée a négligé les romans : il ne leur consacre qu'une page sur soixante et n'en parle que d'après Fréron, Bachaumont et Grimm.

(2) D'ESTRÉE, *art. cit.*, p. 212.

(3) *Ann. litt.*, 1760, t. V, p. 145.

héroïne de *Zélaskim* ⁽¹⁾ parlant de son amant, raisonne comme l'*Héloïse* de Pope : « Il m'aimait ; que m'importaient les idées du reste des hommes, ce n'était que de lui que j'étais jalouse de conserver l'estime. » (I, 56.) Son père, souverain américain, a condamné son amant à périr ; on lui pardonne de la voir se révolter contre la tyrannie paternelle avec bien plus de feu que Julie contre les exigences du baron d'Etanges ; mais le ton de ses reproches, le principe de ses raisonnements, ne sont pas d'une amoureuse seulement ; ils sont plus encore ceux d'une « philosophe » qui compare entre eux les devoirs et les droits de la nature, les avantages de l'indépendance et les abus de l'autorité. « Affranchie désormais, dit-elle à son père, par votre inhumanité, des devoirs que la nature impose, je vais employer le peu de temps que votre cruauté me permettra encore de vivre à m'abandonner sans réserve à mon amour ; je ne dois rien à qui ne fait rien pour moi. Que m'importe cette existence que vous m'avez donnée... Pères injustes ! Vous voulez qu'on vous sacrifie tout le repos, tous les plaisirs, tout le bonheur de cette vie pour laquelle vous exigez tant de reconnaissance. Barbares ! Quelle obligation peut-on avoir à l'auteur de ses malheurs ?... La vie que je tiens de vous est le plus grand des malheurs dont vous pouviez m'accabler, si vous voulez en empoisonner le cours. » (I, 26.) Peut-être l'auteur de *Zélaskim* se flatte-t-il de continuer et de dépasser Jean-Jacques ; il répète Pope et Baculard.

On croit d'abord avoir affaire à un imitateur de Jean-Jacques lorsqu'on lit les *Mémoires d'une religieuse* (par Pierre de Longchamps, 1766, 2 in-12) ; l'héroïne s'est convaincue « qu'un lecteur éclairé pouvait lire ses mémoires avec autant d'édification qu'un traité de pure morale ».

⁽¹⁾ BÉLIARD. *Zélaskim, Histoire américaine, ou Les Aventures de la marquise de P***, avec un Discours pour la défense des romans*. Paris, 1765, 4 volumes in-12.

« Il est, dit-elle, des remords qui n'ont leur source que dans la vertu. » Et telle est bien l'idée de Rousseau. Comme à Julie, la nature lui a donné « un cœur fait pour la vertu »; seules des circonstances malheureuses l'ont engagée dans le crime. Mais la ressemblance s'arrête là. Les *Mémoires d'une religieuse* ne sont qu'une de ces histoires d'inceste si fréquentes dans le roman français, peut-être la plus curieuse d'ailleurs, ne ménageant pas (au travers d'une intrigue à la Prévost) les expressions de feu, mélangeant le genre de Baculard d'Arnaud au ton de Népomucène Lemercier (*Alminti*), reproduisant les idées favorites de La Chaussée sur la piété filiale et l'amour conjugal, par-dessus tout voulant imposer l'idée que l'amour criminel est une exception et que peut-être seul l'inceste consenti serait condamnable. L'héroïne, quoi qu'elle en dise, n'éprouve aucun remords; bien qu'elle ait pris le voile, elle n'est pas guérie de sa passion; « l'idée d'une sœur amante de son frère, avoue-t-elle, est aussi chère qu'affreuse pour mon cœur ». L'auteur trouve des justifications fort équivoques à ses peintures licencieuses : « Le bonheur suprême, dit-il, n'a pas besoin des sens, ils ont part au crime et jamais au plaisir. Il n'est de volupté que celle de l'âme : c'est elle que j'ai peinte, et la pudeur ne saurait rougir de mes tableaux sans faire une méprise. »

Cela nous éloigne trop de la *Nouvelle Héloïse*; on y reconnaît tout de suite une autre inspiration; une jeune fille s'étant livrée à un jeune homme, nous confie sa conception de l'amour : « J'éprouvais, dit-elle, et je ne sais pourquoi, une sorte de répugnance à continuer d'être heureuse sous d'autres lois que celles de l'amour. Je ne voyais dans le mariage qu'un accessoire embarrassant et superflu, qui, sous prétexte d'épurer le sentiment, le refroidit ou l'éteint. Funeste égarement d'une flamme coupable! J'allais jusqu'à chérir le crime de nos feux, et mon cœur les eût peut-être dédaignés s'ils eussent été légitimes. » Le lecteur n'hésite pas à noter le plagiat flagrant de l'*Héloïse* de

Pope; et, en effet, une allusion le confirme dans son jugement.

* * *

Dès son époque déjà, on se plut à charger Jean-Jacques de tous les péchés du siècle; mais ce fut, à ce moment, l'œuvre de quelques rares envieux. Grimm ou Diderot, dans leur rancune, ne trouvent rien de mieux pour définir une héroïne infâme que de l'appeler « une malheureuse née dans la crapule, dans la bassesse et dans la débauche, qui cherche sans cesse à appliquer à ses aventures les maximes de la prude Julie et du sage Emile de Jean-Jacques Rousseau (1) »; lorsqu'ils citent le titre de romans illisibles et qui n'ont rien de commun, mais vraiment rien avec Rousseau, sinon ce qu'il partage avec tous ses contemporains, ils déclarent que « c'est à la *Nouvelle Héloïse* que nous devons toutes ces détestables productions (2) ». Sous prétexte qu'il y a de la licence dans la première partie du roman de Rousseau, et de la vertu dans les cinq autres parties, on veut faire croire que l'idée de Rousseau fut d'identifier licence et vertu; on réunit ce que Rousseau a nettement séparé; on lui reproche une confusion qui non seulement ne date pas de lui, mais qu'il s'est efforcé de détruire. Il arrive ainsi que voulant flétrir Jean-Jacques, on ne fait que condamner une idée qui ne se trouve nulle part dans son œuvre, mais qui préoccupait ses contemporains, un Greuze, un Bibiéna, un Marmontel, un Diderot. Nous l'avons vu, à l'occasion d'un passage très libre de la *Nouvelle Héloïse*, et d'autres l'ont dit comme nous, le sentiment servait alors à donner « une sorte de ragoût au libertinage (3) ». Ce *sentiment* et ce *libertinage* triomphent, dix ans avant la *Nouvelle Héloïse*, dans un roman

(1) *Corr. litt.*, 1^{er} août 1763. La définition est exacte, mais le ton est manifestement défavorable à Rousseau.

(2) *Ibid.*, 15 janvier 1764.

(3) D. MORNET, *Revue des Cours et Conférences*, 1914, p. 592.

de Bibiéna; cette « lumière divine » n'apprend guère aux femmes qu'à mieux savourer l'adultère, ce « guide sûr et éclairé » les aidant à choisir pour leur félicité, non pas n'importe quel complice, mais un « homme sensible » (1).

Au contraire, il y a du Corneille (2) dans le renoncement de Julie : « pour nous aimer toujours, il faut renoncer l'un à l'autre », dit-elle à Saint-Preux.

Loin de moi la prétention de soutenir que le pauvre Jean-Jacques et l'auteur du *Cid* ne font qu'un ! Mais s'il est impossible de confondre deux natures si différentes, il est bon de rappeler sans cesse combien leurs siècles furent également opposés, de ne jamais oublier que les contemporains de Rousseau et Rousseau lui-même n'acceptent une discipline qu'après en avoir examiné la légitimité : ils agissent, mais auparavant ils ont raisonné ; ils se plient au devoir, mais seulement après l'avoir remis en question ; ils ne l'acceptent jamais d'avance.

Leur attitude a pour premier fondement la confiance dans la nature. Labontan, Gueudeville, les missionnaires, en inventant le « bon sauvage », ont devancé Rousseau dans sa conception romanesque de l'homme naturellement bon (3) ; la supériorité du cœur sur la raison fut le dogme d'Addison avant d'être celui de Rousseau. Ces deux articles de la foi du XVIII^e siècle ont à leur tour une origine plus éloignée. Ils s'opposent violemment à la doctrine de l'Eglise, ils sont la négation du péché originel et par là ils ont leur justification première dans l'idée de nature que nous avons vue naître au début du siècle.

L'argument d'autorité déclaré inadmissible en matière

(1) BIBIENA, *Le Triomphe du Sentiment*. Si j'en juge par l'analyse qu'en a donnée D. MORNET, *art. cit.*, il est évident que le reste du roman vient en droite ligne de Prévost.

(2) J. MERLANT, *Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin*, Paris, 1905, p. 38.

(3) LICHTENBERGER, *Le socialisme au XVIII^e siècle*, Paris, 1895 ; CHINARD, *L'Amérique et le rêve exotique dans la litt. franç. au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, 1913.

de religion et de morale, le fut également en matière de politique. Après Bayle, il parut raisonnable à Montesquieu de tirer « de la nature des choses » les principes que Bossuet dégageait « des propres paroles de l'Écriture⁽¹⁾ ». Les innombrables contes orientaux, à l'imitation des *Lettres persanes*, ont fait la satire des mœurs et celle du gouvernement de Louis XV. Ils la firent, cela est vrai, sous une forme badine; et voilà peut-être où intervient l'influence de Rousseau : il ne se déride jamais. Ses théories, des connaisseurs l'ont dit, ne sont pas révolutionnaires lorsqu'on les réduit à leur juste valeur, mais elles prêtent à des interprétations violentes⁽²⁾. Avant de s'apaiser et de revenir au réel (car il y revient toujours), il commence par se passionner. « Il arrive donc par nécessité que chez lui, ce qui lutte, ce qui condamne, ce qui dénonce, ce qui indigne et soulève, est incomparablement plus fort, plus séducteur que ce qui retient, modère ou absout⁽³⁾. » Ses disciples ont succombé à la tentation qu'il leur donnait : celle « d'isoler ses maximes du contexte »; et c'est ainsi que « très éloigné lui-même d'être un révolutionnaire », il a pu devenir « le type et l'ancêtre du révolutionnaire⁽⁴⁾ ». Encore une fois, les hommes du XVIII^e siècle ont fait dans l'œuvre de Rousseau le choix qui leur a plu; en politique comme en religion, ils ont emprunté à Rousseau ce qu'il avait de commun avec la licence ou avec le goût de liberté de son siècle.

Ce penchant à la licence trouvera sa satisfaction la plus copieuse dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*

⁽¹⁾ A. CAZES, *Pierre Bayle*, 1905, p. 75.

⁽²⁾ LICHTENBERGER, *op. cit.*, p. 33.

⁽³⁾ LANSON, *Annales de la Soc. J.-J. Rousseau*, t. VIII, pp. 29-30. Cp. LICHTENBERGER, *op. cit.*, p. 178 : « Il est avant tout un rhéteur et un déclamateur. Il a avancé sous des formes agressives des doctrines qu'il réservait à la pure spéculation, ou dont ensuite il atténuait les conséquences et la portée... Il est devenu le maître de disciples qui ont faussé sa doctrine, en la rendant plus logique, ou l'ont exagérée. »

⁽⁴⁾ LICHTENBERGER, *op. cit.*, p. 178.

(écrit par Diderot en 1772, publié seulement en 1796). On sait qu'il n'est pas de l'invention de Rousseau.

Diderot, lui aussi, affirme que « l'homme est comme Dieu ou la nature l'a fait, et Dieu ou la nature ne fait rien de mal » (*Addition aux pensées philosophiques*). Seulement, tandis que Rousseau part de cet axiome pour faire d'Emile un homme et un citoyen, ennemi de l'oppression pour lui-même et pour les autres, dont l'idéal sera la liberté et l'égalité, Diderot ne cherche pas à transformer les instincts en prolongeant leur orientation première, il les prend tels qu'il les trouve et ne se propose que de les satisfaire jusqu'à une brutale satiété. Pour lui, il y a d'un côté la nature, et de l'autre la contrainte; aucune nuance ne relie ces deux idées simplistes violemment opposées (1). Il y a toujours eu du Marmontel et du Pigault-Lebrun dans Diderot : la morale du *Supplément au Voyage de Bougainville* n'est pas fort différente de celle d'*Annette et Lubin*, car, à l'époque où nous sommes arrivés, « il paraît décidé qu'*Annette et Lubin* sont des moralistes » et des philosophes (2). Le siècle pouvant choisir entre leur doctrine de complaisance et la leçon de Julie, il faut se demander où vont ses préférences.

(1) *Pensées philosophiques*, V : « C'est le comble de la folie que de se proposer la ruine des passions. Le beau projet que celui d'un dévot qui se tourmente comme un forcené pour ne rien désirer, ne rien aimer, ne rien sentir, et qui finirait par devenir un vrai monstre s'il réussissait ! »

(2) LA DIXMERIE, *Contes philosophiques et moraux*, 1765, Préface.

CHAPITRE VII

Influence simultanée de Rousseau, Richardson et Prévost.

I. ROUSSEAU. — BEAURIEU, *L'Elève de la Nature* (1763). MERCIER, *L'Homme sauvage* (1767). SAINT-LAMBERT, *Les deux Amis* (1770). JONVAL, *Les Erreurs instructives* (1765). Le personnage de Lauretta dans la *Nouvelle Héloïse*. Critique des mœurs. Les préjugés : M^{me} LE PRINCE DE BEAUMONT, *Les Lettres du marquis de Roselle* (1764). Déviation de l'enseignement de Rousseau. DORAT, *Les Sacrifices de l'Amour* (1771). Les romans de la mésalliance. SAINT-LAMBERT, *Sara Th*. LÉONARD, *La Nouvelle Clémentine* (1774).

Chose remarquable, les auteurs (G.-G. de Beaurieu, par exemple) qui pensent « travailler selon les vues de Rousseau » et qui, à l'exemple d'Emile, se proposent de former « un honnête homme heureux pour lui-même » et de rendre cet honnête homme « encore plus heureux en en faisant un bon citoyen ⁽¹⁾ », se mettent aussi à l'école de Diderot et de Condillac ⁽²⁾. Ils partagent les préoccupations du Vicaire Savoyard; ils veulent « élever l'homme jusqu'à son Créateur, et l'y conduire par l'impression que doit faire sur une âme sensible le spectacle de l'univers » sans pour cela « pénétrer dans les ténèbres de la métaphysique ⁽³⁾ ». Mais ils commencent par animer un homme-machine, qu'ils ont placé dans une cage au milieu d'une île où il n'entendra ni ne verra personne; après quelques années de séquestration, la cage est ouverte et l'élève confié à la nature : chacune de ses sensations donne naissance à une idée; ces idées comparées forment des raisonnements et voilà un homme complet.

⁽¹⁾ Gaspard-Guillard de BEAURIEU, *L'Elève de la Nature*, Préface de 1766.

⁽²⁾ Cf. *Essai sur l'origine des connaissances*.

⁽³⁾ BEAURIEU, *L'Elève de la Nature*, Préface de 1771

Pas tout à fait complet cependant, car au XVIII^e siècle l'homme n'est rien s'il n'affirme ses caractères sexuels. L'Elève de la nature rencontrera donc bientôt une compagne dont il ne sera d'ailleurs pas embarrassé de faire usage. Mais — et voilà qui nous éloigne de Condillac et plus encore de Rousseau pour nous rapprocher de la morale d'*Annette et Lubin* — la facilité même de l'œuvre de chair ne l'avertit pas de son caractère d'animalité; il voit là, au contraire, un auguste devoir et c'est surtout quand il fait la bête qu'il se croit un ange (1).

Il est certes permis, comme le fait Mercier à l'exemple de Rousseau, de « rechercher les traits primitifs de la nature humaine si défigurée par toutes nos institutions » et de se demander si réellement l'homme est né bon (2); de proclamer sacré « cet instinct donné par l'auteur de tous les êtres » et d'affirmer que le cœur a ses lumières et même « plus pures que celles de l'esprit (3) ». Non, il ne faut pas « des arguments pour adorer » et pas n'est besoin de « compulsuer des livres pour être juste et bon ». Ce n'est pas non plus d'une pédagogie maladroite que d'abandonner des enfants « aux leçons de la bonne et simple nature » persuadé que l'on est « que tout ce qu'elle fait est bien fait et que ce n'est qu'en la contredisant que nous nous sommes ouvert la source de tant de maux (4) »; et c'est même présager longtemps à l'avance la méthode de Spencer (5). Oui, cela est bon, à condition de ne pas faire tous

(1) *Édition de 1771*, t. II, p. 53-54 : « Je n'avais eu aucun besoin de leçons pour apprendre à m'acquitter d'un devoir que la crapule et la brutalité, de quelque infamie qu'elles le couvrent, ne sauraient déshonorer : devoir sacré que la nature impose à tout être vivant et qu'elle leur rend cher en l'unissant au plaisir le plus parfait... Depuis neuf mois Julie était grosse. » Je ne parlerai pas de l'abbé Dulaurens, auteur de *Imirce* ou *La Fille de la Nature* (1765), copie inepte du livre de Beaurieu et parodie d'*Emile*.

(2) *L'Homme sauvage* (1767). *Introduction*.

(3) *Ibid.*, chapitre I.

(4) *Ibid.*, chapitre IV.

(5) *Ibid.*, chapitre V : « Quand j'étais averti par la douleur de mieux prendre garde à ma conservation, Azeb et Caboul ne joignaient point leurs cris à mes plaintes, ils attendaient froidement que la douleur fût passée. »

ses efforts pour paraître plus sauvage qu'il n'est décent; à condition de ne pas donner comme conclusion à la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* les endroits scabreux des *Lettres péruviennes*, agréablement relevés de la naïveté savante d'*Annette et Lubin*, et de Gessner, qui lui-même a le goût de ces choses; à condition enfin de ne pas voir la noblesse de l'homme dans l'amour physique seulement.

Or, telle est la prétention de Mercier, l'auteur de *L'Homme sauvage*. Nourri dans le désert avec sa sœur Zaka, l'homme sauvage est un « élève de la nature » au même titre que le héros de Beaurieu. Zidzem et Zaka, élèves de la nature, répondent à tous ses appels; et surtout qu'on ne vienne pas leur imposer des bornes qu'elle n'aurait pas fixées elle-même!

Leur père, n'étant qu'à demi sauvage, leur a défendu d'escalader des rochers; que peut-il résulter de cette interdiction? « Nous conçûmes, dit l'homme sauvage, le projet de la désobéissance, au moment même qu'il nous intimait son ordre, parce que cet ordre nous semblait injuste; puisque nous avons la force d'escalader des rochers, pourquoi n'aurions-nous pas déployé en liberté nos facultés naissantes? (1) »

Ils les déployent si bien l'un et l'autre qu'il va faire un enfant à sa sœur; cela ne nous effarouche pas trop, nous qui avons vu dans Montesquieu les jeunes filles guêbres épouser leurs frères, dans Bayle, dans l'*Essai sur les mœurs*, dans Helvétius, des unions plus insolites encore où le cœur n'était pour rien et la vertu pour peu de chose. La vertu et la sensibilité, voilà ce qui manquait à ces amours. Et comment s'en passer? Mercier se le demande; ses hommes sauvages ne pensent qu'à « cette émotion profonde, voluptueuse » qu'ils doivent à leur « innocente ardeur ». « Précieuse extase de l'amour, douce récompense

(1) *L'Homme sauvage*, chapitre VIII.

de deux cœurs sensibles et vertueux, vous remplîtes nos âmes. »

Elle ne remplit pas seulement l'âme, elle l'éclaire. Les époux lui sont redevables d'« une nouvelle lumière » qui les ennoblit à leurs propres regards; « je ne sais quel sentiment » leur dit qu'à déployer ainsi en liberté leurs facultés naissantes, ils ont pris « un rang honorable parmi l'espèce humaine ⁽¹⁾ ». Vous souriez, hommes de peu de foi? C'est pourtant par ce chemin de velours qu'un jeune déiste amène à Dieu une sœur complaisante, « fort indifférente à ces question » qui, du reste, passent sa portée. Pas d'autre moyen d'élever à Dieu une faible femme, l'homme sauvage s'en porte garant. Il a voulu apprendre à Zaka « que la perfection de Dieu était dans son unité, et que ses qualités infinies n'appartenaient nécessairement qu'à lui »; mais elle ne l'a pas compris et c'est alors qu'il s'est décidé à employer les grands moyens. « Je voulus, dit-il, que mon amante eût ma religion; elle adopta sans peine un Dieu qui était le mien; elle raisonnait peu, mais elle sentait vivement. Pouvait-elle ne pas chérir avec tendresse ce Dieu qui avait créé le plaisir et réuni nos cœurs ⁽²⁾? » Dieu a créé le plaisir : voilà certes une excellente raison pour les aimer l'un et l'autre, Dieu et le plaisir, sans faire entre eux une distinction bien exacte.

Mais l'excès n'est-il pas à craindre, lui qui en tout est un défaut? Elle dit non, mais il dit oui, et vous pensez bien qu'ils ont chacun leurs motifs pour raisonner si différemment. En effet, l'Anglais Lodever recueilli par eux dans leur solitude, n'a pas été insensible aux charmes de Zaka; les louanges de l'Anglais ne déplaisent pas à la jeune sauvage et voilà la guerre allumée. Une guerre très douce d'ailleurs, et toute en pacifiques arguments. Les livres ont peut-être enseigné qu'il ne convenait pas d'entretenir

⁽¹⁾ *L'Homme sauvage*, chapitres VIII et IX.

⁽²⁾ *Ibid.*, chapitres XI et XII.

un double amour, mais nulle part vous ne trouverez cette interdiction inscrite dans la nature; ainsi raisonne la tendre Zaka. « Injuste Zidzem, dit-elle à son époux, est-ce un crime que d'avoir un cœur tendre et compatissant? Depuis quand blâmes-tu en moi ces sentiments d'amour? Je ne t'en ai jamais fait un secret, je m'en veux à moi-même de te ravir quelque chose d'une tendresse que je te dois tout entière, et cependant je ne puis être tout à fait maîtresse de mon cœur. Non, je ne puis m'empêcher d'aimer cet étranger, mais je ne l'aime pas encore comme toi⁽¹⁾. » Que faire? Après une défaillance à peine digne d'un Européen jaloux, Zidzem se relève sauvage; il se détermine à partager avec l'Anglais la possession de Zaka. « La résolution que je pris vous étonnera, a-t-il l'esprit de dire; mais elle me fut inspirée par la pitié, par la bonté naturelle de mon cœur, par je ne sais quel sentiment... Je ne perdrai point le cœur de Zaka, me disais-je; elle m'aimera toujours, et le bonheur de Lodever n'ôtera rien à la somme du mien. Aucune idée honteuse ne se mêlait à ce partage » qui n'aurait été en somme qu'« une suite conséquente de mon amitié pour Lodever ». Mais Zaka, capricieuse comme une Européenne, refuse l'arrangement. On se demande pourquoi; il faut toute la clarté d'« un trait rapide de lumière » pour faire voir à Zidzem « que cette proposition était un outrage à son amour⁽²⁾ ».

Le trait rapide de lumière qui vient éclairer un peu tard le sauvage et complaisant époux de Zaka, serait-ce la conscience? Quand on veut bien consulter la conscience, elle interdit en effet certaines promiscuités; mais c'est peut-être qu'alors elle n'est pas encore tout à fait pure. Elle ne me paraît vraiment dégagée de sa gangue, et belle de sa nudité même, que chez deux amis Iroquois, Tolho et Monza, qui aiment tous deux la belle Erimé. *Le Spectateur*

⁽¹⁾ *L'Homme sauvage*, chapitre XVII.

⁽²⁾ *Ibid.*, chapitre XXII.

ou le *Socrate moderne* (1) avait raconté l'histoire tragique de deux nègres épris de la même négresse et qui se poignardent après avoir tué leur amante (2). Le « philosophe » Saint-Lambert n'a pas ignoré ce conte, mais il ne l'a pas trouvé assez moral. Pourquoi Erimé n'épouserait-elle pas les deux amis rivaux ? C'est un essai à faire. Le succès le couronne et tout le monde s'en trouve très bien, car Erimé fut toujours « le modèle de la fidélité conjugale (3) ».

Nous avons ainsi rejoint la naïveté de la nature, mais du même coup, nous voilà fort embarrassés. Nous étions prêts à accepter pour guide, et pour seul guide, notre conscience; nous le faisons d'enthousiasme et nous nous efforçons déjà de l'épurer; encore un pas et nous avons acquis un sens intime purement, naturellement et comme sauvagement lucide. Et voilà que l'exemple de Saint-Lambert comparé à celui de Mercier nous rejette dans une indécision pénible. Quoi ? La conscience dicte-elle une leçon différente à chacun de nous ? Tantôt elle autorise le bonheur à deux, tantôt elle commande le bonheur à trois ! Que faut-il croire ?

Que faut-il croire ? C'est la question que les contemporains de Rousseau se posent parfois. Elle les embarrasse dans le désert, les trouble encore plus dans les sociétés d'Europe. Ecoutez la question et la réponse, ingénues toutes deux, d'une gouvernante et de son imprudente élève : Une jeune fiancée innocemment s'est donnée à son fiancé ; elle est enceinte et elle l'ignore. Sa gouvernante, plus expérimentée, l'instruit de son état et lui reproche l'oubli de ses principes. Le malheur c'est qu'elles ont lu Rousseau : « Si l'action où je me suis portée était un crime, mon cœur aurait des remords. Vous me l'avez dit souvent. Notre juge le plus sévère, c'est notre conscience : elle ne se

(1) D'après FRÉRON, *Ann. litt.*, 1770, t. V, p. 142; il renvoie au *Spectateur*, trad. de l'anglais, éd. in-4°, 1755, p. 437, tome I, discours 148°.

(2) C'est encore le sujet d'une vignette de l'*Histoire phil. des Indes* de RAYNAL, 3^e vol. de l'éd. de 1775.

(3) SAINT-LAMBERT, *Les Deux Amis, conte iroquois*, 1770.

révolte point contre moi, je ne puis être coupable. — Quel mélange d'ignorance, de crime et de vertu, s'écrie sa gouvernante! (1) »

Ces exemples suffisent : il n'est plus possible de se tromper sur le péché des contemporains et des successeurs de Rousseau. Toute l'époque et Rousseau lui-même, puisqu'il a écrit certaines lettres de la première partie de la *Nouvelle Héloïse*, toute l'époque est gangrenée; la prédilection pour le licencieux fait le caractère commun des plus grands et des plus petits. Ils ont beau user d'artifices : continuateurs de la tradition romanesque française, ils l'avilissent par des complaisances uniquement bestiales.

Car notez-le, la conscience, la philosophie, le sentiment, ne sont jamais invoqués par eux contre toutes les règles de la morale, mais à propos d'une seule. Un héros de roman n'est jamais un voleur, ou s'il le devient, l'amour est son excuse; il n'est pas besoin de lui enseigner : Tu ne tueras point, tu ne déroberas point, tu ne porteras point de faux témoignage, tu ne désireras point la maison de ton prochain; il accepte sans discussion ces commandements; leur observance est le fondement de la vertu commune.

Cette vertu, pour mériter son nom, veut être colorée d'une nuance libertine. Passe encore qu'une sauvage soit « criminelle et innocente à la fois », qu'elle se dise « coupable sans le savoir », car elle n'a pu « deviner les lois établies pour la tranquillité ou la félicité d'un grand peuple », tandis qu'elle était seule dans un désert (2). Mais les Françaises sont bien près d'adopter sa conception de l'innocence. Lorsque Camédris (3) séduit une jeune fille et l'abandonne, il a tout loisir pour se justifier, et Fréron lui-même se laisse toucher; il reconnaît dans cet épisode « la nature et la vérité »; il le recommande à la méditation des honnêtes femmes; « elles y verront combien il est aisé de se

(1) CONTANT D'ORVILLE, *La Destinée ou Mémoires de Lord Kilmarnoff*, 1766, réimprimé sous le titre de : *Le jeune infortuné ou Mémoires etc.*, 1776, cf. II, p. 199.

(2) MERCIER, *L'Homme sauvage*, chapitre I.

(3) *Camédris, conte*, par M^{lle} MAZARELLI, 1765.

laisser séduire ». Les honnêtes femmes ont besoin de semblables leçons parce que le passage de la vertu à la prostitution se fait sans qu'on y pense (1). Qu'elles lisent, pour s'en convaincre, les *Amours de Laïs* (2) qui peignent « par quelles circonstances une femme, née pour être vertueuse, peut tomber quelquefois dans le désordre ». Être le maître de sa vertu, cela était bon du temps de la *Princesse de Clèves*; nous avons changé tout cela. « Une passion vive, l'infortune, de mauvais conseils, sont les motifs qui entraînent presque toutes celles qui vivent dans le libertinage (3). » Une courtisane peut donc rester essentiellement vertueuse. Mieux que cela ! Pour ramener à ses devoirs une femme prête à les oublier, rien de tel que l'intervention d'une autre femme qui les trahit (4).

Enfin, le degré de libertinage ne mesurerait-il pas le degré de vertu ? Ne tomberait-on pas dans des excès licencieux par la faute d'un excès de délicatesse ?

A première vue, on ne l'imaginerait pas, et pourtant telle est la thèse de la courtisane Fatime (5). Fatime a été immolée à la débauche par ses parents; elle aurait pu quitter la vie qu'elle mène, mais une singulière espérance l'y retient. On ne croirait pas qu'elle est « sensible et tendre » (II, 102), et pourtant c'est ainsi; elle a du jugement par surcroît : elle s'est dit qu'on ne connaît l'homme qu'à l'usage, et que la débauche étant « une espèce d'ivresse où l'âme se découvre mieux telle qu'elle est » (II, 104), ses amants successifs ne pourront dérober à son attention avertie ni leurs vices ni leurs vertus. Vous vous inquiétez pour elle : ne va-t-elle pas faire fausse route, demandez-vous, puisqu'elle ne connaîtra que des débauchés ? Vous ne savez donc pas que « les hommes les plus débauchés sont.

(1) *Ann. litt.*, 1765, t. II, 144 sq.

(2) *Les Amours de Laïs, histoire grecque*, par M. de S..., 1765.

(3) *Ann. litt.* 1765, t. II, p. 279 sq.

(4) BRET, *Essais de contes moraux et dramatiques*, 1765 (3^e conte : *L'Exemple*).

(5) JONVAL, *Les Erreurs instructives ou Mémoires du comte de ****, 1765.

de tous les hommes les plus près d'aimer véritablement? » Pourquoi se livre-t-on à la débauche, sinon « par l'abus d'un principe bon en soi? » (II, 109.) Fatime a donc bien raison de conserver « l'espérance de rencontrer dans la multitude de ceux qu'elle voit un cœur qui pense et qui aime comme elle ». (II, 102.) Elle mourra à la peine? Elle ne sera alors qu'une victime de plus sacrifiée à de nobles principes.

Ce sont là, dira-t-on, des monstruosités exceptionnelles, et je l'accorde; je crois pourtant qu'on n'a pas ignoré les aventures de Fatime et que plus d'un lecteur de Fréron aura cherché, dans le livre de Jonval, les morceaux remplis d'intérêt, de feu et de naturel que l'*Année littéraire* a la bonté de relever (1).

J'irai jusqu'à convenir que les spectateurs du mariage de la rosière de Salency ont été plus nombreux que les lecteurs de Jonval; je note à cette cérémonie on ne peut plus « sensible » la présence de M^{me} de Genlis; le sombre Feutry, l'auteur du *Temple de la Mort*, lui-même s'est déridé pour cette occasion et a composé l'épithalame de la rosière. Il va donc nous vanter sa vertu, son innocence, sa pudeur? Oui, il va nous les vanter, mais parce que c'est là le suprême ragoût; il enviera « l'heureux Palémon » d'être l'époux d'une rosière, justement parce qu'elle va cesser de l'être (2).

* * *

Revenons à Rousseau et, par une dernière comparaison de son œuvre avec celles que nous venons d'analyser, véri-

(1) *Ann. litt.*, 1765, t. VIII, p. 46 sq.

(2) Voici une strophe de cet épithalame que j'emprunte à l'*Ann. litt.*, 1766, t. VI, p. 114 :

*J'aperçois la Rosière;
La pudeur suit ses pas,
Et cache à la lumière
Ses timides appas,
Mais la fleur est éclosé
Pour l'heureux Palémon,
Il va cueillir la Rose
Et le jeune bouton.*

fions une fois de plus si quelqu'une de leurs erreurs lui appartient.

Devant un ouvrage comme la *Nouvelle Héloïse*, dont l'élaboration fut longue et minutieuse, on doit se demander la raison de chaque épisode, même quand ils paraissent des hors-d'œuvre. Quelle est donc la signification des amours de milord Edouard et de Lauretta Pisana⁽¹⁾? Le but de Rousseau est évidemment de restreindre à un minimum les conséquences que des esprits simplistes seraient tentés de tirer de la grande thèse de la *Nouvelle Héloïse* : une jeune fille a péché, elle se relève et un honnête homme l'épouse; une jeune fille s'est prostituée, elle se relève, pourquoi un honnête homme ne peut-il l'épouser?

Or, il ne peut l'épouser; il en sera tenté peut-être et d'autant plus tenté qu'il méprise le préjugé; on tremble un moment que « cet intrépide amour de la vertu, qui lui fait mépriser l'opinion publique, ne le porte à l'autre extrémité, et ne lui fasse braver encore les lois sacrées de la décence et de l'honnêteté ». (Partie V, lettre 12.) Et après tout, s'il l'épousait, « cette étonnante fille que son éducation perdit, que son cœur a sauvée, et pour qui l'amour fut la route de la vertu »? (Partie V, lettre 13.) Son effort fut plus grand que celui de Julie elle-même; car enfin Julie, n'étant pas tombée aussi bas, n'a pas eu autant de mérite à revenir à la vertu. « Du dernier degré de la honte, dit Julie, elle a su remonter au premier degré de l'honneur : elle est plus respectable cent fois que si jamais elle n'eût été coupable. Elle est sensible et vertueuse; que lui faut-il de plus pour nous ressembler? S'il n'y a point de retour aux fautes de la jeunesse, quel droit ai-je à plus d'indulgence? Devant qui dois-je espérer de trouver grâce? Et à quel honneur pourrais-je prétendre en refusant de l'honorer? » (Partie V, lettre 13.) Julie approuvera donc le mariage de milord Edouard et d'une repentie? Eh bien,

⁽¹⁾ Lettres XII, XIII, de la 5^e partie; II, III, de la 6^e partie de la *Nouvelle Héloïse*. Je reviendrai sur *Les Amours de Milord Edouard Bonston* à leur date de publication (1780).

non. « Quand ma raison me dit cela, mon cœur en murmure », avoue-t-elle; et sans qu'elle puisse expliquer pourquoi, elle a peine à se faire à cette idée.

C'est que, d'abord, la situation de Julie et celle de Lauretta, analogues à première vue, sont au fond tout opposées. J'admets que Lauretta soit « un jeune cœur aussi généreux, aussi tendre, aussi désintéressé » qu'on le dit; je veux que son jeune âge l'ait aidée à « supporter ses premiers désordres »; et je consens que « l'amour, qui perd tant d'honnêtes femmes, a pu venir à bout d'en faire une ». (Partie V, lettre 13.) Je ne demande pas l'explication de ces mystères, et j'y crois. Comme l'amie de M^{me} de Wolmar, « je ne méprise point Laure, à Dieu ne plaise! Au contraire, je l'admire et la respecte d'autant plus qu'un pareil retour est héroïque et rare ». (Partie VI, lettre 2.)

Mais, comme elle, j'ajoute aussi : « Il faut respecter Laure et ne la point voir ». Les fautes de Lauretta sont avilissantes : on ne saurait nommer devant elle « la chasteté, l'honnêteté, la vertu sans lui faire verser des larmes de honte, sans ranimer ses douleurs, sans insulter presque à son repentir », et ce n'est pas assez pour une femme d'être vertueuse, « elle doit être sans tache », dit Rousseau. (Partie VI, lettre 3.)

Faut-il accuser l'auteur de *Julie* d'une contradiction de plus? Je ne le pense pas : dans l'existence de Julie, l'amour a été une faiblesse, et c'est en y renonçant qu'elle s'est sauvée; Lauretta va-t-elle se faire une vertu de ce qui fut la honte de Julie?

Peu importe d'ailleurs; je ne veux que fixer l'attitude de Rousseau devant le thème de la courtisane amoureuse, et marquer une fois de plus que, loin de pardonner toutes fautes, et de s'insurger toujours contre le sens commun, il se range plus souvent qu'on ne l'a dit parmi les partisans du « préjugé » (1).

* * *

(1) ROUSSEAU n'est pas plus romanesque que la comédie latine : la Philénie de *l'Asinaire*, vendue comme Lauretta, se réhabilite comme

Et pourtant l'œuvre de Rousseau eut sur le XVIII^e siècle une influence que je me garderai de contester.

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'après J.-J. Rousseau « le sauvage vertueux et les délices de la vie selon la nature devinrent une foi profonde et l'élan de tous les cœurs (1) ». Il y eut chez ses admirateurs mêmes plus d'une hésitation et plus d'une protestation.

Il est plus juste de découvrir son action dans le retentissement qu'il donne à des querelles qui existaient avant lui (2), et dans ces conditions, il est logique, je pense, d'expliquer l'attrait qu'on éprouva pour lui et la portée de son œuvre par le renouvellement de l'éloquence, renouvellement qu'on lui doit, cela est incontestable, mais qui ne sera fécond qu'au XIX^e siècle.

Jean-Jacques n'a pas créé le goût du sentiment et, quoi qu'on en dise (3), ce n'est pas lui non plus qui « l'a fait tyrannique »; l'abbé Prévost l'avait devancé, et, nous le verrons, on continua à imiter de Rousseau ce qui charmait déjà depuis longtemps dans l'œuvre de son précurseur.

Son génie séduisit, et la conséquence fut double : d'abord, il devint impossible à nul homme de son temps de ne pas méditer sur les questions que Rousseau lui proposait; ensuite, il devint courant d'attribuer à Rousseau la paternité d'une idée qu'il avait empruntée d'ailleurs, mais qu'il avait faite sienne par l'accent. Déjà, on le sait, La Dixmerie, Blondel, le *Voyage d'Alcimédon*, pour ne parler que des romans, le prennent à partie, lui et non un autre, et commentent ses *Discours* sans se demander si le fond lui appartient. Le but de Rousseau est atteint : il donne à penser.

elle; il est plus modéré que LA FONTAINE : le ton du conteur est très différent sans doute du sien; il est pur de toute « philosophie » et de toute « sensibilité »; voyez pourtant la conclusion des deux émules : Rousseau n'épouse pas, La Fontaine épouse. (*La Courtisane amoureuse*, des *Contes*.)

(1) MORNET, *Annales de la Soc. J.-J. Rousseau*, t. VIII : *L'influence de J.-J. Rousseau au XVIII^e siècle*, p. 46.

(2) C'est l'opinion de M. MORNET concernant l'*Emile*. Art. cit., p. 47.

(3) IDEM, *ibid.*, p. 52.

Ramène-t-il les hommes de son temps à la nature? Les éloigne-t-il définitivement de la vie factice des villes?

J'ai peine à croire que jamais homme de sens commun se soit bâti une maison de campagne pour avoir ouï vanter les plaisirs de la vie rustique dans un roman d'amour ou dans un traité d'éducation; et je persiste à dire qu'au XVIII^e siècle, longtemps encore après la *Nouvelle Héloïse*, on a continué à chercher la nature à la manière de M^{me} de Graffigny : un peu dans les villages français des environs de Paris, et beaucoup dans les décors de l'Opéra. Le siècle est avant tout livresque, amoureux des idées plus que des choses, amoureux des mots plus que des idées, particulièrement enclin à s'émouvoir au mot de nature, mais à une condition pourtant, c'est que la nature définie par ce mot ne soit pas naturelle, qu'elle ne garde d'elle-même que le nom et qu'elle soit le complice de la morale et de l'amour.

De fait, on ne découvrit pas la nature, comme Rousseau y invitait, on en inventa une : on prit ce qui convenait au cœur, on laissa ce que les yeux n'avaient pas encore appris à voir. Une époque qui n'a plus la moindre idée du simple et du naturel, ne peut, me semble-t-il, ni concevoir, ni regarder la nature.

Or, telle fut la seconde moitié du XVIII^e siècle; elle aime le paysage fabriqué où Aline, la petite laitière devenue reine de Golconde et contemporaine de la *Nouvelle Héloïse*, allait se ressouvenir, à deux pas de son palais, « du petit village où elle a conservé son innocence et surtout de ce charmant vallon où elle la perdit ⁽¹⁾ »; voilà l'« admirable », le « simple », le « touchant », le « vrai pathétique » et « la belle nature! ⁽²⁾ » Le XVIII^e siècle aime M^{me} Favart, et quand la nature enrubannée et égrillarde fut mise sur la scène avec *Annette et Lubin*, vraiment alors personne

(¹) BOUFFLERS, *Aline, reine de Golconde, nouvelle*, 1761.

(²) *Année littéraire*, 1761, t. V, p. 269.

ne douta plus que « l'effort le plus heureux et le plus flatteur de l'art est de nous rapprocher de la nature ⁽¹⁾ »; il adora les « j'avons » et les « j'étions », il trouva que Monvel, copiste à peine digne de Marmontel, était unique pour imiter le langage des paysans. On vous retient à souper dans une métairie, et « de jeunes servantes jonchent de fleurs les environs de la table, et en bordent les plats » : voilà ce qu'on appelle, en 1765, trouver « des voluptés sans s'écarter de la simple nature ⁽²⁾ ».

C'est donc aux idées qu'il faut revenir, et à la prédilection qu'on éprouvait pour elles, d'autant plus qu'elles préparent un avenir tout proche : la nuit du 4 août ne sera que leur triomphe officiel.

Dès avant Rousseau, plus d'un préjugé fut contrôlé; on s'éleva (par boutades sans doute, mais enfin on le fit) contre « cette inégalité des conditions, si contraire à l'ordre que la nature avait prescrit lors de l'établissement de la manufacture humaine ⁽³⁾ »; on ne prit pas seulement la défense du comédien, victime d'une prévention souvent justifiée d'ailleurs ⁽⁴⁾, on attaqua les privilèges de la noblesse ⁽⁵⁾ et dans la hiérarchie sociale qu'on commençait de reviser, on donna très tôt la première place au laboureur, la seconde à l'artisan, qui venaient ainsi tous deux avant l'homme d'épée ⁽⁶⁾; on alla même jusqu'à accuser la propriété individuelle d'être la cause de tous nos maux ⁽⁷⁾.

Le rôle de Rousseau fut de présenter sous une forme agressive à un public extrêmement étendu les thèses de

⁽¹⁾ *Année littéraire*, 1762, t. I, p. 335.

⁽²⁾ SAINT-LAMBERT, *Sara Th.* (1765).

⁽³⁾ *L'Astrologue du jour* (1748), cité par LICHTENBERGER, *op. cit.*, p. 49

⁽⁴⁾ BACULARD D'ARNAUD, *Les Epoux malheureux*, 1745.

⁽⁵⁾ Abbé COYER, *Bagatelles morales*, 2^e éd., 1755, cité par LICHTENBERGER, p. 48.

⁽⁶⁾ PIRON, *Arlequin Deucalion*, cité par LICHTENBERGER.

⁽⁷⁾ MORELLY, *Naufrage des îles flottantes ou Basiliade du célèbre Pilpai* (1753) et *Code de la Nature* (1755); cp. LICHTENBERGER, *op. cit.*, pp. 107-127.

quelques isolés, et de forcer son temps à y appliquer sa réflexion.

C'est un peu Rousseau qui rendit pour longtemps impossible un roman comme *Manon Lescaut*. L'abbé Prévost n'avait pas songé à la mésalliance du pauvre chevalier Des Grieux épousant Manon; en 1762, cet oubli est impertinent. L'obscur auteur d'une *Suite de l'Histoire du Chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* (1762) fait plaider Tiberge pour le préjugé et Des Grieux contre. « Croyez-en, dit-il à Tiberge, ces maximes générales, tant de fois répétées : on n'est noble que par ses vertus, on n'est roturier que par ses vices (1). »

Voilà le grand fait : les maximes générales que l'on réservait aux moralistes de métier et qui n'avaient pas leur place dans le plan du réel, vont tâcher de s'insérer dans la vie de tous les jours; elles ne sont plus seulement des sujets de méditation pour le sage, elles sont le sujet des conversations entre honnêtes gens. On les animera en outre du fait qu'on les transporte dans le milieu contemporain (2).

Les circonstances n'ayant pas changé ou n'ayant fait qu'empirer depuis la fin du XVII^e siècle, il est naturel que l'on retrouve à l'époque de Rousseau et chez Rousseau lui-même la pitié pour les misères du peuple que La Bruyère exprimait déjà si franchement, les invectives contre les fermiers généraux (3), contre les commis du sel

(1) Edition de 1777, p. 91.

(2) La remarque a été faite pour le théâtre par M. GAIFFE, *Le Drame en France au XVIII^e siècle*, 1910, p. 172 : « Pour *Mélanie*, comme pour *l'Honnête Criminel*, toute la nouveauté consistait à placer résolument l'action dans le milieu contemporain, au lieu de la transporter dans quelque Rome ou dans quelque Amérique où les déclarations de tolérance eussent paru moins compromettantes. »

(3) CHEVRIER, *Le Colporteur* (1762), *Œuvres complètes*, édition de 1774, I, p. 184 : « Le traitant cruel boit en guise de limonade le sang des peuples dans des coupes d'or. » Cp. du même auteur, *Les Amusements des Dames de B****, même édition, t. II, p. 230, un passage contre les financiers et la noblesse inutile.

qui vendent les meubles d'un pauvre homme⁽¹⁾; contre la corvée; et, chose curieuse, c'est ici que le siècle réussit le moins, tant il est porté à condamner plutôt qu'à observer; de ces épisodes, il fait des mélodrames, il laisse les faits comme s'ils n'étaient pas assez regrettables, et place l'intérêt dans un roman qu'il leur superpose⁽²⁾.

Les héros de roman dédaignent de parler de leur naissance et de leur rang : comme ils ne sont dus qu'au hasard, « il est extravagant de s'en glorifier »; si vous leur demandez de qui ils voudraient être nés, ils vous répondent en somme comme Voltaire dans *Jeannot et Colin*, mais c'est Jean-Jacques qu'ils citent⁽³⁾. Il est donc passé l'âge de fer où régnait « cet outrageant préjugé » qui « avilit le négociant actif et nécessaire, pour offrir son respect au noble oisif et inutile⁽⁴⁾ »; on s'avise que « la plus considérable portion de l'univers, la plus vertueuse, la plus utile, est la plus infortunée. Accablée sous le poids du travail et de la misère, c'est elle qui nourrit les citoyens de nos villes opulentes. Par elle, la fainéantise se perpétue,

⁽¹⁾ *L'Orphelin normand* ou *Les petites causes et les grands effets*, roman, 1^{re} partie, 1768. Cp. GAIFFE, *op. cit.*, p. 498 : « Un dragon apostrophe un huissier et ses recors venus pour expulser un vieillard sans ressources », dans DUMANIANT, *Le Dragon de Thionville*, représenté en 1786; rapprochez GAIFFE, p. 150 : « Après avoir vu jouer le *Faux généreux*, de BRET, une grande dame défend à son intendant de tourmenter ses fermiers. »

⁽²⁾ SAINT-LAMBERT, *Les Saisons*, 1769, FRERON et DIDEROT sont d'accord ici pour relever la maladresse de Saint-Lambert, au sujet de son épisode de la corvée : « L'épisode de la corvée, cet enfant mort de soif, cette mère désespérée, cela est outré : il fallait s'en tenir à dire et à bien dire les choses comme elles sont; elles sont assez fâcheuses. » DIDEROT, *Œuvres*, édition Assézat et Tourneux, V, p. 248 : « N'est-ce pas exagérer notre barbarie que d'employer de pareilles fictions? Il y avait d'autres traits à saisir, plus généraux, plus vraisemblables, et dont l'effet eût été plus sûr. » *Ann. litt.*, 1770, tome II.

⁽³⁾ M^{me} DE MIREMONT, *Mémoires de M^{me} la marquise de Cremy*, 1766, p. 266 : « Pour moi, si ma naissance était équivoque, et qu'on me demandât de qui je voudrais être née, je répondrais comme J.-J. Rousseau, non pas d'un riche ni d'un grand, mais de gens vertueux, honnêtes et estimés. » Pour le théâtre, M. GAIFFE, p. 363, note que « entre 1760 et 1790 on a le préjugé de race à rebours ».

⁽⁴⁾ *La Destinée* ou *Mémoires de Lord Kilmarnoff*, 1766, *passim*, par exemple, p. 12, GAIFFE, p. 267, cite les pièces qui réhabilitent le négociant.

le luxe s'étend, le crime règne. Elle produit l'abondance et vit dans la misère (1) ». On arrange les événements à dessein de montrer la vilénie du noble et la noblesse du vilain, et l'on se ménage des occasions de prononcer des tirades (2).

La leçon n'est pas perdue : avant l'avènement de Louis XVI, les mœurs aidant, elle a tourné au lieu commun ; Baculard d'Arnaud lui-même, dont l'originalité, vers ce moment, consiste pourtant à copier tout le monde, n'y consacre plus que quelques mots parcimonieusement comptés (3) et Restif de la Bretonne nous assure (en 1773) que « dans notre siècle, il n'y a presque plus de ridicule d'état; les fils du négociant et du bourgeois ont aussi bonne grâce que nos grands, parce qu'ils sont élevés comme eux (4) ». Toute la vanité du siècle n'est pas guérie pour cela; l'habitude est encore agissante (5), mais ce n'est plus qu'une habitude. « On voit, ajoute Restif, dans mille ouvrages ces états utiles livrés au ridicule par deux sottes raisons; la première est une servile imitation devenue comme de costume; la seconde, la bassesse des auteurs qui veulent flatter les grands (6). »

Parmi les préjugés, celui de l'honneur mondain, encore vivace sous la forme du duel, n'est plus toléré, du moins

(1) *La Destinée*, t. II, p. 130.

(2) BRUMENT, *Henriette de Wolmar*, 1768, pp. 79-80 : « Hélas ! tel qu'on méprise parce qu'un hasard heureux ne l'a point fait naître parmi ce petit nombre d'hommes qui n'ont souvent dû qu'à la force l'empire qu'ils ont usurpé sur le reste des humains, ferait baisser les yeux à celui qui s'enorgueillit le plus de sa noblesse. Nobles, c'est à vos sentiments seuls qu'on devrait vous reconnaître; l'homme qui les oublie s'avilit d'autant plus que son sang est plus illustre, il déshonore ses aïeux et doit rougir de les nommer. »

(3) *Epreuves du sentiment*, Bazile, 1773.

(4) *La Femme dans les trois états* (1773), t. III, p. 153, note.

(5) Elle le restera longtemps encore, cf. GAIFFE, pp. 147-148 : « Malgré son amour des idées nouvelles et sa promptitude à saisir au vol les allusions politiques ou sociales, [le public] n'admettait pas qu'on heurtât de front certains préjugés : en 1785, une pièce de M^{me} de Beaunoir tombe à plat, parce qu'on est révolté d'y voir un jeune paysan provoquer un seigneur; à la veille de la Révolution, on siffle le *Faux Noble*, de Chabanon, parce qu'un duc et pair y est représenté sous les traits les plus vils. »

(6) *La Femme dans les trois états* (1773), t. III, p. 153, note.

généralement (1), mais l'action de Rousseau ou de Richardson n'a pas ici le même intérêt qu'ailleurs; aucune théorie sociale n'est engagée dans les discussions triviales auxquelles le point d'honneur peut donner lieu (2).

* * *

Mais notez que si l'accord est assez général quand il s'agit de condamner les préjugés, le même accord subsiste quand il faut s'y soumettre.

Non pas que l'on imite le héros des *Epoux malheureux* de Baculard; le pauvre homme avait bien inauguré cette contradiction, nous l'avons vu, mais c'est tout : jamais Baculard ne fit réfléchir personne. Peut-être réussit-il cependant à irriter la bonne M^{me} Le Prince de Beaumont par les sanglots et les hoquets que lui arrache le préjugé contre les comédiens (3). *Les Lettres du marquis de Roselle* (1764), dont on sait le succès (4), reflètent à mon sens l'opinion des gens d'esprit qui ne mettaient nulle obstination à réformer les mœurs de leurs semblables. Le mariage d'un jeune homme de la noblesse pauvre avec une de ces malheureuses, actrices ou filles d'opéra, est-il tolérable? Il ne l'est pas si l'on en considère le principe, il l'est moins encore quand on en examine la fin : telle est la réponse

(1) « Croyez, dit un personnage à qui l'on vient d'adresser un cartel, croyez qu'en appréciant les préjugés, je mépriserais un homme qui ne saurait pas s'y soumettre et que l'honneur m'est trop cher pour passer sur un reproche que je ne mérite pas ni sur un affront que je suis incapable de souffrir. » (*Mém. de M^{me} la marquise de Cremy*, 1766, t. II, p. 141.)

(2) Voyez dans *Ophélie*, roman traduit de l'anglais par M^{me} Belot, 1763, les réflexions du héros sur le duel; dans les *Mémoires du chevalier de Kilpar* (1768), mis sous le nom de Fielding, mais composés par L.-L.-J. de Montagnac, Kilpar refuse de se battre en duel, mais expose sa vie pour sauver celle d'un autre; réflexions d'un père sur le duel, dans BRUMENT, *Henriette de Wolmar* (1768). Pour le théâtre, voyez GAIFFE, qui rappelle SEDATNE, *Le Philosophe sans le savoir*; LIEUTAUD, *Le Duel*; ROCHON, *Le Duel*.

(3) Voyez la même thèse développée au chapitre VII des *Ecarts de la Jeunesse*, 1767, roman plus illisible de beaucoup que celui de Baculard.

(4) GRIMM ne l'a pas goûté (*Corr. litt.*, 15 juillet 1764), mais il constate en rechignant que le livre a eu « un succès presque universel » (*Corr. litt.*, 1^{er} mars 1765). FRERON en fait l'éloge, *Ann. litt.*, 1764, t. V, pp. 3-28.

de M^{me} de Beaumont. La plupart de celles qui s'engagent dans cette carrière savent qu'elles vivront du produit de leurs charmes; s'il en est — et il y en a quelques-unes au XVIII^e siècle — « s'il en est qui obtiennent de justes égards, ce seront des filles à talents, qui, n'ayant fait que céder à l'impulsion du génie et au désir de se distinguer, pourront ne s'occuper qu'à mériter les suffrages du public et la considération flatteuse attachée aux grands succès » (Lettre 58.) Autrement dit : nous méprisons les comédiennes pour être en même temps des courtisanes; nous tenons les plus sages à l'écart parce que, sans vendre leur personne, elles prostituent en quelque sorte leur nom; il n'y a pas de honte à gagner son pain, mais à le gagner d'une certaine façon. « Comme je désirerais que cette fille n'eût contre elle que la pauvreté et une naissance obscure! J'irais la chercher et l'amènerais par la main à mon frère. Je fais cas de la naissance parce que c'est une obligation de plus d'être honnête; mais c'est au fond un présent du hasard, souvent inutile au bonheur; et je suis bien loin de mépriser ceux qui n'en ont pas. Rien n'est bas à mes yeux que le vice. » (Ibid.)

La sœur du marquis de Roselle pense donc comme la bonne M^{me} de Miran dans *Marianne*. Mais elle sait que la France n'est pas l'Utopie; c'est un pays qui se trouve quelque part, qui n'est pas peuplé d'abstractions, mais habité par des hommes qui vivent en société. Mariez-vous, j'y consens. Mais que deviendront les enfants d'un tel mariage? Le public aura tort, dites-vous, d'insulter à ces innocents, mais le fait est qu'il les marquera d'une flétrissure, et, pour ma part, je dirai que c'est justice : vous aurez méprisé les préjugés du monde, à son tour il vous méprisera (1).

(1) Même idée dans un plat roman de DELACROIX, *Mémoires d'un Américain* (1771), p. 71, note : « En publiant ces mémoires... je ne me suis pas flatté d'arrêter les funestes effets d'un préjugé qui a étouffé le sentiment le plus pur, qui a substitué à la chaîne brillante et légère de

C'est le bon sens même et M^{me} de Beaumont n'est pas seule à parler ainsi. Les romans de M^{me} Riccoboni mettent en scène le même monde où l'on souhaiterait « que la noblesse ne tînt pas à la naissance, qu'elle fût le prix des actions ». « Nous avons de ridicules préjugés, avouent ces honnêtes gens, nous les connaissons, la raison les condamne, les rejette; l'habitude et l'orgueil les entretiennent et les rendront toujours dominants (1). »

A y regarder de près, les préjugés (même ceux de la richesse et surtout ceux-là peut-être) n'ont-ils pas un fond d'équité? J'admire Saint-Preux — car il est ingénu — de se dire frustré quand on lui reprend Julie; j'admets qu'il eut tout ce qu'il fallait pour lui plaire à elle, mais je me demande ce qu'il a jamais fait pour mériter du baron d'Etange un meilleur accueil. Je trouve plus proche du naturel, sinon de la nature, l'amant d'Emilie Montague qui veut faire fortune avant d'épouser sa fiancée, parce qu'il ne supporterait pas de la voir dans un équipage qui ne conviendrait pas à la manière dont elle a toujours vécu. C'est un préjugé, soit; « mais telle est la faiblesse humaine, les préjugés que nous méprisons le plus sont ceux qui nous tyrannisent avec le plus de violence (2) ».

* * *

On fut certes frappé de l'effort de Julie qui fait l'originalité de la *Nouvelle Héloïse*; mais sans le savoir et sans le vouloir, on le fit servir de prétexte à un excès de complaisance fort éloigné de la pensée de Rousseau. Pour lui,

l'amour, le triste lien de l'intérêt. Malheureuses victimes de l'avarice et de l'orgueil, sacrifierez-vous toujours votre bonheur et celui de vos enfants à des chimères? » Il condamne donc le préjugé, mais il invite les jeunes gens à s'y soumettre; il veut leur apprendre « combien il est quelquefois dangereux de braver le préjugé le plus injuste, de ne pas mettre un frein à des désirs que l'honneur lui-même a fait naître », p. XXII.

(1) M^{me} RICCOBONI, *Lettres d'Adélaïde de Dammartin* (1766), lettre 30.

(2) MRS. BROOKE, *Emilie Montague*, 1770, t. III, p. 11.

l'amour était une source de faiblesses qui ne sont pas avilissantes, à la condition que le coupable ne s'attarde pas dans le vice; il était possible de revenir à une vertu qu'on avait commencé par méconnaître.

Voilà la thèse de Rousseau; voici maintenant comment elle se transforme, même chez les plus sages : puisqu'on ne perd pas irrémédiablement la vertu pour s'en être écarté, commençons par les écarts et nous verrons après. Puisque « l'homme n'apporte, en entrant dans ce monde, aucun levain de perversité inhérent à sa constitution » (1), il est évident qu'on peut toujours, en attendant un repentir plus ou moins prochain, se livrer à toute corruption. Pour excuser le héros, on aura soin seulement de placer à côté de lui un « philosophe », un galeux d'où viendra tout le mal (2). Le repentir n'a pas besoin de durer d'abord; l'homme sensible pourra retomber, se repentir de nouveau et puis retomber encore une fois; on ne lui demande qu'une chose, et le plus tard possible : c'est de faire l'aveu de ses fautes, d'aimer une jeune fille qui visite les pauvres ou qui sauve du malheur des familles entières, de combattre un certain temps la passion qu'il ressent pour elle et de l'épouser à la fin. Lorsque le faux philosophe, qui a dénié l'intéressant jeune homme, s'est converti en mourant, l'auteur n'a plus rien à ajouter et on le complimente très sérieusement d'avoir fait « un excellent livre pour la jeunesse (3) ».

La vertu ne se trouve pas dans les précautions qu'on pourrait songer à prendre pour se soustraire aux tentations; ainsi il est établi que le jeune marquis de Roselle donnera dans les erreurs de son âge; mais « comme il a l'âme honnête, il en reviendra ». (Lettre 4.) Lorsqu'on est « fait pour la vertu », il convient de commencer par

(1) *La Vie de Joseph Thompson*, 1762. Cf. *Ann. litt.*, 1762, t. II, pp. 264-287.

(2) C'est en 1762 le sujet du roman que je viens de citer et dix ans après celui de la *Confidence philosophique* de VERNES, 1771.

(3) *Ann. litt.*, 1762, t. II, p. 287.

le vice, et malheur au pédant aveugle usant d'une « sévérité maladroite » et qui voudrait l'en retirer trop tôt! « Marquez-lui toujours de l'estime, c'est un bon moyen pour éloigner les cœurs bien faits de ce qui pourrait les en rendre indignes. » (Lettre 4.) — Quelles sont donc les « erreurs » prévues et pardonnées d'avance? Peu de chose : « Il suivra le torrent, il mènera d'abord une vie dissipée, il nouera des intrigues, il aura des passions, il fera des fautes. Son esprit, son heureux naturel, l'éducation qu'il a reçue... me font espérer qu'il n'ira point jusqu'au vice, ou du moins qu'il en sortira bientôt; il est trop fait pour la vertu. » (Ibid.)

Le jeune homme appartient à la noblesse gênée, il vend une terre pour entretenir Léonor, il se brouille avec le mari de sa sœur qui s'est mêlé, n'est-ce pas? de choses qui ne le regardent guère. Mais « peut-on se fâcher sérieusement contre un malheureux tyrannisé par la plus violente des passions? Ce n'est plus lui qui pense, qui parle, qui agit. Traitons-le comme un malade dans le délire... Son repentir... expiera des fautes qu'il ne peut condamner aujourd'hui. » (Lettre 28.)

Tel est l'avis du personnage raisonnable, porte-parole de l'auteur; c'était aussi celui de Lillo, l'auteur de *George Barneveld* ou *Le Marchand de Londres* (1731) dont s'est inspirée M^{me} de Beaumont⁽¹⁾ bien plus que de Rousseau; cet avis est partagé, on le pense bien, par le héros, qui, ma foi, aurait tort de tant regretter ses folies et qui trouve plus intelligent d'en profiter. Puisque les autres l'admettent, pourquoi ne proclamerait-il pas à son tour que l'amour a pu « l'égarer », mais qu'il n'a pu le « corrompre »? « J'ai fait des fautes, dit-il, il ne me reste que la consolation d'en profiter... A la vue de mes faiblesses, mon âme se pénètre de plus en plus des principes et des sentiments qui m'ont empêché qu'elles ne devinssent cri-

(1) TEXTE, J.-J. Rousseau, etc., p. 169.

minelles. Avec quel plaisir je vois que mon cœur est resté droit et pur au milieu de mes égarements! L'honnêteté, le goût du bien et de la vertu s'y étaient heureusement conservés (1). »

Les romans de la dernière partie du règne de Louis XV empruntent donc volontiers à Rousseau une conception de la vertu qui ne lui est pas propre dans la littérature et qui est courante dans le monde sous la forme d'un proverbe : Il faut que jeunesse se passe.

Remarquez que la seule hardiesse qui appartient à Rousseau effraie ses imitateurs; ceux-ci en restent, en somme, à l'idée de M^{me} Riccoboni : ce qui est permis à un homme — et même ce qui maintenant lui est recommandé, dégraderait une femme et surtout une jeune fille (2).

* * *

Les romanciers les plus voisins de Rousseau par l'un ou l'autre point sont toujours en deçà ou au delà : ils vont droit à la licence effrénée avec du Rozoy, ou bien restent timidement dans la sage compagnie de M^{me} Riccoboni. Et,

(1) Roselle aime Léonor; la « fille d'opéra très jolie et très artificieuse » joue ici le rôle du traître que remplit l'intrigant ou le « philosophe » dans plus d'un roman de l'époque. Elle veut faire croire au jeune homme, trompé trop facilement, que son amour lui fait une virginité (lettre IX). La figure du libertin (Valville) au goût délicat, à l'âme faible, au cœur froid et gâté, que l'on retrouvera jusque dans le XIX^e siècle, ne pouvait manquer pour faire repoussoir; nulle excuse pour lui, car « il n'a nulle idée de tendresse et de sentiment ». (Lettre XIII.) La deuxième partie du roman est très différente : c'est un retour à la santé provoqué par la rencontre d'une jeune fille qui ne connaît l'amour que par les romans de Richardson. Les pages touchantes sont dues beaucoup moins au génie de l'auteur qu'au contraste, assez rare en ce moment, du personnel ordinaire des romans contemporains et de l'honnêteté, de la fraîcheur d'âme, de la simplicité de jeunes filles sans aventure. — L'auteur croit sincèrement à la thèse de l'ancien roman : l'amour, selon son objet, est avilissant ou ennoblissant.

(2) Je ne parle pas des utopies comme celle des Urespsayens qui, à l'exemple de Rousseau, « plaçaient au rang des fautes les faiblesses des filles », tandis que « leurs lois punissaient celles des femmes de la peine due au parjure. Ils fondaient leurs préjugés à cet égard sur les notions qu'ils avaient de la liberté des unes et de l'inviolation du pacte des autres. » *On ne s'y attendait pas*, 1773, t. II, p. 121.

par exemple, le monde de Crébillon lui-même, celui des mondains et des mal mariés, loin de dépasser Rousseau ou seulement de le joindre, retourne sur ses pas; nous le surprenons attardé à l'idée de « gloire » du XVII^e siècle, et à la notion que se faisait de la vertu M^{me} de Tencin — du moins dans ses livres. On en arrive à faire des sortes de centons dans lesquels il est facile de désigner chacun des morceaux bizarrement ajustés qui proviennent des romanciers les plus différents.

Les *Sacrifices de l'Amour* (1) en sont un modèle vraiment caractéristique. « C'est, selon la *Correspondance littéraire* (15 février 1772), la *Nouvelle Héloïse* et le *Sopha* fondus ensemble. » Et pourtant ce n'est ni l'un ni l'autre. Sauf un ou deux endroits trop libres, le roman « pourrait être mis entre les mains des jeunes personnes qui ont atteint ces jours orageux où le volcan des passions donne à l'âme des secousses violentes (2) ». Le fond n'est pas neuf, puisque c'est « le combat des principes contre les sentiments », puisqu'il s'agit d'une vicomtesse mariée à un tyran jaloux et qui a l'expérience d'une héroïne de M^{me} Riccoboni (3); l'idée que l'on s'y fait de l'amour est banale depuis Prévost (4), et non moins banaux depuis le même temps, le dogme des « fautes honorables » (5), et le cliché des effets de la mélancolie sur les cœurs sensibles (6);

(1) DÆRAT, *Les Sacrifices de l'Amour* ou *Lettres de la vicomtesse de Sénanges et du chevalier de Versenai*, 1771.

(2) *Année littéraire*, 1771, t. VIII, p. 314 sq.

(3) « Nous sommes condamnées à être coupables ou infortunées. Voilà le sort des femmes... Elles ont à craindre, en aimant, non seulement l'inconstance, l'indiscrétion d'un seul, mais encore le blâme de tous. »

(4) « Il n'y a de vrais malheurs à craindre que quand l'amour est faible. L'excès de la passion fait tout supporter; la mienne ne connaît ni conseils, ni frein... L'amour, au degré où je le ressens, est la perfection de l'humanité. »

(5) Les hommes sont dégénérés : « Ils ne font plus dans le feu de la jeunesse de ces fautes brillantes qui promettent des vertus pour l'âge mûr. » (Lettre 22.)

(6) « Les asiles de la mélancolie nourrissent l'amour dans les cœurs tendres par la tristesse même qu'ils leur inspirent. » (II, lettre 9.)

enfin, l'honnête femme est encore toute proche de la *Princesse de Clèves* : « maîtresse de ses actions, l'est-on de son cœur », dit-elle. (II, lettre 19.)

Et cependant rien ne porte mieux sa date, parce que des idées qui ne sont nullement rares dans l'*Astrée* s'expriment ici sur un ton, avec un accent qui nous font oublier Céladon pour nous faire penser à Saint-Preux.

L'amour, seule vertu et seule consolation, rend l'homme vertueux; on n'a que trop souvent répété ce lieu commun, le plus fréquent peut-être du roman français. Mais ce n'est qu'après la *Nouvelle Héloïse* qu'on trouve des mots pour le chanter au lieu de termes qui l'énoncent. « Les illusions de mon amour me sont plus que toutes les vérités ensemble; et pour mieux m'enchaîner, il prend les caractères de la vertu. Oui, je suis plus vertueux depuis que j'adore M^{me} de Sénanges. On ne l'aime point comme on aime les autres femmes; et je n'ai plus de l'amour l'idée que vous vous en faites, que peut-être je m'en faisais moi-même. O sentiment qui les réunit tous, émanation céleste, charme unique des êtres jetés sur ce triste globe; seul dédommagement des peines de la vie, je te venge autant qu'il est en moi, des attentats de la raison, par les impressions tendres et profondes que tu me fais éprouver. » (Lettre 50.) « O pouvoir sacré du penchant qui m'occupe! O sentiment d'un cœur exalté! Enthousiasme de l'amour! Tu rends capable des efforts les plus pénibles et des plus grands sacrifices! » (Lettre 30.)

Rousseau a transformé l'ancien roman par le mouvement plus ample de la phrase; il lui a fourni en outre, par son parti pris de haine contre la vie factice des villes, un élément nouveau mais de médiocre aloi et plus aisément assimilable.

On trouve à la campagne, depuis Rousseau, « un beau ciel, un site pittoresque, des coteaux paisibles, une forêt majestueuse » (lettre 29), mais ce qu'on y cherche sur-

tout, c'est « le spectacle des travaux et des vertus champêtres... des mœurs, du calme, un air salubre ». (Lettre 29.) On y goûte plus fréquemment encore « le plaisir de se lever avec le jour, d'aller un Montaigne à la main se promener sur les bords d'un étang solitaire, de fortifier les leçons du philosophe par le recueillement de l'homme sensible, par cette admiration religieuse qu'inspire l'aspect des campagnes ». (Ibid.)

La nature est un spectacle reposant, elle est aussi un remède contre les peines de l'amour et même contre ses sophismes. « C'est dans mes prairies que croît le baume salulaire à vos blessures; c'est en s'enfonçant dans l'obscurité des bois, en y ouvrant son cœur à la voix d'un honnête homme, qu'on affermit le sien, qu'on apprend... surtout à respecter les principes de la femme vertueuse qu'on aime et qu'on cherche à dégrader. » (Ibid.) Complice de la morale, la nature l'est d'ailleurs aussi de l'amour lorsque le site est agréable⁽¹⁾; mais s'il est mouvementé, sauvage, romantique, on le trouve affreux⁽²⁾; un bosquet dans un parc est propice à l'amour, il est toujours un peu le bosquet de Clarens; « l'aspect mélancolique » d'une forêt entretient au contraire « les ennuis ». (II, lettre 42.)

⁽¹⁾ Page 285 : « J'étais hier dans un bosquet où la lumière pénètre à peine, inaccessible à tout, excepté à l'amour. Votre image l'embellissait, votre absence m'y faisait soupirer, et malgré ce que je désirais, j'aimais à y être. Le silence de ce lieu, son obscurité, un ruisseau dont le murmure invite à la rêverie; tout s'y rassemble pour charmer les indifférents et enivrer ceux qui ne le sont plus. J'y restais, je ne pouvais le quitter et j'y serais encore si l'on n'était venu m'en arracher; mais tout cela n'est rien sans ce qu'on aime! Quand les autres admirent, moi je regrette. La nature ferait un effort pour moi, elle deviendrait plus belle et plus riche, elle étonnerait davantage l'univers, qu'elle ne m'offrirait que mon amant. »

⁽²⁾ Par exemple le paysage que M^{me} de Sénanges voit de la fenêtre de son couvent : « Quel séjour ! Il a en perspective, d'un côté une forêt antique et sauvage; de l'autre, il est dominé par un coteau aride, où sont épars çà et là quelques sapins dont le feuillage attristé. De là tombe avec un bruit effrayant une source qui semble gémir au lieu de murmurer. L'horizon, resserré de toutes parts, n'offre rien à l'œil que de lugubre... » II, l. XXXV.

D'autre part, si l'on isole certains passages, on se sent bien près de la morale de la complaisance. Le chevalier a « une âme noble, honnête, sensible, mais elle est neuve, ardente et faible, on peut la corrompre ». Pourvu qu'il n'aille pas jusqu'au libertinage, un cœur sensible peut s'abandonner à des écarts passagers; ce n'est là qu'un délire et « le délire des sens n'est point une bassesse du cœur »; c'est « manquer de raison » peut-être, mais non de « vertu » : « l'honnête homme ne s'en écarte un instant que pour y revenir avec plus d'ardeur ». (II, lettre 2.)

L'honnête homme, oui; mais la femme? Hélas! l'amour est un maître impérieux pour elle, d'autant plus impérieux qu'elle sera plus vertueuse. « Les femmes aiment à proportion de leur honnêteté. » (I, lettre 22.) C'est l'avis de tous; une femme raisonnable, heureuse et fidèle dira à son amie en danger de succomber à l'amour : « Etre estimée, s'estimer soi-même, voilà le premier bonheur »; c'est, dira-t-on, la doctrine du XVII^e siècle. Oui, mais attendez la fin : « Que vous le surmontiez (cet amour) ou qu'il vous entraîne, vous me trouverez toujours prête à vous applaudir de vos efforts, ou à vous plaindre de vos faiblesses ». (I, lettre 40.)

Si l'on vous apprend après cela que le père de la vicomtesse se reproche l'infortune de sa fille et déteste l'abus qu'il a fait de son autorité en la forçant à un mariage abhorré, que pour le héros « la bienfaisance est le devoir le plus sain, le plus doux à remplir » (I, lettre 50), et que l'héroïne, de son côté, a pour « passion favorite » la même bienfaisance; que le chevalier a « de l'agrément, de l'esprit, le meilleur ton », mais qu'il se distingue surtout par « un air de sensibilité préférable à tout le reste » (I, lettre 39); si vous savez tout cela, vous n'aurez pas de peine à dater le roman et vous vous attendez à une scène d'alcôve dans le goût « sensible ».

Il y a une scène d'alcôve, mais elle n'a rien de celle que chanté Saint-Preux : l'amant s'introduit furtivement dans la chambre de la vicomtesse; indignée, elle le chasse. Car

elle allie tous les transports de la passion à toute la dignité de la vertu. Elle a le délire de l'amour, sans en avoir les faiblesses. (II, lettre 23.) Aussi attend-elle sagement la mort de son vieux mari pour épouser son amant après un bon contrat.

Le roman de Dorat, considéré dans son ensemble, s'insère donc dans la plus banale des traditions romanesques : il n'y a rien de plus commun que les quelques phrases alignées sans trop de conviction pour condamner les lois et surtout l'autorité qu'un serment arraché à une fille de quatorze ans donne à un mari haïssable, toujours prêt sur le moindre soupçon à demander une lettre de cachet contre sa malheureuse compagne. Dorat n'admet même pas la liaison banale d'une Houdetot et d'un Saint-Lambert; il est donc bien éloigné d'excuser la faute d'une jeune fille et d'accepter le précédent de la *Nouvelle Héloïse*.

* * *

Il n'y aurait donc pas une jeune fille qui résistât à la volonté de ses parents, pas une mésalliance, pas une protestation contre les mariages forcés?

Au contraire, il n'y a guère que cela dans les romans de la fin du règne de Louis XV. Mais y avait-il des choses très différentes dans l'ancien roman? Le plus bel exemple du mépris des préjugés n'a-t-il pas été donné vingt ans avant la *Nouvelle Héloïse* par Marivaux, à qui d'ailleurs on ne le pardonne pas encore en 1768 ⁽¹⁾ et à qui on oppose Rousseau comme un modèle ⁽²⁾.

⁽¹⁾ *Paradoxes moraux et littéraires* (attribués à MAUVILLON), 1768, p. 159. Parlant de *Marianne* : « Une dame bonne et généreuse voit une fille qui accourt demander un asile dans un couvent : elle la prend chez elle et la tient comme son égale. Enfin cela passe encore. Mais peut-on, sans la supposer bonne jusqu'à la bêtise, imaginer que, malgré les préjugés de noblesse, de fortune, elle consente que son fils épouse une fille de rien absolument, dont on ignore la naissance, qu'elle aille même jusqu'à le désirer avec ardeur ? »

⁽²⁾ *Ibid.*, pp. 161-162. Parmi « les romans attendrissants », la *Nouvelle Héloïse* est « le plus dangereux, mais le plus délicieux de tous... Je dis

Les romans de la mésalliance et surtout ceux qui répètent la partie du sujet commune à *Paméla* et à *Marianne* forment une bibliothèque; on ne compte plus les histoires où l'héroïne est « une lingère dont la beauté et surtout la vertueuse résistance la font parvenir au titre de comtesse », mais, comme on pense bien, « ceux qui machinent ces célèbres aventures ne sont ni ducs ni barons. S'ils l'étaient, ils n'auraient garde de fouler aux pieds comme ils le font les prérogatives des rangs et ne les prostitueraient pas en supposant des alliances si bizarres (1) ».

La critique est hésitante et ne sait s'il faut approuver Julie; certains lui reprochent « d'avoir cédé un peu trop tôt » à Saint-Preux; ils auraient préféré « qu'elle eût retardé, au moins d'un volume, à visiter les *Chalais* »; mais d'autres trouvent ces délicats bien exigeants : « C'eût été mieux consulter les bienséances de l'art, répondent-ils; elle s'est bornée à consulter la nature (2) ».

Mais si les critiques sont indécis, les romanciers le sont beaucoup moins. D'abord, ils n'abordent que rarement le sujet de la *Nouvelle Héloïse* et se tiennent prudemment dans la grande route frayée. Ils ressassent le thème de la jeune fille forcée à renoncer à celui qu'elle aime et mariée à celui qu'elle n'aime pas; ils mêlent ensemble le début de *Clarisse*, un épisode de la *Nouvelle Héloïse* et un épisode de *M^{me} Riccoboni* pour faire leurs trois volumes (3); la *Nouvelle*

le plus dangereux pour un jeune homme; et qui le sera d'autant plus que lui-même sera plus sensible et vertueux. Mais ce sera toujours le roman des gens mariés, de l'homme sensible dont la raison est affermie et dont l'âge a un peu calmé les passions. »

(1) *Lettres du colonel Talbert*, par M^{me} BENOIT, 1767, t. I, pp. 36-38.

(2) LA DIXMERIE, *Les deux âges du Goût*, 1770, pp. 269-270.

(3) DE BRUIX, *Sennemours et Rosalie de Civraye*, 1773. Une fille quitte la maison paternelle pour échapper à un mariage odieux, voilà *Clarisse*; l'amant se laisse entraîner à un souper avec des danseuses, voilà la *Nouvelle Héloïse*; enfin, l'amant qui aime Rosalie, donne à Ernestine des preuves d'amour tellement indiscrettes qu'il est forcé de l'épouser et d'attendre la mort de sa femme pour s'unir à celle qu'il aime, et voilà *M^{me} Riccoboni*.

Clarisse (1) se rend coupable d'une sorte de mésalliance en épousant un perruquier; mais il n'est perruquier que par accident, c'est un jeune homme noble ruiné; une fille trop riche épouse malgré son père un amant pauvre, mais elle l'épouse en secret, après un enlèvement (2); dans un petit chef-d'œuvre de M^{me} Riccoboni (3), le marquis de Clémengis passe sur « de bizarres préjugés » et épouse une enfant trouvée; il méritait une mère comme celle de Valville dans *Marianne*. Fierval, comme Clémengis et comme Valville, aime une enfant trouvée; sa mère s'oppose à leur mariage parce que, quels que soient les torts des « esclaves du préjugé », c'est pourtant avec eux que l'on vit; elle finit par consentir à l'union des deux jeunes gens (4). Montendre ne connaît pas sa naissance, il n'est pas digne de M^{lle} de Saint-Lieu qu'il aime; on les marierait malgré tout, mais on ne se presse pas de le faire et l'on attend de reconnaître en lui le fils d'un comte (5). Enfin, nous aurons le plaisir de marier une roturière à un prince, mais ce prince ne dépend de personne et a d'ailleurs conservé de sa première condition, à moins qu'il ne l'ait hérité de son père, le sensible et vertueux Baculard, le goût des paysanneries artificielles (6).

Je passe sans trop m'indigner à côté d'une foule de pères jaloux de leur rang et de mères jalouses de leur fille dont ils font le malheur (7), et je m'empresse de considérer le

(1) Par M^{me} LE PRINCE DE BEAUMONT, 1767.

(2) Abbé LAMBERT, *Mémoires et Aventures de Don Inigo de Pascarella*, 1764.

(3) *Histoire d'Ernestine*, 1765. La situation initiale une fois admise, rien de plus simple et de plus gentil que ce petit roman. On y pleure avec naturel, chose bien rare vers 1765; on y dit : « Je vous aime », simplement. Il ne s'y trouve rien d'affecté, cela est court, net, émouvant, et cela est chaste.

(4) *La Belle Berruyère ou Aventures de la marquise de Fierval*, 1765.

(5) DE LA CROIX, *Lettres d'un philosophe sensible*, 1769.

(6) *Epreuves du sentiment*, Lorezzo, 1774.

(7) BRUMENT, *Henriette de Wolmar ou La mère jalouse de sa fille*, 1768. Abbé SABATIER DE CASTRES, *L'Ecole des Pères et des Mères ou Les Trois Infortunées*, 1767. CHARPENTIER, *Nouveaux contes moraux*, 1767, troisième conte : *La Mère et la Fille* ou *Les Honneurs du Louvre*.

groupe charmant des jeunes femmes qui ont voulu « vivre leur vie », pour reprendre la formule d'hier.

Elles ne sont pas toutes heureuses. On veut forcer l'une à un mariage détesté pour lequel elle a des mots très durs : ce n'est rien de moins, selon elle, qu'« une prostitution légale aggravée par le crime du parjure ». Chassée par son tuteur, désapprouvée de tous, elle apprend à respecter les préjugés. Elle s'y entend mal sans doute, puisque le jour même où elle renonce à sa philosophie, elle se laisse séduire. Ce n'est pas le sujet de la *Nouvelle Héloïse*, mais c'en est parfois l'esprit. L'héroïne, sans s'abandonner d'abord à l'amour, défend sa personne contre l'autorité d'un tuteur; sa résistance est aussi décidée et plus constante que celle de Julie. C'est pourquoi il arrive ce que Rousseau a voulu empêcher : la jeune fille devient une aventurière. La comparaison entre elle et M^{me} de Wolmar est impossible, sauf sur un point : leur suprême recours est la religion (1).

Après avoir fait de Julie une aventurière, on en fait une princesse allemande, et dans un conte (2) qui présente la situation de la jeune fille condamnée à une mésalliance ou au malheur, par delà Rousseau, on retourne jusqu'à l'abbé Prévost (3). « Ce que je connais de plus beau » y lit-on, c'est une véritable passion; la « fureur » et le « trouble » de l'amour intéressent plus que les débats moraux dont ses droits pourraient être le sujet. La chasteté de *Cleveland* est assez oubliée pourtant. A l'imitation de Julie, la princesse fait les premiers pas, mais comme ses avances sont indiscretes! Elle devine les désirs de son chevalier, ne se contente pas de lui faire part de cette découverte, con-

(1) M^{lle} UNCY, *Contes moraux*, 1763, t. II, pp. 1-47.

(2) *Contes de M. DE BASTIDE*, 1763, t. I, pp. 1-56 : *Le véritable Amour*.

(3) « Je n'écris ce que j'ai senti que pour m'en pénétrer. Ma passion sera éternelle, quoiqu'elle soit devenue très malheureuse. C'est pour en perpétuer la première douceur que je veux m'en retracer les premiers événements », pp. 1-2.

sent à lui dire avec une « ingénuité » d'ailleurs « respectable » (p. 20) que ces désirs sont « trop naturels ». Elle y cédera donc? Non, quoiqu'elle gémissé d'être enchaînée par des bienséances cruelles. Elle raisonne comme Julie pourtant : « Il n'est pas ici question de préjugés, déclare-t-elle. Ce qui me retient n'est ni chimérique, ni arbitraire; c'est la façon de penser de mon père et son amour pour moi. » (P. 22.) Oui, voilà bien parler comme l'amante de Saint-Preux, mais elle a autant de prudence que d'amour : cela nous la gâte, et cela eût scandalisé Julie ⁽¹⁾. Les deux amants se contenteront d'un platonisme détesté et après les plus noires aventures, s'épouseront en secret ⁽²⁾.

Il y a moins d'intérêt encore à examiner les changements qu'un certain Gatrey apporte à la première partie de la *Nouvelle Héloïse* pour en faire la *Philosophe par amour* ⁽³⁾. Une fille de la noblesse aime un laboureur et ne le lui cache pas; celui-ci, plus vertueux que Saint-Preux, dénonce la fille imprudente à son indulgente mère : il compte par là se défendre, lui et son amante, contre l'inconvenance de leur passion. La jeune fille se déclare elle-même à son père et dispute avec lui sur leurs droits respectifs; Adélaïde répète les raisons de Julie avec beaucoup de chaleur quoiqu'elle n'ait pas tous ses motifs, étant restée pure. Le roman tourne au sombre : elle se frappe d'un poignard, son père meurt en les mariant.

Saint-Lambert, émule de Gatrey, est en même temps

(¹) Elle craint en effet les suites d'une faiblesse, suites que Julie, au contraire, désirait de toutes ses forces : on les aurait mariés et le roman finissait ; mais le père de la princesse allemande en serait, paraît-il, mort de chagrin.

(²) On suscite au héros un rival qui est prince comme Wolmar est noble, mais beaucoup moins mystérieux et beaucoup plus jaloux que lui. L'amant aimé est enlevé, mis dans un cachot, où il jure de se laisser mourir de faim. La princesse vient le délivrer et finit par fléchir son père. Elle meurt en couches et voilà le malheur du héros : il est donc fort différent de celui de Saint-Preux.

(³) Ou *Lettres de deux amants passionnés et vertueux*, 1765.

plus proche que lui de Rousseau et plus éloigné. Le début de *Sara Th.* très sobre et très complet est à peine daté par la jeune femme qui allaite son enfant avec l'ostentation qui était de mode; son mari, le fermier a dans sa bibliothèque « tout ce qu'on a écrit de mieux sur l'agriculture », et si cela est rare chez un fermier, du moins ce n'est pas déplacé; mais il a aussi les romans de Richardson. Quant à la *Nouvelle Héloïse*, pourquoi le lirait-il? Sa femme est une Julie et lui un Saint-Preux qui ont bien tourné.

Ils jouissent, en effet, des avantages réunis de la première et des dernières parties de la *Nouvelle Héloïse*, sans avoir partagé les faiblesses ni souffert les ennuis de leurs modèles. Ils sont peut-être un peu plus romanesques; ainsi la femme, d'une maison fort riche et illustre, passe pour morte; elle est remarquablement philosophe, et c'est un don chez elle : son père, un des hommes les plus éclairés du siècle, passionné de philosophie et de lettres, a pris soin lui-même de son éducation; or, ce n'est pas pour se flatter qu'elle le dit, « je n'avais pas dix-huit ans, et mon père trouvait que j'ajoutais des idées à celles qu'il m'avait données ». La nourriture de l'esprit lui étant ainsi assurée, elle n'a plus qu'à trouver des aliments pour son cœur.

Or, son philosophe de père ne lui parle jamais sans répandre des larmes, d'un certain domestique qu'ils ont, sensible, honnête, instruit. Les deux jeunes gens s'aiment en philosophant, mais sans se déclarer. « J'avais l'âme fière, élevée et sensible, dit Sara : ces caractères-là ne savent point combattre l'amour; mais ils résistent à ses faiblesses. » Elle est « éclairée sur les préjugés », cela va sans dire, mais elle n'a pas encore appris à les mépriser. Elle dispute ce point avec Philips, son domestique; celui-ci se sacrifie noblement à la « gloire » de Sara (le mot y est), en soutenant le bien-fondé des convenances.

Le père mort, un cousin se présente pour épouser Sara; elle refuse, regrettant toutefois le déplaisir qu'éprouvera

sa famille. Elle expose à Philips sa fâcheuse situation de fille obstinée, et amène ainsi au bon moment une péripétie que dut lui envier Baculard. « Sans doute j'appuyai trop sur mes regrets, raconte-t-elle; je me reprocherai toute ma vie la peine cruelle que je portai dans le cœur de Philips; je le vis pâlir; un tremblement s'empara de tout son corps; ses yeux avaient un mouvement extraordinaire et de l'égarément; il n'articulait que quelques mots; chaque syllabe lui coûtait à prononcer. Il faut, disait-il..., oui, il le faut... c'est un jeune homme vertueux... vos parents... votre rang... il faut... il le faut. Je vis ses yeux s'éteindre en me regardant: il tomba sur ses genoux en s'appuyant sur une main. Je ne me possédai plus; je m'élançai pour soutenir mon cher Philips; je le pressai dans mes bras en m'écriant : Mon cher époux! » — et le tour est joué.

Sara engage Philips à accepter un compromis comme on en voit souvent : « Cédons à nos cœurs en respectant les préjugés », conseille-t-elle. Ils vivront pauvres; elle fera répandre le bruit de sa mort « par une adresse et des moyens qu'il est inutile de vous dire », et lèguera ses biens au cousin qu'elle a rebuté. Ils s'arrangent donc pour vivre pauvres, c'est-à-dire en « fermiers opulents »; leur bonheur tient à « un système bien combiné, et auquel il ne faut rien changer »; car, n'est-ce pas¹ si vous voulez être heureux, ayez d'abord un « système » (1).

Terminons cette revue par les amours contrariées de la *Nouvelle Clémentine* (2). Le roman de Léonard est un singulier mélange de Riccoboni, de Rousseau, de Baculard,

(1) Il y a bien aussi un laquais qui finit par épouser sa jeune maîtresse dans le *Lord impromptu* du spirituel CAZOTTE (1766); mais c'est un faux laquais. Le petit roman de Cazotte est très agréablement écrit et adroitement construit, sans déclamation ni sensiblerie. Rien du roman anglais non plus; au contraire, un parti pris, exprimé plus d'une fois, de ne s'attacher qu'aux circonstances immédiatement utiles à l'action. Malheureusement, aucune psychologie, pas une seule scène à plus de deux personnages. Cazotte réussit surtout dans le bizarre.

(2) Ou *Lettres de Henriette de Berville*, 1774.

où se rencontrent des situations mélodramatiques empruntées de partout, auquel on a mis un titre qui rappelle Richardson. Il ne s'agit plus d'une mésalliance, mais seulement de l'arbitraire et de la cruauté d'une mère que rien n'excuse. Henriette aime Séigny, et fait à ses lettres des réponses qu'elle croit bien dures ; mais comment le seraient-elles ? « Jamais, avoue-t-elle, je ne triompherai de cet amour. » Léonard reprend à M^{me} Riccoboni, qui le devait elle-même aux romans anglais, le cliché de l' amoureux importun (lettre 12) ; il copie (lettre 13) la scène de séduction de l'*Histoire du marquis de Cressy* du même auteur (1). Il est plus heureux quand il oublie ses modèles et qu'il fait écrire par son héroïne une lettre lamartinienne (2). Il s'approprie des expressions de la *Nouvelle Héloïse* et ne conserve de son inspiration que le chant passionné qu'il aurait pu d'ailleurs trouver aussi bien dans Pope, et l'idée de l'amour invincible qu'il se contente, pour tout changement, d'appeler « la nature », croyant se distinguer ainsi de Prévost (3).

* * *

Arrivés à la fin du règne de Louis XV, si nous jetons un regard sur les années qui viennent de s'écouler depuis la publication de la *Nouvelle Héloïse*, il ne nous est pas permis de conclure pour toute la fin du siècle. Pourtant, il apparaît déjà que la *Nouvelle Héloïse* (comme d'ailleurs tous les livres de Rousseau) n'est ignorée de personne,

(1) Cette scène est suivie d'une lettre où je retrouve encore M^{me} Riccoboni : « Imprudent ! Vous avez détruit le culte que j'aimais à vous rendre : au lieu de la divinité que j'adorais, je n'ai plus vu qu'un homme vulgaire... Mon cœur est déchiré par la douleur et consumé par l'amour. » (Lettre 15.)

(2) Le sujet de la lettre 19 est : « Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé. »

(3) Lettre 20 : « A quoi sert toute la résistance humaine contre les lois souveraines de la nature ?... Ose te rendre à la nature. » — « Oh ! qu'elle est impuissante, cette religion contre le délire des passions ! Non, je n'écouterai point sa voix ; non, je ne serai point parjure à mon amant. »

sans doute, mais qu'elle n'encourage chacun de ses imitateurs que selon leur tempérament propre. Saint-Lambert, Dorat, Léonard, pour ne parler que de ceux qu'on a le plus généralement lus, font chacun leur choix — et un choix très différent — parmi les idées morales rassemblées par Rousseau ; ramenées par lui à l'unité, elles leur semblent inconciliables entre elles.

S'ils empruntent pour transformer, on dira que l'influence de leur maître a été féconde. Mais ce n'est qu'une apparence : en réalité, ils suppriment de la *Nouvelle Héloïse* son fondement même et hantés par elle, ils sont dominés pourtant par l'étouffante tradition que Rousseau, pas plus que Richardson, n'a pas encore réussi à renouveler.

Par eux, Rousseau prend sa place dans la série des romanciers, comme un chaînon dans une chaîne. Il ne fait oublier ni Prévost, ni Crébillon, ni M^{me} Riccoboni ; il est un modèle, mais au même titre qu'eux. La portée de son œuvre est très grande, mais elle ne dépasse pas encore l'action de l'abbé Prévost ; on peut même dire avec certitude que son influence n'est pas acceptée aussi communément et aussi aisément que celle de l'auteur de *Cleveland*.

Il y a certes beaucoup de Rousseau dans plus d'un auteur du temps. Il y en a dans Saint-Lambert, par exemple. Sara Th. est une copie de M^{me} de Wolmar ; elle exagère seulement la simplicité jusqu'à faire manger ses domestiques à la table des maîtres ; à sa manière, les convives sont « sobres et sensuels » ; elle philosophe et si vous lui demandez ce qui les rend heureux, elle et son mari, elle répond comme Julie l'aurait fait, ayant épousé Saint-Preux : « le témoignage de notre conscience, notre amour et les bienfaits de la nature » ; son mari, moins absorbé qu'elle par les soins d'un domaine dont elle s'est faite l'intendante, a appris de Rousseau à contempler la

nature⁽¹⁾. Il n'en est pas moins vrai que Julie, épouse de Saint-Preux, nous change trop de l'idée fondamentale de la *Nouvelle Héloïse*, et nous cherchons vainement dans l'œuvre plate — mais courte — de Saint-Lambert, le « moment critique » du mariage de Julie que l'on s'accordait à reconnaître comme le centre du livre⁽²⁾.

Il y a du Rousseau dans Baculard; mais il faudrait avoir pour l'auteur des *Epreuves du sentiment* une indulgence qui serait de l'inconvenance, pour le comparer à Rousseau sous prétexte qu'il lui emprunte plus d'une idée. On peut confronter des textes : une page du premier *Discours*⁽³⁾ ou de la lettre 21 de la *Nouvelle Héloïse* et une page de *Bazile* qui en reproduit le sens; ou même trouver dans ce *Bazile* un travestissement de Julie et un exemple de la piété filiale plus forte que l'amour; mais j'ai dit le mot et je le maintiens, c'est un travestissement; ce qui est vie dans Jean-Jacques est devenu insupportable mascarade.

Après cela, que l'on se souvienne du bosquet de Clarens⁽⁴⁾; que l'on s'arrange pour vivre à trois, en amis, à cause de l'amour et malgré l'amour⁽⁵⁾, je ne vois là que des preuves superflues du succès de Rousseau : pas une d'entre elles ne me montre sa domination exclusive sur aucun de ses contemporains.

Enfin et surtout, un siècle « éclairé » n'est agricole et bon sauvage qu'en se forçant à l'être. Le diable ne se fait pas ermite quand il lui reste d'autres ressources; je conçois que le chevalier de Berville se propose à la fin d'une car-

(1) « Philips me fit remarquer la beauté de la nuit, l'or étincelant des astres, le silence de ce moment où la nature commande le repos. »

(2) *Année littéraire*, 1772, t. VII, p. 20, à propos d'une *Lettre de Julie d'Etange*, par DE VAUVERT.

(3) Voyez encore les idées du premier *Discours* dans l'*Aveu sincère*, de LINGUET, 1768; ces mêmes idées voisinant avec une situation empruntée à Duclos dans les *Lettres de Milord Roder pour servir à l'histoire des mœurs du XVIII^e siècle*, 1767.

(4) *Lettres du Colonel Talbert*, t. IV, p. 41 : « Un bosquet non moins voluptueux que celui de Clarence (*sic*). »

(5) J.-A.-R. PERRIN : *Henriette de Marconne ou Mémoires du chevalier de Présac*, 1763.

rière aventureuse « d'acheter un bien honnête dans un lieu où l'argent serait rare et les vivres en abondance » et de copier ainsi textuellement *Emile*; je l'imagine très bien dans « une maison blanche aux contrevents verts » reposante et accueillante. Je l'imagine parce qu'il est un héros de roman ayant d'abord des parties de Duclos, ensuite une teinture de Prévost, commençant par la vie d'un homme à bonnes fortunes, et continuant par robinsonner dans une île inconnue avec une fille qu'il a enlevée et dans laquelle il reconnaît sa sœur, qui n'est pourtant pas sa sœur, ou du moins c'est lui qui n'est pas le fils de son père, il ne l'est que de son oncle — et voilà comment on a imité l'*Emile* sous le règne de Louis XV (1).

Quant au bon sauvage, personne n'en a la foi si quelques-uns en ont pourtant gardé la superstition. *L'Homme sauvage* de Mercier, entre autres, est beaucoup plus près de Morelly que de Rousseau (2). Le disciple le plus fervent de Jean-Jacques redresse son maître sur ce point. « L'homme, dit-il, agit selon la nature quand il réfléchit, en ce qu'il exerce une de ses facultés naturelles. Prétendre que l'état de réflexion soit un état contre nature, et que l'être intelligent qui médite est un animal dépravé, c'est rabaisser l'homme, c'est lui ôter l'empreinte majestueuse dont son auteur l'a gratifié (3). » Cela s'est dit en prose et en vers; le fond d'une *Épître à M. J.-J. Rousseau ci-devant citoyen de Genève*, datée de Paris 1763, n'est pas autre chose; en admirant dans J.-J. Rousseau un « génie plein

(1) LECH, *Mémoires du chevalier de Berville ou Les Deux Amis retirés du monde*, 1763.

(2) BECLARD, *Sébastien Mercier* (1903), pp. 49-50, s'il ne s'était borné à Rousseau et s'il avait songé à chercher autour de lui, aurait expliqué sans peine la contradiction qu'il découvre dans Mercier et qui n'est qu'apparente.

(3) MERCIER, *L'Homme sauvage*, chap. 36. Voyez encore dans le même chapitre: « L'homme sauvage n'est que l'homme enfant... L'ignorance de nos arts ne rend pas meilleure la condition de l'homme sauvage... Les sauvages sont-ils plus heureux que nous?... Je pense, dit Mercier pour finir, qu'il faut vivre dans un état sauvage, c'est-à-dire borné à une unique et petite famille telle que celle dont j'ai fait la peinture, ou jouir complètement de tous les avantages de la civilisation. »

de feu » on tient à faire les réserves qu'appelle son système. « Les hommes civils, dit-on, ont de grands défauts; mais les sauvages en ont encore davantage. » (Pp. IV-VI.)

Il n'y a pas jusqu'au héros romantique dont on pourrait dénier l'invention à Rousseau; on en reconnaît les éléments dans Prévost, dans le premier roman de Baculard et même dans un conte moral destiné à le guérir, preuve qu'on connaissait son mal et qu'on s'en inquiétait. « Chaque désir enfante en lui de nouveaux désirs »; sa vie, dit-il lui-même, n'est « qu'un instant ennuyeusement prolongé »; son cœur sent « un vide immense ». Il exprime dans la langue du temps la lassitude romantique, et s'il est malhabile à inventer les mots qui, comme d'eux-mêmes, s'arrangeront un demi-siècle plus tard en strophes chantantes, il a du moins l'accent, une certaine mélodie lente, toute prête à se prolonger et à éveiller des échos inconnus (1).

Il faut donc conclure qu'on aima dans Rousseau ce qu'on y retrouvait de soi-même. L'aimable péché de Prévost et de la présidente Ferrand s'est déformé en un vice que Rousseau encourage de toute la puissance de son génie. « L'homme sensible » qui bégayait sous la plume tremblotante de Baculard écrivant son premier roman, et de Diderot écrivant ses drames, a définitivement usurpé la place de l'honnête homme; la sensiblerie, née sans l'intervention de Rousseau, devint éloquente avec lui, et retombée aussitôt à un balbutiement ridicule elle se réclama sans vergogne de son père adoptif.

(1) *Contes moraux* publiés par M^{lle} Uncy, 1763, t. I, pp. 165-188, cp. p. 174 : « Cœur égaré, quand se répandra sur toi un jour serein? Quand se calmeront ces penchans fougueux, qui, semblables à des ouragans terribles, t'entraînent de tourbillons en tourbillons? Il n'est donc pas pour toi de volupté pure, et l'ennui se mêlera toujours avec les jeux et les ris? A quel plaisir puis-je m'attendre lorsque le dégoût vient me saisir jusque dans les bras du plaisir même? L'empire de la volupté m'est ouvert, et mon cœur n'en est pas plus satisfait. Il ne me reste donc rien à désirer! Cœur malheureux, ennemi de ton propre repos, abîme de désirs insatiables, je t'abhorre. »

II. LE ROMAN ANGLAIS. — M^{me} BROOKE, *Histoire d'Emilie Montague* (1769).
DIDEROT, *Eloge de Richardson* (1761). Succès de RICHARDSON. Ce qu'on
lui emprunte.

Une dernière considération achèvera d'établir la concordance de Rousseau et de son temps, et de préciser du même coup l'apport de la seule littérature étrangère qui comptât un peu à ce moment en France. Sans rappeler pour l'instant le succès soudain de Sterne dont le *Voyage sentimental* fut traduit en 1769 et ne fit que favoriser les prétentions de l'homme sensible, il convient d'examiner un roman anglais moins original certes, mais plus compréhensif, nullement banal d'ailleurs, bien qu'il reproduise plus d'une banalité.

L'*Histoire d'Emilie Montague*, malgré une conclusion laborieusement amenée, est un des rares romans de l'époque que l'on jugea digne d'être distingué de ceux qui paraissaient journellement ⁽¹⁾. Il a pour auteur M^{me} Brooke, déjà connue par un premier roman ⁽²⁾ que la *Gazette Littéraire* ⁽³⁾ et Fréron ⁽⁴⁾ s'accordaient à reconnaître comme la meilleure copie de Richardson. M^{me} Brooke avait traduit en anglais un roman de M^{me} Riccoboni; elle avait lu Rousseau, mais plus attentivement encore Prévost, Saint-Evre-

⁽¹⁾ *Année litt.*, 1769, t. VI, p. 299 sq.

⁽²⁾ *Histoire de Julie Mandeville*, traduit par A. Bouchaud, 1764. Le premier roman de M^{me} BROOKE n'a pas les qualités de l'autre, à en juger par leurs traductions qui seules nous intéressent ici; la psychologie y est nulle (on affirme, par exemple, que le cœur de Julie a été entraîné vers l'amour « par des degrés imperceptibles », mais jamais on ne songe à nous faire parcourir ces degrés); l'intrigue est incohérente. Les longueurs ne sont pas celles de RICHARDSON; elles sont banales, toutes en morale superflue où se mêle jusqu'à de la politique. Presque rien qui rappelle Richardson, sinon la priorité accordée à la vie de famille, mais jamais mise en action; la seule idée anglaise est celle de la dignité de la personne humaine, mais est-ce une idée anglaise? Une longue exposition, des clichés romanesques, un souvenir de la *Nouvelle Héloïse* (le héros va s'établir à quelques milles du château de l'héroïne), une catastrophe rapide et imprévue, très maladroitement motivée, enfin une conclusion dont l'accent émeut par sa sincérité.

⁽³⁾ 30 mai 1764, t. I, pp. 331-334.

⁽⁴⁾ *Ann. litt.*, 1764, t. V, pp. 172-202.

mond (1), Montesquieu (2), Swift; ses préférences allaient à Richardson.

Il est donc tout indiqué de rechercher dans la traduction de son œuvre et de distinguer parmi les éléments qui la composent ceux qui sont proprement anglais de ceux qui, exportés de France en Angleterre, sont ramenés d'Angleterre en France. C'est une façon de juger jusqu'à quel point se sont pénétrées, dix ans après la *Nouvelle Héloïse*, deux littératures qui ne cesseront plus de se compléter l'une l'autre au moyen d'échanges réciproques. Mesurer l'action relative des principaux romanciers français et anglais sur une personnalité réceptive, plus remarquable par son application intelligente que par son originalité, ce sera fixer par un exemple significatif les points communs aux auteurs de second ordre de l'un et l'autre pays, sans avoir à préciser la part du tempérament de chacun, ou du moins sans se trouver dérouter par des tendances particulières qui sont le propre des inventeurs.

Le caractère le plus frappant d'*Emilie Montague* se découvre dans l'attention accordée par l'auteur au paysage mouvementé, « romanesque » (3), pour employer le mot du traducteur, embarrassé sans doute et ne sachant comment rendre l'anglais *romantic*. (II, 151.) C'est donc une élève de Rousseau? Oui, mais peut-être plus encore une lectrice de relations de voyages (4). Elle a le goût du majes-

(1) Elle le cite, t. I, p. 130.

(2) Cité, t. III, pp. 142-144.

(3) Cp. t. I, p. 71 : « Une montagne tout à fait romanesque ».

(4) Son Huron, type de l'homme libre et fier, ne vient pas de ROUSSEAU; elle fait les mêmes réserves que les voyageurs à propos de la morale des sauvages, plus pure que celle des nations policées, sauf « ce qui regarde la communication des sexes » et l'ivrognerie. (T. I, pp. 77-85.) « Le système du célèbre Jean-Jacques est absolument idéal », c'est-à-dire imaginaire, donc faux; ce sont « les nations les plus civilisées qui sont les plus vertueuses », dit l'auteur; il préfère « la sincérité du père Lafiteau » au beau mensonge du « fameux citoyen de Genève ». (T. IV, pp. 71-72.) Il connaît par la littérature des voyages (réels ou imaginaires) les robinsonnades à deux, principes de colonies peuplées par l'inceste. (T. I, pp. 134-135.)

tueux (1), le spectacle l'intéresse plus (2) que la communion du cœur avec la nature; elle s'étonne et admire plus volontiers qu'elle ne contemple (3); quand elle regarde le paysage, ce n'est pas pour y retrouver son âme qui ne s'amollit qu'à l'amour (4); il lui arrive rarement de projeter sur la nature le sentiment qui la remplit (5). Beaucoup plus que le sentiment de la nature, elle exprime des curiosités de touriste (6).

Son héros, le colonel Rivers, réduit à la demi-paie, s'embarque pour le Canada, où il a obtenu un lot de terres;

(1) En général, ses descriptions sont détaillées, mais rarement pittoresques; elle abuse des termes généraux : grandeur majestueuse, beautés, proportion, magnificence sauvage; elle nomme, sans les peindre, un précipice, des rochers, « des pins et d'autres arbres toujours verts », (T. II, p. 153.)

(2) Elle saisit surtout le caractère d'énormité du paysage canadien, par exemple à propos de la débâcle du Saint-Laurent. « Un peintre de paysages, dit-elle, étendrait ici ses idées et son imagination d'une manière surprenante. » (T. IV, p. 3.) Cp. ce paysage vu d'une île au milieu du fleuve : « La perspective est d'une majesté sauvage. De quelque côté qu'on tourne la vue, excepté le midi, le fleuve se présente à vos regards. Le vent léger qui excitait sur l'eau un petit frémissement, le vaisseau orné de ses flammes et de ses banderolles, quelques maisons éparses qu'on apercevait dans l'éloignement, à travers les arbres, rendaient ce point de vue délicieux. » (T. IV, p. 139.)

(3) Elle éprouve pourtant l'attraction de certains spectacles et se sent prête à répondre à leur invitation; mais elle s'arrête avant de jouir de la paresse végétative propre à la contemplation. « Je suis actuellement dans une habitation charmante, au bord du fleuve. La maison est située au bas d'une montagne escarpée et couverte d'une multitude d'arbres dont le feuillage forme un rideau ondulé de verdure qui s'élève assez haut pour refléter son agréable confusion sur le fleuve. Les vaisseaux qui montent et descendent à chaque instant offrent aux yeux un spectacle mouvant fort agréable. Je ne connais point d'endroit qui inspire plus l'envie romanesque de parcourir les bois et les champs, ou qui soit plus propre à vous plonger dans une indolence contemplative. » (T. I, p. 74.)

(4) Le héros dit (t. II, p. 32) : « Le murmure des eaux, le silence des bois, la fraîcheur du gazon, le parfum des fleurs... tout cela n'a pas excité en moi la moindre sensation pour la belle veuve. » La nature n'est donc pas complice de l'amour.

(5) Voici un des rares passages où l'on associe le paysage à ses sentiments : « Le soleil couchant, l'idée de voir ce lieu charmant pour la dernière fois, nous a plongés dans une mélancolie solennelle qui semblait augmenter le bruit des torrents qui se précipitent du haut des rochers et répandre sur les forêts une horreur plus sombre et plus ténébreuse qu'à l'ordinaire. » (T. IV, p. 131.)

(6) Description enthousiaste, mais banale d'expressions, de la cascade et de la rivière de Montmorency. (T. I, pp. 71-73.)

pourquoi le Canada ? Parce que le pays est sauvage et que les femmes y sont belles. « Le pays est très beau » ; avant tout, on y trouve ce que Rivers cherche : « tous les agréments de l'Europe ». Il est vrai qu'« il offre en même temps le *grand sublime* dans un degré surprenant : chaque objet ici est magnifique (1) ».

Mais justement, le grand sublime a le défaut de n'être pas humain ; Rivers, qui ne se lassera pas de chercher une femme « qui ait de l'âme », qui « soit sensible », se détourne bientôt des paysages qui l'avaient frappé. « Tous ces paysages qui m'environnent et que je trouvais si agréables, commencent à m'ennuyer, dit-il. Ils m'ont fait goûter tout le plaisir que des êtres inanimés peuvent inspirer. » (I, 37.) Ils ne remplacent pas « la société et les plaisirs vifs du cœur ». On se demande même si l'émigrant ne s'est pas fait illusion sur l'émotion qu'il a éprouvée en vue des côtes d'Amérique. N'est-ce pas parce que la nature grandiose est habitée qu'elle le transportait surtout ? « Je suis sûr, dira-t-il plus tard, que je ne pourrais pas vivre seul pendant un an. Je souffrais beaucoup d'être presque réduit à moi-même dans le vaisseau qui m'a amené. La joie que je ressentis en arrivant en Amérique est inexprimable... La première apparence que j'allais voir des hommes ; le premier homme, la première maison, le premier feu sauvage dont je vis la fumée s'élever au-dessus des arbres, me causa le transport le plus vif... Je sentis toute la force de ces liens qui nous unissent les uns aux autres, et de cet amour social qui contribue tant à notre bonheur. » (II, 17.) Son contemporain Saint-Lambert, plus comique peut-être par sa façon de dire, ne pense pas autrement, comme on le sait (2).

(1) « Quel spectacle pour mes yeux quand j'approchais des côtes de l'Amérique ! Ces rochers qui touchent presque aux nues, ces hauts bosquets de pins dont ils sont couverts et qui paraissent les contemporains du monde, me jetèrent dans un respect religieux que le silence solennel qui régnait partout rendit encore plus profond. » (I, p. 19.)

(2) *Les Saisons*, 1769 : « Nous sommes organisés pour vivre en société comme les perdrix pour vivre en compagnies. »

Nous voilà donc ramenés à la conception des premiers « philosophes »; à lire certaines affirmations sur la politesse qui doit être mise « sûrement au rang des vertus morales » (V, 116), nous reculons jusqu'à Fontenelle. Nous rejoignons la morale du bonheur telle qu'elle s'ébauchait au commencement du siècle : « Le Ciel nous a placés dans ce monde pour y être heureux. C'est seconder sa volonté que de chercher le bonheur par des moyens qui s'accordent avec la Justice divine » (V, 43); tel est le dogme. Il est donc convenu que, pour une jeune fille, c'est outrager Dieu que d'entrer au couvent, « car c'est mépriser tous ses bienfaits (1) » (I, 44); on proclame que l'intolérance est une folie et qu'il n'y pas de sottie religion s'il y a même de sottes gens (2); idée devenue également banale, on donne au laboureur le pas sur le guerrier (3), parce que l'un détruit et l'autre est utile.

Parmi les opinions de l'auteur, il en est donc plus d'une qu'il partage avec tout le siècle, avec son contemporain Richardson comme avec Prévost leur commun devancier. Qu'a-t-il pu devoir plus particulièrement à l'un et à l'autre grand inventeur du roman?

Il a de commun avec Richardson la grande idée de la dignité de la personne humaine; il apprécie l'indépendance du cœur à son véritable prix. « Je ne fais aucun cas d'une jeune personne discrète qui se marie par raison », dit

(1) De même plaignons les religieux, surtout les ermites, « ces hommes qui se vouent à un état si contraire à la nature », ces malheureux privés « de la douceur de voir leurs semblables ». (II, p. 16.)

(2) II, p. 71. C'est une folie « bien étrange que d'élever des disputes sur la religion. Hé ! N'avons-nous pas tous les mêmes intentions ? Les bons esprits dans toutes les religions visent également à plaire à l'Etre Suprême. Nous prenons des moyens différents; le pays qui nous a vus naître, les préjugés de l'éducation nous jettent dans des routes diverses... Peut-il y en avoir quelqu'une qui soit exclusive ? Il me semble que cela ne devrait produire qu'un seul effet, de la tolérance et de la complaisance les uns pour les autres. »

(3) T. III, p. 132. « Un homme qui fait croître dans un pays, un grain, un fruit, ou même une simple fleur qui n'y était pas auparavant, mérite, selon moi, plus de louanges qu'un héros. » Les expressions viennent de *Gulliver*, que commentera aussi SAINT-LAMBERT dans *Les Saisons*.

une jeune fille. On lui reprochera peut-être l'enthousiasme romanesque de la *Brunette anglaise* de Prior ou de l'*Héloïse* de Pope⁽¹⁾; mais son amie plus raisonnable qu'elle et plus réservée dans l'expression de sa volonté n'est pas moins ferme; elle se décide par elle-même, elle prend l'initiative de rompre un mariage qui ne lui convient plus. Richardson a aussi enseigné à M^{me} Brooke l'utilité des détails de la vie ordinaire; ils font longueur, mais sans eux le roman perdrait de son naturel, de sa vie, de sa réalité. Peut-être aussi, contradiction que nous avons notée également dans *Grandisson*, ces détails domestiques accusent-ils encore son caractère romanesque. On aime trop à dire que le héros est « unique », comme *Grandisson* était « sublime », et plus d'un incident extraordinaire s'ajuste mal avec les préoccupations matérielles assez triviales des héros; s'arranger une maison commode, se faire des rentes, bien dîner, danser, posséder une voiture, être nommé major, toutes ces considérations terrestres font partie de l'idéal des « belles âmes » d'Angleterre; cela est piquant et cela choque aussi.

Chose curieuse, M^{me} Brooke emprunte à Richardson de préférence ce que lui-même empruntait du siècle, et par là Prévost a laissé sur le copiste de Richardson une marque beaucoup plus apparente que celle du modèle avoué! Une seule qualité est requise du héros de roman : la sensibilité; cette sensibilité « dont il n'y a que les meilleurs cœurs qui soient susceptibles » (V, 95), il convient de ne pas trop la cacher : on vous aime d'amitié si vous vous montrez charitable, « bienfaisant » et larmoyant⁽²⁾;

⁽¹⁾ « Donnez-moi, dit-elle, un homme que j'aime et une besace... Je serai contente, voilà ce qu'il me faut. » (II, p. 84.)

⁽²⁾ T. II, pp. 69-70 : « Je l'aime depuis une scène qui se passa ici il y a trois ou quatre mois. On lui racontait, ainsi qu'au chevalier, l'histoire touchante d'une famille du voisinage qui se trouvait réduite à la misère. Le chevalier écouta ce récit avec toute la tranquillité philosophique d'une âme dure qui ne sait jamais s'attendrir sur le malheur des autres, et changea de discours... Les yeux de Rivers se mouillèrent, et il n'eut pas sitôt occasion de sortir de la chambre, qu'il alla secrètement chez ces pauvres gens et les soulagea. »

c'est pour l'amour de votre faiblesse qu'il faut souffrir, monsieur, qu'on vous embrasse, pour « cette sensibilité charmante, cette tendresse de l'âme qui vous caractérise, et qui vous met presque à l'unisson d'une femme (1) ». (II, 122.) Elle fait que les hommes se donnent tout entiers : l'enthousiasme qui fonde les grands amours, fonde également les vertus actives (2); il faut donc entretenir ses passions, ne pas les laisser dans leur grossièreté primitive, ne pas les refréner non plus comme le conseillent les moralistes, mais en régler l'usage (3). Chose délicate, surtout pour des hommes qui ont « trop de sensibilité pour leur bonheur » (I, 104) et qui, comme Cleveland et Saint-Preux, ont reçu du Ciel son « fatal présent » (4). Le Ciel, il est vrai, depuis Prévost, a pourvu assez attentivement à leur bonheur, en rapprochant les cœurs « formés les uns pour les autres » (5).

(1) Le personnage antipathique n'est pas « sensible » (t. I, p. 94) : « Ses vertus ne sont que l'absence des vices... S'il a de bonnes qualités, elles sont toutes de l'espèce négative. » (I, p. 121.)

(2) « L'esprit humain, le jugement, l'âme, l'imagination ne font pas un effort s'ils ne sont animés d'une étincelle de cet esprit divin. Et qu'est-on sans enthousiasme ? Le génie, la vertu, le plaisir, l'amour même, tout languit. Il n'est rien de tout ce qui orne, adoucit, exalte, ennoblit la vie, qui ne tire sa source de ce principe actif et vivifiant. Je me fais un orgueil d'être enthousiaste en tout, et surtout dans ma tendresse pour Emilie... La froideur dans le tempérament atténue, anéantit tous les ressorts qui remuent le cœur humain. Elle est ennemie du plaisir, des richesses, de la gloire, de la renommée et de tout ce qui fait les délices de la vie. » (T. V., pp. 61-62.)

(3) Voici comment M^{me} BROOKE exprime l'idée chère à PRÉVOST : « Les moralistes ont tous pour but de perfectionner la nature humaine, en nous excitant à corriger ce qu'elle a de corrompu : mais ils s'écartent du principe qui devrait leur servir de guide... Ils tonnent contre les passions... Hé ! ce sont elles, au contraire, ce sont les affections qui en naissent qui font le germe des vertus les plus élevées. Il ne s'agit que d'en bien régler l'usage. » Les derniers mots sont textuellement de Prévost.

(4) Il va de soi que l'ermite est une victime de l'amour et qu'en cette qualité il « visite le matin et le soir » le tombeau de la femme qu'il pleure ; un héros de PRÉVOST ne serait pas plus exact que lui à remplir les lugubres devoirs qui sont de coutume depuis *l'Homme de qualité*.

(5) Cp. t. II, p. 131 : « La tournure de son esprit est si semblable à celle du mien, qu'il semble que nous ayons la même âme. J'eus l'idée, la première fois que je la vis, que les douceurs de l'amitié nous avaient unis dans quelque état précédent et que nous ne faisons que renouveler ici notre ancienne connaissance. »

Que deviennent dans tout cela Rousseau et la *Nouvelle Héloïse*? On les oublie ma foi; et si l'on veut à toute force s'en souvenir, on est déçu de découvrir dans l'*Histoire d'Emilie Montague* la contre-partie de l'histoire de Julie d'Etange. Imaginez, en effet, Julie fiancée d'abord à Wolmar et prête à l'épouser sans enthousiasme; introduisez Saint-Preux en tiers dans cet ennuyeux tête-à-tête; mariez enfin Julie à Saint-Preux. Voilà ce qui passe de la *Nouvelle Héloïse* dans l'*Histoire d'Emilie Montague* et il faut avouer que c'est peu de chose.

* * *

Il est possible et parfois aisé de distinguer l'influence de Rousseau de celle de Richardson et de celle de Prévost sur les romanciers du règne de Louis XV, mais il arrive rarement qu'on puisse les séparer. Quelque différents qu'ils soient, ils sont encore trop voisins l'un de l'autre, étant tous trois trop de leur siècle. Séduits par leur génie, les contemporains apprécient leur originalité, mais ne peuvent, naturellement, songer à se l'approprier; ils leur laissent, et surtout aux deux premiers, ce qu'ils ont de fort et de nouveau. Ils sont les esclaves de leur admiration, ils ne la dominent pas; ils ont conscience de leur petitesse, mais leur modestie reste stérile.

Les plus enthousiastes et les plus clairvoyants eux-mêmes n'éprouvent qu'une confiance très bornée dans le culte bruyant qu'ils rendent aux nouvelles idoles; ils s'étourdissent de mots, ils crient leur foi, ils font des hymnes, non des œuvres. Voyez Diderot. Il demande un autre nom que celui de roman pour désigner les « trois grands drames » de Richardson; leur auteur a mis en action « tout ce que Montaigne, Charron, La Rochefoucauld et Nicole ont mis en maximes »; vous pouvez vous flatter d'avoir « acquis de l'expérience » après les avoir

lus; vous aurez même raffermi votre vertu⁽¹⁾, car « Richardson sème dans les cœurs des germes qui y restent d'abord oisifs et tranquilles », mais qui fructifieront⁽²⁾. Tout y est réel : incidents, personnages, drame, caractères⁽³⁾; tout y est sérieux : on est sans cesse ramené « aux objets importants de la vie ». Il est le maître, il est le guide⁽⁴⁾. Et pourtant ce n'est pas le Virgile d'un second Dante.

Diderot, s'il a réussi, et mieux même que Richardson, à peindre, à animer, à faire vivant, s'est tellement mépris sur la valeur relative de ses propres œuvres, laissant l'excellent dans le fond de ses tiroirs pour ne publier que le monstrueux et le grotesque, — il s'est tellement méconnu que si le hasard l'avait permis, nous ne saurions plus à quel point il a profité des leçons de Richardson et de Sterne. Mais ce n'est pas tout : *Jacques le Fataliste*, le *Neveu de Rameau*, négligés par lui, doivent beaucoup plus à Sterne qu'à Richardson. Ainsi, l'auteur tumultueux du grandiloquent *Eloge de Richardson*⁽⁵⁾ n'a rien fait que le vanter.

* * *

Il est à peine besoin d'ajouter que de plus infimes ont fait exactement comme lui. Richardson est déclaré « immortel »; romanciers et critiques s'accordent dans un égal enthousiasme, mais c'est tout⁽⁶⁾.

(1) « Une femme de ma connaissance, qui s'était engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyait innocent, effrayée du sort de Clarisse, rompit ce commerce tout au commencement de la lecture de cet ouvrage. »

(2) « J'ai entendu, à l'occasion de cette lecture, les points les plus importants de la morale et du goût discutés et approfondis. »

(3) DIDEROT comprend parfaitement le réalisme de RICHARDSON; il justifie les longueurs qu'on lui reproche; ces détails ne sont pas communs. « C'est ce qui se passe tous les jours sous vos yeux, et que vous ne voyez jamais. »

(4) « Si je sais... distribuer mon mépris ou mon estime selon la juste mesure de l'impartialité, c'est à RICHARDSON que je le dois. »

(5) DIDEROT. *Œuvres* (éd. Assézat), t. V, p. 211 sq.

(6) Le roman de FIELDING est moins généralement apprécié. THOMAS écrivant à BARTHE ne le distingue pas des autres romans anglais (lettre

Rares sont les élèves qui songent à se rapprocher du maître par la partie la plus accessible même de son originalité. On cherche bien à montrer la réalité, mais il faut pour cela qu'elle garde un caractère romanesque et que le détail ait une utilité immédiatement visible⁽¹⁾. On ne craint plus comme auparavant une certaine sorte de minutie; il y a du Richardson, ou du moins une apparence dans les *Lettres du colonel Talbert* (une discussion au sujet de la réponse à faire à une bourgeoise par une femme de qualité), seulement, c'est du Richardson mal adapté; les détails ne sont pas là pour préparer une action ou donner l'illusion du vrai; ils y sont pour faire le portrait d'une vicomtesse entichée de son titre et pour ridiculiser son snobisme : c'est donc un caractère de La Bruyère révisé par un disciple maladroit des Anglais⁽²⁾.

Je veux croire que malgré les réserves⁽³⁾ exprimées à

du 31 janvier 1760, *R. H. L.* 1917, t. 24, p. 128); toute sa sympathie va à *Clarisse*, à la *Nouvelle Héloïse*, à M^{me} RICCOBONI. Pour FRÉRON, *Tom Jones* est un ouvrage de génie avec des défauts (1767, II, p. 206). *L'Année littéraire* note les imitations, d'ailleurs peu nombreuses, qu'on en fit et qui ne sont nullement significatives. (1766, IV, p. 25 : *Lucy Wellers*.) RAYNAL, *Nouvelles littéraires* (édit. Tourneux, I, p. 410), le trouve trop long, lui reproche le trop grand nombre de ses personnages et les détails bas qui « déplaissent souverainement à nos dames ».

⁽¹⁾ Voici une description qui cherche, avant toute intrigue, à donner l'impression du milieu. Je ne sais si elle est inspirée de *Clarisse*, mais il est certain que l'exceptionnel a séduit l'auteur plus que la réalité ordinaire. « Nous entrâmes chez lui par un jardin assez grand, mais fort mal en ordre; l'herbe y croissait de toutes parts, comme dans une campagne en friche, et rien ne ressemblait mieux à une terre en décret. Quand nous fûmes à deux pas de la maison, il en sortit quelques valets qui vinrent au devant de nous, mais tous d'un air abattu, la tristesse peinte sur le visage, et sans dire un seul mot. » On a le goût de la précision, mais pour décrire des situation violentes : « Je trouvai mon homme qui se traînait comme un taureau à qui on a coupé les jarrets. » (M^{lle} UNCY, *Contes moraux*, 1763, t. I, pp. 69 et 83.)

⁽²⁾ Le même auteur, quand il présente les domestiques écrivant ou parlant à leurs maîtres, est plus proche de la manière de CAYLUS que de celle de RICHARDSON.

⁽³⁾ AUBERT DE LA CHESNAYE DES BOIS, *Lettres amusantes et critiques sur les romans en général, anglais et français*, 1743, pp. 44-48 : *Paméla* « n'a ni diverti ni plu »; *Gazette littéraire de l'Europe*, 30 mai 1764, I, p. 334 : « On ne lisait guère dans l'Europe les romans anglais avant *Paméla*. Ce genre parut très piquant; *Clarisse* eut moins de succès et en méritait cependant davantage. » DORAT, *Les Sacrifices de l'amour*, 1771, *Avant-propos* : « Nous avons eu recours à nos voisins plutôt par un goût de mode que par un véritable attrait. »

l'époque même du grand succès des romans de Richardson, ce succès fut réel et non de mode; mais leur originalité fut bien des fois méconnue. On passe trop souvent sans vouloir s'y arrêter sur les « détails purement anglais (1) », sur les « caractères singuliers » parce que, comme du temps de Prévost, on juge « qu'ils plairont moins en France qu'en Angleterre (2) ».

Je trouve vers 1770 dans un roman de Barthe l'appréciation la plus exacte de la vogue de Richardson, différente selon les divers tempéraments. « On peut, je crois, sans être taxé d'anglomanie, admirer *Clarisse*, *Paméla* et *Grandisson* », dit un conseiller. La marquise réplique : « Je n'ai jamais pu les achever... Il m'est quelquefois arrivé de sauter un volume par mégarde, et cela sans m'en apercevoir. Je me trouvais au même point où je m'étais crue la veille. » Le conseiller bel esprit proteste : « ... les œuvres de Richardson me sont précieuses; je n'en connais point où le génie se fasse mieux sentir. L'illusion est durable et complète... En lisant *Clarisse*, je suis de la famille des Harlowe. Je me suis intéressé pour celui-ci, j'ai pris celui-là en haine... Surtout *Grandisson* est le livre qui inspire le plus la vertu, sans en excepter Plutarque et Platon (3). »

Mais la vogue n'est pas la mesure de l'influence. « Le succès des *Lettres de Clarisse* a produit dans notre littérature une foule d'écrits en ce genre »; mais quel « amas de médiocrités » (4)! Les titres pourront tromper : la *Nouvelle Clarisse* de M^{me} Le Prince de Beaumont (1767), la *Nouvelle Clémentine* de Léonard (1774) ont aussi peu de rapport avec l'œuvre de Richardson que la *Henriette de*

(1) *Année litt.*, 1766, t. VI, p. 120, analyse des *Frères*, traduit de l'anglais par DE PUISIEUX.

(2) *Année litt.*, 1766, t. VII, p. 254, analyse de la *Campagne*, traduit par DE PUISIEUX, Cp. MAUVILLON, *Paradoxes moraux et littéraires*, 1768, p. 166 : « C'est dommage que les principaux caractères de Richardson soient si exirêmement singuliers qu'on n'en saurait trouver l'original. Lovelace et Grandisson sont des êtres qui ne sauraient exister qu'en idée. »

(3) BARTHE, *La jolie femme*, t. II, pp. 45-47.

(4) *Ann. litt.*, 1762, t. VII, p. 99, Analyse des *Lettres de M^{lle} Jussy*.

Wolmar de Brument n'en a avec celle de Rousseau. On tombe parfois dans l'excès contraire : on copie; l'imitation n'est que plagiat (1). Les copies les plus intelligentes sont celles de *Lovelace*, mais elles sont aussi voisines du *Versac* des *Egarements* que de lui (2).

« De tous les romans qu'on a faits dans le goût de l'immortelle *Clarisse* », les *Mémoires en forme de lettres de deux jeunes personnes de qualité* par M^{me} la marquise de Champcery « sans contredit, sont un des meilleurs pour le pathétique, les situations et le but moral (3) ». Il est donc nécessaire d'en examiner le contenu.

Or, l'héroïne est fille d'une Chimène qui aime un Cid, mais ne put l'épouser. Le roman débutant ainsi dans le goût des *Mémoires d'un homme de qualité*, ou des *Mémoires du comte de Comminges*, continue dans celui du *Doyen de Killerine*, parmi des conspirateurs en Irlande; puis dans celui de *Cleveland* quand il nous intéresse au sort d'un enfant persécuté qu'une amie élève dans le plus grand secret; il se prolonge dans celui de *Marmontel*, proposant à notre admiration et à notre aversion des personnages tout bons et d'autres tout mauvais, particulièrement la mère jalouse de ses filles à l'exception de la moins aimable d'entre elles : c'est la *Mauvaise mère* des *Contes moraux*. Je ne sais où l'auteur a pris une « supercherie innocente » dont je ne désire d'ailleurs pas lui contester l'invention : une mère fait passer sa fille pour une autre; la mère de cette autre fait de même; ainsi substi-

(1) Les *Lettres du colonel Talbert* ont été sévèrement, mais justement jugées par FRÉRON sur ce point particulier. Il voit dans *Talbert* un *Lovelace*, mais « il serait à souhaiter, ajoute-t-il, que l'auteur eût mieux imité son modèle »; *Mozinge* est le pendant de *Belford*, l'ami de *Lovelace*. L'imitateur « aurait dû sentir l'art avec lequel l'auteur anglais a préparé son dénouement. » (*Ann. litt.*, 1767, t. II, p. 196.)

(2) DORAT, *Les malheurs de l'inconstance*, 1772 : Le duc de la lettre 6 et de la lettre 17 qui, sans devoirs, sans amour et sans amitié, « promène dans la société son ennui inquiet qu'il prend pour de la dissipation; il se fuit parce qu'il se craint. »

(3) *Année littéraire*, 1765, t. I, pp. 73-99.

tuées, on les présente à leurs frères qu'elles n'ont plus vus depuis longtemps; tout cela est bien « dans le goût de l'immortelle *Clarisse* ». On surprend des lettres importantes, on enlève des filles, on suppose des enfants, on punit une mégère qui a causé toutes sortes de malheurs, enfin les héros sympathiques se justifient de toutes les calomnies, ils se marient entre eux et sont heureux. Après tout, voilà un livre utile; « les demoiselles que l'on se propose de bien élever, peuvent le lire non seulement sans danger, mais avec fruit »; c'est à elles qu'il convient, comme on le voit, plutôt qu'aux historiens de Richardson.

Et pourtant on imita *Paméla*, on plagia *Clarisse*, on refit *Grandisson*. Miss Byron avait été enlevée, maltraitée indignement par un brutal qui voulait l'épouser de force; bien entendu elle avait été sauvée au moment le plus pathétique. De tels événements de la vie ordinaire ont frappé l'auteur de *l'Enfant trouvé* ou *Mémoires de Menneville* (1763) qui les répète et qui, ici du moins, s'identifie trop exactement avec Richardson. Un autre reprend le même événement (et vous voyez bien qu'il est plus fréquent qu'on ne le croirait) mais il le complète par une tentative de viol (1). La brutalité anglaise les attire plus que l'exactitude (2); « les couleurs fortes qui caractérisent le pinceau anglais » (3) empâtent leur toile et la barbouillent; le mouvement, l'âme, le goût de la vérité, bref ce qui est supportable encore aujourd'hui dans Richardson leur reste inaccessible.

On adore aussi les situations équivoques communes à Prévost, à la *Nouvelle Héloïse*, à *Grandisson*, à plus d'un

(1) *Maria* ou *Les véritables mémoires d'une dame illustre*, 1765. Le même auteur sauve les gens dans le péril, toujours à la manière de *Grandisson*; des ennemis généreux rendent l'épée qui a échappé à leurs adversaires. (*La Campagne*, 1766.)

(2) DORAT, *Les Sacrifices de l'Amour*, avant-propos : « Il est certain qu'ils l'emportent de beaucoup sur nous dans les peintures fortes. »

(3) *Année littéraire*, 1765, t. III, p. 217 sq.

roman de M^{me} Riccoboni. On se plaît à placer un homme entre deux femmes (1) ou une femme entre deux hommes, et ce n'est pas toujours dans le but de nous avertir des malheurs de l'inconstance (2).

Marivaux sert aux mêmes fins que Richardson. Il n'y aurait là rien d'étonnant, puisque tous deux se font de la composition d'un roman une idée assez semblable et que peut-être le premier fut l'imitateur de l'autre (3). Mais il faudrait être un autre Marivaux, un second Richardson pour faire comme eux, et le XVIII^e siècle dans sa seconde moitié manque justement de Marivaux et de Richardson.

On fit cependant comme eux, dans une certaine mesure, c'est-à-dire qu'on prit dans leurs œuvres ce qu'elles retenant du romanesque le plus grossier. M^{me} Robert (4) fait élever une orpheline chez un curé; elle déguise Verneuil en laquais pour porter une lettre à Adélaïde dans son couvent, comme Valville en porte une à Marianne dans le sien; elle donne à la mère de Verneuil la bonté de M^{me} de Miran. Quant à la psychologie de Marivaux, M^{me} Robert la remplace par des enlèvements (c'est tantôt un duc, tantôt le propre frère de l'héroïne qui l'enlève, tantôt un nègre!); des abbesses retrouvent leurs enfants; on assiste à des accouchements clandestins; on est surpris par des tempêtes et l'on est sauvé de terribles naufrages qui finissent

(1) *Lettres et Mémoires de M^{lle} de G... et du comte de S. Fl...*, 1762; comme dans *Grandisson*, la générosité y est toujours bien payée. Cp. UNCY, *Contes moraux*, 1763, I, pp. 139-164 : *Autre école des femmes*, une des rares nouvelles où un homme entre deux femmes ne soit pas ridiculement romanesque; les auteurs du temps auraient pu y prendre une leçon de discrétion.

(2) DORAT, *Les malheurs de l'inconstance*, 1772 : Mirbelle aime M^{me} de Syrcé et Lady Sidley : « Malheureux de trahir l'une, dit-il, je me verrais avec transport dans les bras de l'autre. » C'est du *Grandisson* en plus libertin.

(3) Les dévots de RICHARDSON l'avouent : « Marivaux avait de la réputation en Angleterre, et s'il est vrai que ses romans ont été les modèles des romans de Richardson et de Fielding, on peut dire que, pour la première fois, un mauvais original a fait faire des copies admirables. » (*Corr. litt.*, 15 février 1763.)

(4) *La voix de la nature ou Les aventures de M^{me} la marquise de ****, 1763.

par rassembler ceux qui se conviennent, soit chez les Cafres, soit dans l'Amérique de *Cleveland*.

M^{me} Riccoboni, bien plus attachante pourtant, ne peut se passer d'accumuler sur une même tête les malheurs les plus inouïs, faisant ses héroïnes infortunées à plaisir, corrigeant *Le Sage* (1) par Prévost, à qui elle emprunte ses Anglais des guerres civiles privés de leurs biens et disgraciés, et par Marivaux (à moins que ce ne soit par Baculard ou encore une fois par Prévost), à qui elle doit les petits-enfants inconnus introduits par des ruses louables auprès d'un grand-père qu'il faut fléchir (2).

Permis donc à l'auteur de l'*Histoire de Miss Indiana Damby* (1767) de reproduire la situation de Marianne éprise du fils de sa bienfaitrice, prête à les marier (3); la voir amoureuse d'un second qui est son propre frère et même d'un troisième qu'elle finit par épouser, tout cela ne nous contrarie pas, pourvu qu'on reconnaisse dans ces intéressantes orphelines des succédanés de l'*Orpheline anglaise* plus encore que de *Marianne* dont les contemporains ne réussissent pas à la distinguer (4).

* * *

III. — PRÉVOST. — Raisons de son succès. Son influence est prédominante.

On aura senti, je l'espère, à la lecture des pages qui précèdent comme l'influence de Prévost domine celle de tous

(1) *Le Diable boiteux* (Amours du comte de Belflor et de Léonore de Cespedès, 1707).

(2) *Histoire de Miss Jenny*, 1762, selon QUÉRARD, mais GRIMM et FRÉRON ne mentionnent ce roman qu'en 1764. Cp. DE LACROIX, *Mémoires d'un Américain*, 1770, 2^e partie.

(3) Encore une situation romanesque de Marianne dans *Histoire de M^{me} Dubois écrite par elle-même*, 1769.

(4) Cp. CHARPENTIER, *Nouveaux contes moraux : Lucile ou La Fermière en petite-maison*, 1767; le sujet vient de l'*Orpheline anglaise*, soit directement, soit par l'intermédiaire des *Heureux Orphelins*, de CRÉBILLON. On trouvera un mélange d'*Orpheline anglaise* et de *Grandisson* dans *Maria ou Les véritables mémoires d'une dame illustre*, 1765.

ses rivaux pendant les trois lustres qui séparent la publication de la *Nouvelle Héloïse* de l'avènement de Louis XVI.

Quoi de plus naturel ? Rousseau enseigne, Richardson s'applique, tous deux sont laborieux ; mais Prévost est né romancier. « Dans ses romans il est romanesque à bride abattue. Il n'est préoccupé ni de faire la satire du genre humain, ni d'approfondir un caractère, ni de peindre la société, ni de faire valoir aucune idée philosophique. La simplicité d'intention ne saurait aller plus loin. Il veut être intéressant, et surtout pour le vulgaire ; mais tout le monde est vulgaire sous un certain point de vue, et l'abbé Prévost connaissait le monde ⁽¹⁾. » Telle est la raison de son incomparable succès ; ses qualités ⁽²⁾ y sont pour quelque chose, mais la naïveté de son romanesque lui valut bien plus d'imitateurs que la naïveté de son âme et de son style.

Rappellerai-je que grâce à lui les aventuriers les plus grossiers ⁽³⁾, les « philosophes » à la suite d'Helvétius ⁽⁴⁾ et les romanciers les plus dépourvus de sens et de goût ⁽⁵⁾ tirent de leur sensibilité je ne sais quel orgueil, et de leur aisance à larmoyer une fatuité que l'on ne s'explique plus.

⁽¹⁾ Vinet, *Histoire de la littérat. franç. au XVIII^e siècle*, 1853, I, p. 181.

⁽²⁾ IDEM, *ibid.*, p. 182, : « La sensibilité, l'extrême bonne foi du récit, la vérité dans la peinture des passions et dans l'expression du sentiment, la grâce naïve et l'abandon d'un style transparent comme l'âme elle-même de l'auteur, tout cela, chez PRÉVOST, se rencontre à un point qu'on n'a pas dépassé. »

⁽³⁾ CHEVRIER, *Le prix du sentiment, Œuvres*, t. II, p. 182 sq., a pour épigraphe : « Malheureux qui n'a pas le plaisir de pleurer ! » On y trouve « la chambre obscure tendue d'un drap noir » où « une lampe sépulcrale rendait une lueur sombre » (p. 184), le bruit de chaînes ; la « voix funèbre et douce » d'un séquestré chez qui l'instinct fait des merveilles, car il lui apprend à baiser la main à la première femme qu'il voit et à se jeter à ses genoux.

⁽⁴⁾ SAINT-LAMBERT, *Les Saisons*, p. 127 :

*Je cède avec plaisir au besoin de pleurer.
Sous un ciel ténébreux, loin du bruit et du monde,
Je cherche un aliment à ma douleur profonde.*

⁽⁵⁾ DELACROIX, *Mémoires d'un Américain*, 1770, p. 74 : Les financiers ont le malheur de ne pas connaître « le plaisir le plus doux, celui de tarir les larmes de la vertu gémissante ».

Il offre le meilleur ⁽¹⁾ et le pire; on se jette sur le pire. C'est lui qui éclaire la précoce Tramarine (elle a douze ans) sur les promesses flatteuses de la mélancolie ⁽²⁾; c'est lui qui guide les « enfants de la nature » à l'idée de l'Être suprême ⁽³⁾; c'est encore lui, peut-être, mais par l'intermédiaire de M^{me} de Graffigny, qui enseigne la passion aux Péruviennes importées en Europe ⁽⁴⁾.

Il a décidément imposé le dogme de l'invincibilité des penchants ⁽⁵⁾ et celui des « fautes honorables » ⁽⁶⁾. Il encourage les fiévreux non à se guérir de leur mal, mais à l'entretenir ⁽⁷⁾, par la raison que l'amour ne va qu'aux

⁽¹⁾ Le germe de Musset qui est dans Prévost se développe lentement et sans continuité; DORAT marque une étape intéressante de sa croissance; cf. les *Malheurs de l'inconstance*, 1772, II, lettre 51 : « J'aime à me pénétrer de mes maux, à m'en nourrir, à m'y concentrer. Ma douleur me plaît et si quelque bien me reste au monde, c'est l'excès de mon désespoir. »

⁽²⁾ M^{me} ROBERT, *Les Ondines*, 1768 : « Sans avoir d'objet déterminé, elle éprouvait déjà cette mélancolie qu'on pourrait mettre au rang des plaisirs, quoique souvent elle ne serve qu'à en désirer de plus vifs. Déjà Tramarine soupirait, déjà elle se plaisait dans la solitude. » Cp. DORAT, *Les Malheurs de l'inconstance*, lettre 7 : « Cette douce tristesse qui ne va jamais sans quelques dispositions à l'amour, et qu'il nourrit après l'avoir produit. »

⁽³⁾ M^{lle} UNCXY, *Contes moraux*, 1763, t. III, p. 340 : *Le philosophe de lui-même*.

⁽⁴⁾ *Les Promenades ou Les Rendez-vous de Versailles*, 1763.

⁽⁵⁾ M^{me} D'ARCONVILLE, *Histoire de Polydore et d'Emilie*, 1761 : Un adultère éprouve des remords, mais il a une bonne excuse : « Nous sommes bien peu maîtres de nos penchants »; l'auteur n'insiste pas, c'est sans doute qu'il n'est pas touché par Prévost. Mais voyez BASTIDE, *Contes*, 1763, II, p. 1 : *Les trois infortunés*. « Quand on aime, le seul sentiment qu'on doive laisser paraître avec éclat, c'est l'amour; ses droits sont avant ceux de la gloire, ou du moins la gloire ne doit s'armer qu'avec autant de regret que de douceur contre un sentiment qui veut l'assujettir; nul objet dans l'univers ne mérite autant d'égards qu'un amant. »

⁽⁶⁾ M^{me} D'ARCONVILLE, *Mémoires de Mademoiselle de Valcourt*, 1767 : « Ecrire sa vie, c'est écrire l'histoire de ses erreurs et de ses faiblesses. On a beau faire son apologie dans les situations critiques, on découvre toujours l'endroit faible, quelque art qu'on emploie pour le cacher. Tout homme ment, s'il n'avoue pas qu'il a eu des torts. Je ne sais même (ceci paraîtra sans doute un paradoxe) si celui qui en a le moins est toujours celui qui vaut le mieux », p. 1.

⁽⁷⁾ *Les effets des passions ou Mémoires de M. de Floricourt*, 1768. Dans le livre IV du tome II, voyez le caractère de Vareuil, qu'on a fait moins à quinze ans sans le consulter : « Il ne pouvait être tranquille, tout l'embrasait; à chaque pas il était tenté de faire des démarches impru-

belles âmes⁽¹⁾. Il prétend régler l'usage des passions⁽²⁾, mais on le sent tout prêt à en justifier les abus.

Plus encore que sa théorie de l'amour et que son type de l'homme sensible poursuivi par la fatalité, les inventions romanesques de Prévost ont obsédé les contemporains de Rousseau et de Richardson; on admire *Manon*, mais on imite « les situations intéressantes et fortes » de *l'Homme de qualité*, de *Cleveland*, du *Doyen de Killerine*.

On l'aime pour son honnêteté et pour sa prédilection à peindre le pathétique et l'amour. « Si l'art n'est pas assez profond pour nous ôter toute idée de fiction, il est assez ingénieux pour nous obliger à nous y prêter. Tous les sentiments qu'il met par écrit jaillissent d'un cœur si fécond, si sensible, si honnête, que nous l'écoutons comme un ami qui nous ferait le récit des malheurs qu'il aurait essayés... Le sombre qui y règne cause une mélancolie douce et non une amertume déchirante⁽³⁾. » « La sombre horreur » de ses tableaux cause « un plaisir secret⁽⁴⁾ ». Grand dans le pathétique, il l'est peut-être plus dans la peinture de

dentes; s'il rentrait, il était prêt à se casser la tête contre les murs de sa cellule. Sa vie était une ivresse et un tourment perpétuels; il la passait à brûler, à désirer, à désespérer. » (T. II, p. 149.) Il écrit comme Prévost sur des souvenirs cruels qui ne l'accablent plus, mais qui l'attendrissent. Il y a un souterrain avec les cercueils requis dans le livre II du tome I.

⁽¹⁾ CAZOTTE, *Ollivier*, 1763 : Le sinistre Inare n'a pas d'amour pour la princesse qu'il veut épouser : « Un mouvement si noble n'était pas fait pour un cœur aussi dépravé » (chant premier). CARMONTELLE, *Le triomphe de l'amour*, 1773, p. 19 : « Les passions qu'il y a dans un galant homme mettent ses vertus en action, quand elles ne servent qu'à déshonorer les autres. »

⁽²⁾ M^{me} DE MIREMONT, *Mémoires de M^{me} la marquise de Crémly*, 1766 : « L'amour n'est point un mot, mais un sentiment réel, qui loin d'avilir notre âme, lui donne du ressort, l'élève, l'agrandit, et nous porte à la vertu quand nous avons assez d'empire sur nos penchants pour en régler les effets. » (Edition de Lyon de 1773, I, 61, cp. I, pp. 86-87.)

⁽³⁾ BARTHE, *La folie femme*, 1769, t. II, p. 41, cp. *Ann. litt.*, 1764, t. VI; FRÉRON définit son attrait par « sa manière, cette chaîne intéressante par laquelle il sait lier les aventures les unes aux autres, le ton pathétique de la douleur et d'un sentiment profond, ces tableaux sombres qui répandent dans l'âme une certaine horreur qu'elle ne saurait définir, mais qu'elle n'éprouve point sans plaisir ».

⁽⁴⁾ JONVAL, *Les erreurs instructives*, 1765, p. 116.

l'amour. C'est un « très grand auteur érotique », et le plus grand de tous : « De notre temps même, quel homme dans aucune nation, a traité le sentiment et la volupté avec plus de flamme et de profondeur que notre illustre abbé Prévost (1)? » Il est l'homme des « grandes passions »; « il approfondit, il épuise le sentiment (2) ». Lorsque ses imitateurs multiplient les sombres aventures, on a beau les trouver peu naturelles « elles attachent cependant (3) »; pourvu qu'elle vienne de Prévost et soit bien noire, toute situation est « intéressante et bien peinte (4) ». *Manon Lescaut* est hors de pair (5); « qui n'a pas baigné de larmes *Manon Lescaut* doit renoncer à tout ouvrage de sentiment (6) ». Mais quelle indulgence aussi pour les « invraisemblables rencontres » de *Cleveland* (7)! Depuis que Prévost ne compose plus de romans et qu'il a cessé d'adapter ceux de Richardson, il en a paru bien peu qui soient « dignes d'être tirés de la foule (8) ».

Or, s'il mérite d'être lu, il est excellent à copier (9). On ne s'en fit pas faute. Fréron note la ressemblance entre tel personnage de M^{me} Riccoboni et tel autre du *Doyen de Killerine* (10); combien d'épisodes aurait-il pu signaler au cours de ses analyses de romans en indiquant le tome de l'*Homme de qualité* et de *Cleveland* d'où ils sont tirés!

Contant d'Orville copie l'*Homme de qualité* dans les *Mémoires d'Azéma* (1764); un anonyme fait de même dans la *Belle Berruyère* (1765); Galtier de Saint-Symphorien

(1) *Ann. litt.*, 1765, VIII, p. 193.

(2) LA DIXMERIE, *Les deux âges du goût*, 1770, p. 266.

(3) *Ann. litt.*, 1766, VI, p. 269 sq.

(4) *Ibid.*, 1768, t. III, p. 289 sq.

(5) LA DIXMERIE, *Toni et Clairette*, 1773, p. LIII; le même, *Les deux âges du goût*, p. 266.

(6) BARTHE, *La jolie femme*, 1769, t. II, p. 41.

(7) *Ann. litt.*, 1764, VI, pp. 31-32.

(8) *Ibid.*, 1771, t. VII, p. 289.

(9) « Les romans de l'abbé Prévost peuvent servir de modèles », *Ann. litt.*, 1765, V, p. 250.

(10) *Ann. litt.*, 1766, VII, 195.

dans les *Confessions de M^{lle} de Mainville* (1768); un autre romancier dans le *Bon fils* (1769); un auteur d'héroïdes dans une *Lettre du chevalier de Séricourt* (1772); en 1772, d'Ussieux feint de traduire de l'espagnol des *Nouvelles* qui doivent certes plus à Prévost qu'à Cervantès. Combien de « commandeurs (1) », combien de gentilshommes retirés dans leurs terres, et combien de diables qui se sont faits ermites, font figure de l'Homme de qualité, précepteurs indulgents pour jeunes amoureux! Cleveland a policé les Abaquis; il convient donc de rendre aux Hottentots ou aux Caraïbes le même office généreux (2); on l'a élevé dans un souterrain : cette éducation originale devient habituelle.

Mais je ne pourrais citer toutes les aventures extravagantes dont Prévost a doté le roman français du XVIII^e siècle. Il n'y a non plus aucun intérêt à rechercher l'origine de tant d'incestes (3) rarement consommés d'ailleurs et de tentatives de viol si nombreuses et par trop semblables. Mais il faut signaler la prédilection pour la violence et l'équivoque dont ils sont les signes parce qu'elle dominera le roman envisagé dans son ensemble pendant un siècle encore, à travers l'époque napoléonienne et le romantisme où Roger de Beauvoir, Frédéric

(1) Par exemple celui de CARMONTIELLE, *Le triomphe de l'amour*, 1773.

(2) Abbé LAMBERT, *Mémoires et aventures de don Inigo de Pasparilla*, 1764. Anonyme, *Voyages et aventures du chevalier de ****, 1769.

(3) M. A. DE ROUMIER, dame Robert, *La voix de la nature*, 1763. Adélaïde est enlevée par son frère, qui ne sait qui elle est. — CONTANT D'ORVILLE, *Mémoires d'Azéma*, 1764 : L'amour criminel d'Ozakoi pour sa fille Azéma force celle-ci à fuir. — Même motif dans *Les Bonnets* ou *Talemik et Ziméa*, 1765. — P. BARET, *L'Homme* ou *Le tableau de la vie*, 1764 : Il aime sa sœur, il est aimé de sa mère, mais on reconnaît qu'ils ne sont pas parents. Amour du frère pour sa fausse sœur, du père pour sa fausse fille, amour d'un père pour une inconnue qu'il reconnaît plus tard pour sa fille : CONTANT D'ORVILLE, *La Destinée*, 1766. Indiana aime son frère sans savoir qu'il l'est : *Histoire de Miss Indiana Damby*, 1767. — Une fille de quinze ans accusée d'inceste : L.-L.-J. DE MONTAGNAC, *Mémoires du chevalier de Kilpar*, 1768. — Un homme recueille une petite mendicante s'en éprend et découvre qu'elle est sa fille : RESTIF, *La Fille naturelle*, 1769. — Les amours faussement incestueuses de Lorezzo et de Nina perdent tout caractère scabreux dans *Lorezzo* de BACULARD, 1774.

Soulié et leurs compères sauront les adapter au goût du jour.

* * *

IV. CRÉBILLON et M^{me} RICCOBONI.

La constance du choix que l'on fit dans les romans de M^{me} Riccoboni est également remarquable : on passe à côté de l'idée, on retient le fait romanesque. On reproduit surtout la situation de la jeune fille ou de la veuve qui aime un homme marié et qui attend le veuvage de celui-ci pour l'épouser (1).

Rares sont les romanciers qui consacrent une page à la psychologie même la plus banale. Il y en a pourtant quelques-uns de l'école de Crébillon et de M^{me} Riccoboni qu'il serait injuste de confondre avec les pseudo-imitateurs de Prévost et de Richardson.

La renommée de Crébillon est très grande à ce moment; sa manière est monotone, sa vision étroite, mais l'exactitude de ses tableaux, qu'il répète sans cesse sans jamais les renouveler, n'est niée de personne. Sa fidélité est si grande que c'est même une question « de savoir si M. de Crébillon a peint ses petits-maîtres d'après nature, ou si nos jeunes gens n'ont pas plutôt pris leurs manières impertinentes et ridicules dans ses livres en se faisant les singes de ses héros (2) ». Quel auteur pensez-vous qui plaise

(1) Est-ce pour répondre à ce goût que M^{me} d'Arconville traduit de M^{me} Behn, en 1761, l'*Histoire d'Agnès de Castro*? Constance meurt du chagrin de se croire trompée; elle ordonne pourtant à son mari, Dom Pèdre, d'épouser Agnès, celle de ses filles d'honneur qu'il aime. — *Lettres de M^{lle} de Jussy*, 1762 : M^{me} de Crécy aime M. d'Ombreval; elle invite M^{lle} de Jussy à l'épouser. — *Lettres et Mémoires de M^{lle} de G*** et du comte de S. Fl****, 1762 : M^{me} de S. Fl***, mourante, invite à s'épouser son mari et M^{lle} G***, dont elle a deviné l'amour. — *Elizabeth*, 1766 : Elizabeth aime Luzan; par dévouement pour sa mère pauvre, il se marie à une autre; M^{me} de Luzan meurt et Elisabeth épouse le veuf. — DE BRUIX, *Sennemours et Rosalie de Cirraye*, 1773 : Exactement le sujet des *Lettres de Milady Catesby*.

(2) *Corr. litt.*, 1^{er} mars 1761.

davantage aux femmes, non sans les inquiéter un peu par trop de clairvoyance? Est-ce Prévost, Rousseau, Richardson? « Qui? Mais vous ne parlez pas de l'auteur le plus délicat, le plus ingénieux, de celui qui réunit le plus de finesse et d'esprit et qui a vu notre cœur en détail; de cet homme, enfin, qu'on croirait volontiers avoir été femme... Comment peut-il, sans avoir passé par cette métamorphose, nous connaître si bien et mieux que nous ne nous sommes jamais connues?... — Est-ce le spirituel Marivaux? — Oh! non, c'est mieux. — Comment mieux! — Oui, c'est l'auteur du *Sylphe*, des *Egarements*, du *Sopha*, du *Tanzay*... *Le Sopha*! Ah! quelle profondeur, quelle finesse! Quelle anatomic déliée! Que de choses! Que de vérités!... Je suis idolâtre de cet auteur, et c'est pour la vie (1). » Cette opinion n'est pas isolée vers 1770 (2).

Ses lecteurs ont dû être nombreux; ses imitateurs (parmi lesquels il faut le ranger lui-même tout le premier) ne sont que ses plagiaires. M^{me} d'Arconville (3) écrit un roman épistolaire tout différent de ceux de Richardson : c'est ici un véritable et naturel échange de lettres où deux amants séparés se préoccupent sans y trop réussir et dans une manière tout abstraite de marquer les degrés d'espoir et de déception de l'amour muet qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. M. de Norville tente de nous montrer en M^{me} de Mirevaux une princesse de Clèves prête à s'amoindrir et à se dénaturer puisqu'elle cherche des consolations dans l'amour (4); elle est incapable de se refuser à son médiocre

(1) BARTHE, *La jolie femme*, 1769, t. II, pp. 42-43.

(2) Cp. DORAT, *Les sacrifices de l'amour*, 1771, *Avant-propos* : Crébillon, « philosophe charmant... juste appréciateur du siècle, peintre profond de la frivolité, qui s'est ménagé des vues sur tous les boudoirs ».

(3) *L'amour éprouvé par la mort*, 1763; reproduit sous le titre : *Lettres de M. de Norville à M^{me} de Mirevaux*, 1775.

(4) « En elle, tout est sentiment ou le fait naître. Les passions n'auraient jamais été pour elle de purs amusements; elles l'eussent maîtrisée et elle en eût été l'esclave; mais celle de la vertu a été la plus forte et lui a fait surmonter toutes les autres. »

amant, et en même temps elle se dit « victime continuelle de ses remords ». C'est donc une réplique du premier roman de Crébillon ⁽¹⁾ et de *Fanni Butlerd*, avec la différence que Crébillon est d'esprit plus ouvert, et M^{me} Riccoboni plus vive, plus familière, peut-être même un peu triviale.

Les Mémoires de M^{lle} de Valcourt (1767) du même auteur accusent encore la parenté de Crébillon et de M^{me} de Lafayette, imités tous deux sans trop de contradiction. La forme est lâche, rien n'est serré de près, mais le ton est naturel, les notations parfois charmantes dans la description du manège d'amoureux très jeunes qui n'osent se regarder, mais recherchent toutes les occasions de se rejoindre et de parler d'eux.

Barthe copie plus platement et sans discrétion les *Egarements du cœur et de l'esprit*. Il entraîne le roman de Crébillon sur la pente où nous l'avons vu s'engager : les conclusions moralisantes que Crébillon laissait au lecteur le soin de tirer, sont exposées ici tout au long. Le monde des *Egarements* était dangereux, mais les héros s'y plaisaient, maintenant ils le maudissent et le fuient; les femmes galantes elles-mêmes envient les paysans d'idylle. La lassitude de la vie factice ⁽²⁾ et de la nature arrangée des jardins français aboutit à l'humeur : par réaction on met volontiers « un potager dans un parterre » et par là on se montre « philosophe ⁽³⁾ ». Le roman de Barthe,

⁽¹⁾ La lettre 43 des *Lettres de la marquise de M*** au comte de R****, qu'il ne réussit pas à épuiser, fournit à l'auteur toutes ses idées.

⁽²⁾ Contre le libertinage : *Les succès d'un fat*, 1763. Contre la vie factice : M^{me} DE SAINT-GERMAIN, *Lettres d'Henriette à Emilie*, 1763. (L'auteur, lasse du monde, se retire à la campagne et feint de traduire de l'anglais les lettres de deux jeunes filles : Henriette est prête à aimer Sir Georges, libertin qui, comme elle, aime le monde; elle rebute un homme sérieux, M. Lovewell, qui vante la vie à la campagne. Elle apprend à temps que Sir Georges a séduit à Paris la fille d'un marchand; celle-ci est devenue la femme de chambre d'Henriette; Sir Georges tente même de violer Henriette; aussi épouse-t-elle M. Lovewell.)

⁽³⁾ Les paroles suivantes, assez justes pourtant, sont attribuées pour les besoins de la cause à la femme la plus vicieuse : « La nature ! voilà

nullement banal malgré tout, souffre beaucoup d'une comparaison avec son devancier Crébillon et plus encore avec son successeur Choderlos de Laclos qui lui doit peut-être quelque chose et dont il se rapproche du moins par les rôles de M^{mo} de Lorevel et du « corrupteur », ébauches de M^{mo} de Merteuil et de Valmont.

Carмонтelle (1) joint aux mondains et aux roués de Crébillon les femmes « sentimentales (2) », indulgentes aux autres (3), pour pouvoir l'être sans trop d'injustice envers elles-mêmes. Le mariage XVIII^e siècle est devenu comme une institution (4); les plus honnêtes femmes sont accueillantes aux jeunes gens, elles n'offrent rien mais ne découragent guère. Par un contraste facile, Carмонтelle oppose à cette société affectée l'homme de bon sens (5) et le

un grand mot dont le moindre pédant me bat sans cesse l'oreille. La nature, que signifie ce mot? Je suis aussi la nature, moi, en faisant ce qui me plaît. » On lui réplique : « Ah ! madame, vous n'y êtes pas : on suit la nature quand on vit sous les lois simples de nos besoins ordinaires, quand on écarte les besoins factices. » La jolie femme : « — Je ne reste pas ici, car tu me donnerais des vapeurs... vis avec la nature, sous les lois de la nature, dans l'exacte nature. Lis ton Rousseau, cueille ta salade, donne audience à des gueux, extasie-toi avec ton vicaire, bâtis des ruines; adieu... » (*La jolie femme*, 1769, t. II, p. 16 sq.)

(1) *Le triomphe de l'amour sur les mœurs de ce siècle* ou *Lettres du marquis de Murcin au commandeur de Saint-Brice*, 1773.

(2) T. I, p. 27 : « Tu crois donc que les femmes pensent ici? — Mais comme ailleurs. — Point du tout, mon ami; les plus réfléchies sont les sentimentales. — Les sentimentales? — Oui; je les appelle comme cela, c'est-à-dire celles qui affectent le sentiment, qui en peignent sans cesse les délices... mais qui n'en sont pas pour cela plus conséquentes. »

(3) T. I, p. 29 : « Autrefois les femmes méprisaient les filles; à présent elles affectent de les trouver jolies, bien faites et très bien mises. »

(4) T. I, p. 80 : « — On ne s'aime donc point? — On s'aime sans se gêner, on préfère la liberté à tout; les femmes, en la laissant à leurs maris, ont gagné la leur; et il n'y a point de jalousie de part et d'autre. » Cp. BASTIDE, *Contes*, 1763, t. IV, p. 1 : *L'amant anonyme* (reproduit par M^{lle} UNCEY, *Contes moraux*, I, p. 244). Un mari laisse sa jeune femme libre de son cœur; elle en ressent du dépit, quoiqu'elle en aime un autre à qui d'ailleurs elle résiste avec toute la rigueur de la vertu. On laisse entendre que, le mari mort, ils s'épouseront. — BASTIDE, *Contes*, I, p. 112 : *La Femme singulière* : Très XVIII^e siècle; un mari convoite une amie de sa femme; cette amie avoue à la femme qu'elle est prête à céder. La femme, la mort dans l'âme, permet au mari d'avoir l'amie. On ne se plaint que d'une chose : l'amie ne cache pas assez leur situation aux yeux de l'épouse.

(5) T. I, p. 150 : « Croyez-vous que ce soit respecter beaucoup une femme que d'en être amoureux? — Mais il y a des manières d'aimer. — Le

jeune homme naïvement épris dont il a trouvé le modèle dans les *Egarements*. Hélas ! Il y mêle aussi des perfides à la Prévost, et ne connaît que l'agaçante méthode des pires impuissants : on doute quand il faudrait croire, on se tait quand il serait tout simple de parler, les malentendus sont arrangés à plaisir et se dissipent à la diable.

Aussi, pour retrouver un certain art dans la peinture du milieu observé ou inventé par Crébillon, faut-il se tourner du côté de M^{me} Riccoboni. De tous les romans du siècle, nous l'avons dit, les siens ont le moins vieilli. Elle ne sacrifie pas à la mode ; quoiqu'elle ait des idées communes avec M^{me} de Lafayette et d'autres avec M^{me} de Staël, elle n'a aucune intention d'école. Le monde qu'elle étudie est celui de Crébillon et de tant de petits imitateurs de ce dernier ; il est curieux que cette ancienne actrice l'ait vu vertueux, naturel, simple, nullement roué, honnête dans toute la force du terme. Elle donne mieux que tous, non l'image, mais l'idée de la bonne compagnie. Richardson ne lui a rien enseigné : elle ne montre pas, elle indique brièvement les péripéties les plus importantes, ne raconte guère une scène, mais marque son utilité pour le progrès de l'action et ses effets sur l'âme des personnages.

Elle a peu d'imagination ; dans les *Lettres d'Adélaïde de Dammartin* (1766), elle reproduit à peine changée une intrigue qui lui a déjà servi : un homme marié aimé par une femme honnête et tous deux obligés d'attendre et honteux de désirer la mort de la femme qui d'ailleurs arrive à point pour leur permettre de s'épouser. Malgré les efforts de l'auteur pour dissimuler l'équivoque de cette situation, le lecteur ne peut s'empêcher d'en être choqué. Pourquoi ? Car il y a bien d'autres choses plus répugnantes dans le roman de l'époque. C'est qu'elle a peint ses héros trop purs, trop honnêtes. Ses personnages, d'autre part, ne

diable m'emporte, vous me faites rire, vous autres femmes, avec vos manières d'aimer ! Comme si tout cela ne revenait pas toujours au même ; c'est un peu plus tôt, un peu plus tard, et voilà tout. »

sont pas des entités, des Milord Edouard, ce sont des hommes éclairés mais sujets aux faiblesses humaines et surtout à une vanité qui laisse d'ailleurs leur honnêteté intacte, qui les date de 1766 et non d'après 1789 comme apparaît quelquefois Milord Edouard. Elle voit l'actuel, Rousseau imagine l'avenir; elle regarde autour d'elle, et Rousseau, après s'être contemplé, récrimine.

M^{me} Riccoboni gardera des lecteurs et des éditeurs jusque dans le XIX^e siècle; la durée relative de son succès nous avertit déjà de ne pas juger son siècle par elle : son talent, quoique borné, fut assez divers pour plaire à ses contemporains et pour présenter encore après un demi-siècle un certain idéal du roman féminin qu'on n'y avait pas aperçu tout d'abord.

* * *

V. Le conte moral.

La vogue des *Contes moraux* de Marmontel (1) est plus significative. Son type de l'honnête homme bienfaisant pour ses fermiers, familier avec ses paysans, aimé et honoré de tout le monde reparait partout (2); l'honneur des petites gens trouve des défenseurs emphatiques; mais le ton surtout, l'intention trop peu dissimulée de mener les libertins droit à la vertu au bout de chaque conte comme à un fossé inévitable, en un mot la fausseté du conte moral a gagné de tous côtés. Des mères infâmes offrent

(1) Voyez GRIMM, FRÉRON, LENEL, GAFFE. Je ne note que les appréciations que j'ai trouvées aux endroits où on ne les cherche pas généralement, les autres étant trop nombreuses et bien connues. CHEVRIER lui-même constate le succès des *Contes moraux*, *Le Colporteur*, I, p. 30. De même l'abbé DULAURENS, *Imirce*, 8^e édition, Versailles, s. d., p. 156. MAUVILLON, *Paradoxes moraux et littéraires*, 1768, p. 162 : « Les sentiments délicieux que ces contes inspirent, la finesse des détails, ce portrait naïf du cœur et de tous ses mouvements qui s'y trouve à chaque ligne, en font la lecture la plus utile et la plus charmante. » L'épisode de Damon et de Lise, des *Saisons*, est commun; Saint-Lambert en a fait du Marmontel tout pur.

(2) Par exemple, BASTIDE, *Contes*, t. I, p. 174 : *Le Sage*.

leurs jeunes filles à des hommes généreux qui préfèrent les remettre dans le bon chemin, comme de vulgaires héros de Duclos, quitte à revenir après sur leur vertueux mouvement, selon le travers de Restif⁽¹⁾. Cela après tout est encore humain.

Mais il y a pire. Les défauts, c'est-à-dire la partie didactique de l'œuvre de Prévost, de Crébillon, de Richardson et de Rousseau, ont fait oublier leurs qualités. Une déformation monstrueuse de l'idéal de Prévost appliqué aux mondains de Crébillon selon la méthode enseignante de Marmontel, devait aboutir à la plus fausse de toutes les idées. Partant de l'axiome des « fautes honorables » on le détourne de son sens : l'homme sensible, dès qu'il devient coupable, prouve par là même l'exceptionnelle qualité de son âme, les plus sages diront : l'exceptionnelle délicatesse de ses organes⁽²⁾. Le cliché s'établit du libertin redressé au contact d'une femme vertueuse⁽³⁾; lorsqu'on a écrit le conte, on fait comme Esope, on ajoute une morale : cette fable montre que « il n'y a point d'homme quelque étourdi, quelque vicieux qu'il soit, qu'une femme aimable et sensible ne ramène pourvu qu'il ait un cœur⁽⁴⁾ »; et quel homme a plus de cœur qu'un libertin?

Plusieurs années se passeront encore avant la réaction que marquera le livre si lucide de Choderlos de Laclos; en attendant, le siècle de Louis XV se ferme par une conclusion qui était impliquée dans son principe. Cleveland et Fanny s'épousaient à la sauvage, et rien n'était plus légi-

⁽¹⁾ *Lettres de Milord Rodex*, 1767.

⁽²⁾ Parmi ces sages, un fou très clairvoyant, RESTIF DE LA BRETONNE : « Il n'est, dit-il, guère de ces hommes portés au plaisir avec emportement qui n'aient l'âme très sensible; ce n'est même que la délicatesse de leurs organes qui les rend avides de sensations agréables. » (*La Femme dans les trois états*, 1773, t. I, p. 223.) C'était déjà l'opinion de JONVAL, *Les Erreurs instructives*, 1765.

⁽³⁾ BASTIDE, *Contes*, t. IV, p. 74 : *Le Pouvoir de la vertu*. « On pourra toujours changer les mœurs des hommes les plus dévoués au plaisir. » Telle est la morale.

⁽⁴⁾ DORAT, *Floricourt, histoire française*, 1765.

time dans leur isolement au milieu des Abaquis. Diderot ne fait que généraliser cet expédient exceptionnel; Taïti, c'est fort loin, aussi loin que l'Amérique de l'abbé Prévost; c'est fort romanesque, plus romanesque même et plus délibérément faux que les îles imaginaires. Mais le siècle ne s'en aperçoit pas, et il suit la pente où l'avaient engagé la « philosophie » et la morale de la complaisance. Il a méconnu ou proscrit la réserve qui fait l'honnête homme : la modération est un mot qui n'a plus de sens à ce moment-là. On n'a pas voulu voir les effets du libertinage, ou de la liberté absolue, dès qu'on en fait le principe d'une société policée. Un type d'homme se généralise qui a quelque ressemblance avec le père-philosophe de *Sara Th.* qui jamais ne s'effraya « des conséquences d'un système qu'il avait adopté ou d'un parti qu'il avait pris ».

Mieux encore, on a traité la réalité comme Diderot les relations de voyage de Bougainville; l'homme de 1760-1770 ajoute à la vie un *Supplément* qui la corrige et par conséquent la fausse. Fort éloigné de la littérature des gauloiseries, des conteurs du XVI^e siècle ou de La Fontaine, il commence par transformer l'amour sensuel en le représentant comme exagérément voluptueux; ce n'est pas tout : l'honnête Bougainville avait du moins eu la décence de signaler les terribles revanches de la nature; Diderot efface de sa peinture idyllique de Taïti jusqu'aux maladies vénériennes qui y étaient générales.

Qu'on me passe ces mots; c'est parler grossièrement, j'en suis d'accord, mais c'est ainsi. Une certaine franchise — celle de Bougainville — nécessaire après tout, qui peut paraître inconvenante aujourd'hui, fut alors de la plus honnête et de la plus exacte décence.

Le siècle brutal que fut le XVIII^e manqua de tant de sortes de délicatesse, qu'on en perdit le sens des mots. Fréron lui-même, représentant le parti antiphilosophique, cède à la poussée de toute une foule qui l'entraîne; pour lui, la pornographie n'est pas blâmable, sauf peut-être

lorsqu'un vieillard s'y attarde, et les ouvrages licencieux le fâchent beaucoup moins que « la plupart des livres modernes qui, sous le masque et les apparences d'une prétendue philosophie, établissent des principes d'une anarchie condamnable et plus propre à gâter les esprits et à corrompre les cœurs que ces folies qu'enfante un cerveau échauffé par une effervescence de sang que le temps a soin de réprimer (1) ».

Or, un moment vient où philosophie, pornographie et violence (2) s'unissent et, l'un poussant l'autre, imposent aux contemporains la conception la plus mensongère de la vie.

La lecture des romans, pour nous qui les relisons au XX^e siècle, contredit formellement le poncif sous lequel on a représenté maintes fois les hommes d'alors — et l'on se laisse aller à le dire, par amour de la vérité d'abord, un peu aussi par l'humeur que donne le faux XVIII^e siècle, léger, pimpant, discret, celui du mobilier, des faveurs mauves, des tentures gris perle, celui de Watteau, de Couperin, de Gravelot et d'Eisen, celui des Goncourt.

Et pourtant, il faut aimer le XVIII^e siècle à l'égal des autres : dans ses saints; seulement, ce sont des saints laïques, un Turgot, un Condorcet; ils n'apparaîtront que plus tard.

Pour le roman, avant Restif et Laclos dont nous sommes pressé de parler, il n'y eut donc pas un auteur original après Jean-Jacques Rousseau. La littérature de la France déchoit au moment de son effacement politique. C'est que la vie est ailleurs. Les bons esprits haïssent le présent de toute la force de leur honnêteté impuissante et, jusqu'aux médiocres, tous se sentent troublés par de sourdes inquiétudes. On jouit du bonheur de vivre, du plaisir de vivre

(1) *Année littéraire*, 1760, t. VI, p. 283 sq.

(2) CARMONTELLE, *Le Triomphe de l'amour*, 1773, t. I, p. 149 : « Les hommes, en général, ont l'âme grossière dans ce siècle-ci...; il n'y a plus d'amour, par conséquent plus de politesse, plus de galanterie. »

et la nation française est une heureuse nation. « Heureuse nation! Qui avez de jolis appartements, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies ariettes, qui prisez avec fureur ces charmantes bagatelles, puissiez-vous ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légère existence (1)! »

(1) Ces mots terminent le roman de BARTHE, *La jolie femme*, 1769.

CHAPITRE VIII.

Le règne de Louis XVI.

Sa stérilité. Le trône et l'autel sont méprisés. La sensiblerie.

Les quinze dernières années de l'Ancien Régime comptent parmi les plus stériles de toute l'histoire de la littérature française. Sauf un homme d'esprit et un artiste, Beaumarchais et Bernardin de Saint-Pierre, rien qui soit resté vivant; les œuvres les plus curieuses sont de transition; elles unissent, par exemple avec Loaisel de Tréogate, le romantisme de l'abbé Prévost au romantisme proprement dit et n'ont plus pour nous que ce genre d'intérêt. Les œuvres qui furent le plus efficaces à ce moment n'ont rien de littéraire : de Montesquieu on a déchu à Raynal. Tout se vulgarise ⁽¹⁾, ou mieux, tout devient vulgaire, idée et forme. Les *Etudes de la nature* elles-mêmes, si neuves pour la notation artistique des images, sont le livre d'un faux homme sensible plus gravement niais et plus insupportable que Baculard, et c'est beaucoup dire.

On ne peut tout expliquer, mais considéré par delà le recul de plus d'un siècle, l'amoindrissement de l'époque

⁽¹⁾ Le petit-maître a fait du chemin depuis Crébillon. Il est « penseur, politique, grand seigneur, bourgeois, artisan, palefrenier, Français, Anglais tour à tour. L'agriculture, la législation, la philosophie morale, la physique, l'astronomie, la finance, le commerce, le spectacle, le jeu, l'amour, les chevaux et les femmes, tout cela est de son ressort. Discuter toutes les matières, décider toutes les questions, est pour lui l'affaire d'un entretien de quelques minutes. Changer l'ordre des sociétés, recréer le monde, faire marcher sur de nouvelles roues la grande machine de l'univers, lui est aussi facile que de faire des nœuds ou arranger des fleurs. » (LOAISEL DE TRÉOGATE, *Ainsi finissent les grandes passions*, 1787, t. II, pp. 193-194.)

sous ce rapport paraît commandé par les circonstances; l'écrivain du règne de Louis XVI est par nécessité un plagiaire. Dès qu'il considère la société qui l'entoure, dont il vit ou dont il pâtit, le voilà forcé de répéter Montesquieu, Voltaire, Rousseau. Tout a été dit; il arrive au bout d'un siècle de critique obstinée; les pages qui surprenaient dans La Bruyère peuvent encore s'écrire en 1775; mais reproduites si tard, elles ont perdu la sobriété, la netteté qui les faisaient émouvantes, elles sont dépréciées comme une monnaie très répandue; dans la république des lettres, ce sont les assignats de l'époque.

Car rien n'a changé depuis Louis XIV; la société ne s'ajuste pas mieux à ses cadres surannés. Ceux qui souffrent se taisent encore, mais on parle pour eux; danger plus grand : ceux qui jouissent ont des scrupules; les uns appellent, les autres redoutent un bouleversement très prochain qui inscrira brusquement dans la loi le résultat de la transformation lente qui s'est achevée dans les mœurs et dans les esprits au long des soixante-quinze premières années du siècle « éclairé ». La politique est devenue polémique; on passe sans cesse de l'idée abstraite de justice aux abus qu'elle condamne; toute institution sociale, examinée dans les faits précis dont elle est la source, est jugée selon le sens commun, par le bien et le mal immédiats qu'on y découvre; mais comme elle s'insère dans une série cohérente de coutumes établies sur la même base périmée, on ne peut toucher à l'une sans ébranler les autres, et de la multiplicité des faits déclarés fâcheux, on dégage un verdict qui par delà les abus tangibles, atteint leur principe; les injustices et l'idée d'injustice concourent donc à préparer une transformation radicale et violente, dont l'expression aurait pu être artistique.

Elle ne l'a pas été, parce que, sans compter le péché de sensiblerie, les plus sincères sont en somme des attardés. Malgré qu'en aient les partisans de la conception matéria-

liste, l'histoire l'a voulu ainsi : l'idée l'emporte sur le fait, c'est elle seule qui lui donne un sens, qui tire les enseignements, et par conséquent c'est elle qui convainc. Or, la conviction ici était achevée dans les esprits les plus différents bien avant qu'ils ne prévissent l'occasion de réaliser ses exigences. On était déjà converti par l'idée lorsque, quinze ans avant 1789, la vieille société commença à céder de toutes parts sous la pression des faits. En 1768, l'abbé Coyer, reprenant le texte même d'un *Mémoire* (1) déjà vieux de dix ans, avait publié *Chinki* (2) et s'était attaqué à l'institution des corps de métier; ce ne fut qu'en 1775 qu'un édit les supprima. Montesquieu, dès 1748, s'était élevé avec une sobre et puissante ironie contre l'esclavage des nègres; le livre de Raynal popularisa la protestation de son grand devancier et c'est à la veille de la réunion des Etats Généraux seulement que se constitua la Société des Amis des Noirs. On en peut dire autant de plus d'une réforme importante; l'idée, quoique imposée par les faits, végète, longtemps dédaignée, avant de se traduire en actes et de conduire les hommes à contrôler puis à détruire les abus qui lui ont donné naissance. Or ce contrôle, on l'avait entamé depuis le commencement du siècle; pour être original, il eût fallu rebrousser chemin, vanter les hontes du règne de Louis XV, soutenir contre tout le monde la légitimité du droit divin et la nécessité des misères qu'il autorisait.

Le Bien-Aimé mourut méprisé de tous; son corps mené à Saint-Denis par des domestiques fut salué au passage par des plaisants : « Voilà le plaisir des dames! voilà le plaisir (3)! » On escompta trop (4), beaucoup trop de son

(1) *Mémoire sur les corps de métier...*, par M. DE L'ISLE, 1758. Cf. *Année littéraire*, 1775, t. VIII, pp. 250-264.

(2) *Chinki, histoire cochinchinoise qui peut servir à d'autres pays*, 1768.

(3) LAVISSE, t. VIII, II, p. 422.

(4) « C'était avec le contentement le plus pur qu'il nous arrivait souvent de fixer nos regards sur le Titus de la France, sur un jeune souverain

successeur; il avait « la bonté peinte sur son visage » et l'on ne songea pas tout de suite à soulever cet « heureux masque ⁽¹⁾ ». Il ne fit rien, et même il ne laissa rien faire ou presque; les édits de Turgot restèrent lettre morte. Le trône n'était donc plus respecté que de ceux qui ne l'approchaient pas ⁽²⁾.

Que dire de l'autel, pierre angulaire de l'énorme édifice? On admirait dans les bons curés les ministres de la bienfaisance, « des anges consolateurs ⁽³⁾ », la religion s'était réduite à un sentimentalisme humanitaire dont Rousseau avait été l'initiateur le plus écouté; suivant des témoins peu suspects, elle « s'affaiblit dans tous les cœurs ⁽⁴⁾ ». Mais Voltaire eut peut-être encore plus de disciples que le Vicaire Savoyard; « aujourd'hui, disait l'*Année littéraire* en 1787 (I, 22), les jeunes gens font leurs études dans Voltaire »; c'est lui qui a perdu la religion par ses sarcasmes, au moment où l'Eglise s'avalissait dans ses propres membres. Plus d'un prêtre, par une « vie licencieuse et souvent effrénée » dément la morale qu'il a mission d'enseigner ⁽⁵⁾.

confondant ses droits avec ceux de la nation, rappelant à l'espoir et à la joie les citoyens abattus par les troubles des derniers règnes, cherchant à simplifier le système politique et à le concilier avec les règles immuables du droit naturel pour rendre plus aisé le bonheur de son peuple. » (LOAISEL DE TRÉOGATE, *Dolbreuse* (1783), éd. de 1786, t. II, pp. 99-100. Cp. IDEM, *ibid.*, t. II, p. 29.)

⁽¹⁾ On louait la bonté du roi devant l'archevêque de Cambrai, Ferdinand de Rohan : « Un des convives avait observé qu'elle était peinte sur son visage; l'archevêque, sans baisser la voix, avait dit : L'heureux masque! — Quoique tous les regards fussent portés sur lui, personne n'avait répliqué. » (*Mémoires du général baron Thiébault, Revue hebdomadaire*, 10 mars 1894, p. 213.)

⁽²⁾ « Rejette même jusqu'à la faveur du monarque (conseille une femme expérimentée à son fils); il n'est qu'un homme, et de cet homme à toi, la distance n'existe peut-être que par la prépondérance de ton mérite. » [M^{lle} DE SAINT-LÉGER (plus tard dame de Colleville), *Lettres du chevalier de Saint-Alme et de M^{lle} de Melcourt*, 1781, p. 239. Cp. PECHMÉA, *Téléphe*, 1784.]

⁽³⁾ LOAISEL, *Dolbreuse*, t. II, p. 19.

⁽⁴⁾ *Année littéraire*, 1786, t. I, IV.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, 1788, t. II, pp. 23-24 : « L'état religieux est sans doute très respectable en lui-même; il offre encore des hommes distingués par

Obéissant au mouvement qui entraîne la littérature tout entière, les romans poétiques devenus libertins depuis le *Temple de Gnide*, se font agressifs et se dressent en fanatiques contre d'autres fanatiques⁽¹⁾. On écoute donc les philosophes, on les entend, on les approuve⁽²⁾, non pas seulement dans les villes mais jusqu'au fond des provinces⁽³⁾, et tout est remis en question. Le paysan gratte la terre, mais tous les Français qui ont la prétention de penser sont chacun comme un exemplaire du philosophe de l'*Entretien d'un père avec ses enfants*. « Je ne serais pas trop fâché, disait le père de Diderot à son fils, qu'il y eût dans la ville un ou deux citoyens comme toi; mais je n'y habiterais pas s'ils pensaient tous de même. » S'il fût revenu à ce moment, l'honnête coutelier eût trouvé la France entière inhabitable.

Elle ne l'était pourtant pas; accueillante à tous, elle se pliait à de nouvelles convenances, rejetait de ses épaules impatientées un vain fardeau, et, dès la première année du

leurs vertus et par leurs lumières : mais par une suite malheureuse des progrès de l'irrégion parmi nous, peut-être aussi par la conduite peu décente de plusieurs religieux indignes de l'habit qu'ils portaient, on ne peut se dissimuler que cet état ne soit tombé aujourd'hui dans un prodigieux discrédit et dans une espèce de mépris ; les cloîtres se dépeuplent et semblent ne plus offrir un asile qu'au rebut de la société, qu'à ces sujets que le monde rejette et qui, sans talents, sans ressource, envisagent du moins dans cette profession une vie assurée et paisible. » — LOAISEL, *Ainsi finissent les grandes passions*, 1787, I, p. 151 : Les cloîtres sont « des retraites agréables où des philosophes chrétiens et de bonne compagnie savent concilier le devoir et le plaisir. »

⁽¹⁾ *Année littéraire*, 1780, t. I, p. 144 ; 1784, t. IV, p. 255.

⁽²⁾ LAVISSE, t. VIII, II, p. 305 : L'avocat général Séguier s'exprime ainsi en 1770 : « Les philosophes se sont élevés en précepteurs du genre humain. Liberté de penser, voilà leur cri, et ce cri s'est fait entendre d'une extrémité du monde à l'autre. Leur objet était de faire prendre un autre cours aux esprits sur les institutions civiles et religieuses, et la révolution s'est pour ainsi dire opérée. »

⁽³⁾ RESTIE, *Le Paysan perversi*, 1776, préface : « Dans la province... les particuliers un peu aisés lisent à présent, aussi bien que les habitants des villes. » — AULARD, *Histoire de la Révolution française*, p. 31 : « Il y avait dans beaucoup de localités, même les plus agrestes, quelques hommes instruits. La plupart des cahiers de paroisse que nous avons témoignent d'une culture assez forte, plus forte que celle de la bourgeoisie campagnarde d'aujourd'hui. »

règne de Louis XVI, elle ouvrait la période de l'histoire contemporaine; le monde de l'argent, puissant depuis toujours, s'allie ou se confond maintenant avec la qualité (1); la vieille société peinte par Saint-Simon est décidément morte, et il n'y a plus de raison pour nous de noter dans le roman un écho banal et tardif des grandes voix de la veille (2).

Il n'était pas trop tard pour protester contre la « rapine publique » des gabelles; mais à quoi bon répéter pêle-mêle encore les imprécations banales contre le mépris du commerce et contre les atteintes données à la loi naturelle (3)? Il ne nous paraît pas plus utile de reproduire le titre de chacun des livres qui traitent des vocations et des mariages forcés, qui prêchent la tolérance, qui condamnent l'esprit de conquête et la guerre; ni d'écouter tous les importuns qui mettent « de l'âme dans leurs discours (4) » lorsqu'ils parlent de l'humanité et de la bienfaisance. C'est bien là le ton du jour, il faut le noter, sans plus; nous entasserions preuves sur preuves que nous n'apporterions aucun élément nouveau propre à faire connaître la physionomie de cette fin de siècle (5) où l'on s'entendit si bien à louer la

(1) *Corr. litt.*, mai 1775 : « On sait assez que la fortune rend à peu près toutes les conditions égales; on ne le sait que trop, et ce n'est pas la peine de faire un drame exprès pour nous l'apprendre. » Il s'agit de *La brouette de vinaigrier*, de MERCIER. — Cp. *Ann. litt.*, 1786, t. VI, p. 250.

(2) Contre les préjugés, je note, au hasard, DOMAIRON, *Le libertin devenu vertueux*, 1777, p. 3 : « Ne reviendra-t-on jamais de la prévention qu'une naissance illustre fait couler dans les veines un sang digne d'elle ? » Cp. IDEM, *ibid.*, p. 151, II, pp. 123, 152; contre le népotisme, IDEM, *ibid.*, p. 128.

(3) LUCHET, *Olinde*, 1784, t. I, pp. 75-76.

(4) MOLLET, *Sophie*, 1779, p. 6.

(5) *Bibliothèque des Romans*, mai 1778, p. 182 : « L'humanité, la bienfaisance, la pure et sincère amitié, la douceur des mœurs, une politesse simple, noble, et qui est plus dans les actions que dans les manières, sont heureusement aujourd'hui à la mode en France... Applaudissons-nous de voir le fanatisme dangereux détruit, l'enthousiasme auquel la plus belle partie du genre humain est si disposée, se tourner du côté de la bienfaisance, et le siècle s'éloigner de plus en plus de toute espèce de barbarie : nos écrits, nos romans même les plus récents, en sont la preuve. »

pauvreté et ses vertus ⁽¹⁾ sans renoncer pour cela à enrichir les héros à la dernière page du roman ⁽²⁾.

Peut-être faut-il insister, bien qu'elle soit aussi peu neuve que le reste, sur la sensiblerie théâtrale et boursofflée qui envahit le roman. La sensiblerie est un mensonge, cela ne fait pas de doute chez plusieurs élégiaques et plusieurs hommes sensibles de cette époque ⁽³⁾. On cite souvent des vers de Gilbert réduisant à son exacte valeur cette « humanité » hypocrite; il ne fut pas le seul à protester ⁽⁴⁾. D'autres que lui ont traité sans plus de ménagement le nouveau fanatisme, « le fanatisme de la sensibilité qui interdit toute espèce de ressentiment contre le vice, qui érige en cruauté horrible tout acte de justice, et qui nous a donné ces mœurs douces qui sont le résultat de nerfs affaiblis, d'âmes abâtardies, et d'une indifférence absolue pour la vertu ⁽⁵⁾ ». L'excès ⁽⁶⁾ appelle une juste réaction : l'homme sensible est l'homme faible, « crédule, ombra-

⁽¹⁾ M^{me} DE MALARME, *Tout est possible à l'amitié*, 1787, t. II, p. 146 : « Ce monsieur, dit alors la femme [du bûcheron] croit qu'on ne doit rien faire que pour de l'argent; il faut qu'il ait toujours vécu à la ville. »

⁽²⁾ GORGY, *Blançay*, 1788.

⁽³⁾ Voyez d'abord Bernardin de Saint-Pierre lui-même; il fait « un voyage d'exploration autour de l'île de France, et part le 26 avril 1769 avec deux nègres, Côte et Duval, qui portaient à eux seuls deux cents livres de provisions; ...ennemi de l'esclavage, il achetait un esclave; dans ce même épisode, il oublie Côte blessé et réserve sa compassion pour un cerf traqué qui vient se réfugier près de lui... » (MAURY, *B. de Saint-Pierre*, pp. 80-81.) M. Maury le dit bien : le fond de cette sensiblerie était « non la douceur, mais une faiblesse malade, la répugnance pour les petits maux et l'impassibilité devant les grands. » (IDEM, *ibid.*) Ecoutez encore Paul se réjouissant à l'idée du retour de Virginie : « Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs... » — Telle est aussi la sensibilité de son contemporain Léonard; il séjourna aux Antilles de 1784 à 1787, il vit de ses propres yeux la misère des nègres; il la décrit, s'y accoutume sans peine, et envie « le sort de ces heureux colons vivant sans faste au sein de leur opulence » (*Lettres de deux amants*, 1783, p. 222); impassible devant les grands maux, il frissonne maladivement à l'idée « d'écraser un insecte ». (*Ibid.*, p. 300.)

⁽⁴⁾ GORGY, *Blançay*, 1788, 2^e partie : La fausse dévote affecte de la sensibilité pour un chien malade et maltraite ses paysans.

⁽⁵⁾ *Année littéraire*, 1786, t. I, p. 15.

⁽⁶⁾ Il atteint le grotesque avec *Sophie* ou *Lettres de deux amies*, par MOLLET, 1779, II, p. 9 : L'amant de Sophie est mort empoisonné par un frère jaloux; mais il reste à l'infortunée une amie et elle conclut : « La

geux, incapable de se donner à soi-même un sentiment, toujours maîtrisé par la dernière impression »; le héros de Prévost se voit retirer le plus cher de ses privilèges : trop falot pour oser de grands crimes, il n'aura pas davantage « l'enthousiasme des grandes vertus ⁽¹⁾ »; c'est un médiocre ⁽²⁾.

Mais combien plus nombreux les imitateurs de Prévost ⁽³⁾; si nombreux que l'on se lasse rien qu'à lire la liste de leurs noms ignorés. Ducray-Duminil recommence *Cleveland* en l'amendant ⁽⁴⁾; un autre le porte sur la scène sous le nom de *Nouveau Robinson* ⁽⁵⁾; à l'exemple de l'Homme de qualité, des veufs ou des pères dénaturés revenus trop tard à de meilleurs sentiments, affichent un deuil lugubre ⁽⁶⁾; on aime à entretenir sa douleur ou sa mélancolie ⁽⁷⁾; enfin, il s'est même formé un type du bon

sensibilité qui a fait les tourments de ma vie se tournant au profit de l'amitié, la rendra plus vive et plus intéressante; ma santé y gagnera... » Elle consentirait à épouser un ami complaisant; elle l'y engage même : « Unissons-nous, dit-elle, pour penser à lui... pour penser comme lui... pour imiter ses vertus... » (t. II, p. 30). — M^{me} DE BEAUHARNAIS, qu'aucune équivoque n'a jamais fait sourciller, imagine un nouvel Abailard plus digne d'intérêt depuis son ridicule malheur, parce qu'il est mis par là « dans une position où l'on n'agit que d'après son cœur ». (*L'Abailard supposé*, 1781, p. 87.) Quant à *Laurine*, c'est une parodie involontaire du roman sensible; voyez les pages 61 à 69 et comptez-y les « larmes » et les évanouissements. (DE LA FITTE, *Laurine*, 1784.)

⁽¹⁾ *Ann. litt.*, 1788, IV, p. 330.

⁽²⁾ C'est aussi un polisson, et je ne me permettrai pas de le prouver, ce qui me serait facile en transcrivant le couplet du lit d'hyménée, « trône de l'amour vertueux », devant lequel je dispose « le voile de la décence » que Fanny de Beauharnais a oublié de fermer, par distraction sans doute. Contemplez pourtant ce portrait de jeune fille : « La physionomie de cette jeune personne était à la fois pleine de décence et de volupté. Au regard le plus tendre, elle joignait le sourire le plus fin, et à la fraîcheur d'une rose, une langueur si passionnée qu'elle faisait autant d'impression sur l'âme que sur les sens. » (*L'Aveugle par amour*, 1782, p. 13.)

⁽³⁾ *Manon* est décidément reconnue comme son chef-d'œuvre; cf. *Ann. litt.*, 1783, t. IV, p. 225; *Manuel des châteaux* (1779), pp. 89-91.

⁽⁴⁾ *Lolotte*; cf. *Ann. litt.*, 1788, V, p. 155.

⁽⁵⁾ *Corresp. litt.*, décembre 1786.

⁽⁶⁾ ROUCHER, *Les mois*, in-4°, 1779, p. 171. — DAUPHIN, *La Dernière Héloïse*, 1784, p. 83.

⁽⁷⁾ DAUPHIN, *La Dernière Héloïse*, : « Vingt fois je l'ai vu près de passer du berceau sous la tombe. J'ai cherché dès lors à m'empoisonner de sensibilité; j'y ai pensé sans cesse, et pour l'aimer plus, et pour que sa

euré qui joint à l'indulgence de l'Homme de qualité la religion du Vicaire Savoyard et les inconséquences de Milord Edouard (1).

* * *

I. BACULARD D'ARNAUD. — Son succès. Il plagie PRÉVOST et renchérit sur lui.

Plutôt que de rechercher par le menu — besogne impossible et par trop ingrate — toutes les traces de l'influence de Prévost, nous nous arrêterons à son successeur en titre, Baculard d'Arnaud, « le peintre de la vertu et du sentiment (2) », parce qu'il représente bien le groupe des romanciers contemporains, depuis les médiocres jusqu'aux pires.

Déjà sous le règne de Louis XV, on osait le comparer à l'abbé Prévost (3); et sans doute il n'est pas toujours aisé de distinguer la part du maître et celle du disciple; on ne dira jamais à coup sûr que tel caractère romantique d'un roman de Dorat est une copie de Patrice du *Doyen de Killerine* ou du *La Bédoyère* des *Epoux malheureux* (4).

Son succès fut grand. Dès 1763, on met en héroïde le sujet de sa *Fanni* (5); et en 1771, on ajoute des complications à son *Anna Bell* pour la mettre à la scène sous le nom de *Clarisse* (6). Mais à ce moment-ci, sa réputation tourne la tête aux jeunes auteurs et tous prétendent courir la même glorieuse carrière (7). Jusque 1783 au moins, cri-

chute imminente ajoutât plus à mes tourments. » — M^{me} DE BEAUHARNAIS, *L'Abailard supposé*, 1781, pp. 130-154. — LÉONARD, *Lettres de deux amants*, 1783, p. 55.

(1) LÉONARD, *Lettres de deux amants*.

(2) *Ann. litt.*, 1776, t. IV, p. 20.

(3) *Ibid.*, 1766, t. II, p. 195 : « Depuis M. l'abbé Prévost, on n'a point traité le sentiment avec plus de vérité, de profondeur et de succès. »

(4) DORAT, *Les malheurs de l'inconstance*, 1772, lettre 10 : « Quel est donc ce vide éternel du cœur ? Quelle est cette inquiétude que rien ne peut fixer ? Attrait du changement, tu promets le bonheur ! Hélas ! que d'amertume te suit, que de regrets t'empoisonnent ! »

(5) *Lettre de Velford*.

(6) Drame en cinq actes, par J. P. P.

(7) *Ann. litt.*, 1778, t. VI, p. 43 ; 1782, t. II, p. 145.

tiques⁽¹⁾ et préfaciers ne lui ménagent pas les éloges. Il se distingue de « tous nos romanciers modernes » par un « fond inépuisable de sensibilité⁽²⁾ ». Attendrissant, pathétique⁽³⁾, énergique, déchirant, il fait « gémir et frémir à la fois », « il arrache des transports d'indignation » contre les méchants et fait verser à ses innombrables lecteurs « des torrents de larmes⁽⁴⁾ ». Le traducteur des *Nouvelles* de Cervantès se croit obligé de lui rendre hommage⁽⁵⁾; il passe, dit-on, Boccace, Marguerite de Navarre et Scarron; après ces maîtres, il ajoute au genre du conte « un degré de perfection » que ses devanciers n'avaient pu prévoir⁽⁶⁾; bref, ce pauvre copiste « a trouvé le secret de s'ouvrir des routes nouvelles⁽⁷⁾. On va jusqu'à trouver son style naturel; il réunit « la pureté, l'énergie et la sensibilité⁽⁸⁾. A la vérité, on finira par le trouver monotone⁽⁹⁾, il est quelque peu romanesque, il jette ses héros comme une proie trop complaisante à des malheurs « un peu trop chargés⁽¹⁰⁾ »; il pêche parfois contre la vraisemblance, mais le joli péché!

Que lui manque-t-il pour être rangé aux côtés de Richardson et de Rousseau? Hé! Que voulez-vous qu'il lui manque? On sait que *Clarisse* fit réfléchir plus d'une imprudente et que la *Nouvelle Héloïse* a rendu sage plus d'une folle; mais cela est-il comparable à l'influence véritablement universelle des *Epreuves du sentiment*? « M. d'Arnaud jouit d'une gloire que peu d'écrivains par-

(1) A l'exception de LA HARPE et de la *Corr. litt.*; cf. MORHET, *Le sentiment de la nature*, pp. 307-308.

(2) *Ann. litt.*, 1778, t. VIII, p. 329.

(3) *Ibid.*, 1767, t. II, p. 214; *Manuel des châteaux ou Lettres contenant des conseils pour former une bibliothèque romanesque*, 1779, p. 71.

(4) *Ann. litt.*, 1766, t. II, p. 195.

(5) *Nouvelles espagnoles de Cervantès*, tr. nouvelle, 1775.

(6) *Le Décaméron français*, par M. DUSSEUX, 1773, p. XIV.

(7) *Ann. litt.*, 1770, t. VIII, p. 289.

(8) *Ibid.*, et 1777, t. I, p. 199; *Bibl. des Romans*, août 1778, p. 8.

(9) *Ibid.*, 1781, t. I, p. 327.

(10) *Ibid.*, 1778, t. II, p. 181, et t. VIII, p. 329.

tagent avec lui : la lecture de cet ouvrage a réuni des familles, rendu à leurs pères des enfants qu'avait égarés le libertinage, désarmé la colère paternelle en leur faveur, rapproché des époux, combattu des préjugés cruels... C'est ainsi qu'un homme de lettres mérite en quelque sorte d'être envisagé sous les traits d'un législateur⁽¹⁾. »

Nous serions donc bien sots de nous priver de considérer les traits augustes d'un législateur aussi persuasif.

Hélas ! Comme tous les grands hommes, il ne gagne pas à être vu de près. Ses dévots eux-mêmes signalent les emprunts qu'il a faits à Prévost ; n'allez pas croire pour cela qu'il soit un plagiaire : il n'a eu qu'un moment de distraction⁽²⁾ ; et puis il n'est pas bon de rompre brutalement avec une tradition qui a fait ses preuves : l'Homme de qualité se retire dans son appartement tendu de noir pour la circonstance, et y passe une année entière à pleurer celle qu'il aimait ; Zénothémis ne peut faire moins, il rend à la noble Agathée, victime de sa vertu, une sorte de culte qui est « sa principale occupation⁽³⁾ ». On ne peut lui en faire un grief ; seulement, ces deuils ne sont pas que lugubres, ils sont surtout grotesques. Amélie reparaît au château de son père, costumée en élégie, « les cheveux épars, ensevelie dans un long vêtement de deuil » et suivie de domestiques qui portent le cercueil de Dolsey, son amant ; elle le fait déposer dans sa chambre, et elle y porte « cent fois par jour ses baisers et ses larmes ». « Respec-

⁽¹⁾ *Ann. litt.*, 1782, t. II, p. 350.

⁽²⁾ *Ibid.*, 1778, t. VIII, p. 329 sq. : « Le stratagème de D'Orsemon, qui se déguise en médecin et qui prend la main d'Aglaé mourante, est ingénieux et dans la passion ; mais M. D'ARNAUD ne s'est pas rappelé qu'il appartient à M. l'abbé PRÉVOST qui, dans *Cleveland*, introduit pareillement le duc de Monmouth auprès d'une femme expirante qu'il idolâtre. »

⁽³⁾ Cp. *Valmiers*, 1779, pp. 404-405 : « Le voile de la mort étendu de toutes parts, la plus belle des femmes enveloppée dans un deuil lugubre, couvrant de ses baisers et de ses larmes un portrait qu'elle tenait dans ses mains. Cette espèce de tombeau, où ne pénétrait pas le moindre rayon de jour, n'était éclairé que de deux flambeaux de cire jaune qui ressemblaient à des torches funéraires. »

tables auteurs de mes jours, gémit-elle, ma fin est décidée, je n'ai que le temps de vous l'annoncer. » Le père a beau la prier : « Change de conversation, ma chère Amélie ! » ; quand Baculard vous tient, il n'est rien au monde d'impossible comme de changer de conversation.

Il se plaît dans le funèbre ; les cimetières l'« invitent à réfléchir ⁽¹⁾ » ; les grottes se peuplent de mystérieux cadavres ⁽²⁾. Pour se livrer tout à l'aise à sa « sombre douleur » l'amoureux contrarié cherche un vallon isolé, s'enfonce dans un antre « tapissé d'une mousse marécageuse et prolongé sous la voûte d'un rocher » qui menace ruine ; le torrent roule avec un bruit affreux des eaux fangeuses qu'un vaste précipice engloutit ; des échos lugubres viennent mourir à son oreille, des ifs et des pins « répandent » autour de lui « leur sinistre verdure » visitée par les « oiseaux funèbres ». Rien de tel pour disposer un désespéré à entonner une romance. N'exagérons pas pour-

⁽¹⁾ *Liebmann*, p. 346.

⁽²⁾ *Makin*, 1776, pp. 322-324 : Makin et la fille qu'il a enlevée sont jetés par un naufrage sur une terre inconnue ; le jeune homme « s'avance d'un pas craintif et suspendu, au milieu d'une profonde nuit ; il étend une de ses mains tremblantes pour s'éclairer où il peut être ; il croit toucher à des animaux dont la peau repousse son doigt timide ; il veut parler : un retentissement sépulcral comme l'écho d'une longue caverne lui rapporte ses accents... Quelques heures se passent dans cette situation inconcevable. Aurions-nous perdu la vie, s'écrie-t-il ? Et serions-nous descendus dans ces lieux de désolation éternelle ? Il poursuivait son chemin, toujours plus agité, plus égaré, plus rempli d'une terreur funèbre ; un pâle rayon de la lune a répandu tout à coup assez de clarté pour laisser entrevoir les objets : il aperçoit un corps humain d'une stature surnaturelle, qu'il reconnut dans la suite avoir plus de quinze pieds de hauteur. Le jeune homme reste immobile d'effroi ; une sueur froide coule de tous ses membres. Il n'échappait aucun geste, aucune parole à ce corps dont les yeux étaient fermés ; le clair de lune devient plus lumineux. Makin veut détourner la vue et il distingue au loin une longue file de cadavres, les uns debout comme celui qu'il venait d'envisager, les autres couchés sur des espèces de tréteaux de bois et enveloppés de peaux de chèvres ; il pousse un cri d'effroi ; sa malheureuse compagne relève soudain la tête, et saisie d'horreur, se rejette dans les bras de son guide. Cependant Makin ne perdait point courage, il continuait sa route, il sentait les ossements se briser sous ses pas ; il croyait en entendre sortir des sons lamentables... »

tant, il ne chante pas tout à fait : « il soupire ces tristes accents :

Que j'aime ce séjour sauvage,

Ces rochers menaçants, cet antre ténébreux... (1)! »

Tout homme, s'il est digne de ce nom, est sensible; il lui conviendra de surenchérir sur Prévost, il entretiendra donc sa douleur (les jardins anglais ne sont-ils pas faits pour cela? [2]), la nourrira parce que « mille douceurs » attachées aux « sensations mélancoliques (3) », « la première peut-être des voluptés (4) ». Vous riez? « On ne rit point lorsqu'on aime! » Et pourquoi cela? Parce qu'il est plus avantageux de pleurer. « N'y a-t-il pas plus de satisfaction à se remplir d'une douce rêverie? Est-ce que tu n'as jamais éprouvé (demande Lorezzo à Nina) le charme que l'on goûte à laisser échapper des pleurs que le sentiment fait couler? » Et vous voudriez tarir « ces larmes délicieuses, l'expression de la jouissance de l'âme (5)! » Anathème sur vous! « Malheur au consolateur cruel qui veut nous arracher à ces jouissances du sentiment! Garde tes faux raisonnements, insensé et froid discoureur, et laisse-moi mes larmes (6)! »

(1) Lorezzo, 1773, pp. 285-287. Il ne faudrait pas attribuer à BACULARD l'usage d'assombrir la nature dans la même proportion que les sentiments; MERCIER ne fait pas autre chose. L'Homme sauvage visite pour la dernière fois la tombe de son père : « Cet endroit solitaire et sombre me parut revêtu d'un ombrage plus lugubre. Prosterné avec tremblement, j'appelai Azeb, et mes cris troublèrent le majestueux silence de ce lieu redoutable. La terre parut frémir sous mes pas; des pressentiments confus s'élevèrent dans mon âme, et tout à coup je crus voir l'ombre d'Azeb percer sa tombe, ouvrir ses bras, comme pour retenir un fils trop imprudent. Mais cette image s'évanouit aussitôt : la cime des arbres s'inclina, quoiqu'il n'y eût point de vent; leurs branches s'entrechoquèrent, un murmure souterrain se fit entendre; un long gémissement parut sortir des bois voisins; un nuage noir planait sur ma tête; quelques oiseaux fuyaient à tire d'ailes, et comme épouvantés... » Chap. XXVIII.

(2) Liebmann, p. 329 : « Les jardins anglais nourrissaient cette tristesse qui m'était si chère. »

(3) Bazile, pp. 111-112, 145.

(4) Liebmann, p. 145.

(5) Lorezzo, pp. 223, 315.

(6) Bazile, pp. 112-113.

La littérature de Baculard — s'il est permis d'appeler de ce nom les « darnauderics » — les darnauderics donc, sont réservées à l'homme sensible; il ne s'agit pas de jeter de telles perles à « ces âmes écnervées ou profanées auxquelles la nature est étrangère (1) »; initiés d'ailleurs depuis longtemps par l'abbé Prévost, nous savons goûter « la multitude de peines » qui est le privilège de la sensibilité et nous n'échangerons point cet excès de sentiment « contre l'arrogance des raisonneurs » qui se parent « de leur force inhumaine », de leur « dure équité ».

Un magistrat doit juger un homme convaincu d'assassinat; les lois étant formelles, cela paraît très simple. Oui, si nous n'avions pas des juges à la Baculard, et des pères et mères qui connaissent leurs côtés faibles. Ils viennent se jeter au pied du tribunal; le juge attendri les relève avec bonté; « la nature se fait entendre à son cœur,... l'austère magistrat n'est plus qu'un homme sensible... il cède à ce mouvement si noble dont s'applaudit l'humanité et que l'on craint d'appeler une faiblesse; il immole son devoir, pour n'obéir qu'à sa pitié : le criminel est déclaré innocent ». Et le juge? Il n'a été que « trop sensible (2) ».

La sensibilité mène d'ailleurs à des faiblesses d'une autre sorte, mais tout aussi honorables; comme elle ne se concilie pas avec la « saillie de la gaieté », le véritable amour qui est sa perfection et son couronnement « ressemble assez à un culte religieux : il inspire le recueillement et une espèce d'abnégation de tout ce qui n'est pas relatif à l'objet aimé ». Cette abnégation accompagnée des « jouissances délicieuses que n'a point corrompues la grossièreté des sens » trouve l'occasion de se prouver de façon décisive par des actes qui paraîtraient contradictoires à de froids raisonneurs comme vous et moi : le comte d'Osse-mont recevant l'hospitalité d'un vieux gentilhomme breton

(1) *Bazile*, p. 114.

(2) *Zénothémis*.

pousse l'abnégation jusqu'à s'introduire la nuit, dans la chambre de la jeune Clémence de Kersan, la fille de son hôte, et sa sensibilité est si grande qu'il ne peut s'empêcher de violer la pauvre évanouie.

Baculard, il faut être juste, n'y va pas généralement avec cette brutalité; il n'en est que plus repoussant d'ailleurs; mais il a je ne sais quelle imbécillité qui désarme, ses équivoques les plus outrées vous trouvent indulgents pour la raison que l'innocent vit dans l'exagération, qu'il étale sa bêtise avec candeur et parce qu'on voit bien qu'il ne se doute pas un moment qu'il fait la propre parodie de son genre.

Il a un procédé naïf auquel il se tient, l'ayant trouvé commode à l'usage : il y a toujours auprès de son homme sensible guetté par le malheur, un homme de la ville, perfide par conséquent, mais beaucoup plus fin que lui sans doute et qui le pervertit. C'est celui-ci le coupable, l'autre n'est jamais réellement corrompu; mon Dieu, il agit bien comme s'il l'était; mais puisqu'on vous dit qu'il ne l'est pas! Germeuil, par exemple, « avait un fond extrême de sensibilité »; n'est-ce pas « le principe des vertus »? Seulement, on l'attaque par « les artifices de la séduction »; on l'entraîne dans le désordre. Il suffit pour cela de le mener à la campagne, et de laisser agir sur lui la nature qui ne nous trompe jamais; arrivés là, comme « le désordre des forêts, la rêverie qu'inspirent les ombrages, sont autant de pièges pour la sensibilité », on le laisse en tête-à-tête avec une coquette. « Quel coup!... un trait de feu plus rapide qu'un éclair est entré dans son âme »; c'en est fait : il maltraite sa femme, ou plutôt sa « trop généreuse épouse », il dissipe sa fortune, il est perdu. Voilà un dénouement on ne peut plus logique, on ne peut plus moral, et c'est pourquoi Baculard n'en veut pas. Il faut que la vertu soit récompensée, n'est-ce pas? Et qu'est-ce que la vertu sinon la veulerie? Nous ferons donc mourir

un oncle d'Amérique dont l'héritage vient à propos pour réunir les deux époux et leur permettre de vivre vieux et heureux, comme ils le méritent l'un et l'autre ⁽¹⁾.

L'idéal de Prévost s'est donc avili, mais jusqu'ici du moins, il n'est pas encore méconnaissable. Pour les contemporains de Baculard, comme pour ceux de Prévost, il est des « fautes honorables », et celles « qui ont l'amour pour principe nous trouvent indulgents ⁽²⁾ ! »

Il y a pourtant des bornes que la décence et la simple raison ont fixées et que l'auteur de *Liebmann* franchit avec une désinvolture qui déconcerte. Liebmann à dix-huit ans a voulu un amour impossible ⁽³⁾, un cœur qui n'eût « respiré » que par le sien. Or, il vit seul dans une terre et ne trouve personne pour s'entretenir avec lui « des beautés de la nature ». Le plus banal des événements lui suggère un projet digne d'intéresser les âmes sensibles qui me liront. La femme d'un jardinier met au monde une fille, Liebmann l'adoptera; voilà un homme généreux. Oui; mais il a une conception de la générosité qui lui est particulière; il calcule : Je vais faire élever cette enfant, se dit-il, « pour en créer l'objet de cet amour que peut-être j'étais seul capable de ressentir ». Il n'a jamais mieux dit; son amour est d'une essence rare, et sa sensibilité remarquablement exceptionnelle. Il parle, lui, jeune homme de dix-huit ans, de ce bébé informe sur un ton que j'ai quelque peine à qualifier : « J'ai trouvé, s'exclame-t-il, j'ai trouvé enfin la maîtresse après laquelle j'aspirais ! » Il a eu la main heureuse; à l'âge de deux ans, sa balbutiante maîtresse en remontrerait à de plus expertes : « Ses caresses innocentes, dit Liebmann, allumaient dans mon sein un

⁽¹⁾ Germeuil, 1776.

⁽²⁾ *Ann. litt.*, 1777, III, p. 117.

⁽³⁾ La source de *Liebmann* est un mauvais roman de M. DE LA SOLLE : *Mémoires de deux amis ou Aventures de MM. Barniwall et Rinville*, 1755; voyez l'épisode du chevalier de Borille.

feu qui chaque jour devenait plus dévorant... Quand je prenais cette charmante enfant sur mes genoux, c'était alors qu'une langueur délicieuse coulait dans mes veines. Mais que les plaisirs de mon cœur étaient au-dessus de ceux de mes sens!... »

Sachez pourtant que la sensibilité, l'humanité, l'attendrissement, sont « le mouvement le plus doux de l'âme et qui décèle davantage notre origine céleste ⁽¹⁾ ». Ils sont la source des plus horribles malheurs, soit; mais quelles compensations n'offrent-ils pas! Une dame expire dans une hôtellerie. « Ah! si je pouvais la soulager, la rappeler à la vie ! » s'écrie Liebmann — « Vous n'êtes pas médecin, Monsieur? » réplique l'hôte. — « Non, mais j'ai le cœur sensible... peut-être je retiendrai les derniers soupirs de cette créature si intéressante. »

Baculard n'est pas du parti de la philosophie; il croit en une Providence, dont la mission principale est de tirer d'affaire ses imprudents héros. Les amants sont « des créatures dans l'enchantement, qui se flattent toujours que le bon génie les vengera des combats du génie persécuteur ⁽²⁾ »; Baculard s'en flatte comme eux. De là, le plan de tous ses contes : il ajoute le malheur au malheur jusqu'à faire craindre la perte ou la mort imminente du personnage sympathique; mais la catastrophe n'est jamais définitive; arrivé à la limite de la résistance humaine, l'infortuné se voit comblé de tous les biens; un trait de la plume magique de Baculard a suffi pour cela.

La Providence, si secourable est peu exigeante à l'égard de ses favoris; elle tolère qu'on l'oublie et se contente d'un repentir plus ou moins ferme. Ce qu'elle ne souffre pas c'est une dévotion minutieuse, le propre des âmes arides, des avarés et des calomnieux, des « atrabilaires qui proscrivent la douceur et l'indulgence et montrent la vertu

⁽¹⁾ *Zénothémis*, p. 49.

⁽²⁾ *Makin*, p. 301.

sous des traits impitoyables (1) ». Mais elle ne transige pas sur « les vrais principes d'une religion de bienfaisance » ; pour convertir son homme, elle sait d'abord « l'amener à cette sensibilité d'où émane le pur christianisme ».

Ajoutez des ressemblances extraordinaires, des substitutions d'enfants, d'énigmatiques femmes voilées, des enlèvements, des accouchements clandestins, des naufrages, des évanouissements, bref, toute la série des « mystères ténébreux », et jusqu'à des perroquets qu'on instruit à répéter : *Adore Amélie*, enfin de bons curés compatisants aux filles séduites, — et vous saurez ce que Baculard a hérité de Prévost et de Rousseau.

J'éprouverais quelque scrupule à attribuer, comme on l'a fait, à la lecture attentive (2) de Rousseau, le genre sensible de Baculard, même si je ne savais pas que Rousseau en est bien innocent. Mais, on l'a vu, toutes les notions de Baculard sont plus anciennes.

Je ne me résous pas plus volontiers à reconnaître dans les affirmations très nombreuses, mais toutes fausses de Baculard, la réponse à l'appel de Jean-Jacques en faveur du retour à la vie simple ; je ne réussis à identifier dans les villageois vertueux et dans les hommes du monde dépravés qu'il leur oppose avec une raideur forcée, que les personnages des *Contes moraux* de Marmontel, encore alourdis (3).

Baculard et la foule des romanciers, ses compères, ne doivent à Jean-Jacques que ce qu'il devait lui-même à son siècle ; l'œuvre du moraliste et de l'orateur est restée intacte, comme un monument de pierre au grain serré qui défie les profanateurs trop pressés, ne leur livrant que

(1) *Rosaline* (M^{lle} Mezirac) ; *Daminville*, p. 24.

(2) Il s'en souvient manifestement dans *Bazile*, pp. 108, 203 ; d'*Almanzi*, p. 107. Pourtant il n'a nulle foi dans le bon sauvage ; cf. *Makin*, p. 477 et note de la page 503.

(3) *Bazile*, p. 114 ; *Lorezzo*, p. 215 ; d'*Almanzi*, pp. 99, 131 ; *Pauline et Suzette*, pp. 172, 175, 177-178, 190, 215-216 ; *Germeuil*, pp. 366-367.

les ornements mesquins qui déparaient sa surface et qui s'en détachent comme d'eux-mêmes.

* * *

II. ROUSSEAU sous le règne de Louis XVI. — Sa réputation. On ne l'imite pas.

Sous le règne de Louis XVI, Jean-Jacques Rousseau est pourtant fameux à l'égal de Voltaire. On ne laisse passer nulle occasion de rappeler la *Nouvelle Héloïse* ⁽¹⁾; elle fait le sujet de poèmes ⁽²⁾ et de comédies ⁽³⁾; elle donne à une romancière de dix-sept ans l'idée de peindre des caractères singuliers plutôt que de raconter des aventures extraordinaires ⁽⁴⁾; si quelque vieux catholique chagrin l'attaque ⁽⁵⁾, l'*Année littéraire* réclame plus de modération ⁽⁶⁾; Werther malgré « des traits sublimes » et des « peintures brûlantes » est placé « infiniment au-dessous de la *Nouvelle Héloïse* ⁽⁷⁾ ».

⁽¹⁾ *Bibl. des romans*, juillet 1775, I, pp. 28-29, à propos de romans grecs.

⁽²⁾ DE MURVILLE, *L'amant de Julie d'Étanges*, 1775, rappelle l'instant

*Où cédant à l'amour sans blesser la sagesse,
Tout en elle est vertu jusques à sa faiblesse.*

⁽³⁾ *Corr. litt.*, mars 1787, t. XV, p. 10 : AUDE, *Saint-Preux et Julie d'Étange*, représenté le 6 février à la Comédie-Italienne.

⁽⁴⁾ *Ann. litt.*, 1777, VI, p. 278.

⁽⁵⁾ *Les égarements de la philosophie*, par l'abbé MARC, 1777. *Lettre sixième : Observation sur les lettres écrites de la montagne et sur la Nouvelle Héloïse*, p. 286 sq. : « J'ai lu le livre tout entier et j'ose vous blâmer de l'avoir publié... Je sais bien qu'après avoir inspiré dans les premières parties le poison de la volupté, après l'avoir fait entrer dans l'âme par tous les moyens inimaginables, vous feignez à la fin du livre de vouloir apporter le remède... », mais trop tard. « Vos personnages sont toujours singuliers. Le principal... est une âme basse, un vil instituteur, qui abuse de la manière du monde la plus indigne de la confiance dont il est honoré; qui emploie à corrompre une jeune écolière le temps destiné à son instruction... Elle perd toute pudeur, tout sentiment, tout honneur... Elle devient furieuse, insensée, extravagante... Cette héroïne ne serait point assez bizarre, si à une passion furieuse elle ne joignait une pitié ridicule, si elle n'alliait l'enthousiasme de la dévotion avec l'excès du libertinage... La cousine joue toutes sortes de rôles. » Impossible de croire que Wolmar, « père tendre, époux fidèle, ami généreux », soit un athée. ROUSSEAU aurait dû répondre dans sa lettre sur le suicide par « les maximes des chrétiens ».

⁽⁶⁾ *Ann. litt.*, 1778, t. I, p. 112.

⁽⁷⁾ *Ibid.*, p. 260 sq.

Ce n'est qu'après sa mort, et aux environs de 1785, qu'on commence à s'apercevoir du tort ⁽¹⁾ que les lectures des *Confessions* ont fait à la personne de Rousseau, et par delà l'homme à son œuvre. C'est une tête exaltée, un fiévreux dans le délire ⁽²⁾, un fou mélancolique ⁽³⁾; idolâtré des uns, tenu à l'écart par les autres, il est déjà un symbole aux yeux de deux fanatismes opposés ⁽⁴⁾. Ses écrits sont dangereux, et rien ne le prouve mieux que « ces transports frénétiques dont les jeunes gens sont saisis en les lisant; incapables de démêler le vice de ses raisonnements, ils ne s'attachent qu'à l'éclat séducteur de son coloris... »; leur jugement est « tout à fait corrompu par des sophismes d'autant plus pernicieux qu'ils semblent ne respirer que la vertu et l'humanité ⁽⁵⁾ ». On procède à un choix sévère parmi son œuvre multiple : « ses invectives contre les

⁽¹⁾ Il est curieux de comparer deux jugements de LA HARPE sur *La Nouvelle Héloïse* : celui du *Mercur*, 5 octobre 1778 (le mariage de l'héroïne est révoltant, le caractère de Milord Edouard est une caricature), et celui du *Lycée*, XVI, p. 333 (où il blâme tout).

⁽²⁾ *Ann. litt.*, 1785, t. VI, p. 73.

⁽³⁾ *Ibid.*, 1786, t. I, p. 12.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 18 : « Si vous vous trouvez avec des pèlerins d'Ermenonville, je ne vous conseille pas d'élever le moindre doute sur le bon sens de Jean-Jacques, et sur la vérité de ses paradoxes, si vous ne voulez pas être traité comme un méchant, comme un homme noir et affreux, dépourvu de toute espèce de sentiment, avec lequel il faut rompre tout commerce. » Cp. pour *La Nouvelle Héloïse*, LUCHET, *Le pot pourri* (1782), IV, p. 338, qui confronte les deux opinions : « *La Nouvelle Héloïse*, pleine de tableaux fortement coloriés, mais qu'on pourrait appeler la galerie des chimères, enlrase l'imagination, mais ne pénètre point l'âme. Parmi tous ses personnages, il en est peu qu'on estime, quoiqu'ils parlent tous de vertu. Pourquoi? C'est que la plupart raisonnent bien et agissent mal, et cette contradiction ordinaire parmi les hommes choque plus dans l'*Héloïse*, parce que les acteurs sont presque tous pédants, orgueilleux et hors de nature. » Une note répond : « Toutes les âmes ne sont point susceptibles d'être pénétrées. Mais celle qui ne sera point émue des remords de Julie prosternée au pied du lit de sa mère mourante, qui lira les yeux secs la lettre de Saint-Preux à cette mère offensée..., cette âme ne vaudra pas la peine qu'on écrive jamais pour elle... Qu'est-ce que la vertu? L'exemption des faiblesses? Qu'on me montre le mortel qui ose s'en vanter. Mais quand il existerait, je ne voudrais pas lui ressembler; il ne serait ni indulgent, ni humain, ni sociable. »

⁽⁵⁾ *Ann. litt.*, 1786, t. VI, p. 263.

mœurs de son siècle sont la meilleure et la plus saine partie de son ouvrage » ; elles le placeraient au rang des meilleurs moralistes, mais il en a détruit l'effet « par ses rêveries, ses chimères et ses dangereux paradoxes (1) ».

Pour les romanciers, il est « le divin Rousseau (2) » ; ils se souviennent d'*Emile* (3), des *Discours* (4), de la *Nouvelle Héloïse* (5). C'est elle qui achève de disposer l'âme des héroïnes à la tendresse (6), c'est peut-être Jean-Jacques aussi qui enseigne à l'un les procédés du style exclamatif (7), et qui fait dire à l'autre que « tous les hommes sont égaux (8) ».

Les titres de certains romans et les indications des critiques sont parfois trompeurs ; Mollet écrit *Sophie ou Lettres de deux amies recueillies et publiées par un citoyen de Genève* (1779) : ce n'est qu'un roman noir. Les *Aventures d'Edouard Bomston pour servir de suite à la Nouvelle Héloïse* (1789) suivent de trop près le plan esquissé par Rousseau et n'ont par conséquent aucune signification ; remarquez pourtant que le seigneur anglais épouse la prostituée : on imite donc Yon, De La Place, autant que Rousseau. *La Correspondance littéraire* (juin 1781) déclare que dans les *Lettres du chevalier de Saint-Alme*, M^{lle} de Saint-Léger a réduit la fable de la *Nouvelle Héloïse* aux formes ordinaires du roman ; vérification

(1) *Ann. litt.*, 1787, t. I, p. 8.

(2) M^{me} DE BEAUHARNAIS, *L'aveugle par amour*, 1782, p. 120.

(3) RESTIF, *L'Ecole des pères*, 1776. — DOMAIRON, *Le libertin devenu vertueux*, 1777, t. I, p. 78. — GORGY, *Blançay*, 1788.

(4) DOMAIRON, *Le libertin devenu vertueux*, t. II, p. 164 sq.

(5) Cf. BALDENSBERGER, *Les deux amants de Lyon dans la littérature*, *Revue d'histoire de Lyon*, 1902, pp. 33-50 : Comparaison de Faldoni et de Saint-Preux ; ajoutez la visite du château des Ormes, qu'on peut comparer à une scène de *La Nouvelle Héloïse*.

(6) LA FITTE, *Laurine*, 1784, p. 42..

(7) DAUPHIN, *La Dernière Héloïse*, 1784, p. 26 : « Il est donc vrai que je puis aspirer à la gloire de vous rendre heureuse ! Idée sublime !... Jouissance anticipée d'une félicité divine ! O mon cœur ! cesse de forcer tes barrières ; surnage à loisir sur le voluptueux torrent qui s'élève et fond sur toi. »

(8) LUCHET, *Une seule faute*, 1788, t. II, p. 106.

faite, il n'y a rien de comparable ni dans les situations, ni dans l'esprit des deux livres.

* * *

III. Anciens et nouveaux clichés. — Copistes de PRÉVOST. Les *Causes célèbres*; la mode des *Folles*. La prostituée vertueuse. Traces de réalisme.

En outre, il ne faut pas oublier que beaucoup de romanciers en sont restés à l'idéal de Marmontel, de Crébillon, de M^{me} Riccoboni. On propose comme modèle le conte moral de la *Mauvaise mère* (1), à condition de l'épurer de « quelques détails d'amourettes ». On avoue que les *Contes moraux* sont « charmants (2) », « pleins d'agrément et même de génie (3) »; ils ont suffi à la réputation de Marmontel (4); on continue à les porter à la scène (5). Le *Sopha* n'est pas plus oublié (6), et les autres romans de Crébillon sont considérés comme « un vrai supplément à l'histoire » parce qu'ils sont « d'un homme qui connaît le cœur humain et les mœurs de son siècle (7) »; les *Egarements* surtout, sont dignes d'arriver jusqu'à la postérité (8). — On loue le style « enchanteur » de M^{me} Riccoboni (9); on fait de ses romans un cas particulier, on les relie plus joliment que les autres; ce sont « les seuls livres amusants écrits de nos jours qu'on pût mettre utilement entre les mains des jeunes personnes (10) »; on les lira avec

(1) BÉRARDIER DE BATAUT, *Essai sur le récit*..., 1776, pp. 688-689.

(2) *Corr. litt.*, mars 1777.

(3) M^{me} DE BEAUHARNAIS, *L'aveugle par amour*, 1782, p. 9.

(4) LEZAY-MARNESIA, *Plan de lecture pour une jeune dame*, 1784, p. 59. — *Ann. litt.*, 1786, VIII, p. 289.

(5) M^{me} DE GENLIS, *Théâtre de société : Les fausses délicatesses*, 1781.

(6) *Corr. litt.*, septembre 1777 : *Foka*, par PAUL BARET, en est une plate imitation.

(7) RESTIF, *L'Ecole des pères*, 1776, p. 75.

(8) LUCHET, *Olinde*, 1784, t. I, p. 37. — *Ann. litt.*, 1788, t. VI, p. 79.

(9) *Bibl. des Romans*, *passim*, par exemple, octobre 1775, t. II, p. 132. — *Corr. litt.*, octobre 1776.

(10) RESTIF, *L'Ecole des pères*, 1776, p. 46.

la *Nouvelle Héloïse* et le dernier tome de l'*Emile* (1). On la plagie (2), on fait des sortes de suites à ses œuvres (3).

Dans la réalité, personne ne remplace ni Prévost, ni Rousseau, ni Crébillon, ni même M^{me} Riccoboni; leurs successeurs n'ont réussi qu'à substituer de nouveaux clichés romanesques (4) aux anciens; les filles ne sont plus enlevées par des pirates, elles ont appris à fuir seules la maison paternelle; les jeunes gens ne se déguisent plus guère, ils continuent à « abuser les jeunes personnes » mais par des mariages simulés; on voyageait « dans tous les coins de la terre », maintenant on reste chez soi, pas toujours à sa place ni dans son rang : « les mésalliances philosophiques » se multiplient (5). On exprime l'intention bien arrêtée de se défaire du vieux répertoire devenu fastidieux, des décors défraîchis, des acteurs démodés (6).

Le roman se renouvelle-t-il pour cela? Non, au contraire : son champ se rétrécit encore; il n'admet plus que « les tableaux de crimes et d'effrayantes catastrophes », la terreur et le pathétique (7). Les romanciers, tous plus

(1) RESTIF, *L'Ecole des pères*, p. 60. — *Le manuel des châteaux*, 1779, pp. 68-71, consacre trois pages à M^{me} RICCOBONI, tandis qu'il passe rapidement sur maint auteur connu.

(2) *Histoire de Miss Elise Warwick*, 1781; cf. *Ann. litt.*, 1781, t. IV, p. 182 — LA DIXMERIE, *Les dangers d'un premier choix*, 1785. — M^{me} DE MALARME, *Richard Bodley*, 1785.

(3) LUCHET, *Olinde*, 1784, p. 9.

(4) *L'Année litt.*, 1786, t. I, p. 227, signale un type de roman très fréquent : « Deux amants s'aiment. De faux amis viennent à la traverse et les brouillent. La vérité se reconnaît trop tard. L'amante s'enterre dans un cloître; l'amant va ensevelir son chagrin dans son château; et voilà le roman fait. » Ajoutez un jeune homme déguisé en fille, des lettres interceptées, des lettres contrefaites, des empoisonnements.

(5) *Ann. litt.*, 1771, t. VII, p. 290.

(6) RESTIF, *La femme dans les trois états*, 1773, p. 74 : « Vous avez lu dans nos historiottes que souvent on contracte un mariage secret... et que longtemps, longtemps après, mais bien longtemps, lorsqu'on avait de jolis enfants, on les envoyait se jeter aux genoux de leurs grands-papas et de leurs grand'mamans, qui sentant pour lors leurs entrailles s'émouvoir, les recevaient en pleurant de joie et de plaisir; après quoi on pardonnait au père, à la mère et tout était dit. » RESTIF critique ainsi l'invraisemblance des anciens romans, mais cela ne l'empêche pas de les copier.

(7) MONVEL, *Frédégonde et Brunehaut*, 1775, cf. *Ann. litt.*, 1775, t. VI, p. 92.

ou moins copistes de Prévost, négligent *Manon Lescaut* et maintiennent la formule du roman mélodramatique qui est impliquée dans les *Mémoires d'un homme de qualité*, et qui persistera jusqu'au romantisme. Les noirceurs et les atrocités ⁽¹⁾ s'accumulent; la mal mariée qui avait été le prétexte de tant d'attaques contre le mariage doit se contenter maintenant d'être ensevelie dans « un réduit ténébreux », au centre d'« un horrible séjour ⁽²⁾ »; le fait-divers brutal l'emporte sur l'étude patiente de l'homme : c'est le beau temps des *Causes célèbres* ⁽³⁾. Des Essarts publie son *Essai sur l'histoire des tribunaux* (1780) et on le lit comme un roman : « il n'est pas d'histoire plus intéressante, dit-on à ce propos, que celle des passions et des crimes. On aime à dévoiler les manœuvres des coupables, à voir leur audace et à suivre leur marche ténébreuse ⁽⁴⁾ ». Un auteur viole « les lois de la bienséance, de la vraisemblance et de la raison, pour amener de nouvelles scènes qui, à la vérité, sont assez étrangères au fond du roman »; mais qu'importe? Puisqu'il « intéresse et attendrit jusqu'aux larmes ⁽⁵⁾ ».

Les personnages sont odieux et frénétiques jusqu'à l'outrance : « Un monstre vomi des enfers », un frère dénaturé, pour violer sa sœur, profite d'une occasion où la malheureuse n'est « enveloppée que de sa vertu »; il est

⁽¹⁾ *Emilie* ou *Les malheurs d'une guerre civile*, 1783; cf. *Ann. litt.*, 1783, VIII, p. 191. Le sujet d'un horrible conte de la reine de Navarre est repris dans le *Criminel sans le savoir*, 1784. Frère et sœur s'aiment dans M^{me} DE MALARME, *Richard Bodley*, 1785.

⁽²⁾ M^{me} DE BEAUHARNAIS, *Lettres de Stéphanie*, 1778, cf. *Ann. litt.*, 1778, t. IV, p. 179.

⁽³⁾ *Causes célèbres*, par DES ESSARTS, 1779; il paraissait un volume par mois; l'*Ann. litt.* veut bien y reconnaître « le tableau fidèle des passions humaines mises en action »; elle signale le cas de la femme conduite au pied des autels pour y donner la main à un homme qu'elle déteste; celui d'une jeune fille qui veut secouer le joug de l'autorité maternelle; des vocations forcées, des brigands; elle n'oublie pas, naturellement, les séducteurs.

⁽⁴⁾ *Ann. litt.*, 1780, t. III, p. 256.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, 1781, t. II, p. 51.

habité par un démon, il a toujours les yeux étincelants de fureur; les « ténébreuses iniquités » obscurcissent l'esprit au point qu'on en oublie le nom des gens; on leur adresse des lettres qui commencent par cette suscription : « Chère dépositaire du plus affreux secret »; on ne sait plus très bien si c'est l'œil qui regarde et l'oreille qui écoute (1).

On fut touché par la douce folle du *Voyage sentimental*, mais on aime mieux encore faire hurler horriblement (2) les jeunes filles que des peines de cœur ont rendues démentes. Il n'est pas étonnant que la folie devienne, à l'occasion du triomphe de M^{me} Dugazon dans *Nina ou la Folle par amour* (15 mai 1786), une mode à laquelle sacrifie un moment la jeune baronne de Staël (3), sans compter les faiseurs que la postérité a oubliés (4). Liebmann était pris d'une frénésie qui dura des mois; nous verrons des infortunés dans Loaisel de Tréogate que leur délire pousse au crime; ils n'ont pas conservé pour eux seuls ce triste privilège : la pauvre république des lettres retentit de hurlements et de blasphèmes (5) que je veux croire sincères, mais qui n'ont avec la littérature

(1) MOLLET, *Sophie*, 1779, t. II, pp. 39, 42, 44; cp. IDEM, *ibid.*, p. 72 : « Nous étions tous dans le silence... le vois-tu, ce silence ? »

(2) LÉONARD, *Lettres de deux amants*, 1783, p. 114 sq.

(3) *Corr. litt.*, t. XIV, pp. 381, 382-385 : *La Folle de la forêt de Sénart*.

(4) *La Folle de Saint-Joseph*, par M. le chevalier DE GRAVE, est reproduite dans la *Corr. litt.*, XIV, pp. 385-388 (juin 1786); dans l'*Ann. litt.*, 1786, t. V, p. 280 (cp. LOAISEL, *Ainsi finissent les grandes passions*, 1787, II, pp. 56-63), et dans un volume de *Folies sentimentales*, 1786 (cf. *Ann. litt.*, 1786, VIII, p. 38); il y eut la même année un autre volume de *Nouvelles folies sentimentales*; voyez encore *La Folle du Pont-Neuf*, par M. DE GUIBERT, *Ann. litt.*, 1786, VI, pp. 327-333.

(5) M^{me} DE BEAUHARNAIS, *L'aveugle par amour*, 1782, p. 69 : Les cris du comte « étaient devenus des hurlements, et sa douleur de la rage; il se saisit de la fiole [dont le contenu a provoqué la cécité d'Eugénie], il brûle d'en faire le même usage qu'Eugénie; sa sœur la lui enlève, la brise avec horreur; il se jette furieux sur son épée, on le désarme, il déchire ses vêtements, il arrache ses cheveux, blasphème le Ciel, se maudit, demande la mort, veut expirer aux genoux d'Eugénie, dont il implore le courroux : sa douceur, sa tendresse, ses prières ne font qu'aggraver ses maux; tout les irrite et sa frénésie redouble jusqu'à ce qu'il retombe dans une défaillance qui fait tout craindre pour ses jours. »

qu'un point commun : ils sont imprimés dans des livres qui se vendent et donc qui se lisent.

On a perdu le sens de la mesure; on ne sait ce qu'est la vie commune, on ne goûte que l'exagération, on ne conçoit plus que l'extrême. Lorsqu'un roman n'est pas atrocement noir, il est dégoûtant de fadeur. Je n'en veux pas du tout à Florian de faire parler Némorin dans le bas âge comme un homme d'expérience; je lui suis presque reconnaissant d'avoir repris à la très ancienne tradition ses pirates espagnols : il me repose des sombres assassins; je lui passe volontiers ses invraisemblances et ses enfantillages (1); mais je lui reproche ses grâces, son style « léché », sa molle abondance; je ne lui pardonne pas d'avoir arrangé Wolmar et d'en avoir fait le mari vertueusement comique d'Estelle (2), d'avoir mis du Gessner dans Rousseau comme dans Cervantes (3).

C'est aussi l'amour béat de trop jeunes et de trop vieilles tourterelles qui me gâte Bernardin de Saint-Pierre; lorsqu'on fait tant que de se proposer un idéal, j'aime qu'il ne soit pas vulgaire à ce point-là (4). Il n'est pas décent non plus de se servir comme d'un jouet articulé, d'une Providence à laquelle on a pourtant tout l'air de croire. Croire à la façon de Bernardin de Saint-Pierre, ce n'est pas croire.

* * *

(2) *Ann. litt.*, 1788, t. III, p. 257 : « L'auteur [d'*Estelle* recommande de ne pas faire tomber les héros et les princes des nues; mais je crois qu'il serait aussi très à propos de ne pas les cacher exprès dans des bosquets pour les trouver au besoin. »

(2) Il épouse Estelle et désole ainsi Némorin; or, il est décidé à ne pas user de ses droits de mari.

(3) *SAINT-BEUVE, Lundis*, t. III, p. 236.

(4) *MAURY, Etude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre*, 1892, p. 595 : L'idéal des héros de Bernardin de Saint-Pierre est « celui de propriétaires tranquilles, de petits rentiers qui murent leur enclos, ne travaillent guère et jouissent; idéal bourgeois, savant dans l'égoïsme, affadissant le cœur et stérilisant l'esprit; mais leur médiocrité les sauve d'une pernicieuse influence. Ils ne sont, du moins, ni trop opulents, ni oppresseurs. »

En réalité, on n'a plus foi en rien; le Ciel est désert et le cœur de l'homme, par contre, est trop hospitalier. On ne distingue même plus entre la pureté et la prostitution.

Toute courtisane est vertueuse ou du moins intéressante (1).

La publication tardive des *Amours de Milord Edouard* que J.-J. Rousseau avait écrites en 1759, mais qui virent le jour en 1780 seulement (2) y fut sans doute pour quelque chose. Lauretta Pisana est une malheureuse qui se refuse à milord Edouard parce qu'elle l'aime. « En me sentant dans vos bras, lui dit-elle, je songerais que vous n'y tenez qu'une fille publique, et j'en mourrais de rage. » Comme Marion Delorme (3), elle a été vendue par d'indignes parents; l'amour lui fait une virginité, ressuscite sa pudeur, l'ennoblit aux yeux de celui qu'elle aime, mais se tourne en désespoir dans son âme; elle finit par se retirer au couvent.

Il y a dans la destinée tragique de Lauretta Pisana telle

(1) *Corr. litt.*, juin 1781, à propos de M^{me} BENOIT, *Les erreurs d'une jolie femme* ou *L'Aspasie française* : « C'est encore une courtisane qui est l'héroïne... Ce choix n'a jamais été plus à la mode, et c'est sans doute un trait remarquable de l'esprit et des mœurs de notre siècle. »

(2) J.-J. ROUSSEAU, *Correspondance*, tome X, p. 256, Lettre à M. Lenieps, avril 1761 : « J'avais à part les aventures de Milord Edouard à Rome, mais, pour de bonnes raisons, j'en ai jeté le manuscrit au feu, après en avoir fait un très court extrait pour M^{me} la maréchale de Luxembourg; elle l'a seule, et il n'en existe aucune copie, pas même entre mes mains. »

(3) VICTOR HUGO, *Marion Delorme*, acte I, scène II :

*Un amour... dont la flamme
S'accroît incessamment en purifiant l'âme,
Qui seul au fond du cœur, où nous les entassions,
Brûle les vains débris des autres passions !
... Et qui, même au bonheur, survit, profond et morne.*

C'est l'amour comme l'a conçu Rousseau après Prévost. — Cp. acte V, scène VII :

*... Pauvre enfant ! Toute jeune ils auront
Vendu ton innocence !...*

Id., scène II :

*... Ton souffle a relevé mon âme,
Mon Didier ! Près de toi, rien de moi n'est resté
Et ton amour m'a fait une virginité.*

que la présente Rousseau, une grandeur un peu déclamatoire; peut-être même défie-t-elle le bon sens; dans la vie, le vice d'habitude se confond presque fatalement avec le vice tout court, et la victime irresponsable ne se distingue plus d'une coupable à force d'avoir accepté ou subi trop longtemps les souillures qu'elle détestera un jour.

Est-il croyable qu'une de ces infortunées, nécessairement élevée dans la société de ses semblables, trouve en elle seule les ressources suffisantes pour revenir d'un coup à la vertu? Il ne nous appartient pas d'en décider; bornons-nous à observer que la thèse contraire est féconde, et qu'elle est attrayante pour un romancier.

Si le monde éprouve à l'égard des courtisanes une répuance explicable par trop de bons motifs, il lui arrive aussi de sentir pour elle de la pitié; et si l'une de ces malheureuses doit sa honteuse existence à des parents infâmes, si elle forme le propos de se relever, la souillure reste bien sur elle, comme la marque d'un fer chaud, dont la tache n'est que superficielle. Le préjugé qui la met à l'écart n'est nullement hypocrite ni injustifié; peut-être cesse-t-il d'être rigoureusement juste. « Ah! n'insultez jamais une femme qui tombe! » surtout si elle a horreur de sa chute, si elle en exècre jusqu'au souvenir.

C'est la pensée de M^{me} de Charrière (1); c'est celle, peut-être plus timidement exposée, de M^{me} de Staël dans *Corinne* (2); enfin, à un étage beaucoup plus bas, c'est encore l'opinion de Luchet. Une fille a commis une faute, mais une faute honorable : pour sauver son fiancé, elle s'est livrée au gouverneur de la prison où on le retenait.

(1) Comparez aux *Amours de Milord Edouard, Caliste*, édit. de Genève, 1788, p. 159 : Caliste est achetée, p. 168 : « Quelle situation est la mienne! s'écrie Caliste; moins je mérite d'être respectée, plus j'ai besoin de l'être. Je verrais une insulte dans ce qui aurait été des marques d'amour; au moindre oubli de la plus sévère décence, effrayée, humiliée, je me rappellerais avec horreur ce que j'ai été. »

(2) Ph. Godet, *M^{me} de Charrière et ses amis*, Genève, 1906, I, pp. 326-328.

Elle rencontre plus tard un gentilhomme; ils s'aiment; elle se refuse à lui par la conscience de son avilissement social, bien qu'elle ait gardé toute sa pureté morale (1).

On imita donc peut-être l'épisode romanesque destiné d'abord à prendre place dans la *Nouvelle Héloïse*; mais ces copies, sauf *Caliste* et le roman de Luchet, me paraissent plutôt des parodies, et je suis disposé à attribuer à De La Place (2), au chevalier Yon et à Mercier (3) le respect inopportun qu'on éprouva pour les filles entretenues, plutôt que d'en faire honneur à Rousseau.

On a déjà vu que l'obscur auteur des *Aventures d'Edouard Bomston* (1789) avait défiguré les *Amours de Milord Edouard* jusqu'à faire épouser Lauretta par le seigneur anglais. M^{me} Benoît, dès 1781, nous présente une Lauretta bien dégradée. Elle a la sotte audace d'affirmer : « Si j'ai les faiblesses de mon état, je n'en ai pas les vices. » — « Les fautes disparaissent quand elles sont avouées de si bonne grâce » lui répond un admirateur. Un vicomte dont elle est amoureuse « l'estime jusqu'à la vénération ». L'obstacle à leur bonheur n'est pas tant le métier qu'elle fait que la reconnaissance qui l'attache au plus digne des hommes; son devoir est d'être fidèle, comment dirai-je? — la femme de chambre qui ne mâche pas ses mots, me tire d'embarras : son devoir est d'être fidèle, dit-elle, « à celui qui finance ». Le monde est vu à l'envers : faisant un retour sur elle-même, la prostituée fait vœu de vivre chaste, et pour l'en détourner, on choisit un prêtre qui raisonne en philosophe et la traite de romanesque, « le vil séducteur »! Il n'y a d'honnêtes gens que les filles et leurs amis, et leur belle société rassemble des

(1) « Il est des fautes ou plutôt des éclats que les hommes ne savent pas pardonner. » *Une seule faute ou Les mémoires d'une demoiselle de qualité*, par LUCHET, 1788, p. 41.

(2) *Lydia*, réimpression d'un ancien roman, 1772. Voyez *supra*, pp. 66-67.

(3) *Jezennemours*, 1776, excellemment résumé et commenté dans BÉCLARD, *op. cit.* pp. 438-445.

âmes qui se conviennent si bien que le vicomte amoureux épouse la courtisane (1).

Loaisel du moins se contente d'implorer pitié pour ces femmes, et il le fait plutôt pour protester contre l'injustice de ceux qui méprisent les filles perdues et continuent à honorer leurs séducteurs (2). Mais Rutlidge convertit à la vertu une fille qui dès l'âge de quatorze ans s'est vouée par goût à la débauche; il la marie et veut qu'elle prouve tous les jours à son mari « que la vertu de retour dans le cœur d'une femme sensée, y acquiert la même activité et la même solidité, que si jamais elle n'en eût été bannie (3) ». — M^{lle} Lolotte G...r, fille d'un soldat et d'une ouvrière, est livrée par sa mère à Milord A.; il la fait instruire, mais ne croyez pas qu'il l'élève à lui; non, « ce fut, au contraire la philosophie de Charlotte elle-même, je veux dire les résultats pratiques de sa raison développée par les occasions, qui ont fait de cette femme le guide de milord (4) » : l'intéressante et prudente Charlotte devient l'idole de toute la famille, préside aux conseils, est chargée d'élever et de former la jeune lady Suzanne. C'est que l'innocence et la vertu se rencontrent rarement dans une même personne; bien plus, pour être vertueuse, il est bon qu'une femme ait d'abord perdu son innocence; et sans doute c'était un peu l'avis de Rousseau; remarquez pourtant comme l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* et des *Amours de Milord Edouard* est timide, comme il se tient plus près du préjugé.

(1) M^{me} BENOIT, *Les erreurs d'une jolie femme*, 1781.

(2) *Dolbreuse* (1783), édition de 1786, p. 92 sq.

(3) *Mémoires de deux provinciales* (1785), édition de 1786, IV, p. 115. L'auteur est plus raisonnable dans *Les confessions d'un Anglais*, 1786; sa courtisane amoureuse n'est sincère que « par intervalles »; mieux que dans le roman précédent, il sait parfois « calculer, dans les êtres faibles et inconséquents par nature et pervers par état, les forces et l'ascendant des vices d'habitudes et des passions accessoires qui les ont portés à s'y dévouer. » I, pp. 105-106.

(4) RUTLIDGE, *Les confessions d'un Anglais*, t. II, p. 37.

Une orpheliné élevée par M. de Sermeuil et séduite par lui accepte la situation qui lui est faite; elle a en elle « le germe de la bienfaisance » et du reste « la conduite la plus décente et la réunion d'une foule de bonnes qualités qui garantissaient qu'elle n'aurait jamais été coupable si elle s'était seulement doutée qu'elle le fût ». Oui, mais elle s'éprend du jeune d'Arleville, elle renonce aux bienfaits de M. de Sermeuil qui cependant continue à lui servir une rente, et elle se donne au jeune homme. S'il ne l'épouse pas, c'est bien malgré lui; elle le refuse pour deux raisons excellentes : d'abord il est évident que les enfants qui leur viendront seront des enfants naturels; or, forcés de devoir tout à eux-mêmes, ils acquerront plus de vertu et plus de bonheur que s'ils avaient été légitimes ; la seconde raison, elle l'emprunte à Pope par l'intermédiaire de Colardeau : « Crois-moi, l'hymen est fait pour les âmes communes ⁽¹⁾. » On ne peut être plus raisonnable, plus près du naturel et de la vraisemblance.

* * *

De rares exceptions viennent heureusement rompre le flot des sottises et des extravagances. La critique observe que négliger de peindre « les mœurs locales » c'est renoncer volontairement à des beautés « faciles ⁽²⁾ », plus accessibles, paraît-il, que « les grands traits du cœur humain » ; elle conseille pourtant de ne pas pousser le réalisme jusqu'à la minutie ⁽³⁾; on justifie le goût nouveau pour les fabliaux et les arrangements de romans du moyen âge par l'intérêt qu'éveillent les tableaux fidèles des mœurs

⁽¹⁾ GORGY, *Blançay*, 1788, t. I; t. II, p. 74. Encore une prostituée qui conserve « la vertu au fond de son cœur » dans l'*Histoire de Pauline*, *Esprit des journaux*, juillet 1789, pp. 240-252.

⁽²⁾ *Ann. litt.*, 1778, t. IV, p. 179.

⁽³⁾ C'est le reproche qu'adresse l'*Ann. litt.*, 1779, t. VII, p. 3, à RESTIF.

du temps, qu'on se plaît à y trouver (1). — Quelques romanciers, dont le nom n'est pas arrivé jusqu'à nous, ont droit à notre estime relative et sûrement à notre attention, pour l'intelligence dont ils ont parfois fait preuve et qui nous apparaît à nous, lecteur d'un trop grand nombre de romans du XVIII^e siècle, comme insolite et tout à fait originale. Sans pouvoir prétendre à une place distinguée dans les rangs, même secondaires, de la hiérarchie des lettres, ils invitent à parler d'eux, simplement parce qu'ils ont montré un peu de bon sens.

Tel est entre autres, l'auteur des *Aventures du chevalier Mossther* ou la *Force des passions* (2). Il a compris que les romans contemporains du sien présentent ou bien une vertu impossible à atteindre, ou bien des portraits trop hideux; de là l'immoralité ou la vanité de la plupart des romans : les uns sont de beaux mensonges, les autres de dérisoires épouvantails.

L'auteur est un minutieux plutôt qu'un réaliste; il analyse ses personnages qui ne sont ni tout parfaits ni tout méprisables; il les fait agir selon leur nature et non sous l'influence du perfide qui tirait les ficelles des pauvres héros de Baculard. Tous ont des passions et ne les méconnaissent pas : ils ne confondent pas l'amour avec l'ardeur pour la volupté, et cela est assez surprenant vers l'an de grâce 1786. Certes, le roman est romanesque, mais seulement dans les faits, non dans les caractères; une prostituée y figure, et c'est un plaisir vraiment de la voir se conduire d'après l'usage ordinaire de ces filles, loin de prêcher la vertu aux honnêtes gens. Ainsi elle demande de l'argent; le jeune homme qu'elle a réussi à abuser vilainement s'en procure par divers moyens que l'auteur daigne indiquer. Précipité dans le désordre par une pre-

(1) *Ann. litt.*, 1779, t. VIII, p. 217; *Bibl. des romans*, juillet 1775, t. I, p. 53; *ibid.*, août 1775, p. 7.

(2) *Ltêge*, 1786; deux parties.

mière faute, il reprend le dessus, non pas pour contenter trop tard les exigences d'une vertu discoureuse, mais parce que la simple raison lui ouvre les yeux sur sa sottise et parce que son père lui parle franc, sans cris, sans larmes, et sans l'insupportable onction habituelle aux pères nobles du roman et du mélodrame.

Voici du romanesque (1) : égaré, il est reçu dans un monastère italien, où l'abbesse et sa sœur pensionnaire s'éprennent de lui; il s'éprend d'elles aussi, avec une préférence pour la pensionnaire, et ce double amour est assez joliment nuancé pour surprendre dans un roman du XVIII^e siècle. L'un des chapitres (le huitième) est très bien construit, et peut-être trop bien; les événements s'ajustent à merveille, et la simplicité du récit est tellement différente de ce qu'on lit à cette époque, que le lecteur se croit transporté dans la réalité bien qu'il s'agisse du romanesque italien le plus pur; c'est le triomphe du romancier (2). Notez que l'auteur enfin s'efforce toujours de donner les motifs psychologiques des actions et qu'il y réussit souvent.

Loisel de Tréogate, qui fut après tout l'un des plus curieux romanciers du règne de Louis XVI, se départit parfois de son sentimentalisme excessif et renonce de temps en temps à l'étalage qu'il en fait d'ordinaire. Il a peint l'incendie d'une ferme; c'était une occasion tout indiquée de se montrer « bienfaisant » : chose étonnante, il s'en garde; il décrit de façon naturelle la tristesse silencieuse du pays où s'est répandue la nouvelle du sinistre. Lui dont l'esprit était farci des *Amadis* et des romans de

(1) Son sentiment de la nature est exprimé très sobrement : « Les Alpes, ces hautes et surprenantes montagnes... ne lui firent peut-être pas moins de plaisir à voir que les plaines riantes et les prairies émaillées des environs d'Avignon. La nature est admirable, même dans ce qu'elle a de hideux et d'effrayant », II, pp. 111-112.

(2) La suite de la première partie et toute la deuxième sont inférieures; plus d'un épisode est ridiculement invraisemblable; le romanesque est commun, pourtant les détails restent réels.

Prévost, renonce même aux ermites du répertoire; il a visité un ermitage et avoue n'y avoir trouvé qu'« un petit homme affublé d'une casaque sale et blanchâtre, moitié ivre, moitié imbécile » et qui lui a demandé l'aumône⁽¹⁾. Et je le surprends même, le renégat! à porter une main sacrilège sur l'autel de l'amour. Oui, Loisel réussit à intéresser — et quel effort ne lui en a-t-il pas dû coûter! — par la peinture de l'indifférence gagnant peu à peu sur la passion⁽²⁾.

Parmi d'autres romanciers que rien ne rend dignes d'être comparés à ceux que je viens de citer, M^{me} de Malarme a créé un type de vieux jaloux clairvoyant qui malgré lui, malgré la conscience de son injustice et de sa barbarie, tyrannise sa jeune femme jusqu'au moment où la mort le délivre de sa criminelle folie⁽³⁾. Sans nous arrêter au langage populaire d'une bonne vieille⁽⁴⁾, ni aux termes d'argot que l'on trouve dans *Faublas*, notons le type original du soldat Sans-Regret, « mauvais chien » quand il a bu, « mais au fond, bon comme une munition⁽⁵⁾ ». Le plus souvent les traits de vérité sont perdus dans la masse des aventures extravagantes, et leur rareté plutôt que leur justesse leur donne du prix⁽⁶⁾.

* * *

⁽¹⁾ *Ainsi finissent les grandes passions*, 1787, p. 215.

⁽²⁾ *Id.*, 2^e partie.

⁽³⁾ *Tout est possible à l'amitié*, 1787.

⁽⁴⁾ GORGY, *Blançay*; voici des échantillons : Quoique ça, gn'ya, une maison ousse que le feu a pris.

⁽⁵⁾ IDEM, *ibid.* Un geste est noté parfois, tel celui de ce soldat qui « perd un peu l'équilibre en arrière, le recherche en avant », II, p. 96.

⁽⁶⁾ *Histoire du baron de Forloff*, *Esprit des journaux*, octobre 1789, pp. 245-269. C'est la terrible aventure d'un blessé abandonné sur le champ de bataille, puis entassé avec d'autres sur un chariot; quelques-uns de ses compagnons étant morts en cours de route, on les jette à côté du chemin, « et nous nous trouvâmes plus à notre aise et meilleurs amis », avoue le héros. Le reste est gâté par la sensiblerie; il est manifeste que l'auteur compte sur elle et que c'est comme malgré lui que lui sont échappés quelques mots justes et émouvants.

IV. Les romans anglais. — Leur réputation. Le *Voyage sentimental* de STERNE.

Il est temps de nous demander quelles traces laissa le roman anglais, si on lui est redevable de l'une ou l'autre notation précise, ou si plutôt il ne renforça pas le mauvais goût qui se donne carrière dans une foule de sombres histoires dont nous aurions pu entretenir le lecteur beaucoup plus longuement que nous ne l'avons jugé nécessaire.

Les Anglais, certes, sont toujours considérés comme les maîtres; on loue les romans de Richardson, ils sont les meilleurs qu'on ait faits, leur auteur paraît avoir atteint le degré de perfection dont le genre est susceptible (1). Les raisons de cette estime varient; on prise ces grands drames parce que la morale y est « très honnête » et que l'auteur s'y est proposé pour but « d'instruire ses lecteurs en les amusant (2) »; on dit aussi qu'il a donné au roman, comme Molière à la comédie, droit de cité dans la littérature (3). *Clarisse* est connue de tout le monde; « il n'est personne qui ne l'ait louée par ses larmes (4) »; l'amante de Faldoni lit *Clarisse* et *Grandisson* (5). Il est de mode de faire passer le plus méchant roman français pour une traduction de l'anglais.

Mais connaît-on mieux pour cela le texte de Richardson? On le devrait; car la connaissance de la langue anglaise commence à se vulgariser; comme les traductions laissent toujours à désirer, on a pris le parti le plus sûr, « c'est d'aller dans la source même et d'apprendre les langues. L'anglais surtout est devenu très à la mode, et les enfants

(1) *Ann. litt.*, 1781, t. IV, p. 182.

(2) *Ibid.*, 1777, t. II, p. 359 sq.; LUCHET, *Une seule faute*, t. II, p. 111; « Si ma femme aime la lecture..., nous lirons ensemble. Voltaire formera son esprit; *Clarisse* ouvrira son âme pure aux affections innocentes; *Grandisson* lui montrera l'humanité sous son plus beau jour. »

(3) *Ann. litt.*, 1782, t. I, p. 145.

(4) *Ibid.*, 1785, t. IV, p. 335.

(5) LÉONARD, *Lettres de deux amants*.

bégaient aussi tôt l'anglais que leur langue maternelle ⁽¹⁾ ». Son étude paraît, du moins, incomparablement plus utile que celle de l'allemand ⁽²⁾. Mais il faut songer à deux ou trois faits qui contredisent ou qui restreignent la signification de la nouvelle tendance cosmopolite; ils font penser qu'elle fut plus apparente que réelle. D'abord, à la belle époque du romantisme, parmi les écrivains qui furent influencés par leurs confrères d'Angleterre, plus d'un ignorait la langue anglaise. Plus près du XVIII^e siècle, M. Hazard a montré que c'est par les traductions françaises des auteurs allemands et anglais que ces derniers furent connus en Italie ⁽³⁾. Ces traductions sont une transition; retouchées, adoucies, embellies par les traducteurs français, les œuvres « contiennent juste assez d'étrangeté pour séduire sans effaroucher ». Il y a là de quoi faire réfléchir; les belles infidèles accueillies en Italie et sans doute dans d'autres pays de l'Europe, s'étant costumées à la mode de Paris, n'est-on pas tenté de croire que toutes n'ont pas passé la frontière et que quelques-unes continuèrent à charmer les Français?

Cela est certain. On ne fait pas de succès à la première version des romans de miss Burney ⁽⁴⁾, tant elle était

⁽¹⁾ *Ann. litt.*, 1787, t. II, p. 84.

⁽²⁾ DOMAIRON, *Le libertin devenu vertueux*, t. II, p. 70 : « Je souhaitais fort qu'il apprît cette langue [l'allemand], si utile dans le service, trouvant qu'il est fort incommode à un officier général d'être obligé d'avoir recours à un interprète... D'ailleurs, les grands rapports qu'il y a entre cette langue et l'anglais, qui devient aujourd'hui une langue savante par les ouvrages que cette nation nous donne, devaient dans la suite faciliter au comte l'étude de celle-ci. »

⁽³⁾ HAZARD, *La Révolution française et les lettres italiennes*, p. 374 sq.; en 1815, on traduit encore *Robinson Crusô* du français en italien; de même GESSNER en 1817, de même KANT, HERVEY, SHAKESPEARE en 1796, et STERNE.

⁽⁴⁾ Voir sur elle deux articles de M. DE WYZEWA, *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1904 et 15 décembre 1912. Ses romans *Evelina* et *Cécilia* furent traduits en français et connus au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e. Elle voit les choses extérieures (par exemple, ce qui se passe dans un bal pour une jeune fille encore neuve) dans un certain détail qui laisse le lecteur indifférent; elle se rapproche par plus d'un côté de

« infidèle à force d'être exacte et littérale⁽¹⁾ » ; lorsque Le Tourneur, en 1783, publie les quatre premiers tomes de sa traduction de *Clarisse*, « nouvelle et seule complète », non seulement il est bien tard, mais mieux que cela : il dessert Richardson. Prévost eut des raisons « pour faire beaucoup de suppressions à son original... , il craignit que trop de longueurs, plusieurs traits un peu forts et dans le goût anglais ne fussent pas agréables au lecteur français ; et il faut dire qu'il n'a pas été seul de cet avis⁽²⁾ ».

Ce n'est pas tout ; parmi les traductions arrangées, fait-on toujours le choix qui nous semblerait indiqué aujourd'hui ? En France — comme en Angleterre je suppose — on imite encore l'*Orpheline anglaise* ⁽³⁾, on lit *Julie Mandeville* ⁽⁴⁾, et pas seulement Richardson. Du géant lui-même qu'ose-t-on s'approprier ? De *Grandisson*, l'idée d'une fête ⁽⁵⁾, la romanesque aventure du bal ⁽⁶⁾, de *Paméla*, la méprise de sir Jacob ⁽⁷⁾ ; et de *Clarisse*,

RICHARDSON (peinture très naturelle de la timidité de l'héroïne dans *Evelina* ; une grande question est de savoir si elle dansera ou non, si elle acceptera tel cavalier plutôt que tel autre ; une certaine grossièreté, peut-être réaliste, mais que ne supportait pas le roman français d'alors ; le roman commence toujours de façon à établir une situation romanesque ; plutôt des tracasseries que des malheurs). — Quelques personnages réels, mais aussi une foule d'aventures extravagantes dans PRATT, *L'officier réformé*, 1788.

⁽¹⁾ *Ann. litt.*, 1785, t. II, p. 31.

⁽²⁾ *Ibid.*, t. IV, p. 336 ; cp. *ibid.*, 1788, t. IV, p. 228 : « Il semble qu'un traducteur doit rendre fidèlement son original sans y rien ajouter, ni sans en rien retrancher. Cependant cette règle souffre plus d'une exception. C'est quelquefois rendre service à l'auteur même qu'on traduit, et presque toujours bien mériter du public, que de supprimer des détails minutieux ou qui font longueur. M. l'abbé PRÉVOST en avait donné l'exemple dans sa traduction de *Clarisse*... M. LE TOURNEUR... a imaginé de rétablir tout ce qui avait été élagué et de donner une traduction complète ; mais il n'est pas sûr qu'il ait eu raison de le faire, et bien des gens préfèrent encore la traduction de l'abbé PRÉVOST. »

⁽³⁾ *Anna* ou *L'Héritière Galloise*, 1788.

⁽⁴⁾ LÉONARD, *Lettres de deux amants*.

⁽⁵⁾ *Idem*, *ibid.*

⁽⁶⁾ LE TOURNEUR, *Le Sylphe*, 1784.

⁽⁷⁾ Cf. *Ann. litt.*, t. II, p. 112 : LA DIXMERIE, *Les Dangers d'un premier choix*, 1785.

Lovelace⁽¹⁾. Qu'est-ce d'ailleurs que les contemporains ont appelé le genre anglais? N'est-ce pas le genre sombre? Je ne parle pas de la mélancolie de Hervey ou d'Young, mais des faits atroces qui s'entassent dans les romans⁽²⁾.

De plus, certains osent élever des protestations qui eussent paru impies à Diderot : Grandisson est trop parfait⁽³⁾, son histoire est « trop allongée », et de même celle de Paméla⁽⁴⁾; la véritable originalité de Richardson est méconnue : il a cru « faire sortir la beauté des principaux caractères par des détails et des incidents qui les déparent et qui refroidissent l'action principale⁽⁵⁾ ».

C'est de la même façon qu'on traite Fielding : on l'imité surtout dans ce qu'il a de commun avec *Gil Blas*⁽⁶⁾; on le met au goût français, c'est-à-dire qu'on l'arrange de manière que l'intrigue paraisse « débrouillée et facile », l'ordre des événements « vraisemblable et naturel », et l'on dégage le récit « des entraves d'accessoires inutiles⁽⁷⁾ ». Longtemps encore, certains ne le distingueront pas de Smollett⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ *Camille ou Lettres de deux filles de ce siècle*, par SAMUEL CONSTANT DE REBECQUE, 1785 : On met Clarisse à la place de Lovelace et celui-ci à la place de Clarisse; cf. *Ann. litt.*, 1785, t. V, p. 239. M^{me} BECCARY, *Mémoires de Fanny Spingler*, 1781. LOAISEL, *Ainsi finissent...*, p. 157 : Un colonel « aimable et scélérat comme Lovelace ». *Alphonse D'Inange ou Le nouveau Grandisson*, 1787.

⁽²⁾ Parlant de *La Paysanne pervertie* de RESTIF, l'*Ann. litt.*, 1785, t. VII, p. 217, s'exprime ainsi : « Il serait difficile de rassembler un plus grand nombre de faits atroces et dégoûtants. Jamais la sombre et noire imagination des auteurs anglais n'a rien enfanté de comparable à ce tissu d'horreurs en tout genre. » Cf. MOUTONNET DE CLAIRFONS, *Les Iles fortunées*, édition des *Voyages imaginaires*, 1787, t. X, p. 99 : « Les sombres vapeurs de l'anglomanie qui causent présentement des vertiges dans toutes les têtes, tandis que le caractère de gaieté nationale s'affaiblit, se dénature et s'anéantit. »

⁽³⁾ LÉONARD, *Lettres de deux amants*, p. 231.

⁽⁴⁾ *Manuel des châteaux*, 1779, p. 148 : « Lisez plutôt les *Mémoires de Paméla*, 2 vol. in-12, qui sont l'abrégé du grand drame de RICHARDSON.

⁽⁵⁾ *Bibl. des Romans*, avril 1778, t. I, p. 49.

⁽⁶⁾ *Le beau garçon ou Le favori de la fortune*, 1784.

⁽⁷⁾ *Bibliothèque des Romans*, avril 1781, t. I, pp. 6-131.

⁽⁸⁾ *Les Aventures de Roderick Random* sont imprimées dans les *Œuvres complètes de Fielding*, tomes XI-XIV, Paris, 1797. Il y a plus d'un point de commun à SMOLLETT et à MOUHY, quelque différents qu'ils soient par

Il suffit de lire *Zélie dans le désert* ⁽¹⁾ pour se rendre un compte exact de l'influence de Richardson à l'extrême fin de l'ancien régime. Il est certain que M^{me} Daubenton a fait un effort pour se rapprocher du roman anglais; elle s'éloigne du modèle français par la minutie des détails indifférents, j'ai failli dire inutiles. Le résultat, le seul, c'est qu'elle allonge jusqu'à plus de sept cents pages in-8° un roman qui ne retient plus la moindre trace de psychologie. Elle imagine une robinsonade ridicule à force d'être commode ⁽²⁾; Richardson n'a pas pu lui donner le génie qu'il faut pour marquer nettement un caractère; il n'a même pas pu la détourner de la fautive naïveté d'*Aline, reine de Golconde* ⁽³⁾, ni même du pire côté de l'*Astrée* ⁽⁴⁾; peut-être, à la rigueur, lui a-t-il fait comprendre combien il est décent pour une jeune fille de seize ans d'aimer le mari de sa bienfaitrice; à coup sûr, l'empreinte de Prévost sur l'esprit de M^{me} Daubenton était trop profonde pour qu'aucun rival pût prétendre à l'effacer.

Enfin, voyez quel voisinage on impose à Richardson : le romancier qui reprend un épisode à *Grandisson* l'insère dans une histoire « affreuse sans être énergique ⁽⁵⁾ »; un autre qui se souvient de *Paméla* a la mémoire également

ailleurs. SMOLLETT est plus pittoresque, il décrit de façon originale les personnages (un marin, I, pp. 35-36) et les scènes (mort d'un marin à bord, II, pp. 150-151). Mais leur sens du réel est semblable : dans les *Mémoires de M. de Fieux* (1735), et dans *Roderick Random* (première traduction, 1761), on rencontre des situations identiques, telle celle du héros décidé à se battre, mais ne cachant pas son émotion.

⁽¹⁾ Le catalogue de la B. N. indique 21 éditions qui s'échelonnent de 1787 à 1861. Bonaparte emporta le livre avec lui en Egypte, cf. P. VIERGE, *Les Lectures de Bonaparte en Egypte* (*Mercure de France*, 15 février 1907, p. 635.)

⁽²⁾ *Zélie* vit dix ans dans un désert où elle aura toujours « non seulement le nécessaire, mais même le superflu », y compris des romans pour se divertir. (Edition de 1787, I, p. 113.)

⁽³⁾ Les deux héros construisent, comme *Aline*, « une retraite solitaire », « un nouveau désert » qui ressemble parfaitement au véritable désert qu'ils ont connu à Sumatra.

⁽⁴⁾ Il s'y trouve une grotte artistement décorée, ornée du portrait en pied de *Zélie*.

⁽⁵⁾ *Ann. litt.*, 1784, t. II, p. 104.

farcie des romans de M^{me} Riccoboni⁽¹⁾, et comme modèle de peinture exacte des mœurs domestiques un autre imitateur présente une femme qui se déguise en homme pour se battre en duel à la place de son mari⁽²⁾. On mélange donc au hasard des ingrédients hétéroclites ramassés de partout : l'un copie Richardson et Restif⁽³⁾, l'autre Richardson et Laclos⁽⁴⁾.

* * *

Sous le règne de Louis XVI, l'attention fut d'ailleurs accaparée par un autre Anglais original; en 1769 parut la traduction du *Voyage sentimental* de Sterne, qui devint soudainement classique⁽⁵⁾; on goûta tout de suite la savante naïveté de l'homme *sentimental* (c'est à ce moment que le mot est introduit dans la langue française^[6]), toujours sur le point de sourire et ne pleurant jamais tout à fait, savourant les petits plaisirs qui accompagnent les petits actes de charité, entretenant les petits remords provoqués par de petites injures, embrassant dans sa sympathie les objets communs, les humbles et les animaux.

On adora Sterne et on l'imita. Mais comment? « Sterne nous offre, dit M. F. Brown Burton (p. 37), l'exemple singulier [nullement singulier à mon avis] d'un auteur qui charma toute l'Europe au XVIII^e siècle par sa sentimentalité, et qui est lu encore aujourd'hui pour les autres qualités de son style, et malgré cette sentimentalité qui

⁽¹⁾ *Ann. litt.*, 1781, t. IV, p. 182.

⁽²⁾ *Ibid.*, 1785, t. II, p. 112.

⁽³⁾ *Ibid.*, 1781, t. IV, p. 182.

⁽⁴⁾ *Alphonse D'Inange* ou *Le nouveau Grandisson*. Cf. *Ann. litt.*, 1788, III, p. 161 : « *Grandisson* est fait; les *Liaisons dangereuses* et *Clarisse* le sont aussi. Pourquoi refaire les uns et prendre le titre tout seul de l'autre? »

⁽⁵⁾ Réimprimé treize fois de 1770 à 1788, cf. FRANCIS BROWN-BURTON, *Etude sur l'influence de Laurence Sterne en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1911, p. 23.

⁽⁶⁾ HATZFELD et DARMESTETER, *Dictionnaire général* s. v^o *sentimental*...

fit sa première réputation »; ni son humour, ni son talent de peindre les caractères ne furent généralement appréciés (1); on en avait bien l'obscur intuition, mais au bout du compte, ce que l'on prit à Sterne, on eût pu le trouver dans Mackenzie, l'auteur de l'*Homme sensible* (2).

* * *

Pour caractériser l'influence des romans étrangers en France avant 1789, qu'il s'agisse de Richardson, de Sterne ou de Gœthe, je reprendrais volontiers les paroles de M. Baldensperger au sujet de *Werther*. Ils ont tous bénéficié « moins de leur nouveauté que de leur concordance avec toute une littérature antérieure (3) ». On admira chez eux du Rousseau, sans doute, mais on se plut autant à y retrouver du Baculard d'Arnaud resserré, émondé, épuré; je n'oserais d'ailleurs pas affirmer qu'on n'en eût pas quelque regret; je crains que pour plus d'un homme sensible de ce temps les bavures des *Epreuves du sentiment* n'aient été des parures.

(1) Voyez dans F. BROWN-BURTON la façon dont les premiers traducteurs défigurent *Tristram Shandy* et comme on en imite surtout l'affectation de bizarrerie et jusqu'aux artifices typographiques.

(2) *L'homme sensible*, trad. 1775, serait curieux s'il venait avant STERNE; *L'homme du monde*, trad. 1775, offre beaucoup moins d'intérêt.

(3) *Goethe en France*, Paris, 1904, p. 12.

CHAPITRE IX.

Trois auteurs originaux.

Est-ce à dire que pendant vingt ou trente ans, la littérature française demeura stationnaire, qu'aucune invention, même inférieure, ne vit le jour, que toute cette génération de copistes ne fut qu'une assemblée de plagiaires?

Non, tout n'est pas stérilité, et bien qu'ils manquent de talent, les bouffons eux-mêmes interrompent par moment leur parade ⁽¹⁾; les efforts que l'on fait pour se dégager d'une atmosphère appauvrie et viciée et pour respirer librement sont parfois ridicules ⁽²⁾, mais enfin on les fait. Certains types apparaissent que la littérature des temps napoléoniens et de l'époque romantique va glorifier ou poétiser.

⁽¹⁾ Voyez Fréval, le type du déclassé, dans MOLLET, *Sophie*, 1779. Il a « le malheur d'avoir manqué sa vocation »; il était avide d'apprendre; or, on l'a destiné « au commerce de la bijouterie » et cela « contrarie ses inclinations »; il en a gardé « un esprit inquiet, léger, inconsistant ». C'est donc, très vulgarisé, le héros bourgeois que GOETHE idéalisa dans *Werther*.

⁽²⁾ ROUCHER, *Les Mois*, édition in-4°, 1779, p. 32 : « Je me souviens d'avoir entendu parler d'un ouvrage anglais qui a pour titre : *Moyens de donner du génie*. Ce sujet, que je traitais d'abord de ridicule, cessa de me paraître déraisonnable lorsqu'on m'eut développé le système de l'auteur. Il voudrait qu'on fit choix d'un enfant, et qu'au lieu de le laisser végéter dans les villes, où la monotonie de l'usage n'offre qu'un cercle éternel de petites choses, on promenât ce nouvel Emile à travers les montagnes, les torrents, les précipices; qu'on le perdit dans le silence des forêts; qu'on le conduisit sur la lave des volcans, qu'on lui en fit entendre les mugissements, contempler les éruptions; que son séjour ordinaire fût un vaisseau, qui le transportât des déserts glacés du Nord aux climats de la zone torride; enfin, qu'on fit passer sous ses yeux tout ce que la nature physique présente de merveilleux et de sublime; et c'est par une semblable éducation qu'il se promet de faire éclore enfin le génie dans son élève. »

Tels les brigands; déjà Mercier admire « leur affreuse concorde » parce qu'elle « offre les premiers traits d'un sentiment pur, quoique défiguré. Ils se soutiennent, se soulagent et la générosité éclate dans les sombres cavernes où ces hommes durs aiguisent les poignards... Un courage tendre subsiste encore dans cette âme dégradée et coupable. Au pied de l'échafaud... il ne montre point la faiblesse d'une âme lâche et perfide⁽¹⁾. » D'autres faisant le parallèle « de leur vil métier et de l'art des héros » sont bien près de ne pas laisser l'avantage au dernier : « ces deux professions ont sans doute la destruction de l'humanité pour objet; mais si le bandit est aussi cruel, il n'est pas esclave. S'il vend ses jours, ce n'est pas à un prix aussi vil⁽²⁾ ». Il manque au hors-la-loi les beaux vers d'*Hernani*, mais on sent que le temps n'est pas éloigné où, après le bouleversement de 1789 et les adaptations des *Brigands* de Schiller, on accueillera les forçats comme des héros de vertu⁽³⁾. D'autre part, on fait les bandits pittoresques et on commence à les placer dans le cadre qui leur convient⁽⁴⁾.

Cependant le roman noir dont l'essentiel était déjà dans Prévost ne sera véritablement renouvelé qu'après 1789, par M^{me} Radcliffe dont l'influence sur le roman populaire et même sur le roman littéraire des romantiques sera infiniment plus accusée que celle de Richardson, et préparera d'ailleurs, en mêlant à la vie des personnages encore monstrueusement effrayants ou exagérément fades.

(¹) *Mon bonnet de nuit*, édition de 1784, art. *Amitié*, pp. 74-75.

(²) LUCHET, *Une seule faute*, 1781, t. I, pp. 61-63; opinion analogue dans PRATT, *L'officier réformé*, 1788, chap. XXI.

(³) « Approchez ! O vous les plus honnêtes gens que nous ayons trouvés dans Toulon », leur dira-t-on bientôt (1794), dans un tableau patriotique sur la reprise de Toulon; cf. WELSCHINGER, *Le théâtre de la Révolution*, pp. 330-331.

(⁴) Cf. RUTLIDGE, *Les Confessions d'un Anglais*, 1786, t. II, pp. 1-20 : Une histoire de « banditti » exactement semblable à une nouvelle posthume d'Octave Mirbeau.

le paysage où ils se meuvent, l'action si féconde de Walter Scott (1).

I. LOAISEL DE TRÉOGATE. — De la lignée de PRÉVOST et de BACULARD. En quoi il diffère des romantiques. L'amour sensuel est la perfection du sentiment. Son modernisme. Sa sincérité. Quelques thèmes romantiques.

Les parties basses de Prévost, plus accessibles que les autres mais moins significatives, ne nous arrêteront plus; elles ne nous intéressent pas autant que sa conception de la sensibilité. C'est elle que nous retrouvons dans Loaisel de Tréogate, romancier à qui il nous paraît nécessaire de consacrer quelques pages parce qu'il représente le plus complètement la transition entre l'auteur de *Cleveland* et les écrivains romantiques (2). Héritier et émule de Baculard, son style est ridicule et plat; élève de Prévost et de Rousseau, son inspiration annonce, si elle ne les devance pas, et les accès de mélancolie de Chateaubriand et les frénésies contemporaines de *Notre-Dame de Paris*.

J'imagine que Loaisel n'a pas subi toutes les sombres infortunes dont son Valmore, son Florello, son Milcourt furent accablés; il n'a pas dû se condamner à l'affreuse pénitence du forcené qui viola une religieuse; il n'a pas dû aimer une jeune et fougueuse sauvage et n'a pas tué de berger dans un accès de frénésie. Or, dans ses livres, il est frénétique; le chagrin le ronge; il est funèbre, véhément, inquiet et il est voluptueux; il délire et il tâche d'exprimer des aspirations qui ne se définissent pas bien;

(1) Il faudrait signaler aussi, à côté du roman noir, le genre que popularisera Pigault-Lebrun; il est déjà parfaitement constitué avec LE SUIRE, *L'aventurier français*, 1782, et le chevalier DUPLESSIS, *Mémoires de Sir Georges Wollap*, 1787. Ces auteurs amalgament les souvenirs de Marmon tel, de Prévost, de Voltaire, et ils forment une transition entre la littérature des voyages imaginaires et les romans populaires d'Alexandre Dumas et de Sir Rider Haggard.

(2) M. Baldensperger a le premier attiré l'attention sur ce préroman tique; cf. *Revue de philologie française et de littérature*, 1901. Voyez encore D. MORNET, *Le sentiment de la nature*; IDEM, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1909, et E. ESTÈVE, *ibid.*, 1912.

il est touché de certains spectacles sur lesquels les autres n'ont pas encore ouvert les yeux. Son œuvre, disais-je, s'explique en partie par l'action de Prévost, de Rousseau et de Baculard, en partie — et c'est là l'intéressant pour nous — elle s'explique par le tempérament propre de Loaisel, précurseur de Chateaubriand (Baldensperger) et de Lamartine (Estève).

Le héros de Loaisel est avant tout l'homme prédestiné à l'amour et par conséquent au malheur. « La douleur n'a plus de prise sur mon âme, ou plutôt elle s'est tellement confondue avec tout mon être, qu'elle en est devenue une modification (1). » Tel est le héros de Loaisel. Et comment serait-il autre? S'il « résiste aux nouvelles attaques du désespoir », c'est pour goûter à loisir le sentiment douloureux qui le pénètre. Il veut s'enivrer lentement de toute sa tristesse, la ramasser autour de son âme, et qu'elle en soit inondée (2). Il a donc le cœur formé d'une certaine façon et se plaît à nourrir une chère et délicieuse tristesse.

Et pourtant il ne se borne pas à répéter Prévost; celui-ci avait des retours à la raison qui contrariaient cet abandon plaintif et cette espèce de désertion devant la vie; s'il ne cherchait pas à refaire son bonheur, il aspirait du moins au calme, sa retraite était un ermitage propre à entretenir le souvenir mélancolique, mais peu à peu adouci, des longs chagrins d'une vie aventureuse. Loaisel dédaigne une fin si commune. « Un cœur privé de ce qu'il adore, un cœur comme le mien, invoque les revers et se complaît dans les orages de la vie... puissent-ils s'accumuler tous et fondre ensemble sur ma tête (3). »

Ainsi Milcourt a aimé Lucile; on l'a mariée à un affreux

(1) *Valmore* (1776), dans *Valmore et Florello, nouvelles...*, Paris, an III, pp. 5-6.

(2) *La comtesse D'Alibre ou Le cri du sentiment, anecdote française*, 1779, p. 141.

(3) *La comtesse D'Alibre*, p. 143.

tyran dont les traitements épouvantables la font mourir. La nuit, Milcourt vient exhumer Lucile et va la déposer dans une petite terre située au bord de l'océan, cachée par des bois épais et des monts sourcilleux. « Derrière cette retraite, s'élevait une touffe de pins plantés sans ordre et entassés les uns sur les autres, où l'aspect des tiges creusées par le temps, l'absence du jour et le silence de la nature inspiraient à l'âme des pensées tristes et profondes. » C'est là qu'il passe sa vie, étendu sur le monument funéraire de son amante; loin d'appeler la mort, il cherche à prolonger ses jours. « Si je mourais, disait-il, je ne pleurerais plus, et c'est un plaisir de pleurer (1). »

Or, je le répète, Loaisel de Tréogate, gendarme dans la garde royale, n'a pas passé sa vie entière, ni même une heure, couché sur le tombeau d'une jeune femme, mêlant ses plaintes avec les lamentations du vent de la mer dans un paysage funèbre. Il faut donc bien qu'on l'imagine à sa table de travail devant la page blanche qu'il couvre du récit des aventures les plus extravagantes. Baculard, me dira-t-on, ne fit pas autre chose. Oui, mais Baculard est manifestement un « faiseur »; pas un mot des *Epreuves du sentiment* ne porte l'accent de la sincérité; pas une notation dont vous puissiez dire : cela est juste; pas une pensée qui vous force à reconnaître : cela est malsain peut-être, mais cela est vrai. Il n'en va pas ainsi de Loaisel; il ne plagie pas toujours Prévost; il le complète plutôt et l'achève; où Prévost hésitait, éludait et finissait par reculer, Loaisel continue droit devant lui.

Il a éprouvé — réellement ou par un effort de son imagination complaisante — « l'amour inquiet, ardent, exalté, celui qui mène impétueusement au malheur et même au dégoût de la vie, à travers les contrariétés, les plaisirs, les peines et les enchantements (2) »; cet amour

(1) *La comtesse D'Alibre*, pp. 143-144.

(2) *Ainsi finissent les grandes passions*, t. I, p. 6.

l'a « enivré » et « désespéré », pour la même raison que Cleveland. « Pourquoi semble-t-il que je ne sois pas fait comme les autres hommes (1)? » se demande-t-il. C'est qu'il a le cœur doué « d'une délicatesse particulière ».

Faits pour l'amour, ces cœurs-là seulement « sont dignes de sentir que la mélancolie est amie de la vraie volupté; que les larmes de la douleur valent mieux quelquefois que les transports du plaisir (2) ». Nous retrouvons exprimée encore une fois l'erreur de Baculard dans ses *Epoux malheureux*. Baculard et Loaisel prétendent nous faire croire qu'une destinée marâtre leur accorda une sensibilité affinée, afin qu'ils sentissent plus profondément la douleur; par une compensation dont ils se glorifient, elle leur réserva le privilège de savourer les délices exceptionnelles d'une amertume qui leur est propre.

Dans le fait, heureux ou malheureux ils se contemplent et ils s'admirent. Cultivent-ils leur « moi »? Oui, dans ce qu'il renferme d'exigences brutalement sensuelles.

Et voilà une distinction importante à faire entre eux et les romantiques de 1800-1830. Ce qu'ils nomment sensibilité est pure sensualité; ce sont des hommes de désir, d'insatiables voluptueux qui adressent des vœux très précis à un « objet » nullement lamartinien, « vague » si vous voulez, mais bien décidé à se matérialiser à la moindre invitation de la première passante venue. « Mon cœur, dit le chevalier de ***, accoutumé à se nourrir d'affections tendres, en éprouvait continuellement le besoin : il voulait et craignait d'être occupé; il se consumait de désirs, sans que ces désirs eussent un objet déterminé. Enfin je mourais victime lente de ma sensibilité qui, faute d'aliments, se dévorait elle-même (3). » Le chevalier ne serait-il donc qu'un second Patrice du *Doyen de*

(1) *Ainsi finissent les grandes passions*, t. I, pp. 31, 48.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 146.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 33.

Killerine? Il y a une différence; une jeune veuve, M^{me} de V., le rappelle à la vie, et cela ne nous effarouche pas; mais croyez bien que cette mission conviendrait aussi parfaitement à toute autre jeune veuve.

Permis à la bonhomie de l'Homme de qualité de nous entretenir des faiblesses du cœur (car elles n'auront qu'un temps) « avec cette indulgence qui convient au sage et qui est toujours dans l'âme d'un honnête homme »; je doute pourtant qu'il fût « convaincu que l'amour et la sagesse se concilient parfaitement ensemble ⁽¹⁾ », et je suis sûr qu'il se faisait — ou du moins qu'il a exposé — une idée de l'amour qui s'accorde mal avec celle de Loaisel.

L'amour élève l'âme, Prévost l'a dit après d'Urfé, et d'Urfé après combien d'autres; Loaisel leur emprunte cette formule banale ⁽²⁾.

L'interprète-t-il à leur façon? Lui donne-t-il la même portée? L'amour tel qu'il le conçoit est singulièrement plus compréhensif. Ne croyez pas qu'il soit seulement la satisfaction des sens; cette conception était bonne pour un sceptique comme Buffon; Loaisel n'est point de ce sentiment ⁽³⁾. La passion serait-elle donc un abandon mystique, une adoration gratuite, un humble don de l'âme tout entière, un renoncement pareil à celui de Céladon pour Astrée, de Sylvandre pour Diane?

L'amour un renoncement! Il faut « allier ensemble les

⁽¹⁾ *Ainsi finissent les grandes passions*, t. II, pp. 128-130.

⁽²⁾ *Ibid.*, t. II, p. 105 : « Dans un cœur bas, l'amour est un vice, parce qu'il n'a point cette énergie qui en fait une vertu...; mais l'amour est grand dans les cœurs élevés, et il ajoute à leur élévation... » *Ibid.*, II, p. 108 : « Celui surtout en qui la sagesse est le résultat du génie... sait que le sentiment brûlant qui l'attache à la nature entière est un développement ou une émanation de celui qui l'enchaîne à une créature. » *Ibid.*, II, p. 109 : C'est en aimant qu'il « entretient et renouvelle perpétuellement ce feu immortel qui est à la fois le génie et l'amour dans les hommes faits pour aimer et pour éclairer le genre humain. »

⁽³⁾ *Ibid.*, II, p. 105 : « Je ne suis point du sentiment de l'homme célèbre qui a prétendu qu'il n'y avait que le physique de cette passion qui fût bon. »

plaisirs des sens et les voluptés de l'âme » et ainsi « ennobler les uns par les autres ». Après tout, l'homme n'étant ni ange, ni bête, et participant de l'un et de l'autre, les voluptés de l'âme ennobliront les plaisirs des sens, je l'accorde. Mais me voilà bien sot : car Loaisel ne l'entend pas ainsi; c'est le plaisir des sens qui est la couronne et la perfection de l'âme. « La jouissance des sens est un grand mouvement de l'âme qui s'élance à un point nouveau d'élévation qu'elle a entrevu... Il est vrai que cette quintessence de sentiment n'appartient qu'à des cœurs doués d'une délicatesse rare, et traitée de folie par les hommes de ce siècle; et que pour en avoir une idée, il faut parvenir à un point de force et de pureté dans les passions qui paraîtra toujours à la multitude passer les bornes de la nature (1). »

La sensibilité se marie étroitement au plaisir des sens, seul but qu'elle se propose; Loaisel l'avoue sans le moindre détour, car il est ingénu autant qu'il est faible : dans son corps vigoureux de soldat, il loge l'âme d'un adolescent. « Ce fut, déclare-t-il, la sensibilité qui m'égara; c'est un vautour inhérent à l'être auquel il s'attache, qui se nourrit de sa substance et s'abreuve de ses larmes : c'est un levain qui fait croître et fermenter les passions; c'est de lui que viennent leur violence et leur énergie ; l'imagination détermine leur pente... [la mienne] m'égara sur les pas du plaisir (2). » Il jure de n'y plus retourner (3), serment

(1) *Ainsi finissent les grandes passions*, t. II, p. 107.

(2) *Les Soirées de la mélancolie*, 1777, *Le Port*.

(3) Lucile, adultère, se repent un peu tard : « Une voix plus forte que celle du sentiment crie et m'accuse; cette voix m'épouvante », dit-elle à Milcourt. Mais ils n'écoutent pas cette voix, ils perdent tout ménagement et jouissent de leur félicité trompeuse « sans avoir un seul de ces moments tranquilles où l'âme, se rendant compte à elle-même et s'écoutant dans le silence des passions, s'éclaire enfin sur ses propres faiblesses. » Lucile va devenir mère; leur enfant, disent-ils, est « un objet de tendresse et d'horreur que le Ciel a créé dans sa colère et qui déjà nous reproche l'existence fatale que nous lui préparons. » Lucile s'écrie : « Criminels envers le Ciel, envers les hommes, envers nous-mêmes, nous avons

d'ivrogne; loin de s'assagir, il n'imagine que des passions haletantes, ne s'intéresse au sentiment qu'en raison de sa véhémence; seules comptent pour lui les âmes dans lesquelles la passion est « à l'épreuve de tous les obstacles »; il ne conçoit l'amour que comme « un torrent indigné des digues qui resserrent son cours et dont les ravages deviennent plus terribles à proportion de la résistance qu'on lui oppose (1) ». On a opposé des digues au torrent qui bouleverse le cœur de Lucile et le torrent s'indigne : Lucile « ne cherche point à repousser les images d'un père expiré et d'un amant au désespoir. Elle vole au devant du trait qui vient la déchirer; elle le presse, le foment, l'enfonce et le retourne dans son sein. Elle ne veut que des tourments, et elle les veut horribles... Elle redemande Milcourt, se nomme son amante, et se repaît avec ivresse de ce feu qui la brûle avec plus d'activité que jamais (2) ». Dans la même occasion, son amant se

troublé l'ordre établi et méprisé les conventions sacrées de la société... Nous nous sommes assimilés aux plus vulgaires amants, nous avons mis le désir effréné à la place des soupirs de l'âme... [de] cette volupté spirituelle qui défie l'amour et élève deux êtres ainsi rassemblés au-dessus des autres humains. » Milcourt lui répond : « Toi, ma Lucile, toi la victime des lois quand tu as suivi les plus saintes de toutes ! Eh ! que sont les autres auprès de celles de la nature ? Une tyrannie usurpée, un despotisme flétrissant, qui cherche à tromper les vœux de l'Être Suprême, et à dégrader son plus bel ouvrage... L'être sublime et fort qui sait s'affranchir de toutes ces entraves, qui ne suit qu'une loi, celle de son cœur épuré par la raison, qui ne connaît qu'un mépris, celui des erreurs et des terreurs humaines, qui ne connaît qu'un devoir, celui de fuir les esprits faibles, les persécuteurs, et de renverser audacieusement tous les obstacles à la félicité que lui indique la nature; voilà, ma bien-aimée, voilà l'homme vertueux. » (*La comtesse d'Alibre*, pp. 105-109.)

(1) *Ibid.*, p. 29. Cp. *ibid.*, pp. 5-6 : portrait de Lucile : « On ne pouvait lui reprocher que cette sensibilité extrême qui souvent dégénère en faiblesse. Mais pouvait-on lui en faire un crime ? Non, sans doute, ce crime n'était pas le sien, c'était celui de la nature. La sensibilité est un feu inné qui se développe avec les années, qui fait naître les passions, qui les alimente, les exalte, les enflamme, quelquefois les change en volcans, et qui ne peut finir que par la destruction de l'individu qui est atteint de ce mal délicieux et funeste. La sensibilité fournit des armes contre celui même qui la veut vaincre, et reste toujours maîtresse de sa victime. »

(2) *Ibid.*, pp. 62-63.

montre digne d'elle : enfoncé dans un antre, « il exhale ses tristes plaintes. A mesure qu'il s'agite, il cherche à s'agiter encore : il passe alternativement de l'effroi du silence aux éclats de la fureur, et du trouble de la fureur au sourd gémissement du désespoir. Son âme tourmentée de noires vapeurs, lutte et se débat sans cesse dans son sein palpitant (1). » Il dort dans le creux des rochers, il se nourrit de végétaux sauvages; et d'une ténébreuse rêverie il glisse à un abattement morne et enfin se plonge dans une « stupeur accablante ». Mais « il préfère ses souffrances à l'oubli de ses souffrances, une existence active et douloureuse à un calme, image du trépas, à une léthargie cruelle qui endort les maux qu'il aime (2) ».

Devant un amour si véhément, que valent les préjugés du monde? Nous le savons; la première partie de la *Nouvelle Héloïse* a dénoncé leur vanité. Les convenances sont des liens sordides, la marque apparente d'une honteuse servitude. Eh bien! « l'esclave se déshonore-t-il en brisant ses fers? Est-il honteux de fouler aux pieds de coupables lois qui veulent assujettir les cœurs et étouffer la nature? Est-il honteux de quitter les routes battues et de s'élever, à l'aide de la philosophie, au-dessus d'un vulgaire enchaîné à ses viles entraves (3) »? Pour le philosophe (et il est si simple d'arranger une philosophie qui satisfasse les passions), pour le sage, une action qui serait blâmable chez le commun devient « un acte d'héroïsme »

(1) *La comtesse d'Alibre*, p. 77.

(2) *Ibid.*, p. 78.

(3) *Valmore*, pp. 57-58. Cp. *ibid.*, p. 38 : « Nous remplissons le vœu du Ciel en secouant un joug désavoué par la nature, et nous serions coupables de le porter plus longtemps. » Cp. *Ainsi finissent les grandes passions*, I, p. 69 : « Si des considérations humaines nous défendent de mettre à nos nœuds le sceau d'une déclaration publique, il n'en est point qui doive nous empêcher de suivre les plus pures lois de la nature. » Remarquez la sécheresse de la petite note ajoutée au bas de la page par acquit de conscience, et la disproportion de cette réserve avec celles exprimées dans les dernières parties de *La Nouvelle Héloïse*. « On voit que ce langage est celui de la passion en délire. »

tout bonnement. L'exploit vanté sur ce ton, c'est par exemple l'enlèvement d'une jeune fille qui a appris à lire dans la *Nouvelle Héloïse* (1), je veux dire dans la partie de la *Nouvelle Héloïse* que le XVIII^e siècle décida de détacher du livre de Rousseau.

Je suis tout prêt à reconnaître en Loaisel un humble membre de la famille lamartinienne; à une condition pourtant : c'est qu'on me révèle d'abord dans l'œuvre de Lamartine l'inspiration nettement licencieuse que je n'arrive pas à y démêler. Je parle des œuvres et non des hommes : il m'est interdit de poser aux écrivains romantiques des questions fort indiscrètes et d'un intérêt purement anecdotique; je ne veux pas savoir de Victor Hugo, de Vigny, de Lamartine, si leur limon a contenu l'ardeur concupiscente d'un Loaisel; il me suffit de constater qu'ils ne m'ont offert que les fleurs admirables et qu'ils ont eu la pudeur de cacher la pourriture où peut-être elles ont poussé.

De pauvres fleurs sont éparses sur la pourriture qu'étale Loaisel aux yeux de tous. La suprême volupté d'après lui est le plaisir charnel. Il suffit d'un baiser pour que « le délire de la passion s'empare du malheureux Florello; il se connaît à peine; ses genoux tremblent, ses yeux étincellent; des soupirs brûlants, entrecoupés, s'échappent de son sein, et le plaisir ébranle toutes ses fibres (2) ».

A quoi bon une telle insistance et pourquoi des détails circonstanciés? Hélas! C'est pour cela même que Loaisel écrit; son imagination se complaît à la peinture d'un bonheur sensuel qu'il exagère à plaisir et qu'il prétend

(1) « L'âme se fond et s'écoule ». (*Valmore*, p. 48.) Cp. *Dolbreuse*, édit. de 1786, I, pp. 11-13, et II, p. 82; *Ainsi finissent...*, II, pp. 71-72, pour *La Nouvelle Héloïse*. Pour les *Discours*, *Dolbreuse*, I, p. 88; *Ainsi finissent...*, I, p. 18; pour *Emile*, *Dolbreuse*, II, pp. 69, 85, 124; un souvenir textuel, *Ainsi finissent...*, I, p. 116; pour le culte de Rousseau (Ermenonville), *Dolbreuse*, t. II, pp. 92-95.

(2) *Florello*, p. 182.

d'ailleurs épuré par son excès même. Il a la pudeur à rebours : « Frémissons, dit-il, et ne voyons pas leurs plaisirs, de peur qu'un imprudent transport ne nous fasse dire : Ils sont trop heureux, ils ne peuvent être coupables ⁽¹⁾. » Il dépasse la mesure dans les moments où la vie sait nous assagir. « Lorsque l'enfant paraît », Loaisel ne se déride pas à le voir « innocent et joyeux » ; pour lui, l'enfant est « une pure étincelle échappée à la flamme du plaisir, sortie, pour ainsi dire, du choc de deux amours ⁽²⁾ ». La mort même, non pas l'idée abstraite de la mort, mais la présence d'un cadavre glacé qu'il touche de ses mains, ne le détourne pas de son vice ⁽³⁾.

Pourtant on a eu raison de comparer certain passage des *Soirées de la mélancolie* aux vers de Lamartine ; il est même facile de multiplier les rapprochements de cette sorte. Un seul être manque à Lucile et tout est dépeuplé ⁽⁴⁾. « Ces parterres sont délicieux, cet asile est un nouvel Eden, disait-elle ; mais il y manque quelque chose, ô mon doux ami ⁽⁵⁾. » Lamartine soupirait :

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports

Le chevalier de *** se livre à la même mélancolie stérile ; la différence c'est qu'il l'exprime dans une langue tout abstraite. « En quittant ces lieux ; tu as laissé chaque

⁽¹⁾ *Comtesse d'Alibré*, p. 100. Cp. *ibid.*, p. 97 : « Il est inutile de jeter un voile sur le tableau qui va suivre. L'intolérant farouche en sera révolté ; mais l'homme sensible y donnera des larmes et dira : Peut-être j'aurais fait comme eux. » Cp. *Dolbreuse*, I, pp. 54-61, 76 ; II, p. 74 ; I, p. 104 : « Si je m'arrête un peu sur le tableau qui va suivre, ce n'est point pour fixer l'imagination du lecteur sur des images voluptueuses, mais pour dévoiler l'art dangereux d'un séducteur et prémunir l'innocence contre les attentats du vice ». Cp. *Ainsi finissent...*, I, pp. 7-8 : Il a cru « utile et même nécessaire » de garder les tableaux licencieux.

⁽²⁾ *Dolbreuse*, t. II, p. 84.

⁽³⁾ *Ibid.*, t. II, p. 118 : « Si je ne profanai point sa cendre par des transports criminels, je demeurai cependant plongé durant quelques minutes dans une sorte d'ivresse voluptueuse. »

⁽⁴⁾ *La comtesse d'Alibré*, p. 8 : « Elle parcourt sans plaisir cette campagne déserte qui ne lui offre point les traits qui l'enchantent. »

⁽⁵⁾ *Ibid.*, p. 103.

chose en son état naturel; les objets n'y ont point changé, et cependant les impressions que je reçois des objets ne sont plus les mêmes depuis ton départ. Que dis-je? Ils n'en font plus sur moi; ils ne parlent point à mes sens; ils échappent à mes regards : j'ignore s'ils existent, je n'aperçois rien. Et le ciel et la terre, et les hommes, et la lumière du jour, et même l'espérance, tout s'éclipsait autour de moi à mesure que tu t'éloignais; tout s'est évanoui du moment où je t'ai vue disparaître (1). »

Une invocation qu'il adresse *A ma Julie* est plus curieuse encore à analyser (2). On y retrouve l'expression du vide du cœur, variante de la formule qui nous est familière depuis les *Epoux malheureux* de Baculard et la *Nouvelle Héloïse* (3); le thème lamartinien s'y attache comme de soi-même.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières ?

« Que sont ces lacs et ces fontaines? Les tableaux désespérants d'une paix qui n'est point dans mon cœur; des objets muets et sauvages. »

La strophe la plus remarquable s'achève, a-t-on dit, « par une aspiration à l'infini ». Voici cette strophe : « O ma Julie! Que n'ai-je eu le sort des violettes et des roses avec lesquelles j'aimais autrefois à nuancer *les beaux lys de ton sein!* Elles se flétrirent et moururent *sur ce trône de l'amour* envié de tous les yeux et de tous les cœurs. Que n'ai-je *comme elles trouvé mon tombeau dans le sein des voluptés*, dans ces instants où mon âme, suspendant toutes ses fonctions, semblait accomplir son dernier effort pour s'échapper de son odieuse demeure et s'élancer sur des ailes de feu dans le séjour de l'éternelle paix! »

Les passages que nous avons mis en italique sont significatifs et leur sens est très clair. « Le char de l'aurore »

(1) *Ainsi finissent...*, II, p. 70; cp. *ibid.*, pp. 77-78, 81.

(2) C'est le passage que M. ESTÈVE a signalé, *R. H. L.*, 1912, p. 80.

(3) « Ton absence m'a jeté dans un vide que rien ne peut remplir... »

qui ne porta pas Lamartine me paraît assez différent des « ailes de feu » sur lesquelles compte Loaisel pour s'échapper de son odieuse demeure. Quel est « le dernier effort » de l'âme ? Hélas ! Nous le savons trop bien : lorsque dans « un grand mouvement », l'âme « s'élance à un nouveau point d'élévation qu'elle a entrevu », ses ailes de feu sont les mêmes exactement qui ont servi à Félicia dans ses fredaines.

* * *

Il garde de son siècle la forme facile et vague qui se contente du terme abstrait ⁽¹⁾ et qui ne fuit pas toujours la périphrase ridicule ⁽²⁾. Il a parfois je ne sais quelle timidité devant l'exotisme et même devant le détail commun dont plus d'un contemporain s'était déjà défait ⁽³⁾. Par contre, le sens qu'il a du paysage est très juste et très neuf. Je passe sur l'usage qu'il est parfois tenté de faire de la nature considérée à la façon de Bernardin de Saint-Pierre. Le vieux Kador, « consommé dans la sagesse », peut fort bien tirer « des comparaisons de tous les

⁽¹⁾ « Charmes inexprimables du sentiment ! Céleste jouissance de l'âme ! » (*Valmore*, p. 45.)

⁽²⁾ Valmore se mêle de ramener à la vertu une fille qui a « osé franchir le pas » ; elle est entretenue par un colonel, et celui-ci, comme il est assez juste, demande son nom à l'intrépide convertisseur ; il n'a garde de répondre : Je me nomme Valmore. « Qui es-tu ? — L'appui de l'innocence et l'ennemi des mauvaises mœurs. » (*Valmore*, p. 107.) — Un libertin s'introduit, déguisé, dans un couvent de filles. « Une nuit, nuit affreuse... nuit qui devrait être retranchée du cercle des temps », il ose « souiller la couche de l'innocence ». La jeune fille se noie, il veut lui porter secours, mais il ne sait pas nager, pardon ! « Mes mains, explique-t-il, n'étaient point façonnées à cet exercice utile, que la plupart des hommes partagent avec l'habitant du liquide séjour. » (*Les Soirées de la mélancolie, l'Empire de la beauté*.) Cp. *La comtesse d'Alibré*, p. 101 : « Sur le gazon où s'est reposée Lucile », son amant « cherche si elle n'a point laissé quelque parcelle de son être. » Plus tard, il la presse naïvement d'accoucher : « Hâte-toi, ma Lucile, hâte-toi de mettre au jour ce dépôt précieux. » (*Ibid.*, p. 110.)

⁽³⁾ La fougueuse Eurimale, une jeune Américaine, est « la plus belle des mortelles » ; à la vérité, « sa peau était un peu brunie par le soleil » ; mais rassurez-vous, elle n'est pas olivâtre. (*Florello*, note de la page 171.) Cp. *La comtesse d'Alibré*, p. 5 : « Il suffit de dire qu'elle [Lucile] était le chef-d'œuvre de la nature. »

ouvrages de la nature, pour rendre sa morale plus intéressante⁽¹⁾ »; le vieux Kador est un sauvage tandis que Loaisel, d'un certain point de vue, est très moderne.

Il a fait avant tout autre sa nuit dans les déserts du Nouveau Monde⁽²⁾, avant tout autre son intérieur rustique⁽³⁾; avant tout autre il a rassemblé pour les futurs keepsakes romantiques, un château ruiné⁽⁴⁾, une vieille chapelle, un moulin à eau⁽⁵⁾. Le jardin français, le jardin anglais, l'Elysée, tout cela est bien factice, et c'est affaire

⁽¹⁾ *Florello*, p. 153.

⁽²⁾ *Ibid.*, pp. 156-157 : La nuit, Florello « respirait avec le parfum des fleurs, les vapeurs fraîches et légères qui remplissaient l'atmosphère et venaient désaltérer la terre. Il écoutait le murmure tendre et assoupissant des nappes d'eau qui tombaient doucement des collines, l'agréable frémissement des feuilles se jouant avec les zéphirs, et le chant extraordinaire de quelques oiseaux qui volaient avec bruit sur sa tête. Il considérait la lueur argentée de l'astre des nuits, le sombre azur d'un ciel semé de brillantes étoiles; et son âme, enivrée du vif sentiment de sa félicité, restait comme passive sous l'impression de tant de merveilles. »

⁽³⁾ *Les Soirées de la mélancolie*, p. 13 : « La nuit était sombre et orageuse. Le vieux chasseur Mirven, renfermé dans sa cabane solitaire, et assis devant son foyer à la faible lueur d'un feu près de s'éteindre, écoutait en silence le bruit de la pluie qui se précipitait en torrent sur le chaume qui couvrait sa demeure; ses chiens, fatigués, reposaient près de lui. »

⁽⁴⁾ *Dolbreuse*, t. II, pp. 67, 72 : Vieux château, mélancolie des ruines. Cp. *Ainsi finissent...*, I, pp. 20-21 : « Je ne cesse pas d'envier votre sort...; une belle terre me paraît le temple de la félicité. Personne, non personne n'est plus à portée de jouir de la vie qu'un noble vivant comme vous dans l'antique château qu'il a hérité de ses pères. Dedans, autour de sa demeure, tout lui retrace des exemples de courage et de vertu, tout lui rappelle ces temps reculés où de braves et loyaux chevaliers s'illustraient par mille faits héroïques. Il les voit, méditant ou exécutant leurs nobles entreprises, le long des antiques fossés, dans la tour haute et crénelée, sous le vieux donjon dont les fenêtres gothiques fleuries de lilas et de giroflées sauvages inspirent une sorte de mélancolie religieuse qui dispose à rêver. »

⁽⁵⁾ *Les Soirées de la mélancolie (L'Empire de la beauté)*. « ... Une plaine d'une assez vaste étendue, couverte d'ifs, de hêtres et de vieux chênes qui semblaient exister depuis le commencement des siècles. A l'extrémité de cette plaine était un château ruiné; un tilleul majestueux s'élevait au milieu de ses décombres entourés d'un amas de ronces et d'épines. Plus loin se voyait une chapelle qui se sentait aussi du ravage des temps; une grande croix plantée en face l'annonçait de loin au voyageur. Le voisinage d'un moulin à eau, les mugissements sourds des vents qui se mêlaient au bruit mélancolique d'une espèce de cascade qui tombait lugubrement sur un lit de cailloutage, tout répandait une certaine horreur sur ces lieux. »

de jardinier après tout; l'homme moderne qui s'ébauche avec Loaisel garde plus volontiers dans les yeux la mémoire d'« un sentier qu'ombrageaient de vieux chênes et des tilleuls irrégulièrement plantés ⁽¹⁾ »; il recherche, pour s'isoler avec sa douleur, un bois épais où le jour pénètre à peine ⁽²⁾; pour calmer son inquiétude, il fuit dans la campagne ⁽³⁾; à son amour il mêle le soupir de l'onde et la lumière argentée de la lune ⁽⁴⁾. Qu'il se serve des éléments ⁽⁵⁾, ou bien qu'il en soit le jouet ⁽⁶⁾, toujours il se

⁽¹⁾ *La comtesse d'Alibré*, p. 16.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 64 : « Dans les jours nébuleux, dans les soirées obscures, elle descendait dans les épais bocages [du domaine]... Elle aimait ces allées solitaires, ce jour sombre et lugubre, image de ses pensées et de son âme; elle souriait aux ombres de la nuit; seule, entourée de ténèbres, elle aimait à entendre le bruissement des feuillages, le murmure plaintif des nappes d'eau qui arrosaient doucement ces beaux lieux, et les battements interrompus des ailes des oiseaux assoupis sur des branches légères et réveillés quelquefois par les zéphirs. Elle mêlait ses plaintes à ces sons confus. »

⁽³⁾ *Ainsi finissent...*, II, 14 : « Un sentier vert dans un petit bois adoucité, comme vous savez, les plus cuisants soucis. Pour surcroît de bonheur, j'ai trouvé une fontaine qui encore sortait d'un rocher et dont le bruit mélancolique n'a pas manqué de m'attirer et de me retenir un moment sur ses bords. »

⁽⁴⁾ *La comtesse d'Alibré*, p. 98 : « Suivre le cours d'une onde qui soupire doucement entre les roseaux qu'elle caresse; se perdre dans des labyrinthes sinueux, dans des bosquets sombres; reparaitre sur les bords d'un bassin de cristal, qui répète les astres mobiles et l'azur d'un ciel serein; s'arrêter aux pieds d'une cascade et se baigner avec délices dans les vapeurs humides et rafraîchissantes que produit au loin la chute écumeuse des eaux; errer en silence autour des groupes voluptueux qui décorent ce séjour; les contempler à la lueur argentée de la lune, et pousser des soupirs... telles sont leurs premières jouissances. »

⁽⁵⁾ *Ainsi finissent...*, t. I, pp. 137-138 : « Quelle est donc cette philosophie tant vantée qui peut moins sur l'âme qu'une suite d'objets inanimés ou que le parfum de quelques végétaux? Il est pourtant vrai que l'air frais d'un bocage est un antidote plus certain contre les tourments intérieurs, que la plus belle théorie de morale. C'est l'air pur des champs qui apaise la fièvre des passions. » C'est une idée de Rousseau.

⁽⁶⁾ *La comtesse d'Alibré*, fin : « Triste jouet des éléments et de l'influence des cieus, son âme changeait comme les temps et les jours. Quand un zéphir léger se faisait sentir et murmurait sans bruit parmi les arbrisseaux flexibles; quand une douce lumière réfléchie d'un ciel serein, perceait les épais ombrages qui muraient sa retraite; calme et paisible alors, il soupirait doucement ses tranquilles regrets; mais quand, dans une nuit sombre, un vent orageux ébranlait les monts, brisait les forêts et faisait gémir tristement les souches antiques à ses côtés, ses cheveux se hérissaient d'abord comme la cime des arbres, et son cœur battu comme eux par la tempête s'anéantissait devant un être suprême. »

plaît parmi la nature, savoure sa fraîcheur et sa profusion ⁽¹⁾, écoute ses bruits, note ses aspects fugitifs; il est attentif aux vapeurs bleues qui se dégagent de la terre, le matin ⁽²⁾, comme aux scènes rurales les plus diverses; dans la campagne, tout lui est jouissance : parmi ses contemporains, on dirait que lui seul a eu des yeux.

« En sortant, je m'arrête d'abord au superbe coup d'œil de cette fertile plaine qui fait la perspective du château; j'admire ces belles moissons qui promettent la subsistance au pauvre, l'abondance au riche; je salue la terre nourricière de mes concitoyens. Mais après avoir joui de ce spectacle de richesse et de fécondité, après avoir marché au milieu des blés déjà grands, à travers les vignes fleuries, c'est un plaisir pour moi d'entrer dans un chemin tortueux, de le suivre au hasard sans savoir où il me conduira, de rencontrer des brebis qui bêlent, des bestiaux qui paissent, un berger soufflant dans sa cornemuse, un pêcheur côtoyant une rivière avec ses filets, un chasseur assis et déjeunant auprès d'une fontaine, son chien d'un côté, sa gibecière et son fusil de l'autre. C'est pour moi un très grand plaisir de traverser un petit hameau à l'heure où le soleil se lève, d'y voir une jeune paysanne filant et chantant sur le seuil de sa chaumière, une autre tenant et caressant un jeune enfant pendu à sa mamelle; des hommes, des femmes conduisant leurs denrées au marché prochain, et s'occupant en cent manières diverses de la subsistance commune. C'est pour moi un charme que je ne saurais vous rendre, de trouver ensuite un réduit plus agreste et plus sauvage; de tomber insensiblement dans quelque vénérable solitude, parmi des chênes au tronc caverneux qui expriment en carac-

⁽¹⁾ *Ainsi finissent...*, t. I, pp. 99-100 : « Une seule chose me déplait dans ce lieu, c'est que... l'on n'y voit que quelques arbres dispersés çà et là dans la plaine et qu'il faut faire un quart de lieue pour y trouver les bois. »

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 90.

tères muets l'antiquité du lieu; d'y rencontrer une chapelle gothique et à demi ruinée, où les ancêtres des habitants du hameau voisin, plus religieux que leurs neveux, allaient prier tous les jours au coucher du soleil; d'y être surpris par la présence d'un vieux bûcheron qui me salue et vient se reposer à mes côtés, qui cause avec moi de ses quatre-vingt-dix ans, des anciennes traditions du pays, et des choses extraordinaires qui se sont passées avant lui et depuis lui à cette chapelle miraculeuse (1). »

L'homme qui a écrit ces lignes n'est peut-être pas un écrivain; il ne peut pourtant être confondu dans la cohue qui se presse autour de Marmontel, de Baculard, de Saint-Lambert ou de Mercier et qui suit leur inspiration. Il a regardé ailleurs que dans les livres; on peut dire qu'il a repensé Rousseau (2) comme il a complété Prévost. Pardonnons-lui son cynisme — oublions-le plutôt : enfoui dans les bibliothèques, il ne scandalise plus personne — oublions sa complaisance pour le licencié en faveur de la sincérité de quelques-unes de ses pages.

Je le crois sincère. Car, d'abord, il se démasque lui-même dans ses moments de sagesse. La sensibilité et sa conséquence le libertinage, autorisent toute licence sauf contre l'amour. Cette facile vertu et ce code simpliste, il en voit bien l'opportunité : ils permettent et ils conseillent de « quitter un sentier laborieux et pénible pour

(1) *Ainsi finissent...*, t. I, pp. 131-133

(2) *Ibid.*, II, p. 26 : « Primitivement l'homme devait être indifférent au bien ou au mal. Le hasard l'a rendu vicieux, comme une autre combinaison de circonstances en eût fait un être vertueux. Les vices qu'il a acquis en ont produit d'autres; l'exemple a gagné de proche en proche, parce que nous sommes nés imitateurs : ainsi s'est formée et grossie insensiblement d'âge en âge la masse générale de la corruption. » Cp. *ibid.*, p. 120 : « On dit que le bonheur est loin des villes, et l'on a raison; mais ce n'est pas toujours sous un toit de chaume qu'il faut le chercher. Le paysan a tous les vices de la nature, et rien pour les réprimer. Dans beaucoup de pays, il est fourbe et méchant. Pour trouver le bonheur à la campagne, il faut aller chez un noble, jouissant d'une fortune aisée et vivant dans l'antique château qu'il a hérité de ses pères. » Même idée dans la Préface des *Saisons*, de SAINT-LAMBERT.

prendre un chemin plus doux (1) ». C'est au fond la seule morale qui convienne à l'homme sensible que le bonheur et le malheur trouvent toujours agité, qui éprouve tous les sentiments sauf un seul, toutes les jouissances, sauf une seule : la satisfaction qui suit l'effort. « O bizarre destinée d'un cœur sensible ! Rien ne lui est indifférent. Heureux ou malheureux il est agité. Le plaisir et la peine n'ont point pour lui d'intervalles tranquilles : il faut qu'il jouisse ou qu'il souffre (2) ».

Lorsque, par mode littéraire, un cœur froid affiche une sensibilité empruntée, nous savons par l'exemple de Baculard jusqu'à quelle vulgarité il déchoit fatalement. Loaisel est licencieux, il est frénétique et mélodramatique (3) souvent jusqu'à l'excès (4) et parfois jusqu'à la sottise ; mais il n'est pas vulgaire. Je ne l'imaginais pas se lamentant sur une pierre tombale, mais je me le représente volontiers « après une lecture réfléchie d'un morceau d'Young » partant « la nuit, en poste, pour aller rêver seul dans la forêt de Fontainebleau (5) », et je lui passe ces goûts ou ces lubies d'adolescent — j'ai dit qu'il en avait l'âme. J'écoute avec intérêt les confidences qu'il rapporte de ces retraites où son imagination toujours active poursuit sans relâche la jouissance d'elle-même (6).

Je les écoute, ces confidences, parce qu'elles sont « l'épanchement continu d'un cœur tendre et mélancolique » qui porte autant de foi aux sentiments qu'il crée en esprit qu'à ceux qui ont vécu dans sa chair.

C'est ce mélange (parfois incohérent, il faut le dire) de

(1) *La comtesse d'Alibré*, pp. 113-114.

(2) *Ainsi finissent...*, II, p. 45.

(3) *La comtesse d'Alibré*, pp. 55, 108, 124-125, 128.

(4) *Valmore*, pp. 71-72 ; *Florello*, pp. 201, 210.

(5) *La comtesse d'Alibré*, p. VIII.

(6) *Ibid.*, p. VI : Dans l'essor impétueux d'une imagination presque toujours abandonnée à elle-même, j'ai écrit l'anecdote qu'on va lire. » *Les Soirées de la mélancolie (Avertissement)* : « Dans le calme de la solitude... c'est là qu'on jouit de la nature et de soi. »

réalité et d'imagination qui distingue son œuvre de toutes les pauvretés de l'époque. Lorsqu'il dit : « Je ne sais écrire que ce que je sens, je ne puis exprimer que mes affections à mesure qu'elles naissent et se succèdent en moi », croyez qu'il a provoqué ces affections et ces sentiments, qu'il les a fait surgir dans son cœur, qui ne les contenait pas d'abord et qui ne sut pas toujours les exprimer, mais qui se montra capable d'apercevoir obscurément l'avenir caché derrière un voile qu'il était réservé à d'autres de déchirer. C'est l'impression que provoque la lecture des œuvres de Loaisel chez celui qui a passé des heures, longues et insipides, dans la compagnie des romanciers ses contemporains. On souffre de l'effort avorté, on se surprend à encourager Loaisel, on l'aide, on le stimule, on s'attendrit : Pourquoi n'as-tu pas du génie ? Tu serais Chateaubriand !

« En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu (1). » Comparez ces lignes de Chateaubriand au passage suivant d'un roman de Loaisel :

« Lorsqu'on a vu [ces monuments marqués de l'empreinte du génie et des siècles], ces climats où la nature plus étendue ou plus féconde ouvre un champ plus vaste [aux observations du physicien et du naturaliste]; on ne s'accoutume pas à cet horizon étroit qui borne la vue et la pensée dans nos jardins et dans nos campagnes. L'esprit ne s'élève pas, le génie ne se développe point dans le cercle uniforme de nos petites représentations; et tel est l'ascendant d'une nature grande et pittoresque, que c'est elle seule qui peut éveiller en nous de grandes sensations, de grandes idées et de grands sentiments (2). »

(1) *Génie du Christianisme*, 1^{re} partie, liv. V. chap. XII.

(2) *Ainsi finissent...*, I, p. 240.

Il abandonne les « observations du physicien et du naturaliste » à Bernardin de Saint-Pierre pour qu'il les interprète plus ridiculement que cela n'est permis; leur détail ne peut rien sur l'âme de Loaisel : il saisit, au contraire, leur ensemble grandiose où son imagination cherche à s'étendre et se plaît, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. En effet, qu'est-ce que la religion du *Génie du Christianisme*? « De grandes sensations, de grandes idées et de grands sentiments. »

Loaisel, comme Chateaubriand, comme Rousseau aussi, inerte devant la vie et impatient de jouir, abstrait son existence du contact décevant des réalités et la transporte dans le rêve. Littérairement moins habile que Rousseau et que Chateaubriand, il confesse non pas seulement la déception et l'ennui, mais encore et plus souvent leur fondement honteux : il ne laisse pas dans un vague menteur les désirs et les regrets très précis que les deux grands écrivains, plus adroits mais non plus chastes que lui, ont dissimulés.

Cela explique que les héros de Loaisel ne sont pas romantiques, bien que leur inventeur le soit. Dans les livres de Loaisel, ils ont de grands malheurs; mais ces grands malheurs ne sont pas dans la vie de Loaisel : son cœur ne contient que de grands désirs sensuels et les inévitables déceptions qui en dérivent. Examinez la cause de son ennui et vous retrouvez Baculard; mais écoutez-en l'expression ⁽¹⁾ et dites s'il n'a pas eu, comme Chateaubriand, « la pesanteur du temps marquée sur son front ». Il est l'homme « que ses longs ennuis ont dégoûté de tout ⁽²⁾ »; il « répand son âme pleine d'inquiétudes vagues et déchirantes ⁽³⁾ ».

⁽¹⁾ *Les Soirées de la mélancolie* sont pleines de catastrophes à la Prévost et à la Baculard. Mais LOAISEL nous avertit de ne pas nous attacher à ce cadre trompeur : « Je ne sais écrire que ce que je sens, dit-il; je ne puis exprimer que mes affections à mesure qu'elles naissent et se succèdent en moi. » (*Avertissement.*)

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 146, note.

⁽³⁾ *La comtesse d'Alibré*, p. 8.

« Le jour était sur son déclin; j'errais au hasard dans les sentiers tortueux d'une forêt sauvage. Le tableau de mes infortunes se retraçait à ma vue; tous les chemins du bonheur se fermaient devant moi; je voyais la chaîne de mes maux se prolonger sans interruption jusqu'à mon cercueil : alors, un soupir amer s'échappa de mon cœur; je jetai un regard de douleur sur tout ce qui m'environnait, et mon âme se sentit oppressée du poids de la vie (1). »

Il n'a fait exactement ni le *Souvenir*, ni le *Lac*, ni la *Tristesse d'Olympio*; il n'est pas allé revoir « les lieux où, par tant de blessures, son cœur s'est répandu »; mais il se sent « le cœur triste comme une tombe », à trouver la nature joyeuse, insensible, indifférente à sa désolation :

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas mornes.

« Tout est bien autour de moi, tout y est à sa place; et dans moi tout présente l'image du désordre et de la confusion. Ici tout végète, tout respire, tout jouit, un sentiment de vie tranquille et doux repose dans tous les êtres; tandis que le désespoir bouleverse et déchire mon cœur (2). »

Il lui manque, je le sais, l'ampleur, le pittoresque et les images; Loaisel se contente du terme général : « tout respire »; un autre dira : « l'air était plein d'encens... L'automne souriait... », les oiseaux, l'étang, le jardin. Pourtant il a déjà le sens, le goût moderne. Il n'a qu'un souci passager de vêtir sa pensée du voile transparent des images, mais lorsqu'il y songe, il a dans le déroulement de sa phrase qui mollement s'assoupit le *decrecendo* de ces musiques tendres que l'on continue d'écouter après qu'elles se sont tues :

« Ainsi tombe la feuille d'automne; après avoir été longtemps agitée par les vents, elle se flétrit, se détache d'elle-

(1) *Les Soirées de la mélancolie (Le Songe)*.

(2) *Ainsi finissent les grandes passions*, t. II, p. 220.

même de sa branche desséchée, et se dissipe bientôt en poussière sous les pieds du voyageur (1). »

* * *

L'étude de Loaisel présente un puissant intérêt, aussi grand, comme on l'a vu, par les différences qui le séparent des romantiques que par les concordances qui l'unissent à eux. Elle apporte des précisions.

Depuis l'abbé Prévost au moins, les premiers faits littéraires dont le faisceau constituera le romantisme commencent à se grouper; l'intelligence qui organise les idées cède le pas à l'imagination qui recrée les sentiments éprouvés ou qui crée sur leurs débris un état d'émotion dans lequel elle s'attarde et se complaît.

Si le désir et le regret s'expriment avec tant d'insistance, c'est que leur objet a pris une valeur à laquelle, étant tout terrestre, il ne pouvait prétendre dans des âmes religieuses. Le rationnel et la foi sont les deux grands dédains du XVIII^e siècle tel qu'il nous apparaît dans le roman. « Psychologie et science, art de penser et art de raisonner, méthode exacte et logique serrée » a-t-on dit, c'est ce dont le romantisme ne s'inquiète guère; « et c'était précisément tout ce qui faisait l'intérêt, la valeur, l'originalité du XVIII^e siècle (2). » D'un certain XVIII^e siècle, je le veux, d'une rare élite, car les romanciers s'inquiètent encore moins de tout cela que leurs successeurs de 1830.

L'animalité est leur foi : non seulement l'amour physique, mais toute l'animalité. Les femmes peu curieuses de se charger de l'éducation patiente de leurs enfants sont

(1) Florello, p. 231. Cp. *Ainsi finissent...*, II, p. 40 : La nature est plus simple que les sentiments exaltés. « Elle nous dit bien de cueillir des fleurs dans les routes aisées qu'elle a ouvertes sous nos pas, mais elle ne nous dit point d'aller à travers les périls et les précipices chercher péniblement, au sommet des rochers, quelques roses sauvages qui languissent et se fanent dans nos mains dès que nous les avons moissonnées. »

(2) LANSON, *Histoire de la littérature française*, Paris, 1918, p. 932.

admirables pourtant à condition qu'elles les allaitent avec toute la publicité possible; la paternité est auguste, non par les devoirs qu'elle impose, mais parce que l'enfant est un « fruit de l'amour ». Qu'est-ce que la sensibilité d'un Baculard (notez qu'il n'est pas « philosophe »), qu'est-ce que le déisme de Zilia, la femme de l'Homme sauvage, qu'est-ce que le christianisme de Rousseau et de l'abbé Lamourette, si ce n'est la justification de tous les affaisements de l'énergie proprement humaine?

Le romantisme plonge donc ses racines dans un certain XVIII^e siècle, celui qui a glorifié la passivité. Le romantique n'est pas l'homme passionné, le romantique, c'est l'homme passif; c'est pourquoi il note, uniquement pour les noter, sans qu'ils deviennent jamais une base et une force pour l'action, les états sentimentaux qu'il laisse se succéder en lui. A mesure que le siècle avance, tout est bon pour provoquer l'émotion : muette pour un passionné, pour un Racine, la nature échange avec Jean-Jacques, type de l'homme passif, d'obscur confidences; la vie végétative de l'un communique ou mieux communie avec la vie végétale de l'autre.

L'esprit de l'homme pendant si longtemps soucieux de s'adapter aux règles nullement austères, mais précises de la société; finissant toujours par se soumettre au contrôle plus sévère d'une religion de renoncement; cet esprit s'est comme retourné sur lui-même : Jean-Jacques mesurera à l'univers et à Dieu la part qu'il daigne leur accorder selon qu'il se retrouvera lui-même dans l'univers et dans Dieu ⁽¹⁾. L'homme se contemple; la chose la plus déconcertante, c'est qu'il se trouve beau.

Le romantique de 1830 se contempera encore. Mais, première distinction essentielle, il dissimulera ses parties

⁽¹⁾ LOAISEL exprime une idée plus déplaisante encore s'il est possible : l'un de ses héros dit à sa maîtresse : « Dieu te fit sans doute à sa ressemblance; que dis-je ? Tu es un écoulement de sa divinité, il se versa lui-même dans ton âme selon la mesure qu'exigeait sa sagesse. » (*Ainsi finissent les grandes passions*, t. I, p. 58.)

honteuses, dans tous les sens que l'on voudra donner à cette expression. Peut-être ne sera-t-il pas plus sincère dans ses imprécations contre « la pâle orgie » et la fera-t-il plus affreuse qu'elle n'est.

De plus et surtout, par les grandes idées qui l'obsèdent, la mort et l'amour, toute la destinée et tout l'effroi de l'homme, il dépassera enfin l'individuel; il regardera toujours en lui-même, son âme à lui sera toute son expérience, mais il proposera à la méditation de chacun pour le profit et l'édification de tous, d'immortels symboles applicables à l'universalité des hommes.

De tous les auteurs du XVIII^e siècle, après ses maîtres, Prévost et Rousseau, Loaisel est le plus propre à justifier ces réflexions. Il rassemble en lui le stérile passé et les promesses de l'avenir. Il est tout prêt à déverser dans des strophes lyriques, mais en balbutiements, ce que de plus heureux que lui sauront chanter en créant une langue et une musique toutes nouvelles.

II. Le réalisme et la réaction contre le conte moral. — LACLOS, RESTIF.

Je ne parlerai pas de Bernardin de Saint-Pierre, de M^{me} de Genlis, de Florian : pour l'histoire du roman, ils ne m'apportent que des confirmations, non des nouveautés ni même des réserves; je trouve moins de raisons de m'y arrêter qu'à Louvet de Couvray lui-même qui, du moins, va lestement au but.

On peut regretter — mais on n'y changera rien — que l'Ancien Régime n'ait connu de Diderot comme romancier que les deux petits contes publiés en 1773 dans une édition de Gessner. Leur sobriété suffirait à les distinguer des interminables rabâchages qui forment l'habituelle pitance des lecteurs de romans de ce temps-là. Le sujet des *Deux amis de Bourbonne* est romanesque, mais à la façon d'un fait-divers dramatique; or, après tout, si la vie ordinairement n'est pas tragique, si la rébellion et le meurtre y sont

exceptionnels, si le fait-divers n'est pas toute la réalité, il en est du moins une partie. Diderot, le premier sans doute, a appliqué à un récit imaginaire la forme qui est restée propre aux rapports de police : énoncé des faits successifs, suppression de tout commentaire. Bien avant la publication si tardive du *Nevu de Rameau*, on a pu apprécier la netteté, la franchise, la verdeur de son art ⁽¹⁾ : la vie et le naturel font déjà de *l'Entretien d'un père avec ses enfants* un petit chef-d'œuvre absolument isolé à cette date. Mais cinquante pages de Diderot n'ont pas fait pencher le siècle vers plus de simplicité et vers plus de vérité.

* * *

Il me paraît suffisant de traiter d'un livre, celui de Laclos, et d'une œuvre, celle de Restif, pour clore l'enquête très bornée que j'ai entreprise. Me mettant à la place d'un lecteur du temps de Louis XVI, je ne puis mieux faire que de mesurer mon attention sur la sienne : Laclos fut beaucoup plus lu au XIX^e siècle que de son temps; Restif fut fameux : de là la disproportion, inexcusable aux yeux d'un artiste, d'un amateur ou d'un stendhalien, entre le paragraphe Laclos et le chapitre Restif qui vont suivre.

Laclos et Restif sont, si l'on veut, deux élèves de Richardson; tous deux, en outre, lecteurs assidus de Crébillon et de Rousseau, desquels ils ont profité ou pâti fort inégalement.

Les *Liaisons dangereuses* sont à elles seules une œuvre qui compte : d'abord, par le soin qu'apporte l'auteur à

(1) Comment doit procéder le conteur ? « Il parsèmera son récit de petites circonstances si liées à la chose, de traits si simples, si naturels, et toutefois si difficiles à imaginer, que vous serez forcé de vous dire en vous-même : Ma foi, cela est vrai : on n'invente pas ces choses-là. » — « Que l'artiste me fasse apercevoir au front de cette tête [idéale] une cicatrice légère, une verrue à l'une de ses tempes, une coupure imperceptible à la lèvre inférieure; et, d'idéale qu'elle était, à l'instant la tête devient un portrait. » (DIDEROT, *Œuvres*, édition Assézat, t. V, pp. 276-277.)

suivre pas à pas une intrigue qu'il imagine pourtant, mais qui fait illusion grâce aux menues notations, choisies comme dans Marivaux, non entassées comme dans *Clarisse*. L'œuvre compte encore par un fond moral auquel je crois, malgré la complaisance de Laclos pour les scènes scabreuses, malgré les mots d'une rare perversité qu'il dicte à Cécile et qu'il mêle à dessein dans son babil de pensionnaire, malgré la situation dans laquelle il la place, savamment ménagée pour le plaisir des raffinés et pour sa propre délectation.

Le sujet du moins est moral, si le livre ne l'est pas. Non seulement par comparaison avec tant d'autres, mais parce que la séduction y est présentée comme un calcul de la méchanceté. On nous avait peint trop de séducteurs aimables et facilement absous; le sentiment n'avait plus qu'une mission, celle d'entremetteur. Laclos ose dire que dans la vie les choses se passent autrement : il faut, pour faire le sujet d'un conte voluptueux, une jeune fille ignorante peut-être, mais impatiente de s'instruire; il faut un homme dépourvu de scrupules et qui fasse profession de mentir.

La conjonction de ces deux comparses n'est pas commune; aussi le sujet des *Liaisons dangereuses* n'est-il pas strictement réel, et même il n'est pas croyable : quel qu'ait été l'avis des contemporains sur la fidélité de Laclos à dénoncer « le désordre des principes et des mœurs de ce qu'on appelle la bonne compagnie et de ce qu'on ne peut guère se dispenser d'appeler ainsi ⁽¹⁾ », il est évident que l'auteur a surenchéri. De plus, il a arrangé : M^{me} de Tourvel, la petite Cécile et M^{me} de Merteuil ont pu exister chacune dans son milieu; elles n'ont jamais vécu côte à côte dans le monde où Laclos les a rassemblées.

Ces réserves faites, il n'y a plus qu'à louer; l'originalité,

(¹) *Corr. litt.*, t. XIII, p. 107, avril 1782. Cp. *Ann. litt.*, 1782, t. III, p. 145.

la variété, la netteté et « l'impassibilité (1) » de son art sont uniques à ce moment et seront toujours exceptionnelles.

Mais cela est bien connu, cela a été dit trop de fois au cours de plus d'un siècle. Cherchons plutôt la place du livre dans l'évolution du genre romanesque. Il est avant tout une protestation, une réaction contre le conte moral : très formellement, d'abord, par le caractère de M^{me} de Merteuil, impudique et perfide; de M^{me} de Volanges, facile et sotte, « un peu bête (2) », comme on a dit; de Valmont, toujours calculant, avide de la gloire qui suit les conquêtes plutôt que du mince profit qu'il en retire, insolent, méchant; surtout par le portrait de M^{me} de Tourvel, la femme sensible et vertueuse.

On ne compte plus les femmes que Valmont a perdues, M^{me} de Tourvel le sait et elle veut le convertir; facilement trompée, non par Valmont, mais par l'erreur qu'elle commet avec tout le siècle en confondant la bienfaisance et la vertu. Valmont ne les confond pas : donner de l'argent n'est pas un grand effort : il en donne à de pauvres gens dont on venait saisir les meubles; la bienfaisance, il s'en aperçoit, est une jouissance, et son habitude un vice, tant est grand le plaisir qu'elle fait éprouver. M^{me} de Tourvel ne conçoit pas la bienfaisance d'un libertin, car, se demande-t-elle, « que restera-t-il aux honnêtes gens? ». « Quoi! Les méchants partageraient-ils avec les bons le plaisir sacré de la bienfaisance? Dieu permettrait-il qu'une famille vertueuse reçût, de la main d'un scélérat, des secours dont elle rendrait grâce à sa divine Providence? Et pourrait-il se plaire à entendre des bouches pures répandre leurs bénédictions sur un réprouvé? Non. J'aime mieux croire que des erreurs, pour être longues, ne sont pas éternelles; et je ne puis penser que celui qui fait du bien soit l'ennemi de la vertu. » (Lettre 22.) M^{me} de Tourvel

(1) LE BRETON, *Le Roman au XVIII^e siècle*, p. 330.

(2) *Corr. litt.*, loc. cit.

a donc tout juste l'esprit qu'il faut pour goûter Marmontel ou Baculard; le goût de la vertu, de la plus aisée des vertus, peut, selon elle, réveiller toutes les autres : elles ne sont qu'assoupies et méconnues dans le cœur du plus affreux roué.

Laclos répond, il est presque le seul à son époque (je parle des romanciers) qui ose répondre par une parole de simple bon sens. « Le scélérat a ses vertus, comme l'honnête homme a ses faiblesses. » Le mot vertu est vague, il est absolument nécessaire pour nous tous d'en préciser le sens : qu'un avare tâche de se châtier en prodiguant ses biens aux pauvres; mais si un libertin est charitable, « en a-t-il moins passé sa vie à porter dans les familles le trouble, le déshonneur et le scandale? Ecoutez, si vous voulez, la voix du malheureux qu'il a secouru; mais qu'elle ne vous empêche pas d'entendre les cris de cent victimes qu'il a immolées. » (Lettre 32.)

Enfin et surtout, dans le conte moral, l'homme a usurpé l'attribut essentiel de Dieu; il est temps qu'on montre à l'indulgent son impie présomption : « Dieu seul peut absoudre au moment du repentir. »

Mais un libertin a un cœur! Et comme Dorat le disait. « il n'y a point d'homme, quelque étourdi, quelque vicieux qu'il soit, qu'une femme aimable et sensible ne ramène, pourvu qu'il ait un cœur⁽¹⁾ ».

Non. Et la preuve, c'est que Valmont, s'il fuit le ridicule de l'amour, aime pourtant M^{me} de Tourvel autant qu'un roué peut aimer : M^{me} de Merteuil lui reproche d'abandonner à son occasion « ses principes » et de donner tout au hasard; il lui sacrifie « son temps, ses plaisirs, sa vie »; il cède à des mouvements de jeune homme et lorsqu'il a une lettre d'elle, il la baise avec un transport dont il ne se croyait plus susceptible. Je le sais, être amoureux, pour lui, c'est « ne pouvoir vivre sans posséder ce

⁽¹⁾ *Florincourt*, 1765.

qu'on désire » ; pas toujours cependant, car il goûte bientôt auprès d'elle « cette ivresse de l'âme dont on parle toujours et qu'on éprouve si rarement » que seul donne le moment où, assuré de l'amour d'une femme, on ne l'est pas de ses faveurs. Or, l'aimant ainsi, il abuse d'une petite fille et triomphe de cette femme soi-disant vertueuse. Laclos rejoint ainsi Richardson dans ses moments de pénétrante lucidité : le libertin est entraîné par le poids écrasant de son passé de vices ; ils ont gangrené sa chair, ses membres pourris ne recouvreront plus la santé, le contact de sa main puante donne la mort.

Dans l'année 1782, et pour ne pas empiéter sur le XIX^e siècle, telle est la signification du livre de Laclos.

* * *

Elle n'est pas au fond très éloignée ⁽¹⁾ du sens que Restif a prétendu attribuer à son œuvre.

On le sait, Restif ne badine pas. Rousseau avait vertement reproché au théâtre de Molière d'être « une école de vices et de mauvaises mœurs » ; Restif insiste : Molière a été « le plus dangereux des corrupteurs, le plus mauvais des citoyens ⁽²⁾ ». Pourquoi ? Parce qu'il fait rire. Or, il faut faire frémir ; l'exclamatif et le larmoyant excusent toutes les polissonneries, du moins aux yeux des lecteurs assez dépravés pour exiger qu'on justifie de semblables bagatelles !

Je ne puis ni ne dois fixer tous les traits de la physiologie si étrange de Restif de la Bretonne. Cet homme n'eut pas de mesure, tout bon et tout mauvais, monstrueux, captivant et repoussant, ridicule, mais original à tous les titres. On en a fait une caricature de Rousseau

⁽¹⁾ Voyez comme il juge la bienfaisance : « L'homme du monde le plus voluptueux devrait toujours bien faire, ne fût-ce que par sensualité. » (*L'Ecole des pères*, 1776, t. I, p. 235.) C'est une des bonnes idées de DIDEROT.

⁽²⁾ *La Paysanne pervertie*, 1786, III, p. 173, cp. *Lettre à d'Alembert*, p. 199 sq. Autres emprunts à la *Lettre à d'Alembert*, p. 234 ; *ibid.*, t. II, p. 151 ss. ; t. III, p. 27 (La pudeur).

et rien n'est plus juste : il a écrit trois cents volumes de *Confessions*, plus indiscrètes et plus démentes que celles de son maître. D'autre part, ses trois cents volumes sont l'*Encyclopédie* d'un rêveur qui ne doit rien à personne. Des projets de codes simplifiés, des idées socialistes, des intuitions darwinistes, de la métaphysique, de la cosmogonie, de la grammaire, des morceaux d'Ossian, de pénétrantes analyses, des tableaux réalistes comme on n'en a plus revu, des pages que le marquis de Sade aurait pu signer, d'autres — infiniment moins nombreuses, soyons juste — que Gérard de Nerval aurait reconnues comme siennes, voilà Restif : un génie et un sot, un précurseur et un niais, un homme de grande foi et un pornographe.

C'est le paysan pervers, pervers un peu par des liaisons dangereuses et beaucoup par lui-même, parmi les hommes la plus belle des bêtes humaines. Que la vertu est grande et la luxure une douce chose ! Que l'effort est admirable et la vertu prenante ! Ah ! Pourquoi le goût de la vertu n'est-il pas aussi tenace que l'ardeur au plaisir ? Quel que soit le puissant intérêt de l'étude de cet homme et de cette bête, nous nous l'interdisons, et ce n'est pas sans regret.

D'ailleurs, aussi exiguë que soit la part de son originalité que notre sujet nous impose de détacher du reste, cette part réduite à l'excès, insuffisante pour apprécier l'écrivain (ou le scribe si l'on veut), encore moins l'auteur dans son ensemble complexe, permet de classer Restif de la Bretonne à la suite du groupe des grands romanciers, tout seul au premier rang de la foule qui grouille derrière eux. se distinguant d'elle sans peine, non pas toujours, il est vrai, par la démarche assurée de l'homme conscient de son effort et de son mérite, plus souvent même par l'œil égaré du maniaque et les habits grasseyés du coureur de guinguette et du souteneur.

Les contemporains de Restif ont porté la rhétorique et l'opéra-comique dans les villages, ils ont peuplé la France de rosières, et dans les blés ils ont caché, on ne peut plus

mal, les amours d'Annette et de Lubin. Restif apporte un vrai paysan dans la littérature; un vrai et brutal libertin qui n'attendrit pas les marquises, mais qui se rue sur les filles et qui vit dans la promiscuité de la crapule. C'est un grand événement littéraire : le cynisme de Restif est détestable, soit; mais il est fécond; c'est une exagération de la sincérité. Laissons l'exagération qui scandalise et profitons de la sincérité qui avertit.

Après avoir lu tout ce que j'ai pu atteindre de l'œuvre monstrueuse de Restif⁽¹⁾, je me suis déterminé à n'en étudier de près qu'une partie : le *Paysan*, la *Paysanne*, l'*Ecole des pères*, le *Nouvel Abeilard* et *Ingénue Saxancourt*; c'est perdre le temps que d'éplucher, comme j'ai pensé le faire, les romans qu'il publia avant 1775; d'autre part, la *Vie de mon père*, les *Contemporaines*, la *Dernière aventure*, les *Françaises*, les *Parisiennes*, qui sont du meilleur Restif, m'auraient fourni des documents très nombreux, mais que j'ai jugés superflus : en multipliant les citations, j'aurais peut-être donné une idée plus juste de la fécondité de mon auteur, je n'aurais pas fait connaître plus exactement la nature et les limites de son réalisme.

On peut dire de tous les livres de Restif ce qu'il a dit lui-même de la *Paysanne pervertie*. « On trouvera dans cette production le simple, l'attendrissant, le sublime, le terrible; le vice y est peint hideux, la vertu comme elle assiste devant le trône de Dieu; on y voit la naïveté, l'innocence, la perversion, la volupté, la débauche, le remords, la pénitence, une conduite admirable et digne d'une sainte⁽²⁾. » C'est promettre beaucoup, et, par malheur, Restif tient ses promesses; on eût aimé qu'il sacrifiât l'attendrissant et le sublime et qu'il s'en tint au simple et au terrible; ne lui demandons pas plus qu'à Richardson, pourtant.

⁽¹⁾ La Bibliothèque royale de Bruxelles en possède l'essentiel.

⁽²⁾ La *Paysanne pervertie* ou *Les Dangers de la Ville*; *Histoire d'Ursule R***, sœur d'Edmond, le Paysan, mise au jour d'après les véritables lettres des personnages*, 1786. (L'éditeur au lecteur.)

Donc Restif va peindre la débauche et une conduite digne d'une sainte dans le même roman. Admettons-le. Mais il prétend que la fille de joie et la sainte sont « la même personne, sans qu'elle change de caractère ». Nous sommes prêts à jeter le livre, redoutant l'histoire trop connue de la prostituée devenue vertueuse. — Il ne faut pas jeter le livre, il faut le lire. Tout n'y est pas neuf; il s'agit d'amour, de mariage, de séduction; et pourtant tout y est imprévu : dès les premières pages, on se sent dans la vie, ce n'est pas un roman qu'on feuillette; il n'est nullement question de laisser le lecteur dans l'agréable attente du mariage final de deux amants plus ou moins parfaits, ou de lui procurer le plaisir romanesque et mélancolique qui charme dans Prévost. N'y cherchez pas la modération, la bonhomie, la bonne humeur, le délicat; n'y cherchez pas la forme, vous, petits puristes; « que les petits puristes critiquent, s'ils l'osent, et le style et les détails; tout cela part du cœur, et ils ne le connaissent pas; ils n'ont que de l'esprit ».

Imaginez une villageoise élevée dans les principes, mais toute jeune, coquette, glorieuse et dédaigneuse, qui ne supporte pas la gaucherie des lourdauds, ses voisins, et transportez-la à la ville. C'est Ursule; à la ville, tout lui paraît aimable, y compris les hommes; rien de plus naturel. Elle a pour guide son frère Edmond, tout jeune aussi et sans plus de caractère. « C'est une pauvre femmelette qu'Edmond, et ça se croit homme! dit leur père; ça n'a pas de nerf pour résister au vice, et dès que quelque chose plaît à ça, ça se laisse aller⁽¹⁾. » Voilà deux enfants qui peuvent très bien commencer par la naïveté et l'innocence, continuer par la perversion, rouler enfin dans la débauche; telle est la première partie du roman.

Mais le remords, la pénitence, la conduite admirable et digne d'une sainte? Comment tout cela va-t-il s'accorder

(¹) *La Paysanne pervertie*, I, p. 87.

« dans la même personne sans qu'elle change de caractère » ? Un simple, un Baculard, arrangerait une fin de roman très décente : il aurait écrit « torrents de volupté » dans la première partie, et « torrents de larmes » vers la fin, avec vertu, bonheur, bienfaisance, repentir, pardon, Providence, il vous eût envoyé tout le monde paître l'herbe avec la morale dans une campagne aménagée à cet effet. Restif sait que le libertinage se paie de larmes de sang. La vie, non une vague vertu, dessille les yeux à une malheureuse. A-t-il bien fait de choisir un tel sujet ? C'est une question. Mais s'il fait tant que de raconter l'existence d'une prostituée, et s'il veut en persuader d'autres de quitter leur honte, n'a-t-il pas raison de les convaincre de la seule vérité qui convienne ici, à savoir que leur métier est l'un des plus pénibles et l'un des plus dangereux ? Plus d'un pensera, comme Restif, que les filles qui ont abandonné la partie ne l'ont pas fait pour contenter une vertu que personne ne leur prêche, mais bien plutôt parce que leur amant les bat, leur abbessse les exploite, et enfin parce que des maladies affreuses sont des leçons à la portée de la plus sotte (1). Restif énonce naïvement la morale de son œuvre et nous livre en même temps le secret de sa pauvreté : « On voit ce qu'il fallait faire quand les malheurs sont arrivés (2). » Il ne faut pas lui demander d'autre enseignement ; comme la vie, il ne donne que celui-là. Ne pensons pas à l'opportunité de traiter un tel sujet, elle est toujours douteuse, et le plaidoyer de Restif ne nous con-

(1) Cf. *La Paysanne pervertie*, IV, p. 16 : « Ah ! que ne puis-je effacer le passé ! Que n'est-ce un songe, grand Dieu ! Quel plaisir j'aurais au réveil !... Mais c'est la réalité... Me voilà ! Voilà ma chair, la voilà, je la touche, je la sens, je suis éveillée ; c'est moi, moi qui écris et ne dors pas... C'est moi qui viens d'être battue, foulée aux pieds par un laquais souteneur à qui je n'ai pas assez donné d'argent pour aller le perdre au billard ; il m'a arraché mon bonnet, il l'a écrasé sous ses pieds... Voilà mon sein flétri... Voilà mon orgueilleuse beauté ternie... Me voilà pâle, éraillée, couverte de rougeurs, de boutons, n'ayant plus dans mes veines qu'un sang ardent, échauffé, corrompu... »

(2) *Ibid.*, t. III, p. 191.

vainera pas ⁽¹⁾, bien que ses contemporains y aient parfois applaudi ⁽²⁾.

Le sujet étant admis, le livre de Restif est moral, j'ose le dire. La séduction y est montrée comme une brutalité. Non, l'amour ne mène pas à la chute et ne l'excuse donc pas; non, la *Nouvelle Héloïse* n'est pas un bon livre, et il est impossible que Saint-Preux et Julie se soient estimés. Julie ici c'est M^{me} Parangon, et Saint-Preux c'est Edmond. Vertueuse, M^{me} Parangon ne peut céder, il faut qu'Edmond la viole. Restif ne tente nullement d'excuser sa frénésie; elle est sensualité toute brutale, et la sensibilité n'a pas à se mêler à ces choses-là. Encore moins la philosophie : « En vérité, dit-on à Edmond comme on aurait dû dire à Saint-Preux, tu n'es qu'un grand enfant. Ce qui ne veut pas dire que tu manques d'esprit; au contraire, tu en as beaucoup; mais il te manque du génie, pour embrasser l'ensemble d'un projet. » (II, 73.) En effet, comme Saint-Preux, il ne vit que dans le moment présent; tous deux, ils sont « sensibles à l'excès », agiles « d'une impatience natu-

⁽¹⁾ Il s'excuse en somme comme Rousseau dans ses deux préfaces à *La Nouvelle Héloïse*. « Ces lettres, depuis quelque temps, sont comme un cours de libertinage, mais elles sont destinées à montrer dans quel excès peut donner une femme lorsqu'une fois elle a secoué le joug des salutaires entraves de la modestie et de la religion. On doit, en lisant ces lettres, avoir présent de quel point de candeur et d'innocence est partie la paysanne aujourd'hui courtisane effrénée, et réunir un troisième point de vue à ces deux premiers, savoir à quels maux affreux elle va être exposée; à cet instant même, elle est près de tomber dans une infortune qui fera frémir... Des lettres attendrissantes de bonhomie et de vraie pitié effaceront de la mémoire, avant que les jeunes lecteurs quittent cet ouvrage, ce qu'il pourrait y avoir de dangereux dans les lettres actuelles, ou plutôt, elles ne le sont pas, le vice à nu et puni n'est pas dangereux comme le vice paré de fleurs : ni *Le Paysan pervers*, ni *La Paysanne* ne peuvent corrompre, ils ne peuvent qu'effrayer. » (*Ibid.*, t. III, p. 160, note.)

⁽²⁾ *Année litt.*, 1779, VII, p. 3 : L'idée du *Paysan pervers* est heureuse et « le fond très moral ». Cp. LA HARPE, *J. de polit. et de litt.*, 25 décembre 1776; *Le Mercure*, 12 août 1786. Mais en 1785, l'*Ann. litt.*, VII, p. 217, à propos de *La Paysanne perversie* : « Je rends justice... aux intentions de l'auteur; elles sont certainement très pures, mais son cœur aura été la dupe de son esprit. » En 1787, III, p. 195, violente protestation de l'*Ann. litt.* : *La Paysanne perversie* est un bourbier; RESTIF et son monde sont ignobles. Cp. *Corr. litt.*, XI, p. 160, novembre 1775, à propos du *Paysan pervers*.

relle », d'une « magnanimité » non moins naturelle chez de jeunes gens; si leurs préjugés (et ils en ont beaucoup) sont offensés, ils se cabrent.

Surtout n'idéalisons pas l'amour ou le vice, ne les contemplons pas dans leur commencement, disons où ils conduisent et pourquoi⁽¹⁾. Ainsi Ursule aime un butor⁽²⁾; cela s'est vu, et c'est uniquement le bon plaisir de Rousseau qui fit Julie amoureuse d'un Saint-Preux douxcreux et patelin : ne pousse-t-il pas le défi au bon sens jusqu'à le corriger de boire? Restif comprend qu'une fille sensuelle ne s'amuse pas longtemps à choisir. Voilà donc Ursule avec son amant. Où? Dans des bosquets, dans des chalets? « Dans une maison borgne d'une très vilaine rue de la Cité. » Une chaumière et un cœur, pour Restif, cela évoque d'autres images que celle du vice aimable : l'amant maltraite la femme, la brutalise, l'injurie. Lisez la lettre 93 : une scène réaliste, des gestes grossiers, des paroles infâmes; un Zola⁽³⁾ la reproduirait, la glisserait dans un de ses livres et l'on ne s'apercevrait pas qu'un des plus grands de nos siècles littéraires sépare les deux pages⁽⁴⁾.

Et puis l'effroyable misère d'Ursule ne l'absout pas. Il

(1) Il est le seul à réagir dans le roman contre Prévost et ses innombrables copistes; que n'ont-ils pu méditer cette unique phrase de RESTIF : « L'expérience du vice ne corrige pas, elle habitue. » (*L'Ecole des pères*, 1776, t. III, p. 49.)

(2) *Ibid.*, t. II, p. 143 : « Un très joli garçon; une brute d'ailleurs, mais chez des drôles-là réussissent de préférence avec les femmes. »

(3) Cp. *Ingénue Saxancourt*, 1789; les pages 81 à 159 de la 2^e partie sont horribles, d'un certain réalisme à la Zola, comparable à celui par lequel l'auteur de *Germinal* montre un père maltraitant sa petite fille. Ici c'est un mari assassin qui brutalise sa femme et tourne au souteneur. L'auteur atteint un certain effet à force d'accumuler indéfiniment les mêmes scènes épouvantables de brutalité.

(4) Voici une page de cette lettre qui en a onze. III, pp. 5-6 : « Il s'est donc trouvé dans ma chambre malgré moi. Je lui ai signifié que je voulais être seule; alors, M. Lagouache a changé de ton et m'a signifié à son tour qu'il prétendait rester...; en même temps, il est venu pour se familiariser au dernier point... Je lui ai appliqué un soufflet. Il a porté sa main sur sa joue, en lâchant ce mot grossier dont les ss sifflantes écorchent les oreilles d'une honnête femme. Il s'est tenu tranquille un moment. Mais à l'instant où je ne m'y attendais pas il s'est jeté sur moi. Je me suis défendue de toutes mes forces et j'ai appelé ma domestique

n'y a pas là un bénisseur qui réconcilie le pécheur avec une Providence satisfaite de peu, douce aux libertins, ses enfants d'élection ⁽¹⁾. La malheureuse, vieillie avant l'âge et dévorée d'ulcères, vit avec ses remords, après avoir fait montrer son père du doigt, après avoir fait baisser les yeux à sa mère qui souffre « dans son corps de vieille femme ». (IV, 434.) Puis elle tombe en une vivante pourriture, « afin d'épouvanter tous ceux qui donneront dans le vice et pour qu'ils ne se fient pas sur une tardive repentance ». (IV, 461.)

Toute la fin du livre est dominée par une idée absolument étrangère au roman du XVIII^e siècle : celle de Dieu. Que la Providence de Bernardin de Saint-Pierre est mesquine, immorale même, et parfaitement inutile d'ailleurs ! Comme elle est écrasée, la Providence des hommes sen-

à mon secours. Il lui a déclaré que si elle approchait il lui... du pied dans le... Ces brutales expressions ont achevé de me mettre en fureur : je ne l'ai plus ménagé. Il a été obligé de me laisser. Je lui ai ordonné de sortir. — Ordonne ! — Oui, je vous ordonne de sortir de ma chambre. — Non, pardieu, je ne t'ai pas eue à mon plaisir. — Vous ! jamais. — Ah ! si, mignonne, si, tu mettras de l'eau dans ton vin ; car je te jure que je ne quitte pas d'ici que ça ne soit. — Tu sortiras à l'instant, lui ai-je dit... Marie, allez chercher mon frère, rue ***, et dites-lui de venir sur-le-champ à mon secours. — Si tu sors, Marie (a-t-il dit en la retenant par la jupe), je t'écrase. — Allez, obéissez-moi, je suis votre maîtresse. — Et moi ton maître... — Ma chère Marie, partez, je vous en prie, je reconnaitrai ce service. — Et moi aussi, car si tu bouges, au premier pas, un de ces chenêts t'arrêtera court en te fendant la cervelle. — Sortez de ma chambre, Monsieur. — Je suis chez moi en étant chez vous, et je resterai. — Mais vous n'êtes pas encore mon mari. — Si je ne suis pas chez ma femme, je suis chez ma *** (le plus vilain mot est sorti de sa bouche) et mes droits sont les mêmes. Je me suis mise à pleurer. Il est resté tranquille, étendu dans un fauteuil, feignant de s'endormir. J'étais au désespoir. J'ai été auprès de Marie et je lui ai parlé tout bas, pour l'engager à se réunir à moi. — O Madame, il me tuerait, il a des yeux qui m'ont fait peur ! »

⁽¹⁾ Il a parfaitement démêlé, dès 1775, « le vice » de la sensibilité ; car, comme il le dit, « c'est le vice de notre siècle ». « C'est elle qui fait les jeunes gens enthousiastes, mais inconstants et légers... Qu'on te fasse un beau tableau, qu'on soit pathétique, intéressant ; en un mot, qu'on remue ton cœur, on sera sûr d'avoir raison. Tu ferais un très mauvais magistrat : l'avocat le plus adroit à manier les ressorts du cœur humain serait toujours assuré de ton suffrage, quelque pitoyable que fût sa cause... (*Paysan perversi*, réimpr. de Bruxelles, Kistemackers, 1886, p. 383.)

sibles, petite, romanesque, ridiculement amoindrie, devant le Dieu de la Bible, dont Restif est le seul à se souvenir!

« O mon Dieu! Vous ne châtiez pas ceux que vous abandonnez; mais vos enfants, ceux que vous voulez ramener à vous, votre bras vengeur s'appesantit sur eux, et les punit avec sévérité, pour leur faire trouver un jour dans votre sein paternel, le rafraîchissement et la paix. Amen. » (IV, 177.)

La *Paysanne pervertie* est la grande pitié d'un homme faible qui a vu de près les plus misérables de son temps. Aussi, plus de ces inventions, de ces fariboles qui ont fait le succès des autres romans; plus d'obstacles à l'union de deux amants, plus de vertu persécutée et enfin triomphante. Les personnages, tous vivants, très nombreux, ont chacun leur physionomie propre, un caractère qui se soutient, et jusqu'à un langage qui les identifie.

S'il n'y a pas d'art dans Restif, il y a de la vérité⁽¹⁾, de la sincérité, de la vie. Il eût été un grand maître sans la monstrueuse lubricité qui le terrasse, sans la curiosité malheureuse qui fit de lui un polygraphe, sans la destinée qui le pressa d'écrire, écrire toujours, recommencer cent fois le même recueil d'épisodes et n'en parfaire aucun.

Restif a vécu au village, à la ville, dans les champs et dans les rues; il a vu les hommes; en somme, cela n'est pas tellement rare; et nous tous, qu'avons-nous fait d'autre? Que fit d'autre l'épais Marmontel?

Et pourtant! Marmontel et tous les paysans parvenus de la littérature du XVIII^e siècle ont vu un certain homme et en ont inventé un autre, ils ont vu une certaine nature et se sont gardés de la peindre, encore moins de la photographier. Et justement Restif est un photographe et un reporter; ces mots ont une sonorité étrange dans le XVIII^e siècle : elle marque l'exceptionnelle personnalité

⁽¹⁾ C'est même une manie chez RESTIF d'insister sur l'authenticité de ce qu'il raconte; cf. *Paysanne*, t. III, p. 50; *Les Contemporaines*, *passim*; *Ingénue Saxancourt*.

de Restif. Non seulement il se place devant le sujet à reproduire, chose extrêmement rare de son temps, mais il n'en efface pas un détail, il ne retouche pas; c'est le contraire d'un artiste.

Nos contemporains se sont partagé son œuvre, les uns trempant leurs mains dans la fange dont elle déborde, les autres distrayant les perles du fumier. Ces derniers (1) y ont trouvé d'abondants documents historiques sur la vie du village français de l'Ancien Régime, sur les scènes de la Révolution qu'aucun chroniqueur n'a rapportées avec ce soin, cette exactitude, cette franchise; ou bien une « tranche de vie (2) », de la vie d'un homme qui a existé, joui et souffert, souffert surtout sur le pavé de Paris, non dans l'imagination graveleuse et mélancolique d'un homme de lettres.

Comme eux, abandonnons aux bibliophiles — car tel est leur pseudonyme — « le Rousseau du ruisseau »; détournons-nous avec Brunetière de « ce pourceau de Restif »; et tâchons d'être juste pour « le Richardson des Français (3) ». C'est Lavater qui le nomme ainsi, et il a raison.

D'abord, Restif peint des caractères. Gâté comme je le suis par une trop longue fréquentation avec mes bacular-disants, je cherche « le respectable auteur de mes jours »; en vain. Les enfants Restif parlent de « nos chers père et mère, qui, encore qu'ils n'aient pour eux aucune idée mondaine, ont pourtant envie que leurs enfants se poussent (4) »; et je suis conquis par la simplicité et la vérité

(1) P. ex. M. FUNCK-BRENTANO; voyez les deux excellentes préfaces à la réimpression du *Village* et des *Nuits révolutionnaires*, Paris, Arthème Fayard.

(2) HENRI D'ALMÉRAS, réimpr. de *La Dernière Aventure*, Paris, Louis Michaud.

(3) *Ingénue Saxancourt*, t. II, p. 37 : « Mon intention est de n'omettre aucun détail, ils sont tous importants, et les plus minutieux auront souvent une relation puissante avec l'avenir. »

(4) *La Paysanne*, t. I, p. 132. Cf. *Le Paysan*, lettre 114 : « Rappelle-toi notre pauvre mère, et comme elle nous parlait souvent du plaisir qu'elle

de ces quelques mots; les pères et les mères que vous connaissez sont ainsi, n'est-il pas vrai? Ils veulent que leurs enfants se poussent; ceux qui de notre temps ont encore la foi ne parlent pas autrement que le père Restif dont la morale est si claire : « Ton frère et ta sœur ont-ils conservé l'honneur et la sagesse avec la sainte crainte de Dieu? ⁽¹⁾ »

Les autres personnages sont à l'avenant; pas un poncif ne sert, surtout pas le cliché du père de famille indulgent et larmoyant, sans passions et sans défauts; on n'a vu nulle part dans les livres la pureté, un peu solennelle, de la vie de la nombreuse famille Restif, unie et serrée autour d'un patriarche vénéré qui souffre avec la patience de Job et bénit la justice du Seigneur. Le style, tout imprégné de la Bible dans cette occasion, atteint à une véritable grandeur. Artificielle? Non; cette famille lit la Bible, la cite couramment, y trouve le commentaire de ses malheurs, y cherche des consolations ⁽²⁾. Si on le veut, j'admets que Restif invente de toutes pièces ce langage, celui par exemple de la lettre 148 de la *Paysanne*; mais si, par aventure il l'a fait, voilà du génie.

Ouvrez le *Paysan*. Les premières pages surprennent, tant elles sont simples, ne recherchant ni le romanesque ni le réalisme; vous êtes en pleine vie ordinaire et de tous les jours ⁽³⁾. Ce n'est pas seulement à cause de l'intention marquée de suivre pas à pas le paysan qui se pervertit, c'est plus encore à cause du portrait du paysan resté au village, aimant à sa façon, patoisant ⁽⁴⁾, végétant.

aurait, quand nous serions grands, de nous voir nous porter au bien, tout en faisant notre chemin dans le monde. »

⁽¹⁾ *La Paysanne*, t. II, p. 183.

⁽²⁾ L'idée chrétienne paraît souvent. Ursule s'étant mise volontairement à l'Hôpital, se trouve au milieu des filles les plus basses, « ces viles créatures que nous avons ici, précieuses cependant, comme dit la mère supérieure, puisqu'elles ont une âme. » (*Paysanne*, t. IV, p. 90.)

⁽³⁾ L'auteur se montre, à la vérité, dès la première lettre et de plus en plus, mais toujours quelque trait imprévu vous replonge dans la réalité. L'impression de vérité est d'autant plus puissante que l'on est plus averti du ton des romanciers contemporains.

⁽⁴⁾ Ceux du *Paysan* patoisent non dans le jargon de l'Opéra-Comique,

Où s'est caché Piarrot, où s'est fourré Lubin? Et les « j'avons » et les « j'étions » ne seraient-ils donc pas le signalement suffisant du villageois français du XVIII^e siècle? Il faut croire que non. D'abord, le paysan est gros; il est honnête, mais il est dur, et il lésine⁽¹⁾; de même, le peuple est méprisable⁽²⁾. Le paysan polissonne-t-il dans les foin? Peut-être; mais voici plus nouveau et qui n'est pas dans Gessner : « Je vais vous dire les nouvelles d'ici; car bien qu'elles ne soient pas aussi brillantes que celles que vous me donnez, si est-ce pourtant qu'elles ne laisseront pas de vous intéresser par la bonté que vous avez de bien interpréter ce que j'écris, et aussi par les choses en elles-mêmes : c'est qu'il s'agit de notre sœur Brigitte qui est recherchée en mariage par un bon et honnête garçon, J. Marsigny, que vous connaissez. Mais je vous avouerai, ma chère sœur, que malgré la mode du pays qui n'est pas galante, je n'ai jamais vu de pareilles amours, et votre frère aîné en rit quelquefois lui-même. Brigitte est bonne, simple, n'entendant finesse à rien, prenant tout à la lettre; Marsigny est de même; ils ne sont pas plus faiseurs de compliments ni de caresses l'un que l'autre; pourtant, ils ont envie de se plaire; mais je m'imaginais que c'est d'après ce qu'ils veulent être l'un envers l'autre par la suite; Marsigny ne recherche pas Brigitte

mais par l'emploi d'un vocabulaire caractéristique d'une région. D'autres, un peu partout dans les livres de Restif, parlent le bas-bourguignon; Restif s'efforce de noter le laisser-aller de leur prononciation.

(¹) *Le Paysan*, Lettre 81 : « Nous avons assisté aux noces d'une sœur aînée, vraie machine, qui épouse sans aimer, sans haïr; et qui dès le premier instant après la célébration, s'est humblement regardée comme la servante de son mari, gros paysan, excellent travailleur, bon ménager, aimant le vin, n'en buvant guère, parce qu'il vaut mieux le vendre; passant les jours de repos, non à goûter les douceurs de l'amour, mais à revoir ses comptes, à visiter ses champs, ses vignes, à méditer sur le travail que ces objets demandent, etc... Eh bien, cher ami, je crois en vérité que ces gens-là, ces espèces de plantes mouvantes, je crois qu'ils vont être heureux ! Ils le sont déjà. »

(²) *La Paysanne*, t. III, p. 25 : « Que c'est avec justice qu'on méprise le peuple, et que vous avez raison quand vous dites qu'on pourrait justifier tous les préjugés, même ceux qui paraissent les plus odieux et les plus cruels !... »

parce qu'elle est gentille, mais parce que c'est une bonne ménagère; et il plaît à sa maîtresse parce qu'il est infatigable au travail, sobre et presque avare; d'après cela, quand le garçon vient ici faire l'amour, il commence à se mettre en veste ou en chemise, et travaille comme quatre à nous aider; l'autre jour, en moins de deux heures, il nettoya le toit aux moutons, où il y avait bien trente voitures d'engrais, et en quittant, il refusa un verre de vin que notre bonne mère lui portait. Pendant ce temps-là, Brigitte, qui travaille toujours assez, se tuait à tout ranger; car pour donner dans la vue de son amoureux, elle ne veut pas des ouvrages tranquilles; elle fait les plus lourds des servantes ou des filles de journées, et quand l'amoureux et la maîtresse n'en peuvent plus, ils se regardent un peu en dessous pour voir celui qui est le plus las; sans doute parce que c'est celui-là qui est le plus agréable. Voilà comme se passent toutes les visites de J. Marsigny. A sa maîtresse, pas un mot; mais à mes sœurs et à moi, c'est toujours quelque politesse à sa manière; il nous ôte tout des mains pour nous empêcher de le porter, et nous repousse, si fort que l'autre jour Christine manqua d'en tomber, en nous disant — Otez-vous de là, vous n'auriez pas seulement la force de porter une paille, voyez-moi! Quant à sa maîtresse, il la verrait plier sous le faix qu'il n'y mettrait pas la main, et il nous dit d'un air de vanterie. — C'est que ça fait une fille vertueuse, celle-là! et non pas vous autres qui n'êtes que des mauviettes! Notre père rit, mais à part (1). »

(1) *La Paysanne*, t. I, p. 160. Cp. *Le Paysan*, lettre 81 : « Nous avons eu le spectacle d'une passion naissante... Augustin-Nicolas a jeté ses vœux sur la sœur de Marsigny... Comment crois-tu que s'est manifesté ce goût de préférence? Par des soins, quelques attentions? Tu n'y es pas. En dansant avec elle? Non : le plus souvent il en prenait une autre. C'était en lui escamotant avec adresse ce qu'elle avait de bijoux; c'était, lorsqu'elle avait cueilli quelques fruits, en courant les lui arracher; c'était en prenant avec elle un ton de gravité, en affectant devant elle d'être plus rassis, plus raisonnable que les autres jeunes gens. A ces signes non équivoques, toute la compagnie n'a pas manqué de dire du

Restif est réaliste autant du moins qu'un romancier peut l'être, et cette réserve a son importance. Jusqu'à quel point l'art d'imaginer un roman ou le souci d'en choisir le sujet dans la réalité se concilie-t-il avec le réalisme? Un tel roman devrait rassembler toutes les qualités des autres, l'intérêt romanesque, l'acuité de l'analyste, l'ampleur du moraliste et enfin l'impassibilité du photographe. Sans oublier Balzac, un homme ne s'est pas encore trouvé de cette taille-là; l'œuvre vraiment réaliste n'existe pas; elle n'est pas œuvre humaine.

Dans quelle mesure donc Restif est-il un réaliste? Il l'est, quand il cesse d'être un romancier. En effet, Restif romancier est un très mauvais imitateur de Prévost et de je ne sais combien d'autres; lorsqu'il est exact et minutieux, son roman s'arrête; la scène terminée, le roman repart, s'égare dans le faux, puis reprend pied, touche le sol ferme, redevient un instant pure imitation de la vie, et recommence sans fin ce singulier balancement ⁽¹⁾.

Il est donc plus juste de dire que l'œuvre de Restif fourmille de traits exacts, excellemment notés, mais ce sont des traits seulement ⁽²⁾. Il excelle à crayonner un type ⁽³⁾,

tendre Augustin-Nicolas : — Qu'il était pris d'amitié pour Jeannette Marsigny. Et lorsqu'on a vu Jeannette lui répondre par vous lorsqu'il la tutoyait, on en a conclu que Jeannette en tenait aussi d'amitié pour Augustin-Nicolas. »

⁽¹⁾ Il y a dans *Ingénue Saxancourt* 92 pages où il ne se passe vraiment rien; on n'y voit rien d'autre que des gens qui déménagent.

⁽²⁾ Voici pourtant une jolie scène de la rue et qui tient au roman; elle est dans *La Paysanne*, I, p. 75 : « L'un de ces jours un homme nous suivait le soir, et nous disait je ne sais combien de choses où je n'ai rien compris : nous doublions le pas... pour ne pas entendre les sots propos. M^{me} Canon nous a rappelées et nous a grondées de ce que nous allions trop loin devant elle; nous avons marché doucement et le vilain homme a été à son aise. M^{me} Canon, qui bouillait et qui n'osait rien dire parce qu'elle avait peur, nous a encore grondées de ce que nous allions trop doucement. Nous avons été vite. L'homme s'est mis entre elle et nous. Elle nous a encore rappelées, suffoquée de colère, et elle l'a menacé de le faire arrêter. Il lui a ri au nez : effectivement, elle avait un air si comique que Fanchette a éclaté; je me pinçais, moi, pour m'empêcher de rire. »

⁽³⁾ *Le Paysan*. Lettre 63 : M^{me} Parangon écrit. — « Ah Seigneur ! voilà M^{me} Canon qui gronde ! Je l'entends qui dit : — Hum ! qu'écrit-elle donc

à préciser ce que ses émules ont laissé dans le vague ⁽¹⁾, à rapporter un bout de conversation qui est la nature même : ni la feinte naïveté des paysans d'opéra-comique, ni l'entortillé de Crébillon et de ses élèves ⁽²⁾. Enfin et surtout, il n'a de dédain pour aucun fait, quelque insignifiant qu'il soit ; une conversation de laboureurs en l'absence de leur maître ; une heure de la vie d'une femme perdue, volée par son souteneur ⁽³⁾, un événement qui amuse les voisins ⁽⁴⁾, tout lui est bon.

Voici une de ses meilleures pages : La conversation « prit une tournure beaucoup plus libre, lorsque le maître fut absent. D'abord, elle fut bruyante ; ensuite, la bonne mère Toutlesjours, qui aime les petits contes, demanda aux garçons des nouvelles de leurs amours. Personne ne parla de lui-même, mais chacun raconta ce qu'il savait de son voisin : celui-ci s'en vengeait en dévoilant les secrets de son camarade ; par-là, nous avons tout appris. Un d'eux a bien voulu songer à moi, et a dit que je devrais faire une maîtresse. Et sur-le-champ, un autre a nommé la petite Jeannette, la nièce de notre maître. La bonne dame Toutlesjours l'a interrompu. — Laissez là Roger, a-t-elle dit ; il n'est pas pour s'établir dans ces cantons ; d'ailleurs,

tant ? Si c'est à son mari, il n'y a qu'un mot à lui dire, qu'il est une brute ; si c'est à d'autres, c'est fort mal ! — Allons, allons, chère tante !... Mon Dieu, serons-nous toutes ainsi lorsque nous serons vieilles ! »

⁽¹⁾ *Le Nouvel Abailard*, p. 107. L'héroïne des romans rêve vaguement ; la rêverie d'Héloïse est ici peinte avec précision : « J'imagine quelquefois de petites brouilles ; je suppose que j'ai tort ; je n'en suis que plus entêtée et moins disposée à revenir la première, car voilà comme on est quand on a tort. Alors je vous vois chercher à me fléchir ; moi qui brûle d'envie de l'être, je feins de boudier ; et pourtant je ne m'éloigne pas trop ; car la chose que je crains le plus au monde, serait de vous voir vous décourager. Vous m'atteignez ; vous me prenez une main, vous tombez à mes genoux. Mon cœur se gonfle, je ne saurais plus y tenir ; je souris, la larme à l'œil, en vous priant de vous lever ; et puis je vous donne un joli nom. Oh ! comme je savoure ce moment !... Je suis presque fâchée quand Tonton vient interrompre le tissu de quelques-unes de ces chimères. »

⁽²⁾ P. ex. *Le Nouvel Abailard*, dans de très nombreux passages ; cf. I, pp. 255, 264.

⁽³⁾ *La Paysanne*, IV, pp. 24-26.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, t. III, p. 16.

c'est un garçon obéissant et de bon exemple, qui ne fait rien que de l'avis de son père; c'est Charles qui choisira pour lui. Ma nièce Jeannette est une brave fille, elle a une maison bien garnie, cinquante journées de terres des meilleures, trois arpents de vignes, cinq hâtes de chenevières; c'est un bon parti; mais elle est trop jeune, cela n'a pas 17 ans accomplis : qu'est-ce que vous allez parler d'une morveuse?... Mais je crois qu'elle n'est pas venue ici depuis que Roger y est; la tante, la Grand'Jeanne, est ma belle-sœur, je n'en dis point de mal; mais c'est une si drôle de femme! elle ne veut pas que cette petite fille aille et vienne comme les autres, l'hiver à la veillée, l'été courir les groseilles, les noisettes. Les nôtres y vont; voyez s'il leur en arrive pis qu'à elle. — Oh! ma mère, a dit la jeune Claudiche, c'est ma cousine qui ne veut pas y aller; car ma tante lui disait un jour : va, Jeannette, avec les cousines, et elle répondit qu'elle ne voulait pas la laisser toute seule, et que nous avions assez de compagnie sans elle. — C'est une bien brave fille, a dit Jacquot, le plus vieux des garçons de charrie. — Oui, tout le monde l'aime, a interrompu Simon, son camarade. — C'est dommage, a repris Jacquot, de ce qu'elle est si jeune. — Et qu'est-ce qui arriverait si elle ne l'était pas tant, Jacquot, dit en riant la maîtresse? — Morgué je n'en sais que trop rien; mais il me semble que cela ferait un bon ménage avec quelqu'un qui aurait de la douceur. — Ce n'est pas pour ton nez, Jacquot, a dit François le berger; tiens, on te marie... — Sans que je le sache, vous allez voir! — Oh non, tu le sauras, car je vais te le dire. — Morguenne, je ne me soucie guère de le savoir. — Ecoute, écoute; c'est avec la grosse Madelène Blondin : on disait tantôt aux champs qu'on l'a vue quelquefois en allant au marché porter ses œufs, se reposer, sous le gros poirier du vallon, avec un blatayer;... un bon garçon ma foi; mais c'est encore assez bon pour un vieux Rodriguez comme toi, Jacquot. — Parle donc plus bas, François, a dit notre maîtresse; si

Tous les jours t'entendait... Eh bien la grosse Madelon?... — Oh ce n'est rien, a repris le malicieux berger, on dit qu'elle est trop grasse. — Comment trop grasse? — Vous n'entendez pas, mère Cathos? une femme d'esprit comme vous! elle n'en aura point. — Taisez-vous, François, vous dites des choses... Ces pauvres filles! comme ces chiens apends les habillent! — C'est comme la belle Manon la couturière, a dit Gilles le bouvier, celui qui est manchot; croyez-vous, quand elle va avec le grand Lamas et ce faraud de Doré, à la fête ici, à la fête par là... hein... — Oh! pour celle-là n'en dites point de mal, Gilles, a répondu Cathos : c'est une fille réservée. Et tout de suite, s'adressant à Catherine, à Joson, à Claudiche, ses filles, elle leur a dit : — Que cela vous apprenne à vivre, mes pauvres enfants; vous voyez, ce sont des Lucifers que ces garçons; ne les accointez pas plus que la brebis fait le loup; ils vous flattent et vous déchirent; faites comme Jeannette : ma foi, ma belle-sœur a raison, et son frère aussi, qui est votre père : tenez, j'aime les contes, moi, mais merci de ma vie, si une fille à moi faisait aller les langues, je lui tordrais le cou... Et vous, Grand Pierre, finirez-vous l'année mon garçon? car on dit que la petite Jeanneton vous veut, qu'elle vous aime comme ses yeux. Elle n'a pas tort, mon ami, car vous êtes un bon garçon bien sage. — Rien n'est pis que l'eau qui dort, a repris le manchot. Si vous le voyiez se dégourdir avec sa Jeanneton; comme il lui en dégoise! Elle n'a pas le temps de lui répondre. — Elle babille pourtant bien, a dit Joson. — Il babille encore mieux; vers elle s'entend. — Laisse Grand Pierre, a dit François, ou je vais parler de toi. — Je t'en défie, car je n'ai point de maîtresse; personne ne veut de moi, parce que j'ai un mauvais bras. — Oh! Si tu n'avais que cela de mauvais... — Paix, François; point d'injures, a dit Cathos. — Rien, notre maîtresse; je voulais seulement dire que si cela... (montrant son cœur) valait le bras... — Vous tairez-vous, François! — Parguenne, a répondu Gilles, tu l'as bon, toi! quand

tu as pris les poules de cette pauvre mère Dodiche, notre voisine, et que vous les avez fait rôtir aux champs avec tes camarades... — Et toi quand tu as fait une ceinture entre deux terres au noyer de Jean Panneterat, qui l'a fait mourir... un noyer qui portait jusqu'à six boisseaux de noix... — Et toi, quand tu as... tiens, j'en sais bien plus que je n'en veux dire... — Oh! Morgué, dis; ne te gêne pas... — Que je dise? — Oui, dis. — Tu t'en repentiras. — Je t'en défie, là. — Morgué je le dirai, mais avec la permission de la mère Cathos et de la compagnie, il y a ici trois personnes de trop (il a montré Catherine, Joson et Claudiche). M^{me} Cathos brûlait d'envie de savoir ce que c'était, mais elle n'osait renvoyer ses filles; François paraissait moins hardi, il a changé la conversation. On a parlé d'un curé voisin. — C'est un vert galant que le curé de... a dit aussitôt François. » (*L'Ecole des pères* I, 269 sq.)

Quel auteur, je ne dis pas au XVIII^e, mais au XIX^e siècle, a serré la réalité, une certaine réalité, d'aussi près?

Restif n'a pas seulement regardé beaucoup de choses; il les a comprises, et l'attention qu'il accorde aux humbles prend une singulière signification à quelques années de 1789. Je ne parle pas de ses nombreux projets de contrat social⁽¹⁾, ni de ses phalanstères⁽²⁾; je le laisse arranger la société à sa guise. Ce qui m'intéresse, c'est qu'avant de vouloir réformer l'Etat, il en a vu, peint et apprécié les divers membres : il hait les grands, il méprise la populace, il prise très haut les classes moyennes et reconnaît en elles la chair et le sang qui soutiennent et nourrissent le grand corps social :

« Il est un état mitoyen qui lie entre eux tous les autres; il compose le gros de la nation, et porte presque toutes les charges de l'Etat : c'est la condition naturelle de l'homme,

(¹) On les trouvera analysés dans LICHTENBERGER, *Le Socialisme au XVIII^e siècle*, p. 206 sq.

(²) M. BOURGIN, dans sa thèse, a discuté la question de savoir si Fourier les a connus.

« qui n'est point fait pour être abruti comme le manœuvre, inventeur comme l'artiste, servile imitateur comme l'artisan, et dominateur comme le noble. Le bourgeois ne dédaigne rien : il cultive sa terre, s'il habite les campagnes; il fait le commerce, s'il se trouve placé dans les villes; ses enfants deviennent hommes d'église, hommes de loi; ils portent quelquefois les armes; ils cultivent les arts et les sciences; l'état du milieu est fait pour éclairer tous les autres : il invente, il parcourt la terre, il étudie pour eux; il cherche à se donner la noblesse du mérite et du talent. Il semble que lui seul sache faire tout l'emploi des facultés de l'homme. C'est à sa position qu'il doit cette impulsion heureuse; il n'est pas avili; il n'est pas honoré; le pauvre jusqu'à l'indigence, toujours rebuté, ose à peine soupçonner qu'il est homme; le noble, l'homme titré, que l'adulation abuse, daigne à peine s'avouer qu'il n'est qu'un homme; le bourgeois est dans l'heureuse nécessité de n'en pas douter. En entrant dans le monde, il voit que son sort dépend de lui : il n'est rien, il faut ou monter ou descendre : avec du travail, il peut devenir quelque chose; la paresse, l'inaction peuvent le jeter au dernier rang... C'est ici l'homme par excellence, c'est-à-dire celui dont l'âme a tout son ressort; un citoyen de cette classe peut tout embrasser : il jette, en sortant de l'adolescence, ses regards sur toutes les occupations des enfants des hommes, et il dit : Rien n'est au-dessus de moi; il lève ensuite les yeux, il sonde son cœur, et s'il le sent s'échauffer, il s'écrie : Je puis à force de vertus parvenir à tout ⁽¹⁾. »

Ainsi pensait et jugeait du tiers état, dans les premières années du règne de Louis XVI, un paysan de la Basse-Bourgogne, un paysan perversi, un romancier. Que devait donc penser, dans les mêmes années, l'immense assemblée encore muette dont il vient de faire l'éloge et qui, mieux que l'aventurier, non pas toujours aussi clairement peut-être, mais profondément, sent sa force?

⁽¹⁾ *L'Ecole des pères*, 1776, I, pp. 27-30.

Voici ce qu'elle pense et ce que bientôt elle dira :

« Nous sommes trois contre un... notre intention est de rétablir pour toujours les choses sur leur ancien pied, sur l'état primitif, c'est-à-dire sur la plus parfaite et la plus légitime égalité... Que s'il se trouve parmi vous quelqu'un qui ait deux bouches et quatre bras, il est trop juste, assignons-lui une double portion. Mais si nous sommes tous faits sur le même patron, partageons le gâteau également. Mais en même temps, mettons tous la main à la pâte... Que tous les hommes, d'un bout de l'univers à l'autre, se donnent la main, ne forment plus qu'une chaîne d'anneaux semblables, et crions d'une voix unanime : Vivent l'égalité et la liberté ! Vivent la paix et l'innocence ! » En 1788, « tout ceci n'est qu'un conte, comme l'auteur le dit, mais sera histoire (1) ».

Les actes, préparés par les idées, vont venir. Ce n'est plus le moment de parler du genre romanesque.

(1) Sylvain Maréchal, *Apologues modernes à l'usage du Dauphin*, 1788, cité par LICHTENBERGER, p. 440.

CONCLUSION.

Au moment de terminer un ouvrage dont la lecture lassera peut-être ceux mêmes qui en auront voulu prendre connaissance par devoir et par profession, j'éprouve un scrupule à la vérité bien tardif. Etait-ce la peine d'analyser des centaines de romans oubliés et de démontrer qu'ils sont illisibles? Et si c'est là mon seul dessein, n'ai-je pas pris un soin superflu?

Je pourrais répondre que la vérité est toujours bonne à dire, qu'elle n'a droit au crédit que dans la mesure où elle apporte ses preuves avec elle et que j'ai du moins épargné à un autre une partie de la tâche qu'il aurait pu être tenté d'entreprendre. J'ajouterais qu'aucune vérité n'est négligeable et que pour justifier une recherche il n'est nullement requis d'en établir l'utilité. Les deux notions du vrai et de l'utile, ou si l'on veut, le point de vue historique et le point de vue moral, ne sont pas dépendants l'un de l'autre si même ils sont destinés à se prêter un jour un mutuel appui.

En outre — et je pense ici surtout aux adversaires actuels de Rousseau — le jugement critique appliqué aux œuvres humaines a besoin d'un fondement, et où le trouvera-t-il si ce n'est dans l'histoire?

Soit, me dira-t-on, accordons cela! Seulement, n'oubliez-vous pas le principal? Que gagnera, à votre enquête, notre connaissance esthétique du XVIII^e siècle? Quelle attention avez-vous accordée à l'art, à la vraie littérature?

Pas la moindre, je l'avoue sans vergogne. Bien plus, j'affirme que si j'avais agi autrement, je me serais gravement trompé.

Les enquêtes autour d'une grande œuvre ou celles à qui elle sert de point de départ ou de prétexte, se partagent aujourd'hui logiquement entre des amateurs de goût et de talent divers; la biographie, l'étude esthétique, l'histoire littéraire, indispensables l'une comme l'autre, se juxtaposent, se complètent et s'éclairent mutuellement, mais ne se confondent pas. C'est parce qu'ils ont des exigences tout opposées que j'ai négligé les deux premiers ordres de recherches pour me consacrer au troisième.

* * *

Le fait le plus brutal reçoit de ses divers observateurs des interprétations différentes, subordonnées au tempérament de chacun et à son information préalable; l'histoire reposant sur cette base mouvante n'est jamais faite, se refait sans cesse.

Pourtant, combien le fait d'observation nous paraît simple dès que nous le comparons au sentiment esthétique! A quel rang et pour quelles raisons classez-vous Jean-Jacques Rousseau prosateur, par exemple, dans la hiérarchie des grands écrivains français? Quel choix faites-vous dans son œuvre et pourquoi? Je poserais ces questions à dix de mes contemporains et leurs réponses ne seraient certes pas identiques. Mais j'admets qu'elles soient exactement semblables; je leur demanderais alors : êtes-vous sûrs que votre admiration a toujours été fondée sur des motifs esthétiques? Vos préférences et vos répugnances personnelles, non pas seulement votre sentiment de la beauté, mais vos conceptions morales, votre expérience de la vie, vos souvenirs de jeunesse et jusqu'à votre idéal politique, n'ont-ils pas participé à votre jugement? Ils le confessaient.

A moins cependant que je n'aie poussé la maladresse jusqu'à choisir pour mes dix témoins dix professeurs dans leur chaire, c'est-à-dire au moment précis où leur métier

les oblige à négliger ces divers éléments en vue d'une « explication d'auteur » au cours de laquelle leurs confidences seraient déplacées.

Le vrai public ne lit pas ainsi; il ne cherche pas dans Rousseau la beauté ou la nouveauté de Rousseau; il s'y regarde lui-même, il guette, devant ce miroir imparfait, les reflets de sa propre image; nous ne nous informons pas dans un livre uniquement pour nous informer, nous l'ajustons et nous l'adaptons selon les contours déjà fermes de notre caractère; et pour cela, il faut bien que nous le déformions. S'il faut dire le mot, nous lisons pour notre plaisir, et il n'est pas besoin de prouver que notre plaisir et l'histoire d'un genre n'ont rien de commun.

Chacun de nous aurait donc son Panthéon, et vos grands hommes ne seraient pas toujours ceux d'un autre? Je suis tenté de le croire. Mais je dois pourtant enregistrer l'accord unanime qui s'est fait pour assigner à chaque écrivain français un rang qu'il ne perdra plus, semble-t-il. Ceux dont je veux parler font l'objet de l'histoire de la littérature; ce sont ceux qui sont devenus classiques et qui, goûtés de leur temps, le sont encore aujourd'hui; ils ont des qualités qui leur appartiennent en propre et c'est à leur occasion sans doute que doivent intervenir les considérations esthétiques.

Mais justement, leur originalité ne peut se définir que par la description, et la lecture des œuvres est seule capable de nous la faire saisir. Elle se dérobe donc aux recherches de l'historien, mais offre à l'honnête homme un sujet de satisfaction, d'étonnement ou d'admiration. En outre, l'originalité d'une œuvre, c'est-à-dire ce qui la rend « inimitable », non seulement ne peut être analysée, mais, à moins que les mots n'aient plus de sens, ne peut être assimilée ni imitée.

Et c'est ici que l'histoire littéraire trouve sa justification : elle rend intelligible la succession des grandes œuvres que les historiens de la littérature ont pour mis-

sion de décrire. Elle ne perd jamais de vue les héros, puisqu'ils sont seuls à mériter l'intérêt; mais elle s'interdit de les aborder par le côté qui les fait grands. Elle veut bien dans l'œuvre de l'un d'eux tenter une explication des caractères qui lui sont communs avec ses contemporains, mais elle sait qu'elle chercherait en vain le pourquoi du génie lui-même. Elle s'applique à illustrer par des exemples une thèse que le simple bon sens établit sans effort, à savoir que la nouveauté et la beauté, justement parce qu'elles sont exceptionnelles, ne s'imposent nullement aux plagiaires; ceux-ci ne réussissent qu'à emprunter les éléments déjà désuets et d'ailleurs ils n'ambitionnent pas plus.

* * *

Etudier l'influence des grands écrivains, c'est déterminer les deux périodes d'importance inégale et diversement fécondes sur lesquelles elle s'étend. Dans la première, l'œuvre s'impose par sa concordance avec le présent et le passé immédiat en leur donnant une expression définitive; dans la seconde, par son originalité en constituant une part de l'avenir. La première est surtout la période du succès, la seconde la période d'action.

Le Rousseau qui fut imité par ses contemporains n'est pas le vrai ou du moins n'est pas le nôtre. Ce premier Rousseau ne fit qu'encourager la diffusion d'un rousseauisme qui existait avant lui.

Il faut alors se demander pourquoi Rousseau est pour tout le monde le parrain du rousseauisme, et pour beaucoup son inventeur responsable.

C'est que l'histoire de la littérature est soumise, comme l'autre, aux « rassembleurs ». J'explique ce nom qui, dans ma pensée, convient pour préciser ce qu'a de confus celui de créateur. Qu'a fait Rousseau si ce n'est rassembler dans une personnalité unique les aspirations contradictoires éparses dans ses contemporains? Qu'a-t-il fait d'autre que

de ramasser autour de lui les banalités de son temps ? On sait que ce n'est pas lui qui a préparé l'état mental du milieu du siècle ; Prévost, Baculard et leurs compères en étaient les représentants et l'avaient déjà exprimé. Mais à côté des médiocres, éternellement identiques à eux-mêmes, et qui s'accroissent et se multiplient pour ainsi dire à la façon des organismes inférieurs, à côté des êtres qui végètent, Rousseau fut un de ces hommes qui absorbent et élaborent, pour une vie sans cesse renouvelée, les aliments de l'esprit dans lesquels de plus humbles n'avaient trouvé qu'une pâture hâtive. Il reçut d'eux des idées qu'il anima et, tandis qu'ils s'attardaient à leurs vagissements, il fut celui qui persuada.

La raison, c'est qu'il accomplit à la sueur du front le labeur propre à l'artiste : lorsque les autres stagnent dans la confusion, il élucide ; il sait que, avant de prétendre dominer nos sentiments et nos idées, il faut d'abord que nous les connaissions parfaitement et pour cela que nous en cherchions l'expression exacte, que nous déterminions au moyen de mots leurs diverses nuances. Si l'on veut atteindre la convenance du terme avec l'idée, il sait qu'on doit la poursuivre et c'est pour l'avoir fait en revivant sincèrement des banalités qu'il trouva l'accent inoubliable, celui que les plus grossiers perçoivent, celui qui éclaire la confusion de leurs sentiments et qui définit par le verbe et anime d'une résonance particulière chacune des aspirations indistinctes qu'ils ressentaient profondément, mais qu'ils exprimaient et donc concevaient vaguement.

Sa précision et son éloquence donnèrent un rang, dans l'art littéraire, à des maladies ou à des malformations morales, qui sans lui seraient restées à leur humble place parmi les extravagances de l'abbé Prévost et les indigences de Baculard. Par là, il révéla à eux-mêmes ceux de ses contemporains déjà atteints de rousseauisme ; par la « puissance de conquête », par l'ardeur et la nouveauté de son accent, il enseigna aussi le rousseauisme à ceux qui n'en étaient pas encore touchés.

Mais il faut croire que ces derniers, s'ils en étaient indemnes, étaient mieux préparés à se laisser vaincre qu'à résister. En effet, Rousseau leur proposa en même temps le mal et le remède; et sans une hésitation ils se précipitèrent au mal. En 1784 avec Mercier ⁽¹⁾, comme en 1735 avec le *Comte de Comminges* et comme avant 1700 déjà avec la présidente Ferrand, la première volupté et la suprême vertu est de « se prouver à soi-même sa propre sensibilité ». « La société, diront les révolutionnaires, a pour but le bonheur commun »; avant eux et dans le même esprit Helvétius, et non Rousseau, avait formulé ce principe en définissant la vertu comme « le désir du bonheur des hommes ». Dans les romans de l'abbé Prévost et de Baculard, le héros s'était déformé et amoindri jusqu'à devenir « l'homme sensible »; sa seule préoccupation est l'amour; il fait encore de lui, comme au temps des *Histoires tragiques* de Belleforest, « la plus parfaite des passions nécessaires qui sont naturelles en nos âmes », mais cette passion n'est plus le ressort de l'âme ⁽²⁾, parce que « l'homme sensible » n'a pas d'âme : c'est un pauvre être falot sur lequel en apparence s'acharne le sort; mais sans qu'il le sache, son pire ennemi est lui-même; il porte dans son caractère un fond d'inconstance et d'inquiétude qui lui interdit d'être jamais satisfait. Au lieu de chercher la source du mal où elle se trouve, il s'en prend à la société; ayant jugé qu'il ne convient pas à l'état social, il intervertit les termes d'un verdict si raisonnable et déclare que c'est l'état social qui ne lui convient pas. Car il est au

⁽¹⁾ *Mon Bonnet de nuit*, éd. de 1784, t. II, p. 10, article *Attendrissement*: « Nous exerçons puissamment la pitié, ce sentiment exquis de la nature humaine et qui en fait l'excellence; nous l'exerçons, ce tact délicat et profond, avec une certaine volupté qui nous dit à nous-mêmes que dans cet instant nous sommes bons et sensibles. »

⁽²⁾ Mercier connaît encore la formule, mais ce n'est plus qu'une formule. « L'amour, dit-il, féconde plus souvent nos vertus que nos vices; le cœur échauffé s'améliore. Après un court instant de délire, il est formé. L'homme devient plus sensible, plus sage; il conserve sa bonté et n'a perdu que quelques moments abandonnés au plaisir. Le véritable amour n'habite point dans les âmes basses et rétrécies, ou il les change bientôt. » (*Ibid.*, t. II, p. 122.)

centre de tout, non pas « comme un écho sonore » pour renvoyer aux hommes leurs rumeurs et leurs cris, ni pour communiquer avec les meilleurs de ses semblables, participer à l'effort commun et se mêler aux flots qui progressent, mais inerte et isolé sur des tréteaux ridicules du haut desquels il profère ses malédictions stériles; il gémit, mais il reste les bras croisés.

Se sentant méprisé et n'acceptant pas l'idée qu'il est méprisable, il ne prétend pas être jugé selon la loi commune, mais bénéficier d'un privilège. Le nouveau code dont il se réclame se trouve achevé dès la première moitié du XVIII^e siècle; juge et partie, « l'homme sensible » a fait de la « sensibilité » la mesure de la vertu. Et c'est ainsi que Saint-Preux a pu, lui millième, prétendre qu'on appréciait les convenances mondaines selon le degré où elles se conciliaient avec ses exigences à lui, et non qu'on l'appréciait, lui, selon l'effort qu'il aurait pu tenter pour s'y conformer.

Rousseau ne fut donc pas l'initiateur de la morale de la complaisance; il ne la fournit pas à ses contemporains, il ne fit que la leur transmettre. Son rôle de glorieux intermédiaire fut identique à l'égard du prestige du sentiment; avant lui le sentiment est un guide, et l'on sait fort bien que ce n'est pas Rousseau, malgré qu'en ait M. Lasserre, qui bouleversa la hiérarchie classique, celle qui « subordonne la sensibilité à l'intelligence, l'imagination à la raison, les puissances affectives et spontanées à la puissance réflexive (1) ».

Au contraire, Rousseau fut le seul à s'efforcer contre son siècle, ou du moins le seul qui eût pu l'entreprendre avec chance de succès. Songez qu'avant la *Nouvelle Héloïse* le repentir d'une femme adultère semblait ridicule et invraisemblable; qu'après la *Nouvelle Héloïse* encore, le redressement d'une conscience est considéré non seulement

(1) *Le Romantisme français*, 1908.

comme ridicule, mais comme révoltant, et dites-moi ce que vous reprochez à Jean-Jacques. Vous, qui entendez le condamner, vous atteignez par delà Jean-Jacques, Prévoſt, Baculard, Marmontel, Pope et Richardson; vous trahissez votre meilleur allié parce que vous le méconnaissiez.

De quoi vous fâchez-vous? De la résistance de Julie à l'ordre du baron d'Etange? Mais Julie n'a pas quitté la maison des siens comme l'avait fait Clarisse, et même Julie se soumettra aux ordres paternels. En cédant à un amant, dites-vous, elle a fait fi des règles fondamentales de notre société. Oui, mais sans compter qu'une telle faute ne fut jamais exceptionnelle, n'est-ce rien que de n'en pas commettre d'autre? Julie ne demandait qu'une chose : rejoindre le droit chemin et, tout bien pesé, vous conviendrez qu'elle y rentre. Lancez donc votre anathème contre celle qui méprisa le mariage, lancez-le, puisque le jeu vous plaît, contre l'*Héloïse* de Pope.

Laissant ces anecdotes, vous envisagez les principes et vous voulez que l'enseignement scandaleux de Rousseau ait humilié la raison devant le sentiment, qu'il ait fait de celle-là la servante de celui-ci. Mais justement Rousseau a professé le contraire; il n'a combattu que la raison « étroite et tronquée ». A sa façon, il a ramené la littérature du plan abstrait où elle se mouvait, et, ayant mis l'idée aux prises avec la vie, il a vu qu'après les arguments nécessaires pour convaincre il fallait pénétrer plus profondément la chair de l'homme, et que l'on n'a rien obtenu si la persuasion n'achève, selon ses propres termes, ce que la raison avait commencé.

Tous les pamphlets, faciles et bien inutiles, qui s'acharnent sur l'œuvre de Rousseau frappent donc à faux; la part de vérité qu'il est juste de leur reconnaître s'applique excellemment à plus d'un contemporain de Jean-Jacques et répète souvent la leçon de celui-ci.

En effet, nous l'avons fait toucher du doigt, Rousseau

ful un réactionnaire : il ramène aux convenances sociales une fille égarée, il redresse une conscience jusqu'à substituer en elle la pratique de l'effort et du renoncement au séduisant mensonge de la complaisance; il efface d'elle le prestige de la vie passionnelle pleinement développée et inscrit à sa place, comme sur une page blanche, la notion du devoir.

Le parti pris des adversaires actuels de Rousseau ne les aveugle pas : ils n'ont garde de lui reprocher les dernières parties de la *Nouvelle Héloïse*, mais ils ont soin de les ignorer. Le XVIII^e siècle les ignora de même, mais pour des raisons tout opposées — ou plutôt il les renia, et c'était plus logique. La partie licencieuse de son œuvre, celle qu'on stigmatise aujourd'hui, ne lui appartient pas; bien plus, elle est combattue par une contre-partie que Rousseau aurait voulue victorieuse, mais qu'il n'a pas réussi à faire dominer. Ses contemporains se sont détournés de lui dès qu'ils ont perçu le désaccord de leur idéal et du sien; la flamme du nouveau feu qu'il allumait sur un foyer languissant a blessé leurs yeux, et se dérochant à son éclat, ils en ont hâtivement distrait les scories pour les ajouter au vain amas de cendres qui s'entassaient déjà dans les coins sordides.

Jusqu'à la fin du siècle, Rousseau ne remplace, certes, pas Prévost; « l'homme sensible » trouve seulement plus aisé de s'approprier tout ornés et parfaits un type et des formules qu'il se contentait jusque-là d'extraire laborieusement de son pauvre et simpliste génie. La responsabilité de Rousseau dans le XVIII^e siècle n'est donc que celle d'un artiste et non celle d'un inventeur.

Mais comment son action ne se borna-t-elle pas là? Et pourquoi Prévost, Baculard ou Marmontel, coupables avant lui de l'homme fatal, de la victime des préjugés et du grotesque homme des champs, pourquoi ces trois romanciers dont le succès se prolonge au delà de la Révo-

lution ⁽¹⁾ ne sont-ils pas au même degré que lui responsables du romantisme de 1830? C'est que d'abord ni l'un ni l'autre n'ont la puissance et la ténacité de l'artiste; le contour de leur dessin est toujours provisoire. C'est que, ensuite, ils recommencent à tout coup la même ébauche monotone qu'ils n'achèvent jamais. Leur œuvre a sombré avec l'état mental qui fit son succès. Rousseau, au contraire, eut le privilège du génie, il eut le don qui fait durable l'œuvre littéraire : l'obstination de la raison appliquée à un ensemble de faits pour les éclairer, les définir ou les susciter; la raison, c'est-à-dire l'esprit allié au sentiment de telle sorte qu'ils se contrôlent l'un l'autre, parce qu'ils sont, chacun en vertu de leur mission particulière, égaux en dignité et en lucidité. Rousseau rétablit le contact de l'esprit et de la chair. Les hommes de son temps, dans leurs livres (dans leur vie c'est autre chose!), les auteurs donc du XVIII^e siècle, ont trop volontiers séparé les deux caractères dont l'union intime fait l'homme; d'un côté, sentimentalité absurde et souvent abjecte, de l'autre, rationalisme étriqué et sec, voilà leurs conceptions; Diderot lui-même, qui alternativement les fait siennes toutes deux, les subit tour à tour et, malgré sa puissante imagination, il ne les unit pas harmonieusement en lui.

Le XVIII^e siècle fini et bien fini après la Révolution, que devait-il survivre, dans le XIX^e, qui appartînt exclusivement à Rousseau? Que lui doivent les romantiques?

Si le caractère du romantisme est d'exalter la passion, de réclamer pour elle des privilèges et de la peindre frénétique, il continue à « baculardiser »; s'il réside dans la complaisance d'un cœur mélancolique qui se nourrit de ses sombres plaisirs, il répète Prévost et non Jean-Jacques; c'est encore à Prévost et à ses lointains disciples qu'un

(¹) Dans un *Plan d'études* daté de 1796, Foscolo lui-même recommande en même temps *La Nouvelle Héloïse* et les *Œuvres* de Baculard (HAZARD, *op. cit.*, pp. 163-164.)

certain romantisme devra ses cimetières et ses lampes sépulcrales; il empruntera à Young et à Ossian plus d'un de ses clichés. Et d'abord, qu'est-ce que le romantisme? Le mot « romantique » signifie-t-il « romanesque » ou « pittoresque »? Ce qui est romantique, est-ce ce qui est touchant ou ce qui est sauvage et porte dans l'âme « un certain effroi »? Ne serait-ce pas plutôt le gothique, le troubadour et le féodal? A moins que ce ne soit la poésie des ruines ou la splendeur des cathédrales, ou encore le cosmopolitisme, le dédain des règles, le pessimisme? Peut-être est-ce tout simplement « le goût des émotions fortes et des surprises tragiques du destin », ou seulement « le goût des émotions rares et des horizons nouveaux ⁽¹⁾ ». Si ces divers éléments constituent le romantisme, ou se retrouvent en lui, examinez-les et dites-moi si c'est Jean-Jacques Rousseau qui imposa ce nouvel idéal aux hommes de 1800-1830.

Il ne reste plus qu'un point à élucider; mais c'est le plus important : Quels romans, quels drames avons-nous retenus de l'époque romantique et dans quelle relation d'effet à cause sont-ils avec les œuvres, sur lesquels on a si longuement médité? Et pour préciser encore davantage, dans ces drames et ces narrations, quelles pages sont restées particulièrement vivantes?

Le romantisme serait négligeable pour nous s'il n'avait été lyrique. Or, qui fut lyrique au XVIII^e siècle? Prévost, Baculard, Marmontel? N'insistons pas.

Rousseau a donc été l'initiateur de ce qui, dans le romantisme, s'est prolongé jusqu'aujourd'hui; tout ce que le romantisme retint de caduc est étranger à Rousseau.

Mais ce n'est pas tout; l'influence de Rousseau fut peut-être plus agissante dans sa portée négative. Si c'est lui qui a ébranlé les sensibilités exquises, il ne les a pas seulement

(1) Cf. D. MORNET, *Le Romantisme en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1912. IDEM, *Sur le Romantisme français (La Civilisation française, 1^{re} année, n^o 6)*.

orientées vers le lyrisme; en leur proposant comme le seul problème digne d'intéresser l'homme, l'homme lui-même, ses aspirations infinies qu'il prolonge à son gré dans la nature indifférente et pourtant consolatrice, il a déprécié à la longue l'accidentel et l'anecdotique et les a obligés de reprendre l'humble rang qu'ils n'auraient pas dû quitter de puérilités dont on s'amuse un instant. C'est là que son œuvre apparaît exceptionnelle, non seulement dans le XVIII^e siècle, mais dans tous les temps, et surtout son œuvre romanesque, la *Nouvelle Héloïse*, les *Rêveries* et les *Confessions*.

Vous n'y chercherez pas, je le sais, les extravagantes aventures de l'abbé Prévost, encore moins les imbécillités de Baculard; mais vous n'y trouverez pas non plus les noirceurs mélodramatiques de *Cinq-Mars* et de *Notre-Dame de Paris*, les Marion Delorme, les rangées de cercueils, les brigands vertueux, les prêtres sataniques, les mères incestueuses. Il ne s'intéresse qu'aux conflits impliqués dans la nature même de l'homme et ne daigne prendre position que dans les débats qui s'engagent autour de son caractère proprement humain : il traite de l'éducation tout entière, des besoins religieux, des droits et du rôle politique d'un citoyen.

* * *

Après lui il y a place pour d'autres inventeurs; et même il les appelle ou les annonce, mais il ne les suscite pas. Si le lyrisme s'est épanoui après lui, ce n'est qu'au bout d'un demi-siècle de tentatives intermittentes et d'efforts stériles; il fût resté un bégaiement si le hasard n'avait pas fait surgir des hommes d'un talent aussi rare que celui de leur maître, et qui furent grands par leur génie, et non par l'enseignement qu'ils auraient subi en élèves dociles.

Telle est la leçon de l'histoire littéraire. Ses enquêtes peu attrayantes d'aspect, mais passionnantes pour celui qui s'y livre, servent à convaincre, une fois de plus, les

hommes de quelques banalités qu'il n'est jamais superflu de leur rappeler; s'il était permis d'appliquer par analogie aux diverses activités humaines les conclusions où elle aboutit dans son domaine restreint, on démontrerait que dans l'histoire de l'humanité seuls comptent quelques héros traînant à leur suite une foule dont l'idéal est peu exigeant et qui d'abord s'efforce de retrouver dans le génie qu'elle idolâtre, mais qu'elle méconnaît, des encouragements pour ses propres aspirations. Puis, le temps fait son œuvre : il entame et bientôt anéantit les doctrines que des circonstances passagères avaient provoquées; il laisse intacte et bientôt fait fructifier la doctrine féconde dont l'essence est de s'appliquer universellement à l'homme. Celle-ci arme de nouveaux héros, et l'évolution se poursuit par lointaines étapes.

* * *

Un écrivain ne devient classique en France que par son côté raisonnable et à condition de réduire les excès par lesquels son époque a péché. Rousseau fut réactionnaire; les romantiques le furent au même titre. Rousseau n'inventa pas le rousseauisme, il le décanta; les romantiques, à leur tour, reçurent de la tradition un romantisme complet, mais informe, dont ils rognèrent les bavures et qu'ils polirent à la longue.

Les romantiques oubliés ne sont intéressants que du point de vue historique; ceux qui ont survécu peuvent seuls inspirer des panégyriques ou des pamphlets, et je les abandonnerais volontiers aux pamphlétaires, à condition qu'ils me prouvent d'abord que Chateaubriand et Lamartine se sont bornés à reproduire ou à développer les thèmes d'un Loaisel de Tréogate, leur précurseur plus ou moins authentique. Mais de la sensualité de celui-ci aux aspirations indéterminées et infinies de ceux-là, il y a exactement la distance qui sépare de l'homme la brute, et

la différence qui distingue de l'inquiet l'indiscipliné et le mécontent.

Les romantiques ne se contentent pas de revivre avec plus d'acuité les états émotifs qui ébranlèrent leurs devanciers; ils les décrivent avec un tel souci d'atteindre à une parfaite convenance entre le sentiment et l'expression, qu'ils sont amenés à renouveler la langue française. La création d'une forme littéraire implique un double labeur. Il faut d'abord se défaire des formules désuètes; on n'y renonce pas délibérément; lorsqu'elles se détachent et tombent, il y a beau temps qu'elles sont desséchées. Il faut aussi qu'après avoir éprouvé leur insuffisance, on y supplée; la nouvelle formule, exceptionnelle à ce moment, mais destinée comme les autres à devenir bientôt un cliché, doit sortir du fond même de l'homme. Son invention est la marque du génie littéraire; elle se dérobe aux grossiers outils de l'historien; la seule explication qu'elle admette, outre la ténacité de l'artiste, est un don particulier, uni à la parfaite concordance du sentiment exprimé et de l'homme qui l'exprime.

La concordance a probablement existé dans plus d'un écrivain romantique du XVIII^e siècle, mais la ténacité et le don leur ont manqué à tous. Il leur a manqué aussi la qualité proprement lyrique qui permet au poète de décrire ou d'éveiller, à propos de ses sentiments individuels, les aspirations de ses semblables. Les auteurs du XVIII^e siècle (j'excepte toujours Rousseau) n'ont que le premier et brutal élan lyrique; le sentiment qu'ils définissent, ils l'ont réellement éprouvé, mais ils ne l'ont défini que pour eux seuls et non pour vous. Ils ont pu ainsi se contenter d'être vagues; ils se seraient tu, d'ailleurs, que rien n'eût été changé dans le déroulement de la littérature française; seulement l'histoire littéraire, qui se confond parfois avec l'histoire des mœurs, y aurait perdu des documents.

Si dans leur propre littérature l'action des grands écrivains n'est vraiment féconde que sur leurs égaux, comment faut-il interpréter l'influence des littératures étrangères?

Ce n'est pas une grande hardiesse de soutenir que Richardson lui-même n'existe plus pour nous. Considérons un moment la destinée de son œuvre en France, car c'est peut-être le meilleur avertissement pour ceux qui seraient tentés de confondre le succès avec l'influence. Le succès inouï de Richardson au XVIII^e siècle ne peut être mis en doute, mais là se borne sa fortune. Il aurait dû transformer la technique du roman; il aurait enseigné la peinture exacte, obstinée et lente des événements domestiques; au lieu de la France des salons, des alcôves et des bosquets, au lieu de la caricature, nous aurions eu le portrait, si on l'avait écouté. Pourquoi ne lui a-t-on emprunté que ses crudités et son romanesque, alors que l'on appréciait ses qualités de « dramaturge » et de réaliste?

On expliquera son échec par des raisons inhérentes à son époque. On ne traduit pas à ce moment pour satisfaire la sorte de curiosité qui ne se développera que plus tard (1) et qui pousse les hommes à s'informer des mœurs étrangères. Loin de rechercher les teintes franches et vivaces particulières à l'original, on les décolore jusqu'aux tons neutres; on met au nouveau venu un habit à la française, qui le déguise, qui le contrefait, mais qui lui ouvre les salons. C'est ainsi que les « trois grands drames » de Richardson ont encouragé la morale de « l'homme sensible » et le goût des situations scabreuses. A ce moment, qu'il s'agisse de Shakespeare, de Sterne, du *Marchand de*

(1) Comparez aux préfaces du XVIII^e siècle ce passage daté de 1810 : « Il n'est pas permis de mutiler l'ouvrage d'un auteur célèbre qui se trouve à la tête de la littérature de son pays. Ses erreurs en fait de goût servent à faire connaître les défauts de cette littérature, et ses erreurs en morale à nous instruire de la façon de penser, des mœurs de sa nation. » *Télégraphe littéraire*, 22 février 1810, p. 56.

Londres ou du *Joueur*, on ne retient que des thèmes, et l'on ne s'assimile que l'élément étranger à l'art.

Le phénomène est d'ailleurs plus constant que je ne le dis et se reproduira en France à l'occasion de Byron. Restent en effet deux raisons d'ordre plus général : D'abord, la différence des tempéraments nationaux : ce n'est pas un fait négligeable de voir Young, par exemple, goûté bien plus tôt et bien mieux en Allemagne qu'en France. Lorsque les théoriciens, en connaissance de cause, admirent un art étranger, est-ce une preuve que le goût de la nation a changé, et peut-on jamais juger d'elle par l'esprit des gens de métier ? Non, et Diderot lui-même, le héraut de Richardson, n'a rien publié de son vivant qui révélât l'action des « trois grands drames » qu'il a vantés bruyamment ; il a prôné, il n'a pas songé à prêcher d'exemple.

C'est que, dernière raison et la plus importante, Diderot n'eut pas le génie qu'il fallait, ni lui ni un autre, et que toutes les théories du monde ne valent pas un homme qui leur donnerait un corps et les animerait. Dans le XVIII^e siècle, ce sont les Prométhées qui manquent le plus.

* * *

L'étude des livres oubliés n'est pas un auxiliaire pour une meilleure compréhension esthétique des grands livres ; leur intérêt est ailleurs. Et d'abord, du moins à leur date, on les lit ; en les reproduisant plus ou moins déformées, ils maintiennent dans l'esprit de leurs nombreux lecteurs les conceptions de leurs maîtres. Tôt ou tard, celles-ci se dégageront du fatras où les contrefacteurs les auront replongées ; mais avant ce moment, ils auront forcé leurs contemporains à penser dans le plan que l'inventeur a déterminé ; s'ils n'élucident aucune question, ils les proposent du moins, ils soulèvent les objections, appellent des réserves, suscitent des commentaires et, grâce à eux plus peut-être qu'aux grandes œuvres (car le public ne relit

pas celles-ci tous les jours, tandis qu'il dévore les soi-disant « nouveautés »), les termes restent constamment présents.

Aussi, abandonnant le point de vue esthétique où l'histoire littéraire nous a ramené comme malgré nous, il est peut-être plus utile d'examiner la littérature du point de vue moral. « La littérature, a-t-on dit, est, dans le plus noble sens du mot, une vulgarisation de la philosophie. » (G. Lanson.) Au XVIII^e siècle, sa prétention et son action furent surtout remarquables à cet égard, et l'on doit chercher à déterminer le rôle des écrivains aux prises avec les faits sociaux. Or, ici encore, l'histoire littéraire nous enseigne la même banalité, à savoir qu'il y a deux espèces d'hommes : ceux qui vivent et ceux qui végètent, et que les premiers mènent les autres. Elle va même beaucoup plus loin et pénètre plus profond; car elle nous révèle que le seul fait qui compte est la parole humaine; elle seule persuade, et donc elle seule déchaîne la force terrible, mais latente, impliquée, mais prisonnière dans les autres faits.

Dans la société qu'a scrutée un Montesquieu, combien d'injustices, d'inégalités, de crimes même beaucoup plus atroces que dans la nôtre! Ce sont des faits et ils restent inertes. Or, de leur temps, tout homme les connaît s'il le veut, tout homme peut les condamner s'il songe à y porter la réflexion. Pourquoi donc ne s'y décide-t-il qu'en 1789 et non en 1715? C'est qu'il faut un homme qui publie les faits, qui traduise les abus en paroles indignées, avant que les victimes elles-mêmes sentent le poids écrasant sous lequel pourtant elles succombent; il faut un autre homme qui les encourage à jeter bas leur fardeau, et quand ils sont prêts à le faire, il faut un autre homme qui les guide. La mission de ces guides, les bons et les mauvais, est de préparer un état mental à propos des faits; l'homme qui compte dans l'histoire sociale, c'est l'homme qui persuade.

C'est lui que je vois se baisser pour ramasser le fait qui gisait inerte comme un projectile dans une poudrière, je le vois le saisir et le lancer. Là d'ailleurs s'arrête son rôle;

une fois échappé de sa main, le fait prend sa revanche et s'il dévie de la trajectoire que l'animateur avait prétendu lui tracer d'avance, rien ne l'y ramènera. Il s'arrêtera pourtant au bout de sa course haletante, créant d'autres faits qui se soumettront à de nouveaux guides.

* * *

Je ne voudrais pas nier l'importance des faits sociaux; ils forment l'histoire de l'homme, et si la littérature est une expression de la vie, ils sont, en dernière analyse, à la base de toute révolution littéraire. Ils en sont la base, c'est-à-dire rien d'autre que le sol qui veut être semé pour qu'une moisson se lève.

Les raisons lointaines et confuses du romantisme, celles du moins que l'histoire peut atteindre, apparaissent dans la société de la fin du règne de Louis XIV. Les caractères de la prochaine transformation littéraire commencent à se définir peu après avec l'abbé Prévost, le grand romancier du siècle, à qui « l'homme sensible » doit son premier prestige. Mais le siècle avance et entame sa seconde moitié; la « philosophie » s'est popularisée et vulgarisée. Ce qui courait en manuscrit s'est répandu partout. Coup sur coup, à partir de 1748 paraissent l'*Esprit des lois*, les *Discours* de Rousseau, l'*Encyclopédie*; Voltaire est roi. Les idées les plus opposées à la religion s'expriment sans détour, par exemple dans le livre de l'*Esprit*. Tout le monde sait; on n'a plus besoin de déguiser les critiques sous l'habit chatoyant d'un Oriental qui, dans les *Lettres persanes*, était d'ailleurs déjà si transparent. Dès 1750, le roman, le genre le plus accessible à tous, lu par tous, ne se dispense plus de discuter Montesquieu ou Rousseau; il se meut dans leur voisinage, s'arrête aux mêmes questions, proteste comme eux ou contre eux. Ainsi le roman (sauf dans Marivaux et Crébillon) est une thèse; mieux encore : il ne démontre plus, il affirme, il est une profession de foi formelle ou implicite.

Pour affirmer sa foi, deux conditions sont nécessaires : que cette foi soit nouvelle et s'oppose à l'ancienne, sinon elle n'éprouverait pas le besoin de s'exprimer : le romancier irait à l'église, et revenu devant sa table de travail, parlerait d'autre chose. Il faut ensuite que l'écrivain soit libre, dans une certaine mesure, de formuler son opposition et sa critique.

Or, le XVIII^e siècle lui donne cette liberté. Non seulement parce que l'écrivain n'est plus asservi aux grands, mais parce que les grands eux-mêmes souffrent qu'on discute la légitimité de leurs droits, et parce que le pouvoir central n'a plus de règle : toujours excessif, ou bien il cède trop, ou bien il a des sursauts violents. Le roman fut donc une thèse, parce que la France qui écrit et qui lit, c'est-à-dire Paris surtout, n'a plus de religion, et la France qui gouverne ne croit plus dans le principe de la monarchie.

Le résultat pour nous ? Chose assez imprévue : montrer que le fait romantique, comme le mot invitait déjà à le supposer, dérive du romanesque.

En effet, dans une société qui se renouvelle dans son fond plus que dans sa forme, on doit compter trois sortes d'hommes :

L'amateur du temps passé, d'abord ; il nous est antipathique, non par lui-même ni par sa foi, mais par les conséquences trop docilement acceptées d'un idéal politique qui ne convient plus. Son tempérament, la tradition de son milieu, ont pu lui conserver de solides qualités d'honnête homme et de croyant sincère ; mais il fait partie d'une société où il a son mot à dire ; or, les mots qu'il prononce sont parfois affreux : le conservateur dans l'Ancien Régime fut en même temps le soutien de la religion et de la monarchie, du trône et de l'autel, et c'était bien son droit ; mais comme toutes les institutions politiques se tiennent, il fut également le défenseur des colons, bourreaux des nègres, par exemple. Le douloureux travail qui

bouleverse la société de son temps a fait de tout homme religieux un homme de parti.

Ensuite le novateur; il est aussi d'un parti. Il a sa religion; car pourquoi serait-il un novateur, un rebelle, presque un révolutionnaire s'il n'avait un amour mystique de l'humanité, s'il n'en avait la foi? Il déplace donc le lieu du bonheur et détourne la vie de la signification acceptée la veille; il procède contre la société contemporaine et contre la religion. La personne humaine, dans sa vie animale et végétative, est hissée par lui sur un piédestal. De là les faiblesses et la grandeur de son action.

Reste le troisième, qui a comme religion : lui-même. C'est le romantique du XVIII^e siècle, c'est le ferd de Chateaubriand. Il choisit sa guenille. Des preuves? Elles se pressent; rien que l'expression : le plaisir de pleurer, est convaincante. Sa sensibilité ne le pousse pas à rechercher le bien des autres (sinon il serait un « philosophe »), mais à trouver partout et à propos de tout des sensations qu'il dénomme sentiments. Les petits malheurs personnels le touchent, cela est humain; mais il s'y complait, depuis l'abbé Prévost et même avant lui; cela est déjà beaucoup plus spécial, plus caractéristique d'une classe d'hommes. S'il est mélancolique, s'il ne se résigne pas, c'est donc qu'il n'a foi qu'en le terrestre, dont il se fait le centre. Il s'interdit de puiser une consolation dans l'idée de la petitesse de notre vie sur la terre, et une force dans la foi. Il n'a ni l'adoration de Dieu ni l'amour de l'humanité; il n'est ni l'homme de réaction, ni l'homme d'action; flottant, gâcheur de vie, sensible, égoïste, à la dérive.

L'homme sensible — et le mot tend à le dire — c'est aussi l'homme sensuel; au XVIII^e siècle du moins, ils ne font qu'un. Il y a des nuances que l'on est obligé de déterminer dès qu'on aborde l'étude des plus grands. Certains, en effet, de nature riche jusqu'à la profusion, l'exubérance, la luxuriance, ont pu réunir sensibilité et sensualité, et pourtant être commandés et comme domptés par un génie

plus exigeant encore. L'un se jette dans l'action fébrile, il faut qu'il parle, non pour parler, mais pour informer : c'est Diderot; l'autre est tenté, invinciblement séduit par le jeu des idées destructives et constructives, mais abstraites, donc en dehors de la réalité contemporaine et se dérochant à elle : c'est Rousseau.

Le romantisme de 1800-1830 est très différent d'aspect. De fond, il est le même, avec la différence des temps qui est très importante et la différence des hommes qui l'est plus encore.

Observez-le et faites les distinctions. Je vois un « philosophe » dans Lamartine, un authentique héritier de Montesquieu, de Raynal, de Condorcet, lorsque, par exemple, il propose l'abolition de l'esclavage et qu'il l'obtient. Mais à ce moment-là, est-il un romantique? M. Lasserre lui-même n'osera le soutenir, et il ne blâmera pas, j'en suis sûr, l'action de Lamartine dans cette occasion.

Mais, je le répète, le romantisme du XIX^e siècle n'est pas celui du XVIII^e. Pourquoi? C'est que le romantisme s'est formé pièce à pièce au long du XVIII^e siècle; il y est épars, il ne s'est pas répandu brusquement comme une épidémie; il est endémique, si l'on me passe le mot.

Or, la maladie morale s'est répandue par contagion littéraire; des esprits prédisposés à la gagner en ont été atteints d'un coup, l'ont laissée vivre en eux, où elle s'est transformée. Le romantisme s'est épuré, décanté.

Les lectures des romantiques de 1830 furent diverses. Que lit le jeune Victor Hugo? Chateaubriand, sans doute, mais aussi attentivement Voltaire; et le sens de Voltaire, l'esprit, non la lettre, corrige et redresse une personnalité qui commençait à gauchir. Le jeune lecteur trouve dans Voltaire beaucoup de polémique. Peut-il s'en préoccuper? Non. Un grand fait le sépare de Voltaire : la Révolution. Contre quoi protester? L'inégalité n'est pas supprimée, cela n'est que trop vrai (mais au fond, est-ce un mal?), seulement elle n'est plus scandaleuse.

Du XVIII^e siècle subsistent donc deux éléments que les livres qu'il lit et l'enseignement qu'il reçoit lui proposent : la religion et le romantisme. Il les alliera. Comment ? Je veux croire un moment qu'il a la foi (mais je n'en suis pas très sûr). Le voilà, nourri de littérature romantique et surtout de Rousseau, bien embarrassé de concilier une sensibilité que ses lectures ont exaspérée avec une religion bien claire et bien précise. Pourquoi son inquiétude et sa lassitude, s'il croit ? La religion a préparé pour lui, comme pour les autres, des solutions qu'il peut accepter les yeux fermés ; elles sont là toutes prêtes ; que ne les adopte-t-il ? Or, il est las et il est inquiet ; me voilà fort sceptique sur sa foi.

Va-t-il tenter de s'éclairer lui-même ? Mais s'il use de la raison, il va choisir, se ranger selon des arguments et une conclusion dans le parti de l'Eglise ou dans l'autre parti. Il ne se décide pas ; au lieu de penser, il se fait « penseur », c'est-à-dire rêveur de profession : quand il a trouvé une image, il croit tenir une idée. C'est pourquoi il propose des symboles, suggérés par le moment, et non des raisonnements formés en une chaîne logique.

La littérature sera donc très riche, notant les sentiments, les sensations et les traduisant en images. Ici la nouveauté est grande, la langue et le style sont inventés. L'écrivain romantique a appris à être non seulement imagé, mais pittoresque. Il ne faut pas se demander pourquoi, cela est trop simple : il s'est trouvé là quatre ou cinq hommes d'un génie littéraire incomparable.

* * *

Ici je rejoins mon sujet et il m'est possible de conclure. Il y a des inventeurs : Prévost, Rousseau, Richardson, leurs élèves ne profitent pas d'eux, on pourrait dire qu'ils en pâtissent ; les inventeurs font une révolution ; le résultat est magnifique quand on le considère dans leur œuvre, il est mesquin et exécrationnel quand on le voit réduit à la

mesure du commun. Il faut des hommes dignes d'eux pour renouer la chaîne. Pour qu'il y ait une littérature, et pour qu'il y ait une histoire, il faut des faits, nous dit-on; c'est ne rien dire ou bien une chose absurde. L'homme est le grand fait, sa parole, et surtout sa parole écrite; on l'oublie beaucoup depuis Marx et Engels. Pour moi, perdu dans les rangs qui lui font escorte, et le plus humble de ses disciples, je me mets sans une hésitation à la suite de Michelet.

INDEX ALPHABÉTIQUE

des noms d'auteurs et des titres d'œuvres anonymes cités

A

Addison, 247.
Alphonse d'Inange, 356 n. 1, 358 et n. 4.
Amadis, 18, 41 et n. 1, 62, 120, 351
L'Amour-propre sacrifié au plaisir de la vengeance 64 n. 4.
Amours d'Arnalte et de Lucinda, 62.
Amours de Laïs, histoire grecque, 257.
Anna ou l'Héritière galloise, 355 et n. 3.
 Arconville (M^{me} d'), 26, 176 n. 1, 305 n. 5 et 6, 309 n. 1, 310-311.
 Argenson (d'), 139.
 Aubert de la Chesnaye des Bois, 298 n. 3.
 Aude, 337.
Aventures d'Edouard Bomston, 339, 347.
Aventures du chevalier Mossther, 350-351.

B

Les Babyloniques, 61.
 Baculard d'Arnaud, 30, 31, 33, 60, 62, 76 n. 1, 92-97, 101, 120, 213, 217, 225, 226, 228, 230, 233, 236, 242, 244, 245, 263, 266, 267, 279, 283, 286, 288, 303, 308 n. 3, 319, 327-337, 343, 350, 359, 362, 363, 364, 365, 372, 377, 378, 380 et n. 1, 383, 388, 393, 413, 414, 416, 417, 418 n. 1, 419, 420.
 Balzac (H. de), 56, 58, 131, 402.
 Bandello, 61, 62.
 Barbazan, 78.

Baret (Paul), 86, 308 n. 3, 340.
 Barthe, 297 n. 6, 299, 306, 307 n. 6, 310, 311-312, 318.
 Bastide (de), 70 n. 4, 87-88, 89, 91, 280-281, 305 n. 5, 312 n. 4, 315 n. 3.
 Baudelaire, 36.
 Baudot de Juilly, 10 n. 1.
 Bayle, 10 n. 4, 15, 16, 85, 214, 215, 225, 248, 252.
 Beaurieu (G.-G. de), 250-251, 252.
Le Beau Garçon, 356.
 Beauharnais (M^{me} de), 325 n. 6, 326 n. 2 et 7, 339, 340, 342, 343 n. 5.
 Beaumarchais, 319.
 Beauvoir (Roger de), 308.
 Beccary (M^{me}), 356 n. 1.
 Behn (M^{me}), 80, 309 n. 1.
 Béliard, 243-244,
La Belle Berruyère, 279, 307.
 Belleforest, 414.
 Belot (M^{me}), 267 n. 2.
 Benoît (M^{me}), 278, 286 n. 4, 298 et n. 2, 300 n. 1, 345 n. 1, 347, 348.
 Bérardier de Bataut, 340.
 Bernard (Catherine), 25 et n. 1, 32 n. 3.
 Bernardin de Saint-Pierre, 6, 205, 319, 325 n. 3, 344, 373, 380, 384, 396.
 Bernier, 10 n. 2.
 Berquin, 130.
 Bibiena, 211, 246, 247 et n. 1.
 Blondel, 86, 261.
 Bocage (M^{me} du), 81 et n. 1.
 Boccace, 328.
Le Bon fils, 308.
Les Bonnets ou Talemik et Ziméa, 308 n. 3.
 Bougainville, 316.
 Bossuet, 12, 18, 128, 248.

Bouchaud (A.), 289 n. 2.
 Bouffiers, 262, 357 et n. 3
 Boulainvilliers, 22.
 Bret, 257.
 Brohon (M^{lle}), 72-73 et n.
 Brooke (Mrs) 269, 289-296, 355.
 Bruix (de), 309 n. 1.
 Brument, 266, 267 n. 2, 279 n. 7, 300.
 Buffon, 366 et n. 3.
 Bullionde (de), 222 n. 1.
 Burney (Miss), 354 et n. 4.
 Byron, 424.

C

Cailleau, 176 n. 1.
 Campigneulles (Thorel de), 84 et n. 2, 224-227.
 Campistron, 61.
Carmanrière, 71
 Carmontelle, 306 n. 1, 308 n. 1, 312-313, 317 n. 2.
 Carné (de), 76-77.
 Cazotte, 283 n. 1, 306 n. 1.
Les Céramiques, 90.
 Cervantès, 308, 328, 344.
 Champcercy (M^{me} de), 300-301.
La Champenoise, 87.
 Charpentier, 279 n. 7, 303 n. 4.
 Charrière (M^{me} de), 346 et n. 1.
 Charron, 86, 296.
 Chateaubriand, 36, 362, 363, 379, 421, 428, 429.
 Chevrier, 63-65, 160 n. 3, 264 n. 3, 304 n. 3, 314 n. 1.
Clarisse, 327.
 Claville, 210.
Les Clémentines, 60.
 Cointreau, 79-80.
 Colardeau, 86, 176 n. 1, 217, 349.
 Condillac, 15, 22, 23, 68, 250, 251.
 Condorcet, 134, 317, 429.
 Constant de Rebecque (Samuel), 356 n. 1.
 Contant d'Orville, 255-256, 265-266, 307, 308 n. 3.
 Conti (prince de), 138.
 Corneille, 18, 222 n. 1, 247, 300.
 Couperin, 317.
 Courcelles (de), 34 n. 5, 264.
 Courtilz de Sandras, 44.
 Coyer, 321.
 Crébillon (le père), 61.
 Crébillon (le fils), 6, 24, 26, 27, 28 et

n. 1, 29, 33 n. 3, 36, 49, 50, 53-54, 55, 56, 63, 65 et n. 3, 75, 85, 91, 100-103, 104 et n. 1, 107, 273, 285, 300, 303 n. 4, 309-313, 315, 319 n. 1, 340, 341, 385, 403, 426.
Le Criminel sans le savoir, 342 n. 1.
 Cyrano de Bergerac, 70.

D

D'Alembert, 11, 152.
 Daubenton (M^{me}), 357.
 Dauphin, 326 et n. 7, 339.
 De La Croix, 268 n. 1, 279, 303 n. 2, 304 n. 5.
 De La Fitte, 325 n. 6, 339.
 De La Place, 65-67, 80, 339, 347.
 Delasolle, 75-76, 334 n. 3.
 Demachy, 34 n. 4.
 Desbiez, 77.
 Descartes, 18.
 Des Essarts, 342 et n. 3.
 Deshoulières (M^{me}), 18.
 Destouches, 87.
 Dickens, 111.
 Diderot, 5, 11, 57, 58, 85, 103, 121, 123, 142, 167 n. 3, 208, 246, 248, 249, 250, 265 n. 2, 288, 296-297, 316, 323, 356, 384-385, 389 n. 1, 418, 424, 429.
 Dion Chrysostome, 61.
 Domairon, 324 n. 2, 339, 354 n. 2.
 Dorat, 174 n. 1, 176 n. 1, 273-277, 285, 298 n. 3, 300 n. 2, 301 n. 2, 302 n. 2, 305 n. 1 et 2, 310 n. 2, 315, 327 n. 4, 388.
 Du Bos (abbé), 211.
 Duclos, 28, 29 et n. 1, 33 et n. 4, 54, 63, 88, 104 et n. 1, 210, 286 n. 3, 287, 315.
 Ducray-Duminil, 326.
 Du Deffand (M^{me}), 23.
 Dulaurens, 251 n. 1, 314 n. 1.
 Dumas, père (Alexandre), 44, 69 n. 3, 115, 120, 362 n. 1.
 Duplessis, 362 n. 1.
 Durozoy, 233-243, 272.
 D'Ussieux, 308, 328.

E

Les Ecartis de la Jeunesse, 267 n. 3.
Les Ecueils du sentiment, 77.
Les Effets des passions, 305 n. 7.
 Eisen, 317.

L'Elève de la Nouvelle Héloïse, 203-205.

Elizabeth, 309 n. 1.

Emilie ou les Malheurs d'une guerre civile, 342 n. 1.

L'Enfant trouvé, 301.

Engels, 431.

Épître à Monsieur J.-J. Rousseau, 287-288.

F

Fagnan (M^{lle}), 67 n. 4.

Fauque (M^{lle}), 67-69 et n., 91, 236.

Favart (M^{me}), 262

Fénelon, 14, 90, 168, 215.

Ferrand (M^{me}), 21, 288, 414.

Feutry 176 n. 1, 258.

Fielding, 70, 267 n. 2, 297 n. 6, 302 n. 3, 356.

Filli di Sciro, 61.

Fleuriau (de), 71 n. 5.

Floire et Jeanne, 62.

Florian, 344, 384.

Floriane, 61.

La Folie de Silène, 61.

Fontenelle, 13, 15, 16, 19, 20 n. 1, 32, 41, 212, 214, 293.

Foscolo, 418 n. 1.

Fourier, 406 n. 2.

G

Galtier de Saint-Symphorien, 307.

Gatrey, 281.

Genlis (M^{me} de), 258, 340, 384.

Gérard de Nerval, 390.

Gessner, 6, 90, 252, 344, 354 n. 3, 384, 400.

Gilbert, 325.

Girard de Roussillon, 62.

Gœthe, 6, 90, 337, 359, 360 n. 1.

Gombauld, 61.

Goncourt, 317.

Gorgy, 325 et n. 4, 339, 349, 352.

Graffigny (M^{me} de), 81 n. 1, 98-100, 252, 262, 305.

Grave (de), 343 n. 4,

Greuze, 161, 167 et n., 213, 246.

Grimm, 121, 123, 142.

Gueudeville, 247.

Guibert, 343 n. 4.

Guiz, 73, 176 n. 1.

H

Haggard (Sir Rider), 362 n. 1.

Helvétius, 11, 12, 15, 17, 23, 68, 87 n., 88, 104, 125, 126 n. 1, 161, 211, 212, 224, 225, 227, 239, 252, 304, 414, 426.

Henriette, 90.

Hervey, 354 n. 3, 356.

Heywood (Mrs.), 71, 87 n. 3.

Histoire de M^{me} Dubois, 303 n. 3.

Histoire de Miss Elise Warwick, 341 n. 2.

Histoire de Miss Indiana Damby, 303, 308 n. 3.

Histoire de Pauline, 349 n. 1.

Histoire du baron de Forloff, 352 n. 6.

Histoire d'un peuple nouveau, 85 et n. 2, 234.

Hugo (V.), 66, 80, 99, 124, 165, 345 et n. 3, 346, 361, 362, 370, 371, 381, 420, 429.

I

L'Infortuné Provençal, 73.

J

Jaquin (abbé), 34 n. 4, 171

Jonval, 257-258, 306 n. 4, 315 n. 2.

K

Kant, 354 n. 3.

L

La Bruyère, 49, 87, 264, 298, 320.

La Chaussée, 28, 29 et n. 1, 32, 84, 85, 90, 91, 103, 245.

Laclos (Choderlos de), 34 n. 5, 56, 311 n. 3, 315, 317, 358 et n. 4, 385-389.

La Dixmerie (de), 75 n. 3, 261, 278, 307 n. 2 et 4, 341 n. 2, 355 et n. 7.

La Fayette (M^{me} de), 24, 26, 27, 49, 83, 104 et n. 1, 257, 274, 310, 311, 313.

Lafiteau (le P.), 290 n. 4.

La Fontaine, 260 n. 1, 316.

La Harpe, 90, 338 n. 1.

Lahontan, 247.
 Lamartine, 165, 284, 363, 370, 371-373, 381, 421, 429.
 Lambert (abbé), 279, 308 n. 2.
 Lambert (M^{me} de), 11 n. 1, 17 et n. 1, 18, 212.
 Lami (le P.), 14.
 La Rochefoucauld, 13, 296.
 Lavater, 399.
 Le Camus, 67 et n. 3
 Lech, 286-287.
 Leclerc, 222-223.
 Lemercier (Népomucène), 245.
 Léonard, 283-284, 285, 299, 325 n. 3, 327, 339, 343, 353, 355 et n. 4, 356.
 Le Prince de Beaumont (M^{me}), 87 n. 3, 267-269, 270-272, 278-279, 299.
 Le Sage, 49, 59, 66, 125, 146, 303, 356.
 Le Suire, 362 n. 1.
 Le Tourneur, 355 et n. 2 et 6.
*Lettre de M. L*** à M. D****, 217-222.
Lettre de Velford, 327 et n. 6.
Lettre du chevalier de Sérécourt, 308.
Lettres de M^{lle} Jussy, 299 n. 4, 309 n. 1.
Lettres d'un citoyen de Genève, 227-233.
Lettres et Mémoires de M^{lle} de G., 302 n. 1, 309 n. 1
 Lezay-Marnésia, 340.
 Liébaut, 75.
 Lillo, 271, 423-424.
 Linguet, 286 n. 3.
 Loaisel de Tréogate, 4, 319 et n. 1, 321 n. 4, 322 et n. 5, 343, 348, 351-352, 356 n. 1, 362-384, 421.
 Locke, 15, 22, 23, 68, 211, 224, 225.
 Longchamps (Pierre de), 244-246.
 Longus, 90, 129.
 Louvet de Couvray, 61, 65, 352, 384.
 Lubert (M^{lle} de), 72.
 Luchet, 338 n. 4, 339, 340, 341 n. 5 346-347, 353 n. 2, 361.

M

Mackenzie, 359 et n. 2.
 Mailhol (de), 70.
 Malarme (de), 325, 341 n. 2, 342 n. 1, 352.
 Malesherbes (de), 138.
 Malet, 90.

Mandeville, 10 n. 4.
La Manekine, 61.
 Marc (abbé), 337.
 Maréchal (Sylvain), 408.
 Marguerite de Navarre, 328.
Maria ou les Véritables Mémoires d'une dame illustre, 301 et n. 1, 303 n. 4.
 Marivaux, 25, 33, 34, 49, 51-53, 54, 55, 67, 90, 91, 110, 124, 173, 185, 268, 277 et n. 1, 278, 279, 302, 303, 310, 386, 426.
 Marmontel, 29, 61, 63, 127-133, 161, 242, 246, 249, 251, 252, 263, 300, 314-315, 336, 340, 362 n. 1, 377, 388, 397, 417, 419.
 Marx, 431.
 Mazarelli (M^{me}), 256-257.
 Méhégan (de), 78-79.
Mémoires de milady B., 90.
Mémoires du comte de Baneston, 74.
 Mercier, 123, 176 n. 1, 251-254, 255, 256, 287 et n. 2 et 3, 324 n. 1, 331 n. 1, 347 et n. 3, 361, 377, 383, 414 et n.
 Michelet, 431.
 Mirbeau (Octave), 361 n. 4.
 Miremont (M^{me} de), 265 n. 3, 267 n. 1, 306 n. 2
 Molière, 11, 20 n. 3, 56, 353, 389.
 Mollet, 324, 325 n. 6, 339, 342-343, 360 n. 1.
 Monod (G.-J.), 121.
 Montagnac (L.-L.-J.), 267 n. 2, 308 n. 3.
 Montaigne, 86, 275, 296.
 Montesquieu, 68, 75 n. 3, 90, 91, 225, 248, 252, 290, 319, 320, 321, 323, 425, 426, 429.
 Monvel, 263, 341 n. 7.
 Morelly, 287.
 Mouhy, 112 et n. 1, 114, 125, 356 n. 5.
 Moutonnet de Clairfons, 356 n. 2.
 Muralt, 209.
 Murville (de), 337.
 Musset (A. de), 56, 305 n. 1, 381.

N

Nerciat, 81, 207, 373.
 Nicole, 296.
 Nietzsche, 215.

O

- On ne s'y attendait pas*, 272 n. 2.
L'Orphelin normand, 265 n. 1.
L'Orpheline anglaise, 90, 102 et n. 1, 303, 355.
Ossian, 90, 390, 419

P

- Le Palais du Silence*, 67,
 Pascal, 12, 138.
 Patouillet (le P.), 14, 15 n. 1.
 Pechméja, 322 n. 2.
 Perrin (J.-A.-R.), 286 n. 5
 Pigault-Lebrun, 128, 133, 249, 362 n. 1.
 Pixérécourt, 128, 132, 133.
 Pluche, 209, 210.
 Poë (Edgard), 81 n. 1.
 Pope, 14 n. 1, 30, 64 n. 5, 104, 125, 175-176, 217, 218, 229, 233, 240, 244, 245, 246, 284, 294, 349, 416.
 Pratt, 354 n. 4, 361 n. 2.
 Prévost (l'abbé), 6, 21 et n. 2, 24, 30 et n., 31, 32, 33, 34, 35-45, 46, 47, 53, 62, 63, 64, 66, 68, 69, 72, 73, 80, 81, 82, 83, 86 n. 4, 90, 91, 92, 97, 98, 101, 110, 113 n. 2, 119, 120 et n., 121-127, 144, 149, 161, 167-172, 177-178, 180, 189, 210, 214, 225, 228, 229, 230, 233, 234, 236, 237, 238 n. 2, 242, 245, 247 n. 1, 261, 264, 273, 280, 284, 285, 287, 288, 289, 293, 294, 295 n. 3 et 4, 296, 299, 300, 301, 303, 303-309, 310, 313, 315, 316, 319, 326, 327, 329 et n. 2, 331, 332, 336, 341, 342, 345 n. 3, 352, 355 et n. 2, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 377, 380 n. 1, 382, 384, 392, 395 n. 1, 413, 414, 416, 417, 418, 419, 420, 426, 428, 430.
 Prior, 176 n. 1, 294.
Les Promenades et les Rendez-vous de Versailles, 305 n. 4.
 Puisieux (M^{me} de), 67 et n. 6, 299 n. 1 et 2.

Q

- Quinaut, 61.

R

- Racine, 34, 383.
 Radcliffe (M^{me}), 77 et n. 1, 361.

- Raynal, 24, 255 n. 2, 319, 321, 429.
La Religieuse Portugaise, 20, 104.
 Restif de la Bretonne, 58, 116, 221, 226, 266, 308 n. 3, 315 et n. 2, 317, 323 n. 3, 339, 340, 341 n. 6, 349 n. 3, 356 n. 2, 358, 385, 389-407.
 Riccoboni (M^{me}), 26, 63, 71, 88, 104-109, 161, 209, 210, 269, 272, 273, 278 et n. 3, 279 et n. 3, 283, 284, 285, 289, 297 n. 6, 302, 303, 307, 309, 311, 313-314, 340, 341 et n. 1.
 Richardson, 6, 39, 44, 48, 49, 53, 54, 55-58, 62, 63, 67, 77, 90, 102, 106, 110-123, 124, 125, 127, 129, 161, 174, 175, 190 et n. 1, 199 et n. 1, 226, 227, 229, 230, 233, 272 n. 1, 278 et n. 3, 282, 284, 285, 289 n. 2, 290, 293, 294, 296-297, 297-302, 304, 306, 307, 309, 310, 313, 315, 328, 353, 355, 356 et n. 4, 357-358, 359, 361, 385, 386, 389, 398, 416, 423, 424, 430.
 Robert (M^{me}), 302, 305 n. 2, 308 n. 3.
Le Roman du jour, 70.
 Ronsard, 176 n. 1, 222 n. 1.
 Roucher, 326, 360 n. 2.
 Rousseau (J.-J.), 6, 15, 23, 24, 26, 28, 33, 34, 35, 36, 42, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 58, 62, 63, 64 et n. 3, 66, 75 n. 3, 78-79, 83, 85, 86, 88, 91, 94-95, 97-98, 101 n. 1, 109 et n. 1, 110, 112, 113, 115, 119, 127, 133, 134, 135, 136-288, 289, 290 et n. 4, 296, 297 n. 6, 300, 301, 304, 306, 310, 311 n. 3, 314, 315, 317, 320, 322, 327, 328, 336, 337-340, 341, 344, 345-346, 347, 348, 359, 362, 363, 369 et n. 3, 370 et n. 1, 372, 375 n. 5, 377, 380, 383, 384, 385, 389 et n. 2, 394 et n. 1, 395, 398, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 420, 421, 422, 426, 429, 430.
 Rousseau (Pierre), 76.
 Rutledge, 348 et n. 3, 361 n. 4.

S

- Sabatier de Castres (abbé), 297 n. 7.
 Sade (marquis de), 14, 33, 207, 215, 216, 224, 390.
 Saint-Aubin, 210.
 Saint-Evremond, 10 n. 2 et 3, 16, 41, 212, 214, 289.
 Saint-Germain (M^{me} de), 311 n. 2.
 Saint-Lambert, 254-255, 265 n^o 2,

281-283, 285, 285-286, 292 et n. 2,
293 n. 3, 304 n. 4, 314 n. 1, 316.
377 et n. 2.
Saint-Léger (M^{lle} de), dame de Col-
leville, 322 n. 2, 339.
Saint-Pierre (abbé de), 210, 214,
225.
Saurin, 176 n. 1, 200-201.
Scarron, 328.
Schiller, 361.
Scott (Walter), 62, 235, 362.
Scudéry (M^{lle} de), 202.
Les Sept Sages, 61.
Sévarambes (Histoire des), 21.
Sévigné (M^{me} de), 60.
Shaftesbury, 22.
Shakespeare, 6, 90, 104, 130, 222 n. 1,
354 n. 3, 423.
Le Siège de Mahon, 80.
Smollett, 356 et n. 8.
Soulié (Frédéric), 309.
Les Spectacles nocturnes, 77.
Spencer, 251 et n. 5.
Spinoza, 14.
Staël (M^{me} de), 27, 313, 343, 346.
Stendhal, 56, 101, 107.
Sterne, 6, 289, 297, 343, 354 n. 3, 358-
359, 423.
Les Succès d'un fat, 311 n. 2.
Swift, 70, 290, 293 n. 3, 354 n. 3.

T

Tasse (Le), 61.
Tencin (M^{me} de), 25, 30, 33 et n. 2,
100, 104 n. 1, 133, 174 et n., 185.
273, 300, 414.
Thèbes, 62.
Thibouville, 81-84, 91.
Thomas, 297 n. 6.
Thomas Kenbrook, 69.
Toussaint, 211.
Turgot, 134, 317, 322.

U

Uncy (M^{lle}), 280, 288 et n. 1, 298 n. 1,
302 n. 1, 305 n. 3, 312 n. 4.
Urfé (D'), 8, 10, 20 et n., 21, 30 n. 3,
41 et n. 1, 49, 56, 61, 62, 83, 108.
133, 149, 166 et n. 1, 173, 235, 239,
274, 357 et n. 4, 366.

V

Vauvert (de), 286 et n. 2.
La Vengeance naturelle, 71.
Vernes, 270 et n. 2.
La Vie de Joseph Thompson, 270.
Vie de Mahomet, 70.
Vigny (A. de), 370, 420.
Villemain, 138.
Villeneuve (M^{me} de), 67 n. 5, 71 et
n. 3, 91, 174 n. 1.
Voltaire, 14, 16, 81 n. 1, 90, 199-202,
252, 265, 320, 322, 337, 362 n. 1, 426,
429.
Le Voyage d'Alcimédon, 86 n. 4,
261.
Voyages et Aventures de Jacques
Massé, 14 n. 2.
Voyages et Aventures du chevalier
*de ****, 308 n. 2.

W

Watteau, 317.

Y

Yon, 77 n. 1, 89, 339, 347.
Yonéc, 62.
Young, 356, 378, 419, 424.

Z

Zola, 395 et n. 3.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Avant-propos	3
Préface. — La philosophie et la sensibilité	7
CHAPITRE I. — Amoindrissement du héros de roman	24
La descendance de la <i>Princesse de Clèves</i> : CRÉBILLON, <i>Lettres de la marquise de M*** au comte de R***</i> (1732). — Avènement de « l'homme sensible », L'abbé PRÉVOST; son originalité; les thèmes qu'il fournit aux plagiaires; ce qu'il a de commun avec Rousseau et ce qui le sépare de lui	
CHAPITRE II. — Peinture de la vie commune	46
<i>La Nouvelle Héloïse</i> n'est pas un roman d'aventures. Le roman antiromanesque de MARIVAUX et de CRÉBILLON. Succès de RICHARDSON en France.	
CHAPITRE III. — Les dix années qui précèdent la publication de la <i>Nouvelle Héloïse</i> (1750-1760)	59
I. Les clichés romanesques. La descendance de Prévost: quelques romanciers secondaires. DE LA PLACE: constitution du type de <i>Faublas</i> . M ^{lle} FAUQUE: la « philosophie » dans le roman. M ^{lle} BROHON: l'amour s'identifie avec la raison. L'ABBÉ DE MÉHÉGAN: l'opinion du siècle sur le repentir de la femme adultère. THIBOUVILLE: l'amour égare mais ne corrompt pas. Le type du médiocre: BASTIDE. La prostituée devenue vertueuse: YON.	
CHAPITRE IV. — Les dix années qui précèdent la publication de la <i>Nouvelle Héloïse</i> (suite).	92
II. Les auteurs à la mode. BACULARD D'ARNAUD, les <i>Epoux malheureux</i> : la victime des préjugés; préparation de la partie licencieuse de la <i>Nouvelle Héloïse</i> . M ^{me} DE GRAFFIGNY, les <i>Lettres d'une Péruvienne</i> : tout instinct est vertu. CRÉBILLON, les <i>Heureux Orphelins</i> : sous l'influence du roman anglais le roman se détourne de l'observation et s'oriente de plus en plus vers le romanesque. M ^{me} RICCOBONI: ce qu'elle doit à Crébillon; elle marque la fin du prestige de la <i>Princesse de Clèves</i> . RICHARDSON, <i>Grandisson</i> ; dignité de la personne humaine; le romanesque; la « politique » de la bonté; prédilection pour les situations équivoques. PRÉVOST l'a adapté au goût français; son influence sur son traducteur lui-même n'est pas appréciable. MARMONTEL, les <i>Contes moraux</i> : langage et sentiments du futur mélodrame et du roman de Pigault-Lebrun; le libertinage se déguise et usurpe le nom de « nature ».	

	Pages.
CHAPITRE V. — Jean-Jacques Rousseau	136
I. Son caractère romanesque. — II. Place de la <i>Nouvelle Héloïse</i> dans son existence. — III. La sensualité. — IV. Julie se relève. — V. Succès de la <i>Nouvelle Héloïse</i> . — VI. La <i>Nouvelle Héloïse</i> est une réaction.	
CHAPITRE VI. — Parodies et copies de la <i>Nouvelle Héloïse</i> ou des romans contemporains?	224
THOREL DE CAMPIGNEULES, <i>Le Nouvel Abaillard</i> (1763), Anonyme, <i>Lettres d'un Citoyen de Genève</i> (1763). DU ROZOUY, <i>Lettres de Cécile à Julie</i> (1764) et <i>Clairval philosophe</i> (1765). BÉLIARD, <i>Zélastim</i> (1765). PIERRE DE LONGCHAMPS, <i>Mémoires d'une religieuse</i> (1766).	
CHAPITRE VII. — Influence simultanée de Rousseau, Richardson et Prévost	250
I. ROUSSEAU. — BEAURIEU, <i>L'Elève de la Nature</i> (1763), MERCIER, <i>L'Homme sauvage</i> (1767). SAINT-LAMBERT, <i>Les deux Amis</i> (1770), JONVAL, <i>Les Erreurs instructives</i> (1765). Le personnage de Lauretta dans la <i>Nouvelle Héloïse</i> . Critique des mœurs. Les préjugés : M ^{me} LE PRINCE DE BEAUMONT, <i>Les Lettres du marquis de Roselle</i> (1764). Déviation de l'enseignement de Rousseau. DORAT, <i>Les Sacrifices de l'Amour</i> (1771). Les romans de la mésalliance. SAINT-LAMBERT, <i>Sara Th</i> . LÉONARD, <i>La Nouvelle Clémentine</i> (1774).	
II. LE ROMAN ANGLAIS. — M ^{me} BROOKE, <i>Histoire d'Emilie Montague</i> (1769). DIDEROT, <i>Eloge de Richardson</i> (1761). Succès de RICHARDSON. Ce qu'on lui emprunte.	289
III. PRÉVOST. — Raisons de son succès. Son influence est prédominante	303
IV. CRÉBILLON et M ^{me} RICCOBONI	309
V. Le conte moral	314
CHAPITRE VIII. — Le règne de Louis XVI	319
Sa stérilité. Le trône et l'autel sont méprisés. La sensiblerie.	
I. BACULARD D'ARNAUD. — Son succès. Il plagie PRÉVOST et renchérit sur lui	327
II. ROUSSEAU sous le règne de Louis XVI. — Sa réputation. On ne l'imite pas	337
III. Anciens et nouveaux clichés. — Copistes de PRÉVOST. Les <i>Causes célèbres</i> : la mode des <i>Folles</i> . La prostituée vertueuse. Traces de réalisme	340
IV. Les romans anglais. — Leur réputation. Le <i>Voyage sentimental</i> de STERNE.	353
CHAPITRE IX. — Trois auteurs originaux	360
I. LOAISEL DE TRÉOGATE. — De la lignée de PRÉVOST et de BACULARD. En quoi il diffère des romantiques. L'amour sensuel est la perfection du sentiment. Son modernisme. Sa sincérité. Quelques thèmes romantiques	362
II. Le réalisme et la réaction contre le conte moral. — LACLOS, RESTIF	384
Conclusion	409
Index des noms d'auteurs cités	433

P0648. E8 1922



a39001



003864991b

